

54,01710 001. L

173



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30527235_0002

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
DE DIPLOMATIQUE.
TOME II.

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

DE DIPLOMATIQUE,

C O N T E N A N T

Les regles principales & essentielles pour servir à déchiffrer les anciens Titres, Diplomes & Monuments, ainsi qu'à justifier de leur date & de leur authenticité.

O N Y A J O I N T

Des Planches rédigées aussi par ordre alphabétique & revues avec le plus grand soin, avec des explications à chacune, pour aider également à connoître les caracteres & écritures des différents âges & de différentes nations.

*Par DOM DE VAINES, Religieux Bénédictin
de la Congrégation de S. Maur.*

T O M E S E C O N D.



A P A R I S,

Chez L A C O M B E, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

THE HISTORY OF THE CITY OF BOSTON

FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY
JOSEPH NEALE

VOLUME I
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE YEAR 1700

BOSTON
PUBLISHED BY
JOSEPH NEALE



1825
BOSTON
PUBLISHED BY
JOSEPH NEALE

¹G ²G ³G ⁴G ⁵A ⁶m ⁷s ⁸s ⁹s ¹⁰s ¹¹g ¹²s ¹³g ¹⁴G ¹⁵g
¹⁶s ¹⁷g ¹⁸s ¹⁹s ²⁰s ²¹g ²²g

8^e Tableau

H

¹H ²h ³s ⁴M ⁵h ⁶b ⁷h ⁸h ⁹h ¹⁰h ¹¹h ¹²h ¹³h ¹⁴h ¹⁵h ¹⁶b ¹⁷h

9^e Tableau I

¹J ²j ³J ⁴y ⁵J ⁶✱

10. Tableau K

¹k ²k ³k ⁴K ⁵k ⁶k ⁷k

11^e Tableau

L

¹L ²L ³L ⁴L ⁵l ⁶l ⁷L ⁸l ⁹l ¹⁰÷

12^e Tableau

M

¹M ²M ³m ⁴M ⁵m ⁶m ⁷m ⁸m ⁹m ¹⁰m ¹¹m ¹²m ¹³m

13. Tableau

N.O.

¹N ²n ³n ⁴n ⁵n ⁶n ⁷n ⁸n ⁹n ¹⁰—

14. Tableau

P

¹P ²P ³P ⁴P ⁵P ⁶P ⁷P ⁸P ⁹P ¹⁰P ¹¹P ¹²P ¹³P ¹⁴P ¹⁵P ¹⁶P ¹⁷P
¹⁸~ ¹⁹~ ²⁰~ ²¹÷ ²²jj ²³jy ²⁴! ²⁵o ²⁶o ²⁷o ²⁸o ²⁹o ³⁰o

15^e Tableau

Q

¹Q ²Q ³Q ⁴Q ⁵Q ⁶Q ⁷Q ⁸Q ⁹Q ¹⁰Q ¹¹Q ¹²Q ¹³Q ¹⁴Q ¹⁵Q
¹⁶Q ¹⁷Q ¹⁸Q ¹⁹Q ²⁰Q ²¹Q ²²Q ²³Q ²⁴Q ²⁵Q ²⁶Q ²⁷Q ²⁸Q ²⁹Q



DICTIONNAIRE DIPLOMATIQUE.

G.

ON distingue toujours trois parties dans le G ; la tête, le corps, & la queue. L'affinité du C & du G, soit pour le son, soit pour la forme, car ce dernier n'a pas toujours eu la queue montante & tranchée, fit souvent confondre ces deux lettres & les prendre l'une pour l'autre. Ce fut Carvilius qui y ajouta le trait final qui en fait la distinction.

Ce trait, en forme de virgule ou autrement, varia considérablement : on le peut distinguer sous quatre tournures différentes ; 1°. en montant, *fig. premiere du septieme tableau* ; 2°. en descendant, *fig. 2 ibidem* ; 3°. en ne touchant pas le corps de la lettre, *fig. 3 ibidem* ; 4°. en se posant obliquement, *fig. 4 ibid.*

On decouvre la premiere près de deux siècles avant Jésus-Christ. Elle fut admise sur les médailles au 4^e siècle ; mais on ne l'y trouve un peu fréquemment qu'au 6^e, *Banduri Numism. t. 2, p. 618.* Vers ce même temps on en remarque,

Tome II.

A

dans des manuscrits , à trois pieces ou parties détachées. La seconde s'est maintenue presque en tout temps. La troisième , fréquente dans un manuscrit oncial , assureroit la plus haute antiquité ; & si elle s'y rencontroit avec l'*A* , *fig. 5 du septieme tableau* , dont le jambage gauche seroit régulièrement plus long que le droit , & avec l'*m* minuscule formée comme la *fig. 6 ibidem* , ce manuscrit égaleroit tout ce qu'on connoît de plus antique en ce genre. Quoique le *G* de la quatrième espece ait passé le 7^e siècle , il pourroit cependant aider à caractériser les 2^e & 3^e siècles , tant il s'en trouve dans les inscriptions de ces temps.

De la seconde forme du *G* ci-dessus , la minuscule & la cursive , écritures qui cherchent toujours à abréger les opérations , firent d'un seul trait ce que la majuscule ou capitale faisoit en deux : c'est ce qui produisit les deux *figures 7 & 8 du septieme tableau*. Puis en diminuant le dos de ces figures , & en applatissant la tête , on eut les *figures 9 & 10 ibid.* qui sont des *G* minuscules & cursifs romains , que l'on trouve dès l'an 444. La France les employoit encore quelquefois au 11^e siècle. On les appella *saxons* , parcequ'ils furent plus fréquents chez ces peuples , & que , depuis le 7^e siècle jusqu'au 11^e , ils furent constamment employés dans l'écriture saxonne. Au 9^e siècle cependant on y remarque quelques *G* romains à double arrondissement , *fig. 11 ibid.* Celui-ci , au 10^e siècle , devint un peu plus fréquent ; & celui-là étoit formé comme la *fig. 12 ibid.* Au 11^e le *g* romain , *fig. 13 ibid.* exclut totalement l'ancien *G* , *fig. 10 ibid.* qui étoit le *g* anglois , & dont il est rare de retrouver des traces.

G majuscule.

Le *G* majuscule du gothique moderne, *fig. 14 ibid.* ne différoit du nôtre que parcequ'il étoit plus allongé par le bas : mais la courbure de cette capitale remonte à des temps bien antérieurs au 13^e siècle.

G minuscule & cursif.

Le *G* minuscule & cursif, *fig. 15 ibidem*, tire probablement son origine du *G* romain, *fig. 16 ibidem* ; car à peine peut-on détacher quelque *g* minuscule de la *fig. 15 ibid.* ou fermé par le bas, même dans les manuscrits, avant les écritures carolines, à moins qu'on ne le suppose fait en forme du 8 chiffre arabe, comme on les faisoit fréquemment en France aux 12^e & 13^e siècles, mode qui a duré jusqu'au 16^e.

Le même *g* minuscule & cursif de la *fig. 15 ibid.* éprouva, soit dans la tête, soit dans le corps, soit dans la queue, des variétés si multipliées qu'il est impossible de les déduire toutes. Voyez la planche ci jointe. Il suffira de parler des principales métamorphoses d'où les autres formes sont dérivées.

Suivant le génie mérovingien, la queue de ce même *g* se rétrécit & se resserra davantage en montant jusqu'au bas & quelquefois jusqu'au haut de la tête, quelquefois même jusqu'à lui servir de traverse. Depuis le 7^e siècle, le *g*, *figure 17 du septieme tableau*, fut le plus usité jusqu'aux Carlovingiens : il étoit encore d'un grand usage en Italie après le milieu du 9^e.

Sous les premiers Carolins, les *g* se sentent

plus des temps antérieurs; ils ont de particulier la queue en double courbe, comme la *fig. 18 ibid.* On en voit d'approchans aux 11^e & 12^e siècles; mais ils ont le ventre plus gros, ainsi qu'on en peut juger par la *fig. 19 ibid.* On voit dans cette figure l'analogie qu'ont les anciens *G*, *fig. 10 & 20 ibidem*, avec les *g*, *fig. 11, 13 & 15 ibid.*

La queue du *g* commence à se boucler fréquemment sous Charlemagne. Lorsque la boucle est simple sans autre trait, c'est un indice du 9^e siècle. De cette boucle sortit après une queue qui descendit en se courbant à droite ou à gauche. Dans les chartes du 9^e siècle, on en voit fréquemment de l'espèce de la *fig. 21 du septieme tableau.* Ce caractère ne prit fin qu'au 12^e siècle. Pendant le 10^e & une bonne partie du suivant, la queue traversa de haut en bas.

Des *g* cursifs comme les nôtres, mais à queue qui va en serpentant vers la gauche, désignent les 10^e & 11^e siècles, notamment en Allemagne; & ceux qui ont double traînée en sens contraires marquent le 12^e. Lorsqu'ils ont une ligne horizontale sur la tête, c'est le 14^e siècle. Lorsque le montant dépasse la tête, comme la *fig. 22 du septieme tableau*, ils appartiennent aux 15^e & 16^e siècles. Les *g* des bulles des Papes ont encore même à présent à peu près cette figure.

Les *g* gallicans, au commencement du 6^e siècle, descendirent & ne monterent jamais: mais, au 8^e, les écritures cursives s'accoutumèrent à ne pas abaisser leur *g* plus que les minuscules, dont elles empruntoient assez souvent la figure. Alors, dans les écritures allongées, plus qu'en aucune autre, les *g* n'excéderent souvent la ligne

ni en haut ni en bas. On vit cependant, au 9^e siècle, un usage qui l'emporta dans le 10^e, ce fut de tirer une queue au dessous de la boucle ; mais cette boucle étoit au niveau de la ligne.

Planche du G.

Il ne faut point perdre de vue la décomposition analytique de la première planche, pour connoître la marche de celle-ci, calquée sur le même plan. Il n'y a rien à y ajouter, si ce n'est la notice de l'âge des divisions & subdivisions du *G* capital lapidaire & métallique, & les notions des genres d'écritures contenus dans la partie des *G* capitaux des manuscrits.

La première division offre les *G* à queues droites ou courbes. Dans la première subdivision, la queue en *S* est le signe du 4^e siècle. La seconde, en virgule, indique les sept premiers. La troisième, à queue oblique de droite à gauche, annonce particulièrement les 6^e & 7^e siècles. La quatrième, horizontale ou perpendiculaire, est du même temps. La cinquième, oblique de gauche à droite, est encore plus antique, ainsi que la sixième. La septième, dont presque toutes les figures prennent la forme de l'*S*, n'est presque jamais postérieure au 9^e siècle.

La seconde division, composée de *G* pour ainsi dire doubles, est de la plus haute antiquité dans la première subdivision : les deux autres sont du moyen âge, ou des temps gothiques.

Les *g* de la troisième division ressemblent à nos *G* capitaux & sont du premier âge dans les six premières subdivisions, du moyen âge dans la septième, & du moderne dans la huitième.

6 GRANDEUR. GREFFE. GREFFIER.

La quatrième division semble être réduite au **C** dont la partie inférieure est recourbée dans le ventre de la lettre. Quelques-unes de ses figures remontent au premier siècle & même au delà. La cinquième subdivision est des bas temps ; la sixième , du moyen âge ; & la septième réunit l'antique & le moderne.

La cinquième division n'admet que des **G** carrés & anguleux : ils sont tous du moyen âge & au dessous , excepté ceux des quatrième & cinquième subdivisions , qui peuvent être des 5^e , 6^e & 7^e siècles.

La sixième division est restreinte au seul gothique , sur-tout dans la seconde subdivision.

Sur la capitale des manuscrits , on peut remarquer que les trois premières divisions & la huitième du **G** sont capitales pures ; que les sixième & septième sont du ressort de l'onciale , & que les neuvième & dixième sont mêlées de minuscules & de cursives.

GRANDEUR. Il y a peu de titres honorables qu'on n'ait donnés anciennement au Pape. Celui de Grandeur , *Magnitudo vestra* , fut du nombre jusques vers le 14^e siècle. Mais ce n'est que depuis 1630 qu'on appelle invariablement les Evêques de France *Votre Grandeur* , titre qu'on leur avoit attribué parmi les autres au 12^e siècle.

GREFFE. Le Concile général de Latran , tenu sous Innocent III l'an 1215 , statua que les Juges conserveroient & feroient conserver par leurs Greffiers les actes originaux des procès , & en délivreroient , dans le besoin , des copies aux parties. Voilà l'époque la plus ancienne de la forme de nos Greffes.

GREFFIER. On trouve chez les Romains un

Voyez à la Planche 4. le Gh. Phénicien et Grec.

LATIN

Capital des Inscriptions. } G² G³ G⁴ G⁵ G⁶ G⁷ G⁸ G⁹ G¹⁰ G¹¹ G¹² G¹³ G¹⁴ G¹⁵ G¹⁶ G¹⁷ G¹⁸ G¹⁹ G²⁰ G²¹ G²² G²³ G²⁴ G²⁵ G²⁶ G²⁷ G²⁸ G²⁹ G³⁰ G³¹ G³² G³³ G³⁴ G³⁵ G³⁶ G³⁷ G³⁸ G³⁹ G⁴⁰ G⁴¹ G⁴² G⁴³ G⁴⁴ G⁴⁵ G⁴⁶ G⁴⁷ G⁴⁸ G⁴⁹ G⁵⁰ G⁵¹ G⁵² G⁵³ G⁵⁴ G⁵⁵ G⁵⁶ G⁵⁷ G⁵⁸ G⁵⁹ G⁶⁰ G⁶¹ G⁶² G⁶³ G⁶⁴ G⁶⁵ G⁶⁶ G⁶⁷ G⁶⁸ G⁶⁹ G⁷⁰ G⁷¹ G⁷² G⁷³ G⁷⁴ G⁷⁵ G⁷⁶ G⁷⁷ G⁷⁸ G⁷⁹ G⁸⁰ G⁸¹ G⁸² G⁸³ G⁸⁴ G⁸⁵ G⁸⁶ G⁸⁷ G⁸⁸ G⁸⁹ G⁹⁰ G⁹¹ G⁹² G⁹³ G⁹⁴ G⁹⁵ G⁹⁶ G⁹⁷ G⁹⁸ G⁹⁹ G¹⁰⁰ G¹⁰¹ G¹⁰² G¹⁰³ G¹⁰⁴ G¹⁰⁵ G¹⁰⁶ G¹⁰⁷ G¹⁰⁸ G¹⁰⁹ G¹¹⁰ G¹¹¹ G¹¹² G¹¹³ G¹¹⁴ G¹¹⁵ G¹¹⁶ G¹¹⁷ G¹¹⁸ G¹¹⁹ G¹²⁰ G¹²¹ G¹²² G¹²³ G¹²⁴ G¹²⁵ G¹²⁶ G¹²⁷ G¹²⁸ G¹²⁹ G¹³⁰ G¹³¹ G¹³² G¹³³ G¹³⁴ G¹³⁵ G¹³⁶ G¹³⁷ G¹³⁸ G¹³⁹ G¹⁴⁰ G¹⁴¹ G¹⁴² G¹⁴³ G¹⁴⁴ G¹⁴⁵ G¹⁴⁶ G¹⁴⁷ G¹⁴⁸ G¹⁴⁹ G¹⁵⁰ G¹⁵¹ G¹⁵² G¹⁵³ G¹⁵⁴ G¹⁵⁵ G¹⁵⁶ G¹⁵⁷ G¹⁵⁸ G¹⁵⁹ G¹⁶⁰ G¹⁶¹ G¹⁶² G¹⁶³ G¹⁶⁴ G¹⁶⁵ G¹⁶⁶ G¹⁶⁷ G¹⁶⁸ G¹⁶⁹ G¹⁷⁰ G¹⁷¹ G¹⁷² G¹⁷³ G¹⁷⁴ G¹⁷⁵ G¹⁷⁶ G¹⁷⁷ G¹⁷⁸ G¹⁷⁹ G¹⁸⁰ G¹⁸¹ G¹⁸² G¹⁸³ G¹⁸⁴ G¹⁸⁵ G¹⁸⁶ G¹⁸⁷ G¹⁸⁸ G¹⁸⁹ G¹⁹⁰ G¹⁹¹ G¹⁹² G¹⁹³ G¹⁹⁴ G¹⁹⁵ G¹⁹⁶ G¹⁹⁷ G¹⁹⁸ G¹⁹⁹ G²⁰⁰ G²⁰¹ G²⁰² G²⁰³ G²⁰⁴ G²⁰⁵ G²⁰⁶ G²⁰⁷ G²⁰⁸ G²⁰⁹ G²¹⁰ G²¹¹ G²¹² G²¹³ G²¹⁴ G²¹⁵ G²¹⁶ G²¹⁷ G²¹⁸ G²¹⁹ G²²⁰ G²²¹ G²²² G²²³ G²²⁴ G²²⁵ G²²⁶ G²²⁷ G²²⁸ G²²⁹ G²³⁰ G²³¹ G²³² G²³³ G²³⁴ G²³⁵ G²³⁶ G²³⁷ G²³⁸ G²³⁹ G²⁴⁰ G²⁴¹ G²⁴² G²⁴³ G²⁴⁴ G²⁴⁵ G²⁴⁶ G²⁴⁷ G²⁴⁸ G²⁴⁹ G²⁵⁰ G²⁵¹ G²⁵² G²⁵³ G²⁵⁴ G²⁵⁵ G²⁵⁶ G²⁵⁷ G²⁵⁸ G²⁵⁹ G²⁶⁰ G²⁶¹ G²⁶² G²⁶³ G²⁶⁴ G²⁶⁵ G²⁶⁶ G²⁶⁷ G²⁶⁸ G²⁶⁹ G²⁷⁰ G²⁷¹ G²⁷² G²⁷³ G²⁷⁴ G²⁷⁵ G²⁷⁶ G²⁷⁷ G²⁷⁸ G²⁷⁹ G²⁸⁰ G²⁸¹ G²⁸² G²⁸³ G²⁸⁴ G²⁸⁵ G²⁸⁶ G²⁸⁷ G²⁸⁸ G²⁸⁹ G²⁹⁰ G²⁹¹ G²⁹² G²⁹³ G²⁹⁴ G²⁹⁵ G²⁹⁶ G²⁹⁷ G²⁹⁸ G²⁹⁹ G³⁰⁰ G³⁰¹ G³⁰² G³⁰³ G³⁰⁴ G³⁰⁵ G³⁰⁶ G³⁰⁷ G³⁰⁸ G³⁰⁹ G³¹⁰ G³¹¹ G³¹² G³¹³ G³¹⁴ G³¹⁵ G³¹⁶ G³¹⁷ G³¹⁸ G³¹⁹ G³²⁰ G³²¹ G³²² G³²³ G³²⁴ G³²⁵ G³²⁶ G³²⁷ G³²⁸ G³²⁹ G³³⁰ G³³¹ G³³² G³³³ G³³⁴ G³³⁵ G³³⁶ G³³⁷ G³³⁸ G³³⁹ G³⁴⁰ G³⁴¹ G³⁴² G³⁴³ G³⁴⁴ G³⁴⁵ G³⁴⁶ G³⁴⁷ G³⁴⁸ G³⁴⁹ G³⁵⁰ G³⁵¹ G³⁵² G³⁵³ G³⁵⁴ G³⁵⁵ G³⁵⁶ G³⁵⁷ G³⁵⁸ G³⁵⁹ G³⁶⁰ G³⁶¹ G³⁶² G³⁶³ G³⁶⁴ G³⁶⁵ G³⁶⁶ G³⁶⁷ G³⁶⁸ G³⁶⁹ G³⁷⁰ G³⁷¹ G³⁷² G³⁷³ G³⁷⁴ G³⁷⁵ G³⁷⁶ G³⁷⁷ G³⁷⁸ G³⁷⁹ G³⁸⁰ G³⁸¹ G³⁸² G³⁸³ G³⁸⁴ G³⁸⁵ G³⁸⁶ G³⁸⁷ G³⁸⁸ G³⁸⁹ G³⁹⁰ G³⁹¹ G³⁹² G³⁹³ G³⁹⁴ G³⁹⁵ G³⁹⁶ G³⁹⁷ G³⁹⁸ G³⁹⁹ G⁴⁰⁰ G⁴⁰¹ G⁴⁰² G⁴⁰³ G⁴⁰⁴ G⁴⁰⁵ G⁴⁰⁶ G⁴⁰⁷ G⁴⁰⁸ G⁴⁰⁹ G⁴¹⁰ G⁴¹¹ G⁴¹² G⁴¹³ G⁴¹⁴ G⁴¹⁵ G⁴¹⁶ G⁴¹⁷ G⁴¹⁸ G⁴¹⁹ G⁴²⁰ G⁴²¹ G⁴²² G⁴²³ G⁴²⁴ G⁴²⁵ G⁴²⁶ G⁴²⁷ G⁴²⁸ G⁴²⁹ G⁴³⁰ G⁴³¹ G⁴³² G⁴³³ G⁴³⁴ G⁴³⁵ G⁴³⁶ G⁴³⁷ G⁴³⁸ G⁴³⁹ G⁴⁴⁰ G⁴⁴¹ G⁴⁴² G⁴⁴³ G⁴⁴⁴ G⁴⁴⁵ G⁴⁴⁶ G⁴⁴⁷ G⁴⁴⁸ G⁴⁴⁹ G⁴⁵⁰ G⁴⁵¹ G⁴⁵² G⁴⁵³ G⁴⁵⁴ G⁴⁵⁵ G⁴⁵⁶ G⁴⁵⁷ G⁴⁵⁸ G⁴⁵⁹ G⁴⁶⁰ G⁴⁶¹ G⁴⁶² G⁴⁶³ G⁴⁶⁴ G⁴⁶⁵ G⁴⁶⁶ G⁴⁶⁷ G⁴⁶⁸ G⁴⁶⁹ G⁴⁷⁰ G⁴⁷¹ G⁴⁷² G⁴⁷³ G⁴⁷⁴ G⁴⁷⁵ G⁴⁷⁶ G⁴⁷⁷ G⁴⁷⁸ G⁴⁷⁹ G⁴⁸⁰ G⁴⁸¹ G⁴⁸² G⁴⁸³ G⁴⁸⁴ G⁴⁸⁵ G⁴⁸⁶ G⁴⁸⁷ G⁴⁸⁸ G⁴⁸⁹ G⁴⁹⁰ G⁴⁹¹ G⁴⁹² G⁴⁹³ G⁴⁹⁴ G⁴⁹⁵ G⁴⁹⁶ G⁴⁹⁷ G⁴⁹⁸ G⁴⁹⁹ G⁵⁰⁰ G⁵⁰¹ G⁵⁰² G⁵⁰³ G⁵⁰⁴ G⁵⁰⁵ G⁵⁰⁶ G⁵⁰⁷ G⁵⁰⁸ G⁵⁰⁹ G⁵¹⁰ G⁵¹¹ G⁵¹² G⁵¹³ G⁵¹⁴ G⁵¹⁵ G⁵¹⁶ G⁵¹⁷ G⁵¹⁸ G⁵¹⁹ G⁵²⁰ G⁵²¹ G⁵²² G⁵²³ G⁵²⁴ G⁵²⁵ G⁵²⁶ G⁵²⁷ G⁵²⁸ G⁵²⁹ G⁵³⁰ G⁵³¹ G⁵³² G⁵³³ G⁵³⁴ G⁵³⁵ G⁵³⁶ G⁵³⁷ G⁵³⁸ G⁵³⁹ G⁵⁴⁰ G⁵⁴¹ G⁵⁴² G⁵⁴³ G⁵⁴⁴ G⁵⁴⁵ G⁵⁴⁶ G⁵⁴⁷ G⁵⁴⁸ G⁵⁴⁹ G⁵⁵⁰ G⁵⁵¹ G⁵⁵² G⁵⁵³ G⁵⁵⁴ G⁵⁵⁵ G⁵⁵⁶ G⁵⁵⁷ G⁵⁵⁸ G⁵⁵⁹ G⁵⁶⁰ G⁵⁶¹ G⁵⁶² G⁵⁶³ G⁵⁶⁴ G⁵⁶⁵ G⁵⁶⁶ G⁵⁶⁷ G⁵⁶⁸ G⁵⁶⁹ G⁵⁷⁰ G⁵⁷¹ G⁵⁷² G⁵⁷³ G⁵⁷⁴ G⁵⁷⁵ G⁵⁷⁶ G⁵⁷⁷ G⁵⁷⁸ G⁵⁷⁹ G⁵⁸⁰ G⁵⁸¹ G⁵⁸² G⁵⁸³ G⁵⁸⁴ G⁵⁸⁵ G⁵⁸⁶ G⁵⁸⁷ G⁵⁸⁸ G⁵⁸⁹ G⁵⁹⁰ G⁵⁹¹ G⁵⁹² G⁵⁹³ G⁵⁹⁴ G⁵⁹⁵ G⁵⁹⁶ G⁵⁹⁷ G⁵⁹⁸ G⁵⁹⁹ G⁶⁰⁰ G⁶⁰¹ G⁶⁰² G⁶⁰³ G⁶⁰⁴ G⁶⁰⁵ G⁶⁰⁶ G⁶⁰⁷ G⁶⁰⁸ G⁶⁰⁹ G⁶¹⁰ G⁶¹¹ G⁶¹² G⁶¹³ G⁶¹⁴ G⁶¹⁵ G⁶¹⁶ G⁶¹⁷ G⁶¹⁸ G⁶¹⁹ G⁶²⁰ G⁶²¹ G⁶²² G⁶²³ G⁶²⁴ G⁶²⁵ G⁶²⁶ G⁶²⁷ G⁶²⁸ G⁶²⁹ G⁶³⁰ G⁶³¹ G⁶³² G⁶³³ G⁶³⁴ G⁶³⁵ G⁶³⁶ G⁶³⁷ G⁶³⁸ G⁶³⁹ G⁶⁴⁰ G⁶⁴¹ G⁶⁴² G⁶⁴³ G⁶⁴⁴ G⁶⁴⁵ G⁶⁴⁶ G⁶⁴⁷ G⁶⁴⁸ G⁶⁴⁹ G⁶⁵⁰ G⁶⁵¹ G⁶⁵² G⁶⁵³ G⁶⁵⁴ G⁶⁵⁵ G⁶⁵⁶ G⁶⁵⁷ G⁶⁵⁸ G⁶⁵⁹ G⁶⁶⁰ G⁶⁶¹ G⁶⁶² G⁶⁶³ G⁶⁶⁴ G⁶⁶⁵ G⁶⁶⁶ G⁶⁶⁷ G⁶⁶⁸ G⁶⁶⁹ G⁶⁷⁰ G⁶⁷¹ G⁶⁷² G⁶⁷³ G⁶⁷⁴ G⁶⁷⁵ G⁶⁷⁶ G⁶⁷⁷ G⁶⁷⁸ G⁶⁷⁹ G⁶⁸⁰ G⁶⁸¹ G⁶⁸² G⁶⁸³ G⁶⁸⁴ G⁶⁸⁵ G⁶⁸⁶ G⁶⁸⁷ G⁶⁸⁸ G⁶⁸⁹ G⁶⁹⁰ G⁶⁹¹ G⁶⁹² G⁶⁹³ G⁶⁹⁴ G⁶⁹⁵ G⁶⁹⁶ G⁶⁹⁷ G⁶⁹⁸ G⁶⁹⁹ G⁷⁰⁰ G⁷⁰¹ G⁷⁰² G⁷⁰³ G⁷⁰⁴ G⁷⁰⁵ G⁷⁰⁶ G⁷⁰⁷ G⁷⁰⁸ G⁷⁰⁹ G⁷¹⁰ G⁷¹¹ G⁷¹² G⁷¹³ G⁷¹⁴ G⁷¹⁵ G⁷¹⁶ G⁷¹⁷ G⁷¹⁸ G⁷¹⁹ G⁷²⁰ G⁷²¹ G⁷²² G⁷²³ G⁷²⁴ G⁷²⁵ G⁷²⁶ G⁷²⁷ G⁷²⁸ G⁷²⁹ G⁷³⁰ G⁷³¹ G⁷³² G⁷³³ G⁷³⁴ G⁷³⁵ G⁷³⁶ G⁷³⁷ G⁷³⁸ G⁷³⁹ G⁷⁴⁰ G⁷⁴¹ G⁷⁴² G⁷⁴³ G⁷⁴⁴ G⁷⁴⁵ G⁷⁴⁶ G⁷⁴⁷ G⁷⁴⁸ G⁷⁴⁹ G⁷⁵⁰ G⁷⁵¹ G⁷⁵² G⁷⁵³ G⁷⁵⁴ G⁷⁵⁵ G⁷⁵⁶ G⁷⁵⁷ G⁷⁵⁸ G⁷⁵⁹ G⁷⁶⁰ G⁷⁶¹ G⁷⁶² G⁷⁶³ G⁷⁶⁴ G⁷⁶⁵ G⁷⁶⁶ G⁷⁶⁷ G⁷⁶⁸ G⁷⁶⁹ G⁷⁷⁰ G⁷⁷¹ G⁷⁷² G⁷⁷³ G⁷⁷⁴ G⁷⁷⁵ G⁷⁷⁶ G⁷⁷⁷ G⁷⁷⁸ G⁷⁷⁹ G⁷⁸⁰ G⁷⁸¹ G⁷⁸² G⁷⁸³ G⁷⁸⁴ G⁷⁸⁵ G⁷⁸⁶ G⁷⁸⁷ G⁷⁸⁸ G⁷⁸⁹ G⁷⁹⁰ G⁷⁹¹ G⁷⁹² G⁷⁹³ G⁷⁹⁴ G⁷⁹⁵ G⁷⁹⁶ G⁷⁹⁷ G⁷⁹⁸ G⁷⁹⁹ G⁸⁰⁰ G⁸⁰¹ G⁸⁰² G⁸⁰³ G⁸⁰⁴ G⁸⁰⁵ G⁸⁰⁶ G⁸⁰⁷ G⁸⁰⁸ G⁸⁰⁹ G⁸¹⁰ G⁸¹¹ G⁸¹² G⁸¹³ G⁸¹⁴ G⁸¹⁵ G⁸¹⁶ G⁸¹⁷ G⁸¹⁸ G⁸¹⁹ G⁸²⁰ G⁸²¹ G⁸²² G⁸²³ G⁸²⁴ G⁸²⁵ G⁸²⁶ G⁸²⁷ G⁸²⁸ G⁸²⁹ G⁸³⁰ G⁸³¹ G⁸³² G⁸³³ G⁸³⁴ G⁸³⁵ G⁸³⁶ G⁸³⁷ G⁸³⁸ G⁸³⁹ G⁸⁴⁰ G⁸⁴¹ G⁸⁴² G⁸⁴³ G⁸⁴⁴ G⁸⁴⁵ G⁸⁴⁶ G⁸⁴⁷ G⁸⁴⁸ G⁸⁴⁹ G⁸⁵⁰ G⁸⁵¹ G⁸⁵² G⁸⁵³ G⁸⁵⁴ G⁸⁵⁵ G⁸⁵⁶ G⁸⁵⁷ G⁸⁵⁸ G⁸⁵⁹ G⁸⁶⁰ G⁸⁶¹ G⁸⁶² G⁸⁶³ G⁸⁶⁴ G⁸⁶⁵ G⁸⁶⁶ G⁸⁶⁷ G⁸⁶⁸ G⁸⁶⁹ G⁸⁷⁰ G⁸⁷¹ G⁸⁷² G⁸⁷³ G⁸⁷⁴ G⁸⁷⁵ G⁸⁷⁶ G⁸⁷⁷ G⁸⁷⁸ G⁸⁷⁹ G⁸⁸⁰ G⁸⁸¹ G⁸⁸² G⁸⁸³ G⁸⁸⁴ G⁸⁸⁵ G⁸⁸⁶ G⁸⁸⁷ G⁸⁸⁸ G⁸⁸⁹ G⁸⁹⁰ G⁸⁹¹ G⁸⁹² G⁸⁹³ G⁸⁹⁴ G⁸⁹⁵ G⁸⁹⁶ G⁸⁹⁷ G⁸⁹⁸ G⁸⁹⁹ G⁹⁰⁰ G⁹⁰¹ G⁹⁰² G⁹⁰³ G⁹⁰⁴ G⁹⁰⁵ G⁹⁰⁶ G⁹⁰⁷ G⁹⁰⁸ G⁹⁰⁹ G⁹¹⁰ G⁹¹¹ G⁹¹² G⁹¹³ G⁹¹⁴ G⁹¹⁵ G⁹¹⁶ G⁹¹⁷ G⁹¹⁸ G⁹¹⁹ G⁹²⁰ G⁹²¹ G⁹²² G⁹²³ G⁹²⁴ G⁹²⁵ G⁹²⁶ G⁹²⁷ G⁹²⁸ G⁹²⁹ G⁹³⁰ G⁹³¹ G⁹³² G⁹³³ G⁹³⁴ G⁹³⁵ G⁹³⁶ G⁹³⁷ G⁹³⁸ G⁹³⁹ G⁹⁴⁰ G⁹⁴¹ G⁹⁴² G⁹⁴³ G⁹⁴⁴ G⁹⁴⁵ G⁹⁴⁶ G⁹⁴⁷ G⁹⁴⁸ G⁹⁴⁹ G⁹⁵⁰ G⁹⁵¹ G⁹⁵² G⁹⁵³ G⁹⁵⁴ G⁹⁵⁵ G⁹⁵⁶ G⁹⁵⁷ G⁹⁵⁸ G⁹⁵⁹ G⁹⁶⁰ G⁹⁶¹ G⁹⁶² G⁹⁶³ G⁹⁶⁴ G⁹⁶⁵ G⁹⁶⁶ G⁹⁶⁷ G⁹⁶⁸ G⁹⁶⁹ G⁹⁷⁰ G⁹⁷¹ G⁹⁷² G⁹⁷³ G⁹⁷⁴ G⁹⁷⁵ G⁹⁷⁶ G⁹⁷⁷ G⁹⁷⁸ G⁹⁷⁹ G⁹⁸⁰ G⁹⁸¹ G⁹⁸² G⁹⁸³ G⁹⁸⁴ G⁹⁸⁵ G⁹⁸⁶ G⁹⁸⁷ G⁹⁸⁸ G⁹⁸⁹ G⁹⁹⁰ G⁹⁹¹ G⁹⁹² G⁹⁹³ G⁹⁹⁴ G⁹⁹⁵ G⁹⁹⁶ G⁹⁹⁷ G⁹⁹⁸ G⁹⁹⁹ G¹⁰⁰⁰ G¹⁰⁰¹ G¹⁰⁰² G¹⁰⁰³ G¹⁰⁰⁴ G¹⁰⁰⁵ G¹⁰⁰⁶ G¹⁰⁰⁷ G¹⁰⁰⁸ G¹⁰⁰⁹ G¹⁰¹⁰ G¹⁰¹¹ G¹⁰¹² G¹⁰¹³ G¹⁰¹⁴ G¹⁰¹⁵ G¹⁰¹⁶ G¹⁰¹⁷ G¹⁰¹⁸ G¹⁰¹⁹ G¹⁰²⁰ G¹⁰²¹ G¹⁰²² G¹⁰²³ G¹⁰²⁴ G¹⁰²⁵ G¹⁰²⁶ G¹⁰²⁷ G¹⁰²⁸ G¹⁰²⁹ G¹⁰³⁰ G¹⁰³¹ G¹⁰³² G¹⁰³³ G¹⁰³⁴ G¹⁰³⁵ G¹⁰³⁶ G¹⁰³⁷ G¹⁰³⁸ G¹⁰³⁹ G¹⁰⁴⁰ G¹⁰⁴¹ G¹⁰⁴² G¹⁰⁴³ G¹⁰⁴⁴ G¹⁰⁴⁵ G¹⁰⁴⁶ G¹⁰⁴⁷ G¹⁰⁴⁸ G¹⁰⁴⁹ G¹⁰⁵⁰ G¹⁰⁵¹ G¹⁰⁵² G¹⁰⁵³ G¹⁰⁵⁴ G¹⁰⁵⁵ G¹⁰⁵⁶ G¹⁰⁵⁷ G¹⁰⁵⁸ G¹⁰⁵⁹ G¹⁰⁶⁰ G¹⁰⁶¹ G¹⁰⁶² G¹⁰⁶³ G¹⁰⁶⁴ G¹⁰⁶⁵ G¹⁰⁶⁶ G¹⁰⁶⁷ G¹⁰⁶⁸ G¹⁰⁶⁹ G¹⁰⁷⁰ G¹⁰⁷¹ G¹⁰⁷² G¹⁰⁷³ G¹⁰⁷⁴ G¹⁰⁷⁵ G¹⁰⁷⁶ G¹⁰⁷⁷ G¹⁰⁷⁸ G¹⁰⁷⁹ G¹⁰⁸⁰ G¹⁰⁸¹ G¹⁰⁸² G¹⁰⁸³ G¹⁰⁸⁴ G¹⁰⁸⁵ G¹⁰⁸⁶ G¹⁰⁸⁷ G¹⁰⁸⁸ G¹⁰⁸⁹ G¹⁰⁹⁰ G¹⁰⁹¹ G¹⁰⁹² G¹⁰⁹³ G¹⁰⁹⁴ G¹⁰⁹⁵ G¹⁰⁹⁶ G¹⁰⁹⁷ G¹⁰⁹⁸ G¹⁰⁹⁹ G¹¹⁰⁰ G¹¹⁰¹ G¹¹⁰² G¹¹⁰³ G¹¹⁰⁴ G¹¹⁰⁵ G¹¹⁰⁶ G¹¹⁰⁷ G¹¹⁰⁸ G¹¹⁰⁹ G¹¹¹⁰ G¹¹¹¹ G¹¹¹² G¹¹¹³ G¹¹¹⁴ G¹¹¹⁵ G¹¹¹⁶ G¹¹¹⁷ G¹¹¹⁸ G¹¹¹⁹ G¹¹²⁰ G¹¹²¹ G¹¹²² G¹¹²³ G¹¹²⁴ G¹¹²⁵ G¹¹²⁶ G¹¹²⁷ G¹¹²⁸ G¹¹²⁹ G¹¹³⁰ G¹¹³¹ G¹¹³² G¹¹³³ G¹¹³⁴ G¹¹³⁵ G¹¹³⁶ G¹¹³⁷ G¹¹³⁸ G¹¹³⁹ G¹¹⁴⁰ G¹¹⁴¹ G¹¹⁴² G¹¹⁴³ G¹¹⁴⁴ G¹¹⁴⁵ G¹¹⁴⁶ G¹¹⁴⁷ G¹¹⁴⁸ G¹¹⁴⁹ G¹¹⁵⁰ G¹¹⁵¹ G¹¹⁵² G¹¹⁵³ G¹¹⁵⁴ G¹¹⁵⁵ G¹¹⁵⁶ G¹¹⁵⁷ G¹¹⁵⁸ G¹¹⁵⁹ G¹¹⁶⁰ G¹¹⁶¹ G¹¹⁶² G¹¹⁶³ G¹¹⁶⁴ G¹¹⁶⁵ G¹¹⁶⁶ G¹¹⁶⁷ G¹¹⁶⁸ G¹¹⁶⁹ G¹¹⁷⁰ G¹¹⁷¹ G¹¹⁷² G¹¹⁷³ G¹¹⁷⁴ G¹¹⁷⁵ G¹¹⁷⁶ G¹¹⁷⁷ G¹¹⁷⁸ G¹¹⁷⁹ G¹¹⁸⁰ G¹¹⁸¹ G¹¹⁸² G¹¹⁸³ G¹¹⁸⁴ G¹¹⁸⁵ G¹¹⁸⁶ G¹¹⁸⁷ G¹¹⁸⁸ G¹¹⁸⁹ G¹¹⁹⁰ G¹¹⁹¹ G¹¹⁹² G¹¹⁹³ G¹¹⁹⁴ G¹¹⁹⁵ G¹¹⁹⁶ G¹¹⁹⁷ G¹¹⁹⁸ G¹¹⁹⁹ G¹²⁰⁰ G¹²⁰¹ G¹²⁰² G¹²⁰³ G¹²⁰⁴ G

MINUSCULE

Rom. } ୧୨୩ Ⅱ ୪ ୫ ୬ ୭ ୮ ୯ ୧୦ ୧୧ ୧୨ ୧୩ ୧୪ ୧୫ ୧୬ ୧୭ ୧୮ ୧୯ ୨୦
 ୨୧ ୨୨ ୨୩ {*2.Lomb.*} ୨୪ Ⅱ ୨୫ ୨୬ ୨୭ ୨୮ ୨୯ ୩୦ ୩୧ ୩୨ ୩୩ ୩୪ ୩୫
 ୩୬ ୩୭ {*3.Visigot.*} ୩୮ ୩୯ ୪୦ ୪୧ Ⅱ ୪୨ ୪୩ ୪୪ ୪୫ {*4.Sax.*} Ⅱ ୪୬
 ୪୭ ୪୮ ୪୯ ୫୦ ୫୧ ୫୨ ୫୩ ୫୪ ୫୫ ୫୬ ୫୭ ୫୮ ୫୯ ୬୦ ୬୧ ୬୨ ୬୩ ୬୪ ୬୫
5.Galli } ୬୬ Ⅱ ୬୭ ୬୮ ୬୯ ୭୦ ୭୧ ୭୨ ୭୩ ୭୪ ୭୫ ୭୬ ୭୭ ୭୮ ୭୯ ୮୦ ୮୧
6.Merov. } Ⅱ ୮୨ ୮୩ ୮୪ ୮୫ ୮୬ ୮୭ ୮୮ ୮୯ ୯୦ ୯୧ ୯୨ ୯୩ ୯୪ ୯୫ ୯୬ ୯୭ ୯୮ ୯୯ ୧୦୦
 ୧୦୧ ୧୦୨ ୧୦୩ ୧୦୪ ୧୦୫ ୧୦୬ ୧୦୭ ୧୦୮ ୧୦୯ ୧୧୦ {*7.Allem.*} Ⅱ ୧୧୧
 ୧୧୨ ୧୧୩ ୧୧୪ {*8.Carlov.*} Ⅱ ୧୧୫ ୧୧୬ ୧୧୭ ୧୧୮ ୧୧୯ ୧୨୦ ୧୨୧ ୧୨୨ ୧୨୩
 ୧୨୪ ୧୨୫ ୧୨୬ ୧୨୭ ୧୨୮ {*9.Capet.*} Ⅱ ୧୨୯ ୧୩୦ ୧୩୧ ୧୩୨ ୧୩୩ ୧୩୪
 ୧୩୫ ୧୩୬ ୧୩୭ ୧୩୮ ୧୩୯ ୧୪୦ {*10.Goth.*} ୧୪୧ Ⅱ ୧୪୨ ୧୪୩ ୧୪୪ ୧୪୫ ୧୪୬ ୧୪୭ ୧୪୮ ୧୪୯ ୧୫୦

CURSIF

D'Ital. V. 1133 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200 201 202 203 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250 251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300 301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400 401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450 451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500 501 502 503 504 505 506 507 508 509 510 511 512 513 514 515 516 517 518 519 520 521 522 523 524 525 526 527 528 529 530 531 532 533 534 535 536 537 538 539 540 541 542 543 544 545 546 547 548 549 550 551 552 553 554 555 556 557 558 559 560 561 562 563 564 565 566 567 568 569 570 571 572 573 574 575 576 577 578 579 580 581 582 583 584 585 586 587 588 589 590 591 592 593 594 595 596 597 598 599 600 601 602 603 604 605 606 607 608 609 610 611 612 613 614 615 616 617 618 619 620 621 622 623 624 625 626 627 628 629 630 631 632 633 634 635 636 637 638 639 640 641 642 643 644 645 646 647 648 649 650 651 652 653 654 655 656 657 658 659 660 661 662 663 664 665 666 667 668 669 670 671 672 673 674 675 676 677 678 679 680 681 682 683 684 685 686 687 688 689 690 691 692 693 694 695 696 697 698 699 700 701 702 703 704 705 706 707 708 709 710 711 712 713 714 715 716 717 718 719 720 721 722 723 724 725 726 727 728 729 730 731 732 733 734 735 736 737 738 739 740 741 742 743 744 745 746 747 748 749 750 751 752 753 754 755 756 757 758 759 760 761 762 763 764 765 766 767 768 769 770 771 772 773 774 775 776 777 778 779 780 781 782 783 784 785 786 787 788 789 790 791 792 793 794 795 796 797 798 799 800 801 802 803 804 805 806 807 808 809 810 811 812 813 814 815 816 817 818 819 820 821 822 823 824 825 826 827 828 829 830 831 832 833 834 835 836 837 838 839 840 841 842 843 844 845 846 847 848 849 850 851 852 853 854 855 856 857 858 859 860 861 862 863 864 865 866 867 868 869 870 871 872 873 874 875 876 877 878 879 880 881 882 883 884 885 886 887 888 889 890 891 892 893 894 895 896 897 898 899 900 901 902 903 904 905 906 907 908 909 910 911 912 913 914 915 916 917 918 919 920 921 922 923 924 925 926 927 928 929 930 931 932 933 934 935 936 937 938 939 940 941 942 943 944 945 946 947 948 949 950 951 952 953 954 955 956 957 958 959 960 961 962 963 964 965 966 967 968 969 970 971 972 973 974 975 976 977 978 979 980 981 982 983 984 985 986 987 988 989 990 991 992 993 994 995 996 997 998 999 1000 1001 1002 1003 1004 1005 1006 1007 1008 1009 1010 1011 1012 1013 1014 1015 1016 1017 1018 1019 1020 1021 1022 1023 1024 1025 1026 1027 1028 1029 1030 1031 1032 1033 1034 1035 1036 1037 1038 1039 1040 1041 1042

Officier public chargé de rédiger devant les Juges les procédures des plaideurs. Il étoit distingué de celui qui dressoit les contrats & les autres actes, nommé *Actuarius*. On appelloit celui-là *Exceptor* : c'étoit un vrai Greffier dans les formes, *De Re Dipl. p. 209*. Chez les Romains, les Ecrivains à qui l'on confioit la garde des tables publiques, ce qui revient à la charge de nos Greffiers, étoient d'une condition honnête, *Cic. in Verrem 3* ; & ils étoient en cela bien différents des Scribes des Ediles & des Préteurs, que l'on confondoit avec les Appariteurs. Dans les villes grecques & à Ravenne, cette charge, qui rendoit les Greffiers dépositaires & gardiens des intérêts de tout le monde, étoit fort en honneur & une des premières charges de la magistrature, *Cassiod. l. 12, epist. 21*.

On trouve en France des Greffiers en titre dès le 14^e siècle : on connoît même un Chanoine de Soissons, Curé du Diocèse de Sens, qui fut fait Greffier du Parlement de Paris sur la fin de ce siècle, *Le Beuf, Hist. de Paris, part. 1, p. 30*.

GROSSE. Voyez NOTAIRES, MINUTE,
GUILLEMETS. Voyez ANTILAMDA.



H.

LES Grecs du premier âge, ainsi que les Latins, mettoient l'*H* au rang de leurs lettres, de l'aveu de Priscien lui-même, *Col.* 560.

De l'*H* capitale à l'*h* minuscule voici quel fut l'ordre ou la descendance. On défigura en plusieurs façons l'*H* capitale en l'inclinant, ou en l'arrondissant, ou en traçant obliquement la traverse, d'horizontale qu'elle est, ou en allongeant un des montants, *Palaograph. Græca*, p. 170, & en diminuant l'autre, &c. De cette dernière façon, dont on trouve des exemples grecs très anciens, *ibidem*, vinrent les *h* comme la figure première du huitième tableau. Dans l'écriture moins posée, ce qu'on faisoit en trois temps, on le fit en deux en arrondissant l'angle droit, *fig. 2 ibid.* On en voit de telles dans l'écriture tironienne. Enfin, dans la cursive, on vit paroître l'*h* de la *fig. 3 ibidem*, qui est si semblable à celle de notre écriture actuelle.

En général l'*H* est une des lettres dont la figure a moins varié.

H majuscule.

Comme majuscule, elle prit quelques formes bizarres, même avant le gothique; mais elles sont rares. Vers les 7^e, 8^e & 9^e siècles, on lui donna l'air d'une *M*, *fig. 4 du huitième tableau*, ce qui distingua plusieurs *H* capitales mérovingiennes & lombardiques. Long-temps avant, elle fut admise dans les inscriptions sous la forme de deux *II* sans traverse d'union; mais

alors elle avoit plutôt la valeur de l'H grec , c'est-à-dire de l'E long , que de l'H latine.

Les *h* de la *fig. 5 du huitieme tableau* parurent dès le 4^e siecle sur les médailles : on les y voyoit encore au 7^e chez les Grecs , *Banduri Numism. t. 2 , p. 681.*

H minuscule & cursive.

Les variations les plus essentielles des *h* minuscules & cursives ne consistent guere que dans l'allongement plus ou moins grand de leur second jambage ; on va le voir par leurs changements caractéristiques.

Lorsque le haut de la haste de l'*h* est poché ou en battant , comme la *fig. 6 du huitieme tableau* , ce trait ordinaire dénote au moins le 8^e ou 9^e siecle. Tout ce qu'on a dit sur le montant du *b* , voyez *b* , est applicable à celui de l'*h*. Ces montants retombent sur eux-mêmes ou à côté jusqu'aux derniers Rois Mérovingiens : alors ils furent poussés en haut sans retour. Ils continuerent au moins ainsi , s'ils n'augmenterent point de hauteur , sous les Carlovingiens. Au 9^e siecle , l'usage de terminer ces montants par des pointes très longues & très aiguës , plus ou moins inclinées vers la droite , parut général pour l'écriture allongée & la cursive des diplomes. Cette mode avoit empiété sur le siecle précédent , & continua dans le suivant. Les boucles multipliées de ces montants , leurs traits tremblants ou serpentants , désignent les 10^e , 11^e & 12^e siecles. Sur la fin du 11^e siecle , ils cessèrent de s'élever au dessus du niveau des écritures allongées. Au 12^e , on en vit qui étoient terminés par des fourches , comme la *fig. 7 du huitieme tableau*. Ces deux

rameaux se recourberent ensuite vers la haste, l'un à droite & l'autre à gauche, *fig. 8 ibidem* : c'est ce qui eut lieu aux 13^e & 14^e siècles, en Ecosse sur-tout.

Lorsque le jambage droit, au lieu de s'arrondir, part du gauche par des angles aigus, *fig. 9 ibidem*, c'est un signe presque certain du 8^e ou 9^e siècle : mais si la traverse partoît du pied de la haste, *fig. 10 ibidem*, les diplomes où cette *h* se trouveroit appartiendroient à la plus haute antiquité.

Jusqu'au 10^e siècle communément le côté droit de l'*h* ne descendoit qu'au niveau du gauche, & presque toujours en s'arrondissant, dans les écritures onciales, demi-onciales & minuscules : cependant il fut quelquefois un peu prolongé par le bas dans les cursives romaines des premiers temps, & il le fut davantage dans les bulles pontificales du 7^e siècle.

Au 8^e siècle, l'usage s'établit de courber & replier en dehors le bout du côté droit, *fig. 11 du huitieme tableau*. Les 9^e & 10^e siècles sont en quelque sorte reconnoissables à ce trait, sur-tout dans la cursive caroline.

Le parallélisme des deux jambages, *fig. 12 ibidem*, se soutint jusqu'au 10^e siècle : ils se rapprocherent pourtant beaucoup dès le 7^e, & se maintinrent en cet état presque jusqu'à la troisième race de nos Rois.

Sur le déclin du 10^e siècle, l'*h* à queue, *fig. 13 ibidem*, commença à s'accréditer en France, en Allemagne, & par-tout ailleurs où elle n'avoit que peu ou point de cours auparavant : quoique dans la minuscule du 11^e siècle cette courbe s'avancât de plus en plus vers la gauche, au 12^e

siècle elle la dépassa si notablement, qu'on pourroit souvent fixer l'âge d'une écriture par ce seul trait.

Dans le 14^e siècle, la queue contournée & prolongée jusqu'à traverser la haste, comme dans la *fig. 14 du huitième tableau*, fut fort usitée. Ce côté droit prolongé comme dans la *fig. 15 ibid.* eut par tout des fauteurs, & il devint presque général aux 13^e & 14^e siècles.

Ce second jambage arrondi sans passer le niveau, comme la *fig. 16 ibidem*, constitue l'h onciale. Dans le gothique, la seule différence consiste en ce que ce jambage est en forme d'S à contre-sens, comme la *fig. 17 ibid.* Cependant le 13^e siècle & les suivants chargent cette lettre, comme les autres, d'angles, de pointes, de traits doubles, hétéroclites & du plus mauvais goût.

Les anciens François ajoutèrent souvent ces deux lettres *ch*, ou jointes, ou séparées, devant de certains mots qui commençoient par l'une des lettres *b, c, l, n, r, t*, pour en rendre la prononciation plus forte, *Le Blanc, Traité des Monn. p. 15*. Les Auteurs Latins, à qui cette rudesse ne convenoit pas, les retrancherent souvent : de là vient qu'un titre de l'an 520 nomme Chlotaire *Lothaire, De Re Dipl. p. 463*. On ne peut pas assigner un temps où cette mode d'ajouter ces lettres rudes ait été suivie sans exception ; mais on peut assurer que l'usage assez ordinaire de mettre l'h devant l'l, par exemple devant *Ludovicus, Hludovicus*, s'est soutenu jusqu'au règne de Louis le Gros inclusivement.

Planche de l'H.

La planche ci-jointe peut jeter beaucoup de






























































































































































































































































































































































































































lumieres sur les formes alphabétiques de l'*H* ; mais il faut pour cela être bien pénétré de l'exposition détaillée de la premiere planche qui représente les figures de l'*A*. C'est un flambeau qui doit porter son jour sur toutes les planches alphabétiques suivantes. On ne parlera, pour éviter les répétitions, que de l'*H* capitale des inscriptions & des manuscrits.

La premiere division de l'*H* capital métallique & lapidaire est presque toute antérieure au 10^e siecle, excepté la premiere subdivision, qui, de la plus haute antiquité, descend aux plus bas temps, & les sixieme, septieme & huitieme, qui sont à peu près du moyen âge.

La seconde division comprend les *h* minuscules. Quelques-unes des figures des quatre premieres subdivisions & de la sixieme approchent du 4^e siecle. Les autres subdivisions doivent être reléguées au moyen âge, excepté la cinquieme & la neuvieme, qui fournissent du pur gothique.

Les capitales des manuscrits offrent de la capitale pure dans les cinq premieres divisions, de l'onziale dans la sixieme, du gothique moderne dans la septieme, & quelques minuscules & cursives dans la sixieme.

HOMMAGE-LIGÉ. Cette espece d'hommage, qui obligeoit le vassal au service militaire envers & contre tous, autant de temps que les hostilités duroient, fut connu, dit le Journal de Verdun, Nov. 1766, p. 332, vers la fin du 11^e siecle : ne pourroit-on pas dire plutôt au commencement du 12^e vers 1130 ? car on croit que le premier exemple d'hommage-lige qui soit connu se trouve dans la chartre d'investiture que Louis le Gros donna à Foulques, Comte d'Anjou.

I Phenicien.  II E ou H. Grecque    {2}                                                      

                                                          

                                                          

                                                          

                                                          

                                                          

                                                          




On ne doit point être surpris de rencontrer, jusqu'à Philippe le Bel, des actes d'hommage simple, rendu par nos Rois à des Seigneurs particuliers, pour quelques biens qui relevoient de ces derniers. Cet usage, qui, depuis long-temps, subsistoit sans contradiction & sans deshonneur, fut aboli par Philippe IV en 1302; & ce Prince déclara que l'hommage seroit converti en indemnité.

I.

LA forme de cette neuvième lettre est celle qui approche le moins de son original phénicien : puisque tous les peuples en ont conservé la même forme que nous, il est plus naturel de penser que, depuis la propagation de l'écriture, les Phéniciens y ont fait quelques changements, que de croire que les autres peuples se soient accordés pour l'altérer, ou que cette altération se soit faite par-tout sans aucun concert, qui d'ailleurs seroit moralement impossible.

L'*I* n'est susceptible que de trois formes; perpendiculaire ou droite, horizontale ou courbée, oblique ou inclinée.

I majuscule.

L'*I* majuscule a pris en divers temps la forme du *T*, mais bien plus communément celle de l'*L*. Les exemples de cette dernière forme sont très multipliés; mais elle ne passe point le 12^e siècle, dans lequel même elle devient rare.

Si l'*I* perpendiculaire est de tous temps, l'*I* à

queue, *figure premiere du neuvieme tableau*, étoit aussi en usage plusieurs siècles avant la fin de la République Romaine. On diroit que, dès le 6^e siècle, on affectoit quelquefois de mettre cet *I* au commencement des mots : mais bientôt on s'apperçoit que cela se faisoit sans dessein. Ce n'est guere qu'aux 11^e & 12^e siècles, sur-tout en Ecosse, qu'on commence à voir des *I* majuscules ou à queues au commencement des phrases & des noms propres d'hommes ou de lieux. On continua d'en user ainsi, quoiqu'un peu moins fréquemment, jusqu'au 15^e siècle.

I minuscule.

Les *i* minuscules formés en *z* appartiennent aux derniers temps de l'écriture lombardique. On y voit aussi les *i* en forme de *c* à contre-sens, *fig. 2 ibid.* ceux-ci étoient même fréquents dans la cursive d'Espagne au 14^e siècle. De la haste de l'*i* on vit encore plus souvent sortir un trait montant & un autre descendant, qui se traversent une ou deux fois : ce mode affecta particulièrement l'*i* mérovingien. On vit ce trait saillir obliquement de la tête vers la droite, aux 10^e & 11^e siècles, dans la cursive des chartes.

Un pied à talons ou sans talons au bas des *i*, à droite ou à gauche, caractérise très bien la lombardique des 8^e & 9^e siècles.

L'*i* minuscule gothique n'est distinctif que par les angles saillants & les pointes.

I cursif.

L'*i* cursif gothique, s'il ne tient pas du majuscule, n'a rien qui sente trop le goût barbare ;

mais on le reconnoît pour être du 13^e ou 14^e siècle à sa queue orbiculaire du côté gauche ou vers la droite. Cependant, lorsque la tête est tranchée d'un sommet, ou d'une ou de deux pointes en forme de cornes, avec une queue recourbée foiblement vers la gauche, c'est plutôt le commencement du gothique, que le gothique même. Cette mauvaise écriture commence au 12^e siècle.

On doit tenir pour lettres gothiques tous les grands *i* dont la queue & le montant joints ensemble, & quelquefois même unis à la tête, ont à peu près la figure d'une *f* dans son sens naturel. Ceux qui portent des têtes & des queues courbes fort amples sont également gothiques. Des traits irréguliers en lignes droites, courbes ou mixtes, appartiennent au même caractère. Un point ou une barre vers le milieu du montant de ces *i* courbes est encore de son ressort, aussi bien que ceux qui seroient tranchés par un sommet fort grand, comme la *fig. 3* du neuvième tableau, & ce sommet est quelquefois oblique. Toutes ces sortes d'*i* ainsi spécifiés se rapportent aux 13^e & 14^e siècles. Les *i* cursifs semblables à nos *y*, *fig. 4* *ibidem*, s'annoncent pour être du 15^e siècle; & ceux de la *fig. 5* *ibid.* où l'on retrouve sans contredit nos grands *i* cursifs, sont du 16^e.

Accents sur les i.

Au moment que le bas gothique se glissa dans nos écritures, les *ii* se confondirent avec les *n*, & sur-tout avec les *u*. Pour écarter cet embarras, les diplômes & spécialement les manuscrits furent soumis à la loi des accents sur les *ii*, comme les suivants *ii*. L'un des plus anciens exemples

qu'on en puisse voir s'offre dans un diplôme d'Othon III, de 990. Cet usage s'affermir par degré pendant le 11^e siècle. Au 13^e, il devint très commun : on en mit même sur l'*i* isolé, ce qui n'avoit pas encore été fait ; & au 14^e sur tous les *z* sans distinction. On fit plus : croyant entrevoir quelque agrément dans ces accents, on en gratifia également les *u* & d'autres voyelles ; ce qui remit tout dans la confusion. Au 15^e siècle, on fit cet accent si petit qu'il donna naissance aux points, contre lesquels certains Ecrivains affecterent de se roidir ; de façon que ce n'est qu'au 16^e siècle, & encore sous Henri III, que les accents furent totalement bannis des imprimés.

Points sur les i.

Les points sur les *i* n'ont donc commencé tout au plus que vers la fin du 14^e siècle. Les marbres, les bronzes, les manuscrits & les diplômes où les points se trouvent régulièrement avant cette époque, doivent passer pour suspects, s'ils sont originaux ; ou comme faits par des Ecrivains peu instruits, si ce sont des copies. Quelques points sur les *i*, échappés à l'attention du faussaire dans des chartes prétendues du 12^e ou 13^e siècle, le décelent ouvertement. Des accents même, ordinaires & fréquents sur les *i* d'un diplôme des neuf premiers siècles, ne décident pas moins de la fausseté ; & leur usage continuel avant le 13^e inspireroit de justes soupçons de faux.

J consonne.

Les anciens Grammairiens distinguèrent la valeur de l'*i* voyelle de celle de l'*j* consonne : ils

leur donnoient la même dénomination , en faisoient la même application , mais ne leur donnoient pas la même prononciation que nous ; ils le prononçoient comme nous prononçons l'*i* à deux points. Ce fut Jacques Pelletier du Mans qui , dans sa Grammaire Françoisse imprimée en 1550 , plaça le premier l'*j* à la tête des mots qui commencent par cette consonne , & qui le distingua constamment de l'*i* voyelle par la figure , *Papillon* , *Differt. sur l'j & l'v consonnes*. L'usage de distinguer la figure de l'*j* consonne de celle de l'*i* voyelle est si récent qu'on ne peut pas assurer qu'il soit généralement reçu dans tous les pays. Il n'étoit pas établi en France au milieu du 17^e siècle , & en 1730 il ne l'étoit pas généralement en Allemagne & en Espagne.

Planche de l'I.

On offriroit inutilement au lecteur la planche figurative de l'*I* , s'il n'étoit au fait de la construction de cette planche & de la marche qu'on y a suivie ; & cette connoissance ne peut venir que de la lecture réfléchie de l'explication de la premiere planche. Elle est trop détaillée pour qu'il soit possible d'y revenir à chaque élément. On y renvoie le lecteur , & on se contente de désigner l'âge des *I* capitaux des marbres & des bronzes , & la nature des caracteres de l'*I* capital des manuscrits.

I capital des inscriptions.

Dans la premiere division , les figures sont droites ou à peu près. La premiere subdivision , inclinée , est avant Jésus-Christ. La seconde ,

terminée en rond, lui est antérieure de deux siècles ; les autres caractères en losange & en creux vont jusqu'au gothique. La troisième est de la même durée. La quatrième est illimitée. La cinquième est du moyen & bas âge.

La seconde division est en forme de *T* droit, tronqué ou renversé. La première & la seconde forme sont des cinq premiers siècles. La troisième commence avant Jésus-Christ & finit un peu après.

La troisième division, sous la forme de l'*L*, se rapporte aux quatre premiers siècles, excepté la quatrième figure de la quatrième subdivision, qui est du 8^e siècle, & la dernière de la cinquième, qui est du 13^e.

La quatrième division est d'une plus grande antiquité. La quatrième subdivision, entre autres, précède de deux siècles l'ère chrétienne : elle semble pourtant revivre dans les bas temps, ainsi que quelques figures de la cinquième.

La cinquième division est en forme d'*J* consonne. Coupés par une traverse, ils appartiennent aux trois premiers siècles ; sans traverse, ils eurent cours depuis la plus haute antiquité jusqu'aux bas temps. La troisième subdivision est gothique.

La sixième division enchérit sur toutes les autres par ses irrégularités : presque tous ses caractères sont postérieurs au 12^e siècle.

Sur les capitales des manuscrits, on remarquera seulement que la quatrième division de l'*I* doit être abandonnée au gothique moderne.

ILLUSTRE. Le titre d'*illustre*, que les Romains rendoient par *vir illustris* ou *vir inluster*, se donnoit aux Préfets de Rome, aux Maîtres

[illegible][illegible]

Romain II. 1234567891011121314151617181920212223242526272829303132333435363738394041424344454647484950515253545556575859606162636465666768697071727374757677787980818283848586878889909192939495969798991001011021031041051061071081091101111121131141151161171181191201211221231241251261271281291301311321331341351361371381391401411421431441451461471481491501511521531541551561571581591601611621631641651661671681691701711721731741751761771781791801811821831841851861871881891901911921931941951961971981992002012022032042052062072082092102112122132142152162172182192202212222232242252262272282292302312322332342352362372382392402412422432442452462472482492502512522532542552562572582592602612622632642652662672682692702712722732742752762772782792802812822832842852862872882892902912922932942952962972982993003013023033043053063073083093103113123133143153163173183193203213223233243253263273283293303313323333343353363373383393403413423433443453463473483493503513523533543553563573583593603613623633643653663673683693703713723733743753763773783793803813823833843853863873883893903913923933943953963973983994004014024034044054064074084094104114124134144154164174184194204214224234244254264274284294304314324334344354364374384394404414424434444454464474484494504514524534544554564574584594604614624634644654664674684694704714724734744754764774784794804814824834844854864874884894904914924934944954964974984995005015025035045055065075085095105115125135145155165175185195205215225235245255265275285295305315325335345355365375385395405415425435445455465475485495505515525535545555565575585595605615625635645655665675685695705715725735745755765775785795805815825835845855865875885895905915925935945955965975985996006016026036046056066076086096106116126136146156166176186196206216226236246256266276286296306316326336346356366376386396406416426436446456466476486496506516526536546556566576586596606616626636646656666676686696706716726736746756766776786796806816826836846856866876886896906916926936946956966976986997007017027037047057067077087097107117127137147157167177187197207217227237247257267277287297307317327337347357367377387397407417427437447457467477487497507517527537547557567577587597607617627637647657667677687697707717727737747757767777787797807817827837847857867877887897907917927937947957967977987998008018028038048058068078088098108118128138148158168178188198208218228238248258268278288298308318328338348358368378388398408418428438448458468478488498508518528538548558568578588598608618628638648658668678688698708718728738748758768778788798808818828838848858868878888898908918928938948958968978988999009019029039049059069079089099109119129139149159169179189199209219229239249259269279289299309319329339349359369379389399409419429439449459469479489499509519529539549559569579589599609619629639649659669679689699709719729739749759769779789799809819829839849859869879889899909919929939949959969979989991000100110021003100410051006100710081009101010111012101310141015101610171018101910201021102210231024102510261027102810291030103110321033103410351036103710381039104010411042104310441045104610471048104910501051105210531054105510561057105810591060106110621063106410651066106710681069107010711072107310741075107610771078107910801081108210831084108510861087108810891090109110921093109410951096109710981099110011001110021100311004110051100611007110081100911010110111101211013110141101511016110171101811019110201102111022110231102411025110261102711028110291103011031110321103311034110351103611037110381103911040110411104211043110441104511046110471104811049110501105111052110531105411055110561105711058110591106011061110621106311064110651106611067110681106911070110711107211073110741107511076110771107811079110801108111082110831108411085110861108711088110891109011091110921109311094110951109611097110981109911100111001111002111003111004111005111006111007111008111009111001111002111003111004111005111006111007111008111009111010111011111012111013111014111015111016111017111018111019111020111021111022111023111024111025111026111027111028111029111030111031111032111033111034111035111036111037111038111039111040111

[illegible]

de la milice, aux Consuls, aux premiers Officiers de l'empire, aux Rois & aux Empereurs mêmes. Aux 5^e & 6^e siècles, c'étoit un des titres ordinaires des Empereurs.

Nos Rois se contenterent du titre d'*illustre* jusqu'au temps auquel ils parvinrent eux-mêmes à la dignité impériale. Clovis prenoit la qualité d'*homme illustre* dans ses diplomes. Ses successeurs en firent de même ; & le *vir inluster* se soutint toujours en France durant les 7^e & 8^e siècles.

Pépin & Carloman, Maires du Palais, qui succéderent dans cette charge à Charles Martel en 742, donnerent des diplomes où l'on trouve qu'ils se donnoient le titre d'*inluster vir*. Cette inversion de mots étoit peut-être la seule distinction qu'ils mettoient entre eux & les Rois : car les Rois se qualifioient toujours *vir inluster* ; au lieu que les Maires se disoient toujours *inluster vir*. Pépin & Charlemagne usèrent souvent du titre d'*illustre*, que nos Rois ensuite ne prirent que très rarement. En général cette qualification a été prise par tous les Rois de France jusqu'à Charlemagne inclusivement : mais ils ne l'ont pas tous prise sans exception dans tous les actes émanés d'eux.

L'ancien titre d'*homme illustre* se trouve dans quelques actes des Empereurs Allemands du 13^e siècle : mais il est très commun dans les diplomes des Souverains des 12^e & 13^e siècles ; ils se le donnent réciproquement.

IMPRÉCATIONS. Les anathêmes, ou imprécations lancées contre ceux qui oseroient violer les pactes ou les articles dont on étoit convenu, remontent à la première antiquité. Les livres de Moïse en font la preuve. Les Païens

eux-mêmes y avoient recours, *Le Beuf, Recueil de divers écrits*, t. 2, p. 370, pour empêcher la violation des tombeaux, ou l'infraction des traités. Les Chrétiens en firent un fort grand usage, & les emprunterent pour la plupart des Livres saints. Ces imprécations étoient ordinairement terminées par *fiat* ou par *amen*, plus ou moins répétés. Elles dégénérèrent en excommunications, que non seulement le Pape & les Evêques prodiguoient, mais que les Moines & les Laïques mêmes s'étoient mis en possession de lancer contre ceux qui donneroient atteinte à leurs chartes, comme on le peut voir dans le chapitre 2 du quatrième Concile de Rome en 502. D'où il faut conclure que ces sortes d'excommunications doivent être seulement regardées comme des imprécations. Les Grecs n'ont pas moins fait usage que les Latins, *Palaograph. Græca*, p. 385, des malédictions dans leurs actes publics & privés.

Il n'est pas hors de propos de voir en détail ce que les rescrits des Papes, les actes ecclésiastiques, les diplomes & les chartes privées peuvent apprendre dans chaque siècle, relativement aux imprécations.

Imprécations dans les bulles.

Dès les premiers siècles, les Papes, dans les bulles privilèges qu'ils accorderoient, ou dans les grâces qu'ils faisoient d'eux-mêmes, usèrent d'imprécations contre ceux qui s'y opposeroient, & de bénédictions pour ceux qui favoriseroient leurs desseins. Dès le 6^e ou au moins le 7^e siècle, on s'apperçoit que ces anathêmes dégénèrent en formules & deviennent de style. Ce caractère est encore plus marqué dans les excommunications

du 8^e. Au 9^e, on reconnoît sensiblement que les clauses d'anathêmes se rapprochent de plus en plus des formes invariables usitées aux 11^e & 12^e siècles. Dans les bulles privileges du 10^e, les clauses reviennent continuellement. Les mêmes menaces, même celles qui interdifoient aux Papes successeurs, sous peine d'anathême, de donner atteinte à certains privileges, sont d'usage au 11^e siècle plus que jamais.

Les malédictions sont affreuses & accumulées les unes sur les autres jusqu'à Grégoire VII, qui les supprima. Ce Pape substitua aux imprécations les plus terribles, la séparation du corps & du sang de Jésus-Christ.

Dans le 12^e siècle, on se servit, pour les clauses comminatoires, des mêmes formules que dans le siècle précédent : mais ces menaces ne se rencontrent point dans les simples épîtres des Papes ; & c'est presque la seule marque par où l'on puisse distinguer leurs lettres de leurs bulles ordinaires. Ce siècle fixa les formules imprécatoires qui furent suivies dans les siècles suivants.

On peut donc poser en principe que les clauses de malédictions, d'imprécations & d'anathêmes sont le style ordinaire des bulles privileges, depuis le 7^e siècle jusques vers la fin du 11^e, & que, depuis Grégoire VII, & non pas avant, les imprécations seroient une preuve de faux.

Il faut remarquer que ces clauses appliquées aux Rois, Princes, Seigneurs, &c. ne doivent point rendre les bulles suspectes jusqu'au 12^e siècle ; car, depuis ce temps, si elles portoit sur les Rois, à moins qu'il n'y eût quelques débats entre ces Souverains & le Pape, les bulles ne

seroient pas à couvert des plus violents soupçons.

La transposition ou réitération de ces clauses, après les dates par exemple, ne seroient pas des caractères défavantageux, aux 10^e & 11^e siècles; mais elles donneroient des soupçons ou des moyens de faux à mesure qu'elles s'éloigneroient de ces deux époques.

Dans les actes ecclésiastiques.

Que les imprécations aient été d'usage dans les actes ecclésiastiques, c'est un fait certain & avéré. Elles remontent aux premiers siècles, quoi qu'en dise la foule des Critiques modernes. Les plaies dont S. Jean menace, à la fin de son Apocalypse, ceux qui retrancheront quelque chose de ce livre mystérieux ou y ajouteront, prouvent de plus, que l'antiquité a pris les plus grandes précautions pour que les manuscrits fussent copiés avec toute l'exactitude possible, & que par conséquent on a pu & l'on peut encore compter sur leur fidélité.

Il falloit bien que ces anathèmes fussent usités dès les premiers temps de l'Eglise; car on ne se porte point tout de suite à des excès : dans le 6^e siècle cependant, les plus terribles imprécations furent employées dans les actes ecclésiastiques, comme on le voit dans les Conciles d'Orléans de 549, & de Valence de 585. Les imprécations, les anathèmes, les malédictions les plus effrayantes furent tellement à la mode dans le 7^e siècle, qu'elles fourmillent dans tous les actes ecclésiastiques qui en sont susceptibles. Rien de plus ordinaire dans les chartes ecclésiastiques des 8^e, 9^e

& 10^e siècles, par tout pays, que les malédictions & les anathêmes, sous différentes formules.

Au 11^e siècle, elles ne furent pas si universelles. Elles se trouvent ordinairement avant les dates & les signatures des actes.

Au 12^e siècle, elles furent encore moins fréquentes, sur-tout depuis 1150; & les formules qui les expriment sont plus simples & moins prolixes.

Les imprécations deviennent très rares au 13^e siècle : il paroît aussi qu'elles cessèrent alors d'être employées dans l'Eglise Grecque, *Pachimer. l. 9, cap. 1.*

A l'exception des monitoires qui avoient cours dans le 14^e siècle, il est très peu d'actes où l'on trouve des anathêmes & des malédictions : cependant l'usage en a duré au moins jusqu'en 1361, comme il paroît par une charte d'Engelbert, Evêque de Liege, *Gall. Christ. tom. 5, p. 391.*

En deux mots, les formules d'imprécations dans les actes ecclésiastiques, mises en usage dès les 4^e, 5^e & 6^e siècles, n'ont fini qu'après le milieu du 14^e.

Dans les diplomes & chartes laïques.

Les imprécations paroissent dans les diplomes des Empereurs Romains dès le second siècle. Leurs successeurs en usèrent ainsi; & nos premiers Rois les imiterent dès le 6^e siècle, *Bouquet, t. 4, p. 625.* Les chartes privées du même temps en firent également usage.

Au 7^e siècle, ces menaces spirituelles devinrent rares dans les diplomes de nos Rois; au lieu

que les Rois d'Espagne & d'Angleterre, dans leurs édits, ainsi que les chartes privées des trois royaumes, les prodiguent presque sans réserve.

Les derniers Rois de la première race, ainsi que les Maires du Palais, & Pépin, chef de la seconde, en usèrent pourtant quelquefois; mais elles sont très rares dans les diplômes de Charlemagne, & dans ceux des autres Rois Carlovingiens avant Charles le Simple: cependant la plupart des actes privés du 8^e siècle en offrent des exemples.

Comme les imprécations faisoient beaucoup d'impression sur les esprits, les autres Rois des 8^e & 9^e siècles en firent assez usage dans leurs diplômes: elles ne sont point rares, même en France, dans les chartes privées du 9^e siècle.

Cet usage devint plus commun dans les diplômes des Princes du 10^e siècle. Tous les genres d'imprécations, excepté la menace de la déposition, se trouvent réunis dans le testament de Guillaume, Comte d'Auvergne & Duc d'Aquitaine, fondateur de Cluni. Les chartes privées de ce même temps n'en sont point dépourvues.

Dans le 11^e siècle, les peines spirituelles dont on menace les violateurs des privilèges & des fondations furent si multipliées, & furent reproduites sous tant de formes, qu'il faudroit un volume pour en donner le détail. Elles sont communes à tous les Souverains, à tous les Seigneurs, & à toutes les personnes privées qui faisoient des chartes: les excommunications absolues & conditionnelles ne sont pas même rares dans ces dernières pièces.

Passé le milieu du 12^e siècle, les imprécations deviennent rares par-tout. On s'apperçoit de

cette diminution bien sensiblement dans les diplomes de nos Rois & dans les chartes privées de France : elle est un peu moins apparente en Allemagne. Le 13^e siècle montre encore partout, mais bien rarement, quelques traces de ces malédictions ; mais c'est ici qu'elles finissent. Après cette époque, on ne doit plus rencontrer ni anathêmes, ni excommunications, ni imprécations.

Il faut observer que, dans tout ce qu'on vient de dire, on a toujours distingué les imprécations ou peines spirituelles, des peines pécuniaires ou corporelles, qui leur étoient communément & presque toujours unies, & dont il sera question au mot MENACES.

INDICTION. Dans les loix romaines, *indiction* signifie répartition des impôts ; mais on ne fait pas à quelle taxe ce nom a rapport. Ce que l'on fait, c'est que les impôts se payoient en denrées & non en argent. Le Marquis Maffei, *Verona illustr. lib. 7, col 151*, fait voir que les indictions, c'est-à-dire les impôts, furent mises par Dioclétien sur le pays nommé présentement *Lombardie*.

Si l'on considère l'indiction comme époque, le même Savant en fait venir l'origine du siège de Vérone : mais d'autres la font remonter à Jules César, quelques-uns à Auguste, & la plupart à Constantin le Grand.

L'indiction est une période de 15 années, qui se comptent toujours séparément. Ainsi l'on dit *indiction 1*, *indiction 2*, *indiction 3*, &c. jusqu'à la quinzième, après laquelle on recommence, *indiction 1*, &c. Pour trouver l'indiction de quelque année de J. C. que ce soit, on doit diviser

par 15 toutes les années de notre ere , & ajouter 4 au restant , car notre Seigneur est né dans la quatrieme indiction , & le surplus de 15 donnera l'indiction cherchée : ou bien il faut , 1°. ôter de l'année connue tous les nombres 300 , 2°. ôter de ce qui reste tous les nombres 15 , 3°. ajouter au dernier reste le nombre 3. Exemple : On demande l'indiction de l'année 1182. 1°. Otez les 300 , c'est-à-dire 900 , de 1182 ; reste 282. 2°. Otez de ce reste tous les nombres 15 , reste 12. 3°. Ajoutez 3 à 12 , cela donne 15 , qui est exactement le nombre de l'indiction cherchée.

En fixant une époque unique aux indictions , il est impossible de les accorder avec les Fastes Consulaires & le Code Théodosien. C'est ce qui a obligé de leur en assigner quatre , c'est-à dire les années 312 , 313 , 314 & 315. Si l'on a fait usage de ces différentes époques dans les anciens temps , ce qui est incertain , il n'est pas étonnant qu'il se trouve des difficultés de chronologie presque insurmontables.

Comme il n'est fait aucune mention de la célèbre époque de l'indiction avant le regne de Constantin , il est probable que ce Prince en est auteur ; c'est sur ce fondement qu'on l'appelle constantinienne , ou impériale , ou césaréenne. Elle part du 24 Septembre 312. La victoire de ce Prince sur Maxence , & conséquemment le commencement de son empire à Rome , qui durent du même jour 24 Septembre 312 , ont sans doute donné lieu à cette époque. Outre cette indiction , il y en a encore deux autres , qui n'en diffèrent que par les points dont on les fait partir , & auxquelles la précédente a sans doute donné lieu ; savoir , la constantinopolitaine , qui part

du premier Septembre 312, & qui avoit cours avant le regne de Justinien; & la romaine ou pontificale, qui part du premier de Janvier suivant: on ignore l'origine fixe de la dernière.

Les Savants de toutes les nations, *Ouvres de Cochin*, t. 6, p. 434, sont seulement d'accord que l'indiction romaine donna l'exclusion à la grecque ou constantinopolitaine, & qu'elle fut suivie, sur-tout dans les bulles des Papes, au moins depuis le 9^e siècle jusqu'au 14^e, quoique cet usage ait été sujet à bien des variations. Cette sorte d'indiction a prévalu dans l'Eglise depuis long-temps. Ce n'est pourtant que depuis le pontificat d'Innocent XII, qu'on a repris ce calcul dans les grandes bulles.

En France, sous la première race de nos Rois, quoiqu'eux-mêmes ne fissent point usage de l'indiction, cette date partoît du mois de Septembre.

Sous la seconde race, on voit également en vogue dans les diplomes l'indiction grecque du premier Septembre, & l'indiction romaine du premier Janvier.

Sous la troisième race, on varia considérablement. Au 11^e siècle, l'indiction constantinienne du 24 Septembre fut la plus usitée en France & en Angleterre; la romaine cependant n'y fut point négligée.

Au 12^e, l'indiction commença à devenir rare en France dans les diplomes, & finit à Louis le Jeune. Les François, soit dans les chartes privées, soit dans les actes ecclésiastiques, en continuèrent cependant l'usage; & jusqu'au 15^e siècle inclusivement, ce fut la césarienne qui y fut la plus suivie, ainsi qu'en Angleterre & en Allemagne. Voyez DATES DE L'INDICTION.

INDICULES. Dans les chartriers qui contiennent des pièces anciennes, on en trouve quelques-unes appelées indicules, *indiculi*. L'indicule étoit une notification en forme d'épître, faite à une personne notable, soit ecclésiastique, soit laïque, & rarement à des particuliers du commun, mais quelquefois à des Saints déjà reçus dans la gloire. Ainsi la profession de foi que les Papes, après leur élection, adressoient à S. Pierre, à leur clergé, à leur peuple, *Diurn. Rom. Pontif. p. 25, 26, 69, 70*, & celle des Evêques aux Papes, étoient appelées *indicules*.

Ce mot fut quelquefois pris pour un précepte ou un édit du Prince, *De Re Dipl. p. 4*. Pour d'autres personnes, c'étoit une lettre d'avis, une instruction à des Légats, *Concil. t. 6, col. 1426, 1476*; une relation de quelque fait, *ibidem, col. 1522*; une recommandation de quelque voyageur à toutes personnes, sous le titre de *indiculum generale ad omnes*, Baluze, *Capitul. t. 2, col. 431, 567*.

Cette même dénomination d'*indicule* a été donnée à des lettres de compliment de la part des Rois, *ibid. col. 389*; aux lettres de créance de leurs Ambassadeurs, *ibid. col. 380*; aux lettres qu'ils écrivoient à un Evêque pour l'engager à en sacrer un autre, *ibid. col. 379*. Les Evêques en s'écrivant respectivement, ainsi que les Abbés, ou en s'envoyant des eulogies, ou en adressant leurs lettres à des personnes respectables, ou lorsqu'il s'agissoit d'affaires, intituloient leurs épîtres *indicules*, *ibid. col. 429, 508, 561, 566*.

On n'a encore trouvé qu'un seul indicule entre simples particuliers sans qualité, *ibid. col. 562*.

Au

INSTRUM. INTERLIG. INVENT. 29

Au 8^e siecle , on trouve un *indiculus* pris pour le diminutif d'*index*, & c'étoit un catalogue.

Passé le 9^e siecle , on ne connoît plus d'*indicule* en forme de lettres ; ni d'aucune autre nature , depuis la fin du 11^e : ce qui fait que des indicules en forme de lettres feroient légitimement suspects depuis le 10^e.

INSTRUMENT. La signification du mot *instrument* , quoique générique en soi-même , est cependant restreinte à présent aux pieces propres à faire valoir des droits en justice , comme contrats , actes publics , traités de paix , &c. Depuis la seconde race de nos Rois , on se crut obligé d'ajouter *chartarum* à *instrumentum* , pour signifier des chartes. Pendant le 13^e siecle , rien de plus commun que d'entendre par *instrumenta publica* , toutes sortes de chartes , *Ampliss. Collect. t. 1 , col. 1388* ; mais alors les instruments commencerent à être réduits aux especes particulieres susdites.

INTERLIGNE. Voyez APOSTILLE.

INVENTAIRE. Les inventaires , considérés relativement à la Diplomatie , furent appelés quelquefois par les Anciens *descriptions* , *descriptions* , *De Re Dipl. p. 4* : ils eurent pour objet le recensement des meubles & immeubles d'une Eglise , dans lesquels on comprenoit les livres & les chartes. Les inventaires nous viennent directement des Romains : ils les appelloient *reperatoria* ; & dès le 3^e siecle le vulgaire disoit *inventaria*. Aujourd'hui ce mot est assez restreint à signifier les biens d'un pupille , lorsqu'il est mis en tutele.

INVESTITURE. La donation ou l'achat des biens ne donnoit autrefois que des droits à la

possession de la chose, mais n'en donnoit pas la possession même. Il en étoit de ces anciens contrats comme des nouveaux ; & l'investiture ressembloit à l'enfaisinement. On n'est pas propriétaire foncier & incommutable sans la faisine ; on ne l'étoit pas non plus jadis sans l'investiture. Le donateur ou le vendeur, pour céder au donataire ou à l'acquéreur ses propres droits, lui donnoit, en signe de désappropriation de sa part, & de toute propriété pour l'autre, une chose quelconque, que l'on annonçoit très souvent dans le contrat, & qui faisoit foi contre lui, en faveur du donataire.

Les symboles d'investiture furent presque toujours arbitraires, quoi qu'en dise le savant Duncange, *Gloss. ad vocem Investitura*. Les moins sujets à variations furent ceux des investitures des évêchés, des abbayes, des bénéfices, qui se faisoient presque toujours par la tradition de quelques ornements ou ustensiles ecclésiastiques. L'épée & l'étendard désignoient l'investiture de l'empire, des royaumes, des duchés, &c.

Les symboles, quels qu'ils fussent, étoient d'abord, pour la plupart, gardés précieusement dans les archives des églises. On y montrait des gazons, des ceintures, des courroies, de petits bâtons, des pailles, une branche d'arbre, un gant, un couteau, un anneau, des calices, des croix, des chandeliers, des bibles, des pseautiers, des missels, des martyrologes, des livres saints, un voile d'autel, un mouchoir, un chapeau, une calotte, un flocon de cheveux, une bourse, une agraffe, des lunettes, une canne, une écritoire, une plume, des ciseaux, un marteau, une broche, des vases, une fourche de

bois, un morceau de marbre, une pierre, des grains d'encens, une pierre précieuse, un morceau de bois, &c. &c. &c.

La plupart de ces symboles étoient pour l'ordinaire apportés & posés sur l'autel, puis conservés dans un lieu sûr de l'église. Communément on rompoit, ou on perçoit, ou on plioit le symbole d'investiture, pour qu'il ne pût rentrer dans l'usage commun.

Le plus ordinaire des symboles ci-dessus étoit un bâton, au moins jusqu'au 12^e siècle : d'où est venu l'axiome des anciens Jurisconsultes : *Tu venditor, fustem illum investito ; tu emptor, fustem illum manu capito*. C'est sur-tout dans le 12^e siècle & le suivant, que l'on remarque une multitude de formes différentes d'investitures & d'instruments dont on se sert pour mettre en possession des biens vendus ou donnés.

Au 15^e siècle, les marques d'investitures furent encore fort diversifiées : mais une des plus communes, sur-tout dans le Languedoc, *Vaissette*, *Hist. de Lang. t. 4, p. 519*, étoit le capuchon dont les Ecclésiastiques, la Noblesse & le Tiers-état se servoient également.

Les investitures, depuis deux siècles, ne sont plus d'usage, au moins en France, à moins qu'on ne regarde comme telle la tradition des clefs d'une maison vendue, coutume qui s'est perpétuée jusques dans le 17^e siècle. Voyez ANNONCE D'INVESTITURE.

INVOCATIONS. L'invocation, en usage même parmi les Païens, est une formule par laquelle l'auteur, l'écrivain, le dataire ou les témoins d'une charte s'adressent à Dieu pour le prier de ratifier ou de sanctifier l'action qu'ils

font. C'est communément Dieu, la sainte Trinité ou J. C. qui en font l'objet ; quelquefois elle s'adresse encore aux Saints. On la place ordinairement à la tête des diplômes, des dates ou des signatures.

L'invocation est tantôt claire & tantôt obscure, tantôt directe & tantôt indirecte. Enfin, l'une est marquée tout au long, & par-là très sensible ; l'autre n'est marquée que par des monogrammes, des hiéroglyphes, des abréviations, des signes.

Le plus ordinaire de ces monogrammes est celui de Jésus-Christ, sous la forme d'un X traversé d'un P, comme la *fig. 6 du neuvieme tableau*, ce qui rendoit les deux premieres lettres grecques du mot *Christ*. C'est ce chiffre miraculeux qui apparut à Constantin & à son armée, plus connu sous le nom de *labarum*. Ce signe paroît à la tête de plusieurs bulles & diplomes royaux. Il y devint plus ordinaire dans le moyen âge que dans les siècles antérieurs. On l'accompagnait quelquefois de l'alpha & de l'oméga, A Ω, symbole de l'éternité du Fils de Dieu. Les deux lettres grecques du *labarum* sont quelquefois séparées, & on y joint une troisième lettre latine, pour marquer le cas de ce nom, XPS, XPO.

Pour abbréger les noms du Sauveur, on mettoit quelquefois IS XS, *Jesus Christus*, ou simplement XS, *Christus*, ou même X tout seul, ou une croix isolée. Les anciens monuments métalliques & diplomatiques sont presque toujours ornés de croix. Dans les actes, elles étoient formées de deux traits ou d'un seul. Ces dernières, qui sont les plus anciennes, en imitant le tour & la manière de l'écriture courante mérovin-

gienne ou lombardique, deviennent quelquefois méconnoissables, au point que de très habiles Antiquaires s'y font mépris. D'ailleurs les Notaires, imitateurs inhabiles, ne connoissant pas toujours la valeur de ces croix informes, les faisoient suivre d'une croix mieux conformée, ce qui a donné lieu à des méprises sans nombre.

De ces figures énigmatiques, il faut conclure contre Dom Mabillon, *De Re Dipl.* p. 69, que les invocations n'étoient pas inusitées sous les Rois de la premiere race; & contre le Pere Papebroch, *Propyl. April.* n. 28, que les invocations de ces temps-là n'étoient pas toujours distinctes & exprimées tout au long. En effet, une foule de monuments constatent les invocations au commencement des souscriptions & des diplomes. On trouve des croix par-tout, & avant le nom des témoins ou ayants cause, & à la marge supérieure des actes; & quelquefois des invocations formelles ou dans le préambule ou dans le corps de l'acte. Sous les seconde & troisieme races de nos Rois, les invocations cachées se trouvent souvent avec les invocations formelles: c'étoit sans doute une explication de l'énigme.

L'invocation de la très sainte Trinité, contre laquelle le Pere Hardouin s'est récrié avec une espece d'indécence, *Manuscrits du Roi* 5216, p. 393 & suivantes, & à laquelle il a refusé toute existence antérieure aux plus bas siècles, se trouve pourtant dans le Sacramentaire de Gellone à l'article du baptême des catéchumenes infirmes; lequel Sacramentaire paroît être du 8^e siècle, *Manuscrit* 163 de *S. Germain des Prés*. Cette formule passa dans les diplomes sous le regne de Charles le Chauve au plus tard. Au surplus, il

est démontré par un ancien manuscrit, n°. 165, de Saint Germain des Prés, que l'on nomme le Missel de S. Eloi, que, dès le 9^e siècle, on célébroit la fête de la Trinité; car on lit dans ce manuscrit antérieur à la fin du 9^e siècle, *Incipit missa de sancta Trinitate die dominico*, fol. 273.

Le C que l'on trouve à la tête des diplomes des Empereurs d'Allemagne, & qui précède l'invocation formelle, est un reste de l'invocation monogrammatique de Jésus-Christ. Il a embarrassé bien des Savants, qui se sont mis à la gêne pour lui donner une interprétation idéale.

Ce ne fut que sur la fin du 12^e siècle que les traits vuides de sens, apposés par la plupart des Notaires, parurent totalement abolis. Il y avoit déjà long-temps qu'ils devenoient très rares sur les diplomes de nos Rois. La mode de ces invocations hiéroglyphiques étant passée, celle des invocations expressees s'abolit peu à peu dans la plupart des chartes civiles; il en reste pourtant des exemples jusqu'au 14^e siècle: mais elle s'est maintenue absolument dans les actes ecclésiastiques ou religieux, comme dans ceux de serments, de foi & hommage, &c. &c.

Pour plus grande lumière, il faut les suivre de siècle en siècle dans les bulles, dans les actes ecclésiastiques, dans les diplomes & les chartes privées.

Dans les bulles.

Ce n'est guere que dans le 11^e siècle que l'invocation, soit monogrammatique, soit explicite, commence à devenir un peu d'usage à la tête des bulles. Il se fortifia de plus en plus, & devint en peu de temps très commun; mais alors

l'invocation est toujours implicite. Le début fixe des bulles & celui des brefs empêcherent de varier.

Dans les actes ecclésiastiques.

L'usage s'établit parmi les Evêques du 4^e siècle, depuis Constantin, de commencer leurs lettres par l'invocation de Jésus-Christ, qu'ils exprimoient par le *labarum* en monogramme. Les Evêques postérieurs mirent souvent de simples croix ou d'autres symboles.

L'invocation *in Christi nomine* se trouve dans plusieurs monuments ecclésiastiques du 5^e siècle : elle n'étoit pourtant point encore commune. Dans le 6^e elle s'accrédita : elle devint plus fréquente dans le 7^e siècle, dans lequel on voit l'invocation de la sainte Vierge suivre quelquefois celle de Jésus-Christ.

Le nombre des pièces qui commencent par une invocation ne l'emporta point encore dans les 8^e, 9^e & 10^e siècles sur celles qui n'en offroient pas. Dans ce dernier cependant on voit beaucoup de monogrammes de J. C. ou de *labarum*, sur-tout depuis l'an 946, ainsi que des invocations explicites sous différentes formes.

On en pourroit dire autant des pièces des 11^e & 12^e siècles, où l'on trouve, presque en égale portion, des chartes qui débudent par le *labarum*, par des croix, par l'alpha & l'oméga, par des invocations tout au long, & par d'autres qui commencent *ex abrupto*.

Le 13^e siècle apporta une nouvelle forme à la confection des actes ; & les invocations, qui n'avoient jamais été générales, devinrent rares, ainsi que les autres indices de la piété chrétienne.

Cette rareté se soutint dans le 14^e siècle ; & dans les 15^e & 16^e, il n'y eut que les actes notariés qui portèrent exactement l'invocation en tête : les autres varient infiniment sur cet article.

Dans les diplomes & chartes privées.

On ignore si, avant le 6^e siècle, les rescrits impériaux sont ornés de cette marque de piété ; mais on fait qu'alors l'invocation du nom de Jésus-Christ se trouve à la tête de quelques monuments de Justinien, *Banduri Numism. imp. t. 2, p. 637* ; qu'à la tête des diplomes de nos Rois de ce siècle, on voit tantôt le signe de la croix, tantôt des traits entortillés qui sont autant de monogrammes où l'on découvre diverses invocations réelles : mais on n'en voit pas d'explicites, *De Re Dipl. p. 69.*

Au septième siècle.

Les édits & les lettres des Empereurs du 7^e siècle commencent par des invocations distinctes & écrites tout au long, *Labb. Concil. tom. 6, col. 1084, 1286* ; au lieu que les diplomes des Rois de France débutent par des traits monogrammatiques qui renferment des invocations implicites & abrégées ; mais on n'en trouve aucune d'exprimée en détail avant la suscription. Les Rois Lombards firent usage de l'invocation explicite, ainsi que quelques Rois d'Angleterre ; mais l'hiéroglyphique est la plus commune dans ce dernier royaume.

Au huitième siècle.

La première race de nos Rois, qui finit au milieu du 8^e siècle, ne nous offre que des invo-

cations cachées : on ne prétend pas qu'il n'y en ait point eu d'autres ; mais au moins on n'en connoît pas. Pépin & Carloman , Maires du Palais en 742 , donnerent des diplomes où l'on trouve en tête l'invocation formelle. Les Rois Lombards & Anglo-Saxons en offrent également du même âge ; mais elle n'y est point constante , sur-tout dans les actes de ces derniers. Pépin , chef de la seconde race , suivit assez les usages des Rois ses prédécesseurs : nulle invocation explicite. Avant l'an 800 , que Charlemagne fut couronné Empereur , on ne trouve guere que des invocations monogrammatiques dans ses diplomes ; cependant celles qui étoient écrites tout au long devinrent plus communes sous son regne , sans en exclure les autres. Les chartes des particuliers de France sont encore assez souvent destituées d'invocation , au lieu qu'en Italie elle étoit assez d'usage.

Au neuvieme siecle.

Les diplomes que Charlemagne donna après avoir été couronné Empereur d'Occident le 25 Décembre de l'an 800 , commencent tous par la formule suivante , *In nomine Patris & Filii & Spiritûs sancti*. Louis le Débonnaire , qui lui succéda , commençoit par *In nomine Domini Dei & Salvatoris nostri Jesu Christi*. Les Chancelleries des Rois d'Aquitaine , de Baviere , & de l'Empereur Lothaire , tous fils de Louis le Débonnaire , usèrent à peu près du même style. Charles le Chauve mettoit à la tête de ses diplomes , *In nomine sanctæ & individue Trinitatis*. Cette invocation de la sainte Trinité , dont il fit usage

n'étant que Roi & lorsqu'il fut Empereur , distingue ses diplomes de ceux de Charlemagne.

Louis le Begue débutoit par *In nomine Dei aterni & Salvatoris nostri Jesus Christi*. Il suivoit pourtant quelquefois l'invocation de son pere. Carloman , son frere , usa également des deux , ainsi que Charles le Gros & le Roi Eudes. On connoît pourtant un diplome de celui-ci en faveur de l'Abbaye de S. Médard , où l'invocation manque.

Boson , Roi de Provence , & Arnould , Roi de Germanie , invoquent la sainte Trinité : ce qui n'est cependant pas toujours sans exception ; au lieu que Zuentebolde , fils naturel de ce dernier , & Roi de Lorraine , s'en sert constamment.

Les chartes privées de France & d'Italie du 9^e siecle sont pour l'ordinaire munies d'invocations.

Au dixieme siecle.

Les derniers Princes de la branche carlovingienne du 10^e siecle invoquent tous la sainte Trinité : quelques diplomes cependant des uns & des autres , mais en très petit nombre , offrent la formule *In nomine Domini Dei Salvatoris nostri Jesus Christi*. Hugues Capet , chef de la troisieme race , se servit aussi de la premiere invocation ; mais il emploie aussi la seconde & plusieurs autres.

Les Rois & les Empereurs d'Allemagne mettent à la tête de leurs diplomes , & avant l'invocation , un grand C , le plus souvent accompagné de traits entrelacés. C'est visiblement un reste de l'invocation *In Christi nomine*. Presque tous leurs

diplomes commencent par l'invocation de l'indivisible Trinité.

En Italie, Bérenger mit à la tête de ses diplomes *In nomine Domini nostri Jesus Christi Dei aterni*, &c. Etant devenu Empereur, il abbrégéa, *In nomine Domini Dei aterni*. Hugues & Lothaire suivirent ensemble la première de ces deux formules, & les Rois d'Espagne & d'Angleterre en usèrent assez de même.

Les invocations ne sont pas aussi fréquentes dans les chartes privées de France, que dans celles d'Italie.

Au onzième siècle.

Il n'est point de siècle où les formules initiales des diplomes soient plus variées que dans le 11^e. Ce qu'on peut dire de moins vague, à moins que de descendre dans le détail de toutes les chartes, c'est que les formules d'invocations les plus usitées sont : *In nomine sanctæ & individue Trinitatis : In nomine Domini Dei aterni & Salvatoris nostri Jesu Christi : In nomine Patris & Filii & Spiritûs sancti. Amen.* Toutes les autres se rapportent à l'une de ces trois, si elles en diffèrent.

Les Rois d'Espagne débutent par des invocations cachées ou distinctes, & alors elles reviennent à celle de la Trinité en trois personnes.

Les Rois d'Angleterre mettent ordinairement le monogramme de J. C. avant la première ligne de leurs diplomes. Quelques-uns se contentent de cette invocation cachée ; d'autres, outre celle-là, en mettent une autre explicite. Du premier genre sont quelques diplomes de Canut & de Guillaume le Conquérant.

On n'est point en peine de trouver en France des chartes privées qui commencent par des invocations extrêmement variées, quoique ce ne fût pas le plus grand nombre : la plus ordinaire est celle de la Sainte Trinité.

Au douzieme siecle.

Les trois formules d'invocation, si usitées dans les diplomes de nos Rois du siecle précédent, sont encore les plus ordinaires dans le 12^e : cependant celle qui s'exprime simplement par *in Christi nomine* n'est pas rare. Louis VII usa de ces formules aussi indifféremment que son pere Louis le Gros. Lorsque Philippe Auguste ne débute point par la suscription, il la fait précéder de l'invocation, & c'est celle de la Trinité qu'il emploie.

Les Ducs, les Comtes, & les grands Vassaux de la Couronne, imiterent nos Rois dans l'invocation de leurs chartes.

On ne trouve presque point d'autres invocations à la tête des diplomes royaux & impériaux d'Allemagne, que celle de la très sainte Trinité, précédée du sigle C.

On trouve quelquefois l'invocation dans les diplomes des Rois de Sicile. Ceux d'Espagne mettent conjointement à la tête de leurs diplomes, des invocations implicites & des invocations explicites. Les Rois d'Angleterre n'étoient point alors exacts à en mettre ; & les diplomes d'Ecosse en sont tous destitués.

Les invocations des chartes privées, lorsqu'il y en a, sont fort variées en France & ailleurs.

Au treizieme siecle.

Les diplomes les plus solennels de nos Rois portent tous , dans le 13^e siecle , l'invocation du nom de Dieu , de Jésus-Christ notre Sauveur , ou de la sainte Trinité : mais les moins solennels ne s'affujettissent pas inviolablement à cette formalité. Cette dernière étoit encore d'usage sous Philippe le Hardi & Philippe le Bel.

Les Ducs & les Comtes distinguent aussi de même leurs chartes solennelles de celles qui l'étoient moins.

Les Empereurs d'Allemagne & les Rois d'Espagne ne firent pas toujours usage de l'invocation : ceux d'Angleterre commencent à la négliger ; & ceux d'Ecosse ne l'admettent jamais.

Presque le plus grand nombre des chartes privées de France , en ce siecle , est destitué d'invocations. En Italie , on les voit encore assez souvent.

Au quatorzieme siecle.

On ne trouve plus , au 14^e siecle , d'invocations dans les diplomes de nos Rois ; & en cela les grands Vassaux copierent leurs Souverains. Les Rois d'Angleterre & d'Ecosse n'en offrent plus absolument ; & les Empereurs ainsi que les Princes souverains d'Allemagne & les Rois d'Espagne nous fournissent bien rarement des exceptions à cette regle. Les premiers nous offrent cependant , jusques dans le 15^e siecle , quelques invocations réelles de la sainte Trinité.

Les actes des particuliers , passés devant les Notaires Apostoliques , ainsi que les testaments ,

commencent ordinairement par des invocations ; mais les autres actes les négligent : & jusqu'à présent ces invocations n'ont pas repris le dessus , à moins qu'on ne regarde comme telle la petite croix que l'on met communément au haut de la première page des lettres & des autres écritures quelconques.

De tout le détail ci-dessus , on en peut déduire les conséquences suivantes : Nos Rois de la première race employèrent à la tête de leurs diplomes les invocations ou exprimées ou symboliques : Les Empereurs Romains , les Rois Visigoths & Anglo-Saxons des 6^e, 7^e & 8^e siècles commençoient leurs diplomes par des invocations formelles : Tous les Empereurs d'Occident , jusques vers le 13^e siècle environ , y furent exacts : Nos Rois , depuis Charlemagne jusqu'à Philippe le Bel inclusivement , n'ont pas varié sur cet objet , au moins dans leurs diplomes importants.

JOURNAUX. Les journaux des Anciens , *diaria* , que l'on voit conservés dans les anciennes archives , sont des livres de comptes qui contiennent la recette & la mise de chaque jour. Excepté les lumières qu'ils peuvent nous donner sur la manière de vivre des Anciens , & sur la valeur des denrées , ils ne peuvent nous être d'une grande utilité.

JUGEMENTS. Parmi les pièces judiciaires que l'on rencontre dans les chartriers , on trouve sous le nom de *placita* , *plaids* , de véritables jugements , *De Re Dipl. lib. 1 , cap. 2 , n. 3*. Ce mot vient originairement de la dénomination de l'assemblée où se jugeoient les procès , & qui étoit appelée *placitum* ou *mallus*. Le titre *placitum ca-*

caractérise donc un jugement quelconque ; car *judicium* tout court est un titre singulièrement affecté aux testaments, *Gloss. Du Cange. Judicatum* qui servit aux mêmes fins, s'entendit de plus de la sentence du Juge, & étoit particulièrement attribué aux jugements des Papes, *Diurn. Roman. Pontif. p. 118.*

Pour exprimer un jugement par défaut, ou qui déboutoit l'une des parties, on se servit souvent de *judicium evinditabile* ou *evindicati*, Baluze, *Capitul. t. 2, col. 395, 437, 487, 551.*

Un jugement qui ordonnoit la restitution se nommoit *judicium traditionis*, *Hist. de Lang. t. 1, col. 118.*

Les décrets, *decreta*, les arrêts, *placita* ou *aresta*, termes qui étoient en usage dès le 13^e siècle, *Hist. de Paris, t. 4, p. 516*, furent particulièrement consacrés pour distinguer les jugements des Parlements & autres Cours supérieures dont il n'y a point d'appel, *Hist. de Lang. t. 2, col. 45, 47.* Les sentences définitives & sans appel, nommées *recordum* depuis le 12^e siècle, sur-tout en Angleterre, sont de véritables jugements. Le terme de *sentence* fut particulièrement affecté aux jugements des Justices inférieures, & l'est encore aux jugements ecclésiastiques. Depuis le 13^e siècle, rien n'est plus commun dans les archives.

Le jugement rendu en conséquence d'un compromis, *compromissum*, *Hist. de Paris, tome 3, p. 36*, par lequel on choisissoit des arbitres sur un différend, a été qualifié souvent de *sentences arbitrales*.

Dans le moyen âge, comme dans la plus haute antiquité, on a donné à certains jugements le nom de *définition*, *Hist. de Lang. tome 3,*

col. 459 . . . Concil. t. 8, col. 991 . . . Tome 9, col. 293, 1265.

Des pieces intitulées *Anathématismes*, sont des sentences d'excommunication suivies de la cérémonie effrayante de l'anathême. Voyez NOTICE, PROCURATION, MANDAT, PROCÉDURE, LIBELLES.

JURISDICTION ECCLÉSIASTIQUE. Dans les premiers siècles, la juridiction ecclésiastique référoit à l'Evêque les affaires des Clercs, soit spirituelles, soit temporelles. Justinien défendit d'assigner aucun Clerc ou Moine autrement que devant son Evêque. Les Gaules, après l'invasion des Francs, continuerent à suivre cette jurisprudence, & elle est même confirmée dans les Capitulaires de Charlemagne, sur la foi du fameux rescrit de Constantin, adressé au Préfet Ablavius, depuis reconnu pour faux.

Vers le 10^e siècle, l'étude du droit romain, étant devenu la manie du temps, les Clercs, qui avoient presque seuls quelque teinture des lettres, s'y adonnerent, & l'embrouillèrent par une infinité de gloses, de nouvelles formules, de chicanes inconnues, de censures hasardées, & de degrés d'appellation. Cela leur servit à étendre infiniment leur juridiction, non seulement par rapport aux Clercs, en s'attribuant le droit de connoître de leurs affaires réelles & mixtes, mais encore par rapport aux laïques, prétendant que toutes les affaires où il y avoit du péché, quelque teinture de ferment, ou quelque trait à un acte religieux, étoient de leur compétence.

En 1246, nombre de Seigneurs François se réunirent pour défendre les droits de leur justice contre le Clergé. En 1329, il y eut à ce sujet

une

une conférence à Vincennes en présence du Roi Philippe de Valois ; elle n'eut aucun effet. Mais Charles V, en 1371, fit une Ordonnance par laquelle il défendit à tous les Juges ecclésiastiques de connoître, même par rapport aux Clercs, de toutes les actions réelles ou possessoires, ainsi que des cens & rentes. Enfin, l'Ordonnance de François I, en 1539, mit aux juridictions ecclésiastique & laïque les bornes qu'elles ont aujourd'hui, *De Héricourt, Loix Ecclés. part. 1, p. 120.*

La juridiction ecclésiastique ne commença pas dans les Gaules avec les biens dont on dota les églises ; car les testaments des Evêques du 5^e siècle, & les actes de donations qu'ils faisoient à leurs églises, & dont il reste encore des actes, nous donnent droit de conclure que les cathédrales des Gaules furent dotées avant l'établissement de la monarchie françoise. Cependant la juridiction temporelle des ecclésiastiques étoit inconnue alors.

Il paroît par la nouvelle d'Heraclius, qui date du commencement du septieme siècle, & qui parle de Chanceliers ecclésiastiques, qu'alors, au moins en Orient, cette juridiction commençoit à s'établir. Dans le 10^e siècle, plusieurs Evêques & Abbés de France, possesseurs de grandes terres, se crurent en droit de se soustraire à la domination & à la tyrannie des Ducs & des Comtes, qui venoient d'usurper dans leurs fiefs l'autorité royale. Ces Evêques, à la faveur des privilèges que les Rois leur accordoient, s'érigèrent en Seigneurs temporels : de là le nom de palais épiscopal que l'on donna dans plusieurs actes de ce 10^e siècle à la maison des Evêques.

La juridiction temporelle des Ecclésiastiques

reçut dans le 11^e siècle de grands accroissements. La plupart des Evêques & des Abbés exercèrent une pleine autorité sur les terres de leurs églises. Soit par des acquisitions, soit par des privilèges, ils dominèrent sur presque tout ce qui entroit dans leur district.

Depuis la décadence de la famille de Charlemagne, les biens ecclésiastiques entrèrent dans le commerce, & furent aliénés, tant par l'usurpation des laïques, que par les mariages scandaleux des Ecclésiastiques, qui dotoient leurs filles en leur donnant, tantôt une église entière, tantôt la dixme ou le casuel de cette église.

La juridiction spirituelle ecclésiastique est de toute antiquité. On avoit des droits les uns sur les autres, à raison de la prééminence, ou des différents grades de l'ordre. Personne ne pouvoit décliner cette juridiction qu'en conséquence de privilèges légitimement & légalement accordés. Les formules usitées pour exprimer le privilège qui exemptoit de la juridiction royale, ainsi que de la juridiction des Evêques & des Juges publics, ne sont pas rares dans les anciens diplomes, *Marculf. l. 1, form. 3^a. . . . Doublet, p. 659. . . . Concil. Gall. t. 1, p. 500*, les Annales Bénédictines, & l'Histoire Ecclésiastique en offrent nombre d'exemples. On ne peut se dispenser d'en rapporter un entre autres, dans lequel on voit Dagobert se dépouiller, lui, ses successeurs, & ses Juges de toute autorité sur les Religieux de S. Denys : *Constituimus ut neque nos, neque successores nostri, nec quilibet Episcopus vel Archiepiscopus, nec quicumque de judiciaria potestate accinctus, in ipsam sanctam Basilicam, vel immanentes in ipsa, nisi per voluntatem Abbatis &*

suorum Monachorum, nullam unquam habeat potestatem, &c.

Le 4^e Concile d'Arles, tenu en 455, donne la forme que doivent avoir ces privileges particuliers, en vertu desquels un monastere, par exemple, est exempt de la jurisdiction de l'Evêque, tant pour le choix de l'Abbé que pour la discipline. Ce qui prouve en passant, contre le Préfident Hainault, *Abbr. Chron. t. 1, p. 47*, que l'ordre cœnobitique, & les privileges, étoient connus en occident avant S. Benoît; que ces exemptions étoient données par l'Eglise elle-même en connoissance de cause, *Brussel, Des Fiefs, t. 1, p. 567*; que ces privileges ne renversent pas la hiérarchie, & ne violent pas les droits de l'épiscopat, *Droit Public Ecclés. Franç. t. 1, p. 380*; puisqu'ils sont autorisés par une discipline si ancienne dans l'Eglise & dans l'Etat.

Au reste, on ne doit être surpris de ces immunités, qu'autant que l'on considere les Moines, en tant que Moines : mais tout étonnement cesse, dès qu'on les envisage comme faisant partie du clergé dès le temps de S. Sirice, & comme Ecclésiastiques, jouissans de tous les privileges des Ecclesiastiques par la permission, l'approbation, & le commandement même de l'Eglise. *Voyez PRIVILEGE.*

Quand on parle de privileges légalement accordés; ce n'est pas qu'il faille exiger dans les anciens titres d'exemptions, d'excommunications, de censures ou de tous autres actes émanés de la jurisdiction ecclésiastique, les formes légales dont nous usons actuellement. Au 13^e siecle même, les jurisdictions n'étoient point encore réglées. On ne distinguoit pas encore bien ce

qui étoit du ressort de la juridiction ecclésiastique, d'avec ce qui étoit de la compétence de la juridiction laïque.

On passoit toutes sortes d'actes devant les Evêques, les Officiaux & les autres Juges ecclésiastiques, ainsi que devant les Tabellions des Cours laïques & les Notaires publics, qui se multiplioient de jour en jour. Les formules mêmes du style de la juridiction ecclésiastique, semblent avoir été incertaines avant 1431. Cette année-là même, Henri d'Avaugour, Archevêque de Bourges, les fixa, & fut le premier auteur du style de la Cour Archiépiscopale & Primatiale de cette ville. Cette compilation fut imprimée en 1499, par Guillaume, Archevêque de Cambrai : puis en 1527, le Cardinal de Tournon en donna une seconde édition. Elle fut réformée en 1584 par le Concile de Bourges. En général, des diplômes qui, avant le 10^e siècle, accorderoient à des églises ou à des particuliers des terres en souveraineté, doivent passer pour faux, ou très suspects : mais des diplômes des Rois de France de la première & seconde race, qui accorderoient à des églises ou à des monastères, l'exemption de toute juridiction des Juges publics ou royaux, ou le droit de battre monnoie ne pourroient être contestés.

Jurisdiction laïque.

La juridiction laïque est plus ancienne que la juridiction ecclésiastique, au moins en France. C'est dans les sources mêmes qu'on doit puiser la première origine des Justices seigneuriales ou domaniales. On ne croit pas qu'en général l'on puisse la faire remonter au-delà du 9^e siècle. Ce qui est certain, au moins c'est qu'on ne connoit

point de plus ancien monument qui fasse mention du droit de justice accordée aux seigneurs laïques, que le diplôme de l'an 815, *Baluze, Capitul. Append. col. 1400. Bouquet, t. 6, p. 472*, par lequel Louis le Débonnaire donne en toute propriété à un seigneur nommé Jean, & à ses enfants, les terres de *Villarefontes*, avec pouvoir d'y rendre la justice, & défense à tous Juges ordinaires, de le troubler dans l'exercice de ce droit. Les diplômes font quelquefois mention, comme celui-ci, d'exemption de la juridiction des Juges publics ou royaux. Depuis le 10^e siècle, les Seigneurs laïques ou ecclésiastiques, les Comtesses mêmes, *Vaiffette, Hist. de Lang. t. 2, p. 111, 503, 504*, rendirent la justice de leur chef dans leurs terres domaniales.

JUSTICE. Les Officiers de la Justice Royale, furent d'abord en France des personnes de la Maison du Roi; c'est pour cela qu'on les appella *Domestici Agentes*, les agents, ou les gens de nos Cours. Ils rendoient la justice *in mallo publico*, dans le champ de Mars. Lorsqu'on les voit dénommés *Graftones* ou *Judices*; c'étoient alors des Comtes inférieurs, qui avoient un certain territoire ou département. Les *Missi Dominici* étoient des commissaires envoyés au loin pour des affaires majeures. Voyez **BAILLIF**. Il ne faut pas les confondre avec les *Vassi Dominici*, qui étoient des seigneurs relevant immédiatement du Roi.



CETTE lettre, dont la figure est sur des monuments antérieurs de deux siècles à la fin de la République Romaine, étoit anciennement employée à la place du C, toutes les fois que l'a marchoit à la suite. Ce fut à peu près là sa seule fonction & sa seule figure pendant deux mille ans, jusqu'au dernier gothique. Elle fut dans un grand discrédit chez les Latins, jusqu'au renouvellement des études sous Charlemagne.

Le nom Latin de cet Empereur, ainsi que de ses successeurs de même nom, l'admit en initiale : ce qui la fit revivre entièrement. Sous Charles VIII, elle y reçut quelque atteinte : mais ce ne fut que sous Charles IX qu'elle parut absolument surannée.

Dès le premier siècle, les deux lignes obliques qui forment l'angle obtus, furent quelquefois totalement séparées de la perpendiculaire, soit par un vuide, soit par un trait oblique, soit par une ligne horizontale. La minuscule & cursive de presque tous les siècles, fournissent des exemples de cette dernière façon jusqu'au 13^e siècle : mais au 7^e elle est plus fréquente en France ; au 8^e & 9^e, en Angleterre ; & au 11^e en Allemagne.

Depuis le 7^e siècle, le K des écritures cursives a la pointe supérieure de son angle obtus touchant vers le bas de la haste, & la branche inférieure de cet angle de niveau avec la haste, comme la *fig. 1 du dixième tableau*. On pourroit presque avancer que tel est le caractère distinctif & spécifique des bas temps ; & si l'on en trouvoit dont les quatre extrémités fussent de niveau, & la pointe

de l'angle au milieu de la haste, on pourroit dire qu'ils sont empruntés des capitales & minuscules, tant ils conviennent peu à la cursive

Les deux parties constitutives de l'angle obtus furent repliées toutes deux, tantôt à droite, tantôt à gauche, & tantôt en sens contraire. Cette dernière forme est la plus constante dans la minuscule & la cursive; elle est de tous les temps & de tous les pays, au moins depuis le 8^e siècle. De là cette figure du K, qui ressemble à l'R, *fig. 2 du dixième tableau*; l'élévation de la tête n'est pas toujours si sensible.

Les exemples de la suppression totale de la partie supérieure de l'angle obtus du K, *fig. 3 ibid.* ne sont pas rares, sur-tout depuis le 10^e siècle.

Aux 13^e, 14^e & 15^e siècles, il étoit d'usage de fermer l'angle aigu supérieur du K, *fig. 4, ibid.* ou de lui donner la forme d'une R, en arrondissant les deux côtés du triangle: on pourroit montrer des exemples de cette forme dès le 6^e siècle. Au contraire, l'écriture la plus gothique unit le jambage inférieur avec la haste, au moyen d'un trait horizontal ou courbe. Ce trait courbe relevé, traversé par le jambage inférieur de l'angle obtus, formoit un x appuyé sur une haste, comme la *fig. 5, ibid.* Depuis le commencement du 10^e siècle, & pendant les 11^e & 12^e, on se contenta souvent de cette figure pour exprimer le K.

K minuscule.

Le K de l'écriture minuscule ne différoit point ou presque point de celui de l'onciale. La seule différence est que la haste de la cursive est plus allongée. Par rapport à cette haste dans la cursive,

on peut voir ce qui a été dit sur le montant du *h*. Si ces montants du K se terminent en battant à jour ou en plein, ils appartiennent ordinairement aux 5^e, 6^e, 7^e & 8^e siècles; s'ils se perdent en pointes poussées très haut & penchées vers la droite, ils désignent les 8^e, 9^e & 10^e siècles. Ce montant, fort diminué, & peu ou point incliné, donnera le 11^e, les deux pointes ou la fourche au haut de la haste, indiqueront le 12^e, & quelquefois le 11; la haste en forme d'L, ou considérablement courbée, le 13^e; dans le 14^e, le K est une espèce de 2 en chiffre arabe, joint à la haste recourbée par le haut, comme les *fig. 6 & 7 du dixième tableau*. Au 15^e, ce sont des figures tout à fait hétéroclites. Il faut consulter sur toutes ces variations, la planche alphabétique du K, mais ne point perdre de vue, sur tout, l'explication de la planche de l'A, nécessaire pour connaître le mécanisme de la planche ci-jointe; car on ne parlera ici que des capitales latines.

Planche du K.

La première division de l'écriture capitale métallique, n'a que des traits irréguliers, & tient à la plus haute antiquité.

La seconde, assez régulière, s'étend dans les 4 premières subdivisions depuis deux siècles avant J. C. jusqu'à la fin du moyen âge. Les autres subdivisions descendent jusqu'aux bas temps.

La troisième division sous la forme de l'R, se rapporte au moins au moyen âge dans les trois premières subdivisions, & elle est gothique dans les quatre dernières.

I. Phénicien. II. Grec. } $\aleph \aleph^2 \aleph^3 \aleph^4 \aleph^5 \aleph^6 \aleph^7 \aleph^8 \aleph^9 \aleph^{10} \aleph^{11} \aleph^{12} \aleph^{13} \aleph^{14} \aleph^{15} \aleph^{16} \aleph^{17} \aleph^{18} \aleph^{19} \aleph^{20} \aleph^{21} \aleph^{22} \aleph^{23} \aleph^{24} \aleph^{25} \aleph^{26} \aleph^{27} \aleph^{28} \aleph^{29} \aleph^{30} \aleph^{31} \aleph^{32} \aleph^{33} \aleph^{34} \aleph^{35} \aleph^{36} \aleph^{37} \aleph^{38} \aleph^{39} \aleph^{40} \aleph^{41} \aleph^{42} \aleph^{43} \aleph^{44} \aleph^{45} \aleph^{46} \aleph^{47} \aleph^{48} \aleph^{49} \aleph^{50} \aleph^{51} \aleph^{52} \aleph^{53} \aleph^{54} \aleph^{55} \aleph^{56} \aleph^{57} \aleph^{58} \aleph^{59} \aleph^{60} \aleph^{61} \aleph^{62} \aleph^{63} \aleph^{64} \aleph^{65} \aleph^{66} \aleph^{67} \aleph^{68} \aleph^{69} \aleph^{70} \aleph^{71} \aleph^{72} \aleph^{73} \aleph^{74} \aleph^{75} \aleph^{76} \aleph^{77} \aleph^{78} \aleph^{79} \aleph^{80} \aleph^{81} \aleph^{82} \aleph^{83} \aleph^{84} \aleph^{85} \aleph^{86} \aleph^{87} \aleph^{88} \aleph^{89} \aleph^{90} \aleph^{91} \aleph^{92} \aleph^{93} \aleph^{94} \aleph^{95} \aleph^{96} \aleph^{97} \aleph^{98} \aleph^{99} \aleph^{100}$

III. LATIN

Capital des Inscriptions. } $\text{A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T U V X Y Z}$

Capital des Manuscrits } $\text{A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T U V X Y Z}$

MINUSCULE.

Romain. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
2. Lombardique. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
3. Visigothique. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
4. Saxon. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
5. Gallican. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
6. Merovingien. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
7. Allemand. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
8. Carlovingien. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
9. Capetien. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
10. Gothique. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$

CURSIF

D'Italie. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
2. de France. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
3. d'Allemagne. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
4. De la Gr. Bretagne. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$
5. D'Espagne. } $\text{a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z}$



Sur la partie de la planche qui ne renferme d'autre K que le capital des manuscrits, on ne peut rien dire autre chose, sinon que les caracteres de cette classe appartiennent au gothique moderne.



L.

ON pourroit diviser cette onzieme lettre en trois classes différentes, qui donneroient 1°. les *L* à angle droit, comme la *fig. 1 du onzieme tableau*; 2°. les *L* à angle aigu, *fig. 2, ibid.* 3°. les *L* à angle obtus, *fig. 3, ibid.*, quoique l'*L* à angle droit soit de l'antiquité la plus reculée; celle dont l'angle est aigu caractérise encore plus sûrement le même âge: celle de ce second genre que l'on trouve au 4^e siecle, & plus tard, sont tranchées sensiblement par les bords. Celles du troisieme genre ne sont pas si anciennes, quoiqu'on en voit avant l'ere chrétienne. La base fut quelquefois une *S* couchée & contournée, posée obliquement, comme la *fig. 4 du onzieme tableau*; elle eut cours dans cette forme, au moins jusqu'au 8^e siecle, dans les manuscrits en capitale.

L onciale.

Dans l'écriture onciale du 5^e siecle, on voit des *L* qui, au moyen d'une base courbe en voussure, ressemblent à des *h*, *fig. 5, ibid.*; cette forme dure jusqu'au 9^e siecle; mais elle n'est ni constante ni générale.

Aux 6^e & 7^e siecles, quelques-unes approchoient du lambda des Grecs, d'où elles tiroient leur origine, *fig. 6, ibid.*

Vers les 9^e & 10^e siecles environ, l'on vit des *L* surmontées d'un trait horizontal allongé du côté gauche; ce qui leur donnoit la figure du *Z*, *fig. 7, ibid.*

Quand dans un manuscrit en onciale l'*L* est absolument semblable à l'*I*, c'est un signe d'an-

riquité. Une *l* minuscule, approchant de la *fig. 8*, *ibid.*, & mêlée avec l'onciale, n'en est pas un indice moins décisif.

L majuscule.

L'*L* majuscule façonnée en trapeze, ou presque en quarré, nous donne le plein gothique.

Les mérovingiennes prennent souvent la forme d'un *C* par le bas, ou d'un 2 en chiffre arabe, en se courbant par le haut.

Les saxonnes tiennent beaucoup de la première mérovingienne, si ce n'est qu'elles ont souvent vers la tête quelque faux air d'un triangle.

L cursive.

La cursive romaine, dans sa simplicité, s'éloignoit peu de la nôtre : mais des traits extrêmement hardis, qu'on ne se lasse point d'admirer, la firent varier, & la surchargerent jusqu'au 7^e siècle, temps où cette hardiesse commence à tomber.

Cette cursive est une des lettres qui monte le plus haut dans la caroline. Celle qui est courbée par le haut, comme la *fig. 9*, *ibid.*, convient assez au 12^e siècle, où l'on peut fixer la fin de l'écriture caroline, quoique les cornes ou doubles pointes lui conviennent encore mieux. Cette tête courbe se rabaisse très fort au 13^e siècle ; & dès le commencement du 14^e, elle se réunissoit à la haste.

Des *l* droites, hérissées de pointes, ou chargées de poils par érage, sont un indice des bas temps, & conviennent mieux aux majuscules & minuscules qu'aux cursives.

Les *l* tremblantes commencent vers le milieu du 8^e siècle, & ne finissent qu'après le 12^e.

L'*l* cursive est une des lettres qui dépasse la ligne en haut & en bas dès le 9^e siècle. Dans l'écriture allongée, elle ne dépasse plus en dessus au 11^e; & dans les autres écritures, cette diminution continua jusqu'au 15^e siècle, où son élévation au dessus de la ligne devint plus considérable.

Tout ce qui a été dit sur le montant du *b*, peut être appliqué à la haste de l'*l*.

Planche de l'L.

La planche ci-jointe fera connoître toutes les singularités des formes de cette lettre; mais pour la bien entendre, il faut absolument se rappeler l'explication de la première planche; parcequ'on se contente de ne donner ici que quelques notions sur l'âge des capitales latines.

L'*L* capitale des inscriptions renferme neuf divisions dont la première en forme d'*V* à côtés inégaux, remonte plusieurs siècles avant J. C.

La seconde, ressemblant au *b*, avoit déjà cours trois siècles avant l'Incarnation.

La troisième, plus régulière, dure depuis la haute antiquité jusqu'à la fin du moyen âge.

La quatrième, sous la figure du *Z*, fut employée deux siècles avant J. C., & l'étoit encore au 12^e siècle.

La cinquième, dont la base est abaissée, ne descend pas plus bas que le 7^e siècle, excepté quelques figures de la première & de la sixième subdivision, qui peuvent être rejetées au 10^e siècle environ.

I. Phenice. } II. Grece. }
 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837.

[illegible][illegible]

MINUS CULE *Rom^e* 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. *Goth^e*

[illegible]

La sixieme, sous une forme qui approche du lambda des Grecs, eut lieu entre le 5^e & le 9^e siecle inclusivement. Quelques caracteres de la premiere subdivision sont cependant antérieurs à J. C., & quelques-uns de la derniere se voient au 10^e siecle.

La septieme, contournée ou renversée, ne precede pas de beaucoup l'ere chretienne, & ne s'éloigne guere de cette époque dans les quatre premieres subdivisions, exceptée la figure perlée; la cinquieme va depuis le 4^e jusqu'au 10^e siecle.

La huitieme, en forme de *T* renversé, ne doit pas être rabbaissée au dessous du 4^e siecle.

Enfin, la neuvieme appartient toute au gothique moderne.

On observe sur les capitales des manuscrits, que la premiere division de l'*L* paroît plus capitale qu'onciale; que les six suivantes sont au contraire plus onciales que capitales; que la huitieme est gothique moderne, & que la septieme renferme quelques minuscules & cursives.

LACS DES SCEAUX. Voyez SCEAUX.

LANDGRAVIAT. Ce fut Louis III, possesseur de la grande province de Turinge, dans laquelle étoit comprise la Hesse, qui prit le premier, en 1130, le titre de Landgrave, qui veut dire Comte de toute la province, & cela parce qu'il n'avoit pas le titre de Duc, & qu'il vouloit se distinguer des autres Comtes. Son exemple fut suivi en 1137, par Thierrî, Comte de la basse Alsace, & en 1186, par Albert de Habsbourg, Comte de la haute Alsace. Ces trois Langdraviats sont les seuls qui aient eu le rang & les droits de principauté de l'Empire, *Abr. Chron. de l'Hist. d'Allem. ann. 1130.*

LANGUE employée dans les actes.

Dans l'Empire Romain.

Le grec & le latin furent presque les seules langues dont l'Europe lettrée fit anciennement usage pour dresser les actes publics. Au 3^e siècle, selon Ulpien, *Digest. lib. 32, Leg. 11*, on employoit aussi pour les fidei-commis, le punique & le Gaulois.

Dans l'Empire d'Orient.

Depuis la translation du siège de l'Empire à Constantinople, *Cang. Gloss. Latin, Præf. p. 12*, les édits & les constitutions impériales y furent dressées en latin : mais le tyran Phocas, au commencement du 7^e siècle, commença à bannir de Constantinople, *Terrasson, Hist. de la Jurisprudence Romaine, p. 356*, l'usage de la langue latine, & voulut qu'on se servît de la langue grecque, tant dans les Ecoles que dans les tribunaux.

Chez les Gaulois.

Strabon atteste, *lib. 4*, que les Gaulois étoient autrefois dans l'usage de passer leurs contrats en langue grecque, non seulement dans les colonies grecques, mais dans l'intérieur même du pays.

Chez les Anglo-Saxons.

Les Anglo-Saxons ont été les premiers à se servir de leur propre langue, & dans les livres, & dans les actes publics, sans cesser néanmoins, *Hickes, Ling. Veter. Septentr. Thesaur. t. 3 Dissert. Epist. p. 51, 67, 80*, d'y employer aussi la latine, soit conjointement, soit alternative-

ment. Il faut fixer au 8^e siècle le commencement de ces usages, dont l'abolition entière ne précéda pas de beaucoup la fin du 13^e.

Le mélange du normand & du françois altéra, dès le premier siècle de la conquête, la pureté du saxon; & les Clercs, étant les seuls Savants, la plupart des actes furent depuis écrits en latin. La première pièce dressée en françois dans la Grande-Bretagne, & publiée par Rymer, n'est que de l'an 1256. L'usage du François y prévalut cependant, au point que la langue maternelle du pays parut presque éteinte jusqu'en 1362; que le Roi Edouard III introduisit dans les tribunaux la langue du pays, *Thomas Walsingham*, p. 179, & interdit l'usage du françois dans les actes publics.

Chez les François.

Anciennement on parloit deux langues vulgaires dans l'étendue de la monarchie françoise; le tudesque, qui est l'ancien allemand, & la romaine rustique. La première fut celle des peuples qui vivoient sous la domination des Rois de Germanie; la seconde fut celle des Gaulois, qui obéissoient aux Rois de France ou d'Aquitaine. Elle fut communément employée dans les diplomes du 7^e siècle, & pendant la moitié du suivant. La romance, née de la corruption du latin, se forma dans les provinces méridionales des Gaules. Le mélange du tudesque & de la romance forma une nouvelle langue dans les provinces septentrionales de la monarchie, où les François étoient en plus grand nombre que les Gaulois & les Romains: & on l'appella langue françoise. Celle ci donna l'exclusion à toutes les

autres, & devint la langue générale de tout le royaume. La romancière se perpétua pourtant dans les pays méridionaux. Ses premiers vestiges paroissent dans les formules de Marculphe, & dans quelques chartes de la première race.

Le plus ancien acte totalement écrit en langage roman & tudesque tout à la fois, est de l'an 842 : c'est un double serment d'alliance entre Charles le Chauve & Louis le Germanique. Depuis cette époque, on n'a point de plus ancien monument en romance qu'une charte d'Adalberon, Evêque de Metz, de 940. Sur la fin du 10^e siècle, on trouve dans les provinces méridionales de la France des actes mêlés de mauvais latin, & d'une espèce de roman qui n'est qu'un jargon. Au 11^e siècle, ce dernier idiôme se multiplia ; & au milieu de ce siècle on y vit des titres entièrement, ou presque entièrement, écrits en langue vulgaire : tels sont entre autres, *Hist. Littér. t. 7, p. 59*, le serment prêté à Guillaume III, Seigneur de Montpellier, par Berenger, fils de Gudinel ; & une charte touchant Rostaing de Simiane, partie en latin, partie en provençal. Le 12^e siècle, temps où le latin n'étoit plus entendu des peuples, produisit un nombre d'actes semblables : le 13^e les rendit encore bien plus communs.

Les plus anciens monuments qu'on connoisse en langue françoise, ne remontent pas au dessus du 11^e ou 12^e siècle. Une charte de 1133 de l'Abbaye d'Honnecourt, est peut-être la plus ancienne qui ait été écrite en françois ; *Académ. des Inscript. t. 17, p. 181* ; car on ne doute plus à présent qu'une charte de Louis le Gros, de 1122, donnée en faveur de la ville de Beauvais,

ne soit une traduction ; depuis qu'on en a découvert à Beauvais même l'original écrit en latin : Loisel ; *Mém. de Beauvaisis* , p. 266 , en rapporte une écrite en cette langue , de l'an 1147. Les chartes en françois étoient encore assez rares au commencement du 13^e siècle ; mais elles devinrent communes sous le regne de Philippe le Hardi.

Au 15^e siècle , le latin fut presque réduit aux actes des Notaires , aux pièces judiciaires , législatives & ecclésiastiques , encore y en a-t-il beaucoup de celles-ci écrites en françois. Quoique les édits , déclarations & ordonnances fussent dressées en françois , ou dans le patois du pays , *Secousse* , *Ordonn. t. 4* , p. 265 , pour lequel elles étoient délivrées ; les enregistrements , dont l'usage étoit introduit dès le regne de Charles V , se faisoient en latin dans les cours souveraines. En 1512 , Louis XII rendit une ordonnance pour que la langue françoise fût uniquement & exclusivement à toute autre employée dans tous les actes publics & privés. François I porta une semblable loi en 1529 : mais ce ne fut qu'au mois d'Août 1539 , que ce Monarque bannit pour toujours la langue latine des actes publics & des tribunaux par la fameuse ordonnance de Villers-Cotterets.

En Allemagne.

Quoique selon Jean Schilter , *Institut. Jur. Publ. tit. 19* , §. 1 , la loi Salique fût composée dans la langue théotisque ou tudesque ; & que le docte Wencker , *Collecta Archiv. p. 53* , avance , à l'occasion de l'assemblée de Mayence en 1236 , que ce n'étoit point une nouveauté de voir des

statuts ou ordonnances en langue teutonique ou allemande ; cependant le ferment de Louis le Germanique est peut-être le seul acte public qu'on connoisse écrit en cette langue depuis le 9^e jusqu'au 13^e siècle. Ce fut vraisemblablement en 1281 que Rodolphe de Habsbourg ordonna, *Acta Erudit. Mens. Januar. 1730*, dans la diète générale de Nuremberg, que les actes publics seroient désormais dressés en langage allemand, sans cependant interdire la langue latine dans les chartes & actes judiciaires. C'est le premier diplôme impérial rédigé en allemand dont on ait connoissance. Il eut des imitateurs en grand nombre ; & bientôt les pieces en langue allemande devinrent si fréquentes, que dès l'an 1320 elles prévalurent au Barreau sur les latines, sans donner cependant une exclusion totale à ces dernières.

Il faut que les progrès aient été très rapides ; car la Biblioth. Germanique, t. 6, p. 189, donne un acte de l'an 1319, comme le premier acte ecclésiastique d'Allemagne qui ne soit pas latin. C'est sans doute respectivement aux ecclésiastiques que cette observation est faite ; car il faut avouer qu'on connoît des chartes privées en allemand, dressées dans les années 1260 & 1264.

Le langage latin persévéra pourtant, & les Empereurs ne s'en font point encore départis dans leurs diplomes. Enfin, sous Frédéric III, vers le milieu du 15^e siècle, il fut réglé, à la requête du Corps Germanique entier, que désormais les contrats seroient écrits en allemand par les Notaires, au lieu qu'auparavant ils les dressoient en latin ; en sorte que la langue latine continua de passer en Allemagne pour la langue de l'Empire,

& l'allemande pour celle de l'Etat ou du Corps Germanique.

Les actes de la Chancellerie Aulique, sont toujours expédiés en latin, quand ils ont rapport à des nations étrangères qui n'usent pas de l'idiôme allemand. Stanislas, Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, bannit, par édit du 27 Septembre 1748, de la Lorraine la langue allemande dans les actes & les procédures, & la remplaça par la françoise.

En Espagne & Portugal.

La plus ancienne charte en langage espagnol, fut donnée en 1243 par S. Ferdinand, Roi de Castille & de Leon, *Christoph. Rodrig. Polygraph. Españ.* Alphonse, dit le Sage, ordonna vers l'an 1260, que les actes publics s'écriroient en espagnol : cependant au commencement du 16^e siècle, on faisoit encore des chartes mêlées de latin & d'espagnol.

En Portugal, dès 1246, la coutume de parler portugais dans les pieces, paroît bien établie, *Monarch. Lusitan. l. 14, p. 159.*

En Italie.

La langue italienne n'a pas d'autre origine que la françoise & l'espagnole. Elles sont toutes trois une corruption du latin. L'usage de la langue italienne proprement dite, ne s'est montré dans les monuments historiques & dans les chartes, que vers le milieu du 13^e siècle, *Mura-tori, Rerum Ital. Script. t. 7, p. 1057.* Les isles de Corse & de Sardaigne en ont fait usage dans leurs actes publics avant les autres pro-

64 LÉGITIMATION. LEMNISQUE.

vinces d'Italie , *Antiquit. Ital. ejusd. t. 2 , col. 1078*. Les Papes ont toujours conservé la langue latine , excepté dans les édits & ordonnances concernant le gouvernement civil.

LÉGITIMATION. Avant l'Empereur Constantin , on ne doit point trouver d'actes de légitimation : cette espece de réhabilitation n'étoit point encore d'usage , & l'on se contentoit de l'adoption. C'est ce Prince qui l'introduisit par une loi qui ne fut admise dans le Droit Canon qu'en 1181. Il faut observer à cette occasion , que César , Duc de Vendôme , fils naturel de la belle Gabrielle , & de Henri IV , est le premier fils naturel des Rois de France qui ait été légitimé.

LEMNISQUE. Le lemnisque est une petite ligne ou barre horizontale entre deux points , comme on voit au *onzieme tableau , fig. 10* , & que l'on rencontre dans les anciens manuscrits. Les Ecrivains en faisoient usage alors pour marquer la différence des Interpretes quant aux termes seulement.

LETTRES. Ce mot a deux sens , & présente deux idées relativement à la Diplomatie. 1°. Ce peut être un élément de l'écriture , un caractère de l'alphabet ; 2°. c'est une piece d'écriture qui porte le titre de *lettres* ou d'*épitres* , ou qui , au moins , en a tous les caracteres. Ces deux points de vue font naturellement le partage de ce qu'on peut dire sur ce terme.

Lettres considérées comme éléments de l'écriture.

On ne répétera point ici ce qui a été dit sous les mots ALPHABET & ECRITURE : mais il est à

propos, ou plutôt nécessaire, de savoir la nomenclature générique des diverses sortes de lettres, & c'est ici la place de traiter de cette espèce de connoissance.

Les lettres de *forme* étoient une sorte de caractères qui tenoient lieu de notre romain, lorsque le gothique moderne regnoit encore. La plupart des livres, & sur-tout ceux d'église, présentotent des lettres de ce format, *Hist. de l'Académie des Inscript. t. 16, p. 224.*

Les lettres *goffes*, telles qu'on les entendoit au commencement du 16^e siècle, n'étoient qu'une espèce de majuscules gothiques, deux ou trois fois plus hautes que larges, en partie d'une épaisseur outrée, en partie d'un délié sans proportion avec le plein, & qui péchoient beaucoup plus par une affectation excessive d'élégance mal entendue, que par un excès de grossièreté.

Les lettres de *cours* étoient l'écriture employée par les officiers des tribunaux.

Les lettres *torneures* des 15^e & 16 siècles ne sont autre chose que les lettres majuscules gothiques des manuscrits & des imprimés. On les appella ainsi à cause de leur bonne grace, *De bona littera tornatura, Divi Bernard. epist. 135, t. 1, p. 143.*

Les lettres *bourgeoises* tiennent le milieu entre les gothiques cursives & celles d'à-présent. Elles passent pour avoir été inventées par les Imprimeurs vers la fin du 15^e siècle. Toutes ces sortes de lettres ne touchent pas de bien près à la Diplomatique.

Les lettres *tondues* & *barbues* y ont plus de rapport, *Hahnus, Præf. in Dipl. fundat. Bergens. p. 4, 5.* Vers les commencements du 13^e

siècle , on distingue , principalement dans les bulles , ces deux sortes de caractères. Celles-ci étoient hérissées de poils & de pointes comme par étage : celles-là étoient simples , sans superfluités , approchant de la minuscule ; ou si elles tenoient encore un peu de la cursive , leurs traits n'étoient point allongés ni multipliés.

Les *bâtardes* de la fin du 15^e siècle & du commencement du 16^e ne ressembloient guère à celles que l'on nomme ainsi maintenant : elles peuvent se rapporter à la Civilité gothique qu'on fait encore lire aux enfants.

Les *cadeaux* sont de grandes lettres que l'on place à la tête des pièces cursives , des livres & des chapitres où l'écriture courante est employée. Plus ils sont chargés d'ornements superflus & singuliers , plus ils approchent des temps gothiques.

Les lettres *solides* sont celles qui présentent des pleins fort larges & presque sans déliés , approchant de celles qui se trouvent à la tête de nos livres imprimés.

Les lettres en *marqueterie* sont celles dont les solides paroissent coupés de toutes sortes de pièces de rapport en façon de mosaïque : on les appelle *lithostrata* : on en voit dans les manuscrits & les inscriptions.

Les lettres *armoriées* sont celles qui reçoivent , ou dans leurs solides , ou dans leurs divers membres , plusieurs couleurs , de façon qu'on peut les blasonner. Ces deux espèces appartiennent à l'écriture lombardique.

Les lettres *perlées* sont celles qui sont totalement composées de perles , ou qui en portent à leurs extrémités & à leurs jointures seulement ,

ou qui ne les admettent que comme enchâssées dans le massif de leurs principaux traits. La seconde mode fut la plus suivie chez les Grecs & chez les Latins. On appelle *perles* de petits ronds à jour ou en blanc.

Les lettres *enclavées*, ou renfermées dans d'autres, remontent fort haut. Elles étoient d'un usage ordinaire dans les manuscrits des 6^e & 7^e siècles ; mais alors elles ne se mettoient que dans les initiales des livres, des chapitres ou des alinéa. Les diplômes se prêterent quelquefois à cette mode.

Les lettres *blanches* ou à jour ne sont fermées que par leurs extrémités : le solide ou massif intérieur n'est point rempli. Les exemples en sont fréquents dans les manuscrits des 7^e & 8^e siècles ; on en voit aussi dans les temps postérieurs.

Les lettres *grises* sont de grandes lettres initiales à la tête des chapitres & des livres, & quelquefois des alinéa. Sur la fin du 6^e siècle & au 7^e, ces lettres commencerent à recevoir des ornements qui leur furent prodigués dans la suite. Aussi, moins un manuscrit affecte ces sortes de lettres, moins ces lettres initiales different en volume de celles du texte, plus on doit juger ce manuscrit ancien, s'il est écrit en onciale ou demi-onziale. Lorsque la première lettre des pages est taillée en grand, & que l'initiale des chapitres, des livres & des alinéa est d'une grandeur ordinaire, c'est encore une marque d'une belle antiquité, qu'on rabaisseroit difficilement au 7^e siècle.

Les lettres *historiées* répondant à nos lettres grises sont d'autant plus rares que le manuscrit est plus ancien : & si ce caractère n'étoit démenti

par aucun autre , on pourroit estimer du 5^e ou du 6^e siecle au moins tout manuscrit écrit d'ailleurs élégamment , où l'on n'en découvroit aucune. On les appelle *historiées* , parceque quelquefois elles avoient trait à quelques points d'histoire : *capitales* , parcequ'elles commençoient les chapitres : *anthropomorphiques* , lorsqu'elles étoient à figure d'homme : *zoographiques* , lorsqu'elles étoient en forme d'animaux : *ornithoéides* , lorsqu'elles étoient composées de figures d'oiseaux : *ichthyomorphiques* , lorsque des poissons entrelacés & recourbés formoient la lettre : *ophiomorphiques* , lorsque les contours & les replis des serpents servoient à représenter le caractère ; cette espece fut assez particuliere aux Saxons : *anthophylloéides* , lorsqu'elles étoient composées de fleurs & de feuillages.

Les 7^e & 8^e siecles sont , à proprement parler , ceux où ces sortes de lettres naturalistes , s'il est permis de s'exprimer ainsi , ont eu cours. Au 9^e siecle , on les diversifia prodigieusement , sans cependant tomber dans l'extravagance & le ridicule monstrueux dans lesquels on donna aux 13^e , 14^e & 15^e. Tout ce qu'un goût dépravé peut produire de plus absurde , tout ce qu'un goût phrénétique peut enfanter de chimeres , fut presque l'unique caractère des lettres historiées de ce moyen âge. Ce ne fut guere que vers ce dernier siecle qu'on commença un peu à se reconcilier avec la belle nature.

Les lettres *ponctuées* sont celles qui sont circonscrites de points. C'est un caractère qui convient plus particulièrement aux Anglo-Saxons qu'à tout autre peuple , sur-tout quand les lettres sont majuscules.

Les lettres en *broderies* commencent à relever les manuscrits du 6^e siècle. Au 7^e, elles devinrent plus fréquentes. Elles se rencontrent principalement dans les manuscrits mérovingiens. A ces lettres succéda en France la mode des lettres en *treillis* ou à *mailles*, ou composées de chaînettes. Le regne de ce caractère désigne les 8^e & 9^e siècles.

Les lettres *tranchées* sont celles qui portent des bases & des sommets. On appelle *base* & *sommet* d'une lettre le petit trait horizontal qui termine le bas & le haut d'un jambage : ainsi toutes les capitales de nos imprimés sont des lettres *tranchées*. Mais l'italique & même le romain ne présentent pas toujours des bases & des sommets. La lettre *L*, par exemple, est tranchée en capitale, & ne l'est pas en minuscule ou italique *l*.

Le nom de *lettres tranchées* ne convient guère qu'à celles qui portent des bases & des sommets horizontaux : car il y a plusieurs sortes de bases. Il en est de simples ou légères, à demi-trait, à plein trait, à double trait. Il en est de massives, d'épatées, d'évasées, d'arrondies en perles, en battants, en boutons, en clavicules, en osselets, simples, doubles, triples. Il en est de terminées en étoiles, en griffes de diverses formes, ou qui finissent par un, deux, trois points. On en trouve de plus ou moins triangulaires, plus ou moins échancrées, plus ou moins concaves ou convexes. Quelquefois toutes ces formes indiquées sont détachées des côtés ou jambages auxquels elles servent d'appui.

Tout ce qu'on vient de dire des bases s'applique également aux sommets, qui souvent ont

ensemble les rapports les plus intimes & la conformité la plus parfaite.

On ne s'arrêtera pas aux lettres gravées en *relief* ou en *creux* sur les métaux ou sur des pierres, qui sont très anciennes; ni aux lettres *peintes* sur les briques, les urnes & les amphores; ni aux lettres d'*or* & d'*argent* sur les vélins ou papiers; cette magnificence étoit particulière aux 8^e, 9^e & 10^e siècles, sur-tout pour les livres d'église, &c. on apprend, à la seule inspection, tout ce qu'on en doit savoir.

Lettres considérées comme missives ou épîtres.

Les caractères propres des lettres sont l'adresse & le salut : *Marco Antonio salutem*. Cependant quelques-uns ont omis l'un ou l'autre, & quelquefois les deux ensemble, *Baluze, Capitul. t. 2, col. 406, 500, 404, 408, 409*. Cette omission n'empêche pas qu'elles ne rentrent véritablement dans le genre épistolaire. On comprenoit anciennement sous le nom de lettres, *Maffei, Istor. Dipl. p. 16*, toutes sortes d'actes ou d'écritures : mais on en restreint ici la signification, comme on va le voir par la nomenclature des différentes lettres ecclésiastiques, royales & privées qui se trouvent ci-après.

Lettres Apostoliques.

En suivant l'ordre de dignité, on voit d'abord les lettres apostoliques, qui comprennent les synodiques & les décrétales.

Les premières sont le résultat des Conciles Romains que les Papes envoyoit à ceux qui devoient en avoir connoissance.

Les décrétales , différentes des statuts & décrets des Pontifes , *statuta* , *decreta* , étoient déjà connues dès le 4^e siècle , au lieu que ces derniers n'ont commencé qu'au 5^e. Ces décrétales étoient originairement des réponses aux consultations faites aux Papes sur la discipline. Ils se servoient du texte sacré des SS. Peres & des Conciles pour appuyer leurs décisions , ou des us & coutumes de leur église sur les points qui n'avoient pas été définis.

Les lettres *formées* , *formate* , appelées par les Grecs *canoniques* , prennent leur nom du type ou de la forme du sceau qui y étoit empreint. On en comptoit de bien des especes , *Fr. Bern. Ferrari de Antiq. Ecclesiast. Epist. genere* , lib. 1 , p. 2 & seq. lettres d'ordre , de communion , de recommandation , lettres *pacifiques* , lettres *démissives*. Atticus , Patriarche de Constantinople , attribue l'invention de ces lettres aux Peres de Nicée. Elles n'étoient adressées que d'Evêque à Evêque , & devoient commencer par l'invocation *in nomine Patris & Filii & Spiritûs sancti*. Voyez , pour le reste de leurs formules , le *Museum Italicum* , t. 1 , part. 2 , p. 240. Sous le pontificat d'Eugene III , élu Pape en 1145 , les lettres *formées* devoient encore être en usage , puisque Gratien , qui composoit alors son Décret , apprend la maniere de les faire , & en fournit des modeles. Mais , vers le commencement du siècle suivant , l'usage en étoit absolument aboli , comme l'atteste Acurse dans sa Glose sur le Décret , *Dist. 75*. C'est pourquoi des lettres *formées* feroient légitimement suspectes depuis le 13^e siècle. Il n'étoit point permis aux Abbés ni aux Prêtres d'adresser de ces sortes de lettres aux Evê-

ques, *Cang. Gloss. Latin. t. 2, col. 1417*; ils devoient se servir de lettres déprécatrices, *deprecatoriæ*, qui cependant avoient souvent le même effet que les premières.

Les lettres de *recommandation*, *commendatitia*, étoient communément adressées d'un inférieur à un supérieur, soit ecclésiastique, soit laïque, pour des besoins, pour des réparations causées par quelques accidents, pour des exercices d'hospitalité, &c. *Baluze, Capitul. t. 2, col. 430.*

Lorsqu'un Religieux demandoit à quitter son monastere pour passer dans un autre, on lui donnoit des lettres *d'autorisation*, appelées, au 12^e siècle, *litteræ communes*.

Un Abbé étoit-il appelé à l'épiscopat, ou un simple Religieux à la prélature abbatiale, on leur donnoit des lettres *emancipatoriæ*, qui déchargeoient le premier des engagements contractés avec la communauté; & le second, de l'obéissance due à son Abbé.

Des clercs ou de simples fideles étoient-ils obligés dans leurs voyages de passer dans d'autres dioceses, leur Evêque leur donnoit des lettres de communion, *communicatoriæ*, qui leur tenoient lieu de ces signes dont se servoient les premiers Chrétiens, & que Tertullien, *De Præscript. cap. 20*, appelle *contesseratio hospitalitatis*.

Un Evêque indisposé ou autrement donnoit à quelques-uns de ses clercs des lettres de *communion*, qui emportoient la permission de promouvoir aux ordres ceux en faveur de qui elles étoient expédiées. C'étoit des lettres demissoires, *demissoria*. Ces demissoires étoient encore nécessaires pour qu'un clerc pût exercer les fonctions

de son ordre dans un autre diocèse. On s'est quelquefois servi de ce mot dans des actes par lesquels un maître affranchissoit son serf, & lui permettoit d'être élevé aux saints Ordres.

Un pénitent, chargé de faire des pèlerinages, se faisoit donner de l'Evêque des lettres de pénitence, *pœnitentiales*, selon lesquelles on le recommandoit aux fideles de sa route.

Les lettres *canoniques* annonçoient au clergé & au peuple d'un diocèse vacant le sacre d'un nouvel Evêque, & les loix qu'il avoit promis d'observer dans son gouvernement, *Baluze, Capitul. t. 2, col. 622 & seq.* Elles étoient envoyées par le Métropolitain. Il ne faut pas les confondre avec celles dont parle Cassiodore sous le même titre, qui étoient un tarif proportionnel des impositions publiques, *Panciroi, Notit. cap. 17 & 76.*

Les lettres *formelles, formales*, ne différoient en rien des lettres circulaires ou encycliques, *encyclicæ* : elles tenoient aussi de celles qu'on appelloit *tractoriæ* ou *evectiones* tout court, selon Cassiodore, *Variar. lib. 5, epist. 5.* Elles servoient, de la part des deux puissances, à une infinité d'usages. Par ces lettres, le Prince recommandoit de fournir des voitures à ceux qu'il appelloit auprès de lui, ou qu'il envoyoit quelque part. Au 12^e siècle, les voitures publiques, & les lettres du Prince pour en obtenir l'usage, existoient encore, mais non pas sous le titre de *tractoriæ* ni de *diploma*, mais sous celui de *dipluma* & de *duploma*, *Petrus Blesensis, epist. 52, 59.* Elles servoient encore à inviter les peuples à fournir aux voyageurs les secours nécessaires, d'où elles ont emprunté le nom de *supplementum*.

publicum, De Re Dipl. p. 4. On étendoit même la signification de ces mots aux excuses des Evêques, *Baluze, Capitul. t. 2, col. 615*, ou plutôt aux pleins pouvoirs qu'ils donnoient à un Délégué de les remplacer dans un Concile. Enfin on les prenoit pour toutes sortes de lettres écrites à un Concile, ou de la part d'un Concile. Mais toutes ces sortes de lettres, & particulièrement celles des Rois, étoient toujours munies du sceau de celui qui les adressoit. Les lettres *tractoriae* ne doivent plus se rencontrer, sous peine de suspicion, depuis le 13^e siècle.

Après la célébration d'un Concile, les Peres en écrivoient les canons au Pape ou à l'Empereur, ou à quelque puissance, soit ecclésiastique, soit séculière, pour qu'on tînt la main à l'observation de ces réglemens. Un Evêque, après la clôture d'un synode diocésain, en mandoit le résultat à tout son clergé, *Concil. Labb. t. 9, col. 1268*, afin qu'on ne prétendît point cause d'ignorance des statuts de discipline. C'est par de semblables lettres *formelles*, que les Patriarches & les Evêques, après leur élection, rendoient compte de leur foi à leurs coopérateurs. De là vient peut-être que, dès le 5^e siècle, on appelloit *synodiques* toutes lettres qui traitoient de la foi. On leur a donné quelquefois le nom de *catholiques*, *Hug. de prima scribendi origine, cap. 13*, & de *circulaires*. Elles ont souvent rempli l'idée que nous avons des lettres *canoniques*.

Lorsqu'un Evêque avoit été déposé par la cabale de ses ennemis ou des hérétiques, le Pape lui témoignoit, par une lettre consolatoire, *consolatoria*, la part qu'il prenoit à sa disgrâce, &

le zèle avec lequel il se propofoit de travailler à fon rétabliffement.

Les Papes invitoient les Evêques de leur dépendance à fe trouver au Concile Romain , qu'ils avoient coutume de célébrer le jour de l'anniverfaire de leur facre , par des lettres invitatoires , *invitoria* , Diurn. Rom. Pontif. pag. 78. Si un Evêque indisposé ne pouvoit s'y rendre , le Pape lui faisoit une lettre d'*acceptation* , par laquelle il reconnoiffoit que fon excuse étoit légitime , *ibid.* p. 80. Si le Pape ne la trouvoit pas telle , il le fommoit de s'y rendre , par une lettre de *juffion*.

Un Evêque suburbicaire de Rome , nouvellement élu par fon clergé , étoit mandé à Rome par une lettre du Pape appelée vocatoire , *vocatoria* , *ibid.* p. 55 , pour y célébrer la cérémonie de fon facre. Ce n'est que long-temps après , que l'on comprit fous ce nom les citations du Pape à fon tribunal ; car on fe fervoit plus communément du mot citatoire , *citatoria* , pour désigner des ajournemens personnels devant les tribunaux eccléfiastiques & féculiers.

Le terme *commonitoire* , *commonitoria* , avoit à peu près la même force , & répond à ce que nous entendons par *assignation*. La même idée peut être appliquée aux lettres de *sommation* , *sommatōnis* , & de *juffion* , *commonitorium*. Ces dernières étoient cependant plus communément des injonctions ou mandemens , *Baluze* , *Capitul.* t. 2 , col. 389 ; & , dans le moyen âge , des instructions d'Ambassadeurs , *Maffei* , *Istor. Dipl.* p. 116.

Par l'analogie des mots , on a donné au terme *commonitorium* la fignification de celui de *moni-*

torium, Concil. t. 8, col. 694, qui, depuis longtemps, désigne des citations juridiques sous peine d'excommunication, Concil. t. 12, p. 174, 216. Les Papes, prenant ce mot dans sa véritable étymologie, ont fait, au 12^e siècle, des lettres *monitoires*, *Dict. univ.* sur le mot *lettres*, pour avertir les Ordinaires de ne pas conférer des bénéfices. Usurpant toujours sur le clergé inférieur, ils firent dans la suite des lettres *præceptoriales* pour les obliger aux mêmes fins. Comme on n'y eut pas toujours égard, ils inventèrent les lettres *exécutoires*, c'est-à-dire qui devoient sortir leur effet, soit à l'aide des commissaires envoyés *ad hoc*, soit sous les peines de droit.

Les Conciles imiterent l'exemple des Papes sous un autre nom, & donnerent, dans la même vue, des lettres *compulsoires*, *compulsoria*, Concil. t. 12, col. 837, qu'il faut bien se garder de confondre avec les compulsoires, *compulsatoria*, lettres par lesquelles le juge ordonne à l'officier public de laisser prendre communication des registres ou des enseignements dont une partie a besoin.

Dès le 4^e siècle, on fit usage des lettres d'excommunication, dont on multiplia bientôt les formules. Depuis ce temps, on distinguoit les décrets, sentences ou lettres d'excommunication, de celles d'anathême. Par l'une on privoit de la communion ecclésiastique, & par l'autre on séparoit totalement de la société des fideles. Ce fut Jean VIII qui réunit ces deux sortes de peines dans une même sentence.

Un Evêque élu par le clergé & par le peuple ne requéroit pas lui-même sa consécration. Les électeurs invitoient l'Evêque consécrateur de droit,

droit, *Diurn. Rom. Pontif. p. 10, 56*, par une lettre de *décret*, *decretum*, à imposer les mains au nouvel élu. Ce terme a pris, depuis, la signification d'ordonnance, *Concil. tom. 9, p. 110*, sur-tout en ce qui regarde la discipline & en matière civile. Au 9^e siècle, l'usage en devint fréquent, & les Métropolitains s'en servirent pour les réformes des monastères, &c. &c. Au 12^e siècle, les différents des Eglises se régloient par des *déc. ts* des Légats, *ibid. t. 10, col. 1460*. Au 13^e siècle, les Archevêques, dans leurs visites, en firent, *ibid. t. 11, col. 476*, pour maintenir la discipline; & depuis, les Conciles en ont donné sans nombre.

Les Empereurs Romains étant adorés comme des divinités, on donnoit à tout ce qui venoit d'eux l'épithete de *sacré*, qui se conserva pour les Empereurs chrétiens, *Concil t. 3, col. 433, 436*. De là les loix sacrées, les diplomes & les codicilles sacrés, *ibid. col. 1214.... Symm. l. 6, ep. 37.... Sydon. l. 5, epist. 16*. Les lettres *sacrées*, *divina probatoria*, étoient des brevets nécessaires, sous peine d'amende, pour exercer quelque charge. On affecta même le mot unique *sacra* pour désigner toutes sortes de lettres émanées des Empereurs. Ce titre de *sacré*, sans avoir été pris par nos Rois, a été donné à leurs loix, aussi bien qu'à celles des Papes, par divers Auteurs, *Dè Re Dipl. p. 15*.

Par lettres d'*appel*, on entend celles qu'un juge ordinaire délivre pour renvoyer une affaire devant le tribunal auquel l'appellant demande qu'elle soit portée. Les Grecs ont appelé ces lettres *apostolos*; & en ce sens on s'est servi de ce

terme en France , *Preuves de l'Hist. de Lang. t. 3, col. 471.*

Les lettres de *placet* , *placeti* , sont des requêtes : elles tirent leur nom du mot *placet* , que celui à qui on les présente appose pour les autoriser. Elles ont beaucoup de rapport avec nos lettres d'*attache*.

Toutes lettres émanées de l'autorité royale s'appelloient *lettres royaux* , & elles ont conservé ce nom inexact. On en distinguoit de deux sortes : les *patentes* ou *ouvertes* , *patentes* , *aperta* ; & les *closes*. Celles-ci étoient scellées d'un contre-scel , ou sceau secret , & celles-là d'un sceau. Charles VI , n'étant encore que Régent du royaume , ayant été informé que plusieurs lettres patentes avoient été scellées de son sceau secret , sans avoir été examinées à la Chancellerie , ordonna que dorénavant aucune lettre patente ne seroit scellée du sceau secret , mais seulement les lettres closes : & en cas que quelques lettres patentes en fussent scellées , il les déclara de nulle valeur , & défendit à tous justiciers & sujets du royaume d'y obéir. Les lettres qualifiées *patentes* doivent être suspectes avant le 12^e siècle. Les lettres de cachet , qui reviennent aux lettres closes , doivent être , depuis le 16^e siècle , signées du nom du Roi & de l'un des Secrétaires d'Etat , & cachetées de son simple cachet. Ces lettres n'étoient pas réservées aux seuls Rois ; les Evêques & autres Ecclésiastiques de dignité en faisoient expédier en leur nom.

Il n'est pas besoin d'explication pour faire sentir ce qu'on entendoit par lettres de *pardon* , *gratiæ* ; d'*abolition* , *quitationis* ; de *rémission* , *remissionis* , qu'on doit bien distinguer des lettres

remissoriales, par lesquelles on renvoyoit devant un juge l'examen ou la décision de quelque affaire.

Les lettres de *sang*, qui n'ont rien de commun avec les chartes de *sanguinolento*, voyez CHARTES, étoient accordées avec la grace à ceux qui avoient répandu le sang humain, *Hist. de Lang. t. 3, col. 211.*

L'acte d'*absolution* de quelque crime, que le Pape donnoit, s'appelloit *litteræ absolutoriae*, Concil. t. 10, col. 1458. Depuis long-temps cependant on entend par ces termes l'acte de rappel des Ambassadeurs.

Les Papes & les Rois avoient-ils dessein de conférer à quelqu'un des dignités ecclésiastiques, civiles ou militaires, ils lui donnoient des lettres de *provision*.

Vouloient-ils le protéger dans ses voyages, ils lui donnoient des lettres de *sauf-conduit*, *salvi-conductûs*.

Vouloient-ils honorer quelque étranger du titre de leur sujet, ils lui faisoient expédier des lettres de *naturalité*, *litteræ allegantiarum civitatis & patriæ*.

S'ils avoient des biens à régir ou des impôts à lever, ils délivroient à celui qu'ils en chargeoient, des lettres de *commission*, *Thesaur. Anecd. Marten. t. 1, col. 1414.*

Si leur intention étoit qu'on ajoutât foi aux paroles de quelqu'un, ils l'autorisoient par des lettres de *créance*, *credentiæ*.

Un contrat de vente étoit-il reconnu pour renfermer une lésion énorme, des lettres de *rescision* le cassoient & le rendoient nul.

Craignoit-on qu'une saisie féodale ne fût dis-

putée, on donnoit à un Huissier des lettres de *conforte-main* pour y maintenir le Seigneur par les voies de droit, *Du Moulin, titre premier des Fiefs, §. 1.*

Les lettres de *Nisi* obligeoient à subir les peines stipulées, si l'on ne remplissoit pas les conditions qu'elles renfermoient. Elles tiroient cette dénomination de la clause *nisi* qu'on avoit soin d'y énoncer.

Les lettres de *Rogamus* étoient des requêtes dans lesquelles ce mot se trouvoit toujours.

Les procurations s'appelloient lettres *de rato*, parceque l'on ratifioit d'avance ce que les procureurs feroient, par cette formule, *habebit ratum.*

Les doubles lettres s'appelloient *litteræ appares.*

Les *réversales* sont encore d'usage en Allemagne, & sur-tout dans l'Alsace. On s'y engage d'accomplir les conditions, conventions, obligations imposées à une charge ou à une terre.

Des lettres délivrées par les Echevins s'appelloient *scabinales.*

Les lettres que les Evêques écrivoient à des Princes, en leur envoyant des eulogies, s'appelloient, au 7^e siècle, *scriptum visitationis*, Baluze, *Capitul. t. 2, col. 430.*

Au 9^e siècle, le mot *missaticum* servoit à dénommer une lettre, *ibid. col. 83, 87* : c'étoit sans doute dans le sens que nous disons encore une *missive.*

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans un plus grand détail sur les lettres, quoiqu'il y en ait encore de plusieurs especes, comme d'*anoblissement*, d'*érection*, de *création*, de *relief*, de

représailles, d'hommage, de compromis, de rachat, d'échange ou de change : ces lettres étant encore d'usage aujourd'hui, il n'est personne qui n'en entende la signification & l'objet. Les dernières étoient déjà connues sous Philippe Auguste. Voyez EPIÎRES, INDICULES, RES-CRITS.

LIBELLES. En matiere ecclésiastique, le nom de libelle s'est donné, dès les premiers siècles, à une infinité d'actes : libelle d'accusation d'hérésie, *Concil. t. 3, col. 674, t. 4, col. 396, 644*; de réconciliation, *ibid. col. 1090*; de protestation, *ibid. t. 2, col. 451*; de requête, *ibid. t. 3, col. 1440*; d'anathême, de confession, de pénitence ou plutôt d'absolution, de profession monastique, de fidélité ou serment de fidélité, *ibid. t. 9, col. 734*; d'abdication, *ibid. col. 738, &c. &c.* En matiere civile, on voit des libelles d'Avocats, qui ressembtent à nos *factum*; des libelles emphyteutiques, qui sont de véritables baux; des libelles préceptoriaux, qui équivalent à nos assignations; des libelles de proclamation & de réclamation, *ibid. t. 9, col. 292, t. 8, col. 679, 1547, 785, 743*, qui emportoient toujours quelque idée d'accusation, & qui répondent à nos plaintes; des libelles de comparution, appelés *comparimini*, à l'effet d'arrêter & de citer un contumace, en usage depuis le 13^e siècle; des libelles de répudiation, *repudii*, Marculf. *Form. l. 2, c. 3.... De Re Dipl. Suppl. p. 87*, dressés du consentement réciproque du mari & de la femme; des libelles de dotation, *dotis*, Baluze, *Capitul. t. 2, col. 414, 455*, faits ou par l'époux ou par son pere, sans lequel acte les enfans étoient réputés naturels, &c. &c. Enfin ce mot

libelle a pris bien des noms différents , mais tous analogues à l'objet pour lequel il étoit fait.

LIEVE. Ce mot ancien étoit consacré , dans les anciennes archives , à désigner les registres des baux , des rentes , des cens , & des autres droits seigneuriaux ; il l'est encore à cet usage parmi nous.

LIGNES. Tout le monde fait ce que c'est qu'une ligne d'écriture ; mais tout le monde ne fait pas que la distance des lignes est un moyen presque certain de discerner l'âge des manuscrits. Du temps des Romains jusqu'après les premiers Rois Mérovingiens , c'est-à-dire jusqu'à la moitié du 7^e siècle , la distance des lignes étoit à peu près d'un demi-pouce : depuis , elle fut souvent réduite à un quart de pouce. Telle fut presque toujours son étendue dans les chartes privées. Dans les diplomes de Charlemagne , elle fut souvent portée au delà de trois quarts de pouce : elle s'étendit encore plus dans ceux de Louis le Débonnaire : elle fut poussée à l'extrême dans ceux de Charles le Chauve , jusqu'à deux pouces quelquefois. Cet intervalle diminua insensiblement pendant trois siècles , jusqu'à n'avoir qu'un quart de pouce sous Philippe Auguste.

Lorsqu'à la fin des lignes des manuscrits il restoit encore quelques parties de mots à écrire , on les transportoit au commencement de la suivante , ou on les écrivoit de suite dans la marge en plus petits caractères , & par abbréviation & conjonction de lettres. On ne sauroit trop décider laquelle des deux façons étoit anciennement le plus en usage ; les anciens manuscrits en usent indifféremment : cependant , depuis le 6^e siècle jusqu'au 10^e , ces conjonctions se montrèrent

non seulement dans ces fins de mots, mais encore de plus en plus dans l'intérieur de la ligne : ceci regarde l'écriture onciale. Les tirets placés au bout des lignes pour marquer la disjonction d'une portion de mots portée à la ligne suivante n'ont commencé qu'au 12^e siècle. Cette règle n'est pourtant pas sans exception, sur-tout par rapport à l'Italie : ils furent tracés d'abord obliquement, & non horizontalement, comme nous en usons à présent.

Les lignes tracées à la règle pour la droiture & l'égalité de distance des lignes d'écriture, ou tirées perpendiculairement pour déterminer l'étendue de la page ou de la colonne & former les marges, peuvent fournir à l'Antiquaire des indices d'âge qui ne sont point à négliger.

Lorsqu'elles sont en rouge, elles ne conviennent qu'aux plus bas temps. Au crayon ou à la mine de plomb, elles décelent les 12^e, 13^e & 14^e siècles : on en trouve cependant déjà quelques exemples dès le 11^e. Tracées seulement avec le stylet, elles se rapportent aux siècles précédents, & s'étendent jusqu'au 13^e. Lorsque ces lignes horizontales sont tracées en blanc d'un bout à l'autre de la feuille, elles indiquent du moins le 7^e : mais bornées à la largeur de la colonne ou de la page, on n'en pourra rien conclure, à moins que les deux d'en haut & les deux d'en bas ne soient portées depuis l'extrémité du feuillet jusqu'au bout de la page ; alors on auroit un indice des temps postérieurs au 10^e siècle. Les points perçants, provenant de la pointe du compas, placés au bout de ces lignes, ne marquent rien de bien précis ; au contraire, cachés

dans le texte , ils désigneront le 7^e siècle environ.

Depuis le 6^e siècle jusqu'au 14^e , la plupart des diplomes offrent de ces lignes horizontales tracées avec le stylet ou le crayon pour espacer les lignes & diriger l'Ecrivain.



M.

Les *M* lapidaires d'un contour régulier, dont les jambages s'élèvent au dessus des angles supérieurs, *fig. 1 du douzieme tableau*, conviennent aux trois premiers siècles, soit que leurs pieds se portent obliquement en dehors, comme la *fig 2, ibid.*, ou qu'ils le fassent en se courbant extérieurement de chaque côté. Les manuscrits les plus anciens en capitale ont souvent de ces *M*, *fig. 2, ibid.*, dont les angles supérieurs sont allongés en pointes obliques. Des *M* compliquées en forme de deux *A* qui couperoient réciproquement leur jambage voisin, remonteroient au delà du 10^e siècle.

M onciale.

On ne connoît point d'*M* onciale ou arrondie, *fig. 3, ibid.*, soit dans des inscriptions, soit dans des manuscrits, avant le 4^e siècle.

Les *M* arrondies en dehors & en dedans, *fig. 4, ibid.*, sont gothiques, ainsi que celles de la *fig. 5, ibid.*, composées de deux *S* qui se regardent appuyées sur un *I*; ces dernières commencent au 11^e siècle. L'*M* composée d'un *O* & d'une *S* retournée, *fig. 6, ibid.*, est l'*M* majuscule caractéristique du bas gothique.

L'*M* est si féconde en figures hétéroclites, qu'il n'est pas possible d'en effleurer même les principales. Consultez la planche 22 de l'alphabet.

M minuscule.

L'*M* minuscule, *fig. 8, ibid.*, paroît dès le

commencement du 4^e siècle, & elle pourroit être de beaucoup antérieure; cependant on ne la trouve point sur les monnoies, *Banduri Numism. t. 2, p. 657*, avant le déclin du 6^e siècle.

Quand l'*m*, *fig. 7, ibid.*, dont le troisième jambage naît de la base du premier, en traversant celui du milieu, se trouve dans un manuscrit, cela dénote l'antiquité la plus vénérable.

L'*m* minuscule, *fig. 8, ibid.*, est-elle mêlée avec l'onciale? c'est un second degré d'antiquité qui manifeste au moins le 6^e siècle.

Lorsque le second jambage de l'*m* minuscule naît de la base du premier, c'est le caractère du 6^e ou 7^e siècle. Au 8^e, les pieds de l'*m* sont plus massifs que le reste.

Les caractères, *fig. 9 & 10, ibid.*, dont les jambages sont mieux nourris, & plus régulièrement terminés en pointes tournées vers la gauche, distinguent le 9^e siècle des suivants, où les proportions ne sont pas si bien gardées.

Le jambage du milieu, plus court que les deux autres, désigne le 7^e ou 8^e siècle au plus tard.

M *curfive.*

Les *m* cursives romaines sont du même caractère, mais plus hautes, plus déliées, plus hardies & plus élégantes que les mérovingiennes, qui sont plus ferrées. D'ailleurs l'allongement médiocre du troisième jambage, en se courbant faiblement en dehors par des déliés & des demi-pleins, caractérisent les deux écritures romaines & franco-galliques.

Les saxonnes sont encore plus ferrées que les dernières, & montrent plus de rondeur. Les lombardiques, depuis le 9^e siècle, sont à jambages

anguleux ou brisés. Les carolines sont plus étroites par le haut que les mérovingiennes & romaines. Les gothiques, tant minuscules que cursives, sont anguleuses en tout sens, comme les *m*, *fig. 11 du douzième tableau*, chargées de pointes ou de traits inutiles. Si le troisième jambage étoit poussé presque circulairement sous le premier, c'est le gothique du 12^e ou 13^e siècle.

L'*m*, *fig. 12, ibid.*, dont la tête du premier jambage se montre avec une queue qui revient par-dessous la lettre, est au plus tard du gothique du 14^e siècle, & devient fréquente aux 15^e & 16^e,

L'*m* inclinée de la même écriture, *fig. 13, ibid.*, est postérieure au 13^e siècle. Les *m*, *n*, *i*, *u*, dans le gothique moderne, présentent tellement les mêmes traits, que si ces lettres étoient mises auprès les unes des autres dans des mots que la force du sens n'indiqueroit pas, il seroit très difficile de ne pas tomber dans l'erreur. La connoissance des noms propres, des lieux & des personnes, du temps de la pièce qu'on lit, est d'un grand secours alors.

M allongée.

Dans l'écriture allongée, l'*m*, au 8^e siècle, avoit les jambages inégaux. Cette inégalité devint moins sensible à la fin du 9^e. Sur la fin du 10^e, où l'on substitua les majuscules aux minuscules allongées dans les diplômes de nos Rois, les *m* & les *n* minuscules ne changerent point de forme, excepté aux noms propres & aux initiales, où l'*M* majuscule a lieu.

L'*m* allongée, dont tous les jambages sont tremblants, annonce le 10^e siècle. Cette *m* minuscule des écritures allongées fut plus d'une fois

livrée au gothique dès le 12^e siècle, ainsi que l'*n* : mais en général, ces deux lettres & l'*u* n'excederent jamais la ligne, ni en haut, ni en bas, comme les autres lettres de l'écriture allongée.

Planche de l'M.

La planche ci-jointe satisfera abondamment la curiosité du Lecteur, s'il a lu avec attention l'explication de la première planche. La connoissance de celle-ci dépend de la connoissance de celle-là. On continuera de donner simplement des observations succintes sur l'âge des capitales latines, & sur leur nature.

M. capitale des bronzes.

La première division dont les *m* ont la plupart des jambages inégaux, & le jambage du milieu notablement plus court, appartient aux premiers siècles, à l'exception de quelques caractères des deux premières subdivisions.

La seconde division est assez régulière. La troisième subdivision est généralement antique; les autres ne le sont pas sans le mélange de quelques modernes.

La troisième division a le jambage du milieu de niveau, ou presque de niveau. La première subdivision reprend aux siècles prochains de Jesus-Christ, avant & après; la seconde, au second siècle, & encore plus au 3^e: la quatrième, aux deux premiers siècles; la cinquième, aux temps antérieurs à Jesus-Christ; la sixième & la septième sont beaucoup moins antiques.

La quatrième division, presque toujours irrégulière, se rapporte principalement au premier & au moyen âge.

Phénicienne } II. Grecque }
M M M M M {2} M M M M
M M M {3} M M H H H H V V V V M M M
M M M M M M M M M M M M M M M M M M
} H T T T T T

III. LATINE

Capitale des Inscriptions } M M M M M² M³ M⁴ M⁵ M⁶ M⁷ M⁸ M⁹ M¹⁰
M¹¹ M¹² M¹³ M¹⁴ M¹⁵ M¹⁶ M¹⁷ M¹⁸ M¹⁹ M²⁰ M²¹ M²² M²³ M²⁴ M²⁵ M²⁶ M²⁷ M²⁸ M²⁹ M³⁰
M³¹ M³² M³³ M³⁴ M³⁵ M³⁶ M³⁷ M³⁸ M³⁹ M⁴⁰ M⁴¹ M⁴² M⁴³ M⁴⁴ M⁴⁵ M⁴⁶ M⁴⁷ M⁴⁸ M⁴⁹ M⁵⁰
M⁵¹ M⁵² M⁵³ M⁵⁴ M⁵⁵ M⁵⁶ M⁵⁷ M⁵⁸ M⁵⁹ M⁶⁰ M⁶¹ M⁶² M⁶³ M⁶⁴ M⁶⁵ M⁶⁶ M⁶⁷ M⁶⁸ M⁶⁹ M⁷⁰
M⁷¹ M⁷² M⁷³ M⁷⁴ M⁷⁵ M⁷⁶ M⁷⁷ M⁷⁸ M⁷⁹ M⁸⁰ M⁸¹ M⁸² M⁸³ M⁸⁴ M⁸⁵ M⁸⁶ M⁸⁷ M⁸⁸ M⁸⁹ M⁹⁰
M⁹¹ M⁹² M⁹³ M⁹⁴ M⁹⁵ M⁹⁶ M⁹⁷ M⁹⁸ M⁹⁹ M¹⁰⁰ M¹⁰¹ M¹⁰² M¹⁰³ M¹⁰⁴ M¹⁰⁵ M¹⁰⁶ M¹⁰⁷ M¹⁰⁸ M¹⁰⁹ M¹¹⁰
M¹¹¹ M¹¹² M¹¹³ M¹¹⁴ M¹¹⁵ M¹¹⁶ M¹¹⁷ M¹¹⁸ M¹¹⁹ M¹²⁰ M¹²¹ M¹²² M¹²³ M¹²⁴ M¹²⁵ M¹²⁶ M¹²⁷ M¹²⁸ M¹²⁹ M¹³⁰
M¹³¹ M¹³² M¹³³ M¹³⁴ M¹³⁵ M¹³⁶ M¹³⁷ M¹³⁸ M¹³⁹ M¹⁴⁰ M¹⁴¹ M¹⁴² M¹⁴³ M¹⁴⁴ M¹⁴⁵ M¹⁴⁶ M¹⁴⁷ M¹⁴⁸ M¹⁴⁹ M¹⁵⁰
M¹⁵¹ M¹⁵² M¹⁵³ M¹⁵⁴ M¹⁵⁵ M¹⁵⁶ M¹⁵⁷ M¹⁵⁸ M¹⁵⁹ M¹⁶⁰ M¹⁶¹ M¹⁶² M¹⁶³ M¹⁶⁴ M¹⁶⁵ M¹⁶⁶ M¹⁶⁷ M¹⁶⁸ M¹⁶⁹ M¹⁷⁰
M¹⁷¹ M¹⁷² M¹⁷³ M¹⁷⁴ M¹⁷⁵ M¹⁷⁶ M¹⁷⁷ M¹⁷⁸ M¹⁷⁹ M¹⁸⁰ M¹⁸¹ M¹⁸² M¹⁸³ M¹⁸⁴ M¹⁸⁵ M¹⁸⁶ M¹⁸⁷ M¹⁸⁸ M¹⁸⁹ M¹⁹⁰
M¹⁹¹ M¹⁹² M¹⁹³ M¹⁹⁴ M¹⁹⁵ M¹⁹⁶ M¹⁹⁷ M¹⁹⁸ M¹⁹⁹ M²⁰⁰ M²⁰¹ M²⁰² M²⁰³ M²⁰⁴ M²⁰⁵ M²⁰⁶ M²⁰⁷ M²⁰⁸ M²⁰⁹ M²¹⁰
M²¹¹ M²¹² M²¹³ M²¹⁴ M²¹⁵ M²¹⁶ M²¹⁷ M²¹⁸ M²¹⁹ M²²⁰ M²²¹ M²²² M²²³ M²²⁴ M²²⁵ M²²⁶ M²²⁷ M²²⁸ M²²⁹ M²³⁰
M²³¹ M²³² M²³³ M²³⁴ M²³⁵ M²³⁶ M²³⁷ M²³⁸ M²³⁹ M²⁴⁰ M²⁴¹ M²⁴² M²⁴³ M²⁴⁴ M²⁴⁵ M²⁴⁶ M²⁴⁷ M²⁴⁸ M²⁴⁹ M²⁵⁰
M²⁵¹ M²⁵² M²⁵³ M²⁵⁴ M²⁵⁵ M²⁵⁶ M²⁵⁷ M²⁵⁸ M²⁵⁹ M²⁶⁰ M²⁶¹ M²⁶² M²⁶³ M²⁶⁴ M²⁶⁵ M²⁶⁶ M²⁶⁷ M²⁶⁸ M²⁶⁹ M²⁷⁰
M²⁷¹ M²⁷² M²⁷³ M²⁷⁴ M²⁷⁵ M²⁷⁶ M²⁷⁷ M²⁷⁸ M²⁷⁹ M²⁸⁰ M²⁸¹ M²⁸² M²⁸³ M²⁸⁴ M²⁸⁵ M²⁸⁶ M²⁸⁷ M²⁸⁸ M²⁸⁹ M²⁹⁰
M²⁹¹ M²⁹² M²⁹³ M²⁹⁴ M²⁹⁵ M²⁹⁶ M²⁹⁷ M²⁹⁸ M²⁹⁹ M³⁰⁰ M³⁰¹ M³⁰² M³⁰³ M³⁰⁴ M³⁰⁵ M³⁰⁶ M³⁰⁷ M³⁰⁸ M³⁰⁹ M³¹⁰
M³¹¹ M³¹² M³¹³ M³¹⁴ M³¹⁵ M³¹⁶ M³¹⁷ M³¹⁸ M³¹⁹ M³²⁰ M³²¹ M³²² M³²³ M³²⁴ M³²⁵ M³²⁶ M³²⁷ M³²⁸ M³²⁹ M³³⁰
M³³¹ M³³² M³³³ M³³⁴ M³³⁵ M³³⁶ M³³⁷ M³³⁸ M³³⁹ M³⁴⁰ M³⁴¹ M³⁴² M³⁴³ M³⁴⁴ M³⁴⁵ M³⁴⁶ M³⁴⁷ M³⁴⁸ M³⁴⁹ M³⁵⁰
M³⁵¹ M³⁵² M³⁵³ M³⁵⁴ M³⁵⁵ M³⁵⁶ M³⁵⁷ M³⁵⁸ M³⁵⁹ M³⁶⁰ M³⁶¹ M³⁶² M³⁶³ M³⁶⁴ M³⁶⁵ M³⁶⁶ M³⁶⁷ M³⁶⁸ M³⁶⁹ M³⁷⁰
M³⁷¹ M³⁷² M³⁷³ M³⁷⁴ M³⁷⁵ M³⁷⁶ M³⁷⁷ M³⁷⁸ M³⁷⁹ M³⁸⁰ M³⁸¹ M³⁸² M³⁸³ M³⁸⁴ M³⁸⁵ M³⁸⁶ M³⁸⁷ M³⁸⁸ M³⁸⁹ M³⁹⁰
M³⁹¹ M³⁹² M³⁹³ M³⁹⁴ M³⁹⁵ M³⁹⁶ M³⁹⁷ M³⁹⁸ M³⁹⁹ M⁴⁰⁰ M⁴⁰¹ M⁴⁰² M⁴⁰³ M⁴⁰⁴ M⁴⁰⁵ M⁴⁰⁶ M⁴⁰⁷ M⁴⁰⁸ M⁴⁰⁹ M⁴¹⁰
M⁴¹¹ M⁴¹² M⁴¹³ M⁴¹⁴ M⁴¹⁵ M⁴¹⁶ M⁴¹⁷ M⁴¹⁸ M⁴¹⁹ M⁴²⁰ M⁴²¹ M⁴²² M⁴²³ M⁴²⁴ M⁴²⁵ M⁴²⁶ M⁴²⁷ M⁴²⁸ M⁴²⁹ M⁴³⁰
M⁴³¹ M⁴³² M⁴³³ M⁴³⁴ M⁴³⁵ M⁴³⁶ M⁴³⁷ M⁴³⁸ M⁴³⁹ M⁴⁴⁰ M⁴⁴¹ M⁴⁴² M⁴⁴³ M⁴⁴⁴ M⁴⁴⁵ M⁴⁴⁶ M⁴⁴⁷ M⁴⁴⁸ M⁴⁴⁹ M⁴⁵⁰
M⁴⁵¹ M⁴⁵² M⁴⁵³ M⁴⁵⁴ M⁴⁵⁵ M⁴⁵⁶ M⁴⁵⁷ M⁴⁵⁸ M⁴⁵⁹ M⁴⁶⁰ M⁴⁶¹ M⁴⁶² M⁴⁶³ M⁴⁶⁴ M⁴⁶⁵ M⁴⁶⁶ M⁴⁶⁷ M⁴⁶⁸ M⁴⁶⁹ M⁴⁷⁰
M⁴⁷¹ M⁴⁷² M⁴⁷³ M⁴⁷⁴ M⁴⁷⁵ M⁴⁷⁶ M⁴⁷⁷ M⁴⁷⁸ M⁴⁷⁹ M⁴⁸⁰ M⁴⁸¹ M⁴⁸² M⁴⁸³ M⁴⁸⁴ M⁴⁸⁵ M⁴⁸⁶ M⁴⁸⁷ M⁴⁸⁸ M⁴⁸⁹ M⁴⁹⁰
M⁴⁹¹ M⁴⁹² M⁴⁹³ M⁴⁹⁴ M⁴⁹⁵ M⁴⁹⁶ M⁴⁹⁷ M⁴⁹⁸ M⁴⁹⁹ M⁵⁰⁰ M⁵⁰¹ M⁵⁰² M⁵⁰³ M⁵⁰⁴ M⁵⁰⁵ M⁵⁰⁶ M⁵⁰⁷ M⁵⁰⁸ M⁵⁰⁹ M⁵¹⁰
M⁵¹¹ M⁵¹² M⁵¹³ M⁵¹⁴ M⁵¹⁵ M⁵¹⁶ M⁵¹⁷ M⁵¹⁸ M⁵¹⁹ M⁵²⁰ M⁵²¹ M⁵²² M⁵²³ M⁵²⁴ M⁵²⁵ M⁵²⁶ M⁵²⁷ M⁵²⁸ M⁵²⁹ M⁵³⁰
M⁵³¹ M⁵³² M⁵³³ M⁵³⁴ M⁵³⁵ M⁵³⁶ M⁵³⁷ M⁵³⁸ M⁵³⁹ M⁵⁴⁰ M⁵⁴¹ M⁵⁴² M⁵⁴³ M⁵⁴⁴ M⁵⁴⁵ M⁵⁴⁶ M⁵⁴⁷ M⁵⁴⁸ M⁵⁴⁹ M⁵⁵⁰
M⁵⁵¹ M⁵⁵² M⁵⁵³ M⁵⁵⁴ M⁵⁵⁵ M⁵⁵⁶ M⁵⁵⁷ M⁵⁵⁸ M⁵⁵⁹ M⁵⁶⁰ M⁵⁶¹ M⁵⁶² M⁵⁶³ M⁵⁶⁴ M⁵⁶⁵ M⁵⁶⁶ M⁵⁶⁷ M⁵⁶⁸ M⁵⁶⁹ M⁵⁷⁰
M⁵⁷¹ M⁵⁷² M⁵⁷³ M⁵⁷⁴ M⁵⁷⁵ M⁵⁷⁶ M⁵⁷⁷ M⁵⁷⁸ M⁵⁷⁹ M⁵⁸⁰ M⁵⁸¹ M⁵⁸² M⁵⁸³ M⁵⁸⁴ M⁵⁸⁵ M⁵⁸⁶ M⁵⁸⁷ M⁵⁸⁸ M⁵⁸⁹ M⁵⁹⁰
M⁵⁹¹ M⁵⁹² M⁵⁹³ M⁵⁹⁴ M⁵⁹⁵ M⁵⁹⁶ M⁵⁹⁷ M⁵⁹⁸ M⁵⁹⁹ M⁶⁰⁰ M⁶⁰¹ M⁶⁰² M⁶⁰³ M⁶⁰⁴ M⁶⁰⁵ M⁶⁰⁶ M⁶⁰⁷ M⁶⁰⁸ M⁶⁰⁹ M⁶¹⁰
M⁶¹¹ M⁶¹² M⁶¹³ M⁶¹⁴ M⁶¹⁵ M⁶¹⁶ M⁶¹⁷ M⁶¹⁸ M⁶¹⁹ M⁶²⁰ M⁶²¹ M⁶²² M⁶²³ M⁶²⁴ M⁶²⁵ M⁶²⁶ M⁶²⁷ M⁶²⁸ M⁶²⁹ M⁶³⁰
M⁶³¹ M⁶³² M⁶³³ M⁶³⁴ M⁶³⁵ M⁶³⁶ M⁶³⁷ M⁶³⁸ M⁶³⁹ M⁶⁴⁰ M⁶⁴¹ M⁶⁴² M⁶⁴³ M⁶⁴⁴ M⁶⁴⁵ M⁶⁴⁶ M⁶⁴⁷ M⁶⁴⁸ M⁶⁴⁹ M⁶⁵⁰
M⁶⁵¹ M⁶⁵² M⁶⁵³ M⁶⁵⁴ M⁶⁵⁵ M⁶⁵⁶ M⁶⁵⁷ M⁶⁵⁸ M⁶⁵⁹ M⁶⁶⁰ M⁶⁶¹ M⁶⁶² M⁶⁶³ M⁶⁶⁴ M⁶⁶⁵ M⁶⁶⁶ M⁶⁶⁷ M⁶⁶⁸ M⁶⁶⁹ M⁶⁷⁰
M⁶⁷¹ M⁶⁷² M⁶⁷³ M⁶⁷⁴ M⁶⁷⁵ M⁶⁷⁶ M⁶⁷⁷ M⁶⁷⁸ M⁶⁷⁹ M⁶⁸⁰ M⁶⁸¹ M⁶⁸² M⁶⁸³ M⁶⁸⁴ M⁶⁸⁵ M⁶⁸⁶ M⁶⁸⁷ M⁶⁸⁸ M⁶⁸⁹ M⁶⁹⁰
M⁶⁹¹ M⁶⁹² M⁶⁹³ M⁶⁹⁴ M⁶⁹⁵ M⁶⁹⁶ M⁶⁹⁷ M⁶⁹⁸ M⁶⁹⁹ M⁷⁰⁰ M⁷⁰¹ M⁷⁰² M⁷⁰³ M⁷⁰⁴ M⁷⁰⁵ M⁷⁰⁶ M⁷⁰⁷ M⁷⁰⁸ M⁷⁰⁹ M⁷¹⁰
M⁷¹¹ M⁷¹² M⁷¹³ M⁷¹⁴ M⁷¹⁵ M⁷¹⁶ M⁷¹⁷ M⁷¹⁸ M⁷¹⁹ M⁷²⁰ M⁷²¹ M⁷²² M⁷²³ M⁷²⁴ M⁷²⁵ M⁷²⁶ M⁷²⁷ M⁷²⁸ M⁷²⁹ M⁷³⁰
M⁷³¹ M⁷³² M⁷³³ M⁷³⁴ M⁷³⁵ M⁷³⁶ M⁷³⁷ M⁷³⁸ M⁷³⁹ M⁷⁴⁰ M⁷⁴¹ M⁷⁴² M⁷⁴³ M⁷⁴⁴ M⁷⁴⁵ M⁷⁴⁶ M⁷⁴⁷ M⁷⁴⁸ M⁷⁴⁹ M⁷⁵⁰
M⁷⁵¹ M⁷⁵² M⁷⁵³ M⁷⁵⁴ M⁷⁵⁵ M⁷⁵⁶ M⁷⁵⁷ M⁷⁵⁸ M⁷⁵⁹ M⁷⁶⁰ M⁷⁶¹ M⁷⁶² M⁷⁶³ M⁷⁶⁴ M⁷⁶⁵ M⁷⁶⁶ M⁷⁶⁷ M⁷⁶⁸ M⁷⁶⁹ M⁷⁷⁰
M⁷⁷¹ M⁷⁷² M⁷⁷³ M⁷⁷⁴ M⁷⁷⁵ M⁷⁷⁶ M⁷⁷⁷ M⁷⁷⁸ M⁷⁷⁹ M⁷⁸⁰ M⁷⁸¹ M⁷⁸² M⁷⁸³ M⁷⁸⁴ M⁷⁸⁵ M⁷⁸⁶ M⁷⁸⁷ M⁷⁸⁸ M⁷⁸⁹ M⁷⁹⁰
M⁷⁹¹ M⁷⁹² M⁷⁹³ M⁷⁹⁴ M⁷⁹⁵ M⁷⁹⁶ M⁷⁹⁷ M⁷⁹⁸ M⁷⁹⁹ M⁸⁰⁰ M⁸⁰¹ M⁸⁰² M⁸⁰³ M⁸⁰⁴ M⁸⁰⁵ M⁸⁰⁶ M⁸⁰⁷ M⁸⁰⁸ M⁸⁰⁹ M⁸¹⁰
M⁸¹¹ M⁸¹² M⁸¹³ M⁸¹⁴ M⁸¹⁵ M⁸¹⁶ M⁸¹⁷ M⁸¹⁸ M⁸¹⁹ M⁸²⁰ M⁸²¹ M⁸²² M⁸²³ M⁸²⁴ M⁸²⁵ M⁸²⁶ M⁸²⁷ M⁸²⁸ M⁸²⁹ M⁸³⁰
M⁸³¹ M⁸³² M⁸³³ M⁸³⁴ M⁸³⁵ M⁸³⁶ M⁸³⁷ M⁸³⁸ M⁸³⁹ M⁸⁴⁰ M⁸⁴¹ M⁸⁴² M⁸⁴³ M⁸⁴⁴ M⁸⁴⁵ M⁸⁴⁶ M⁸⁴⁷ M⁸⁴⁸ M⁸⁴⁹ M⁸⁵⁰
M⁸⁵¹ M⁸⁵² M⁸⁵³ M⁸⁵⁴ M⁸⁵⁵ M⁸⁵⁶ M⁸⁵⁷ M⁸⁵⁸ M⁸⁵⁹ M⁸⁶⁰ M⁸⁶¹ M⁸⁶² M⁸⁶³ M⁸⁶⁴ M⁸⁶⁵ M⁸⁶⁶ M⁸⁶⁷ M⁸⁶⁸ M⁸⁶⁹ M⁸⁷⁰
M⁸⁷¹ M⁸⁷² M⁸⁷³ M⁸⁷⁴ M⁸⁷⁵ M⁸⁷⁶ M⁸⁷⁷ M⁸⁷⁸ M⁸⁷⁹ M⁸⁸⁰ M⁸⁸¹ M⁸⁸² M⁸⁸³ M⁸⁸⁴ M⁸⁸⁵ M⁸⁸⁶ M⁸⁸⁷ M⁸⁸⁸ M⁸⁸⁹ M⁸⁹⁰
M⁸⁹¹ M⁸⁹² M⁸⁹³ M⁸⁹⁴ M⁸⁹⁵ M⁸⁹⁶ M⁸⁹⁷ M⁸⁹⁸ M⁸⁹⁹ M⁹⁰⁰ M⁹⁰¹ M⁹⁰² M⁹⁰³ M⁹⁰⁴ M⁹⁰⁵ M⁹⁰⁶ M⁹⁰⁷ M⁹⁰⁸ M⁹⁰⁹ M⁹¹⁰
M⁹¹¹ M⁹¹² M⁹¹³ M⁹¹⁴ M⁹¹⁵ M⁹¹⁶ M⁹¹⁷ M⁹¹⁸ M⁹¹⁹ M⁹²⁰ M⁹²¹ M⁹²² M⁹²³ M⁹²⁴ M⁹²⁵ M⁹²⁶ M⁹²⁷ M⁹²⁸ M⁹²⁹ M⁹³⁰
M⁹³¹ M⁹³² M⁹³³ M⁹³⁴ M⁹³⁵ M⁹³⁶ M⁹³⁷ M⁹³⁸ M⁹³⁹ M⁹⁴⁰ M⁹⁴¹ M⁹⁴² M⁹⁴³ M⁹⁴⁴ M⁹⁴⁵ M⁹⁴⁶ M⁹⁴⁷ M⁹⁴⁸ M⁹⁴⁹ M⁹⁵⁰
M⁹⁵¹ M⁹⁵² M⁹⁵³ M⁹⁵⁴ M⁹⁵⁵ M⁹⁵⁶ M⁹⁵⁷ M⁹⁵⁸ M⁹⁵⁹ M⁹⁶⁰ M⁹⁶¹ M⁹⁶² M⁹⁶³ M⁹⁶⁴ M⁹⁶⁵ M⁹⁶⁶ M⁹⁶⁷ M⁹⁶⁸ M⁹⁶⁹ M⁹⁷⁰
M⁹⁷¹ M⁹⁷² M⁹⁷³ M⁹⁷⁴ M⁹⁷⁵ M⁹⁷⁶ M⁹⁷⁷ M⁹⁷⁸ M⁹⁷⁹ M⁹⁸⁰ M⁹⁸¹ M⁹⁸² M⁹⁸³ M⁹⁸⁴ M⁹⁸⁵ M⁹⁸⁶ M⁹⁸⁷ M⁹⁸⁸ M⁹⁸⁹ M⁹⁹⁰
M⁹⁹¹ M⁹⁹² M⁹⁹³ M⁹⁹⁴ M⁹⁹⁵ M⁹⁹⁶ M⁹⁹⁷ M⁹⁹⁸ M⁹⁹⁹ M¹⁰⁰⁰ M¹⁰⁰¹ M¹⁰⁰² M¹⁰⁰³ M¹⁰⁰⁴ M¹⁰⁰⁵ M¹⁰⁰⁶ M¹⁰⁰⁷ M¹⁰⁰⁸ M¹⁰⁰⁹ M¹⁰¹⁰
M¹⁰¹¹ M¹⁰¹² M¹⁰¹³ M¹⁰¹⁴ M¹⁰¹⁵ M¹⁰¹⁶ M¹⁰¹⁷ M¹⁰¹⁸ M¹⁰¹⁹ M¹⁰²⁰ M¹⁰²¹ M¹⁰²² M¹⁰²³ M¹⁰²⁴ M¹⁰²⁵ M¹⁰²⁶ M¹⁰²⁷ M¹⁰²⁸ M¹⁰²⁹ M¹⁰³⁰
M¹⁰³¹ M¹⁰³² M¹⁰³³ M¹⁰³⁴ M¹⁰³⁵ M¹⁰³⁶ M¹⁰³⁷ M¹⁰³⁸ M¹⁰³⁹ M¹⁰⁴⁰ M¹⁰⁴¹ M¹⁰⁴² M¹⁰⁴³ M¹⁰⁴⁴ M¹⁰⁴⁵ M¹⁰⁴⁶ M¹⁰⁴⁷ M¹⁰⁴⁸ M¹⁰⁴⁹ M¹⁰⁵⁰
M¹⁰⁵¹ M¹⁰⁵² M¹⁰⁵³ M¹⁰⁵⁴ M¹⁰⁵⁵ M¹⁰⁵⁶ M¹⁰⁵⁷ M¹⁰⁵⁸ M¹⁰⁵⁹ M¹⁰⁶⁰ M¹⁰⁶¹ M¹⁰⁶² M¹⁰⁶³ M¹⁰⁶⁴ M¹⁰⁶⁵ M¹⁰⁶⁶ M¹⁰⁶⁷ M¹⁰⁶⁸ M¹⁰⁶⁹ M¹⁰⁷⁰
M¹⁰⁷¹ M¹⁰⁷² M¹⁰⁷³ M¹⁰⁷⁴ M¹⁰⁷⁵ M¹⁰⁷⁶ M¹⁰⁷⁷ M¹⁰⁷⁸ M¹⁰⁷⁹ M¹⁰⁸⁰ M¹⁰⁸¹ M¹⁰⁸² M¹⁰⁸³ M¹⁰⁸⁴ M¹⁰⁸⁵ M¹⁰⁸⁶ M¹⁰⁸⁷ M¹⁰⁸⁸ M¹⁰⁸⁹ M¹⁰⁹⁰
M¹⁰⁹¹ M¹⁰⁹² M¹⁰⁹³ M¹⁰⁹⁴ M¹⁰⁹⁵ M¹⁰⁹⁶ M¹⁰⁹⁷ M¹⁰⁹⁸ M¹⁰⁹⁹ M¹¹⁰⁰ M¹¹⁰¹ M¹¹⁰² M¹¹⁰³ M¹¹⁰⁴ M¹¹⁰⁵ M¹¹⁰⁶ M¹¹⁰⁷ M¹¹⁰⁸ M¹¹⁰⁹ M¹¹¹⁰
M¹¹¹¹ M¹¹¹² M¹¹¹³ M¹¹¹⁴ M¹¹¹⁵ M¹¹¹⁶ M¹¹¹⁷ M¹¹¹⁸ M¹¹¹⁹ M¹¹²⁰ M¹¹²¹ M¹¹²² M¹¹²³ M¹¹²⁴ M¹¹²⁵ M¹¹²⁶ M¹¹²⁷ M¹¹²⁸ M¹¹²⁹ M¹¹³⁰
M¹¹³¹ M¹¹³² M¹¹³³ M¹¹³⁴ M¹¹³⁵ M¹¹³⁶ M¹¹³⁷ M¹¹³⁸ M¹¹³⁹ M¹¹⁴⁰ M¹¹⁴¹ M¹¹⁴² M¹¹⁴³ M¹¹⁴⁴ M¹¹⁴⁵ M¹¹⁴⁶ M¹¹⁴⁷ M¹¹⁴⁸ M¹¹⁴⁹ M¹¹⁵⁰
M¹¹⁵¹ M¹¹⁵² M¹¹⁵³ M¹¹⁵⁴ M¹¹⁵⁵ M¹¹⁵⁶ M¹¹⁵⁷ M¹¹⁵⁸ M¹¹⁵⁹ M¹¹⁶⁰ M¹¹⁶¹ M¹¹⁶² M¹¹⁶³ M¹¹⁶⁴ M¹¹⁶⁵ M¹¹⁶⁶ M¹¹⁶⁷ M¹¹⁶⁸ M¹¹⁶⁹ M¹¹⁷⁰
M¹¹⁷¹ M¹¹⁷² M¹¹⁷³ M¹¹⁷⁴ M¹¹⁷⁵ M¹¹⁷⁶ M¹¹⁷⁷ M¹¹⁷⁸ M¹¹⁷⁹ M¹¹⁸⁰ M¹¹⁸¹ M¹¹⁸² M¹¹⁸³ M¹¹⁸⁴ M¹¹⁸⁵ M¹¹⁸⁶ M¹¹⁸⁷ M¹¹⁸⁸ M¹¹⁸⁹ M¹¹

MINUSCULE

Romain { *1. Lombardique* } *3 Visigothique*
4 Saxon { *5. Gallican* } *6 Merovingien*
7 Allemand { *8. Carlovingien* } *9 Capetien*
10. Gothique

CURSIVE

D'Italie { *2. De France* } *3. D'Allemagne*
4. De la Grande Bretagne *5. D'Espagne*

La cinquieme division , remarquable par de longs jambages , ou du moins par l'un des jambages prolongés , est antérieure au 6^e siecle.

La sixieme division à figures hétéroclites , est concentrée dans le moyen âge.

La septieme division est composée d'*m* minuscules du moyen & du bas âge , dont le gothique a souvent fait des majuscules.

La huitieme division offre des *M* onciales ou rondes avec les gothiques , qui en sont dérivées. Cette division s'étend depuis le 4^e siecle jusqu'aux derniers temps du gothique , qui ne commence bien décidément qu'à la sixieme subdivision.

Capitales des manuscrits.

L'*M* capitale des manuscrits offre de la pure capitale dans les cinq premieres divisions , de l'onciale dans les sixieme & septieme , du gothique moderne dans les huitieme , neuvieme & dixieme , & quelques minuscules & cursives dans la sixieme.

MAJESTÉ. On ne connoît point de Souverain plus ancien que Gondemar, Roi des Visigoths , qui ait pris le titre de Majesté , *Labbe , Concil. t. 5 , col. 1623*. Ce Prince regnoit en Espagne dès l'an 610.

MAJORITÉ. Il est difficile de fixer l'âge de la majorité de nos Rois sous les Mérovingiens. On conjecture assez communément que c'étoit à quinze ans.

Dans la suite , la majorité fut retardée jusqu'à vingt-un ans , puisque Philippe Auguste , en 1184 , ayant dix-neuf à vingt ans , étoit regardé comme mineur. Philippe le Hardi est le premier

qui ait fixé la majorité à quatorze ans révolus. Charles V, par sa célèbre ordonnance de 1374, la détermina à treize ans & un jour; ce qui est depuis ce temps une loi d'Etat, *Thèse sur l'âge de la majorité, soutenue à Strasbourg en 1765.*

Quoique depuis l'établissement de cette loi, nos Rois aient été reconnus majeurs à l'âge qui y est prescrit, il paroît cependant que dans les commencements le Roi étoit encore mineur à cet âge pour ses affaires particulières : car au commencement du regne de Charles VI, le Procureur Général refusa, en 1385, de répondre dans plusieurs causes où le Roi avoit intérêt, & cela sous prétexte de sa minorité; ce qui fut applaudi. N'étoit-il pas cependant contradictoire & ridicule d'admettre assez de lumières pour gouverner le royaume dans un âge où l'on n'en trouvoit point assez pour conduire des affaires privées? Dans la suite on étendit la majorité des Rois même aux actes où il ne s'agissoit pas des fonctions de la royauté, *Luffan, Hist. de Charles VI, t. 1, p. 407.*

Les Portugais n'ont point eu d'âge fixe pour la majorité de leurs Rois. En Espagne, Alphonse le Sage avoit fixé cet âge à vingt ans : mais cette loi ne fut point suivie. En Dannemarck, une loi de 1665 la fixe à vingt ans. En Suède, depuis Charles XII, il a été déterminé à vingt & un ans. Les Anglois, par un règlement de 1751, ont statué que leurs Rois ne feroient majeurs qu'à dix-huit ans, *Thèse de Strasbourg, sur la Majorité, 1765.*

MAIRE DU PALAIS. La minorité du Roi Clovis II, sous la régence de la Reine Nanthilde, est l'origine & l'époque de la puissance des Maires

MAITRE. MALTOTE. MANDATS. 91

Du Palais. Les Souverains cependant garderent toujours l'extérieur du pouvoir & de l'autorité, quelque absolus que furent les Maires. Les actes & les diplomes se donnoient en leurs noms, & étoient datés des années de leur regne, *Vaissette, Hist. de Lang. t. 1, p. 362.* Il faut entendre sans doute ces actes & ces diplomes, de ceux qui regardoient le gouvernement en général : car il est de fait que les Maires du Palais, tels que Pépin & Carloman, par exemple, ont donné des diplomes en leur nom, avec le titre de Majordome, & celui d'*Inluster vir.* Voyez ILLUSTRE, & qu'ils imitoient les Rois en faisant signer par un référendaire leurs arrêts & leurs jugements, & ne signant eux-mêmes que les actes essentiels.

MAITRE. Ce fut sous Honoré III, que les Vice-Chanceliers de l'Eglise Romaine commencerent à se qualifier du titre de *Maître*, sans doute du Sacré Palais. Aussi faut il qu'une bulle solennelle ou pancarte, depuis 1230, offre cette qualité avant celle de Vice-Chancelier, ou bien elle seroit suspecte. Voyez CHANCELIER.

MALTOTE. Le nom de maltote, *mala tolta* ou *malè tolta*, n'est point si récent, & ne pourroit faire soupçonner de nouveauté un acte où il se rencontreroit. Il étoit connu en France dès l'an 1292.

MANDATS. Les mandats, *mandata*, sont des ordres par écrit, enjoins par des personnes d'autorité; tels furent les mandats apostoliques, selon lesquels les Collateurs étoient obligés de conférer le premier bénéfice vacant à la personne qui y étoit désignée par le Pape. Le Concile de Trente les abolit entièrement.

Les pleins pouvoirs des Plénipotentiaires s'inf-

92 MANIFESTE. MANUMISSION.

titulerent aussi *mandata*, *Preuves de l'Hist. de Lang. t. 3, col. 532. . . Concil. t. 12, col. 545; t. 14, col. 95, 114, 135, 156, 795.*

La signification la plus commune du mot *mandat*, *mandatum*, rentre dans notre terme *ordonnance*. Voyez PROCURATION.

MANIFESTE. L'origine des manifestes ne remonte guere plus haut que le 14^e siecle. Leur nom vient de ce que ces sortes de pieces commençoient par *Manifestum est*.

MANUMISSION. Voy. AFFRANCHISSEMENT.

MANUSCRIT. On cherche à répandre, dans les différentes parties de cet ouvrage, tous les indices propres à connoître l'âge des manuscrits : ce que l'on dit aux mots, ECRITURES, ALINEA, LIGNES, PARCHEMIN, ORTHOGRAPHE, MOTS, ABBRÉVIATION, PONCTUATION, SIGNATURES, RECLAMES, &c. &c. &c. concourent à cette fin. La forme extérieure d'un manuscrit n'est pas d'un grand secours pour cela : tout ce que l'on en peut dire, c'est que lorsqu'elle est quarrée, elle donne un préjugé favorable d'antiquité, quoiqu'on en voie cependant quelques-uns de récents sous cette forme.

Il existe des manuscrits antérieurs de beaucoup aux plus anciens diplomes. Tous les siecles, au moins depuis le 3^e, en fournissent un nombre plus ou moins considérable. Les plus anciens manuscrits qui existent ne sont pas portés au delà du 3^e siecle par les Antiquaires : encore n'a-t-on pas de preuves bien certaines d'une si haute antiquité.

Quoiqu'il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de traiter des langues orientales, cependant on ne croit pas devoir passer sous silence ce qui
peut

peut contribuer à distinguer l'âge des manuscrits hébreux.

Les manuscrits anciens ne portent & ne doivent porter aucune note chronologique : c'est par la forme de l'écriture ou par les indices historiques qu'on en doit juger. Le savant Jablonski, *Pref. sur les Bibles Hébraïques de Berlin*, §. 37, indique quatre moyens pour suppléer aux dates. 1^o Une écriture simple, & élégante sans affectation, annonce la plus haute antiquité, lorsqu'on n'y trouve pas, sur-tout, les notes *queri* & *kethib*, par lesquels on est averti que la manière de prononcer, & celle d'écrire, sont absolument différentes.

2^o. La mafsôre ne doit point paroître dans les Bibles très anciennes : si l'on n'y voyoit qu'un petit nombre de traits mafsôrétiques, le manuscrit de la Bible ne perdrait que peu de chose de sa grande antiquité. S'il renferme la petite mafsôre seule, c'est un indice du moyen âge : mais s'il contient la petite & la grande mafsôre, il annonce les bas temps, en supposant toujours que le texte & la mafsôre ne portent pas différents caractères d'antiquité.

3^o. Si les cinq livres de Moïse & les autres sections de la loi ne se trouvent point distingués, on doit juger le manuscrit d'un âge fort reculé.

4^o. Si l'on n'y voit ni corrections ni interpolations critiques, c'est un préjugé très favorable.

Au jugement de quelques Savants, les manuscrits hébreux en lettres quarrées ne sont pas fort anciens.

Tout manuscrit hébreux qui porte une date formelle ou des notes chronologiques qui s'annoncent pour être antérieures au 10^e siècle, est

94 MARGE. MARQ. MATRIC. MÉM.

cenfé, felon les meilleurs Antiquaires, le fruit de l'impofture. Les anciens manufcrits grecs & hébreux n'annoncent pas leur âge.

Les manufcrits hébreux écrits en Efpagne font en lettres quarrées : ceux des Italiens & des François font en caractères plus arrondis : ceux des Juifs Allemands font hériffés de pointes ; on y reconnoît le goût gothique des 14^e & 15^e fiècles.

MARGE. On ne peut rien établir de fixe touchant les marges des manufcrits & des chartes. Le 12^e fiècle cependant en offre, mais peu, ou de très petites.

MARQUIS. Charlemagne, pour foulager les Comtes, voyez COMTES, créa des Officiers chargés de garder les frontieres nommées alors *Marchæ*, *Marcæ*, l'entrée ou les marches de l'Etat ; & delà, l'on appella ces Gouverneurs *Marchiones*, Marquis. Il n'y a pas long-temps qu'ils ont le pas fur les fimples Comtes.

MATRICULES. Les pieces anciennes intitulées matricules, *matrices*, *matricula*, contiennent les catalogues des foldats ou de ceux qui doivent au fifc.

MÉMORIAUX. On donna dans l'antiquité le nom de *Mémorial* à toutes fortes de chartes, diplomes, pieces d'un procès, & particulièrement aux notices : cet ufage a duré long-temps.

MENACES. On a donné à l'article CLAUSE COMMINATOIRE une idée des menaces dont ufoient ceux qui fe lioient par quelques contrats, ou qui faisoient quelque acte de donation ou de fondation : mais on n'a pas fuivi ces fortes de menaces dans les bulles, dans les diplomes & les chartes ; détail dans lequel il eft néanmoins in-

intéressant d'entrer , sans répéter ce qui a été dit au mot IMPRÉCATION , touchant les menaces spirituelles : il ne fera question ici que des menaces temporelles , dont les Papes , les Rois & les particuliers même firent assez souvent usage.

Paschal I est le premier Pape que l'on trouve avoir imposé , dans une de ses bulles , une peine pécuniaire à ceux qui la transgresseroient. Ce furent les donations des Rois de France faites au S. Siege , qui autoriserent sans doute les Papes à cette entreprise inconnue pour eux jusqu'alors. Soit que ces sortes de menaces n'aient point été du style de leur Chancellerie , soit qu'ils aient reconnu qu'elles n'étoient point de la compétence de leur caractère ; ils l'employèrent rarement depuis , se contentant des anathêmes , des malédictions , & autres menaces spirituelles. On peut donc poser en règle , que les peines pécuniaires feroient taxer les bulles de faux avant le 6^e siècle , feroient naître de violents & légitimes soupçons avant le 8^e , & les rendroient suspectes avant le 9^e.

Plusieurs actes ecclésiastiques des 8^e , 9^e & 10^e siècles font mention de peines pécuniaires qu'ils imposent sur les transgresseurs des chartes : les formules qui exprimoient la menace de ces amendes , quoique d'usage dans tout pays , offrent une assez grande variété. Au 11^e siècle , ces peines pécuniaires furent plus rares , sur-tout en France , quoiqu'elles ne furent jamais universelles. Les menaces temporelles subsisterent aussi dans le siècle suivant : mais elles y furent encore moins fréquentes , sur-tout depuis 1150. Mais ensuite on n'en apperçoit presque plus nulle part ; cependant elles avoient encore lieu dans les char-

res épiscopales d'Italie au 14^e siècle. On peut donc assurer que les peines pécuniaires ne rendent pas suspects les actes ecclésiastiques depuis l'an 656 jusqu'au 14^e siècle.

Les diplômes des Empereurs Romains du second siècle ordonnent l'exécution de leur volonté sous peine d'amende, *De Re Dipl.* p. 97. Sans doute que dans les siècles suivants leurs successeurs les imiterent en ce point; car il est probable que c'est d'eux que nos premiers Rois adopterent cet usage. Non seulement ils cherchoient à intimider par les menaces de peines pécuniaires; Grégoire de Tours, l. 9, c. 20; l. 6, c. 46, atteste, en outre, que Chilpéric ordonnoit dans ses lettres qu'on arrachât les yeux aux réfractaires à ses diplômes.

Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que dans le 6^e siècle, on trouve ces sortes de menaces dans les chartes des particuliers qui n'avoient pas trop la puissance de les réaliser.

Les Rois de France du 7^e siècle n'employèrent que très rarement dans leurs diplômes la menace pécuniaire; au lieu que les Rois d'Espagne du même temps prodiguent dans leurs édits les menaces temporelles & spirituelles. Les chartes privées continuent d'en faire mention.

Les Carlovingiens ne s'y astreignent point: Charlemagne en fit pourtant quelquefois usage. Quelques Empereurs de cette race en firent autant. Mais Charles le Gros est peut-être le seul du 9^e siècle, *Bouquet*, t. 9, p. 348, qui ait ajouté la peine de mort aux peines pécuniaires.

Les chartes privées des 8^e & 9^e siècles firent un si grand usage de ces menaces, qu'on se contenta souvent d'intimider par les amendes, privative,

ment à toute autre peine, sur-tout dans le dernier.

La menace pécuniaire reprend vigueur au 10^e siècle dans les diplomes, & continue dans les chartes. Elle se soutient par-tout au 11^e siècle, & est commune à tous les Souverains, à tous les Seigneurs, & à toutes les personnes privées.

Au 12^e siècle, elle est un peu plus rare dans les diplomes de nos Rois que dans le précédent; mais ailleurs elle est fort en vogue. Dans le 13^e, elle l'emporte, quoiqu'en diminuant sensiblement, sur les menaces spirituelles: mais dans le 14^e & depuis, excepté dans les ordonnances des Souverains, & dans les sentences de leurs Cours, on ne trouve plus de menaces d'amende ou de peines pécuniaires.

En général, on peut dire que depuis l'établissement de la monarchie françoise, les peines pécuniaires & corporelles ont été usitées dans les chartes de donation ou de fondation jusqu'au 14^e siècle.

MESSE. Un diplôme de Charlemagne en faveur de l'Abbaye de S. Arnould de Metz, délivré en 783, *Hist. Episc. Mettens. p. 180*, porte à croire que dès le 8^e siècle, on fondoit des messes pour les défunts. Une notice chartulaire de l'Abbaye de Redon, de 868, offre en même temps, *Lobin. Hist. de Bretag. t. 2, col. 68*, une preuve des fondations de messes, & l'une des plus anciennes stipulations de prières nombrées qu'on connoisse. L'Abbé s'engage, pour une restitution de fonds, à acquitter trois cents messes & cent pseautiers. Voyez PRIERES.

MÉTROPOLITAIN. Les titres qui distinguerent les qualités de certains Evêques ne com-

mencerent guere qu'au 4^e siecle. Le titre de *Métropolitain* passa en Occident vers le 5^e siecle. Au 6^e, les simples Métropolitains étoient souvent qualifiés du titre de *Patriarches*, & quelquefois simplement de celui d'*Archevêques*, tant en France qu'en Italie. Les Métropolitains ne prirent eux-mêmes cette qualification en France, qu'aux 8^e & 9^e siecles, temps auquel ils préféreroient néanmoins celle d'*Archevêques*. Il n'y auroit donc rien de surprenant de rencontrer le titre de Métropolitain dans le corps des actes, dès le 5^e siecle; mais il rendroit fausse une chartre où il paroîtroit dans la suscription.

MINUSCULE. Voyez ECRITURE.

MINUTE. Les minutes sont de véritables originaux, ainsi nommées parcequ'elles ont coutume d'être en écriture plus menue; comme les grosses, *grossa*, empruntent leur nom de ce qu'étant mises au net, les lettres en sont plus grosses & mieux formées.

Dans le compulsoire des actes des Notaires anciens, il est certaines précautions à prendre pour éviter de se tromper. Le projet ou le brouillon d'un acte se qualifie du nom de *minute*, ainsi que l'acte même rédigé au net. Le Notaire, après avoir dressé un premier brouillon, qui contenoit purement les articles proposés entre les parties, mettoit au net l'acte vraiment original, qui comprenoit les articles arrêtés avec les formalités requises. Ensuite le Notaire signoit l'acte, ce qui s'appelloit *complere*; & les parties le signoient avec lui, & cela s'appelloit *absolvere*. Puis il remettoit l'acte au Tabellion, qui le gardoit & en délivroit aux parties des copies authentiques qui s'appelloient *grosse*. Lorsque toutes ces formali-

tes ne se trouvent point observées dans un acte du temps auquel on les passoit pardevant Notaires, on doit le regarder plutôt comme un brouillon, que comme une véritable minute.

Voyez NOTAIRES, SIGNATURES.

Il n'est pas certain que les Tabellions des Romains aient gardé leurs minutes en tant que simples projets : mais il est hors de doute qu'ils conservoient les minutes prises pour copies mises au net.

Par rapport aux minutes des Tabellions des bas siècles, voici ce qu'il y a de certain : En 1197, Bertram, Evêque de Metz, institua les *Amans*, *Amanuenses*, qui étoient des Gardes-Notes dépositaires de tous les actes des particuliers : cet usage ne fut pas suivi par-tout. Philippe le Bel, étant à Amiens au mois de Juillet 1304, fit une ordonnance, *Ordonn. du Louv. t. 1, p. 417*, qui enjoit aux Tabellions ou Notaires publics de transcrire dans leur protocole ou registre tous les actes passés chez eux. Malgré cette ordonnance, la plupart des minutes des Notaires ne furent que sur des feuilles détachées jusqu'à Louis XII, qui renouvella l'ordonnance, & en excepta spécialement les Notaires du Châtelet de Paris. François I, après avoir réglé, par son ordonnance donnée à Villers-Coterets au mois d'Août 1539, que les minutes des contrats seroient inférées au long dans les registres & protocoles, *Fontanon, l. 3, p. 707*, ordonne qu'à la fin de ladite insertion soit apposé le seing du Notaire ou Tabellion qui aura reçu ledit contrat. On ne connoît pas de loi précise plus ancienne qui ait imposé aux Notaires la nécessité de signer leurs minutes.

MOINE. S. Eusebe de Verceil paroît être le premier Moine élevé à l'épiscopat dans l'Eglise d'Occident , puisque S. Ambroise dit de lui qu'il est le premier qui joignit à la vie épiscopale la vie monastique.

Les Moines ont été , dès le commencement , élevés à la cléricature ; & l'ordre monastique étoit , dès le 6^e siècle , si essentiellement associé au Clergé , que dans Grégoire de Tours les noms de Clercs & de Moines , sont indistinctement pris l'un pour l'autre. Il y a quelque chose de mieux : c'est que , depuis le milieu du 8^e siècle , le nom de monastere se communiqua à des églises séculières , & que nombre d'églises cathédrales sont appelées *cænobium* & *monasterium* , soit parceque les Moines s'introduisirent dans les cathédrales , soit parceque S. Chrodegand , Evêque de Metz , & le Concile d'Aix-la-Chapelle de l'an 816 , firent des regles qui rendirent les Chanoines *réguliers* , c'est-à-dire vivants en commun , sans néanmoins faire de vœux , comme font ceux que nous comprenons actuellement sous le nom de *chanoines réguliers*. L'usage des vœux solennels ne s'est introduit à l'égard de ces derniers , que dans le 11^e siècle. Avant l'époque ci-dessus , c'est-à-dire avant le milieu du 8^e siècle , le nom d'abbaye ou de monastere désigne constamment une communauté de Moines ; & il est très rare que le nom de monastere ait été donné à d'autres églises qu'à celles qui appartenoient véritablement à des Moines. Dans les chartes d'Espagne des 10^e & 11^e siècles , on trouve l'expression singulière de *Toga Monachorum* , pour désigner une communauté de Moines , *Perez , Dissert. Eccles. p. 58.*

De ce que la qualité de Moines ne se trouve pas spécifiée dans les signatures des actes d'une maison, on n'en peut pas conclure que ce ne fût pas une communauté; car, jusqu'au 12^e siècle, les Bénédictins, par exemple, ne prirent presque jamais, *Annal. Bened. t. 2, p. 148, t. 4, p. 336... Juenin, Nouv. Hist. de Tournus, part. 1, p. 19*, d'autre qualité que celle de l'ordre ecclésiastique auquel ils étoient promus.

Les Abbés & les Moines commencerent dès l'an 734 à souscrire comme témoins les actes de donation qu'on faisoit à leur monastere : les donations se font pourtant toujours faites au monastere, *Annal. Bened. t. 1, p. 273*, & non à l'Abbé en particulier. C'est une erreur des derniers temps qui a attribué quelques biens & les droits honorifiques des abbayes à l'Abbé seul.

Les sociétés de prieres & de bonnes œuvres étoient établies de monastere à monastere au 8^e siècle, *Epist. 74 & 84, inter Bonifacianas*.

Quoique, dans le 10^e siècle, les monasteres & les Moines se fussent considérablement multipliés, cependant, jusques dans le 11^e siècle, les Bénédictins & les Ordres naissants de Cisteaux & des Chanoines réguliers de S. Augustin vivoient avec tant d'édification, qu'elle leur concilia le respect & l'estime publique. Une confiance entiere en leur probité avoit porté la France & l'Espagne à les admettre comme témoins dans leurs propres causes, & à ajouter foi en justice aux notices privées qu'ils dressaient eux-mêmes des donations faites en leur faveur.

Dès le 9^e siècle, l'Empereur Louis le Débonnaire, frappé de la pureté de leurs mœurs, leur avoit accordé un privilege, *Duchesne, t. 3.*

p. 685, qui défendoit à qui que ce fût d'obliger les Abbés ou les Moines à jurer : mais ce privilege ne fut plus admis aux 11^e & 12^e siècles. Voyez FAUSSAIRE. On trouve cependant jusques dans le 13^e siècle, vers 1231, qu'ils étoient encore admis, *De Re Dipl.* p. 604, comme témoins dans leurs propres causes.

Un acte de 1256 constate, *Martene, ampliff. Collect. tom. 1, p. 1330*, qu'un Moine, avec la seule permission de son Abbé & de son Chapitre, pouvoit quitter le monastere où il avoit fait vœu de stabilité, & même passer dans un autre Ordre.

Jusques dans le 14^e siècle, *Gall. Christ. t. 7, p. 131*, on conserva l'ancien usage d'offrir irrévocablement des enfants dans les monasteres. On donnoit le voile de la religion à des filles de huit ans. Le pere ou la mere faisoient, pour & au nom de leurs enfants, les vœux requis, & l'enfant se trouvoit lié pour toujours, pour ainsi dire sans le savoir.

On trouve, dans le 12^e siècle, des Religieuses laïques : c'étoit apparemment des filles retirées, dans le goût des Béguinages de Flandres, ou dans la forme des Chanoinesses de Mons & de Maubeuge.

MONITOIRES. C'est le Pape Alexandre III qui introduisit, dans le 12^e siècle, l'usage des monitoires, devenus si communs dans les derniers temps. Ils firent naître, à la fin de ce siècle & dans le suivant, une multitude d'actes d'une forme nouvelle. Avant ce Pape, on séparoit bien de la communion des fideles ceux qui étoient tombés dans de grands crimes ; mais jusqu'à son pontificat, on ne trouve point d'exemple qu'on ait obligé ceux qui avoient connoissance de quelque

crime à venir le révéler sous peine d'excommunication. La première formule des monitoires, tels que nous les avons aujourd'hui, se trouve dans les Extravagantes de Jean XXII.

MONOGRAMME. Les monogrammes sont des caractères factices ou des chiffres composés de toutes ou des principales lettres d'un nom. Les monogrammes qui tirent leur origine des liaisons, des conjonctions & des enclaves, sont donc un assemblage de plusieurs caractères entrelacés qui semblent n'en former qu'un seul. On commença d'abord par joindre ensemble deux ou trois lettres, *Buonarruoti Osserv. sopra framm. di vetro*, p. 237, pour se ménager un espace qui pût contenir le mot qu'on vouloit écrire; de là on passa tout naturellement à la conjonction de toutes les lettres dont il étoit composé.

Cette sorte d'écriture très ancienne fait souvent éprouver à ceux qui veulent la déchiffrer, des difficultés insurmontables : les plus habiles s'y sont souvent trompés.

Les nouveaux Diplomatistes relevent à ce sujet une méprise de Dom Mabillon même. Ils soutiennent & prouvent presque démonstrativement qu'il a mal interprété un monogramme de Clovis II, qu'on trouve sur un diplôme qui confirme le privilège d'exemption accordé au monastère de S. Denys par S. Landry.

Les monogrammes sont parfaits ou imparfaits : parfaits, quand toutes les lettres qui composent le mot y sont exprimées; ils étoient tous tels aux 8^e, 9^e & 10^e siècles : imparfaits, quand il n'y a qu'une partie des lettres exprimée; tels étoient tous ou presque tous les plus anciens monogrammes dont on n'a des modèles que par les mé-

dailles ou les monnoies. Ces sortes de chiffres remontent bien au delà de Jésus-Christ : & pour la France , quoique l'on trouve dans M. le Blanc une médaille de Pépin avec un monogramme , son fils Charlemagne est ordinairement regardé comme le premier qui en introduisit l'usage sur nos monnoies. Il subsistoit encore sous le Roi Robert ; mais il n'en fut plus question depuis. Comme les monogrammes des monnoies n'entrent point dans le plan de cet ouvrage , on n'y insistera pas plus long-temps.

Les monogrammes des diplomes , outre le mot propre *monogramma* , sont souvent désignés dans les annonces par *nominis anagrammate* , *charactere* , *signaculo* , *nomine* , *propriâ manu* , *annotatione* , &c. Voyez ANNONCE.

Tout ce qu'on peut dire sur l'antiquité des monogrammes dans les actes , c'est que , puisqu'on en trouve en France dès le commencement du 7^e siècle , *Suppl. de Re Dipl. p. 69.... De Re Dipl. p. 110, 377, 378, 606, 608* , & que les Rois Lombards en usoient alors , on peut bien les faire remonter au moins au siècle précédent. Depuis Charlemagne , on vit des exemples de cette coutume dans tous les pays de l'Europe. Les Capétiens la suivirent d'abord assez exactement ; ensuite ils s'en écartèrent tous les jours de plus en plus : enfin , vers le commencement du 14^e siècle , ils renoncèrent tout à fait aux monogrammes ; & les derniers monogrammes royaux que l'on trouve en France sont de Philippe le Bel , mort le 29 Novembre 1314. Depuis , on n'en rencontre plus , même dans les diplomes les plus solennels. Ils étoient déjà devenus rares partout dès le milieu du 12^e siècle. Les Empereurs

ne les abandonnerent que plus de cinquante ans après; & ce fut Maximilien premier qui en supprima l'usage dans les diplomes impériaux, & qui y substitua en 1486 celui de la souscription de sa propre main.

Dès le commencement du 9^e siècle, on connoît des monogrammes du nom des Papes, qui servoient de signatures; mais ils n'en usèrent que dans ce siècle. Toutes bulles, hors de cette époque, qui en seroient munies, seroient pour le moins suspectes. En revanche, ils mirent souvent en monogramme leur salutation finale *bene valet*; encore ne fut-ce qu'après le 10^e siècle. Voyez SALUTATION, SOUSCRIPTION.

Il n'y eut pas jusqu'aux Evêques & aux Abbés qui, à l'imitation des Rois, commencèrent dans le 9^e siècle à user du monogramme pour tenir lieu de leur signature. Les exemples d'abord en furent rares; mais ils devinrent assez communs dans le 12^e.

La position du monogramme a beaucoup varié; mais on les plaçoit plus communément ou entre les titres honorifiques du Prince, ou après le mot *signum*. C'est cette dernière place que tiennent les monogrammes carlovingiens; & les paroles qui indiquent ce signe sont toujours de la main du Chancelier ou Notaire, qui souscrit lui-même un peu au dessous du Prince.

Les monogrammes n'étoient pas indifféremment admis dans tous les diplomes royaux: ils n'avoient pas lieu dans tous les mandats, jugements & arrêts où le Roi parloit: ils étoient rares quand les diplomes portoient les signes ou les souscriptions des Grands ou des Prélats.

Nos Rois pour la plupart ne les composèrent

point de plus d'un mot : c'étoit leur nom propre ; dont ils avoient coutume d'exprimer toutes les lettres. Quelques-uns pourtant y firent entrer le mot *Rex*. Les Empereurs depuis Henri II y introduisirent au moins les initiales de plusieurs autres mots , ce qui les rend très difficiles à déchiffrer.

De tous nos Rois , il n'y eut peut-être que Charles le Chauve qui écrivit son monogramme en rouge ; encore ne fut-ce que depuis son avènement à l'empire , & seulement quand son Chancelier contresignoit ses diplomes : tous les autres sont en noir.

Les especes de monogrammes varioient encore plus souvent que les noms : on peut pourtant les rappeler presque tous à trois especes principales. Ou ils formoient des croix dont le centre fut assez souvent un losange ; on en trouve un exemple , *tome 1 , pl. 1 ; de l'écriture allongée* ; ils ont commencé sous cette forme sur le déclin du 8^e siècle , & n'ont duré que jusqu'à la fin du 11^e : ou ils paroissoient sous la forme d'une croix de Saint André , ou sous celle d'une H. Ces dernières , qui étoient en quarré , ont paru dès les premières années du 9^e siècle , & n'ont cessé absolument que vers le 14^e.

En général , on ne peut rien conclure de la dissemblance des monogrammes d'un même Prince , ni quant à leurs figures , ni quant à leurs traits ; rien de plus commun que cette dissemblance. D'un grand nombre de monogrammes qui nous restent du Roi Robert , on n'en trouve point qui se ressemblent.

Quant à la main qui a tracé le monogramme , il est assez difficile de distinguer quelle elle est , si c'est celle du Prince ou de son Chancelier.

Tout ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que, si l'annonce porte expressément que le monogramme vient de la propre main du Roi, on peut juger que le Chancelier n'y a point eu de part.

Le Glossaire du Ducange, t. 4, col. 1017, dit que les Rois de France, lorsqu'ils ne formoient pas leur monogramme de leur propre main, ordonnoient qu'il fût tracé au pied de leurs diplomes. On ne pense pas qu'il faille absolument s'en fier à cette règle, & croire que le *jussimus* que l'on trouve alors dans l'annonce soit une preuve bien décisive que le monogramme n'ait point été tracé de la main du Roi même.

MONTRES. Les actes des anciens chartriers intitulés *montres*, *monstræ*, *monstrationes*, étoient des listes des gens de guerre que les Seigneurs devoient fournir à leur Souverain à tels gages : ils étoient ordinaires aux 14^e & 15^e siècles. C'est de ce mot qu'est venu le terme de *montre*, pour dire *paie du soldat*.

MONUMENTS. Sous le mot de monuments, dans la basse latinité *monumina*, *munitiones*, &c. on comprend non seulement toutes sortes d'anciens titres, comme diplomes, chartes, privilèges, &c. mais encore tout ce qui peut nous donner des éclaircissements sur l'antiquité, comme les inscriptions lapidaires & métalliques, les monnoies, les médailles, les tombes, &c. C'est un mot générique. Voyez DIPLOMES, PAGES, ECRITURES, ENSEIGNEMENTS, &c.

MOTS. Les manuscrits de la plus haute antiquité ne paroissent pas composés de mots ; on diroit que ce n'est qu'une suite de lettres serrées les unes auprès des autres, sans aucune division ni distinction quelconque. Cette confusion des

mots entre eux marque des temps antérieurs au 9^e siècle : elle caractérise particulièrement les manuscrits antérieurs à Charlemagne , & les diplomes antérieurs à Pépin le Bref. Cette règle diplomatique est généralement reconnue de tous les Auteurs.

Cependant , plus d'un siècle avant Charlemagne , on découvre des espaces entre les mots , bien peu considérables il est vrai , & si peu sensibles , qu'il faut de l'attention pour s'en appercevoir. Au 8^e siècle , on commença à séparer les mots par des distances plus marquées & plus régulières. Dès le 9^e , ces espaces sont singulièrement observés dans certains manuscrits ou diplomes ; dans d'autres , ils ne le font qu'en partie. Un défaut qui manifeste tout d'un coup la fin du 8^e ou le commencement du 9^e siècle , c'est d'avoir une partie des mots bien & l'autre mal distinguée , & sur-tout d'avoir des mots coupés souvent par un ou deux intervalles. Voy. PONCTUATION.

Jusqu'à la fin du 6^e siècle , ou vers les commencements du suivant , les Ecrivains n'ont donc point ordinairement séparé les mots par des intervalles , si ce n'est aux *alinéa* , & aux endroits où le sens est suspendu ou fini. La séparation des mots , quoique peu considérable , commença dès les 5^e , 6^e & 7^e siècles. Les mots encore joints de temps en temps caractérisent les manuscrits du 8^e & du 9^e siècle , à la fin duquel les mots de quelques manuscrits ne sont pas encore tous séparés , excepté les temps de Charlemagne & de Louis le Débonnaire.

MOTUS PROPRII. On a donné le nom de *motus proprii* à un nouveau genre de constitutions papales ,

papales, dont Innocent VIII est l'auteur, parce-que le Pape les donne de sa pleine autorité & de son propre mouvement. Les Papes en firent, au 16^e siècle, un usage presque égal à celui des bulles & des brefs, en sorte que l'on vit assez ordinairement, & selon les circonstances, trois sortes de constitutions.

Les *motus proprii*, qui étoient une espece de brefs, ne s'écartent guere de la formule initiale qui convenoit à ces derniers, *Pius Papa quintus*, *Paulus Papa tertius*; au lieu de mettre, comme dans les bulles, *N. Episcopus servus servorum Dei*.

Une distinction certaine entre les brefs & les *motus proprii*, c'est que ces derniers ne sont jamais munis de sceaux, & que la signature du Pape y supplée; au lieu que les premiers ont toujours le sceau du pêcheur, qui est de cire rouge, mais non pas de cire d'Espagne. Outre cela, les dates sont différentes: celles des brefs portent le lieu, le quantième du mois à notre mode, l'ere vulgaire en chiffres, & l'année du pontificat; les *motus proprii* énoncent, au contraire, le jour du mois à la maniere des bulles, c'est-à-dire par les calendes, & ne font aucune mention de l'année du Seigneur ou de l'incarnation. Ces différences eurent toujours lieu, & ne cessèrent point de spécifier ces trois sortes d'actes.

Les *motus proprii* devinrent plus rares dans le 17^e siècle: quand ils commencent par *motu proprio*, ils ne concernent que la ville de Rome.

Les constitutions appelées *motus proprii* seroient donc suspectes avant le milieu du 15^e siècle.

110 MOTUS PROPRII.

cle, & fausses si elles étoient scellées en plomb à la manière des bulles, ou en cire rouge sous le sceau du pêcheur à la manière des brefs Il faut qu'elles soient sans sceaux, mais munies de la signature du Pape. *Voyez* BREF.

MUNDEBURGE. *Voyez* CHARTE.



N.

LES *N* lapidaires à jambages détachés , prolongés en haut , écartés obliquement , courbés en dehors par le bas , sont communément de la plus haute antiquité.

Les *N* en forme d'*H* ; ou dont la traverse est inclinée obliquement entre deux perpendiculaires qu'elle unit , marquent le moyen âge. Aux 5^e , 6^e & 10^e siècles , dans les manuscrits en capitales , la traverse des *N* excède souvent & le haut du premier jambage , & le bas du second , comme dans la *figure première du treizième tableau*.

N majuscule.

Les *N* majuscules des bulles ou des diplômes , à jambages très courts , & à traverse excessivement longue , commencent au 9^e siècle , & continuent au 12^e.

Les *N* majuscules d'Allemagne sont fort irrégulières au 8^e siècle : elles approchent plus de l'*H* que de notre *N*.

N onciale.

Les *N* onciales antiques ressemblent à peu près aux *N* des inscriptions : quelquefois elles ont beaucoup de ressemblance avec l'*R* ou l'*M* grecques minuscules. Ces formes durent jusqu'au 9^e siècle , sur-tout dans le saxon.

La lombardique onciale & la cursive caroline , au commencement du 7^e siècle , donnent quelquefois à l'*n* le jambage gauche plus long que l'autre.

N minuscule & cursive.

L'*n* minuscule & cursive, d'un usage au plus tard établi sous les premiers Césars, se voit dans des inscriptions du 4^e siècle au moins, & dans des manuscrits voisins de cette époque : mais sur les médailles, *Banduri, Numism. t. 2, p. 657*, elle ne se trouve qu'au 6^e siècle ; elle n'est cependant pas postérieure à l'écriture cursive.

Tout ce qu'on a dit de l'*m* minuscule & cursive est applicable à l'*n*, c'est-à-dire que dans l'écriture franco-gallique, les deux côtés de cette lettre furent courbés vers la gauche, ou concaves en dehors. Au moyen âge, les deux jambages furent en zigzag, ou seulement le dernier fut tremblant. Après le 12^e siècle, elle eut une queue pour terminer le second pied, recourbé le plus souvent de droite à gauche & de gauche à droite. Au 14^e, la même queue passa par dessus le haut de la lettre. Aux 14^e, 15^e & 16^e siècles, l'*n* à queue tournant du haut du jambage gauche vers la droite, *fig. 2 du treizieme tableau*, eut beaucoup de vogue.

L'*n* romaine, dont le second jambage est bien arrondi & courbé vers l'intérieur, ou qui naît de la base du premier, *fig. 3 ibidem*, porte une marque de la plus haute antiquité. Lorsque le bas du premier jambage est à jour, comme la *fig. 4 ibidem*, ou renflé par une boucle massive, *fig. 5 ibidem*, c'est un caractère au moins du 8^e siècle, & plus souvent du 6^e ou 7^e. Les *n* de la *fig. 6 ibid.* désignent le 8^e ou le 9^e siècle.

L'*n* cursive mérovingienne, vers la fin du 7^e siècle & au commencement du 8^e, est étroite,

haute, quelquefois fermée par le bas, avec des nœuds fréquents par le haut.

Dans la minuscule lombardique, le jambage gauche commence souvent, au 7^e siècle, par un nœud plein; &, vers le 10^e siècle, ses côtés se forment en zigzag ou en brisures.

L'*n* minuscule, au 13^e siècle, fut souvent terminée par une longue queue. Au 14^e, elle se recoquilla vers la droite. Depuis ce siècle, elle perdit presque toute sa rondeur, ce qui la fit souvent confondre avec l'*u*, parcequ'elle parut composée de deux lignes droites, plutôt obliques que perpendiculaires, unies par une traverse qui montoit du pied du premier jambage à la tête du second.

N allongée.

L'*n*, dans l'écriture allongée, pendante à une autre lettre, remonte au moins au 7^e siècle. Détachée de ses voisines, elle se resserre toujours jusqu'à la fin du 10^e: alors elle se métamorphose en majuscule, du moins en Italie. L'*n* allongée formant deux angles aigus, *fig. 7 du treizieme tableau*, est de la cursive caroline. Au 12^e siècle, les traverses de l'*n* se multiplient entre les deux jambages, ce qui fait qu'elle tombe dans le gothique le plus décidé.

Planche de l'N.

Comme il seroit trop long d'entrer dans le détail de toutes les nuances différentes de l'*n*, on offre ici une planche qui pourra y suppléer, en ce qu'elle contient tout ce que la tournure de cette lettre a eu de plus singulier. Voyez l'expli-

cation de la premiere planche. On ne parlera ici que des *N* capitales, qui, privées de tout indice chronologique & national, sont les seules de cette planche qui pourroient jeter dans l'erreur.

La premiere division des *N* capitales des inscriptions porte le jambage gauche plus long : elles sont toutes des trois premiers siecles, excepté les caracteres de la seconde subdivision, & quelques-uns de la cinquieme, particuliers aux 8^e, 9^e & 10^e siecles.

La seconde division, à jambages à peu près égaux, mais un peu irréguliers, regne depuis sept siecles avant J. C. jusqu'au cinquieme de l'ere vulgaire.

La troisieme division, à traits excédents, est des plus beaux siecles ; quelques caracteres de la troisieme subdivision peuvent seulement être restreints au 7^e.

La quatrieme division, à jambages ordinaires & tranchés, remonte deux siecles avant Jésus-Christ, & descend jusqu'aux derniers temps. L'antiquité n'affecte que les premieres lettres de chaque subdivision.

La cinquieme division approche de l'*H*. La premiere subdivision a cours depuis le 4^e jusqu'au 9^e siecle : la troisieme roule entre le 8^e & le 11^e : la quatrieme se montre depuis le 10^e : les figures de la cinquieme sont rares.

La sixieme division renferme les *n* minuscules ; elles commencent au 3^e siecle. La quatrieme subdivision, sous la forme d'*h*, appartient aux 8^e & 9^e siecles : les autres caracteres de la même subdivision se voient depuis le 13^e, excepté la dernière figure.

Il n'y a aucune observation à faire sur les *N*.

MINUSCULE.

Romaine } N N U. II. V U W Z R r r M n n B

2Lombardique. H R II T U V X Y Z . . .

3. Visigothique. II. N n n n 4. Saxone. W N. Y n n n

¶ 5. Gallicane. N D. II. D. 6. Mérovingien^e. N N N N N N N N

II. 00000000 0000 77. *Allemande.* H. M. II. 00 00

8. Carlovieng^{enc} } N N N H H H H . II. u r Q.

g. Capetiene. H V K L. n n n n n n n n .

10 Gothique. H. II. K a n n n n n n n A A H G G G

CURSIVE

D'Italie. } v. 6 n p r o m m n n r p n s h vi r u w w s
n h 3 h. vii. h) R a u u { g. viii. R n. ix. P l n s x y 4 x. n
11 xii. y y ^z xiii. U R g n p e p e. xiv. v. xv. n u x u

2 de France. VI. 9 u VII. 8 u VIII. 8 u IX. 8 u X. 8 u XI. 8 u XII. 8 u XIII. 8 u XIV. 8 u XV. 8 u

[illegible]

4. De la Gr. Bretagne. } VII. 2. VIII. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 8

5. D'Espagne } X. || XI. et XII. 52 XIII. 13 XIV. 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200 201 202 203 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250 251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300 301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400 401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450 451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500 501 502 503 504 505 506 507 508 509 510 511 512 513 514 515 516 517 518 519 520 521 522 523 524 525 526 527 528 529 530 531 532 533 534 535 536 537 538 539 540 541 542 543 544 545 546 547 548 549 550 551 552 553 554 555 556 557 558 559 560 561 562 563 564 565 566 567 568 569 570 571 572 573 574 575 576 577 578 579 580 581 582 583 584 585 586 587 588 589 590 591 592 593 594 595 596 597 598 599 600 601 602 603 604 605 606 607 608 609 610 611 612 613 614 615 616 617 618 619 620 621 622 623 624 625 626 627 628 629 630 631 632 633 634 635 636 637 638 639 640 641 642 643 644 645 646 647 648 649 650 651 652 653 654 655 656 657 658 659 660 661 662 663 664 665 666 667 668 669 670 671 672 673 674 675 676 677 678 679 680 681 682 683 684 685 686 687 688 689 690 691 692 693 694 695 696 697 698 699 700 701 702 703 704 705 706 707 708 709 710 711 712 713 714 715 716 717 718 719 720 721 722 723 724 725 726 727 728 729 730 731 732 733 734 735 736 737 738 739 740 741 742 743 744 745 746 747 748 749 750 751 752 753 754 755 756 757 758 759 760 761 762 763 764 765 766 767 768 769 770 771 772 773 774 775 776 777 778 779 780 781 782 783 784 785 786 787 788 789 790 791 792 793 794 795 796 797 798 799 800 801 802 803 804 805 806 807 808 809 810 811 812 813 814 815 816 817 818 819 820 821 822 823 824 825 826 827 828 829 830 831 832 833 834 835 836 837 838 839 840 841 842 843 844 845 846 847 848 849 850 851 852 853 854 855 856 857 858 859 860 861 862 863 864 865 866 867 868 869 870 871 872 873 874 875 876 877 878 879 880 881 882 883 884 885 886 887 888 889 890 891 892 893 894 895 896 897 898 899 900 901 902 903 904 905 906 907 908 909 910 911 912 913 914 915 916 917 918 919 920 921 922 923 924 925 926 927 928 929 930 931 932 933 934 935 936 937 938 939 940 941 942 943 944 945 946 947 948 949 950 951 952 953 954 955 956 957 958 959 960 961 962 963 964 965 966 967 968 969 970 971 972 973 974 975 976 977 978 979 980 981 982 983 984 985 986 987 988 989 990 991 992 993 994 995 996 997 998 999 1000 1001 1002 1003 1004 1005 1006 1007 1008 1009 1010 1011 1012 1013 1014 1015 1016 1017 1018 1019 1020 1021 1022 1023 1024 1025 1026 1027 1028 1029 1030 1031 1032 1033 1034 1035 1036 1037 1038 1039 1040 1041 1

capitales des manuscrits , si ce n'est que la neuvieme division est consacrée au gothique moderne.

NOBLE & NOBLESSE. Le titre de noble homme , *vir nobilis* , attribué , chez les Romains & sous nos Rois des premiere & seconde races , aux charges un peu considérables , servit quelquefois à qualifier les Rois , les Ducs & les autres Souverains , même sous la troisieme race : cependant il perdit beaucoup de son éclat dans la suite des temps ; & depuis le 16^e siecle , on l'a regardé au dessous de celui d'*Ecuyer*.

La noblesse fut ignorée en France jusqu'au temps des fiefs ; ou , pour mieux dire , un Noble alors n'étoit qu'un Franc d'origine. La création des fiefs est donc l'époque de la noblesse , & la possession des terres fiefées celle des Nobles. Le service militaire n'en fut la source que quelque temps après. Voilà donc deux manieres d'acquérir la noblesse chez nos ancêtres , par la possession d'un fief , ou par le service militaire. La premiere subsista depuis les croisades jusqu'à l'an 1579 , que l'Ordonnance de Blois la supprima. La seconde commença à l'établissement des Compagnies d'Ordonnance , & fut supprimée par Henri IV en 1600.

La Noblesse , déjà très nombreuse par l'hérédité & la multiplication des fiefs , augmenta encore prodigieusement par les lettres d'anoblissement. Voyez ANOBLISSEMENT.

Philippe le Hardi , en 1270 , donna pour la premiere fois des lettres de noblesse , tant à ceux qui avoient servi , qu'à ceux qui possédoient des fiefs. Quoi qu'il en soit , depuis 1600 il ne reste que trois sortes de Nobles , ou extraits de race ,

ou anoblis par lettres, ou anoblis par des offices.

La noblesse fut accordée à tous les Bourgeois de Paris par édit de 1371, confirmée par les Rois Charles VI, Louis XI, François Premier, & Henri II. Henri III restreignit, en 1577, ce privilège aux seuls Prévôt des Marchands & Echevins.

Ce n'est que depuis l'an 1300 que l'on a exigé des preuves de noblesse : avant cette époque, on n'en connoissoit presque point d'autre que le service militaire; il n'est donc pas surprenant que les anciennes maisons aient négligé de conserver précieusement les titres de leur origine & les successions de leur race.

NOMS & SURNOMS. Chez les François d'au delà de la Loire, du moins pendant les siècles voisins de leur établissement dans les Gaules, il étoit d'usage, *De Re Dipl. p. 59, 92, 93*, de porter plusieurs noms, à la manière des Romains : mais communément les François d'en deçà n'en avoient qu'un. Charlemagne introduisit, en quelque sorte, la coutume d'en prendre deux, par les noms qu'il donna aux grands hommes de son temps avec lesquels il avoit relation. C'est peut-être la première origine des surnoms françois, qui se multiplièrent sur la fin du 10^e siècle & au commencement du 11^e. On pourroit peut-être aussi rapporter l'origine des surnoms à la coutume qui s'établit d'en donner à nos Rois. Les Mérovingiens ne connoissoient point cet usage; mais, depuis Pépin le Bref, il devint ordinaire : il étoit général au 13^e siècle, même à l'égard des particuliers.

Dans les pays du Nord, les surnoms remon-

rent bien plus haut; & en Angleterre ils n'étoient déjà pas rares au 9^e siècle : mais les surnoms ne s'y transformèrent en noms de famille, *Hickes Dissert. epist. p. 26, 27, 28*, d'une manière fixe, que depuis l'institution des armoiries.

En Allemagne, les surnoms de famille devinrent communs au 12^e siècle, *Hergott. Geneal. dipl. gentis Habsburg. præf. p. 9*. La mode de prendre deux prénoms fut inconnue aux Allemands avant la fin du 15^e siècle.

Les surnoms paroissent dans quelques chartes d'Espagne du 11^e siècle : mais en Italie, *Mura-tori, Antiq. Italica, t. 3, col. 771*, comme en France, on les y voit dès le commencement du 10^e. Les Vénitiens en donnerent l'exemple aux autres villes d'Italie; mais l'usage en fut longtemps réservé aux Grands de l'État. Il ne commença guère qu'au 14^e siècle dans le pays de Vaud, *Abbrégé de l'Hist. Ecclésiast. du pays de Vaud, p. 67*.

Jusqu'au commencement du 12^e siècle, les surnoms avoient été réels & tirés de la seigneurie, de la dignité ou de l'office : alors ils devinrent des noms génériques & les signes distinctifs des familles; ce qui fit que chaque chef de famille adopta un nom certain, permanent & successif, *Dissert. sur le nom impropre de la Maison de Bourbon*. En général, grand nombre de surnoms furent originairement des sobriquets.

Au commencement du 13^e siècle, les veuves de la haute noblesse retenoient déjà le nom de leurs maris. Souvent des noms de baptême sont devenus des noms de famille, & ceux ci des noms de baptême : il y en a une multitude d'exemples depuis le 14^e siècle.

A l'exemple de nos Rois, les Evêques ont retenu l'ancienne coutume de ne signer que leurs noms de baptême avec celui de leur évêché. Les premiers que l'on trouve avoir ajouté leur nom de famille dans leurs souscriptions, sont Archambaud de Sulli, Archevêque de Tours en 986, & Raynaud de Vendôme, Evêque de Paris en 988.

On voit par les souscriptions des Evêques des 6^e & 7^e siècles, qu'à l'exemple des Romains ils prenoient plusieurs noms, *Annal. Bened. t. 1, p. 57* ; mais c'est une singularité remarquable de trouver plusieurs Prélats & Seigneurs, *Ménage, Hist. de Sablé, p. 343*, appelés diversement dans les titres, sur-tout vers les commencements du 11^e siècle. Ainsi un Evêque d'Angers s'appelloit & signoit indifféremment *Eusebius & Bruno* ; un Evêque de Langres, Hugues & Rainald, *Annal. Bened. t. 5, p. 54*. Un Comte de Toulouse & Duc d'Aquitaine souscrivoit tantôt Raymond, & tantôt Pons, *Vaissette, Hist. de Languedoc, t. 2, Preuves, p. 75*.

De là l'embarras des Généalogistes qui trouvent une personne désignée sous un nom dans un acte, & sous un autre dans une pièce différente. Ce ne sont pas là les seuls exemples ; & les noms propres varient même dans l'orthographe, dans les livres & dans les chartes. Voyez ORTHOGRAPHE. La négligence des Notaires à marquer, *S. Julien, Mélange hist. p. 366*, les surnoms depuis qu'ils furent en usage, a jeté aussi beaucoup de ténèbres sur l'histoire. Ce n'est que dans le 17^e siècle, vers l'an 1620 ou 1630, que l'on a commencé à mettre le nom de famille des femmes dans les actes : ainsi, dans tout le cours

du 16^e siècle, elles ne portent encore que leur nom de baptême, *Lemoine*, *Dipl. pratiq.* p. 114.

La coutume de changer les noms des Evêques à leur ordination est fort ancienne. Dom Martène, *De antiq. Eccles. ritib.* t. 2, col. 84, en donne des exemples depuis l'an 696 jusqu'à la fin du 11^e siècle. Cet usage n'a plus lieu qu'à l'égard des Papes. M. Fleuri, t. 12, p. 385, croit que Sergius IV, couronné l'an 1009, est le premier qu'on trouve avoir changé de nom, soit parcequ'il se nommoit *Bucca porci*, Groin de porc, soit parceque, s'appellant Pierre, il voulut respecter le nom de ce saint Apôtre. Dom Mabillon, *Præf. in sac. 6 Bened.* §. 12, part. 2, fait remonter le changement de nom jusqu'au Pape Adrien III, qui se nommoit Agapit. Au 11^e siècle, ce changement passa en coutume, du moins après le pontificat de Benoît IX. Depuis ce temps-là, à l'exception de Marcel II, tous les Papes ont suivi cet usage.

Autrefois les Officiaux supprimoient fréquemment leur nom dans les *vidimus* & dans les actes les plus solennels; c'est un principe diplomatique appuyé sur une multitude d'exemples depuis le 12^e siècle : ils ne marquoient ordinairement que leur qualité.

Les noms propres, principalement sous la première race de nos Rois, étant celtiques ou germains d'origine, étoient très difficiles à mettre en latin (1) : de là vient qu'un seul nom avoit quelquefois six & sept dénominations différen-

(1) Philippe est le premier de nos Monarques qui n'ait pas tiré son nom des anciens François, & qui ait porté celui d'un Saint.

tes ; ce qui jette souvent de la confusion. Indépendamment de ces noms écrits diversement , & dont les preuves sont sans nombre avant le 9^e siècle , voyez ORTHOGRAPHE , plusieurs personnages distingués , *Chronic. Casin. Angeli de Nuce* , p. 540 , & beaucoup de Rois même , *Spicileg. t. 1* , p. 390.... *De Re Dipl. p. 483* , étoient binomes.

Dans le style des chartes , les noms de villes sont ordinairement indéclinables , soit qu'ils soient au nominatif singulier , soit qu'ils soient à l'accusatif ou à l'ablatif pluriels.

L'usage de ne marquer les noms d'hommes que par la première lettre étoit assez ordinaire au 11^e siècle. Au 12^e , rien n'est plus fréquent que ces noms écrits par la seule lettre initiale , & diversement énoncés quand on les écrit en entier. On vit même , dans ce siècle , des Papes , & , dans leurs bulles , des noms , qui ne sont désignés que par des sigles , c'est-à-dire par la première lettre. Voyez ABBRÉVIATION.

Les Papes & les Princes portèrent quelquefois le même nom qu'avoient eu quelques-uns de leurs prédécesseurs. Clovis premier , Clovis II , Sixte premier & Sixte III signoient & s'intituloient simplement Clovis , Sixte ; ce qui pouvoit par la suite jeter dans la confusion. Ce ne fut guère que dans les 9^e & 10^e siècles qu'on s'aperçut de cet inconvénient , & que les Princes & les Papes commencèrent à marquer dans leurs diplomes , *Annal. Bened. t. 3* , p. 612 , t. 4 , p. 336 , le rang qu'ils tenoient parmi ceux de leur nom. Dans le 9^e siècle , on trouve cette énonciation dans les bulles des Papes. On trouve même , de plus , que Paschal premier est dit ,

dans une de ses bulles , le centieme Pape , *Gall. Christ. t. 1 in append. p. 43 , nov. edit.* Mais une chose assez singuliere , c'est qu'Alexandre II soit appelé , dans quelques-unes de ses bulles , *Alexander junior* pour *secundus* ; ce fut sans doute une tournure du Dataire. Vers le milieu du 11^e siecle , les Papes mirent cette distinction de second , troisieme , quatrieme du nom , sur leurs sceaux de plomb. Ce style passa alors aux Evêques , *Annal. Bened. t. 5 , p. 44 , 387.*

Les Rois de France n'ont guere annoncé leur rang parmi leurs prédécesseurs de même nom , avant le 14^e siecle : mais les autres Rois & les Empereurs d'Allemagne sont désignés ainsi dans leurs diplomes , *Lamii , Deliciae Erudit. t. 5 , p. 176 , 193 , 188... Baringii Clavis Dipl. p. 25... Gattola , Accessiones ad Histor. Cassin. p. 222 ,* sur-tout depuis le 10^e siecle. Selon Muratori , on n'en voit point d'exemple avant le 9^e.

En général , un nom propre écrit différemment dans un même diplôme ; un nom propre désigné par la premiere lettre , puis rempli bien ou mal par les possesseurs du titre ; l'énonciation ou non du rang que tient un Pape , un Prince , parmi ses prédécesseurs de même nom ; rien de tout cela ne doit donner lieu à des soupçons légitimes.

NONCE. Depuis le 11^e siecle au moins , le titre de Nonce du Pape ne doit pas rendre suspect un acte où il se rencontreroit , puisqu'il se trouve , peut-être à la vérité pour la premiere fois , dans une charte de l'an 1035 , *De Re Dipl. p. 615.*

NOTAIRES. La profession de Notaire fut d'abord confiée à des esclaves , qui , plus habiles

que leurs maîtres, minutoient leurs contrats, leurs achats, leurs ventes, &c. Ils n'eurent d'abord d'autre fonction que l'administration économique des familles ; mais bientôt leur service fut reconnu nécessaire à toute la société. Il y avoit à Rome un lieu public consacré à l'exercice des fonctions des Notaires. Sous l'Empereur Justin, on sentit mieux que jamais l'importance de cette profession ; les Notaires formerent corps & college entre eux. Selon une des nouvelles faites du temps de l'Empereur Léon, les Notaires doivent être d'une probité à toute épreuve, très instruits dans l'art d'écrire & de parler, & profonds dans l'étude des loix. Pour prouver, dès le 5^e siecle, la considération attachée à cet état de Notaires, on remarque que l'Empereur Maurice, qui regnoit en 583, avoit exercé cette profession avant celle des armes, *Mém. pour les Notaires contre M. Denisart*, 1768.

Chez les Romains, on appelloit *Notaires*, *Excepteurs*, *Gardes des archives*, *Tabellions*, &c. ceux qui étoient chargés de l'expédition des actes. Ce sont les plus anciens officiers de plume ; leur office a toujours subsisté depuis l'Empire Romain : cependant on ne voit pas qu'avant le 7^e siecle ils prissent la qualité de *Notaires publics*. Au 5^e siecle, ils furent plus connus sous le nom de *Référendaires*. Voyez *RÉFÉRENDAIRES*. Depuis Charlemagne jusqu'à Louis VI, il paroît qu'ils étoient *Substituts du Chancelier*, puisqu'ils contresignoient *ad vicem Cancellarii* : quelques-uns cependant, au 9^e siecle, signoient en leur nom propre, *De Re Dipl.* p. 481, 115, & paroissoient indépendants.

Les Notaires proprement dits furent extrê-

mement rares en France pendant les 10^e & 11^e siècles : on n'a pas même de preuve que ces officiers en titre, avec privilege exclusif, soient antérieurs au 12^e siècle. Ce fut alors que le droit romain ayant été apporté d'Italie en France, *Valbonays, Hist. de Dauphiné, t. 2, p. 373*, on vit s'y établir des Notaires, qui se multiplièrent au point, qu'au 13^e siècle, les Evêques, Seigneurs, Baillifs, Sénéchaux, s'attribuerent le droit d'en créer : mais, en 1300, le Roi Philippe le Bel mit les choses en regle ; il défendit à tout Notaire de recevoir aucuns contrats, lettres, testaments, &c. dans la ville & banlieue de Paris, s'il n'étoit reçu au Châtelet. Par une autre ordonnance de l'an 1302, *Ordonn. du Louvre, t. 1, p. 364*, il se réserva à lui & à ses successeurs le droit privatif de créer des Notaires.

Notaires Ecclésiastiques.

Le Chef des Sous-Diacres à Rome, le Chef des Diacres à Constantinople, & le Chef des Prêtres à Alexandrie, exercèrent, sous le titre de Primiciers, l'office de Notaires Ecclésiastiques. On voit de ces Notaires Ecclésiastiques dès le 4^e siècle, non seulement à Rome sous le Pape Jule premier, mais encore dans l'Eglise d'Antioche vers l'an 370, *Tillemont, t. 11, p. 406*. Les Evêques des grands sieges eurent chacun les leurs ; & c'est là l'origine des Notaires & des Chanceliers des cathédrales & des monasteres, dont l'époque remonte, au moins, vers les commencements de la monarchie.

L'usage où étoient ces Eglises de confier le

notariat à des Ecclésiastiques devint si général, que l'on voit nombre de souscriptions des diplomes royaux & des actes seigneuriaux faits par des Notaires engagés dans les Ordres. Le premier Notaire que l'on trouve avoir pris la qualité de Clerc & de Notaire est un certain Isaac, *De Re Diplom. pag. 524*, dans la reconnaissance d'un diplôme de Pépin, Roi d'Aquitaine, de l'an 835.

Il n'est pas sûr que les premiers Notaires Ecclésiastiques, jusqu'au 7^e siècle, aient été des officiers publics : il est même très probable qu'ils n'exerçoient leurs fonctions de Notaires que pour les affaires de leur église. Mais, dans le 7^e siècle, & peut-être plus haut, à cause sans doute de l'ignorance des séculiers, la charge & les fonctions de Notaires publics furent exercées par des clercs.

Lorsque le renouvellement des lettres, au 8^e siècle, eut dissipé les ténèbres de cette ignorance dont les Laïques avoient presque paru jaloux, les Conciles, entre autres celui de Châlons-sur-Saône de 813, défendirent aux Prêtres d'exercer les fonctions de Chanceliers ou Notaires publics : mais, malgré ces défenses, on continue d'en trouver des exemples. Des Moines même, dès le 9^e siècle, paroissent revêtus de cet emploi : Dom Mabillon, *De Re Dipl. p. 529*, a publié une charte originale de 847, dont l'Ecrivain est peut-être le premier qui se soit appelé indigne Lévite & Moine. Les canons des Conciles des 10^e & 11^e siècles répétoient la teneur de celui de Châlons ; & on n'y obéit pas davantage. Les Clercs & les Moines étant les seuls, au 11^e siècle, qui fussent les lettres, ils exerçoient les fonctions

fonctions d'Avocats & de Notaires. *Voyez* AVOCAT. Une preuve que ces défenses des Conciles étoient plutôt comminatoires qu'exécutoires, ou au moins qu'elles n'étoient pas pour le général, c'est que l'on trouve, dans le 12^e siècle, des Moines faisant les fonctions de Notaires, même dans les Conciles.

Quoique les Notaires créés par les Princes se fussent multipliés au 13^e siècle, les Evêques & les Abbés en nommerent aussi de Clercs & de Moines. Mais enfin le Concile de Paris, assemblé en 1212 pour le rétablissement de la discipline, interdit aux Abbés, Prieurs, & autres Supérieurs religieux, les fonctions de juges, d'avocats, d'assesseurs, de témoins, de notaires, & tous autres offices publics que les réguliers exerçoient auparavant. Le Concile de Cognac de 1238 défend en général la même chose aux Prêtres & aux Moines. Innocent III, dans les commencements de ce siècle, avoit également interdit aux Prêtres l'office de Tabellion ; mais apparemment qu'il n'y comprit pas celui de Notaire, puisque, dans les siècles suivans, on rencontre encore grand nombre d'actes contresignés & écrits par des Notaires Prêtres ou Diacres. En général, les uns & les autres ne renoncèrent entièrement à cet office, que lorsque le Souverain se fut approprié toutes les charges de Notaires.

Notaires Royaux.

Il est assez difficile de démontrer que l'origine des *Notaires Royaux* remonte au delà du règne de Louis IX. Ce saint Roi en créa soixante en

titre d'office pour écrire & expédier les actes de la juridiction volontaire, & mettre en grosse tous les actes de la juridiction contentieuse du Châtelet de Paris. On ne voit point d'actes signés d'eux avant le regne de Philippe le Hardi, qui monta sur le trône en 1270 : & dans ce siècle même, quoique les Notaires créés par les Princes, les Evêques & les Abbés se multiplient sensiblement, un grand nombre d'actes, même civils, sont passés devant les Prélats & leurs Officiaux, ainsi que devant des Abbés & des Doyens de cathédrales. Dans le 14^e siècle, on trouve des Notaires Royaux Ecclésiastiques qui instrumetoient comme les autres.

La différence qu'il y avoit, à la fin du 13^e & au 14^e siècle, entre Notaires & Tabellions, c'est que ceux-là faisoient & écrivoient la minute des actes & des contrats, & que ceux-ci les gardoient & en délivroient des grosses. Les charges des Tabellions furent réunies à celles des Notaires en 1560. Henri IV, par un édit du mois de Mai 1597, supprima les offices de Tabellions & de Garde-notes, & créa, pour y suppléer, de nouveaux offices sous la dénomination de Notaires Garde-notes & Garde-scel ; c'est-à-dire que ces trois offices furent réunis à celui de Notaires. Louis XIV, par l'édit de 1673, y réunit aussi les offices de Greffiers des Conventions, *Mém. pour les Notaires*, 1768. Voyez TABELLIONS.

Notaires Apostoliques & Impériaux.

Les Notaires Apostoliques & Impériaux sont plus anciens que les Notaires Royaux : on les

trouve faisant les fonctions d'officiers publics, *Joan. Lamii Delicia Eruditorum*, p. 147, 164, 312, *Florentia* 1737., dès les 11^e & 12^e siècles. Etablis d'abord par les Empereurs & les Papes pour les villes de leur dépendance, vers la fin du 13^e siècle, ils exercèrent leur office dans presque tous les royaumes de l'Europe. Edouard II, Roi d'Angleterre, cassa en 1320 tous les Notaires Impériaux qui y exerçoient. Charles VIII en fit autant en France en 1490, & comprit dans son ordonnance les Notaires Apostoliques, en défendant à tous ses sujets laïques de se servir, pour dresser leurs actes, de Notaires Apostoliques, Impériaux & Episcopaux. Les uns & les autres avoient jusqu'alors instrumenté librement en France. Henri II créa quatre de ces derniers dans son royaume; & Louis XIV en établit dans tous les diocèses de France en 1691. Voy. SIGNATURES, TABELLIONS, MINUTES.

NOTES dites vulgairement DE TIRON. La science des notes est encore dans son enfance: personne, jusqu'à présent, n'y a travaillé avec succès. C'est une entreprise difficile, à la vérité, mais qui mériterait bien d'être tentée. On trouve des livres entiers & des diplomes écrits en notes. Il est probable que, sous ces especes de chiffres, on a voilé quelques secrets importants ou quelque chose de curieux. Regrettera-t-on toujours la perte de ces connoissances? & ne pourra-t-on parvenir à donner quelque chose de certain sur cette science encore énigmatique? On dit *énigmatique*; car, quoique les traits des notes tironiennes ne soient pas en effet arbitraires, & que ce soit de véritables lettres syncopées, comme on l'a déjà observé, lettres qui entrent dans la

composition du mot, dont elles sont la note, cependant ces abrégés sont tellement défigurés qu'il est souvent presque impossible d'y reconnoître aucun caractère reçu, ou au moins d'en deviner toute la valeur entière. Si tel signe étoit affecté à telle abbréviation, comme l'M des chiffres romains aux milliemes, le C aux centiemes, l'X aux dixiemes, &c. à force de travail on pourroit retenir les signes qui abbrevent toutes les lettres, toutes les syllabes, tous les mots possibles; car un trait de notes vaut souvent ou une lettre, ou une syllabe, ou un mot entier: mais il paroît qu'il n'y avoit rien de bien fixe en ce genre.

1°. Il est rare qu'une note de Tiron ne soit pas au moins l'abrégé de deux lettres dont elle ne rend aucune des deux.

2°. Cette lettre tironienne, qui en emporte une autre tacitement par sa jonction avec une quatrieme ou cinquieme, qui suppose également les médiantes, se trouve tellement contournée qu'à peine est-elle reconnoissable pour sa valeur propre, bien loin de donner l'idée des adjointes qui ne sont pas rendues. Ainsi, au moyen de deux traits qui exprimeroient la seconde & la cinquieme lettre d'un mot, les notes de Tiron vont vous rendre un terme composé de six ou sept lettres.

3°. La célérité avec laquelle les Notaires rendoient cette sorte d'écriture fut la cause de beaucoup d'inconvénients; 1°. parceque de semblables traits signifioient des lettres différentes, & dès lors que d'obscurité! quelle source intarissable de difficultés! 2°. parcequ'un point seul, que la précipitation de la main aura marqué à

une ligne de distance de sa place , donnera des mots tout différents. Voici des exemples de ce dernier cas. La note *fig. 8 du treizieme tableau* , qui représente un U & un B dépourvu de sa haste, signifie *vobis* ; mais un point de plus change le terme , ou ajoute des mots de quatre ou cinq syllabes , suivant sa position. Placé au haut , du côté droit de la note , il signifie *videntibus* ; ainsi on doit lire alors *vobis videntibus* : mis au côté gauche sur le premier jambage , il marque *vobis audientibus* : au milieu du côté droit , il signifie *vobis presentibus* : vers le milieu du côté gauche , il veut dire *vobis absentibus* : posé sur le milieu de la note , il désigne *vobis superius* : sous la note , il signifie *vobis inferius*. Or , quelle prestesse , quelle habitude & quelle adresse ne faut-il pas pour placer le point précisément dans le lieu propre , sur-tout si l'on fait attention à la célérité qu'exige dans l'écrivain une parole prononcée , suivie d'une infinité d'autres prononcées & notées avec la même vitesse ! Quelle contention d'esprit ne doit-on pas supposer dans l'écrivain auditeur , pour éviter des erreurs si faciles à commettre , & qui présenteroient des idées si différentes ! Est-il moralement possible que l'exercice puisse donner cette justesse que donneroit à peine le temps de peindre la parole ? De là que d'erreurs & que de fausses leçons dans la lecture des notes !

4°. Il y a deux difficultés essentielles à vaincre , & qui sont cependant presque insurmontables. La première , c'est qu'il se trouve des enclaves dans les notes de Tiron , comme dans les anciennes écritures ; dès lors une lettre presque défigurée ou tronquée emporte quelquefois avec

elle d'autres lettres précédentes ou subséquentes. L'autre difficulté, qui n'est pas la moindre, & qui ne se rencontre jamais dans les anciennes écritures, c'est que la première ou même les premières lettres d'un mot se trouvent souvent transposées dans le corps du mot, pour la facilité des conjonctions. Qui pourroit alors en donner l'explication? L'érudition la plus consommée se flatteroit-elle d'y réussir?

Dom Carpentier a donné, il est vrai, un alphabet tironien qui a un mérite réel; mais il a paru insuffisant même aux nouveaux Diplomatistes, qui, outre qu'ils ne sont pas souvent d'accord avec l'auteur de l'alphabet sur la position & la valeur des notes, prétendent encore que celui qui le posséderoit le plus à fond ne pourroit pas expliquer ordinairement quatre notes qui ne seroient point renfermées dans cet alphabet. Et combien de milliers de notes n'ont pu y trouver leur place! Un véritable alphabet tironien devoit être comme la grammaire & le dictionnaire de ces notes. Aussi sera-t-on toujours arrêté dans la lecture des notes jusqu'à ce que l'on ait 1°. un dictionnaire bien combiné où l'on puisse trouver les lettres radicales des notes, c'est-à-dire celles qui ne sont point sujettes au changement dans les déclinaisons ou conjugaisons; c'est ainsi que les trois premières syllabes de ces deux mots *manducare*, *manducabat*, renferment des lettres radicales qui se trouvent dans tous les temps de ce verbe: 2°. un dictionnaire de finales, qui soit à peu près formé dans le goût de nos dictionnaires de rimes: 3°. une méthode ou grammaire qui apprenne l'usage des deux premiers livres, & qui explique le mécanisme des notes tironiennes.

En attendant que cette matiere soit suffisamment éclaircie , que cette partie de l'art diplomatique soit appuyée sur des fondemens solides & inébranlables , & que plusieurs Savants au fait de cette tachygraphie soient convenus unanimement de principes qui ne laissent plus lieu aux interprétations arbitraires , on se contentera d'en donner l'histoire & les révolutions.

Les notes , quoique postérieures aux sigles , remontent à la plus haute antiquité ; mais leur invention ne fut pas tout d'un coup portée à la perfection. Selon S. Isidore , *De Siglis* , p. 15 , on voit qu'Ennius inventa le premier onze cents notes ; que Tiro , affranchi de Cicéron , non seulement en inventa un plus grand nombre , mais encore qu'il régla le premier comment les écrivains en notes devoient se partager , & quel ordre ils devoient observer pour écrire les discours qu'on prononçoit en public ; que Persannius fut le troisième inventeur de notes , mais seulement de celles qui exprimoient les prépositions ; que Philargirus , & Aquila affranchi de Mécène , en augmentèrent le nombre ; que Sénèque en ajouta d'autres , en sorte qu'il en forma un recueil en ordre de cinq mille. Après le commencement du 3^e siècle , S. Cyprien , *Tillem. Hist. Ecclés. t. 4* , p. 194 , mit en notes les expressions particulieres aux Chrétiens.

Cette invention des notes remonte encore plus haut , & paroît devoir être attribuée aux Grecs : en effet , Diogene Laërce atteste , *lib. 11 in vita Xenophontis* , que Xénophon fut le premier des Grecs qui s'en soit servi , s'il n'en est pas lui-même l'inventeur.

Cicéron est le premier qui en ait fait usage à

Rome. Lorsque Caton fit un discours pour combattre l'avis de Jules César au sujet de la conjuration de Catilina, Cicéron, alors Consul, posta en divers endroits du Sénat, des Notaires, c'est-à-dire des Ecrivains habiles en notes, pour copier la harangue. Ce fut la première fois que parurent les Ecrivains en notes.

Les mêmes notes ayant été en usage depuis dans les minutes des actes publics, nos Notaires en ont conservé le nom qu'ils portent aujourd'hui.

Les notes tironiennes furent d'un usage très étendu en Occident : les Empereurs s'en servirent, ainsi que les derniers de leurs sujets. On les enseignoit dans les écoles publiques : on s'en servoit dans les interrogatoires des criminels & dans les sentences des juges ; c'est de là que nous sont venus les actes sincères des martyrs. Dans la suite on s'en servit sans besoin à transcrire des manuscrits tout entiers ou en partie, comme on le voit par le grand nombre qu'on en conserve à la Bibliothèque du Roi, à S. Germain des Prés, à S. Remi de Reims, à la Bibliothèque Ambrosienne, &c. &c. On usa également de ces signes pour former des diplomes, ou plutôt des protocoles ou formules, comme on le voit par les cinquante-quatre que Dom Carpentier a publiés, & qui appartiennent au règne de Louis le Débonnaire. Les diplomes de nos Rois Mérovingiens & Carlovingiens offrent quelques-unes de ces notes autour des paragraphes, des signatures & des monogrammes.

Cet art tomba en France sur le déclin du 9^e siècle, & en Allemagne sur la fin du 10^e. Les notes que l'on trouve depuis ces époques dans les actes

des deux empires, n'étant connus que des Notaires qui les transcrivoient, sont comme une espece de chiffres apposés par précaution pour la sincérité des actes, *Schannat, Vindic. Archiv. Fuldens. p. 49.*

NOTICES. Les notices, considérées en général, sont des chartes par lesquelles on transmet à ses héritiers ou successeurs la connoissance de quelques faits historiques qui peuvent les intéresser. De cette notion, on voit combien sont dans l'erreur ceux qui appellent notices toutes pieces qui commencent par *notum, noveritis, noverint, nösse*, ou qui renferment le mot *notitia*; toutes expressions communes à bien des chartes très différentes des notices.

Caractères des Notices.

Pour distinguer les notices des autres pieces, voyez si l'on y parle en troisieme personne des donateurs, vendeurs ou autres personnages dont il s'agit : c'est là le caractère le plus général des notices, particulièrement des 10^e, 11^e & 12^e siècles. Un second caractère des notices à l'égard des 6^e, 7^e, 8^e & 9^e siècles, c'est de commencer par *Notitia qualiter & quibus*; caractère qui ne renferme pourtant pas toutes les notices de ces temps. Un troisieme caractère, c'est la qualification de *notice* dans le texte; regle toutefois qui devient incertaine vers la fin du 11^e siècle, où les notices se confondent avec les chartes.

Origine des Notices.

Dom Mabillon fait remonter l'origine des notices fort haut, puisqu'il en trouve dans les

Formules Angevines , dont il fixe l'époque, *De Re Dipl. Suppl. p. 68* , à la quatrième année de Childebert premier.

Division des Notices.

On distingue les notices publiques des notices privées. Les premières , faites sous les yeux de l'Evêque ou du Juge , ne le cedent à nulle autre charte pour l'authenticité. Les secondes étoient rédigées devant des témoins , mais par un Notaire qui n'étoit pas homme public , *De Re Dipl. lib. 3 , c. 4* , & plusieurs années après les faits. Celles-ci empruntent leur autorité des témoins , des croix , des marques d'investitures qui y sont quelquefois jointes ; du caractère du Notaire , car alors chaque compagnie en avoit un qu'elle regardoit comme personne publique ; de la coutume qui vouloit que ces sortes d'actes fissent foi ; de la solennité avec laquelle avoient été faites les donations rapportées dans les notices , &c.

Les notices ont été nécessaires , parcequ'il a été un temps où les donations se firent verbalement & sans écritures , *Hist. de Bret. t. 2 , préf. p. 4*. La plupart de ces notices sont munies de dates , & en portent plutôt deux qu'une. Celle qui est dans le corps de l'acte est l'époque de la donation ; & celle qui est au bas est l'époque de la confection de la notice. Lorsque la première est bien spécifiée , c'est une preuve qu'on a tiré la notice sur des monuments du temps même de cette date : mais si elle est vague , on peut croire qu'elle a été apposée de mémoire , & alors elle n'est pas sûre ; mais la date du bas de la notice l'est toujours.

Notices judiciaires.

Avant le 10^e siècle, les sentences des juges furent très souvent rendues par des notices que l'on peut appeller *notices judiciaires*. Ainsi l'on disoit, *notitia de alode evindicato*, ou *evindicationis*, Baluze, *Capitul. t. 2, col. 493, 552*, lorsque quelqu'un étoit évincé d'avoir usurpé une terre; *notitia traditionis*, Hist. de Languedoc, *t. 1, col. 23*, lorsque la sentence obligeoit à restitution : *de manicipio evindicato*, Baluze, *t. 2, col. 435, 452*, contre un serf qui vouloit se faire passer pour libre : *solsadii*, ou *de jacti-vis*, De Re Dipl. Suppl. pag. 79, 86.... Baluze, *t. 2, col. 448*, pour exprimer un arrêt de défaut : *placiti*, de homicidio, *ibid. col. 499*, pour mettre à couvert de toutes poursuites un ravisseur & un homicide volontaire, moyennant une amende : *de homine forbatudo*, *ib. col. 451*, pour absoudre un homme qui avoit tué son agresseur : *de herbis maleficis*, *ibid. col. 453*, pour purger une femme d'imputation de maléfices, &c. &c. Telles furent, sous la fin de la première race & sous la seconde, les sentences des tribunaux. Les notices judiciaires du 10^e siècle, qui durèrent pendant tout le siècle suivant, étoient appellées souvent *guerpitio*, ou quelque chose d'approchant, *déguepissement* : c'étoient des notices de donations.

Notices extrajudiciaires.

Parmi les notices extrajudiciaires on peut distinguer les paricles, *notitiæ paricolæ*, qui ont tout l'air de chirographes particuliers; elles sont

antérieures au 11^e siècle. Le 10^e & sur-tout le 11^e abonderent en notices extrajudiciaires, qui diminuèrent dans les premières années du 12^e, & cessèrent sensiblement d'être en usage. La plupart des notices du moyen âge roulent sur des donations, des confirmations, des restitutions, des enfaîsinements. Il y en a quelques-unes d'historiques, qui méritent autant de foi que des Historiens du temps. Sur le déclin du 11^e siècle, on commença à confondre les chartes avec les notices, & à dresser celles-ci avec autant de sollemnité que celles-là, *Preuves de l'Hist. de Lang.* t. 2, col. 333, 318, 311. On avoit déjà décoré de cet honneur les notices publiques au commencement de ce siècle.



O.

L'Ω grec ne se trouve que dans les inscriptions du temps de l'Empire Romain. On en remarque encore de semblables sur les médailles de Clovis, de Théodebert, de Dagobert, &c. Les **O** en rhombes ne sont pas rares sur les monnoies mérovingiennes, *Le Blanc, Traité des Monnoies*, p. 58.

Les **O** ronds, ovales, droits ou couchés, en losange, en quarré, sont presque de tous les temps.

De même que le **D** usurpoit la figure de l'**O** deux ou trois siècles avant Jésus-Christ, ainsi l'**O** s'appropriâ celle du **D**, *Egizzi Senatusc. de Bacchan. Explic. p. 157*, tantôt dans cette situation naturelle, tantôt à contre sens. Il s'en trouve encore de pareils, quoique plus maigres, vers les 7^e & 8^e siècles, même dans quelques manuscrits; on en voit aussi sous la forme du **P**. Depuis l'ère chrétienne, on rencontre à la fois des **O** en cœur, en losange, en demi-losange, en demi-ovale, composés de deux **C** tendants à se joindre sans pourtant se toucher.

Sur les monnoies anglo-saxonnes, les **O** isolés, quoique souvent ornés ou entourés d'autres petits **o** à jour, ne signifient rien.

O majuscule.

On voit, dans de très anciens manuscrits, un point central dans l'**O** pour servir de point d'exclamation. Ce point fut envisagé par des copistes ignorants comme un pur ornement dont ils ne crurent pas devoir priver les autres **O** majuscules

& plusieurs autres lettres. Cette pratique, déjà née au 6^e siècle, accréditée dans le 7^e, étoit bien établie au 8^e, sans toutefois être invariable ; ce qui fit qu'on plaça le point d'exclamation à côté de l'O, au moins dès le 6^e, pour ôter toute confusion.

Chez les Saxons, les O ronds, quarrés, en losange, furent souvent terminés par quatre pointes ou triangles. Quatre S ou C adossés, ou se traversant en partie, produisirent des O d'une figure extraordinaire, mais dont l'usage étoit assez commun au 8^e siècle.

O *curtif*.

La pointe au sommet de l'o *curtif* est de tous les siècles : mais, depuis le 12^e, elle dégénère en angle, qui concourt souvent à former un polygone irrégulier, figure très propre à donner le caractère constitutif de l'o gothique minuscule.

L'o *curtif* semblable à l'v consonne mixtiligne, *fig. 9 du treizieme tableau*, est ordinaire en Espagne aux 14^e, 15^e & 16^e siècles. L'Allemagne en offre les prémices dès le 11^e.

Dans le même genre d'écriture, l'o fut souvent travesti en a. Les Anglois en faisoient usage au 12^e siècle, les Allemands & les Espagnols au 14^e. Cette forme n'étoit pas nouvelle alors, mais renouvelée de la romaine du 6^e siècle. Les anciens différoient des derniers en ce que ceux-là ressemblant au chiffre arabe 4, dont le côté gauche du triangle seroit arrondi, ne furent jamais communs ; au lieu que les o qui prirent la forme des chiffres arabes 6, 8, 9, ou de l'a, du b, du d, & du Q capital, se rencontrent plus souvent.

Les o ayant la forme du chiffre arabe 6 revien-

nent sans cesse jusqu'au 9^e siècle, au delà duquel ils ne paroissent plus. De cet o vint, au 7^e siècle, l'o métamorphosé en *b* ; on en voit encore beaucoup au 9^e. Les o sous la forme du 9 ne remontent guere moins haut, mais ne sont pas si fréquents, & finissent au 10^e siècle. L'o figuré en chiffre arabe 8, ou plutôt en 8 grec, fut des plus à la mode anciennement : il ne se passa insensiblement que depuis le 9^e jusqu'au 11^e siècle, temps auquel il semble être tombé dans l'oubli.

L'o à pointe aiguë par le haut étoit fort commun dans les diplomes du 10^e siècle ; alors la queue supérieure étoit très allongée, & quelquefois paroissoit tremblante.

Les o terminés en pointes par le haut & par le bas, & non par les côtés, commencerent au 9^e siècle à se mettre sur les rangs ; ils furent plus à la mode aux 11^e & 12^e, & ne contribuerent pas moins que la fausse losange minuscule à la production de l'o gothique. L'O majuscule de la cursive, coupé par des diametres ou par d'autres barres, porte aussi le caractère du plus pur gothique.

O minuscule.

L'écriture minuscule varia moins les formes de l'o que la cursive : on y remarque deux demicercles unis par le haut sans l'être par le bas, ou par le bas sans l'être par le haut ; ou des o composés de trois traits visiblement séparés ; ou une espece d'hexagone à côtés inégaux, figure originellement tirée de l'o en losange, & qui présente le dernier état de l'o minuscule avant le renouvellement de l'écriture. Les autres formes ren-

rent dans quelques-unes de la cursive, mentionnées ci-dessus.

O allongé.

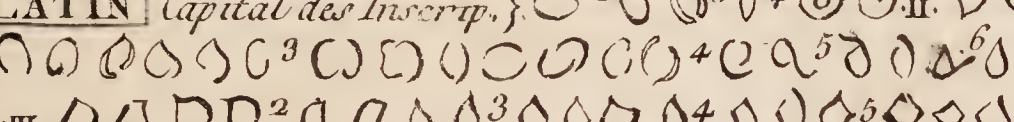
Dans l'écriture allongée, l'o en forme d'x grec se maintint long-temps; mais les o en forme du chiffre arabe 6, ou presque en d, s'y reproduisent bien plus fréquemment. La queue supérieure de l'o n'excede la ligne que depuis la fin du 9^e siècle. Au 10^e, cet usage devint presque général, particulièrement en Allemagne sous les Othons, mais avec plus ou moins d'excès; car, aux 7^e, 8^e & 9^e siècles, le corps de l'o ne faisoit que le tiers de la ligne allongée: mais, au moyen de sa queue, il en atteignoit le niveau supérieur. Cette queue étoit presque toujours liée avec les caractères voisins jusques vers le milieu du 9^e siècle; ensuite la queue s'en détacha.

Les côtés de l'o allongé qui vont en serpentant sont fréquents aux 9^e & 10^e siècles. Dans ce dernier & le suivant, il n'étoit pas rare de voir les côtés de l'o très ferrés, tandis que les deux extrémités paroissent plus larges; la supérieure terminée en pointe sans queue, & l'inférieure en ogive. Le dernier état de l'o allongé fut réduit, pendant le 13^e siècle, à la fausse forme d'hexagone, munie de deux traverses à ses grands côtés.

Planche de l'O.

La planche ci-jointe donnera, sur tous ces objets, des lumières suffisantes, pourvu qu'au moyen de l'explication de la première on en connoisse bien l'ordre & l'économie. Les seules capitales

[illegible]

III. O LATIN Capital des Inscript. } 

[illegible][illegible][illegible]

capitales latines qui y sont représentées vont faire l'objet du détail suivant.

Les O capitaux des marbres & des sceaux offrent quatre divisions, dont la première, arrondie assez régulièrement en cercle ou en ovale, est fort ancienne. Il n'y a pourtant que les ovales couchés qui puissent être fixés à la plus haute antiquité; les autres sont illimités.

La seconde division, remarquable par ses angles & ses ouvertures fréquentes, se voit dans les siècles les plus voisins de Jésus-Christ, avant & après.

La troisième division, coupée d'une ou de plusieurs lignes droites, est plus ancienne que Jésus-Christ, dans les quatre premières subdivisions : les autres ne conviennent qu'au moyen âge, excepté quelques caractères des sixième & huitième subdivisions, renvoyés aux derniers temps.

La quatrième division, à figures arrondies, mais à traits excédents ou dans le corps de la lettre ou au delà de la circonférence, est presque toute réduite au moyen âge, excepté la septième subdivision, reléguée au gothique.

Sur les capitales extraites des manuscrits, on remarque que la cinquième division est pure capitale, que la quatrième est pure gothique, & que la troisième est mêlée de minuscules & de cursives.

OBELE L'un des signes inventés par les anciens Grammairiens pour caractériser leurs pensées fut l'obele, c'est-à-dire la broche ou la fleche, *fig. 10 du treizième tableau*, marquant des mots surabondants, de fausses leçons, le dé-

placement ou l'indécence d'un vers, &c. Ce signe n'est pas rare dans les anciens manuscrits. Voyez CERAUNION.

OPISTOGRAPHIE. Ce terme grec signifie écriture de deux côtés. Les Anciens n'écrivoient ordinairement que sur un côté, & laissoient en blanc la page du revers, *Henselius, Synopsis univers. philol. p. 207* ; c'étoit sans doute à cause de la finesse du papier d'Egypte, *Struv. de criteriis manuscript. p. 21, §. 18*, & du parchemin. C'étoit tellement, chez les Anciens, un usage de politesse, que S. Augustin, qui s'en éloignoit quelquefois, en faisoit des excuses, *Epist. 171 nov. edit.* La plupart suivirent son exemple en écrivant à leurs inférieurs ou à leurs égaux. C'est Jules César qui semble le premier avoir introduit cet usage d'opistographie, en écrivant aux Généraux & aux Gouverneurs, *Suet. in Julio, n. 56.* Une autre raison de cet usage des Anciens dans leurs lettres, c'est qu'ils imprimoient leur sceau au bas de la page écrite : la lettre restoit ouverte, & n'étoit ni pliée ni close. L'usage pourtant de les clore & de les cacheter remonte pour le moins au 8^e siècle, *Greg. II. Epist. ad Leon. Isaur. &* devint plus fréquent depuis le regne de S. Louis. Quant aux chartes, celles qui ont plus de 300 ans d'ancienneté ne sont communément écrites que d'un côté. C'est un usage presque invariable en France. En Angleterre, les chartes opistographes sont un peu plus communes, *Hickes, Ling. veter. Thesaur. t. 1, præf. p. 2.* On parle ici seulement du texte de la charte continué sur le revers, & non pas de ces notices faites dans le même temps ou après coup, pour indiquer en

sommaire le précis des actes , leur âge , le nom de leurs auteurs , des personnes & des lieux qu'ils concernent. Il y a très peu de chartes sur le dos desquelles on n'en apperçoive.

ORIGINAUX. Les originaux , cette partie la plus précieuse de l'antiquité , doivent tenir & tiennent en effet la première place dans les archives , par préférence aux copies. On comprend sous le nom d'*originaux* les bulles des Papes , les diplômes des Princes , les chartes des Prélats & des Seigneurs , les testaments , contrats , donations , fondations , &c. &c. au lieu que sous le titre de *copies* on comprend les exemplaires postérieurs tirés sur ces pièces , ainsi que les cartulaires , *vidimus* , livres de cens , papiers-terriers , registres , enseignements , en un mot tout ce qui n'est point chartes venues de la première main.

Multiplicité des Originaux.

Il n'y a jamais eu rien de fixe sur l'unité ou la multiplicité des originaux. Ce qui est certain , c'est que les loix romaines , *Digest. lib. 37, tit. 11, §. 5* , autorisoient les testateurs à tirer autant d'exemplaires de leurs testaments qu'il leur plaisoit , lesquels étoient déposés ensuite dans différents temples. L'Empereur Justinien approuva en termes formels , *Institut. lib. 2, tit. 10, §. 13* , cette multiplicité d'originaux , & en démontra la nécessité. Cet usage , suivi dès lors dans l'Orient , fut depuis continué en Italie , en France , *De Re Dipl. p. 28.... Mém. de l'Acad. des Inscript. t. 9, p. 488, édit. in-12* ; en Angleterre , *Hickes, Dissert. epist. p. 57* ; en Allemagne , *Chronic,*

Godwic, t. 1, p. 77 ; & dans tout l'Occident : il s'étendit même à d'autres especes d'actes , *De Re Dipl.* p. 477 , comme on le voit par la célèbre donation de Charlemagne faite à l'Eglise Romaine , dont on tira plusieurs originaux , *Anastas. Biblioth. in vita Adriani Papæ* , deux desquels furent laissés en Italie , & les autres apportés en France.

Un des plus fameux Jurisconsultes Allemands , *Ludewig* , *reliq. Manuscript. Præf.* p. 12 , croit que la coutume de tirer au moins quatre exemplaires de chaque diplome commença sous la seconde race , & qu'elle se maintint dans la suite. On a des exemples de cet usage dès le 8^e siecle , *De Re Dipl.* p. 477.... *Concil. Francof. ad an. 794* , cap. 3 , & beaucoup dans le 9^e , *Goldast. t. 1 rer. alemannic... Nic. Christ. Linckeri Dissert. de Archiv. Imper. n. 2*. Dans les 11^e , 12^e & 13^e siecles , les instruments des échanges ne manquoient jamais d'être doubles , & quelquefois triples & quadruples. En général , plus un titre étoit regardé comme important , plus on avoit d'intérêt à le multiplier , & plus on le multiplioit en effet.

La conformité de plusieurs diplomes sur des sujets différents ne doit faire naître aucun soupçon. Il y avoit certaines formules ou protocoles dont on empruntoit mot pour mot le style & tout ce qui n'étoit point particulier à l'acte. La dissemblance des originaux sur le même objet n'est pas plus un motif de doute ; parcequ'il est rare qu'alors ces pieces n'enchérissent les unes sur les autres , ou qu'elles ne confirment de plus anciens diplomes ; & il n'est pas nécessaire , pour

les admettre, qu'elles soient toujours parfaitement semblables.

Si les originaux d'un même acte, ou qui concernent le même sujet, different dans les dates, c'est qu'ils n'ont pas été dressés le même jour : s'ils n'ont pas les mêmes feings, c'est que les mêmes témoins ne s'y sont pas trouvés : s'ils varient dans les paroles & dans les circonstances plus ou moins expliquées, pourvu qu'elles ne touchent point au fond, c'est que le premier acte fait n'aura pas été représenté, & que le Notaire aura fait les autres de mémoire ; licence que l'on doit tolérer, sur-tout pour les actes passés depuis le 9^e siècle jusqu'au milieu du 11^e, temps auquel on ignoroit également & les artifices de la chicane, & les précautions qu'il y falloit opposer. Il ne faut donc pas accuser de faux un acte dont on trouvera plusieurs exemplaires qui ne seront pas exactement semblables, *Labb. Concil. t. 10, col. 989.... Coutume de Beauvoisis, p. 190* : car, outre les raisons ci-dessus, il n'est pas rare que les mêmes Rois & les mêmes Papes aient fait ajouter par un second acte, des graces & des privileges qu'ils croyoient avoir omis dans un premier diplome. Alors on suivoit dans le second la même teneur que dans le premier, aux articles des nouvelles gratifications près.

Au reste, voici quelques principes qui peuvent résoudre bien des difficultés au sujet des expressions différentes de quelques chartes sur le même sujet, qui seroient, par exemple, plus ou moins étendues, ou qui accorderoient plus ou moins de fonds ou de droits.

1^o. Quand on vouloit se dessaisir de quelque

domaine par vente ou par donation, il n'étoit pas rare d'en dresser deux chartes différentes : la première, de cession ; & la seconde, de tradition ou d'investiture. On voit des monuments de cette espece dès les 5^e & 6^e siècles, *Maffei, Istor. Dipl. p. 138*, Que ces deux titres sur le même objet ne soient pas semblables, qu'ils varient dans les dates, dans les témoins, dans les formules, dans les termes, y a-t-il quelque chose de surprenant ?

2^o. Une omission dans une charte n'étoit point toujours un motif de cassation ou de lacération ; on inféroit dans une seconde ce qui avoit été omis dans la première, & ainsi l'on avoit deux originaux pour un.

3^o. Des pieces peuvent rappeler les mêmes dispositions & être réellement différentes, soit que la première de ces pieces n'ait point sorti son effet, soit que ce n'ait été qu'un plan de donation qui ne se soit effectué que quelques années après, *Chronic. Godwic. lib. 2, p. 186*, soit que des donations plus abondantes aient semblé mériter avec plus de justice le titre de fondation, que les anciennes peu considérables : ainsi l'on aura deux titres de fondation dissemblables.

4^o. Enfin, en quelques pays, en Anglererre & en Normandie, par exemple, *Hickes, ling. veter. septent. Thesaur. præf. p. 16*, on ne faisoit pas difficulté de dresser plusieurs chartes sur un même sujet, dans lesquelles il se rencontroit des variétés notables ; & en France on en trouve plusieurs sur le même objet en différents langages, *Secousse, Ordonn. des Rois de France, t. 4, p. 265*, Tout ceci prouve que la critique doit être

extrêmement réservée à décider sur le faux des titres. Lorsqu'elle est saine & sans prévention, elle a des regles sages pour diriger ses jugemens & éloigner l'erreur. Il est à propos d'en donner ici quelques-unes.

Tout titre revêtu de sceau & de signatures, & dont l'écriture est d'accord avec la date, porte les caracteres d'original, & doit passer pour tel.

Une piece dressée par un particulier en présence de trois témoins est authentique, au jugement de la Glose sur les Décrétales : dans le pays de droit écrit, une piece est authentique lorsqu'elle est dressée par une personne revêtue de l'autorité publique, ou par un juge avec la sousscription ou le témoignage au moins de deux témoins.

Les chartes originales prouvent par elles-mêmes, & n'exigent d'autres preuves que des réponses solides aux objections formées contre elles : & pour cela il suffit de faire voir la possibilité morale de la vérité de l'acte dans les circonstances auxquelles on l'applique, malgré les motifs des objections ; car, en supposant un diplome qui feroit naître des soupçons, à l'occasion de l'inobservation des usages supposés invariables, parce que les exceptions en sont inconnues ; ces soupçons pourroient cependant être détruits par une simple possibilité morale, puisque l'acte dont il est question a tous les caracteres d'original, & qu'un original ne se prouve pas plus qu'un principe, & qu'il fait principe lui-même.

Quoiqu'on ne soit point obligé de prouver la vérité des titres originaux, on peut pourtant le faire en les distinguant de ceux qui ne le sont pas.

Toutes variantes entre plusieurs originaux d'une même piece ne suffisent pas pour en faire rejeter quelques-uns. Ces variantes, ainsi que les apostilles, les interlignes, les ratures, ne sont suspectes de faux que dans les endroits importants. Les autres fautes des originaux, même dans les dates, n'emportent pas toujours la suspicion de faux.

Les originaux des 10^e & 11^e siècles sont quelquefois distingués des copies par des courroies nouées. Depuis le milieu du 11^e jusqu'au milieu du 12^e, lorsqu'ils sont destitués de courroies & de sceaux, ils sont munis de signatures réelles ou aparentes. Lorsqu'on ne trouve ni sceaux, ni nœuds ni signatures avant le 10^e siècle ou après le milieu du 11^e, l'acte, s'il est important, doit passer pour copie : s'il étoit de moindre conséquence, on pourroit le regarder comme original, en supposant que la nomination des témoins y tiendroit lieu de toutes les marques précédentes.

Voyez COPIES.

ORTHOGRAPHE. Dès le 6^e siècle, la prononciation du latin avoit extraordinairement souffert en Italie & à Rome même, comme une infinité d'anciens monuments l'attestent. Or une prononciation vicieuse influe nécessairement sur l'orthographe, & l'orthographe influe à son tour sur la prononciation & sur le style. D'ailleurs les anciens Grammairiens & les Philologues modernes conviennent tous que l'orthographe fut inconstante dans tous les siècles, & sur-tout dans les premiers ; que l'on prononçoit, *Lancelot*, *Méth. Lat. ch. 3*, 4... *Fontanini, Vindic. Dipl. p. 106*, l*i* pour l*e*, l*e* pour l*i*, l*e* pour l*a*, l*o* pour l*u*, & l*u* pour l*o*, le *b* en *v*, &c. &c. :

ainsi l'on écrivoit, *Fontanini*, in *Append. Veter. scriptor.* p. 331 . . . *Mém. de Littérat.* t. 5, p. 453 . . . *Supplém. du Journ. des Sav.* Janvier 1709 *Jobert*, *Science des Médail.* t. 1, p. 318, *defusæ* pour *diffusæ*, *aleis* pour *aliis*, *Efisinam* pour *Ephesinam*, *Episcobum* pour *Episcopum*, *apogri-fum* pour *apocrifum*, *beneno vivis* pour *veneno bi-bis*, &c.

Une des plus fortes objections des sceptiques, est que sous le même Roi, sous le même Référendaire, dans le même lieu, dans la même année, le même mois, & souvent dans la même piece, l'orthographe étoit différente d'elle-même. Mais la plupart des voyelles qui se confondoient entre elles, aussi-bien que les consonnes du même organe; la barbarie qui s'étoit emparée de toutes les langues, & qui ne distinguoit que peu ou point les sons des *h* aspirées ou non, & qui avoit introduit une rudesse proportionnelle aux gosiers nationaux ou étrangers; l'ignorance, l'inadvertence ou le caprice des copistes; toutes ces causes ont donné lieu à cette prodigieuse variété de l'orthographe.

Les Anciens se sont donné la même licence en écrivant les noms propres. Pendant le onzième siècle même, dans les formules qui accompagnent le chiffre du Roi Henri I, son nom se trouve diversement écrit; ce qui prouve que si l'on varioit sur l'orthographe du nom du Souverain, il n'est pas surprenant de voir tant d'autres noms si bizarrement rendus.

Au reste, ces variations n'ont rien qui étonne un véritable Antiquaire, *Bolland. Acta SS. Septemb.* t. 2, p. 569, n. 89 . . . *Longueval*, *Hist. de l'Eglise Gallic.* t. 3, p. 19; les inscriptions anti-

ques , les médailles & les monnoies , annoncent par-tout cette inconstance de l'orthographe pour les noms d'hommes & de villes. Mais d'où provient cette différence ? C'est que le même mot , prononcé par un François & un Allemand , par un Anglois & un Italien , par un Normand & un Gascon , & généralement par des hommes de diverses nations & provinces , est susceptible d'une variété étonnante de sons , d'où naissent les différentes manieres d'écrire les mêmes noms.

Aussi voyons-nous dans les meilleurs manuscrits quantité de noms propres presque défigurés par des retranchements , des additions , & des changements de lettres , sans parler des altérations qui s'y sont glissées par la négligence & l'inadvertence des Ecrivains, *Hergott*, *Généal. Dipl. gentis Habsburg. Prolegom. p. 8 ... Le Beuf*, *Recueil d'Ecrit.*, t. 2 , p. 171. Si ces especes de fautes se rencontrent dans les manuscrits des Anciens , qui étoient les savants de leur siècle , ces changements ont dû être encore bien plus sensibles dans les diplomes écrits par des Notaires ou des Commis , dont toute l'érudition se réduisoit à latiniser presque tous les mots , *Muratori* , *Antiq. Ital. c. t. 3 , col. 746 ... Cochin* , t. 6 , p. 288 , selon la prononciation & l'idiome vulgaire de leur pays.

Il est important d'observer ici que depuis le 3^e siècle , jusqu'au pontificat de Grégoire III , la barbarie d'orthographe est ordinaire sur les marbres & les diplomes de France & d'Italie ; que depuis l'an 550 jusqu'à Charlemagne , on remarque beaucoup de fautes d'orthographe ; que depuis cette dernière époque , jusqu'après les commencements du 11^e siècle , les mêmes dé-

fautes sont encore communs dans les chartes privées, mais plus rares dans les actes publics, & sur-tout dans les manuscrits du 9^e siècle qui sont corrects.

Il n'est pas hors de propos d'en venir aux connoissances particulieres que peut fournir l'orthographe pour distinguer l'âge des manuscrits.

L'orthographe vicieuse favorise les diplomes des 6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e, & 11^e siècles : ils seroient suspects si l'orthographe en étoit réguliere depuis le 6^e siècle jusqu'à Charlemagne.

Si l'orthographe d'un manuscrit en caractère oncial, comparée à la nôtre, se trouve assez réguliere ; si la différence ne se fait remarquer qu'en trois ou quatre mots par pages, si les changements de lettres se réduisent presque à des *e* pour des *i*, à des *b* pour des *v*, à des *d* pour des *t*, à des *o* pour des *u*, & réciproquement ; si dans les composés d'*ad*, le *d* se maintient souvent à l'exclusion du *p* devant le *p*, & dans les mots où entre la préposition *in* ; si l'*n* conserve toutes les mêmes prérogatives, tandis que l'*m* devant l'*m* est préféré au *d*, comme *ammoneo*, pour *admonéo* ; si l'on découvre à peine quelques solécismes ou barbarismes dans ce manuscrit, & tous les autres caractères d'antiquité présupposés, ou du moins non contredits ; on aura de fortes raisons pour le porter jusqu'au 5^e siècle.

Un manuscrit dont l'orthographe est aussi exacte qu'elle puisse l'être humainement parlant, & dont le texte en minuscule seroit orné de titres en onciale à gros œil bien tranché, doit être déclaré du 9^e siècle.

Ces trois indices conviennent à toutes sortes de manuscrits, & ne sont guere moins applica-

bles aux temps postérieurs à Charlemagne, à l'égard des pays étrangers à son Empire, & à l'égard des provinces méridionales de la France, qui profiterent moins que les autres de la réforme dans l'orthographe établie par ordre de ce Prince.



P.

LE *P*, joint avec un autre *P*, ou avec une *R*, n'a qu'une seule haste commune aux deux lettres, le corps de la première étant tourné à gauche, & celui de la seconde à droite, voyez les *figures 1 & 2 du quatorzième tableau*, c'est à quoi il faut bien prendre garde, quand on veut déchiffrer certaines inscriptions.

Dans les monuments latins, le *Γ* grec eut souvent lieu, *De Re Diplom. p 345*. L'ancien *P* romain différoit très peu du *Γ* grec; la dissemblance consistoit dans un léger arrondissement de l'angle & du trait droit, mais sans venir toucher la haste. La même figure se maintint sur les marbres & sur les bronzes jusqu'au 2^e siècle, quoique les *P* fermés s'y voient aussi. Mais les manuscrits conserverent encore plus long-temps les *P* ouverts, *fig. 3 du quatorzième tableau*; car le caractère est encore très fréquent dans l'écriture onciale du 6^e siècle. Si l'on en découvre au 8^e, & même depuis, ou ils sont plus arrondis, ou d'autres signes de nouveauté ne permettent pas de les confondre avec les plus anciens.

Lorsque le corps du *P* commence un peu au dessous de la haste, comme la *fig. 4, ibid.*, c'est une marque d'antiquité supérieure au 8^e siècle. On en retrouve cependant de cette sorte dans des temps postérieurs; mais leur grossièreté & leurs ornements les décelent.

Lorsque le haut de la tête est ouvert sans que la courbe soit plus haute que la haste, *fig. 5, ibid.*, c'est un indice du 10^e ou 11^e siècle, & même du 12^e.

p minuscule & cursif.

Les *p* minuscules, tout au plus du 13^e siècle, sont distingués par leur corps en losange, anguleux, pentagone, hexagone.

Le *p* cursif, dont le pied revient vers le haut de la lettre, soit en la traversant, soit en demeurant disjoint, *fig. 6 & 7, ibid.* est propre au romain, & n'est pas postérieur au sixième siècle. Sous Charlemagne, quelques *p* cursifs ont beaucoup de rapport avec ces derniers.

Les *p* orbiculaires, sans reduplication de pied, *fig. 8, ibid.* peuvent être élevés au 5^e siècle, si le pied n'est pas d'une longueur excessive, ni trop perpendiculaire; & si la panse n'est point fermée en dessous, ou relevée par une volute.

Les *p* dont la tête seroit séparée de la haste vers le milieu, comme la *fig. 9, ibid.* seroient aussi antiques: on en peut dire autant de ceux de la *fig. 10, ibid.*; mais les *p.* de la *fig. 11* sont certainement du 6^e siècle: cependant si la haste étoit plus maigre, & la tête en ovale plus grande ou plus arrondie & plus penchée du côté droit, ils devroient être relégués aux 8^e & 9^e siècles. En général; les *p* en ovale, sans faillie de la haste vers la gauche, sont réservés à l'Italie, excepté le *p* extraordinaire de la *fig. 12, ibid.* qui est commun à la France & à l'Italie au 12^e siècle.

Les *p* cursifs & minuscules dont la tête s'élève presque toute entière au dessus de la haste, *fig. 13, ibid.*, annoncent le 7^e siècle en France & en Angleterre. Cet autre, formé d'un seul trait, *fig. 14, ibid.*, est du même siècle & du suivant. Les *p* en forme de nos *j* consonnes ma-

Jusculs, *fig. 15*, furent d'usage aux 14^e & 15^e siècles en France, en Angleterre & en Allemagne.

Les *p* dont la tête en forme d'*s* excède en son entier la haste avec laquelle elle ne tient que par un nœud, *fig. 16*, désignent le 7^e siècle, ne sont point étrangers aux deux siècles qui le touchent, & continuent même de se présenter aux 10^e & 11^e siècles, en Italie & ailleurs, avec quelques altérations notables.

Quelques *p* du 7^e siècle ne différoient pas du *q* majuscule de nos écritures cursives. Au 10^e on en trouve encore; mais la tête est moins circulaire ou moins spirale.

Le pied du *p* ayant la forme du chiffre arabe 2, avec un nœud supérieur d'où part une *S* ou un *C* contourné, semble être restreint au 9^e siècle au plus tard, si l'on en excepte l'Italie.

Le *p* dont la panse coupe la haste presque par moitié, *fig. 17*, *ibid.*, a ses commencements vers le milieu du 12^e siècle. Ce goût est remarquable, comme un indice des bas temps; il subsistoit encore dans toute sa force aux 15^e & 16^e siècles, quoique depuis le 13^e il y en eut bien d'autres.

Les *p* cursifs, aux 12^e & 13^e siècles, étoient souvent composés de trois ou quatre pièces. Quoique depuis long-temps la queue du *p* se courbât vers la gauche, ce ne fut qu'au 13^e siècle qu'elle le fit régulièrement, en prenant la forme de la *fig. 18*, *ibid.*: c'est ce qui fait la distinction des 9^e & 10^e siècles d'avec le 13^e; car d'ailleurs la forme de certains *p* se ressemblent beaucoup.

Les *p* renfermant dans leur panse un point, ou bien une ou plusieurs traverses horizontales,

perpendiculaires, obliques ou courbes, se montrent depuis la fin du 12^e siècle jusqu'au 15^e. Au reste, toutes les lettres à panse éprouvent aussi cette bizarrerie.

Les *p* de la *fig. 19, ibid.* composés d'une perpendiculaire, d'un ovale ou cercle, & d'un petit trait horizontal pour l'union des deux parties, annoncent l'Italie & le 9^e siècle. Ils eurent aussi pour lors quelque cours en France; mais la traverse étoit supprimée ou plus serrée.

Les *p* dont la panse est formée par un 3, appartiennent aux 10^e & 11^e siècles. La double pointe ou les cornes sur le bout supérieur de la haste, dénote spécialement les 11^e & 12^e, & peut néanmoins, en certains cas, convenir aux 9^e & 10^e siècles.

p allongé.

Le *p* de l'écriture allongée peut être considéré sous trois rapports : 1^o. relativement à sa panse : 2^o. à ses pointes supérieures ou excédentes : 3^o. à sa queue inférieure.

1^o. La panse se trouva régulièrement haut & bas au niveau de la ligne jusques vers la fin du 10^e siècle; cette règle souffre quelques exceptions, sur-tout pour les bulles des Papes, depuis le 7^e siècle. Cette partie varia beaucoup depuis l'entrée du 11^e, sans cependant excéder la ligne, n'en occupant que la moitié, le tiers ou le quart de la hauteur, & toujours en diminuant, de sorte que vers le milieu du siècle elle fut souvent réduite au plus petit volume. Au 7^e siècle, la panse commence à devenir tremblante; au 9^e elle serpente plus sensiblement : au 10^e, ce sont souvent plusieurs 3 les uns sur les autres; & au

11^e, elle est souvent en zigzag ; mais cette mode se passa sur le déclin de ce siècle.

2^o. Le 10^e siècle est, à proprement parler, le temps auquel prévalut la mode des allongements supérieurs qui partoient de la haste, qui souvent eurent cinq fois autant de hauteur superflue que la panse. Depuis le milieu du 11^e siècle jusqu'au 12^e, cette élévation reprit faveur en Allemagne. Lorsque ces allongements naissent du haut de la panse, ils appartiennent à l'antiquité la plus reculée, & se maintiennent au moins jusqu'au 10^e siècle.

3^o. Les queues inférieures du *p* de l'écriture allongée déclinent presque toujours vers la gauche, & se terminent en pointes très affichées, & même un peu courbées depuis le 8^e siècle, en descendant plus ou moins. La panse, diminuée au 11^e siècle, entraîne la diminution de la queue. Au delà du milieu du même siècle, elle cessa totalement d'excéder le niveau inférieur de la ligne allongée ; vers le milieu du suivant, elle se tourna plus d'une fois vers la droite, mais sans jamais s'étendre beaucoup.

Planche du P.

La planche ci-jointe fera mieux sentir encore & connoître les révolutions que le caprice des Ecrivains occasionna dans la forme de cet élément. Elle peut être d'une grande utilité, si l'on a fait une sérieuse attention à l'analyse de la planche première. On se contentera de donner ici quelques notes chronologiques sur les capitales des inscriptions.

La première division des *P* capitaux des bronzes porte à peu près la forme du *pi* grec. Elle

remonte 700 ans, & plus, avant Jesus-Christ : plus on s'éloigne en descendant de l'époque de l'ere chrétienne, plus elle devient rare. Les derniers exemples qu'on en ait font du 10^e siecle en Angleterre.

La seconde division, caractérisée par des ouvertures, n'est guere postérieure à la précédente dans ses dix premieres subdivisions ; les suivantes peuvent dater depuis le commencement de l'ere vulgaire jusqu'au 9^e siecle.

La troisieme division, approchant de l'âge de la premiere, est remarquable par ses angles.














La quatrieme, à panse fermée, annonce la plus haute antiquité, lorsque cette panse est aiguë. Les *p* de cette division les plus élégants tiennent au siecle d'Auguste.

La cinquieme est distinguée par ses traits excédents & sa forme gothique.

Les *P* des manuscrits offrent quelques minuscules & cursives dans la quatrieme division, & du gothique moderne dans la cinquieme.

PAGE. Parmi les termes génériques propres à signifier des chartes ou des actes, sans en spécifier la nature, le mot *pagina* fut un de ceux dont on se servit plus fréquemment dans le moyen âge, parceque ces pièces n'étoient écrites que d'un côté, Calmet, *Dissert. sur la forme des livres*, p. 22. *Opusculum* en ce sens, & *opus*, sont remarquables, *De Re Dipl.*, p. 89, 571. *Libellus*, & même *liber*, eurent en Angleterre, surtout vers le 9^e siecle, la même signification que *pagina* : *mémoriale* se prit aussi dans la même acception pour des chartes quelconques.

PAIRIE. On doit faire remonter l'origine de la Pairie au même temps que l'origine des fiefs,

Phenicien  ^{II.} *Grec.* }            

III. LATIN

[illegible]

Capital des Manusc. } P¹ P² P³ P⁴ P⁵ P⁶ P⁷ P⁸ P⁹ P¹⁰ P¹¹ P¹² P¹³ P¹⁴ P¹⁵ P¹⁶ P¹⁷ P¹⁸ P¹⁹ P²⁰ P²¹ P²² P²³ P²⁴ P²⁵ P²⁶ P²⁷ P²⁸ P²⁹ P³⁰ P³¹ P³² P³³ P³⁴ P³⁵ P³⁶ P³⁷ P³⁸ P³⁹ P⁴⁰ P⁴¹ P⁴² P⁴³ P⁴⁴ P⁴⁵ P⁴⁶ P⁴⁷ P⁴⁸ P⁴⁹ P⁵⁰ P⁵¹ P⁵² P⁵³ P⁵⁴ P⁵⁵ P⁵⁶ P⁵⁷ P⁵⁸ P⁵⁹ P⁶⁰ P⁶¹ P⁶² P⁶³ P⁶⁴ P⁶⁵ P⁶⁶ P⁶⁷ P⁶⁸ P⁶⁹ P⁷⁰ P⁷¹ P⁷² P⁷³ P⁷⁴ P⁷⁵ P⁷⁶ P⁷⁷ P⁷⁸ P⁷⁹ P⁸⁰ P⁸¹ P⁸² P⁸³ P⁸⁴ P⁸⁵ P⁸⁶ P⁸⁷ P⁸⁸ P⁸⁹ P⁹⁰ P⁹¹ P⁹² P⁹³ P⁹⁴ P⁹⁵ P⁹⁶ P⁹⁷ P⁹⁸ P⁹⁹ P¹⁰⁰ P¹⁰¹ P¹⁰² P¹⁰³ P¹⁰⁴ P¹⁰⁵ P¹⁰⁶ P¹⁰⁷ P¹⁰⁸ P¹⁰⁹ P¹¹⁰ P¹¹¹ P¹¹² P¹¹³ P¹¹⁴ P¹¹⁵ P¹¹⁶ P¹¹⁷ P¹¹⁸ P¹¹⁹ P¹²⁰ P¹²¹ P¹²² P¹²³ P¹²⁴ P¹²⁵ P¹²⁶ P¹²⁷ P¹²⁸ P¹²⁹ P¹³⁰ P¹³¹ P¹³² P¹³³ P¹³⁴ P¹³⁵ P¹³⁶ P¹³⁷ P¹³⁸ P¹³⁹ P¹⁴⁰ P¹⁴¹ P¹⁴² P¹⁴³ P¹⁴⁴ P¹⁴⁵ P¹⁴⁶ P¹⁴⁷ P¹⁴⁸ P¹⁴⁹ P¹⁵⁰ P¹⁵¹ P¹⁵² P¹⁵³ P¹⁵⁴ P¹⁵⁵ P¹⁵⁶ P¹⁵⁷ P¹⁵⁸ P¹⁵⁹ P¹⁶⁰ P¹⁶¹ P¹⁶² P¹⁶³ P¹⁶⁴ P¹⁶⁵ P¹⁶⁶ P¹⁶⁷ P¹⁶⁸ P¹⁶⁹ P¹⁷⁰ P¹⁷¹ P¹⁷² P¹⁷³ P¹⁷⁴ P¹⁷⁵ P¹⁷⁶ P¹⁷⁷ P¹⁷⁸ P¹⁷⁹ P¹⁸⁰ P¹⁸¹ P¹⁸² P¹⁸³ P¹⁸⁴ P¹⁸⁵ P¹⁸⁶ P¹⁸⁷ P¹⁸⁸ P¹⁸⁹ P¹⁹⁰ P¹⁹¹ P¹⁹² P¹⁹³ P¹⁹⁴ P¹⁹⁵ P¹⁹⁶ P¹⁹⁷ P¹⁹⁸ P¹⁹⁹ P²⁰⁰ P²⁰¹ P²⁰² P²⁰³ P²⁰⁴ P²⁰⁵ P²⁰⁶ P²⁰⁷ P²⁰⁸ P²⁰⁹ P²¹⁰ P²¹¹ P²¹² P²¹³ P²¹⁴ P²¹⁵ P²¹⁶ P²¹⁷ P²¹⁸ P²¹⁹ P²²⁰ P²²¹ P²²² P²²³ P²²⁴ P²²⁵ P²²⁶ P²²⁷ P²²⁸ P²²⁹ P²³⁰ P²³¹ P²³² P²³³ P²³⁴ P²³⁵ P²³⁶ P²³⁷ P²³⁸ P²³⁹ P²⁴⁰ P²⁴¹ P²⁴² P²⁴³ P²⁴⁴ P²⁴⁵ P²⁴⁶ P²⁴⁷ P²⁴⁸ P²⁴⁹ P²⁵⁰ P²⁵¹ P²⁵² P²⁵³ P²⁵⁴ P²⁵⁵ P²⁵⁶ P²⁵⁷ P²⁵⁸ P²⁵⁹ P²⁶⁰ P²⁶¹ P²⁶² P²⁶³ P²⁶⁴ P²⁶⁵ P²⁶⁶ P²⁶⁷ P²⁶⁸ P²⁶⁹ P²⁷⁰ P²⁷¹ P²⁷² P²⁷³ P²⁷⁴ P²⁷⁵ P²⁷⁶ P²⁷⁷ P²⁷⁸ P²⁷⁹ P²⁸⁰ P²⁸¹ P²⁸² P²⁸³ P²⁸⁴ P²⁸⁵ P²⁸⁶ P²⁸⁷ P²⁸⁸ P²⁸⁹ P²⁹⁰ P²⁹¹ P²⁹² P²⁹³ P²⁹⁴ P²⁹⁵ P²⁹⁶ P²⁹⁷ P²⁹⁸ P²⁹⁹ P³⁰⁰ P³⁰¹ P³⁰² P³⁰³ P³⁰⁴ P³⁰⁵ P³⁰⁶ P³⁰⁷ P³⁰⁸ P³⁰⁹ P³¹⁰ P³¹¹ P³¹² P³¹³ P³¹⁴ P³¹⁵ P³¹⁶ P³¹⁷ P³¹⁸ P³¹⁹ P³²⁰ P³²¹ P³²² P³²³ P³²⁴ P³²⁵ P³²⁶ P³²⁷ P³²⁸ P³²⁹ P³³⁰ P³³¹ P³³² P³³³ P³³⁴ P³³⁵ P³³⁶ P³³⁷ P³³⁸ P³³⁹ P³⁴⁰ P³⁴¹ P³⁴² P³⁴³ P³⁴⁴ P³⁴⁵ P³⁴⁶ P³⁴⁷ P³⁴⁸ P³⁴⁹ P³⁵⁰ P³⁵¹ P³⁵² P³⁵³ P³⁵⁴ P³⁵⁵ P³⁵⁶ P³⁵⁷ P³⁵⁸ P³⁵⁹ P³⁶⁰ P³⁶¹ P³⁶² P³⁶³ P³⁶⁴ P³⁶⁵ P³⁶⁶ P³⁶⁷ P³⁶⁸ P³⁶⁹ P³⁷⁰ P³⁷¹ P³⁷² P³⁷³ P³⁷⁴ P³⁷⁵ P³⁷⁶ P³⁷⁷ P³⁷⁸ P³⁷⁹ P³⁸⁰ P³⁸¹ P³⁸² P³⁸³ P³⁸⁴ P³⁸⁵ P³⁸⁶ P³⁸⁷ P³⁸⁸ P³⁸⁹ P³⁹⁰ P³⁹¹ P³⁹² P³⁹³ P³⁹⁴ P³⁹⁵ P³⁹⁶ P³⁹⁷ P³⁹⁸ P³⁹⁹ P⁴⁰⁰ P⁴⁰¹ P⁴⁰² P⁴⁰³ P⁴⁰⁴ P⁴⁰⁵ P⁴⁰⁶ P⁴⁰⁷ P⁴⁰⁸ P⁴⁰⁹ P⁴¹⁰ P⁴¹¹ P⁴¹² P⁴¹³ P⁴¹⁴ P⁴¹⁵ P⁴¹⁶ P⁴¹⁷ P⁴¹⁸ P⁴¹⁹ P⁴²

MINUSCULE

[illegible][illegible]

1870
1871
1872

1873
1874

1875
1876
1877
1878
1879
1880

1881
1882
1883
1884
1885

1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000

& non pas au 11^e siècle, vers 1020, comme le dit Favin. Il faut remarquer quatre époques dans la Pairie. La première est celle des Pairies, tant qu'elles furent aliénées du domaine, c'est à-dire jusqu'au règne de Charles VII, temps où toutes les grandes Pairies, telles que la Normandie, la Champagne, Toulouse, la Guyenne, la Flandre & la Bourgogne, se trouverent réunies dans la maison de France, en 1452. La seconde époque est celle des Pairies érigées par lettres patentes; mais dépendantes du Roi. Le Duché de Bretagne, érigé en Pairie en 1297, est le premier de cette espèce. La troisième époque est celle où nos Rois conférèrent cette dignité à des Princes étrangers. Le Duc de Nevers eut le premier cet honneur par l'érection de son Comté en Duché-Pairie, faite en 1505. Enfin la 4^e époque, celle qui subsiste aujourd'hui, vient de ce que nos Rois érigerent en Duchés-Pairies des terres des principaux Seigneurs: le Duché d'Uzès tient le premier rang dans cette époque.

Selon l'ancien établissement, il y avoit six Pairs ecclésiastiques & six Pairs laïques, dont trois étoient Ducs, & trois Comtes. Les trois Comtes laïques étoient ceux de Champagne, de Flandres & de Toulouse; & les trois Ducs ceux de Normandie, de Bourgogne & de Guyenne. Ces anciens Pairs du royaume firent les premières fonctions de leur charge au sacre de Louis VIII. Lorsque toutes ces Pairies eurent été réunies à la Couronne, les Rois en érigerent d'autres; mais toujours en faveur des Princes, jusqu'à la création des Pairies seigneuriales. Ainsi Philippe le Bel fit la première création en faveur du Duc de Bretagne, du Comte d'Anjou, & du Comte

d'Artois. Charles le Bel fit la seconde en faveur de Louis, Duc de Bourbon; Philippe de Valois, la troisième en faveur de Philippe, son second fils; le Roi Jean, la quatrième, en faveur de Louis, Duc d'Anjou, & de Philippe, Duc de Berri, *De Launai sur Loisel, tit. 1.*

C'est dans le procès mû à l'occasion de la succession au Comté de Champagne, entre Thibault, neveu de Henri, Comte de Champagne, mort dans une croisade; & Erard de Brienne, gendre de ce dernier Comte, que l'on voit le premier acte authentique de la distinction des Pairs d'avec les autres Barons: le jugement fut rendu à Melun en 1216. Ainsi l'époque peu certaine, ou plutôt inconnue, de la distinction des douze Pairs d'avec le reste des Barons, peut être placée entre ce Jugement & l'an 1179; puisque l'Evêque de Langres n'est devenu propriétaire du Comté de Langres qu'en cette année 1179, *Hist. des Fonctions des Parlements & des droits des Pairs, t. 2, p. 113.*

PAIRS. On appelloit anciennement Pairs tous les Seigneurs égaux entre eux. Ainsi tous les vassaux immédiats du Roi, étoient Pairs: tous les vassaux immédiats d'un grand fief l'étoient entre eux. On fixe la réduction des anciens Pairs au nombre de douze, *Vaiffette, Hist. de Lang., t. 3, p. 577*, entre les années 1204 & 1216. Le nom de *Pair* pour désigner dans son égal son Juge naturel, *être jugé par ses Pairs*, fut en usage dès le 10^e siècle, comme il paroît par une lettre d'Eudes, Comte de Champagne, écrite l'an 996 au Roi Robert. C'étoit une loi en Angleterre dès le regne d'Alfred le Grand.

Les six Prélats qui ont séance au Parlement

De Paris à titre de Ducs & Comtes , Pairs de France , en prirent la qualité dans quelques monuments du 14^e siècle. On a même des lettres de l'an 1300, où Robert de Courtenai s'intitule Archevêque Duc de Reims, Pair de France. Ce sont les premières de cette espèce qui soient connues.

Les premières lettres de l'érection de la Bretagne en Duché-Pairie , furent données au Duc Jean en 1297.

PANCARTES ou Bulles-Privileges. *Voyez BULLES.*

Les Rois ont aussi donné des pancartes qui étoient des diplomes véritables , par lesquels en énonçant le dénombrement des biens , ce qui est le caractère propre des pancartes , ils les confirmoient à leurs possesseurs. Ces sortes de pancartes royales qui entrent dans le détail des noms de lieux dont elles confirmeroient la possession , seroient légitimement suspectes avant le 9^e siècle : elles ne doivent paroître que depuis cette époque.

On peut aussi appeller *pancartes* les chartes qui en renferment plusieurs autres depuis le 11^e siècle , *De Re Dipl.* , p. 4 , n. 3.

PAPE. Dans les quatre premiers siècles , le titre de Pape fut donné assez indistinctement à des Prêtres & à des Evêques. Les Prêtres & les Diacres de Rome , écrivant à S. Cyprien , Evêque de Carthage , *Labbe , Concil. t. 1 , col. 658* , le traitent de *Pape* & de *Frere*. Jusqu'au milieu du 8^e siècle , le titre de *Pape* fut donné aux Evêques ; mais dans la suite il ne leur fut attribué que bien rarement.

On remarque une décrétale de S. Sirice , qui

porte en tête *Siricius Papa*. C'est peut-être la première fois que les Papes se soient ainsi qualifiés eux-mêmes ; au moins on ne doit point voir un pareil intitulé avant le milieu du 4^e siècle, où la suspicion seroit fondée. Ce titre honorifique étoit commun alors, comme on vient de le voir ; mais peu à peu l'amour propre le rendit exclusif. D'abord au 9^e siècle, les Evêques de France furent réprimandés par Grégoire IV, pour avoir réuni les titres de *Pape* & de *Frere*, selon l'ancien usage : il auroit voulu qu'ils s'en fussent tenus au premier. Ensuite les Papes prirent le titre fastueux de *Pape universel*, pour se distinguer de ceux à qui on le donnoit encore. Ce fut Léon IX qui, au milieu du 11^e siècle, le fit retrancher du nombre de ses titres. Ensuite Grégoire VII, au 11^e siècle, ordonna, & c'est le premier Souverain Pontife qui ait fait un semblable décret, que le nom de *Pape* ne seroit porté que par le seul Evêque de Rome.

L'exemple le plus ancien qu'on connoisse où le Pape soit appelé *Souverain Pontife*, se trouve dans la suscription d'un Concile composé de trois provinces d'Afrique, adressée au Pape Théodore ; *Domino, &c. & summo omnium præfulum Pontifici, &c.* On peut dire même que le titre de *Souverain Pontife* donné aux Evêques est unique dans tous les temps.

Le titre de *Vicaire de S. Pierre*, pris par les Papes, est du 9^e siècle. Ce fut Benoît III qui s'en honora le premier, & qui fut imité en cela par quelques-uns de ses successeurs. Depuis le 13^e siècle, les Papes ne souffrirent plus, comme auparavant, d'être appelés *Vicaires de S. Pierre* : le titre de *Vicaire de J. C.* leur plut davantage.

& ils s'en emparerent, *De Re Dipl.* p. 65. Depuis Nicolas I, au 9^e siècle, les Papes, dans leurs décrets, ont toujours prononcé : *En vertu de l'autorité des Apôtres S. Pierre & S. Paul.*

PAPIER. S'il est intéressant pour la Diplomatique de connoître les formes des écritures antiques, & les instruments dont on s'est servi pour les tracer, il ne l'est pas moins d'en connoître les matieres subjectives, dans le nombre desquelles les différents papiers tiennent, sans contredit, une place distinguée.

Papier d'Egypte.

Quoique, selon Dom Mabillon, *De Re Dipl.* l. 1, c. 8, toute matiere sur laquelle on pouvoit écrire fût exprimée par le mot *charta*, on croit que la dénomination de *charta*, commune à tous les actes, vient mieux de *carta*, par laquelle on entendoit le papier d'Egypte, *Institut. lib. 2, tit. 10, §. 12* ... *Maffei, Histor. Dipl.* p. 59. En effet, avant le 8^e siècle on avoit coutume d'expédier les diplomes sur ce papier, & l'on avoit préféré cette matiere à toute autre, sans doute à cause de sa beauté, & sur-tout parcequ'elle étoit d'une aussi grande étendue que la toile. Jusqu'à cette époque, c'étoit là ce qu'on appelloit *charta* par excellence. Une foule de témoignages concourent à le prouver, *Ulpian. l. 39 & 37, tit. 11, Lege 1* ... *Hieron. Epist. ad Jovin. & Euseb.* ... *Institut. lib. 2, tit. 10, §. 12.* Pline l'Historien, l. 13, c. 11, 13, parlant du papier d'Egypte, qu'il démontre avoir été en usage trois siècles avant la fondation d'Alexandrie, emploie toujours le terme *carta* : les livres mêmes, comme ils étoient la plupart de papier d'Egypte, furent

appelés *cartes*, *ff. lib. 32, tit. 3, Leg. 52, §. 4.* Cette dénomination ne passa sans doute au parchemin, que quand le papier d'Egypte commença à tomber. *Voyez PARCHEMIN.*

Le papyrus avec lequel se faisoit le papier d'Egypte, est une espece de canne ou roseau qui ressemble un peu à notre typha. Il naît dans les marais d'Egypte, *Plin. Hist. Nat. l. 13, c. 11*, & dans les eaux dormantes du Nil, dont la hauteur n'excéderoit pourtant pas trois pieds, *Théophr. Hist. Plant. l. 4, c. 9.* C'est des couches ou enveloppes intérieures de la tige de cette plante qu'on fabriquoit le papier d'Egypte, si célèbre chez les Anciens; & voici comme on s'y prenoit. Après avoir retranché les racines & le sommet de cette plante, *Guiland. Memb. 10, p. 149*, il restoit une tige de deux, trois, quatre pieds ou environ, que l'on coupoit exactement en deux: on séparoit légèrement les enveloppes dont elle étoit vêtue, & qui ne passaient pas le nombre de vingt, *Maffei, Istor. Dipl. p. 175.* Plus ces tuniques approchoient du centre, & plus elles avoient de finesse & de blancheur, & elles l'étoient moins à proportion qu'elles s'en éloignoient. On étendoit une enveloppe coupée régulièrement, *Plin. Hist. lib. 13, c. 12*: en Egypte, on la couvroit d'eau trouble du Nil, qui tenoit lieu de la colle qu'on employoit ailleurs. Sur cette premiere feuille ainsi préparée, on en posoit une seconde à contre-fibre; en continuant d'en unir ainsi plusieurs ensemble, on en formoit une piece de papier, qu'on mettoit à la presse, qu'on faisoit sécher, qu'on frappoit avec le marteau, & que l'on polissoit au moyen de quelque instrument fort lisse. Lorsqu'on vouloit le tranf-

mettre à la postérité la plus reculée, on avoit l'attention de le frotter d'huile de cedre, qui lui communiquoit l'incorruptibilité de cet arbre, *Plin. Hist. l. 13, c. 13.*

On a dit que la seconde couche se mettoit à contre-fibre, c'est-à-dire, les enveloppes ou lames de papyrus, ont des fibres assez éloignées l'une de l'autre dans le sens de la hauteur de la plante; ainsi l'on mettoit la première horizontalement, en sorte que ses fibres paroissent comme les lignes de cette page; la seconde se mettoit d'un autre sens, de façon que ses fibres paroissent perpendiculaires, & couper les premiers à angles droits. Plus le papier étoit fin & blanc, plus les fibres de l'une & l'autre couche paroissent, en sorte qu'elles seroient assez bien représentées par un tamis de crin d'un blanc sale, & dont les jours seroient un peu plus large qu'à l'ordinaire. Sur le gros papier, on ne voyoit que les fibres du côté présenté à la vue.

La longueur du papier d'Egypte, comme celle de nos pieces de toile ou d'étoffe, n'avoit rien de fixe. Il n'en étoit pas de même de sa largeur; elle n'excédoit jamais deux pieds, *Guiland. Memb. 19, p. 187*; mais souvent elle étoit fort au dessous. Le papier, qui avoit depuis quatorze pouces inclusivement, jusqu'à quinze, dix-huit ou vingt-quatre, étoit appelé *macrocolle* (*macrocolla*), dénomination tirée de sa grandeur.

Il pouvoit y avoir, suivant l'idée qu'on vient de donner de la facture de ce papier, & il y avoit en effet plusieurs gradations de beauté, à chacune desquelles on donna un nom particulier. Ainsi

Le papier *royal* ou *auguste*, *Isid. orig. l. 6, c. 10*, composé des deux enveloppes les plus intérieures, & par conséquent les plus minces, réunissoit la finesse & la blancheur dans le degré le plus parfait. Il avoit 3 pouces de large. Ce papier avoit porté le nom d'*hieratique* ou *sacré*, *Plin. Hist. l. 13, c. 12*, parcequ'il étoit réservé pour les livres qui traitoient de la Religion : mais la flatterie le relégua au troisieme rang.

Le *livien*, qui tire son nom de Livie, femme d'Auguste, composé des deux lames qui suivoient immédiatement celles du papier Auguste, avoit douze pouces de largeur.

L'*hiératique* ou *sacerdotal*, qui avoit été autrefois le premier, composé pareillement des deux troisiemes membranes les plus prochaines, avoit onze pouces de largeur.

Le *fannien* ou *faunisque*, composé des deux quatriemes pellicules, portoit dix pouces, *Massei, Istor. Dipl. p. 67*.

L'*amphithéatrique*, qui suivoit, n'en avoit que neuf, *Vossius, de Arte Gramm. l. 1, c. 37, p. 130*. Le *saitique*, qui venoit après, n'en avoit pas tant ; le *téniotique* encore moins. Enfin l'*emporétique*, composé des deux huitiemes tuniques, n'avoit que six doigts de large, & ne servoit que d'enveloppe aux marchandises, comme son nom le porte.

Le papier Auguste, quelque beau qu'il fût, n'étoit pas parfait : sa finesse faisoit que l'encre le pénétoit, de sorte qu'il ne servoit que pour les lettres, parceque l'on n'écrivoit jamais sur le dos de la feuille ; d'où il fut nommé *épistolaire*. Sous l'Empereur Claude, on y remédia par l'invention du papier *claudien*. On emprunta une

enveloppe du papier livien, que l'on joignoit avec une de papier Auguste ; & par ce moyen on lui donna le degré de consistance qui lui manquoit.

L'union de deux feules membranes est la marque différentielle du papier d'Egypte d'avec le papier d'écorce d'arbre, qui sûrement avoit plus de deux couches, sans quoi il auroit approché de la finesse du réseau le plus délié.

L'antiquité du papier d'Egypte remonte si haut ; qu'il n'est pas possible de fixer l'époque de son invention.

On trouve en France & en Italie des diplomes en papier d'Egypte de toutes les grosseurs dont nous venons de parler : mais il n'y en a peut-être aucun en entier, sans altération ni lacune. Tous ceux que l'on connoît en cette matiere sont latins, excepté trois, dont deux sont à Vienne, & le troisième est connue par le supplément de la Diplomatique de Dom Mabillon.

Quand même ces monuments qui parlent aux yeux ne nous convaincroient pas de l'existence du papier d'Egypte, les Auteurs qui en ont parlé l'établissent au point de ne laisser aucun soupçon ni doute, *De Re Dipl. l. 1, c. 8*. La difficulté est de fixer sa durée & l'époque où l'on cessa de faire usage de cette matiere inscriptible.

Le papier d'Egypte eut le même cours dans les Gaules qu'en Orient & en Italie pour les diplomes. Sous nos Rois Mérovingiens il étoit tellement à la mode, que le parchemin n'y fut presque d'aucun usage pendant plus d'un siècle : mais sur la fin du 7^e, le dernier y acquit le crédit que le premier perdoit tous les jours. On s'en dégoûta de plus en plus durant le 8^e, & à

peine peut-on nommer une charte des Carlovingiens en papier d'Egypte, *Catel, Mém. de l'Hist. de Lang. p. 348*. Cependant pour les lettres missives, on s'en servoit encore en Italie sous Charlemagne; & jusques dans le 11^e siecle les Papes l'employoient encore, lorsqu'ils accordoient des privileges, *De Re Dipl. p. 438*; les preuves en sont tirées des bulles de Jean XII, d'Agapet II, & de Victor II, autorités recueillies par Dom Mabillon, *De Re Dipl. l. 1, c. 8*, d'une bulle de Benoit IX de l'an 1045, citée par Muratori, *Antiquit. Ital. t. 3, Dissert. 43, col. 833*, d'une bulle de Silvestre II, mort en 1003, adressée à l'Abbaye de Bourgueil, dont le cartulaire observe qu'elle étoit en papier de jonc, c'est-à-dire d'Egypte. De ces démonstrations, il faut conclure que ce papier ne se passa pas long-temps avant le 12^e siecle: ce qui fait que le papier d'Egypte rendroit faux un acte daté du 13^e siecle, & légitimement suspect un du 12^e.

Papier d'écorce.

Nul ancien monument, nul texte formel des Auteurs, ne fixent au juste l'invention du papier d'écorce; mais ils en constatent l'usage. Il est certain que pour y inscrire quelque chose, il y avoit trois façons d'employer l'écorce, & toutes trois sans apprêts: 1^o. on l'employoit dans sa totalité, en ne faisant que la polir, & en retranchant seulement les parties extérieures les plus grossières. 2^o. En détachant les lames ou les pellicules les plus minces de l'intérieur de l'écorce, pour en composer une espece de papier. 3^o. En enlevant seulement la superficie de l'écorce

extérieure de certains arbres , tels que le cerisier , le prunier , & le bouleau.

Mais la Diplomatique n'a aucun intérêt de constater qu'on ait écrit sur de l'écorce sans apprêt : l'essentiel est de prouver qu'on a fait du papier d'écorce. Or Symmaque nous apprend , *l. 4, Epist. 28*, que les premiers peuples qui habiterent l'Italie , n'écrivoient que sur l'écorce & sur les tables de bois. Théophraste, *Caract. de l'Avare*, p. 42, parle de bandelettes d'écorce de bois sur lesquelles on écrivoit des noms. Pline en cent endroits, *l. 16, c. 14*, se sert du mot *tilia*, pour exprimer les enveloppes ou lames les plus déliées de l'écorce des tilleuls & d'autres plantes , &c. En effet , peut-on trouver une matiere plus analogue aux tuniques du papyrus , & plus propre à former du papier ?

Mais si ces arguments de convenance ne persuadent pas ; le témoignage des yeux , soutenu par la décision des savants Antiquaires , doit convaincre. Ange Roccha , *Biblioth. Apost. Vatic.* p. 341 , 376 , dit avoir vu dans la Bibliothèque du Vatican , une piece en écorce distinguée du papier d'Egypte par sa grossièreté D. Montfaucon , *Palæogr. l. 1, c. 2, p. 15* ; & *Suppl. de l'Antiq. expliquée, t. 3, p. 213*, qui avoit approfondi la matiere, soutint qu'un fameux manuscrit de l'Abbaye de S. Germain-des-Prés , composé de cinq feuillets , l'unique , peut-être , qui existe dans ce genre , est du papier d'écorce d'arbre , & les nouveaux Diplomatistes qui l'ont décomposé avec toute la sagacité dont ils étoient capables , penchent beaucoup pour ce sentiment , *t. 1, p. 515*. Voilà des traits constants ; mais après tout , quand il n'existeroit plus de ce papier , cela

n'empêcheroit pas qu'on n'en eût fait grand usage autrefois. La seule fragilité de la matière, qui, à ce vice près, a beaucoup d'affinité avec le papier d'Egypte avec lequel on le confond très-souvent, suffiroit pour qu'il n'en restât plus aucun monument. On finit par dire qu'on ne doit plus voir d'acte sur ce papier passé le 11^e siècle.

Papier de coton, de soie, &c.

Sur l'autorité d'un des plus fameux Antiquaires, *Palæograph. Græc. lib. 1, c. 2*, on fixe l'invention du papier de coton au 9^e siècle : ce fut chez les Orientaux qu'il prit naissance, & qu'il fut en usage dès ce siècle. Il s'y multiplia beaucoup, sur-tout depuis le commencement du 12^e siècle ; mais l'usage n'en devint général que depuis le commencement du 13^e : auparavant le parchemin avoit la plus grande vogue. Le papier de coton n'eut jamais autant de cours parmi les Latins, si l'on en excepte pourtant les contrées d'Italie liées de commerce avec les Grecs ; telles que Naples, Sicile & Venise ; où l'on rencontre bien des titres & des diplomes en papier de coton : mais on n'en connoît pas d'antérieur à la fin du 11^e siècle ; ce qui fait qu'une charte en papier de coton antérieure au 10^e siècle seroit suspecte, à moins qu'elle ne fût grecque. On ne parlera que légèrement des papiers de soie & autres, comme n'ayant presque pas trait à la Diplomatique. Ils ne se fabriquent qu'à la Chine & dans les Indes. La plupart des Auteurs qui ont traité de la Chine, parlent du papier de soie, *Du Halde, t. 2, p. 241 . . . Giro del Mundo, t. 3, p. 308, & le Pere Hugues, De prima Scrib. Orig. p. 100,*

dit même en avoir vu une piece de quatre aunes de long. Outre cette espece de papier, les Chinois en font de bambou : c'est une espece de roseau. Ce n'est point de l'écorce dont on se sert, mais de la substance ligneuse de cet arbrisseau, *Du Halde*, t. 2, p. 241. Il en est de même de l'arbre de coton qu'ils emploient au même usage. Celui-ci est même le plus beau & le plus d'usage, *ibid.* 240. On en fait encore de bien d'autres matieres, comme avec la paille de bled, de riz, avec la pellicule intérieure de mûrier, d'orme, & d'autres arbres, *ibid.* 241.

Selon M. Freret, *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. 6, p. 627, le papier fut inventé à la Chine cent soixante & dix ans avant Jesus-Christ; & selon M. Carlenças, *Essai sur l'Hist. des Bellès-Lettres*, part. 2, p. 332, il est presque aussi ancien que cet Empire. Pour savoir la maniere dont on fait ces sortes de papiers, & ceux des autres contrées d'Orient, il faut consulter le Pere Du Halde, p. 242, & M. Juvenel de Carlenças, *ibid.*

Papier de Chiffe.

Notre papier de chiffe ou de chiffons, auquel le papier de coton a surement donné lieu, puisque la fabrique en est la même, étoit inventé au 12^e siecle, selon Pierre le Vénérable, *Biblioth. Cluniac.* p. 1070, & Dom Montfaucon, *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. 9, p. 329, édit. de Holl. Cependant Pierre le Vénérable n'en avoit jamais vu d'antérieur à S. Louis, *ibid.*; & le premier que Dom Montfaucon ait vu, n'étoit que de la fin du 13^e siecle, *De Re Dipl.* p. 39. Le plus ancien écrit sur du papier de Chiffe, conservé jus-

qu'à nos jours , est , à ce qu'on pense , un document avec ses sceaux , daté de l'an 1239 , signé d'Adolphe , Comte de Schaumbourg , lequel appartenait à M. Pestel , Professeur de l'Université de Rinteln.

Personne n'a encore osé fixer l'époque du premier usage de ce papier ; mais on peut avancer , sans crainte d'erreur , qu'on ne peut en reculer l'invention plus tard qu'au 13^e siècle , ni son usage ordinaire au delà du 14^e ; en sorte qu'un acte en papier de chiffé seroit convaincu de faux s'il étoit daté du 11^e siècle , qu'il donneroit lieu à de très forts soupçons , s'il étoit du 12^e ; mais qu'il n'en seroit naître aucun depuis le commencement du 13^e. Au reste , on ne s'en est presque jamais servi pour des actes qui dussent être transmis à la postérité , à cause de l'inconvénient de sa fragilité. Il avoit cependant pénétré dans les tribunaux & dans les archives long-temps avant qu'on eût mis une différence entre les papiers qui servent aux actes publics , & ceux qui sont pour les actes particuliers : cette différence consiste dans le timbre.

Papier timbré.

Le timbre , dont l'origine remonte à l'Empire Romain , est une marque que l'on applique avec un poinçon au haut de chaque feuillet des actes publics , pour en empêcher la contrefaçon , & en certifier la validité. Justinien , dans sa quarante-quatrième nouvelle , c. 2 , recommande ce signe , qui étoit peut-être alors quelque trait d'écriture , comme étant déjà en usage , & en prescrit même une forme particulière pour la ville de

C. P. seulement. On appelloit alors cette marque protocole, *Gloss. Cang. de la basse & moyenne grécité*, parcequ'elle ne paroissoit que sur la premiere page des actes, ou même des livres publics; au lieu que chez nous, elle doit être à la tête de chaque feuille.

Le papier & le parchemin timbrés furent établis en Espagne & en Hollande en 1555, *Mer-cure de Juin 1735*. Cet usage s'étendit ensuite en Allemagne, & dans les autres pays héréditaires de la Maison d'Autriche, comme à Bruxelles, en 1668. Il est reçu pareillement en Italie, & notamment dans les provinces soumises au Pape. L'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande en font aussi usage. En 1655, la France vit paroître un édit, portant établissement d'une marque sur le papier & le parchemin. Il fut enregistré dans les Cours supérieures; cependant il demeura sans effet. Ce ne fut qu'en 1673, que deux déclarations successives l'y établirent sans variation. Les pays conquis seulement, & quelques principautés, en font exempts.

Les timbres contiennent ordinairement les armes des Souverains: mais en France, ils varient selon les provinces, les généralités, & les actes même; puisque les Notaires & les Greffiers ont différents timbres, & que les Notaires de Paris, par une déclaration de 1730, doivent écrire leurs actes sur du papier timbré, du timbre ordinaire des fermes du Roi, & outre cela, d'un timbre particulier intitulé, *Actes des Notaires de Paris*.

Outre le timbre que l'on voit en tête qui porte la date du temps & du pays de son empreinte, une fabrique particuliere de ce papier met au

milieu de chaque feuille , au lieu de l'enseigne du fabricant , une impression du timbre qui doit y être apposé en tête. Ce timbre intérieur & caché , est une nouvelle précaution contre les faussaires , & pourroit même suppléer au timbre apparent , si quelque accident l'avoit fait disparaître. On peut donc reconnoître la fausseté des pieces modernes à la marque du Roi , ou même à celle du papetier , puisqu'on connoît l'époque où ces marques ont commencé d'être en usage.

PAPIERS-TERRIERS. Les papiers terriers que l'on trouve dans les archives sont des registres contenant l'état du Domaine , & des terres en fief ou en roture d'une seigneurie , avec les cens , servitudes & redevances des vassaux , & ordinairement , les aveux , dénombrements , & reconnoissance des tenanciers. Ils ont , avec les *polyptiques* , des traits de conformité sensibles , voyez POLYPTIQUES. Il y a d'autres papiers terriers qui ne sont que des cartes topographiques d'une seigneurie.

PARAFE. Le mot *subscripti* , que chaque signataire d'un acte mettoit anciennement après son nom , mais la plupart du temps en abrégé par deux SS liées & entortillées , a donné lieu , sans doute , aux parafes qui d'abord tenoient toujours de ces SS liés , & qui s'en sont écartés en suite lorsqu'on eut perdu de vue leur origine.

PARAGRAPHÉ. Le signe du paragraphe destiné à séparer les différents objets d'un ouvrage , ne fut pas constant dans les anciens manuscrits. On trouve le gamma Γ employé à cet effet dans quelques manuscrits du 8^e siècle : mais dans d'autres du même temps , des triangles scalenes ,

ou de simples croix en firent l'office. Depuis le 15^e siècle on se sert ordinairement de cette figure §.

PARCHEMIN & VÉLIN. Il n'y a rien de de bien certain sur l'invention du parchemin. Il est seulement probable que, puisqu'on l'a appelé *pergamenum*, *Hieron. Epist. ad Chrom.* s'il n'a pas été inventé à Bergame, il y a du moins été perfectionné, *Vossius, De Arte Gram. l. 1, c. 38, p. 134.* Le parchemin est de peau de mouton, & le vélin est de peau de veau : à cette différence près, ce qui convient à l'un, convient à l'autre. On polissoit l'un & l'autre avec la pierre-ponce. Les premiers ouvriers n'en savoient fabriquer que de Jaunâtre. On trouva à Rome, *Isidor. Orig. l. 6, c. 11*, le secret de lui donner de la blancheur, puis de le peindre de façon qu'on en distingua de trois sortes : le blanc, qui l'étoit par nature ; le jaune, qui étoit de cette couleur d'un côté & blanc de l'autre ; & le pourpré, qui étoit teint des deux côtés. Les diplomes de cette dernière espece sont très rares : mais en récompense, on trouve des livres entiers, & sur-tout des livres d'église, pourprés, *Hieron. Prolog. in Job.* Le silence de Pline sur cet usage de la pourpre, semble nous ôter la liberté de le faire remonter au delà de la fin du premier siècle : c'étoit encore quelque chose d'assez rare vers le commencement du 4^e, *Spicileg. t. 12, p. 549.*

On n'a découvert en parchemin nulle charte ou diplôme antérieur au 6^e siècle. Avant cette époque, le parchemin ser voit pour les livres, & le papier d'Égypte pour les diplomes, *Maffei, d'ell Arte Critic. p. 56.* En Allemagne, *Chron. Godwic. t. 1, p. 82*, & en Angleterre, *Hickes,*

Ling. Veter. Sept. Thesaur. Pref. p. 32, où l'on n'a jamais connu le papier d'Egypte ou de coton, le parchemin fut leur unique matiere.

La grandeur des parchemins varioit suivant la longueur des actes. Dans les archives du Bec, il y a des chartes des Rois d'Angleterre qui n'excèdent pas l'étendue d'une carte à jouer, & qui néanmoins sont munies du grand sceau royal. Mais lorsque les actes étoient très prolixes, de plusieurs pieces de parchemin attachées ensemble, l'on formoit des rouleaux appelés *volumes*, *a volvendo*, ou *rôles*, *a rota*, *Isidor. l. 6, c. 12*. Cette jonction se faisoit chez les Juifs avec tant d'art, qu'on ne l'appercevoit pas, *Joseph. Antiq. Jud. l. 12, c. 2* : mais dans la suite on se contenta de les coudre ensemble. Il étoit rare que ces rouleaux fussent écrits des deux côtés. C'est une regle qui étoit assez généralement observée, soit pour le papier d'Egypte, soit pour le vélin. Avant César il étoit inoui que des personnes de son rang ne laissassent pas en blanc un des côtés de leurs lettres. Il en étoit de même des chartes. On ne découvre presque point d'exemples antérieurs au 10^e siecle, de chartes écrites sur le dos : encore pour la plupart n'est-ce qu'une suite de signatures. Le petit peuple seul écrivoit de deux côtés.

La pénurie du parchemin, & cependant le besoin qu'on en avoit, firent trouver un secret funeste à la littérature. On trouva le moyen de le racler & d'en faire entièrement disparoître l'écriture, par le secours de l'eau bouillante ou de la pierre-ponce, ou de l'eau de chaux vive. Cette méthode, qui fit périr quantité de bons livres, prit dès le 8^e siecle au moins ; & ce ne

Fut qu'aux 14^e & 15^e siècles qu'on s'aperçut combien il étoit dangereux de se servir de parchemin raclé. A moins qu'on n'ait pris les plus grandes précautions pour effacer les lettres, on ne laisse pas de lire des portions plus ou moins considérables de l'ancienne écriture, en mettant le feuillet qu'on veut déchiffrer entre les rayons du soleil & la vue. *Voyez RATURE.*

Si ce que Puricelli avance, *Monum. Eccl. Ambr. Médiol. p. 282*, qu'il a vu à Milan un diplôme écrit sur une peau de poisson, est un peu difficile à croire, vu qu'il n'est pas encore bien constaté que les poissons aient un cuir dont on puisse faire du parchemin; du moins est il constant que les cuirs passés des autres animaux recevoient l'écriture du côté qu'ils étoient dépouillés de leurs poils. On voit dans nombre de bibliothèques, des rouleaux de cette matière, dont les morceaux sont cousus ensemble, *Allat. Animadver. in Antiq. Etrusc. Fragm. p. 114. . . . Palæograph. c. 2, p. 17. . . . Maffei, Istor. Dipl. p. 37, 394.* Mais en distinguant, avec Ulpien, *Dig. l. 37, tit. 1, Leg. 1*, cette matière de celle du parchemin avec lequel elle a beaucoup de rapport, on peut dire que, si jamais on s'est servi de cuir pour les diplômes, on s'en est servi bien rarement, *De Re Dipl. l. 2, c. 8, n. 2*; car il n'en reste aucun vestige.

Les observations qu'on a faites sur le papier, & celles qu'on vient de faire sur les parchemins, seroient un vain étalage, si elles ne conduisoient l'Antiquaire à la connoissance des matières subjectives de l'écriture, qui conviennent ou ne conviennent pas à chaque siècle. Tel est le fruit que l'on doit retirer de ces remarques. Ce sont des

regles sûres , & qui ne font point sujettes à l'erreur. Ainsi par rapport au parchemin , un air antique , une couleur sale & noirâtre , en ont souvent imposé. Comme ils ont toujours été d'usage , on est porté à croire à ces marques de vieillesse ; rien cependant n'est si trompeur. Ecorchez tant soit peu la piece , vous en découvrez bien vite l'imposture. L'artifice n'a pu porter son déguisement dans les particules intérieures du parchemin , où les accidents éprouvés par certains titres ont fait sur leur extérieur en peu d'années , ce que des siècles ont à peine fait sur ceux qui n'y ont pas été sujets. La couleur enfumée n'est donc pas une preuve d'antiquité. Des parchemins très anciens peuvent être aussi blancs que les nouveaux.

Depuis l'an 1000 jusqu'en 1400 , le parchemin est épais & d'un blanc sale. Depuis cette dernière époque , les feuilles sont d'une épaisseur excessive.

Le vélin très blanc , & si fin que ses feuilles se roulent & se recoquillent d'elles-mêmes à la seule chaleur de la main , présente un caractère d'antiquité très certaine. Depuis le 6^e siècle jusqu'au 10^e , on n'en voit pas précisément de cette finesse , à moins qu'on n'eût tiré ces feuilles de manuscrits plus anciens , pour en former de plus récents , ce qui s'apperçoit aisément ; mais telle fut sa qualité jusqu'au déclin du 11^e siècle. Voyez PAPIERS.

En général , une matiere de diplôme , qui , au jugement des Savants , auroient totalement cessé d'être en usage au commencement du 9^e siècle par exemple , & qui se produiroit au commencement du 10^e , feroit regarder , avec raison , le

diplome comme suspect. On doit juger de même d'un diplôme écrit sur une matière qui n'étoit pas encore en usage alors ; & s'il est constant que cette matière ne fût pas encore inventée , l'original est certainement faux. Cependant , pour porter sur cet objet un jugement plus sûr , il faut mettre un intervalle au moins d'un siècle avant & après le commencement & la fin de l'usage reconnu.

PARENTHÈSE. Les Anciens se servoient du même signe que nous pour exprimer la parenthèse. Deux C , le premier en son sens naturel , & l'autre à contre sens , en faisoient la fonction dans les manuscrits , pour désigner des mots inutiles ou répétés , des propositions incidentes , & qui ne sont pas nécessairement liées avec ce qui précède ou ce qui suit. *Voyez ACCOLADE.*

PARLEMENT. Dès le commencement de la monarchie , il y eut en France deux tribunaux célèbres ; l'un composé de Magistrats *élus par la nation* , & portant le nom de *Princes* , étoit le Conseil du Monarque ou Conseil-privé. L'autre étoit le Parlement général ou l'assemblée des Francs , présidée par le Roi & par les Magistrats ou Princes : c'étoit le Conseil public. Sous les derniers Rois de la seconde race , ces deux sortes d'assemblées se confondoient en une , parce que l'on restreignit les Parlements généraux aux seuls Grands du royaume , *Mézerai , Vie de Charlemagne , vers la fin.*

Ce ne fut que vers le milieu du 13^e siècle que l'assemblée générale , ou autrement la *Cour des plaids du Roi* , prit le nom de *Parlement*. Jusqu'à l'époque où il devint sédentaire , le Conseil , le Grand Conseil , le Commun Conseil , la Cour ,

la Cour Suprême, la Cour de France, la Cour des Plaids, &c., étoient synonymes de ce que nous entendons par *Parlement*.

PAROISSE. Il seroit difficile de trouver le mot *parochia* pour signifier l'église d'un village dans aucun monument plus ancien que les dialogues de S. Grégoire le Grand.

PASSAGE. La manière de noter les passages, ou autorités de l'Ecriture Sainte cités dans un manuscrit, peut contribuer à en caractériser l'âge; il est donc intéressant à la Diplomatique de ne point négliger cet indice.

Un texte de l'Ecriture Sainte cité dans un manuscrit, au lieu d'être marqué par des guillemets en forme de virgules ou de petites ss, de trois points, ou d'obèles qui s'avanceroient dans l'intérieur de la colonne ou de la page, à la manière des vers, désigne une antiquité qu'on pourroit à peine faire descendre au dessous du 6^e siècle. Le second degré d'antiquité pour le même objet, est d'avoir ces sortes de passages également rentrants dans l'intérieur de la page, dont toutes les lignes seroient précédées d's couchées, comme la fig. 20 du quatorzième tableau, souvent accompagnées de deux points. Cet indice est du 6^e ou 7^e siècle. On ne pourroit cependant rien conclure de l'omission de l'un & de l'autre caractère.

PATRICIAT. Le Patriciat fut institué par l'Empereur constantin. C'étoit un titre accordé aux Rois, aux Princes, aux grands Seigneurs. Il y avoit quatre sortes de Patrices, *Cassiod. l. 6*, dont les plus distingués étoient appelés *Peres des Empereurs*, *Tuteurs de l'Empire*, & étoient comme associés à la Majesté Impériale. En un mot, ce degré de patriciat étoit le comble de l'il-

lustration. Dans le 5^e siècle, les Patrices, ou plutôt l'un des ordres des Patrices, composoient le Conseil des Empereurs. Cette dignité avoit encore tout son éclat, lorsque dans le 6^e siècle, en 507, l'Empereur Anastase envoya à Clovis I, Roi de France, le brevet de Consul honoraire & de Patrice. Celui-ci en conséquence prit le titre d'Auguste, endossa la pourpre, & ceignit le diadème. Mais il n'est pas aussi avéré que le patriciat fût une dignité encore aussi respectable, lorsque le Pape Etienne, l'an 754, nomma Patrices honoraires de Rome Carloman & Charles, fils de Pépin. Ce qui est certain, c'est que Charlemagne est le premier & le dernier de nos Rois qui se soit qualifiée, dans ses diplomes, *Patrice des Romains*.

Le patriciat étoit une dignité dans le royaume de Gontran, Roi de Bourgogne au cinquième siècle. Après que ce royaume eût passé sous la domination françoise, les Gouverneurs qu'on envoyoit dans ces provinces, furent également nommés *Patrices*.

PEINES. Voyez MENACES.

PLUMES. Sous le nom de plumes, on va parler de tous les instruments qui ont servi à tracer l'écriture : on ne fera qu'effleurer la matière qui par elle-même n'est pas fort importante pour la Diplomatie.

Il n'étoit pas possible de tracer sur les matières dures, telles que le bois & les métaux, &c., les caractères auxquels on vouloit donner de l'apparence & quelque consistance : on se servit donc du burin, instrument connu de tout le monde ; en sorte que c'étoit plutôt une gravure en creux ou en relief, qu'une écriture proprement dite.

Le style , qui n'est plus inconnu , ser voit pour les matieres flexibles , telles que les tablettes enduites de cire ou de craie. L'un des deux bouts , qui étoit aigu , ser voit à cet usage : l'autre , ou arrondi , ou applati , ser voit à effacer ; d'où est venue l'expression *vertere stylum* , pour dire châtier un ouvrage.

Quand on voulut faire usage d'une liqueur , pour imprimer des traits sur quelques matieres délicates , comme le papier & le parchemin , on se servit premièrement , & de toute antiquité , d'un instrument appelé *calamus* , *Psalm.* 44 . . . *Plin. Hist.* l. 16 , c. 36 *Vossius , de Arte Gramm.* l. 1 , c. 36 , & qui étoit un roseau ou une canne que l'on tailloit dans la forme de nos plumes. Les traits qui en résul toient étoient , pour la plupart , grossiers , éraillés , & peu nets : les diplômes mérovingiens pourroient bien avoir été dressés avec cet instrument. Encore aujourd'hui , les Orientaux grecs , Turcs & Persans se servent du roseau pour le même objet , *Chardin , Voyage de Perse* , t. 2 , p. 108. Dans la suite on en est venu à nos plumes d'oies ou d'autres oiseaux. Il n'est pas aisé de fixer l'origine de ce dernier usage : mais on peut inférer d'un texte de l'Anonyme publié par Adrien de Valois , *ad calcem Ammiani Marcell.* p. 669 , qu'on écrivoit avec des plumes dès le 5^e siècle ; & d'un autre texte de Pierre le Vénérable , l. 1 , *Ep.* 20 , qu'on ne se ser voit plus de canne au 10^e siècle pour transcrire les manuscrits. Dans cet intervalle de temps , il est probable que l'un & l'autre ont eu cours.

On ne parlera pas du pinceau , parcequ'on n'y eut recours que pour former des lettres en or ou

en cinabre. Les Chinois s'en servent encore, *Du Halde, t. 2, p. 249*, & sont obligés de s'en servir, à cause de leur encre de la Chine que tout le monde connoît.

PLURIEL. La connoissance du temps où l'on s'est servi de certaines expressions est nécessaire pour le discernement des actes anciens. Quand, par exemple, a-t-on fait usage du pluriel pour le singulier? C'est une question dont l'éclaircissement peut fournir bien des lumières pour la vérification.

A la fin du 4^e siècle, on commence à découvrir dans les lettres des Papes l'usage du pluriel pour le singulier. Il devient plus sensible au 5^e, lorsqu'ils écrivent aux Empereurs ou Impératrices. Au 6^e, il s'étendit à tous les Grands de l'empire, & même aux Evêques. Il passa en coutume entre les gens d'honneur, pour peu qu'il y eût entre eux d'égalité, soit par le rang, soit par la naissance, à plus forte raison s'ils parloient à des supérieurs.

Dans les 7^e & 8^e siècles, les Papes varierent assez, dans leurs lettres, entre le pluriel & le singulier; le pluriel l'emporta cependant toujours pour les personnes de marque. On commence, vers le milieu du 9^e, à s'appercevoir du déclin de l'usage où étoient les Papes d'employer le pluriel lorsqu'ils écrivoient aux Grands. Nicolas premier en donna l'exemple au 10^e siècle: Jean X & Grégoire V écrivoient encore aux Rois & aux Reines en parlant au pluriel.

Depuis le commencement du 11^e siècle, cet usage rendit visiblement à sa fin: les Papes affectèrent en quelque sorte de le retrancher, principalement en écrivant aux Princes; car, à l'é-

gard des Prélats distingués, ils en faisoient moins de difficulté. Il ne disparut absolument des rescrits des Papes que vers le milieu du 12^e. Paschal II écrivit une lettre à l'Archevêque de Reims, dans laquelle il n'employa que des pluriels : on pense que c'est la dernière de cette espèce. L'usage des pluriels concourant même avec les singuliers diminua tellement, que, depuis Eugene III exclusivement, on regarda comme un caractère de fausseté le pluriel employé par des Papes pour une seule personne.

Il faut observer que, lorsque cet usage étoit le plus en vogue, on trouve des variations sans nombre, soit dans la même lettre qui offre les deux nombres, soit dans différentes bulles, qui usent tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

Le précis des remarques précédentes se réduit à savoir que le pluriel pour le singulier n'est pas extraordinaire dans les brefs ou bulles jusqu'au milieu du 12^e siècle ; que, depuis le 5^e siècle jusqu'en deçà du 9^e, le Pape, écrivant à un Empereur, doit se servir au moins quelquefois du pluriel, à moins que l'Empereur ne fût hérétique, ou schismatique, ou coupable de quelque crime public ; enfin, que, depuis le milieu du 12^e siècle jusqu'à Innocent III, le pluriel pour le singulier rendroit une bulle suspecte, & même fautive depuis l'avènement du Pape au pontificat.

Les pluriels pour les singuliers ne paroissent jamais dans les monuments impériaux des deux premiers siècles : mais sans doute qu'ils s'y introduisirent bientôt après ; car Clovis, notre premier Roi chrétien, dans ses lettres & diplômes, parle au pluriel, à l'exemple des Empe-

teurs & des Rois Ostrogoths, excepté dans la conclusion. Théodoric, Childebert & Sigebert emploient le même style dans les lettres publiées sous leurs noms. En général, jusqu'au 11^e siècle, nos Rois parlerent presque toujours au pluriel, *De Re Dipl.* p. 87 ; & depuis plusieurs siècles ils ont repris ce style. Les exceptions, sous la première race, ne s'étendent, pour ainsi dire, qu'aux signatures, ou à certaines choses qui regardent les Princes personnellement, comme lorsqu'ils demandent qu'on prie Dieu pour eux. Les Evêques & les Seigneurs s'en servirent moins, & les particuliers se bornèrent alors presque au singulier.

Le pluriel pour le singulier à la seconde personne paroît presque aussi rare dans les diplômes, qu'il est ordinaire dans les lettres.

Ni les Empereurs d'Allemagne de la race carlovingienne, ni leurs successeurs, jusqu'au fameux interregne en 1250, n'ont mis *nos* ou *ego* avant leur nom. Les Rois de France, avant le 10^e siècle, n'en usèrent pas non plus dans la suscription de leurs diplômes.

Le pronom *ego*, suivi du nom du Roi, fut à la mode en France aux 11^e & 12^e siècles. Dès le 10^e, on voit les Rois d'Espagne commencer indifféremment, *Perez*, *Dissert. Eccles.* p. 255, leurs diplômes par l'un de ces deux pronoms. Selon Thomas Ruddiman, *Thesaur. Dipl. select.* p. 41, 30, Richard premier en Angleterre, & Alexandre II en Ecosse, sont les premiers qui aient employé le pluriel lorsqu'ils ne parloient que d'eux seuls. Guillaume Nicolson, *the English Historical*, part. 3, p. 2, prétend que c'est Jean sans terre qui a introduit le *nos* dans les

lettres; usage que ses successeurs ont constamment retenu. Dans le 14^e siècle, les petits Seigneurs Allemands, imitant les grands, usèrent aussi du pronom pluriel *nos*.

POLYPTIQUES. Les polyptiques, pièces que l'on peut aisément rencontrer dans le dépouillement des dépôts publics, étoient des registres qui représentoient l'état des impôts & des charges publiques, *Cassiod. l. 1, epist. 14 & 39*; ou bien des livres de cens & de dénombremens, *vasaria*, qui contenoient le nom de tous les sujets du royaume sur lesquels se faisoit la répartition des impôts, *Marculf. l. 1, c. 19*. Dès le 4^e siècle, ils portoient le nom de *polyptica publica*, *Maffei, Istor. Dipl. p. 139*. Frédégaire, *Rerum Gall. & Francic. Script. t. 2, p. 409*, les appelle *poleptici*; & Grégoire de Tours, *ibid. p. 253, 280, descriptiones*; ce qui revient au même.

Les polyptiques des particuliers contenoient les corvées & redevances des censitaires & des vassaux. Celles de l'Eglise Romaine comprenoient de plus, selon S. Grégoire le Grand, *lib. 9, epist. 40*, un précis de ses chartes. Ces polyptiques servirent à conserver la mémoire des donations faites aux églises. Un des plus anciens est celui qu'Irminon, Abbé de S. Germain des Prés, fit au commencement du 9^e siècle.

En général, le nom de *polyptique* a été sujet à bien des variations. Dès le 9^e siècle, on disoit *poleticum* & *puletum*, puis *pollegiticum*, *politicum*, *pulegium*, qui est sûrement l'origine du mot *pouillé* de chaque église, parceque communément on y voit les bénéfices, & leurs revenus, au moins en partie.

PONCTUATION. Les différents usages du point, aussi bien que la manière de distinguer les sens complets & incomplets d'une période, & de désigner l'élévation de la voix & l'admiration, peuvent servir à l'intelligence & au discernement des marbres & des manuscrits anciens, & sont par conséquent du ressort de cet ouvrage.

Ponctuation sur les matieres dures.

Il ne faut pas croire, comme l'ont annoncé plusieurs Compilateurs, que la ponctuation ait été inconnue aux Anciens : l'inspection des monuments antiques donne des idées bien différentes à cet égard. Les fameuses Tables Eugubines Etrusques nous montrent chaque mot suivi de deux points. Dans d'autres inscriptions, *Nouveau Traité de Diplomatie*, pl. 25, les syllabes mêmes sont séparées par des points en triangles : ces triangles se trouvent, dans d'autres, indifféremment tournés en tous sens. Les points en losange, en cœur, en feuillage, ne sont pas rares avant le 9^e siècle dans les manuscrits. La croix ou l'*x* sert souvent de point sur les anciennes monnoies, *ibid.* pl. 60. Enfin les points triangulaires placés après chaque mot sont de la plus haute antiquité. Pour l'ordinaire, les points sont ronds, noirs, ou blancs c'est-à-dire à vuide. Leur plus grand usage est de marquer les abréviations après chaque sigle ou chaque mot imparfait. Quand il est question de terminer les phrases, on en trouve un, deux, trois ou quatre en perpendiculaire, en triangle, en quarré, en rhombe, en losange, &c. mais quand la phrase finit avec la ligne, on omet le point assez ordinairement.

Le trait horizontal — sert quelquefois de point sur les marbres & les bronzes ; mais plus souvent il marque l'abréviation , ainsi que le point , lorsqu'ils sont placés sur les mots ou au milieu. La virgule fait quelquefois aussi la fonction du point.

Pour donner quelque chose de plus précis sur la ponctuation des matieres dures , il faut savoir , 1°. que , jusqu'au 5^e siecle , l'usage étoit ordinaire d'y distinguer les mots : 2°. qu'ils étoient souvent suivis de points , & que plus souvent ces points étoient placés après des sigles ou des mots abrégés : 3°. que , quand on mettoit des points après chaque mot , quelquefois on les supprimoit à la fin des lignes : 4°. que la figure ordinaire des points est simple , ou en triangle dont la pointe est communément en bas : 5°. que les autres figures sont inconstantes , & purement arbitraires.

Ponctuation des manuscrits.

Le point , beaucoup antérieur à tout ce que nous connoissons d'anciens manuscrits , ne s'y rencontre cependant pas toujours pour cela , parceque les copistes se déchargeoient de ce travail sur les correcteurs , qui le négligeoient ordinairement ; ou parceque l'ignorance des copistes les empêchoit de suppléer à ce qu'ils ne trouvoient point dans l'original , que souvent ils n'entendoient pas , faute de distinction entre les mots.

Avant que de ponctuer , on commença donc , pour faciliter l'intelligence , par laisser un espace vuide entre chaque phrase ; c'est la plus ancienne
maniere

maniere de distinguer les pauses & le sens complet ou incomplet du discours. Puis on mit chaque phrase ou demi-phrase à l'alinéa. Cette mode se passa dès le 7^e siècle. A l'exemple de Cicéron & de Démosthène, S. Jérôme introduisit cette stichométrie, ou distinction par versets, dans les manuscrits de l'Ecriture Sainte : d'où l'on peut inférer que l'introduction des stiques, ou divisions en versets & demi-versets, dans les livres profanes de l'Ancien Testament étant due à S. Jérôme, *Præf. in Isaiam.... Apolog. in Ruffin. l. 2, col. 427*, les manuscrits latins ainsi divisés ne doivent pas être estimés antérieurs à ce saint Docteur : on prouve néanmoins par lui-même, *S. Hieron. Opera, t. 1, prolegom. 4, & t. 2, col. 631 & 670*, qu'on observoit déjà quelques divisions de versets avant lui.

Quelques-uns se contenterent de mettre au commencement de chaque nouvelle phrase une lettre un peu plus grande, & qui avançoit sur la marge plus que les autres lignes : mais la distinction par des vuides en blanc fut la plus suivie.

Ces espaces vuides, servant de points & de virgules, donnerent naissance à la distinction de chaque mot dans les manuscrits. La confusion des mots qui n'étoient point détachés, ce qui étoit le caractère des plus anciens manuscrits, commença à s'éclaircir fréquemment depuis le milieu du 7^e siècle, & les séparations devinrent plus nombreuses dans le 8^e.

Les phrases espacées ou isolées donnerent lieu à la ponctuation. Dom Bernard de Montfaucon, *Palæogr. l. 1, p. 31*, croit que la ponctuation des manuscrits n'est pas plus ancienne qu'Aristo-

phane , qui vivoit dans la cent-quarante-cinquieme olympiade , c'est-à-dire deux cents ans environ avant Jésus-Christ. On accorde à ce Grammairien l'invention des signes distinctifs des parties du discours. Le seul point , mis tantôt au haut , tantôt au bas , & tantôt au milieu de l'espace qui suivoit la derniere lettre , faisoit toute l'invention , pour marquer les trois sortes de distinctions des Anciens. L'une n'étoit qu'une petite pause ou une légère respiration nommée *incisum* chez les Latins , & *comma* chez les Grecs ; & alors on mettoit le point en bas de l'épaisseur de la ligne , comme nous le mettons actuellement. La seconde étoit une pause plus grande , mais qui laissoit encore l'esprit en suspens : on l'appelloit *membre* , & *colon* chez les Grecs ; & on la désignoit par le point marqué au milieu de la largeur de la ligne. La derniere termine le sens & ne laisse plus rien à desirer : on la marquoit par le point placé au haut de l'épaisseur de la ligne. Dans la suite on divisa la seconde en demi-membre. Depuis plusieurs siècles , la premiere est régulièrement désignée par une virgule ; le membre , par deux points perpendiculaires ; le demi-membre , par un point & une virgule ; & la derniere , par un point mis au bas du mot.

Le point unique , placé soit en haut , soit en bas , soit au milieu de la ligne ; la virgule ou quelque ornement fort simple ; des fruits ; un triangle ; deux points horizontaux , ou perpendiculaires , ou quelquefois alors traversés d'une ligne horizontale , *fig. 21 du quatorzieme tableau* ; trois point placés en triangle tourné de tous sens ; de grands *j* consonnes surmontés cha-

cur de deux points, *fig. 22 ibidem*; des feuilles, indice des siècles antérieurs au 9^e; & nombre d'autres caractères, ont servi à la ponctuation des Anciens, pour marquer un sens complet & fini. Ils se servoient quelquefois du point seul après chaque mot; usage qui persévéroit encore au 9^e siècle chez les Grecs. Toutes ces différentes manières de ponctuer furent renfermées dans les 4^e, 5^e, 6^e & 7^e siècles.

Dans le moyen âge, le point fit souvent la fonction & du point & de la virgule : on le figura quelquefois ainsi 7, & les deux points 77. Les points en triangle y eurent aussi lieu. Au 9^e siècle, on simplifia la ponctuation; & le point placé au bas de la ligne pour la virgule, au milieu pour les deux points, & au haut pour le point, fut régulièrement d'usage parmi les plus habiles écrivains. Ce système, dont les copistes du commun s'écarterent souvent, pour revenir à leurs propres idées, subsistoit encore au 15^e siècle, même dans quelques imprimeries. Dans un grand nombre de manuscrits du 10^e siècle, le discours est terminé par différents signes, comme sont la virgule surmontée de deux points, l'i consonne avec un point dessus, un 7, une espece d's sans queue avec un point dessous, notre point d'admiration, deux guillemets, deux ou trois points l'un sur l'autre. *Voyez fig. 23 & suiv. du quatorzième tableau.* Dans le 11^e siècle, on y ajouta pour le point les *fig. 25 & 26 ibidem*, qui sont le chiffre arabe 5 & le point avec la virgule. Au 12^e siècle, la ponctuation n'eut rien de fixe : mais les trois points l'un sur l'autre y furent en usage, ainsi que ce trait — à la fin des lignes.

La ponctuation fut négligée au 13^e siècle & dans les suivants.

Les points d'exclamation furent souvent désignés par des o avec un point dedans ou à côté, avec une virgule dessus ou dedans, ou avec l'accent circonflexe dessus, ou entre deux virgules. *Voyez fig. 24 & suiv. ibid.*

Le point d'interrogation le plus commun dans les manuscrits est celui qui est représenté à la fin de la collection des anciennes figures des points : on le trouve néanmoins sous des formes qui ont beaucoup de rapport avec la nôtre. *Voyez la planche 26 ci-après, à la dissertation sur la lettre Q.*

La virgule n'est pas de l'invention des Grammairiens modernes, comme l'ont cru quelques Philologues de nos jours : des manuscrits grecs d'environ onze cents ans, *Palæographia græca*, p. 32, nous la montrent faisant la même fonction qu'elle fait aujourd'hui. D'ailleurs les manuscrits du Roi 2206 & 3836 nous offrent des points parfaitement ressemblants à notre virgule. On trouve de semblables points déguisés jusqu'au 9^e siècle : mais la forme des virgules propres a beaucoup varié dans les manuscrits. Au reste, l'apostrophe connue chez les Anciens, *ain'*, *viden'*, pour *ais-ne*, *vides-ne*, n'est autre chose que la virgule.

En général, l'omission des virgules ou des points, ou des figures qui y suppléaient, pour distinguer les périodes & leurs membres, caractérise un âge très reculé. On ne pourra trouver qu'aux 6^e, 7^e & 8^e siècles, des exemples d'une suppression totale ou presque entière de la ponc-

uation : mais rien de plus commun , avant nos Rois de la seconde race , que de trouver des inexactitudes marquées à cet égard. Tous les manuscrits anciens n'ont cependant pas ces défauts ; il y en a de très corrects , & d'une élégance singulière.

La ponctuation des diplomes intéresse autant la Diplomatique , que la ponctuation des marbres & des manuscrits.

Ponctuation des Diplomes.

Les chartes de Ravenne , du 6^e siècle , ne laissent aucun espace entre les mots : les mérovingiennes n'en offrent que dans la première ligne & dans les dates , mais rarement à la fin des phrases ; usage pourtant déjà connu , & qui duroit encore dans les chartes en 814 à la place des points. Sous Pépin le Bref , la distinction des mots est très sensible : elle ne fut cependant pas si universelle depuis , qu'on ne trouve des diplomes de Charles le Simple & du Roi Eudes , dont les mots ne sont pas tous séparés. Même en 931 , dans l'écriture allongée des chartes , on ne voit encore qu'une demi-distinction de mots ; mais la séparation fut presque constante par-tout en 940.

La ponctuation n'a commencé dans les diplomes que sous Pépin le Bref ; encore ceux de Charlemagne & de Louis le Débonnaire en offrent-ils fort peu. On ne marquoit pas encore exactement tous les signes de la ponctuation en 843. Sur la fin du même siècle , on commença à terminer par un point les phrases dont le sens étoit fini , en suivant à peu près l'ordre observé

dans la ponctuation des manuscrits. Ce ne fut que vers les commencements du 10^e siècle, que la ponctuation regna dans le corps des pièces. Le point fit à la vérité long-temps l'office de la virgule ; mais on reconnoît le sens complet à la lettre majuscule qui commence les phrases.

Quant aux chartes d'Allemagne, on trouve, au 10^e siècle, des points à la fin des phrases, & pour avertir du sens suspendu : les trois points perpendiculaires furent d'un grand usage à la fin d'un sens complet. Du reste, la ponctuation fut peu exacte & assez arbitraire. Elle ne le fut pas moins au 11^e siècle : au 12^e, elle fut un peu plus exactement marquée : enfin, au 13^e, on substitua des accents, plutôt que des virgules, à tous les points. Mais on ne tarda pas à revenir aux points, en conservant néanmoins ces accents dans les endroits où le sens n'étoit qu'un peu suspendu.

Ponctuation sur les Sceaux.

Quant aux inscriptions des sceaux, on n'y voit nul point sous les Rois Mérovingiens. Sous les Rois de la seconde race, le point y paroît à la fin de la légende & après les sigles. Dans la suite, on vit de ces inscriptions dont tous les mots étoient séparés par des points. Aux 11^e & 12^e siècles, on en voit quelques-uns sans aucun point : sur d'autres, le point final est suppléé par une fleur-de-lis, une étoile, &c. Le caprice, l'amour de la variété & l'arbitraire furent les seules règles de la ponctuation dans ces siècles. Voyez Mots.

Toutes les différentes manières de ponctuer,

dont on vient de donner des idées , étoient propres à séparer les mots , ou les syllabes , ou les membres du discours , ou les phrases. Mais , outre cet usage , le point en avoit encore d'autres. Il servoit quelquefois à marquer les abréviations : ainsi un *b* suivi d'un point signifioit *bus* ; un *q* accompagné d'un point signifioit *que* , &c. Les lettres numérales , les chiffres & les sigles étoient ordinairement distingués par un point. Ce signe , mis au dessus ou au dessous des lettres , servoit de plus à marquer les corrections ; placé à la marge , à noter des sentences ; au bas d'un acte , à suppléer la signature. *Voyez* I, Y.

PONTIFE. Le titre de Pontife ou de souverain Prélat peut paroître dans les bulles dès le 5^e siècle : mais , dans la suscription , il annonçeroit alors le faux.

PONTIFE (Souverain). *Voyez* Pape.

PRAGMATIQUE. Dans l'antiquité la plus reculée , on a dit *pragmaticum rescriptum* , & , dans le moyen âge , *pragmatica constitutio* ou *sanctio* , pour qualifier des constitutions publiques données par le Prince , après un mûr examen , & du consentement des Grands de ses Etats. Telles sont les pragmatiques sanctions de S. Louis & de Bourges , *Concil. t. 11 , col. 907 , t. 12 , col. 1429*. Il y en eut pourtant quelques-unes de moins solennelles , données par les Empereurs pour décider quelques difficultés de droit , *Cod. l. 1 , tit. 23 , leg. 7*.

PRÉAMBULE. Les préambules des chartes sont les motifs qu'on allégué après la suscription pour autoriser l'objet principal de l'acte. L'usage des préambules , qui consistoient pour la plupart dans des moralités , étoit très ancien , puisqu'il

se trouve dans presque tous les diplomes mérovingiens : mais il commença dès le milieu du 11^e siècle à ne plus être tant à la mode qu'il l'étoit auparavant. Il se soutint néanmoins durant le cours du 12^e siècle ; mais dans la suite il fut plus rare.

Comme les préambules renfermoient pour l'ordinaire les causes qui servoient de fondements aux chartes, on les terminoit presque toujours par une particule équivalente à la formule d'aujourd'hui, *A ces causes*, c'est-à-dire par *Igitur*, *Ergo*, &c. Une chose assez singulière, c'est que le préambule même des diplomes de Charlemagne commence souvent par ces mêmes particules illatives & causales. Ces préambules édifiants furent pour la plupart retranchés des actes ecclésiastiques au 13^e siècle.

Vers la fin du 14^e siècle, le préambule des lettres royaux est souvent pompeux & oratoire : il dégénère presque toujours en galimathias très obscur. Tels sont ceux des lettres de Charles V, sur-tout depuis 1369. Sans doute que ses Secrétaires desiroient flatter le goût du Prince pour les belles-lettres.

Les préambules ayant toujours infiniment varié, & ne pouvant se réduire à rien d'uniforme, il est impossible d'en donner des regles fixes. Au reste, comme ils ne sont pas de forme, ils sont en cela étrangers à la Diplomatie.

PRÉCEPTES. Les préceptes, *præcepta*, *præceptiones*, qui se confondent avec les autorités, *auctoritates*, puisqu'on a dit *præceptum auctoritatis*, & *auctoritas præcepti*, Baluze, *Capitul. t. 2, col. 483*,... *Hist. de Lang. t. 2, 18, 34, 39, 25, 38*, étoient des titres également émanés des

deux puissances , qui ne regardent que des particuliers , ou tout au plus des communautés. Il est rare que des préceptes de Papes ou d'Evêques soient de quelque conséquence : on en trouve cependant ; tels sont ceux par lesquels les Papes prenoient sous leur protection les abbayes au 10^e siècle, *ibid. t. 1, col. 23* : tels sont ceux par lesquels des Evêques remplaçoient des Chanoines par des Moines, *Concil. t. 9, col. 607, &c. &c.* Mais les préceptes royaux ont bien plus de célébrité.

Quand on étoit attaché au service du Roi , ou quand on étoit sur ses livres de cens , il falloit obtenir un précepte pour être promu à la cléricature , *præceptum de clericatu* , Baluze , *Capitul. t. 2, col. 386*. Pour sacrer un nouvel Evêque , le Roi adressoit au Métropolitain *præceptum de episcopatu* , Bignon , *quinta Not. in Marculf. form. 19, l. 1*.

Les préceptes de privileges tirent leur dénomination d'*immunitas* , & ajoutent toujours aux privileges accordés par la puissance ecclésiastique , des assurances de protection ; différents en cela des préceptes de protection pure , qui ne supposent point d'autres immunités.

Après avoir prêté aux Rois de la première race le serment de fidélité , on en recevoit le précepte dit de *Regis antrustione* , Baluze , *Capitul. t. 2, col. 386* , par lequel ils prenoient sous leur sauvegarde les féaux.

Lorsque quelqu'un étoit employé pour les intérêts du Prince en pays éloigné , s'il avoit quelque procès , le Roi lui donnoit un précepte de *causa suspensa* , pour en arrêter le cours jusqu'à

son retour, *Marculf. form. l. 1, c. 23*; ce qui revient à nos *lettres d'Etat*.

Si un fief étoit remis entre les mains du Roi, à condition qu'il lui en laisseroit l'usufruit pendant sa vie, & que l'investiture en seroit accordée à telle personne, *Baluze, Capitul. t. 2, col. 328*, alors le Prince donnoit un précepte de *lesfiwerpo per manum Regis*, pour rendre irrévocable la disposition que le requérant avoit faite de ses biens.

Nous ne nous arrêterons point sur les préceptes de donation & de confirmation, dont les titres s'entendent aisément; ni sur le *præceptum denariale*, titre d'affranchissement, *ibid. col. 387, 540*, ainsi appelé parceque le maître faisoit tomber un denier de la main de son esclave. Ce dernier précepte regarde plus les préceptes des Seigneurs que les préceptes royaux. Les préceptes, en général, n'ont point cessé d'être en usage sous la première & la seconde race de nos Rois.

Sur la fin du 9^e siècle & pendant les deux suivans, les Seigneurs & les Ecclésiastiques ne firent point difficulté de dresser des préceptes, & sur-tout des autorités, qui sont proprement des pièces émanées du trône. Il y en a une infinité d'exemples, *Hist. de Lang. t. 2, col. 321, 75, 32.... Thesaur. anecd. col. 277, 135*.

PRIERES. L'objet des donations que les Princes & les Seigneurs firent aux églises fut presque toujours, depuis l'établissement de la foi chrétienne, la vue de leur salut éternel & le rachat de leurs péchés. D'abord, & même dans le moyen âge, ils exprimoient leur intention par cette formule ordinaire, *pro remedio animæ meæ*, ou autre

semblable. Ensuite ils demandèrent en général des prières pour eux & pour leurs proches : c'est ainsi que s'expriment la plupart des diplômes mérovingiens & carlovingiens, tant en France qu'en Allemagne. Dans les bas temps, on spécifia souvent le nombre & la qualité des prières que les bienfaiteurs exigeoient des donataires ; de là tant de fondations de messes, d'obits, d'offices, &c. Une notice du cartulaire de l'abbaye de Redon de 868 nous offre une des plus anciennes stipulations de prières nombrées qu'on connoisse, *Lobin. Hist. de Bret. t. 2, col. 68* : l'Abbé s'engage, pour une restitution de fonds, à acquitter trois cents messes & cent pseautiers. Une chartre de donation faite à une communauté de Célestins du diocèse de Soissons porte : *Ut sua pro nobis castigantes corpora, mereamur habere vitam sempiternam.*

PRIEUR & PRIEURÉ. Le titre de Prieur, pour désigner un supérieur de communauté monastique, étoit inconnu aux dix premiers siècles de l'Eglise. Né dans l'Ordre de Cluni, il ne parut, selon le Pere Calmet, *Comment. sur la Règle de S. Ben.*, que vers la fin du 11^e siècle. Dom Mabillon, *Annal. Bened. t. 4, p. 441*, le place, avec plus de raison, vers le milieu du même siècle.

Le même Savant, *Annal. Bened. t. 1, p. 212*, fait remonter l'origine des Prieurés jusqu'à S. Colomban, en 590 : ce qui est certain, c'est que le nom de *Prieuré* n'a paru qu'au 11^e siècle : avant l'an 1000, ils n'étoient connus que sous les noms de *Cella*, *Cellula*, *Abbatiola*, &c. : enfin ils n'étoient pas encore érigés en titre au 13^e siècle.

cle, comme il paroît par la lettre 510 de Clément IV.

Mais les Prieurés remontent au moins au commencement du 9^e siècle. On envoyoit des Moines dans les campagnes pour desservir les églises de leur dépendance, *Annal. Bened. t. 2, p. 380* : la nécessité de secourir les fideles dans les besoins spirituels les retint d'abord quelques jours, puis peu à peu les y fixa tout-à-fait. C'est là l'origine des Prieurés. Les églises n'étoient d'abord que de simples chapelles domestiques, où les Moines, envoyés pour faire les récoltes, ou pour faire valoir & défricher les terres éloignées de leur Abbaye, célébroient l'office aux heures prescrites par la règle. Les serfs ou domestiques qu'ils employoient avec eux au labour, s'exempterent petit à petit d'aller les dimanches & fêtes chercher bien loin à leur paroisse les secours spirituels, qu'ils pouvoient trouver sous leur main sans sortir. Les malades ou affligés de ces cantons autoriserent encore davantage les Moines à les leur procurer ; & ainsi insensiblement, de chapelles domestiques elles devinrent églises publiques.

PRIMICIER. Voyez NOTAIRES ECCLÉSIASTIQUES.

PRINCE. Le mot *Prince* fut d'une signification fort étendue dans les anciens titres de France & d'Allemagne. Il désignoit des hommes illustres, des principaux d'un Etat, *De Re Dipl. p. 221*, des Seigneurs titrés, &c. On confondoit alors, c'est-à-dire dans les premiers temps de notre monarchie, *principes* avec *optimates*. Dans la signification stricte, il ne convient qu'aux

grands Feudataires revêtus de l'autorité souveraine. Avant le milieu du 10^e siècle, on les voit appelés *Princes*. Au 11^e siècle, les arrières vassaux affectèrent les titres de Principauté & de *Prince*. En ce sens il n'a été connu en Allemagne que depuis Othon le Grand, & on ne l'a point donné aux Evêques avant le 11^e siècle, *ibid.* p. 221. Mais le titre réel de Principauté, attribué à des Seigneurs Allemands avant Conrad I, pourroit rendre une charte suspecte.

On prodigua dans la suite ce titre à des Seigneurs particuliers qui avoient des vassaux, *La Thaumassiere, Coutume de Berri*, c. 25, p. 45, & même à des Gentilshommes qui n'avoient aucune prérogative singulière. Les Princes du Sang royal, plus en droit qu'aucun autre, n'en firent point d'usage, *Secousse, Ordonn. t. 4*, p. 316.

PRIVILEGE. Parmi les pièces que les archives offrent aux recherches des Antiquaires, il en est qui portent le titre de *Privilege*. Le nombre de ces pièces est le plus considérable dans le Journal des Pontifes. Ces privilèges étoient accordés aux monastères, aux hôpitaux, &c. *Diurn. Rom. Pontif.* p. 119, 121, 128, 134, 139, pour mettre ces saints lieux sous la juridiction immédiate du S. Siege, pour la réunion des Abbayes, le rétablissement des hôpitaux, &c. & presque toujours sous la peine d'anathême contre les opposants. Les Evêques en accorderent aussi pour exempter quelques monastères de leur juridiction, *Concil. t. 6*, col. 527.

Dès le 9^e siècle, on donna le nom de *Privilege* aux actes qui les renouvelloient, *ibid. t. 8*, col. 840. On en trouve de nos Rois sous le titre

de *Confirmation*, *Baluze Capitul. t. 2, col. 384, 393, § 11.*

Les plus anciens privilèges des Papes dont on ait connoissance en faveur des Abbayes, pour les soustraire à la juridiction de l'ordinaire, furent donnés par Hormisdas, *Spicileg. t. 1, p. 360.* Il nous reste des privilèges de cette espece, accordés par des Conciles, antérieurs à ceux-là. Ces privilèges n'étoient qu'une autorisation ou une confirmation de la volonté des fondateurs, qui étoient libres de faire l'offrande de leur fondation à tel Prélat, ou à tel siege qu'il leur plaisoit. D'ailleurs toutes les Abbayes de fondation Royale étoient, par cela même, exemptes de la juridiction de l'Ordinaire, *Innocent III, l. 1, Epist. 39, p. 32 ... Juenin, Hist. de Tournus, t. 1, p. 56. . . . Annal. Bened. t. 4, p. 48* : ce qui prouve que les exemptions immédiates au S. Siege, furent connues au moins dès le 6^e siecle, *Cochin, t. 6, p. 316.* Dans le 7^e on chercha à se mettre en garde contre les surprises ou contre les privilèges subreptices, en exigeant qu'ils fussent renouvelés par l'autorité royale; ce qui a produit tant de chartes sur un même objet.

Dans le 13^e siecle on prouve évidemment, *Fleuri, Hist. Ecclés. t. 18, p. 472*, que l'on s'assuroit de la vérité des privilèges copiés, en les vérifiant sur les autographes; ce qui fait voir que même dans ces temps reculés, on n'admettoit pas ces exemptions sans un mûr examen. On peut donc dire que les privilèges d'exemption ne portent, par leur antiquité, aucun préjudice aux bulles où elles se trouvent : qu'il est manifeste que les Papes en accorderent dès le commence-

ment du 6^e siècle : qu'il ne faut pas même pour cela qu'elles portent une clause dérogatoire au Concile de Chalcédoine, comme l'ont soutenu quelques écrivains ; puisque ce seroit précisément un moyen de faux, les clauses dérogatoires n'ayant été introduites au plutôt dans les bulles qu'au 12^e siècle. Voyez JURISDICTION SPIRITUELLE ECCLÉSIASTIQUE, BULLES-PRIVILEGES, BULLES.

PROCÉDURES. Le recueil de plusieurs pièces contre quelqu'un, soit qu'elles fussent contradictoires, *Concil. t. 3, col. 575*, soit qu'elles fussent sans défense, *Concil. t. 11, col. 1186*, fut appelé *procédure*, *processus*. On y voit des assignations ou exploits, actes qui remontent à la plus haute antiquité, & qui rentrent dans la classe des chartes ou des lettres de citations ; des enquêtes, *inquestæ* ou *inquisitiones*, *Hist. de Lang. t. 3, col. 448, 536* ; des protestations, *contestationes*, qui sont les défenses de la partie adverse ; des procès-verbaux dont la nouveauté n'est pas douteuse, c'est une relation de l'état des choses, ou des dires des personnes, &c. &c. Sous le nom de procès verbal on peut comprendre un certain acte intitulé *examinatio*, c'étoit le détail de l'examen d'un Evêque par son Métropolitain, *Baluze, Capitul. t. 2, col. 612* ; c'est une pièce ecclésiastique.

PROCURATION. Les loix romaines défendoient de poursuivre les procès par procureur, lorsqu'on pouvoit le faire par soi-même : mais les loix barbares le permirent ; & alors on donnoit une procuration à son Avocat, acte que l'on peut rencontrer parmi les pièces judiciaires des archives. Il étoit dressé de cette procuration un

acte solennel que l'on appelloit *mandatum* ou *chartula mandati*, Baluze, *Capitul. t. 2, col. 441, 494*, signé du commettant & des témoins. Par un acte du même nom on fondoit de procuration quelqu'un pour administrer ses affaires, *ibidem, col. 423*. Ces procurations étoient quelquefois générales, & quelquefois particulières, c'est-à-dire relatives à un seul but, par exemple, à l'enregistrement de quelques instruments dans les actes municipaux.

Les lettres *de rato*, qui ratifioient tout ce qu'un procureur feroit, sont de véritables procurations : elles n'ont pris la place des *mandata* que vers le 12^e ou 13^e siècle, sans pourtant en abolir totalement l'usage. Lorsque l'on vouloit charger de ses affaires une personne distinguée, attachée au service du Roi, il falloit une permission royale par un acte intitulé *de causa recepta*, Marculf. *l. 1, form. cap. 21*.

PRODATAIRE. Voyez DATAIRE, DATE-RIE.

PROTOCOLES. Dans les chartriers on rencontre souvent, ou l'on peut rencontrer, des actes qui sont intitulés protocoles, *protocolla* : on les nommoit aussi *imbreviatura*. Il y en a de trois sortes. Les premiers ressembloient aux cartulaires ou aux registres publics, & renferment des arrêts & des sentences tout au long. Les seconds sont des minutes de Notaires, où le précis des actes se trouve, mais sans les formules ordinaires. Les troisièmes sont des modèles & des formulaires à l'usage des gens de justice. Les protocoles du premier genre étoient en vogue dès le 6^e siècle, & ceux du second prirent faveur vers le 14^e.

Q.

COMME le Q emporte avec lui la consonnance de l'u, on supprima quelquefois cette dernière lettre dans des monuments antiques, *Velius Longus de Orthograph. p. 2219*. L'Université de Paris même, *D. Lancelot, nouv. Méthode lat. p. 732*, jusqu'à la fondation des Chaires royales sous François Premier, l'avoit retranchée, non de son orthographe, mais de la prononciation; en sorte que l'on disoit *kiskis* pour *quisquis*, *kankan* pour *quamquam*, &c.

Les Q ouverts par le bas, & à queue horizontale, comme la *figure première du quinzième tableau*; ouverts par le haut, & à queue oblique, *fig. 2 ibidem*; exactement fermés, & à queue perpendiculaire, *fig. 3*; tranchés latéralement, & à queue naissante du bas ou du milieu de la perpendiculaire, *fig. 4 & 5*, appartiennent incontestablement à l'antiquité la plus reculée, & sont antérieurs à Jules César: mais les Q d'un seul trait sans volute interne, *fig. 6 & 7 ibidem*, ou à queue détachée, *fig. 8*, datent depuis Jules César jusqu'à la fin du 2^e siècle. Si cette dernière queue étoit oblique, & le corps de la lettre ouvert, soit en haut soit en bas, le manuscrit où elle se verroit seroit indubitablement du cinquième siècle.

Les Q à tête pointue, & dont la queue entre un peu dans le corps de la lettre, *fig. 9 ibidem*, sont du 5^e & du 6^e siècles, & même des précédents. Si l'ogive étoit irrégulière, *fig. 10*, ou que la pointe fût inclinée de côté, *fig. 11*, l'on y découvreroit le goût du 7^e siècle: mais l'on

give, même régulière, annonçeroit le 8^e siècle ; si la queue ne pénétrait point dans le corps de la lettre. Les siècles suivants jusqu'au 13^e se reconnoissent au Q composé de plusieurs pièces, dont le côté droit ressemble à notre *j* consonne. Si, dans le corps de la lettre, on voit des traits superflus, c'est la marque d'un siècle postérieur au 13^e, à moins qu'il ne soit lombardique.

Une queue avec un trait surabondant sur la gauche, *fig. 12 ibidem*, peut se trouver depuis le 2^e siècle jusqu'au 6^e. Si ce trait étoit isolé, *fig. 13* ; il marqueroit le 8^e. La queue renfermée dans le corps ou en perpendiculaire jusqu'au centre, *fig. 14 & 15*, ou jusqu'au sommet, ou en oblique, donnera le 8^e siècle.

Le point au centre de cette lettre, *fig. 16*, se rencontre depuis le 7^e siècle jusqu'au 12^e inclusivement.

Le Q en volute, *fig. 17*, est du 9^e siècle. Si, sur le milieu de la queue de cette lettre ronde ou ovale, on appercevoit un point en forme de monticule, comme dans les *fig. 18 & 19*, elle seroit postérieure au 12^e siècle. Si l'on voyoit de ces points sur les côtés du corps de la lettre, on pourroit la rabaisser jusqu'au 14^e siècle, sur-tout si sa queue est fort petite, & tourne du côté droit. Si elle ressembloit à l'*m* gothique, *fig. 20*, on ne pourroit lui assigner que le 15^e. Si le Q majuscule a sa panse entrecoupée de perpendiculaires, d'obliques ou d'horizontales, en quelque écriture qu'il soit, il est postérieur au 11^e siècle.

En Italie, durant les 8^e, 9^e & 10^e siècles, les bulles pontificales usèrent du Q majuscule, comme s'il eût été cursif.

Q *minuscule.*

Edouard Bernard fait remonter le *q* minuscule sept cents ans avant Jésus-Christ : au moins, depuis le premier siècle au plus tard, une suite de monuments en atteste l'existence. Quand il porte une tête fort élargie & sinueuse, comme la *fig. 21 du quinzième tableau*, il assure aux manuscrits l'antiquité la plus reculée. La tête en forme de croissant, sans toucher la haste, ou la touchant par un trait horizontal fort délié, tient le second rang d'antiquité. Les mêmes traits, quoique plus grossiers, se perpétuent jusqu'au 8^e siècle; mais la haste est plus courte, & la tête moins large.

Un indice plus sûr du 8^e siècle est une ouverture supérieure, sans tendance à se réunir, comme la *fig. 22 ibid.* Le *q* parfaitement carré, comme la *fig. 23 ibidem*, désigne le 9^e; mais cette figure est rare. Une ogive horizontale, venant se joindre au quart d'une perpendiculaire, *fig. 24 ibidem*, forme un *q* du 7^e. Terminé par deux pointes supérieures, *fig. 25*, il s'annoncera du 8^e ou 9^e, dans toutes les écritures mérovingiennes, lombardiques, saxonnes & carolines; & du 10^e, si le dessous paroît un peu carré. Sa queue se portant ordinairement vers la gauche, il pourroit n'être que du 12^e ou 13^e siècle.

La tête composée de trois ou quatre lignes inégales indique tout au plus le 8^e siècle, & peut quadrer avec les derniers temps. Lorsque la tête en losange ou en carré est unie par la pointe à la haste, c'est une marque du 13^e. Les pentagones & hexagones des *Q* majuscules & minuscules

rules commencent au 14^e ; & même plutôt, s'ils sont sans ornements. Ils durent autant que l'écriture gothique.

Q cursif.

Dans l'écriture cursive, on donne les premiers pas d'antiquité à ces figures faites d'un seul trait, *fig. 26 & 27 du quinzième tableau*. Dans la cursive romaine, une règle presque générale, c'est que, pour l'ordinaire, la tête ne touche la queue qu'en un seul point : si elle est en ogive, ce sera au quart de la haste ; & tout au sommet, si elle est autrement. Plusieurs *q* de la même cursive romaine prennent la forme du chiffre arabe 7 : ils sont du 6^e siècle au plus tard.

Le *q* mérovingien du 7^e siècle conserve une partie des caractères de la romaine du 6^e : on n'y remarque point de complications de traits qui se coupent, si ce n'est dans le bas de la queue ; ce qui convient aussi quelquefois à la caroline. Jusqu'aux 9^e & 10^e siècles, elle se replie fréquemment sur elle-même, en formant une boucle. Sur la fin du 10^e, en Allemagne, sans être nouée ni bouclée, après s'être courbée d'un côté, elle se rejette de l'autre. Etant convexe vers la gauche, elle indique le 12^e ou le 13^e siècle ; & les deux suivants, quand elle est prolongée du même côté, ou tournée vers la droite. Aux 15^e & 16^e siècles, elle parut pliée au dessus de sa panse, ou de sa tête.

Un angle interne formé dans la cavité de la panse par un trait droit ou tortueux, qui viendrait ou du haut de la panse, ou de la haste, *fig. 28 & 29 du quinzième tableau*, annonce le 9^e ou 10^e siècle.

Q allongé.

Quant à l'écriture allongée, le Q majuscule s'y glissa au 12^e siècle, égalant la hauteur de la ligne par sa panse, & excédant le niveau inférieur par l'abbaissement de sa queue. Avant le 10^e siècle, la panse du q fut constamment de niveau avec la hauteur de la ligne dans toute écriture. Vers le déclin du 9^e, la queue du q dans l'écriture allongée s'étendit à l'excès, & se termina par une courbe, soit à droite, soit à gauche, soit des deux côtés à la fois. Au 11^e siècle, la panse du q fut réduite, en France comme en Allemagne, à la dixième partie de la ligne allongée; & la queue ne l'excéda par le bas, que peu, ou point du tout.

Planche du Q.

L'inspection de la planche fournira, sur ces variations, plus d'idées que n'en pourroient fournir de longs raisonnements. Le point essentiel est de ne pas oublier l'explication de la planche première : c'est une lumière qui doit s'étendre sur toutes les planches du même genre. On ne se propose, pour le moment, que de fixer quelques époques sur l'âge des capitales latines tirées des marbres & des bronzes. Cette lettre n'offre guère de variations que par la tournure de sa queue.

La première division est antérieure à Jésus-Christ par rapport aux trois premières subdivisions : elle est de tous les temps par rapport à la quatrième, & du moyen âge pour les suivantes.

Les premiere, troisieme, quatrieme, septieme subdivisions de la seconde division sont élevées au dessus de l'ere chrétienne, & ne descendent pas plus de quatre siecles après, si ce n'est la dernière : les seconde, cinquieme & sixieme subdivisions conviennent au moyen âge, & même aux bas temps.

Dans la troisieme division, les trois premieres subdivisions sont supérieures de deux siecles à l'ere chrétienne, & se voient encore un siecle après. Les trois suivantes, ainsi que la huitieme & la neuvieme, roulent depuis le premier siecle jusqu'au 10^e. Les septieme & dixieme subdivisions sont du moyen & du bas âge.

La quatrieme division appartient aux moyens & bas siecles, quant à la premiere & à la dixieme subdivision ; les autres conviennent aux premiers temps. Les seconde & troisieme ne laissent pourtant pas de descendre considérablement.

La cinquieme division n'admet que les *q* minuscules, dont les derniers sont gothiques.

Les six premieres divisions du Q des manuscrits sont des capitales pures. La septieme est onciale & renferme quelques minuscules & cursives. On voit aussi quelques gothiques dans la premiere.



MINUSCULE

[illegible]

CURSIF.

D'Italie. } .v. 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200 201 202 203 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250 251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300 301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400 401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450 451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500 501 502 503 504 505 506 507 508 509 510 511 512 513 514 515 516 517 518 519 520 521 522 523 524 525 526 527 528 529 530 531 532 533 534 535 536 537 538 539 540 541 542 543 544 545 546 547 548 549 550 551 552 553 554 555 556 557 558 559 560 561 562 563 564 565 566 567 568 569 570 571 572 573 574 575 576 577 578 579 580 581 582 583 584 585 586 587 588 589 590 591 592 593 594 595 596 597 598 599 600 601 602 603 604 605 606 607 608 609 610 611 612 613 614 615 616 617 618 619 620 621 622 623 624 625 626 627 628 629 630 631 632 633 634 635 636 637 638 639 640 641 642 643 644 645 646 647 648 649 650 651 652 653 654 655 656 657 658 659 660 661 662 663 664 665 666 667 668 669 670 671 672 673 674 675 676 677 678 679 680 681 682 683 684 685 686 687 688 689 690 691 692 693 694 695 696 697 698 699 700 701 702 703 704 705 706 707 708 709 710 711 712 713 714 715 716 717 718 719 720 721 722 723 724 725 726 727 728 729 730 731 732 733 734 735 736 737 738 739 740 741 742 743 744 745 746 747 748 749 750 751 752 753 754 755 756 757 758 759 760 761 762 763 764 765 766 767 768 769 770 771 772 773 774 775 776 777 778 779 780 781 782 783 784 785 786 787 788 789 790 791 792 793 794 795 796 797 798 799 800 801 802 803 804 805 806 807 808 809 810 811 812 813 814 815 816 817 818 819 820 821 822 823 824 825 826 827 828 829 830 831 832 833 834 835 836 837 838 839 840 841 842 843 844 845 846 847 848 849 850 851 852 853 854 855 856 857 858 859 860 861 862 863 864 865 866 867 868 869 870 871 872 873 874 875 876 877 878 879 880 881 882 883 884 885 886 887 888 889 890 891 892 893 894 895 896 897 898 899 900 901 902 903 904 905 906 907 908 909 910 911 912 913 914 915 916 917 918 919 920 921 922 923 924 925 926 927 928 929 930 931 932 933 934 935 936 937 938 939 940 941 942 943 944 945 946 947 948 949 950 951 952 953 954 955 956 957 958 959 960 961 962 963 964 965 966 967 968 969 970 971 972 973 974 975 976 977 978 979 980 981 982 983 984 985 986 987 988 989 990 991 992 993 994 995 996 997 998 999 1000 1001 1002 1003 1004 1005 1006 1007 1008 1009 1010 1011 1012 1013 1014 1015 1016 1017 1018 1019 1020 1021 1022 1023 1024 1025 1026 1027 1028 1029 1030 1031 1032 1033 1034 1035 1036 1037 1038 103

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
 P R R R X R R R R R R R R R R R R R R R R
 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34
 r

17^e Tableau

S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20
 S
 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
 s
 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58
 s
 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
 s

18^e Tableau

T

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
 T
 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30
 t
 31 32 33 34 35 36
 t

19^e Tableau

V

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
 V
 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
 v
 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
 v

20^e Tableau

X

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
 X
 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
 x

21^e Tableau

Y

1 2 3 4 5
 Y

22^e Tableau

Z

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18
 Z
 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
 z

R.

LES rapports de ressemblance de l'*R* latine avec la lettre grecque & samaritaine correspondante sont moins sensibles que ceux de ces dernières avec les *R* des autres nations. La différence cependant ne consiste qu'en ce que les latines ont une queue, & que les grecques n'en ont point : encore l'antiquité montre-t-elle des *R* grecques, étrusques & samaritaines qui en sont garnies. Cependant la plus ancienne grecque que l'on connoisse n'en a pas, & ressemble à l'ancien *a* des Grecs, de façon à s'y méprendre : elle est donc formée à peu près comme la *figure première du seizième tableau* ; c'est-à-dire qu'au lieu d'avoir la tête arrondie, elle l'a triangulaire.

R majuscule.

Des *R* majuscules dont la haste seroit courbe & d'une même venue avec la tête, comme la *fig. 2 ibidem*, annonceroient des siècles antérieurs à Jules César, quoiqu'elles n'y soient pas les plus communes. La régularité des traits, l'élégance du contour, & une belle proportion des parties, indiquent le siècle de ce Prince & le suivant. Quelquefois pourtant le second siècle se décele par des *R* dont la queue rentre dans l'intérieur de la tête, *fig. 3 ibidem* ; ou par des *R* dont la queue se courbant plusieurs fois en sens contraires, ne touche la haste qu'au seul point de la tête, *fig. 4 ibidem*. Des queues fort courbes & bien plus longues que la haste, ou tranchées par des bases obliques & parallèles à celles du premier jambage, désigneront le 6^e siècle.

cle. Les manuscrits où les têtes des *R* sont transformées en polygones, se rapportent au 5^e ou 6^e siècle, si pourtant les lignes droites dont résulte la tête des *R* sont sans mélange de courbes; autrement on pourroit étendre ce caractère jusqu'au 9^e siècle. Beaucoup d'irrégularités & de positions bizarres annoncent les 7^e & 8^e.

Les *R* dont le premier jambage est concave en dehors, *fig. 5 du seizième tableau*, marquent les temps purement gothiques, sur-tout si les bases inférieures se réunissent. La haste d'une hauteur extrême, & la queue d'une petitesse excessive, se remarquent quelquefois depuis le 9^e siècle jusqu'au 13^e. Dès le 7^e, on observe quelque chose d'approchant; mais la lettre est bien plus élégante.

Le jambage gauche divisé par le bout en deux ou trois parties est affecté à la lombardique des 8^e & 9^e siècles. Depuis le 12^e siècle, les panfes des *R* majuscules furent traversées horizontalement ou perpendiculairement de traits superflus.

R minuscule.

L'*r* minuscule, d'origine fort incertaine, se voit sur les monuments latins, dès le 4^e siècle, sous les formes 6, 7, 8 & 9 *du seizième tableau*, ou sous celle du ρ grec. La queue de ces *r* latines, abaissée au niveau du premier jambage, sembla les avoir métamorphosées en *n* cursive. Elle est déjà très multipliée sous cette figure dans des manuscrits du 6^e siècle, & devient bientôt ordinaire dans l'écriture saxonne.

R *curfive.*

L'*r* curfive prit bien des figures. Les *figures depuis & compris le n^o. 10 jufques & compris le n^o. 18 du seizieme tableau*, font les *r* les plus remarquables de la curfive romaine antérieure au 7^e fiecle. L'écriture mérovingienne, malgré fa barbarie, ne fe fervit pas de caracteres plus hétéroclites. Les *fig. 19, 20 & 21 ibid.* font les trois plus bizarres qu'on y puiſſe remarquer.

L'écriture ſaxonne n'admet guere que l'*R* majufcule, l'*r* minufcule ſemblable à notre *n*, *figure 22 ibidem*, & l'*r* curfive, *fig. 23 ibid.*

La lombardique s'écarta davantage de la romaine. Aux 8^e & 9^e ſiecles, les figures les plus ordinaires furent les *fig. 24, 25, 26 & 27 ibidem*: mais, vers les 10^e & 11^e ſiecles, elles dégénérèrent au point d'être méconnoiſſables; ce font, en quelque façon, des *z*, des *z*, des croix, des crocs, &c.

L'*r* ſous la forme du 2 ne paroît dans les diplomes qu'au 10^e ſiecle. Elle fut aſſez conſtamment employée jufqu'au 13^e: alors, & dans le ſiecle ſuivant, elle ſe changea en *z*, qui dégénéra enfuite lui-même en *v* pointu, ou en *u* rond.

Aux 8^e & 9^e ſiecles, peu s'en fallut que des *r* de la curfive caroline, *fig. 28 ibidem*, ne paſſent transformées en *p*. Cette maniere fut peu uſitée; mais celle de la *fig. 29 ibid.* fut plus fréquente dans l'ancienne romaine, & plus encore dans la ſaxonne: toutefois, dans celle-ci, le montant ne paroît pas fendu. En général, l'*r* reſſemble ſouvent au *p* dans le caractere gothique, & même dans le ſaxon.

Lorsque sur la pointe droite de l'*r* il s'éleva un trait en forme d'*f*, ou de ζ grec, c'est un caractère propre aux 7^e, 8^e & 9^e siècles, & quelquefois au 10^e siècle en France.

Dès le 8^e siècle, les queues des *r*, considérablement prolongées, furent à leur extrémité un peu courbées vers la gauche : ainsi les *r* des diplômes des 9^e & 10^e siècles, *fig. 30 du seizième tableau*, parurent avec une tête fort petite & une queue fort longue, qui souvent se boucla en se repliant sur elle-même. Ce surcroît d'étendue varia très peu en France aux 10^e & 11^e siècles : mais il s'évanouit insensiblement depuis le milieu de ce dernier siècle jusqu'à Philippe Auguste. Au 12^e siècle, la mode s'introduisit de faire remonter vers la droite la queue de l'*r* ; & la prolongation des queues fut presque entièrement supprimée vers le 13^e, dans lequel, quand elle se courboit vers la gauche, elle se relevoit assez haut en Angleterre & en Ecosse. Dans ce même siècle, les *r* en forme de 2 devinrent fort à la mode.

Aux 14^e, 15^e & 16^e siècles, les *R* majuscules des actes en écriture courante eurent à peu près l'air de nos *p* cursifs. Les deux figures de cette espèce les plus usitées sont les *figures 31 & 32 du seizième tableau*, qui semblent n'avoir aucun rapport avec l'*r* : aussi ces *r* n'excluent pas celles d'une figure moins irrégulière. Cependant on peut dire que, dans ces siècles, il y en eut de fort baroques en tous pays.

L'*r* & l'*s* sont souvent si ressemblantes, que le sens du discours peut seul en fixer la différence, comme on en peut juger par les *fig. 33 & 34 du seizième tableau*, qui se ressemblent

beaucoup, quoique la premiere soit une *R* & la seconde une *S*. Le dernier trait de la premiere se replie en montant, & celui de la seconde en descendant insensiblement : mais cette regle n'est pas sûre.

Planche de l'R.

Pour que la planche ci-jointe soit de quelque utilité, il faut bien entendre ce qui a été dit sur la planche de l'*A* : l'intelligence de l'une dépend absolument de l'autre. On ne donnera ici d'autres observations que sur ce qui regarde les capitales latines.

La premiere division de l'*R* capitale des inscriptions, anguleuse ou sans queue, répond aux premiers siècles.

La seconde a le même avantage ; mais elle devient plus sensible depuis le 6^e siècle jusqu'au 13^e.

La troisieme, à panse arrondie, commence avant Jésus-Christ, & dure jusqu'au 11^e siècle.

La quatrieme, à panse ouverte, anguleuse, détachée, à haste raccourcie, courbe, disjointe, à queue cambrée, écartée, séparée, à figures retournées ou inverses, &c. doit être reportée aux premiers temps, quant à la plupart de ses figures.

La cinquieme comprend beaucoup de lettres antérieures à l'incarnation, & quelques-unes de postérieures au 7^e siècle.

La septieme, très hétéroclite, ne s'élève pas au dessus du moyen âge.

La huitieme est toute entiere pour les *r* minuscules depuis le 3^e siècle. Les neuf premieres subdivisions remontent au premier âge, excepté

la quatrième & la huitième, qui sont du moyen. Le reste est adjugé au gothique.

On peut appercevoir de même le gothique dans les quatrième & huitième divisions de l'*R* capitale des manuscrits, & des minuscules & cursives dans la neuvième.

RATURE. On tient communément pour suspect un acte dans lequel sont raturés les noms propres, ou les nombres, ou les dates, ou les clauses, ou les articles dans lesquels il s'agit de choses importantes ou préjudiciables aux parties intéressées, à moins que ces ratures ne soient justifiées par d'autres pièces, ou par des témoins, ou par de solides raisons. C'est un point de critique reçu. Mais il faut observer que, pour que la rature puisse faire légitimement soupçonner une inscription de faux, il est requis qu'elle soit bornée à quelque portion de l'acte; car si elle étoit générale, c'est-à-dire, si, après avoir raclé une feuille d'un manuscrit, par exemple, on s'en étoit servi pour dresser un acte, il n'en résulteroit aucun indice de falsification.

On ne manque pas d'exemples de ces sortes de métamorphoses; mais, dès le 14^e siècle, elles furent tellement interdites dans tout l'empire par différentes ordonnances des Empereurs & des Comtes Palatins, que cette défense passa en formule dans le serment de chaque Notaire ou Tabellion, *Gudenus, Sylloge varior. Dipl. p. 638.*

Anciennement on biffait les mots redondants ou fautifs, sans aucune marque d'approbation: mais, dès le milieu du 13^e siècle, l'usage avoit déjà prévalu, en certain pays, d'annoncer & d'approuver les ratures. Dans le 14^e, en France, on spécifioit, *Acta Sanctorum Maii, tom. 4.*

n. 561, le lieu & le nombre des ratures approuvées.

Un endroit non suspect, raclé, ne rend pas une piece fausse ni vicieuse : lorsque les ratures sont approuvées, il ne doit point y avoir le moindre doute. *Voyez CANCELLATION.*

RECEZ. Sous le nom de *Recez de l'Empire*, *Recessus Imperii*, dénomination plus connue en Allemagne qu'ailleurs, on entend une piece législative. Cet acte tire son nom de ce qu'il est dressé avant la séparation des Dietes impériales. Ce terme désigne & les constitutions impériales & les livres qui les renferment ; c'est pourquoi l'on dit que, dans les recez de l'Empire, on ne trouve point de constitutions antérieures à Frédéric III, excepté la bulle d'or, *Wageinsfel.* *Dissert. de Imp. Archiv. n. 7.*

RÉCLAME. On appelle *réclame*, dans un manuscrit, le premier mot d'un cahier, marqué au bas de la dernière page du précédent, pour en indiquer la suite : ou, si l'on veut, ce sont les mots mis au bas des *folio verso*, & répétés au haut des *folio recto* suivans, comme dans nos livres imprimés.

L'usage de ces réclames, propres à distinguer les cahiers d'un manuscrit, ne remonte pas plus haut que le 11^e siècle, & ne devint ordinaire que vers le 14^e.

RÉFÉRENDIAIRE. Ce que l'on appelloit, chez les Romains, *Notaires*, *Excepteurs*, *Gardes des archives*, ceux enfin qui étoient chargés de l'expédition des actes ; ou de l'office de Rapporteur, comme l'on remarque que l'exerçoit le célèbre Jurisconsulte Ulpien auprès de l'Empereur Alexandre, furent, au 5^e siècle, plus

connus sous le nom de *Référendaires*. Alors ils eurent rang après les personnages décorés du titre d'*illustre*, & on leur donna l'épithète *spectabilis*, *considérable*. Ils furent presque toujours plusieurs à la fois. Leur charge étoit d'exposer aux Empereurs les requêtes des particuliers, & les doutes des juges. Sous notre première race, ils furent encore plus en honneur qu'en Orient & en Italie. Le grand Référendaire, ou le chef des autres, avoit la garde de l'anneau royal, *Greg. Turon. Hist. l. 5, c. 3* : il rapportoit au Prince le contenu des diplomes, les lui présentoit à signer, les signoit lui-même, & les scelloit de l'anneau du Roi. Les autres Référendaires inférieurs, ou substitués, écrivoient les actes.

Dans le dépouillement des chartes, on rencontre quelquefois plusieurs grands Référendaires en même temps. Cela peut venir de ce que plusieurs grands Référendaires avoient des départements différents, ou que, lors de la réunion des parties démembrées de l'empire françois, les Monarques conservoient aux grands Référendaires de ces petits royaumes leur charge & leurs droits, & peut-être avec ordre tacite ou exprès de suppléer les uns pour les autres : de là la formule *jussus obtulit, jussus recognovit*. Cette solution peut s'appliquer aux Chanceliers, multipliés également sous la seconde race : car ainsi que, sous les Mérovingiens, on distinguoit les royaumes de Neustrie, d'Austrasie, de Bourgogne, & même de Paris, de Soissons, d'Orléans, &c. ainsi, sous les Carolingiens, c'étoient les royaumes de France, de Lombardie, d'Aquitaine, de Lorraine, de Germanie, &c.

Au 8^e siècle, en France, l'état des Référen-

dares n'étoit déjà plus le même. Au 9^e, ils cessèrent presque absolument de figurer dans les diplomes royaux. Ils subsistoient pourtant toujours ; car l'histoire nous fait connoître celui de Philippe premier au 11^e siècle.

RÉGENCE. Les anciennes loix de France adjugeoient aux Régents du royaume la plénitude d'autorité ; tout se passoit en leur nom , & se confirmoit par leur sceau. Ce ne fut qu'en 1380 , au commencement de la régence , & pendant la minorité de Charles VI , qu'on donna une loi qui portoit que dorénavant la régence seroit limitée par une assemblée de Notables , & que rien ne s'expédieroit que sous le sceau du Roi , *Luffan , Hist. de Charles VI , t. I , p. 18 & 24.*

REGISTRE. Ce que l'on appelloit anciennement *actes publics & municipaux* , étoient des recueils où les pieces étoient inférées tout au long , ou par extraits : il y en eut même qui ne furent que des catalogues de pieces. La différence de ces actes avec nos registres publics , *registum , registrum* , n'est donc pas bien réelle. L'Empire Romain les vit naître. Les Grecs , dès le 7^e siècle , attachèrent la même idée à *ῥέγιστρον*. Tous les tribunaux , toutes les communautés , toutes les personnes publiques , en eurent bientôt.

M. de la Mare observe que les plus anciens registres de nos greffes & de nos archives ne commencent que sous Philippe le Bel : mais cette époque ne nous paroît pas bien juste , puisqu'il y en avoit sous Philippe Auguste , qui furent enlevés par les Anglois. Peut-être a-t-il voulu seulement prétendre que les plus anciennes pieces des registres ne remontent pas au delà de Phi-

lippe le Bel : mais sa prétention ne seroit pas mieux fondée , puisque plusieurs Auteurs admettent comme la plus ancienne piece des registres du Parlement un acte daté de 1256. Et, bien plus , M. Blanchard , *Compil. chronol. praf.* p. 1 , dit avoir vu des lettres patentes de S. Louis datées de 1229.

On n'a pas de preuves que les registres de baptêmes & de mariages soient plus anciens que le 16^e siecle. Les actes qui constatent que ces sacrements ont été administrés , paroissent alors pour la premiere fois. Le Synode du diocese de Séz , célébré en 1524 , ordonna aux Curés & aux Vicaires , sous peine de cinquante sous tournois , de tenir des registres de baptême , & d'y inscrire les noms & surnoms de l'enfant , ainsi que celui du pere & de la mere. François Premier , dans son ordonnance de 1539 , prescrivit la même chose.

RÉGULIERS. On a déjà dit que , dans les 11^e & 12^e siecles , on s'attacha tellement à étudier le comput ecclésiastique , qu'on en faisoit généralement parade dans les dates des actes. On pourroit peut-être bien en rencontrer , quoiqu'on n'en connoisse aucun , qui fissent mention des réguliers ; il n'est donc pas hors de propos d'en avoir une idée. La destination des réguliers est de marquer , avec le secours des concurrents , par quelle férie de la semaine chaque mois commence. Ces réguliers ne surpassent donc jamais le nombre de sept. Le nombre 1 est attaché aux mois d'Avril & de Juillet ; 2 , à Janvier & Octobre ; 3 , à Mars ; 4 , à Août ; 5 , à Février , Mars & Novembre ; 6 , à Juin ; & 7 , à Septembre & à Décembre. Ces nombres sont tellement

fixés

fixés à chacun de ces mois , qu'ils ne sont sujets à aucun changement. Pour s'en servir à connoître quel jour de la semaine tombera le premier de chaque mois , il faut ajouter le nombre du mois donné au concurrent de l'année également donnée : si les deux nombres additionnés ne forment que 7 , le premier du mois sera le samedi , ou la septieme férie ; si ces nombres produisent plus ou moins de 7 , leur total marquera le jour de la semaine auquel le premier du mois arrivera , ou sera tombé.

RESCRIT & RESCRIPTION. On n'entend vulgairement par *rescrits* , que les lettres des Papes & des Empereurs en réponse aux questions ou consultations qui leur étoient adressées touchant la discipline ou les loix : on en trouve cependant quelques-uns qui viennent , soit d'une assemblée d'Evêques , *Concil. Labbe , tom. 3 , col. 751* ; soit de quelque Evêque particulier , jusqu'au 11^e siècle inclusivement , *Baluze , Capitul. t. 2 , col. 429.... Martene , ampliff. Collect. t. 1 , col. 449* ; soit du Sénat de Rome à l'Empereur , *Concil. t. 4 , col. 1437* ; soit enfin de quelques particuliers entre eux , au 12^e siècle.

Ces rescrits ou rescriptions , *rescriptiones* , que les Papes commençoient toujours par *Significavit nobis dilectus filius* , étoient quelquefois appelés *réponses* , *responsivæ* , *Thesaur. Anecd. t. 1 , col. 798*. Ils furent toujours terminés , jusques dans le 8^e siècle & au delà , par cette formule : *Deus te incolumem servet : Bene valet* , ou autres semblables.

Les rescrits des Empereurs formoient une portion très considérable des actes publics : on peut les distinguer , en ce qu'ils n'offrent que des titres

simples, ceux d'*Empereur* & d'*Auguste*, par exemple ; au lieu que les édits, constitutions & diplomes les étalent tous avec pompe.

La rescription d'aujourd'hui est toute autre chose ; c'est une espece de billet de change.

ROIS, REINES. Les titres de *Roi* & d'*Empereur*, de *Regne* & d'*Empire*, ont été quelquefois confondus ensemble, *Schannat*, *Vindic. Archiv. Fuld. p. 12 & 13.... Histoire de l'Eglise Gall. t. 5, p. 50*. Celui de *Roi* a été souvent prodigué à des Princes & à des Seigneurs qui ne l'étoient pas : ainsi le titre de *Roi* ne marque pas toujours une souveraineté indépendante. Quelques Princes de la Basse Bretagne le prirent après la conquête de Clovis. Charles le Chauve vint à bout de le leur faire quitter : mais ce n'est que dans le 10^e siècle qu'il disparut entièrement ; & ceux de *Duc* & de *Comte* le remplacerent.

Le royaume d'Yvetot, très-petite principauté en Normandie, en est un autre exemple. Le titre de *Roi* fut donné à ce Seigneur dans un arrêt de l'Echiquier en 1392. Le contrat de vente de cette terre, en 1401, lui donne le nom de royauté ; mais le possesseur ne prend que le titre de Prince. C'est le nom que ces Seigneurs ont substitué à celui de *Roi*, dans le 16^e siècle. Ils y furent autorisés par des lettres de nos Rois.

Les filles des Empereurs de l'ancien empire, au 5^e siècle & avant, se qualifioient *Reines*, & plus souvent *Nobilissimes*. Ce fut peut-être à cet exemple, que l'on donna le nom de *Roi* aux fils des Rois Mérovingiens dès leur naissance, & celui de *Reines* à leurs filles. Ces filles de France furent appelées *Reines* jusques vers 1202 : alors, Philippe Auguste ayant eu une fille dont la nais-

sance étoit équivoque, on l'appella *Madame*; &, depuis cette époque, les filles de nos Rois ont toujours été appellées *Mesdames*.

Le titre de *Roi* tout court est tellement propre à l'Empereur Conrad premier, que toute autre addition paroîtroit suspecte.

Le titre de *Roi des Romains* prit la place de celui de *Roi de Germanie*, au 12^e siècle. » Il » fut donné pour la première fois à Conrad III » par une troupe de factieux qui vouloient ôter » toute autorité dans Rome au Pape Luce II. » Conrad donna ce nouveau titre à son fils Henri, & dans la suite il passa en usage pour désigner l'héritier présomptif de l'Empire, *L'Abbé Guyon*.

ROLLE. Le mot *rolle*, pour signifier des chartes pliées en rouleaux, est, ainsi que la chose, de la plus haute antiquité. Les Latins ont connu l'un & l'autre sous le nom de *volumen*, *a volvendo*: mais depuis long-temps *rotulus*, *rotula*, & *rollus*, en ont pris la place. Les rolles peuvent être envisagés comme cartulaires, comme polyptiques, comme registres de procédures, comme enquêtes, comme nécrologes, *De Re Diplom. p. 39, 40, &c.* Ils ont servi à toutes ces sortes de pièces. En Angleterre, les actes publics, & les archives, même royales, portent le nom de rolles.

RUNES. C'est le nom que l'on a donné aux anciens caractères des peuples du Nord répandus dans le Danemarck, la Suede, la Norvege, la Scandinavie, &c. Ces nations ne firent guere usage de l'écriture avant le 4^e siècle, ou même avant qu'elles eussent commencé à lier quelque sorte de commerce avec les Romains; cependant

la simplicité de leurs lettres, qui n'admet que très peu de courbes, & qui consistent presque toutes en lignes droites, tant perpendiculaires, qu'obliques & horizontales, pourroit faire croire que cette écriture runique est d'origine primordiale. Il est constant néanmoins que de toutes les formes réunies de chaque élément, on en peut réellement déduire une descendance marquée des lettres grecques ou latines; au moins y a-t-il de l'analogie, quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'on puisse faire cette extraction de chaque figure une en particulier.

Il n'est guere probable que, dans les parties plus tempérées de l'Europe, on ait jamais fait usage de l'écriture runique: cependant le nombre de manuscrits en anciennes & nouvelles lettres runes étant presque infini, comme l'atteste Hickes, *Dissert. Epistol.* p. 122, qui n'est point refusable en cette partie, il ne feroit point étonnant qu'il en eût pénétré quelques-uns dans nos bibliothèques & dans les cabinets des curieux. D'ailleurs l'usage des runes s'est maintenu sur les inscriptions & dans les manuscrits du Nord, même après l'introduction de l'écriture latine, jusqu'au 15^e siècle; & l'on en trouve aussi sur les monnoies & sur les tombeaux, *Commentariolus Otth. Sperlingii*, p. 89.

Sans entrer dans le détail d'une polygraphie générale des peuples septentrionaux, il n'est pourtant pas hors de propos d'en donner une légère idée. Pour cet effet, on met ici sous les yeux du lecteur un alphabet d'écriture runique, telle qu'elle se voit dans les anciens manuscrits. Cette écriture eut d'autres figures sans doute; mais on ne prétend point épuiser la matière,

Ceux qui chercheront à l'approfondir davantage pourront consulter la collection des caracteres runes qui se trouve à la planche 14 du grand Traité des nouveaux Diplomatistes. L'alphabet rune qu'on donne ci-après , *pl. 29* , n'est tiré que d'un seul manuscrit.

Le nom *rune* vient, selon Spelman, *Gloss.* *p. 494*, du mot *ryne*, qui, en anglois, signifie *chose cachée*, parceque ces caracteres servoient dans les opérations magiques de ces peuples, & qu'ils tenoient souvent lieu d'hiéroglyphes. Ne pourroit-on pas croire plutôt avec Rudbeck, que les runes tirent leur étymologie de la racine scandinaviennne *rønne*, qui signifie le *sorbier sauvage*; parceque, dit le même Savant, on gravoit des inscriptions sur cet arbre, auquel la seve donnoit ensuite la solidité de la pierre.

Quoi qu'en dise cet illustre Antiquaire, les formes de l'écriture rune feroient plutôt croire avec l'Auteur des Recherches philosophiques sur les Américains, *t. 1, p. 175*, que les Scandinaviens, avant que d'avoir des inscriptions, n'avoient d'autres lettres que de petits bâtons, qu'ils rangeoient dans un certain ordre pour former quelque sens : aussi les runes écrites sont-elles tracées en lignes droites comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il peut bien se faire que l'usage de graver les runes sur des rochers & des arbres ne remonte pas au delà d'Odin. Quoi qu'il en soit, les plus anciens monuments de cette espece, reconnus pour authentiques, sont du 3^e siècle : les autres sont ou suspects, ou reculés mal à propos jusques dans des temps plus anciens.

Il résulte de tout ce qui a été dit de cette écriture

Les *S* majuscules, depuis le 2^e siècle jusqu'au 4^e, & plus tard encore, s'arrondirent quelquefois par les deux bouts, jusqu'à former un cercle, un ovale, des volutes, des nœuds terminés par des traits excédents, de diverses figures.

L'*S* prit quelquefois la figure du *Z*. On en voit des exemples sur des médailles orientales de la fin du 7^e siècle; *Banduri, Numism. t. 2, p. 695*. Mais dès avant le 9^e siècle elle se transforma bien plus souvent en *Z* à contre-sens, *fig. 3 du dix-septième tableau*: ces deux figures étoient également dérivées du Σ grec.

Les *S* à trois ou quatre pièces détachées, *fig. 4, ibid.* sont très propres à caractériser les manuscrits des 5^e & 6^e siècles. On en remarque pourtant encore quelques vestiges aux 7^e & 8^e, pour ne pas dire au 9^e; mais la rondeur & la régularité du contour y manquent ordinairement.

Les *S* quarrés, un peu fréquentes, conviennent spécialement aux 8^e & 9^e siècles.

La queue de l'*S*, pliée en dessous, *fig. 5, ibid.* se multiplie au 9^e siècle, & continue dans les suivans.

Deux gros points qui flanquent les parties les plus saillantes de l'*S*, *fig. 6, ibid.* annoncent le 12^e siècle au moins: mais on reconnoîtra encore plus sûrement le même âge aux deux bouts de l'*S*, courbés en dehors, au lieu de l'être en dedans, comme la *fig. 7, ibid.*

Un *Z* barré par le milieu, comme la *fig. 8, ibid.* pour tenir lieu de l'*S*, donnera un indice du 13^e ou 14^e siècle. Si elle prend la figure d'un *C*, un peu allongée, on reconnoît les temps postérieurs au 13^e.

L'*S* gothique moderne, *fig. 9, ibid.* est re-

connoissable à son écrasement , ainsi qu'à ses bases & sommets tranchés , & differe beaucoup de l'S gothique ancienne , *fig. 10 , ibid.* Quand elle est composée de parallélogrammes , faisant angles de toutes parts , elle appartient aux siècles les plus gothiques.

Les S capitales traversées par des perpendiculaires , des horizontales ou des obliques , commencent au 12^e siècle ; & dans le suivant , elles sont dans le plus grand crédit.

S minuscule.

Vers le 2^e siècle , & peut-être plutôt , parurent des s , *fig. 11 & 12 , ibid.* composées de deux lignes droites en équerre , ou faisant un angle obtus. L'angle de ces figures , arrondi , donna l's minuscule semblable à notre petite s d'imprimerie , dont l'existence est constatée par des exemples du 4^e siècle ; il donna , peut-être , l's cursive , *fig. 13 , ibid.* déjà consignée dans des monuments publics aux 3^e & 4^e siècles. L's minuscule ne commence à tourner son pied raccourci vers la droite , que sur la fin du 10^e siècle , mais rarement alors. L'usage n'en devint commun qu'au 12^e. Il continue presque par-tout au 13^e , & ne cesse pas même au 15^e en Allemagne. Baringius , *Clavis Diplom. præf. p. 52* , & Struve , *De Criter. manuscript. p. 28* , ont avancé que la petite s finale , *fig. 14 ibidem* , étoit une invention du 12^e siècle ; cependant , dès le 10^e & le 11^e , cette finale se voit dans des manuscrits & des chartes. On pourroit néanmoins tirer de leur assertion une règle générale caractéristique , mais qui souffriroit quelques exceptions. L'usage

de la petite s paroît bien établi depuis le milieu du 13^e siècle.

S cursive.

Les *f* cursives romaines, *fig. 15 ibidem*, considérées antérieurement au 7^e siècle, laissent toujours appercevoir deux traits bien distincts, l'un montant, & l'autre descendant, soit qu'ils soient séparés comme la *fig. 16 ibidem*; ou pochés, *fig. 17*; ou croisés, *fig. 18*. La durée de ces *f* formées d'un seul trait de main se termine à la fin du 10^e siècle : au moins étoit-elle ainsi régulièrement doublée à Rome jusqu'à la fin du 9^e siècle. Le trait final de ces *f* s'abaisse souvent pour se relever; mais plus souvent il descend & ne remonte pas. Il est souvent si prolongé, qu'il touche le niveau de la ligne & ressemble à une *n*, *fig. 19 ibid.* Rarement il est séparé de sa haste.

Dans les plus anciens monuments romains, le premier trait est presque toujours tranché obliquement par le haut : plus on descend au 10^e siècle, plus ce trait devient rare.

Les *f* simples, *fig. 20*, commencent au moins au 7^e siècle dans la cursive allongée, & deviennent très fréquentes au 10^e. Depuis le milieu du 8^e jusqu'au 10^e, l'*f* étoit à la vérité composée de deux parties; mais souvent l'une des deux ne descendoit pas jusqu'en bas. C'étoit quelquefois une *f* entée sur une autre, ou un trait faillant du côté gauche, comme la *fig. 21 ibidem*, qui, dès le 12^e siècle, fut réduit à un point qui subsiste encore dans nos *f* imprimées.

Par rapport à l'élévation de cette lettre au dessus de la ligne, ou de son abaissement au dessous, il n'y a rien de fixe dans la cursive.

romaine, l'inconstance est son caractère. L'ancienne *ſ* gallicane & la première mérovingienne tiennent de cette variété : mais, pour l'ordinaire, elle s'abaisse plutôt qu'elle ne s'élève. La saxonne en use à peu près de même. La lombardique excède également des deux côtés, quoique très peu. Dans les bulles des 11^e & 12^e siècles, elle s'abaisse davantage, sans s'élever. La caroline minuscule imita la lombardique jusqu'au 12^e siècle ; alors la tête s'éleva, & le pied fut de niveau. Il y eut pourtant quelques exceptions, fondées sur ce que la minuscule tenoit quelquefois de la cursive ; car, dans la cursive caroline, l'*ſ* de l'écriture commune descendoit plus bas que la ligne avant le 10^e siècle ; mais, dans l'écriture allongée, elle s'écartoit peu du niveau inférieur. Dans l'une & l'autre écriture, l'*ſ* jointe au *t*, ou initiale, s'éleva & s'abassa considérablement dès la fin du 9^e siècle & pendant le 10^e. La France ne s'en départit guère avant Philippe Premier, sous lequel toutes les lettres de l'écriture allongée gardèrent le niveau en tous sens. Au 12^e siècle, l'*ſ* de la cursive commune s'élevait à l'ordinaire, & s'abaissoit très peu ; mais la réduction au niveau du bas de la ligne ne dura pas long-temps. Cette lettre continua de monter & de descendre, quoique généralement elle eût beaucoup perdu de sa hauteur, ainsi que les autres.

L'Allemagne ne suivit pas toujours le goût des autres nations sur cet objet. Dès le commencement du onzième siècle, l'écriture allongée réduisit son *ſ* au niveau du bas de la ligne ; & au douzième, elle est aussi au niveau du haut : mais comme on ne fut pas constant à suivre cet usage,

au treizieme on en revint à excéder la ligne par haut & par bas , mais beaucoup moins qu'anciennement.

Dans la cursive ordinaire du onzieme siecle , la queue des *f* fut très sensiblement diminuée ; & , au commencement du douzieme , elle n'excede presque plus en dessous : mais elle s'élève toujours fort haut jusqu'au milieu de ce siecle. Ces regles ne sont rien moins qu'invariables , & elles souffrent bien des exceptions. Depuis le milieu du douzieme jusqu'au milieu du treizieme , on recommença encore à prolonger la queue de l'*f* , mais non pas universellement. Depuis la dernière époque jusques dans le quinzieme , les queues remonterent directement jusqu'au niveau de la tête , & même au dessus. Au quinzieme , la tête , inclinée vers la droite , s'élevait autant au dessus , que le pied descendoit au dessous de la ligne.

Quant à la forme de cette lettre , l'*f* romaine , *fig. 22 du dix-septieme tableau* , quadre assez avec la mérovingienne : celle-ci toutefois est sujette à se pencher davantage sur la gauche , & retombe plus souvent dans la forme de l'*x* composé de deux pieces dont la seconde touche à peine la première , comme la *fig. 23 ibid.* L'*f* saxon , *fig. 24 ibidem* , toujours montée assez haut , moins cependant que les deux précédentes , a son côté droit ordinairement au niveau de son côté gauche , & ne relevant presque jamais ce côté droit supérieur après l'avoir abaissé.

L'*f* visigothique ressemble souvent au *γ* grec.

La différence des *f* carolines d'avec les *f* antérieures consiste à avoir la queue longue , affaiblie , & le plus souvent inclinée vers la gauche.

Les boucles sont aussi un caractère digne d'attention. Elles sont rares à la queue, fréquentes au milieu, & ordinaires à la tête. La première mode se borne au dixième siècle : la seconde se montre rarement au septième, plus souvent au neuvième, devient commune au dixième, & se soutient encore avant le milieu du onzième : la troisième est plus variée. Le trait supérieur de l'*f*, après s'être bouclé, s'élevant au dessus de la tête, annonce un âge antérieur au milieu du onzième siècle. Quand le même trait, au lieu de s'élever, se jette vers la gauche en forme de chevelure frisée, il marque un siècle supérieur au treizième. Au dixième, cette mode prit faveur en France, & devint presque générale en Allemagne.

Cette boucle, doublée le long de l'*f*, *fig. 25 du dix-septième tableau*, ou multipliée comme la *fig. 26 ibidem*, fut en usage dès le neuvième siècle ; mais elle désigne plus particulièrement les onzième & douzième dans les diplômes allemands. Ces ondulations encore plus multipliées annoncent le douzième chez les François, & le treizième chez les Ecois. Elles servent quelquefois à deux *ff* qui se suivent. De ces sinuosités vinrent les *f* de la *fig. 27 ibidem*, qui se rencontrent depuis le neuvième siècle jusqu'au douzième, dans lesquels ces tremblements sont encore plus caractéristiques que dans les précédents. L'*f* avec parasite du côté gauche, *fig. 28 ibidem*, manifeste les onzième & douzième siècles en France, en Allemagne & en Italie. Les *f* de la *fig. 29* sont encore du même temps, & se soutiennent au treizième en Allemagne, en Angleterre & en Ecosse. Alors l'*f* se changea en tant

de figures, qu'il est difficile de les spécifier toutes en détail : on se borne à quelques unes.

Les *s*, *fig.* 30 & 31, rejettent de l'*s* écrasée & à queue bouclée, *fig.* 32, ainsi que les *fig.* 33, 34 & 35, à tête bouclée, sont des treizieme & quatorzieme siecles, & marquées au coin du parfait gothique. Les *s*, *fig.* 36 & 37, que nous imitons par nos *s* finales, *fig.* 38 & 39, comme si elles étoient du siecle d'Auguste, sont du gothique le plus extraordinaire, & se font voir en France aux quinzieme & seizieme siecles.

Enfin l'*s* a pris les formes de presque toutes les lettres de l'alphabet. La *fig.* 40 *ibid.* tient de l'*A* renversé; le *B* se voit dans la *fig.* 41; le *C* dans la *fig.* 42, qui est des quinzieme & seizieme siecles; le *d* dans la *fig.* 43, du même âge en Ecosse, & vrai *d* oncial; l'*E* dans la *fig.* 44, employée, au treizieme siecle, en Ecosse, en Espagne, en Allemagne & en Italie, & au onzieme siecle en France; l'*e* dans la *fig.* 45, qui se voit en France au treizieme siecle, ou dans la *fig.* 46, du quinzieme; l'*f* dans la *fig.* 47, qui est l'*f* d'Ecosse au treizieme siecle; le *G* dans les *fig.* 48 & 49, du douzieme siecle en Espagne, & dans la *fig.* 50, des quinzieme & seizieme en France; l'*h* dans la *fig.* 51 de la cursive gothique des derniers temps; l'*j* dans la *fig.* 52, d'usage dans tous les siecles, mais sur-tout depuis le neuvieme; l'*l* dans la *fig.* 53, à la mode en Allemagne au treizieme, dans la *fig.* 54, à la mode au quatorzieme, & dans la *fig.* 55, à la mode au quinzieme (l'Angleterre & l'Ecosse en firent un usage encore plus fréquent depuis le commencement du onzieme); l'*M* dans la *fig.* 56, qui est l'*m* gothique, & que

On voit en Allemagne au quatorzieme siecle ; l'*n* dans la *fig.* 57, du même pays & du même temps, ressemblante à nos *n* cursives majuscules, *fig.* 58 *ibidem* ; l'*o* dans la *fig.* 59 ; le *p* dans la *fig.* 60, si semblable à certains *p* de la cursive romaine, & dans les *fig.* 61, 62 & 63, des quinzieme & seizieme siecles, aussi conformes à nos *p* d'aujourd'hui, qu'aux *f* de l'antiquité la plus reculée ; l'*r* dans la *fig.* 64, employée souvent par les Saxons aux treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles. Le *z* ne doit être cherché que dans les *f* les plus antiques, semblables à la *fig.* 65. La *fig.* 66 ne convient aussi qu'aux *f* de la cursive romaine. Les *f* en *x* de la *fig.* 67 peuvent répondre aux treizieme & quatorzieme siecles. La romaine, & sur-tout la fin de la lombardique, portent très loin la ressemblance de l'*f* avec l'*y* ; mais elles sont, sous cette forme, antérieures au treizieme siecle. L'*f* tirant sur le *z* se montre en Espagne aux douzieme & treizieme.

Ce n'est pas tout : l'*f* s'est montrée par-tout sous la forme du *ε* grec au quinzieme siecle ; du *γ* en Espagne, & dans la minuscule de France du quinzieme ; de l'*ε*, qui se voit dès le treizieme ; du *θ* en Italie ; du *σ* en Ecosse ; de l'*ε*, qui semble réservé à la cursive romaine, & qui ne passe pas le neuvieme.

L'*f* emprunta également les figures du chiffre arabe 5 dans les douzieme & treizieme siecles, du 6 aux quatorzieme & seizieme, & du 8 depuis le douzieme jusqu'au seizieme. Toutes ces métamorphoses ne donnerent pourtant jamais l'exclusion aux *f* qui approchoient le plus de l'ancienne forme, comme la *fig.* 65 *ibid.*

Planche de l'S.

Il faut contenter la curiosité du lecteur en lui offrant cette variété étonnante de figures baroques de l'*s* gravées sur la planche 30 ; ce coup d'œil suppléera à tout ce qu'il n'est pas possible de dire : mais il faut qu'il soit préparé par la lecture des observations sur la première planche. Ce qu'on va dire ne regarde que les capitales latines.

Première division ; *s* anguleuse. Dans la plupart de ses caractères , elle précède & suit de près la naissance du Sauveur. Quelques caractères des troisième & huitième subdivisions seulement peuvent descendre jusqu'au neuvième siècle.

Seconde division ; forme minuscule toujours anguleuse : elle s'étend depuis le second siècle jusqu'au dixième.

Troisième division ; *s* courbée au moins d'un côté : elle dure jusqu'au septième siècle.

Quatrième division , consacrée aux *s* ordinaires.

Cinquième division , pleine d'irrégularités : elle ressortit au moyen âge.

Sixième division : elle est presque entièrement livrée au bas gothique.

La quatrième division de l'*s* des manuscrits est mêlée de capitales & d'onziales ; la cinquième , de gothiques modernes ; & la sixième , de minuscules & cursives.

SACRÉ. Voyez *Lettres sacrées* à l'article LETTRES.

SAINT, SAINTETÉ. Les titres de *Saint* , de *Sainteté* , de *très Saint* , de *Béatitude* , furent donnés ,

A. B. C. D. E. F. G. H. I. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T.
 1. B. Y. 4p. †. P. P. †. I. P. N. Y. †. A. B. P. P. N. R. A. H. †. 1
 V. W. X. Y.
 H. P. †. H. H.

S

Pl. 30 part. 1.

[illegible]

III. LATINE *Cap^{le}. des Inscriptⁿ.*

Cap^{le} des Manusc.

MINUSCULE *Rom.^e* II. *2 Lomb.^e* *Visigot.^e* *4 Saxone* III.

Suite de l'S Minuscule

[illegible]

CURSIVE

[illegible]

donnés, dans l'antiquité, à des personnes existantes pour lors. On ne donnoit sans doute pas à ces mots toute la force que nous leur donnons communément : il est même très probable, pour ne pas dire certain, que ces titres étoient de pur style, puisque nous voyons le troisieme Concile Romain, tenu l'an 501, appeller Théodoric, Roi Arien, très Pieux & très Saint, *Piissimus & Sanctissimus*; comme S. Denys, Evêque d'Alexandrie, avoit donné le titre de *très Saints* aux Empereurs Valerien & Gallien, tous deux idolâtres.

Une chose assez singuliere, c'est que l'on ait donné le titre de *Saint Pere* au Roi Robert.

Les Papes furent, bien plus souvent que d'autres, qualifiés de cette épithete, qui n'excluoit pourtant pas celles de *Paternité*, de *Grandeur*, de *Majesté Apostolique*, &c. Enfin le titre de *Saintete* leur est resté en propre, au moins depuis le 14^e siecle.

Le titre de *Saint* ou de *Bienheureux*, supprimé dans l'épigraphie d'un manuscrit de quelque Saint Pere des quatre ou cinq premiers siecles, surtout s'il avoit été revêtu du caractère épiscopal, donnera au moins un préjugé très légitime d'une antiquité presque égale au saint Docteur.

Le titre de *très Saint*, donné à un Evêque par le Pape, est un signe de faux depuis le 12^e siecle.

SALUT. Le salut, qu'il ne faut pas confondre avec la salutation, est toujours placé vers le commencement d'une lettre, & la salutation vers la fin : l'un est le bon jour, & l'autre l'adieu.

La coutume de saluer passa des lettres dans les diplomes, qui en conserverent la forme. Les

premiers Chrétiens se bornerent , à l'exemple des Romains , au mot *salutem* , ou *salutem dicit* , mis après les noms & qualités de l'écrivain & du récipiendaire. Ils ajoutèrent pourtant quelquefois *in Domino* , *in Christo* , &c. On changeoit quelquefois le mot *salutem* en celui de *felicitatem* , *benedictionem* , *obsequium* , *gaudium* , *reverentiam* , &c. &c. *Ferrari* , de *antiq. Eccles. Epist. gener. lib. 3* , c. 2. Mais cette variation ne commença que depuis le 4^e siècle , & fut portée à son comble au 12^e. Enfin on en revint peu à peu au simple *salut en notre Seigneur*. Les Papes se sont fixés , depuis le 11^e siècle , pour le salut dans leurs brefs , à *salutem & apostolicam benedictionem*. Ils avoient extrêmement varié là-dessus depuis le neuvième.

Depuis Innocent III , si l'on s'en rapporte à *Ferrari* , cité plus haut , l'usage de tous les Princes , dans leurs lettres aux Papes , fut de les saluer en leur baissant les pieds , *pedum osculatio*. Cet objet demande quelque détail.

Jusqu'au 8^e siècle , les bulles des Papes n'offrent rien de particulier sur cet objet. Le salut & les souhaits étoient dans le goût cicéronien , au moins communément & à quelques nuances près. Alors , c'est-à-dire au 8^e siècle , la bénédiction apostolique devint plus rare , sans qu'il y eût rien de fixe pour le salut. Au 9^e siècle , elle l'étoit encore , mais elle étoit remplacée par des formules équivalentes. Au 10^e siècle , le salut & la bénédiction apostolique commencent à devenir de style : ils le sont enfin depuis Grégoire VII , au 11^e siècle. Cette forme de saluer par *salutem & apostolicam benedictionem* fut une marque distinctive des Décrétales.

Quant aux actes ecclésiastiques, il faut remarquer la forme du salut usitée dans les épîtres des Apôtres, parcequ'ils furent imités en cela par les hommes apostoliques & par ceux qui leur supposèrent des lettres. Au 4^e siècle, cette forme devint arbitraire, & le fut toujours depuis. Dans le 13^e siècle, les lettres que les Evêques adressoient au Pape lui offroient le salut avec le baiser des pieds, *Martene, Thesaur. anecd. tom. 1, p. 904.*

Les Séculiers des premiers siècles suivirent assez communément dans leurs actes la forme épistolaire, & dans leurs épîtres le goût cicéronien. Dans le 4^e siècle, le salut fut souvent omis ou sous-entendu dans les suscriptions.

Au 5^e siècle, le salut, lorsqu'il y en eut, continua d'être fort simple & toujours dans le goût des siècles précédents. Ce ton de simplicité a toujours régné depuis pour cette partie des actes & des diplômes. Les édits & les lettres patentes de nos Rois des quatre derniers siècles l'ont toujours conservé : *Louis, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à tous présents & à venir, salut : A tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut, &c.*

SALUTATION. La salutation est l'adieu, ou le souhait final formé en faveur de la personne à qui l'on adresse une lettre ou un diplôme. Les Romains y étoient exacts : de là ces formules, *vale, cura ut valeas, valeas ut valere dignus es, &c.* La salutation des Auteurs ecclésiastiques étoit plus spirituelle : la grace, la charité & la paix en étoient communément l'objet. La salutation entroit fort rarement dans les diplômes, s'ils n'étoient ecclésiastiques ou relatifs à l'Eglise :

mais elle accompagnoit toujours les bulles, les lettres apostoliques, les indicules, &c.

Les bulles des premiers siècles suivirent plutôt la formule cicéronienne que celle des épîtres des Apôtres, respectivement à la salutation. Jusques dans le 5^e siècle, la conclusion des bulles consiste encore assez souvent dans le simple *bene valet* : mais, depuis Célestin Premier, on ne le vit guère reparoître qu'au 7^e siècle. Vers le 4^e siècle, l'usage avoit voulu qu'on répétât souvent, dans la salutation d'une lettre, tous les titres qu'on avoit donnés dans la suscription.

Il faut observer que les Papes écrivoient toujours de leur propre main cette salutation, de quelque nature qu'elle fût ; elle servoit de signature. Jusqu'au 11^e siècle, on connoît très peu d'autres seings des Papes qui exprimassent leur nom, si ce n'est dans des actes des Conciles. On vient de dire que le terme *bene valet* reparut dans le 7^e siècle, ce qui n'empêcha pas alors les Papes de varier beaucoup la conclusion de leurs lettres : mais l'usage de la transcrire de leur main ne changea pas. Ce souhait continua aussi à servir de seing, excepté pour les Conciles & les actes publics.

Au 10^e siècle, la salutation *bene valet* exclut toutes les autres dans les bulles privileges. Vers la fin de ce siècle, cette formule commença à s'écrire avec quelques abbréviations, qui, au 11^e, la réduisirent en parfait monogramme. Cette métamorphose complète s'opéra au plus tard sous Léon IX, qui a la réputation d'avoir introduit le plus de nouveauté dans les bulles.

On peut conclure de tout ceci que, dans les premiers siècles, les Papes ne signoient point au-

irement que par la formule *Deus te incolumem servet*, ou *custodiat*, qui étoit propre aux rescrits ; ou par la formule *bene valete*, ou autres semblables, qu'ils apposoient de leur main, excepté les actes synodaux & les privileges accordés dans les Conciles de Rome, où le Pape écrivoit son nom, ce qui dura jusqu'au 7^e siècle : qu'une bulle-pancarte, dans laquelle, depuis le 8^e siècle jusqu'au 15^e, la salutation finale *bene valete* seroit supprimée, deviendroit suspecte : que, depuis le milieu du 11^e siècle, cette formule est représentée en monogramme ou chiffre, sauf quelques légères exceptions : qu'une simple bulle postérieure à 1150, revêtue du monogramme *bene valete*, seroit pour le moins suspecte, parcequ'on ne le mettoit que dans les bulles solennelles.

Les salutations finales des lettres des Apôtres ne sont ignorées de personne ; elles servirent de modele aux Peres apostoliques. C'étoit la coutume, au 4^e siècle, *Tillem. Hist. Ecclés. t. 12, p. 253*, d'ajouter de sa main la salutation aux lettres que l'on écrivoit par la main d'un autre. Ces souhaits étoient alors tellement arbitraires, qu'à peine y en a-t-il quelques-uns de semblables, quoiqu'ils aient tous des rapports essentiels.

Dans les lettres ou actes des Laïques, l'adieu ou la salutation suivit d'abord les formules qu'on trouve dans les lettres de Cicéron. Au 2^e siècle, on en varia beaucoup l'expression, en conservant toujours le même ton de simplicité. Dans les 5^e & 6^e siècles, & peut-être auparavant, elle seroit de signature ; car nous voyons une loi de l'Empereur Tibere, adressée au Questeur Théon.

dore , qui n'a d'autre souscription que ce souhait , *Divinitas te servet* , &c. Les diplomes de nos Rois Mérovingiens nous offrent également une salutation placée auprès du sceau , consistant dans la formule *bene valeas* , ou autre semblable.

SCEAUX. Tout le monde fait que les sceaux confirment & ratifient les contrats , qu'ils attestent la vérité des actes , qu'ils font preuve du consentement des parties , & qu'ils donnent aux diplomes une des principales marques de solennité : l'étude approfondie des sceaux peut donc servir à la vérification , & fournir des lumières pour juger de l'authenticité des monuments. Cette matière , qui ne paroît pas d'abord fort étendue , surprendra par la multiplicité des objets qu'elle embrasse.

Pour procéder avec ordre & netteté dans cette matière aussi abondante qu'instructive , il faut nécessairement la distribuer en plusieurs parties qui formeront autant de paragraphes. Nomenclature des sceaux , matière des sceaux , couleur des sceaux , forme des sceaux , empreinte des sceaux , attache des sceaux ; ce sont toutes ces questions , & une infinité d'autres incidentes , qui vont faire la matière des recherches suivantes.

Cette science ne sera point ingrate ; la connoissance des maisons anciennes , & des différentes alliances qu'elles ont contractées , en est une suite nécessaire. La lumière qui en rejaillit sur les faits historiques , sur les mœurs & sur les modes de nos ancêtres , n'est pas le moindre avantage qui en résulte.

Pour ôter toute équivoque sur ce qui va être dit , il faut observer que , comme on a donné

de nom de *bulles* aux lettres pontificales , parce-
qu'elles étoient scellées d'un sceau appelé en la-
tin *bulła* , de même on a donné quelquefois le
nom de *figilla* à des lettres , à des actes , à des
contrats , &c. à cause du sceau , *sigillum* , qui
y étoit apposé , *De Re Dipl. p. 126... Eckart ,*
de reb. Franc. Orient. t. 1 , p. 690. Mais ce n'est
pas sous ce point de vue qu'il faut entrevoir ici
les sceaux : on se bornera même presque aux em-
preintes que forme le sceau sur une matiere
étrangere , quoique cette dénomination soit pro-
prement celle de l'instrument avec lequel on
scelle.

§. I.

*Nomenclature des sceaux , ou diverses especes
de sceaux.*

Les anneaux ont précédé les sceaux , & ceux-
ci les cachets. A force d'augmenter le volume
des anneaux , on en a fait des sceaux ; & à force
de diminuer ceux-ci , on en a fait des cachets.
Les anneaux pour sceller furent d'usage jusques
sous la troisieme race de nos Rois : les sceaux
n'ont paru que vers le 10^e siecle ; & les contre-
scels & sceaux secrets , qu'au 12^e , à quelques
exceptions près. Voyez ANNEAUX.

Les termes *signum* , *signare* , *signatores* , &
même *signaculum* , furent d'un usage très ancien
pour rendre ce que nous entendons par apposer
le scellé , ou sceller. On les trouve depuis le
premier siecle jusqu'au 6^e , après lequel ils de-
vinrent assez rares , & furent appropriés aux
croix que mettoient les témoins au bas des
actes.

Le mot bulle , *bullā* , par lequel on entend pour l'ordinaire un sceau pendant de métal quelconque , est propre aux sceaux des Papes , & de quelques constitutions impériales. Il fut aussi , depuis le 9^e siecle jusqu'au 14^e , employé de temps en temps pour marquer les sceaux de quelques-uns de nos Rois , de quelques Prélats & Chapitres , &c. On trouve des exemples de ces derniers au 13^e siecle.

Sigillum , en tant qu'empreinte du sceau , est de la premiere antiquité ; mais il ne servit à exprimer l'instrument avec lequel on faisoit l'empreinte , que vers le 9^e siecle. Sur la fin de ce siecle , on commença à se servir du mot *sigillum* : mais *annulus* & *bullā* étoient encore plus d'usage. Les Rois Capétiens employèrent très rarement le terme d'*annulus* après le Roi Robert , quelquefois celui de *bullā* , & le plus souvent *sigillum*. Aux 11^e & 12^e siecles , il prit pour toujours la place de l'anneau , dont il fit abolir absolument & l'usage & le nom dans les diplomes de nos Rois.

On trouve dans le Concile de Léon , tenu en 1012 , le mot *subsigillum* , qu'on ne retrouve nulle autre part. Est-ce un contre-scel ou un sous-sceau , c'est-à-dire un sceau pendant à un autre ? On n'en a point encore vu de cette dernière espece.

Le sceau secret est énoncé plus clairement dans une charte de l'an 1056 , de l'Empereur Henri IV ; qu'il scella , non de son sceau ordinaire , *communi sigillo* , mais de son sceau secret , *sed secreto*.

Le nom de *signet* pour caractériser un petit sceau , un sceau secret , un cachet , n'a été en vogue qu'au 14^e siecle ; on le trouve dans une

pièce de la Sainte Chapelle, qui ordonne de faire faire un petit sceau, *parvum signetum*, qui soit appelé le *contre-scel* de la Sainte Chapelle, *contra signetum*, parceque, outre qu'il servoit seul dans les affaires de peu d'importance, on devoit l'appliquer encore au dos du sceau pendant aux chartes de conséquence.

Sigillum grossum, le sceau public, le sceau authentique, le grand sceau, le sceau pendant, toutes dénominations qui sont absolument la même chose : mais le sceau commun n'étoit pas toujours le sceau public ; il étoit plus ordinairement, *Ducang. Continuat. t. 6, col. 492*, le sceau secret, le petit sceau, le sceau médiocre ou moyen, le signet & le contre-scel. On entendoit quelquefois par sceau commun, le sceau qu'une assemblée, qu'un concile faisoit faire exprès, pour tenir lieu de tous les sceaux des particuliers.

Le sceau de majesté, *sigillum majestatis*, prenoit cette dénomination de ce qu'il représentoit l'Empereur ou le Prince assis sur un trône, & revêtu de tous les attributs de la souveraineté. L'Empereur Henri II dans l'Empire, Henri Premier en France, Saint Edouard le Confesseur en Angleterre, & Edgard en Ecosse, sont les premiers Souverains de ces royaumes qui s'en soient servis,

Dans les bas siècles, on appella *scel authentique* les sceaux seigneuriaux confiés à des Tabel lions, pour les distinguer des sceaux & cachets des autres nobles.

Dans les 13^e & 14^e siècles, on appelloit en françois les sceaux, *coins*, *Beaumanoir*, *ch. 200*, ou *enseignes*, *Arch. de Cîteaux*, *Dipl. de Bau*,

doin II, Empereur C. P. & dans le Pays Messin *burlette*, *De Lauriere*, *Gloss. du Droit Franç.* t. 1, p. 191; d'où est venu *burletter*, pour dire *sceller*.

Sigillum autoritatis étoit un sceau équestre en Allemagne, *Hergott*, *Geneal. Habsburg.* t. 1, p. 91.

Les sceaux royaux de France portent tous les armes de France, excepté le grand sceau, qui représente le Roi dans ses habits royaux.

Le grand sceau dauphin est destiné à sceller les expéditions concernant la province de Dauphiné.

Le sceau des grands jours étoit celui que le Roi envoyoit autrefois dans les assemblées des grands jours.

Le petit sceau est celui des chancelleries des Parlements : celui des Présidiaux est plus petit ; & celui des Justices inférieures l'est encore davantage.

§. I I.

De la matiere des sceaux.

Les sceaux, en tant qu'instruments, furent gravés sur toutes sortes de métaux, sur les pierres précieuses, sur le verre, sur la craie, &c. L'usage de graver les pierres pour sceller les actes remonte jusqu'aux Egyptiens, dans le temps qu'ils étoient le plus florissans. Les pierres précieuses furent employées en France à cette même fin jusqu'au 12^e siècle. Il y en eut d'améthyste, *Annal. Bened.* t. 3, p. 196; de béril, d'aigue-marine, *Gallia Christ. nov. edit.* t. 2, p. 16; & d'autres, *Annal. Bened.* t. 1, p. 456.

Les plus anciens sceaux de Danemarck étoient d'ivoire, *Jacobæi Museum regium Daniæ*, part. 2, sect. 3.

On ne connoît point de sceaux d'or ou d'argent avant Charlemagne, excepté l'anneau de Childéric : mais ce premier Empereur d'Occident & ses successeurs à l'empire firent grand usage de ces sceaux ou bulles, qu'ils suspendoient aux diplomes importants. Les autres Princes de l'Europe se piquèrent de les prendre en cela pour modèles ; mais les Papes s'en servirent fort sobrement. Les Princes en usoient sur-tout lorsqu'ils contractoient entre eux quelque traité d'alliance. C'est donc à Charlemagne qu'il faut rapporter l'institution des sceaux d'or. Il ne les imita pas des Empereurs Grecs, comme l'ont avancé quelques-uns, puisque Théophile est le premier de ceux-ci qui les ait employés : mais aussi ces Empereurs l'ont souvent emporté sur tous les autres Princes d'Occident par la magnificence ; on en peut juger par la bulle d'or pendante à un diplôme envoyé de Constantinople à l'Empereur Henri III, qui fournit assez de matière pour faire un calice d'or. Les sceaux d'or des Princes d'Occident ont varié pour le poids & la grandeur ; & ce peut être un indice de leur épargne ou de leur magnificence.

Les sceaux d'argent sont plus rares que les sceaux d'or : on n'en connoît pas même de tels des Rois de France ; car celui que l'on garde au cabinet de Sainte Geneviève est un ectype plutôt qu'un type. On en cite quelques-uns des Empereurs, *Cang. t. 1, p. 1344* ; des Papes, *De Re Dipl. p. 133* ; des Princes particuliers.

Hist. de Prov. l. 8 , p. 880.... Muratori , Antiq. Ital. t. 3 , col. 105.

Les sceaux de bronze & d'airain sont un peu moins rares ; le seul cabinet du Roi de Danemarck en conserve plusieurs, *Heineccius , de Sigillis , p. 114.* L'étain fut aussi quelquefois la matière des sceaux. Wibó, Abbé de Stavelo & de Corvey, nous dit, *Marten. ampliss. Collect. t. 2 , p. 520*, qu'en 1152 l'Empereur Frédéric Premier usoit de trois sortes de sceaux, d'or, d'argent, & d'étain.

De tous les sceaux de métal, ceux de plomb ont été d'un plus grand usage : les preuves de leur antiquité remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Les Empereurs païens, Trajan, Marc Aurele, Lucius Verus, & Antonin Pie, &c. ont fait usage de ces sortes de bulles, comme on peut le voir dans le fameux recueil de Ficoroni, qui en offre beaucoup qui viennent des Empereurs Grecs & Latins, & des Papes, qui étoient déjà dans cet usage du temps de S. Grégoire le Grand, *Ficoroni , i Piombi antichi , p. 10.... Stubbs , col. 1718 inter decem Script. Angl.... Gervaf. Dorobern. col. 1458.* Les Patriarches d'Orient, *Anast. Biblioth. præf. ad Synodum octavum.... Fleuri , Hist. Ecclésiast. t. 12 , p. 483.... Pachymer , l. 7 , c. 23 ;* les Evêques d'Occident, *Concil. Cabil. ad Ararim , an. 813 , can. 41.... Ménard , Hist. de Nismes , tom. 1 , p. 210 , Preuves , p. 52 ;* & les Abbés, *Masures de l'isle Barbe , p. 132.... De Re Dipl. p. 153*, s'en servirent aussi.

Les Princes souverains d'Occident employèrent également les bulles de plomb, *De Re Dipl.*

p. 507.... *Heineccius, de Sigil. p. 45.... Cang. Gloss. Latin. t. 1, col. 1345.... Vaissette, Hist. de Lang. t. 3, p. 126.* Cette matiere, pour les sceaux, remonte aux premiers siècles de Jésus-Christ, & descend jusqu'aux derniers : mais nous ne connoissons aucun de nos Souverains de la troisieme race qui s'en soit servi.

Les républiques, *Muratori, Antiq. Ital. t. 3, col. 92* ; les villes, *Heineccius, de Sigil. p. 47* ; les Ducs, *Annal. Bened. t. 2, p. 257* ; les Comtes & Seigneurs souverains, *Hist. de Lang. tom. 3, p. 605, t. 2, p. 514, t. 5, p. 680* ; même de simples particuliers, dans des contrats d'achat, en firent également usage.

La craie est peut-être la plus ancienne matiere qui ait reçu l'empreinte des anneaux chez les peuples d'Asie. Les Romains s'approprièrent cet usage, *Servius, in Æneid. l. 6, v. 321.... Ficoroni, i Piombi antichi, p. 16.* Au temps du huitieme Concile général, certaine terre molle ou détremmée étoit encore la matiere des sceaux, comme on le peut voir par les défenses de Léonce, Evêque de Naples, pour le culte des SS. images.

Le malthe, qui est un mélange de poix, de cire, de plâtre & de graisse, fut quelquefois la matiere du sceau. On prétend que les Rois mêmes ont scellé leurs lettres avec de la pure pâte de farine, & que c'étoit la coutume de la Chancellerie de France, jusqu'à l'usage de la cire, *Trotz, Not. in prim. Scrib. orig. p. 73.... Miraumont, p. 253.*

Nos premiers Rois emprunterent des Romains l'usage des sceaux en cire. Les Empereurs d'Orient, les Patriarches de Constantinople, probablement les premiers Pontifes, *Heineccius, de Sigil. p. 48*, quoiqu'aucun Auteur n'en fasse

mention, les Evêques, les Abbés & Abbayes ; *Chron. Godwic. l. 2, p. 101*, usèrent des sceaux en cire, qui fut toujours la matiere la plus ordinaire des sceaux, tant des Princes que des particuliers. Aux sceaux de cire blanche ont succédé d'autres pâtes colorées, dans la composition desquelles il entroit de la térébenthine. Les premiers sceaux de cette espece ne remontent guere au delà de l'an 1300, *Dipl. pratiq. p. 93*.

La cire seche & aride marque l'antiquité : une cire onctueuse décele des temps plus récents. Celle ci, trouvée à un diplôme ancien, dénote une application frauduleuse, *Chronic. Godwic. p. 102*. Si l'on appercevoit une cire onctueuse & tant soit peu ductile au dos d'un ancien sceau, ce seroit une preuve qu'on l'auroit détaché d'un diplôme pour le faire servir à un autre. Avec un peu d'attention on peut s'assurer de cette transposition de sceau, qui est un moyen de faux légitime.

Quant à la cire d'Espagne, elle est, depuis cent cinquante ans, d'un grand usage pour sceller, & sur-tout pour les lettres. C'est un composé de gomme laque, de poix résine, de craie, & de cinabre pour la couleur rouge. On en est redevable à un certain Rousseau, marchand de Paris, qui s'avisa de faire de la cire à cacheter de la maniere dont il l'avoit vu préparer aux Indes orientales, & qui, par ce moyen, rétablit sa fortune qu'il avoit perdue par l'incendie de la grande salle du Palais sous Louis XIII. Depuis environ deux siecles, on a substitué le pain à cacheter rouge ou blanc, rarement noir, à la cire rouge ou verte ductile dans les secrétariats des Evêques, des Chapitres, des Communautés,

& dans les petites chancelleries des tribunaux subalternes, *Dipl. pratiq. p. 77.*

§. I I I.

Couleur des sceaux de cire.

La cire des sceaux est de six couleurs ; blanche, jaune, rouge, verte, bleue, noire & composée. On ignore la couleur de la cire sur laquelle les Romains imprimoient leurs cachets. Une suite de siècles aura sans doute causé quelque altération dans les couleurs : ainsi la plupart des sceaux de nos Rois Mérovingiens, Carlovingiens, & des premiers Capétiens, paroîtront bruns, quoiqu'ils soient en cire blanche ; ce que l'on peut vérifier en pénétrant l'intérieur.

Cette cire ne fut pas tellement propre à nos anciens Rois, que les Empereurs d'Allemagne n'en aient aussi fait un usage très fréquent depuis Othon Premier jusqu'à Frédéric IV. Ce fut également la plus ordinaire des Grands de l'Empire jusqu'au 13^e siècle, *Guden. Syllog. var. Dipl. pref. p. 19* ; & des Rois de la Grande Bretagne jusqu'à Charles Premier, *Selectus dipl. Scotia Thesaur. pref. p. 49*. Depuis le 13^e siècle, l'usage en fut assez rare, sur-tout hors l'Allemagne. Par un statut de Henri III, Roi de France, les sceaux de cire blanche sont affectés à l'Ordre militaire du S. Esprit. Les lettres royaux qui contiennent des concessions pour un temps, doivent être scellées en cire blanche, *Secousse, Ordon. t. 3, p. 8*. En Angleterre, elle est réservée pour les lettres de rémission.

L'usage de la cire jaune ou naturelle ne re-

monte pas au delà du 12^e siècle, *De Re Dipl.* p. 151. Les Rois, Princes, Prélats, Seigneurs & Communautés s'en servirent, *De Re Diplom.* p. 141... *Madox, Dissert. concern. ancient. Chart.* p. 28.... *Hist. de Sablé*, p. 202.... *Coutume de Berri*, p. 140.... *Hist. de Lang. t. 3*, p. 567.... *Heineccius, de Sigil.* p. 51. On s'en sert encore en France pour les lettres de justice & les expéditions les plus ordinaires de la petite Chancellerie.

L'éclat de la cire rouge porta les Souverains à en faire la matière de leurs sceaux. Frédéric Barbe-rousse est le premier des Empereurs d'Allemagne qui ait scellé en cire rouge, à l'exemple des Empereurs de Constantinople, *Chronic. Godwic.* pag. 363. Plus de cinquante ans auparavant, Guillaume le Roux d'Angleterre scelloit en cette couleur. Antérieurement à tout cela, nos Rois de la première & seconde race offrent assez fréquemment une cire rougeâtre, tantôt pâle, & tantôt rembrunie. Les Evêques, les Abbés, les Communautés, les Clercs & les Seigneurs s'en servirent pareillement, sur-tout dans les jugements. En général on peut dire que les sceaux de cire jaune ou rouge, antérieurs au 12^e siècle, seroient suspects. A la Cour, on réserve aujourd'hui la cire rouge pour les affaires qui concernent la Provence, le Dauphiné, & les autres pays non réunis à la Couronne, *La Roque, Traité de la Nobl.* p. 206. Les Papes s'en servent depuis plusieurs siècles pour imprimer l'anneau du Pêcheur sur les brefs. En Angleterre, elle est réservée pour les lettres appelées *commissions*.

Les Empereurs & les Patriarches d'Orient scelloient

scelloient en cire verte les lettres qu'ils écrivoient à certaines personnes. En France, cet usage ne semble pas remonter au delà du 12^e siècle. Les sceaux de cette couleur, sous la première, la seconde, & les commencements de la troisième race, seroient faux. Philippe Auguste est probablement le premier de nos Rois qui de temps en temps se soit servi de cire verte ; *De Re Dipl.* p. 151. Ses successeurs l'ont employée, mais non pas toujours. Elle devint d'un usage fréquent sous Charles V. Depuis le milieu du 14^e siècle, & antérieurement à l'arrêt du Conseil du Roi Jean, de 1356, *Secousse, Ordonn. des Rois*, t. 3, p. 8, elle fut réservée & destinée pour les lettres qui doivent durer à perpétuité, pour les graces, comme privilèges, anoblissement, &c. & pour les édits. Les Evêques, les grands Seigneurs, les Abbés, les Dames même scellerent en cire verte. L'usage des sceaux totalement de cire verte est beaucoup plus récent en Allemagne qu'en France ; Heineccius, p. 53, n'en connoissoit que deux du 14^e siècle. On en voit un de 1363 dans les archives de Sainte Radegonde de Poitiers, au bas d'une charte accordée par Edouard, fils aîné du Roi d'Angleterre. Dans ce royaume, la cire verte est aujourd'hui réservée pour les lettres de chartes.

Charles Quint accorda, en 1524, à un Docteur de Nuremberg le privilege de sceller en cire bleue, ce qui prouve que l'on a donné cette couleur aux sceaux : cependant cet exemple est le seul que l'on puisse produire, & ne regarde que l'Allemagne.

On n'y connoit aucun sceau de cire noire

pendant aux chartes, *Heineccius* p. 55 : mais dans les autres pays elle n'est pas extrêmement rare. Un Patriarche de C. P. *Crusii Turco-Græcia*, l. 7. p. 288, le grand Maître de l'Ordre Teutonique en Prusse, *Trotz*, *Not. in prim. Scrib. orig.* p. 133, & celui de Malthe, en firent souvent usage. En France, on en trouve dans les archives de Molefme un exemple de l'an 1274.

Les sceaux composés de cires de diverses couleurs sont plus communs. C'est quelquefois un cercle, ou la bordure de l'empreinte qui est différente du fond. On en trouve de tels des Empereurs Carlovingiens, *Chron. Godwic.* p. 104. Quelquefois le sceau est d'une couleur, & le contre-scel d'une autre : quelquefois une portion de cire verte ou rouge est mêlée avec de la cire blanche. Au 14^e siècle, la mode de border de cire jaune les sceaux de cire verte prit faveur & fut presque générale en Allemagne.

Au 16^e siècle, on couvroit quelquefois la cire d'un sceau de papier blanc, qui, en recevant l'empreinte, se colloïtoit à la cire, en sorte que le sceau, intérieurement rouge, paroïssoit blanc. En général, un sceau de cire d'une autre couleur bien marquée que celle qui seroit annoncée dans la charte même, seroit un indice de faux ; & un sceau dont la cire est d'une couleur qui n'étoit pas en usage au temps du diplôme, doit au moins être tenu pour suspect. Dès le 15^e siècle, on se servoit de boîtes de fer blanc pour conserver les sceaux dans leur intégrité.

§. IV.

Forme & grandeur des sceaux.

Rien ne prouve mieux l'inconstance des hommes que les variétés sans nombre de la forme des sceaux. Ils se montrent sous toutes sortes de configurations, quarrés, ronds, ovales, oblongs, triangulaires, cornus, octogones, hexagones, pentagones, en cœur, en trefle, en croissant, &c. A ces différentes formes on en reconnoît quelquefois l'âge : c'est ce qu'il faut examiner ; car tout sceau d'une forme beaucoup plus récente que la date du diplôme ne le comporte, doit être mis au nombre des sceaux supposés.

Les Romains & les Grecs avoient deux sortes de sceaux, les uns gravés en creux, & les autres en bosse. Leur figure la plus ordinaire fut celle d'un quarré long, basé sur un de ses plus longs côtés, *Antiq. expliq. t. 3, part. 2, pl. 125*. Ils servoient, entre autres usages, à marquer les vases de terres cuites où le propriétaire gardoit son vin & ses liqueurs. D'autres se présentent sous la forme d'un véritable pied, *ibid. pl. 136*, d'un quart de cercle, ou plutôt d'une harpe couchée, *Cabinet de Sainte Genev. p. 3*, d'une voûte, *Muratori, Antiquit. Ital. t. 3, col. 117*, d'un croissant, *Antiq. expliq. t. 3, pl. 136*, de plusieurs cercles inscrits concentriques ou excentriques, *ibid. pl. 138*.

La figure ronde ou orbiculaire est la plus simple ; aussi est-elle la plus ancienne qu'on ait donnée aux médailles & aux sceaux destinés à authentifier les actes. Elle a toujours été plus particu-

lièrement affectée aux sceaux de métal. On a découvert un nombre de bulles de plomb des Empereurs païens sous cette forme : Ficoroni en a fait représenter plusieurs. On trouve sur quelques-unes les têtes de deux Empereurs tournées l'une vers l'autre. Telle est une bulle d'Aurelius & de Lucius Verus.

Tous les Rois de France de la première race , à l'exception de Childeric I , & de Childeric III , se sont servis d'anneaux orbiculaires. Les Rois Carlovingiens n'imiterent pas en cela leurs prédécesseurs , à l'exception de Zuentebolde & de Lothaire , fils de Louis d'Outre-mer ; leurs anneaux sont ovales. Les Capétiens , si l'on excepte le Roi Robert , donnerent la préférence à la forme ronde. On la retrouve dans tous les sceaux des Rois d'Espagne , de Sicile , d'Ecosse , & de la plupart des Rois d'Angleterre. C'est aussi le plus ordinaire des sceaux des anciens Ducs , Comtes , Chevaliers , Seigneurs & Gentilshommes. Les plus anciens sceaux ecclésiastiques sont également orbiculaires. Ils devinrent ensuite assez rares : les 12^e , 13^e & 14^e siècles en fournissent pourtant plusieurs exemples.

La figure ovale est très ancienne ; Ficoroni , *I Piombi antichi* , tab. 4 , nous montre un sceau ovale d'Alexandre Sévère. Childéric I & Childéric III sont les seuls Rois Mérovingiens dont les anneaux soient ovales. Cette forme plut à presque tous les Carlovingiens. Robert , fils de Hugues Capet , reprit la même figure abandonnée par son père. C'est le seul de la troisième race dont le grand sceau ait porté la forme ovale.

Dès le 10^e siècle , la mode des sceaux ovales couchés horizontalement , eut cours en Italie ,

Muratori, *Antiq. Ital.* t. 3, col. 93 ; & depuis le 11^e, les ovales perpendiculaires sont un peu rares.

Les sceaux ovales, oblongs ou paraboliques, furent arrondis ou pointus en ogives par les deux bouts. Le 12^e siècle en vit naître la mode. Elle fut assez particulière aux Evêques, Abbés, Abbesse, Monastères, Chapitres, Officiaux, & aux Dames de grande qualité, *Calmet*, *Hist. de Lorraine*, t. 2, pl. 1, 12, 13... *Mém. pour servir à l'Hist. de Bretag.* t. 2, pl. 4, 5, 8, 9, 14.

De cette forme ovale parabolique sont venues d'autres figures. Pour diminuer le volume de ces sceaux oblongs, on en retrancha la moitié supérieure par une horizontale droite, *Hist. de Lang.* pl. 5... *Austria illustrata*, tab. 9 : puis en faisant rentrer ou bomber un peu le milieu de cette horizontale, on en eut des sceaux en cœur ou en poire, *Heineccius*, p. 60... *Hergott*, *Geneal. Habsburg.* De là probablement sont aussi venus les sceaux en triangle portant sur une des pointes de la figure, *Hist. de Lorraine*, t. 2, pl. 4. Ces sceaux sont des 13^e & 14^e siècles.

Les sceaux en trefles sont si rares, que le docteur Heineccius, p. 60, n'en a pu découvrir qu'un seul. En général, ces sceaux en écussons de diverses formes n'ont été en usage que depuis que les armoiries ont servi à distinguer les familles illustres.

Les sceaux de figure carrée furent extrêmement rares. On en trouve pourtant un de Trajan dans Ficoni, *Tav.* 2, p. 10, & deux des Papes, dans Heineccius, p. 60. L'une de ces bulles de plomb porte le nom de Serge, & l'autre d'Etienne. On ne fait trop à quel Pape des mê-

mes noms les attribuer. On voit encore un sceau quarré un peu oblong de l'an 1305 dans l'*Autriche illustrée*, tab. 7. Dom Vaissette, *Hist. de Lang.* t. 5, pl. 7, en a publié un autre quarré, mais posé en losange, servant en 1242.

Au 14^e siecle, les Seigneurs Allemands multiplierent beaucoup les figures des sceaux. On en a de pentagone en forme de mitre, *Austria illustr.* tab. 16, de figure hexagone, beaucoup plus fréquente, d'octogone dans le 16^e siecle, *ibid.* tab. 37, de cornus, c'est-à-dire dont les angles, soit de l'hexagone, soit de l'eptagone, sont fort saillants, & ne se communiquent que par une courbe rentrante, *ibid.* tab. 13. Dès le 13^e siecle, on en voyoit de pareils en France, *Secousse*, *Ordonn.* t. 5, p. 513.

Il y a eu des sceaux de figures encore plus extraordinaires. Tel est celui d'un Evêque d'Hildesheim, en Saxe, du 12^e siecle, *Heineccius*, p. 62. Le champ en est enfoncé, & le cercle est élevé à peu près comme les bords d'un plat : telle est encore la nouvelle forme qui s'introduisit au 15^e siecle, de représenter l'écusson sous & attenant le buste du propriétaire du sceau, *Mém. pour servir à l'Hist. de Bret.* pl. 6... *Addit. à l'Hist. du Mont Cassin*, pl. 11.

Les Notaires, & sur-tout les Notaires Apostoliques & Impériaux, avoient aussi des sceaux gravés en relief, qu'ils trempoient dans l'encre pour les imprimer au bas des actes. C'étoit quelquefois des fleurs, ou toute autre figure, selon leur caprice.

Telles furent les différentes formes données aux sceaux depuis les premiers temps jusqu'au 16^e siecle.

La grandeur des uns & des autres n'a pas moins varié selon les temps. Les sceaux de cire de nos Rois de la première race sont assez petits, parcequ'ils se servoient d'anneaux à sceller. Les sceaux ovales des Rois Carlovingiens devinrent insensiblement plus grands. Ils augmentèrent encore de volume sous la troisième race ; parceque les gros caractères des inscriptions , & les images gravées , exigèrent un plus grand espace. Pendant les 14^e & 15^e siècles , on porta cette grandeur à son dernier période , jusqu'à leur donner quatre pouces de diamètre. Dans les mêmes siècles , les Rois d'Écosse les portèrent jusqu'à six pouces de diamètre. En Allemagne , les sceaux suivirent à-peu-près la même progression qu'en France.

§. V.

Inscriptions des sceaux antiques & modernes.

La forme de l'écriture usitée dans les légendes , donne des lumières certaines sur l'âge des sceaux. Les légendes des sceaux en manifestent l'ancienneté , & servent à en faire le discernement. Elles ont varié selon les âges , tant pour les caractères que pour l'expression. En général , les lettres majuscules en sont plus claires que celles des médailles contemporaines. L'écriture latine capitale s'est maintenue sur les sceaux jusqu'au 12^e siècle , où elle commença à dégénérer en gothique. Il n'est pas rare d'y voir des caractères grecs , *Heineccius , de Sigil. Tab. 2* , les inscriptions antiques doivent être plus courtes que les modernes. Si les sceaux de métal montrent des inscriptions des deux côtés , souvent

aussi ils n'offrent que des monogrammes, *Ficoroni*, *I Piombi Antichi*, pl. 9, avant l'invention des contre-scels : au 11^e siècle, les sceaux de cire ou de matière semblable, n'ont des légendes que d'un seul côté.

Les Rois Mérovingiens ajoutent à leur nom le titre de *Roi des François* : la formule *Dei gratia* ne paroît que sous la seconde race sur les sceaux. Le premier de tous où elle paroît incontestablement, est celui de Charles le Chauve, apposé à une charte de l'an 839, *De Re Dipl.* p. 407. Quoique Pépin, en mémoire de ce qu'il avoit été élevé sur le Thrône par une voie extraordinaire, se soit servi le premier de cette formule, *ibid.* p. 71, on ne la trouve point sur ses sceaux. Depuis les premiers temps jusqu'au 14^e siècle, on voit des croix de différentes formes au commencement des légendes des sceaux. Vers les commencements du 15^e siècle le changement de piété fit négliger cette pratique religieuse, & substituer d'autres figures, comme des rosettes, des étoiles, &c. *Heineccius*, de *Sigil.* p. 68.

Dès le 10^e siècle on commença à faire précéder le mot *Sigillum*, écrit tantôt tout au long, tantôt en abrégé par sigles, *De Re Dipl.* p. 451. Dès le milieu du 12^e cette mode étoit toute commune, pour les sceaux des Evêques & des grands Seigneurs.

Les premiers Rois Carlovingiens eurent souvent plusieurs sceaux ; car tantôt on voit des légendes sur ceux qui nous en restent, & tantôt on n'y en trouve point ; tantôt on en lit une, & tantôt une autre pour le même Prince.

Le titre *Imperator* ne doit point arrêter : car les noms de *Rois* & d'*Empereurs* ont été em-

ployés l'un pour l'autre au moyen âge, *Cang. Gloss. Latin. t. 3, col. 1335, voy. Roi*. On a des monuments où Dioclétien, Constantin & Charlemagne, étant Empereurs, n'ont que le titre de Rois, *De Re Dipl. p. 80. . . . Comment. de rebus Franc. Orient. t. 2, p. 490* : tandis qu'on a donné le titre d'Auguste ou d'Empereur à Clovis, Pépin, Robert, & à plusieurs autres Rois de la seconde & troisième race, *De Re Dipl. p. 78. . . . Etat de la France, t. 1, p. 8*.

Le titre d'Auguste ne fut pris par les Empereurs d'Allemagne qu'au 11^e siècle, si l'on en excepte Charlemagne. On croit, *Heineccius, de Sigill. p. 106*, que Henri IV, d'autres disent Henri VI, est le premier des Empereurs d'Allemagne qui se soit servi de la formule *Semper Augustus*, si commune sur les anciennes médailles.

Les inscriptions des sceaux de nos Rois de la troisième race sont plus uniformes que celles de la seconde, excepté le sceau de Hugues Capet, qui porte : *Hugo Dei misericordiâ Francorum Rex*; les autres Capétiens ont ; *N Dei gratiâ Francorum Rex*.

Jusqu'au 12^e siècle inclusivement, les sceaux des Ducs, Comtes, & autres grands Vassaux de France, ont des légendes très laconiques & fort simples : mais dès le 13^e elles devinrent prolixes.

Les Empereurs & les Rois d'Allemagne & d'Italie, commencerent au 10^e siècle à marquer sur leurs sceaux le nombre qui distingue les Princes du même nom. Les Papes prirent cet usage au 11^e siècle, & en France, avant François I, nul de nos Rois ne l'avoit suivi.

L'inscription *Roma*, ou *Urbs Roma*, passa des médailles des Empereurs Romains sur les sceaux des Empereurs Carlovingiens & Allemands : Othon III y substitua, & y introduisit la formule *Roma Aurea*.

L'Empereur Frédéric II, est le premier qui ait joint sur son sceau, à son titre principal, ceux des royaumes ou des provinces qu'il prétendoit lui appartenir hors de l'Allemagne.

C'étoit l'usage des Grecs, de mettre des vers sur un seul ou sur les deux côtés de leurs bulles d'or ou de plomb, *Cang. Gloss. Græc. t. 1, col. 217*. On peut faire remonter, du moins au 9^e siècle, l'usage de ces légendes poétiques chez les Latins. Pendant les 12^e, 13^e & 14^e siècles, ces vers se multiplièrent sur les sceaux de tous pays. Vinrent ensuite les rimes énigmatiques sur les sceaux d'Allemagne : c'étoient des légendes rimées, dont le sens étoit fort difficile à saisir.

Quant aux légendes des bulles des Papes, voy. **BULLES**.

Les inscriptions des sceaux des anciens Evêques, montrent quelquefois la formule *Dei gratia*. On la trouve sur ceux des Abbés dès le 12^e siècle. Sur le déclin du 13^e, quelques Evêques ajoutèrent : & du *Siege Apostolique*. Arnoud, Evêque de Bamberg, pourroit bien être l'auteur de cette nouveauté en 1287. Cette formule doit son progrès aux temps scolastiques, & à l'abolition des élections. En général, les sceaux des Evêques portoient leur nom, celui de leur siege, & quelquefois des monogrammes.

En 1237, le Cardinal Othon, légat en Angleterre, fit un statut qui ordonnoit aux Archevêques, Evêques, Abbés, Prieurs, Doyens,

Officiaux, d'avoir chacun leurs sceaux sur lequel leur nom propre, & celui de leur dignité, office ou communauté, fussent gravés en caractères clairs & lisibles pour tout le monde, afin que leur sceau pût passer pour authentique.

Avant de finir ce paragraphe, il est bon d'observer, 1^o. que les lettres des inscriptions paroissent quelquefois renversées : 2^o. que le caractère des lettres sert à en fixer l'âge, & que le minuscule n'y paroît ordinairement qu'au 14^e siècle : 3^o. que les inscriptions varient sur les sceaux d'un même Prince : 4^o. enfin qu'il n'est pas rare de rencontrer des sceaux sans légendes.

§. VI.

Symboles & ornements sur les sceaux.

Les premiers Chrétiens faisoient graver sur leur cachet des figures symboliques, telles que celles d'une colombe, d'un poisson, d'une ancre, d'une lyre, &c. mais au moyen âge, ils s'y firent représenter sous toutes sortes de situations convenables. Dans les bas temps, l'orgueil y ajouta les marques de dignités & de familles illustres. Le symbole de la croix a persévéré sur les sceaux depuis les premiers temps jusqu'au 14^e siècle.

Les images que les sceaux représentent, quand elles ne conviennent ni au temps ni au lieu, ou lorsqu'elles sont trop récentes, doivent passer pour supposées : au contraire, la dissemblance reconnue de la personne avec son portrait sur son sceau, ou même de deux sceaux de la même personne quant à la figure, ne porte aucun préjudice au diplôme ; elle doit être rejetée sur l'inha-

bileté du graveur, ou sur la différence d'âge, qui auroit opéré un changement dans les traits, & conséquemment le changement de sceaux.

Les couronnes que l'on voit sur les têtes des Empereurs, des Rois, des Princes, furent ou radiales, ou à fleurons, à perles, à pierreries, ou de laurier, de fleur de lis, de tressés, ou ouvertes, ou fermées, ou en forme de bonnet.

Excepté Chilpéric Premier, & Childéric, dernier Roi des Mérovingiens, nos Rois de la première race ne portèrent point de couronnes sur leurs anneaux. Sous la seconde race, jusqu'à Louis d'Outremer qui en porte une étoilée, les couronnes des sceaux sont ordinairement de laurier : on en trouve pourtant, dans cet espace, quelques-unes de pierreries. Hugues Capet y ajouta les fleurs de lis, que Henri Premier porta plus distinctement que ses prédécesseurs. Conrad Premier donna l'exemple aux Empereurs d'Allemagne de porter des couronnes radiées dans leurs sceaux.

Charlemagne, devenu Empereur, prit la couronne impériale : c'étoit une couronne fermée par le haut, & semblable à celles que portoient les Empereurs d'Orient. Quoiqu'on ne trouve point cette sorte de couronne sur les sceaux mérovingiens, il est probable qu'elle étoit d'usage en France. On convient assez universellement que Charles VIII est le premier des Rois de France de la troisième race qui ait porté une couronne de cette espèce. Il ne s'en servit pourtant pas toujours depuis, ainsi que ses successeurs jusqu'à François Premier : mais, depuis l'an 1536, elle est presque toujours fermée. Les Empereurs d'Allemagne la porteront ainsi sur leurs sceaux.

dès le 10^e siècle; & au suivant on la trouve sur le grand sceau de Guillaume le Conquérant, Roi d'Angleterre.

Henri de Bourbon, Prince de Condé, est le premier des Princes du Sang de France qui ait porté la couronne purement de fleurs de lis.

L'usage de mettre des couronnes directement au dessus des écus d'armoiries, où il n'y avoit point de casque, n'a été introduit par nos Souverains que sous le regne du Roi Charles VI. Les Ducs & les Comtes n'ont pris cet ornement au dessus de leurs armes, que depuis l'an 1500; & l'abus ne s'est glissé parmi ceux qui n'y ont aucun droit, que depuis l'an 1600, *Mercuré d'Octobre* 1720, p. 12.

Le diadème, plus ancien que les couronnes, est l'ornement propre des Rois. Aurélien s'en servit le premier; ce qu'aucun Empereur Romain n'avoit osé faire avant lui: ses successeurs l'imiterent. Néanmoins cet ornement royal ne devint ordinaire que sous Constantin. On le voit sur plusieurs sceaux de la seconde race, & sur quelques monnoies de la première.

La pique & le javelot dans les sceaux sont la marque du commandement. On trouve ce symbole sur l'anneau de Childéric, & sur les sceaux de Charles le Gros, de Conrad Premier, &c. & sur les médailles de quelques Empereurs Romains.

Le haut de la hallebarde a vrai-semblablement donné naissance à l'ornement des sceptres & des couronnes, appelé *fleur-de-lis*. Il est constant, *Mabill. ouvr. posthume*, t. 2, p. 49, que ces fleurs-de-lis étoient employées pour ornement à la couronne de nos Rois du temps de la seconde race,

& même dès la première. Les couronnes de l'Impératrice Placidie & de l'épouse de Justinien en offrent aussi, *Monum. de la Monarch. Franç. t. 1, p. 32.* Mais on ignore l'époque de cet usage, & la raison qui a pu faire appeller du nom de *fleur-de-lis* un fer de lance qui n'y a nulle ressemblance, de l'aveu de tout le monde; on ne pourroit donner là-dessus que des conjectures. Quoi qu'il en soit, ces ornements arbitraires ne caractériserent l'autorité souveraine de nos Rois en particulier, que lorsque Louis VII en parsema le champ de son contre-scel, de ses monnoies, & de l'écu de France. Philippe Auguste est le premier de nos Rois qui se soit servi d'une fleur-de-lis seule au contre-scel de ses chartes. Louis VIII & Louis IX suivirent cet exemple: puis les fleurs-de-lis sans nombre devinrent à la mode. *Voyez CONTRE-SCHEL.*

Le sceptre est & a toujours été la marque de la puissance souveraine. Les Empereurs Romains, François & Allemands, les Rois & les Princes souverains ont pris ce symbole de la souveraineté; mais on ne le voit point sur les sceaux de nos Rois avant Lothaire, fils de Louis d'Outremer; il ressembloit quelquefois à la massue d'Hercule. Il ne faut pas le confondre avec le bâton royal, qui est le symbole du gouvernement & de l'administration: celui-ci paroît quelquefois sur les sceaux.

Le globe, qui est le symbole d'une domination qui semble s'étendre sur le monde entier, fut affecté par les Empereur Romains & Grecs sur leurs médailles. Ceux ci ajoutèrent une croix sur ce globe, qui paroît aussi sur quelques monnoies mérovingiennes, & dans les mo-

numents des Empereurs François. Dès le regne d'Othon II, on le voit sur les sceaux des Empereurs Allemands, & on le trouve aussi sur ceux de Hugues Capet & de Robert. Depuis ces deux regnes, il ne paroît plus sur les sceaux de nos Rois.

La main de justice, qu'on voit pour la première fois sur le sceau de Hugues Capet, est le symbole de la justice souveraine des Rois & des Princes. Elle ne paroît point sur les sceaux des Empereurs d'Allemagne, ni depuis Hugues Capet jusqu'à Louis X sur les sceaux de France. On croit que Charles VI est le premier qui a introduit l'usage qui s'observe encore de porter le sceptre avec la main de justice.

Au 11^e siècle, s'introduisit parmi les Princes souverains l'usage de se faire représenter sur leurs sceaux assis dans des thrônes à la maniere des Empereurs de Constantinople. S. Edouard en Angleterre, Henri II Empereur d'Allemagne, & Henri Premier Roi de France, sont les premiers en Occident ainsi figurés sur leurs sceaux. Ces thrônes prirent dans la suite toutes sortes de formes.

L'épée, si commune sur les sceaux, est le symbole du pouvoir de mort sur les méchants; elle paroît presque toujours nue.

L'étendard à la main des Princes est le symbole du souverain domaine : il paroît sur les sceaux de plusieurs Rois & Empereurs. Aux 12^e & 13^e siècles, plusieurs Seigneurs s'attribuerent l'étendard.

Le bouclier, marque de la protection que les Princes doivent à leurs sujets, se montre sur quelques sceaux de la seconde race, & est ordinaire dans ceux des Empereurs d'Allema-

gne, depuis Conrad Premier jusqu'à Othon Premier, & dans ceux des Seigneurs de grands fiefs de France & des environs ; il est communément orné de diverses figures ou de monogrammes.

Les habits & les vêtements de têtes avec lesquels les Princes paroissent sur leurs sceaux, ont varié à l'infini, & sans doute ont suivi les modes du temps : cependant les Rois de la seconde & de la troisième race, ainsi que la plupart des Empereurs d'Allemagne, sont vêtus, dans leurs sceaux, d'une chlamyde ou manteau attaché sur l'épaule droite, & dont l'ouverture se trouve également à droite, en sorte qu'ils ont le bras droit libre, & le gauche caché sous le vêtement.

Le goût de se faire représenter à cheval sur les sceaux, pour mieux exprimer une haute dignité, prit aux Princes & aux grands Seigneurs du 11^e siècle. Leurs chevaux n'eurent d'abord ni selle, ni bride, ni étriers : ces derniers étoient pourtant en usage du temps de S. Jérôme. Les plus anciennes selles ne different guere d'un simple coussin. Au 12^e siècle, l'usage des étriers n'étoit point encore général. Dès ce siècle, les Dames sont représentées à cheval, tantôt à la manière des hommes, tantôt à la manière des femmes. Au 13^e siècle, les chevaux parurent superbement harnachés. En général, les sceaux équestres marquent toujours la plus haute noblesse. Selon Gudenus, *Syllog. varior. dipl. præf. p. 25*, les Comtes & les Seigneurs cessèrent de s'en servir au 15^e siècle : mais les Rois & les Ducs, sur-tout hors de l'Empire, en ont continué l'usage.

Le chien, l'épervier, le faucon & le cerf sont des symboles du droit de chasse. Charles VI, dit-on,

lit-on , est auteur des deux cerfs-volants qui servent de support aux armes de France.

Un oiseau sur le poing d'une Dame est la marque d'une condition distinguée , parcequ'anciennement les Dames de grande qualité ne paroissent guere en public sans cet attribut.

L'aigle , ancien étendard de la République Romaine , le fut encore de l'armée de Frédéric Premier. Elle paroît sur nombre de médailles & de monnoies romaines & grecques. Adalbert , Duc de Lorraine , l'avoit sur son sceau à la fin du 10^e siecle , selon Dom Calmet , par conséquent long-temps avant les Empereurs d'Allemagne : mais ce sceau paroît fort suspect. Dès la fin du 12^e , on la retrouve pourtant encore sur le sceau d'un Prince Lorrain. Heineccius prétend que Sigismond est le premier Empereur dans le sceau duquel se trouve l'aigle à deux têtes : mais l'opinion de Gudenus , qui attribue cette invention à Charles IV , est mieux prouvée. On en a fait les armes de l'empire d'Allemagne sous le regne de Sigismond au plus tard.

Une fleur quelconque , dans la main d'une figure représentée sur un sceau , est un signe d'intégrité ; il fut commun à tous les gens d'Eglise.

Les tours , les châteaux & les portes , symboles de juridiction , devinrent assez communs sur les sceaux du 12^e siecle.

La plupart de ces symboles n'étoient point anciennement héréditaires dans les familles : mais depuis les tournois & les croisades , qui donnerent lieu aux armoiries , chaque famille fut assez curieuse de conserver à sa postérité les marques distinctives que ses ancêtres avoient affectées dans ces anciens jeux ou dans ces pieuses guerres.

Jusqu'ici on n'a parlé des sceaux qu'en général, ou au moins on les a considérés pour la plupart sans en faire d'application : il est maintenant à propos de descendre dans le détail, & de donner une idée des sceaux de tous les Empereurs & Rois de l'Europe, des Seigneurs séculiers & des autres laïques, & enfin du Clergé tant séculier que régulier. On évitera de se répéter, pour qu'une matière aussi intéressante ne devienne point ennuyeuse par des redites inutiles.

§. V I I.

Sceaux des Empereurs, des Rois, des Seigneurs, des Laïques, & du Clergé.

1°. Sceaux des Empereurs Romains.

Il faut poser en principe, d'après Mabillon, *De Re Dipl.* p. 138, que les mêmes Princes ont souvent des visages différents sur leurs divers sceaux, tant par la mal-adresse des graveurs, que par le changement d'âge. Si les anneaux ne représentent ordinairement que la tête des Princes, ou tout au plus leur buste, les sceaux les font voir à demi-corps dans leur grandeur naturelle, assis, debout, & à cheval. L'époque & la durée de ces différentes situations fournissent un moyen général pour vérifier cette sorte de monuments antiques.

Les Romains, jusqu'à César Auguste, représenterent sur leurs sceaux, des symboles ou des divinités païennes, *Dion. Cassius*, l. 43.... *Allat. Animadver. in antiq. etrusc.* p. 39.... *Plin. Hist. nat.* l. 37, c. 1. Ce premier Empereur, en fai-

font un troisieme changement à son sceau , y fit graver son image : & en cela , dit Dion Cassius , *Hist. Rom. l. 51* , il fut imité par tous ses successeurs ; ce qui souffre pourtant plusieurs exceptions. Pour l'ordinaire , ces anneaux des Empereurs Romains les représentent tête nue , ou couronnés de laurier , avec des légendes autour.

II°. Sceaux des Rois de France.

Les images des Carlovingiens imprimées sur les sceaux sont en général plus grandes & de meilleure composition que celles des Mérovingiens. Elles représentent les premiers de profil , & communément tournés vers la droite ; quelques-uns regardent pourtant à gauche : il n'y a que Lothaire , fils de Louis d'Outremer , & Charles le Chauve , dans ses bulles de métal , qui soient représentés de face. Ils portent tous , jusqu'à Charles le Simple inclusivement , le manteau royal agraffé sur l'épaule droite. Excepté les bulles de métal , auxquelles les Empereurs & les Rois Carlovingiens donnerent la forme orbiculaire , l'ovale fut presque toujours celle de leurs sceaux de cire & de mastic. Jusqu'à Louis III , Roi de Germanie , inclusivement , ils se servirent toujours pour légende de la formule *XPE* (*Christe*) *protege* , &c. ou *XPE adjuva* , &c. Le premier sceau où l'on trouve le signe de la croix après le nom du Roi , & un bâton ou sceptre terminé en fleur de lis , est celui de Lothaire , dernier Roi de la troisieme race , lequel fut apposé en 972.

Tous les sceaux où paroissent des divinités païennes , attribués à des Chrétiens , ne sont pas

pour cela fabriqués. L'anneau de Pépin, qui représente Bacchus, & celui de Charlemagne, sur lequel est représenté Jupiter Sérapis, ne doivent pas passer pour suspects. C'étoit vrai-semblablement des pierres précieuses, dont, dans ces temps d'ignorance, on ne connoissoit pas la signification, ou qui auront servi par hasard à sceller des titres, faute d'avoir dans l'instant le sceau royal; car ces deux Princes, ainsi que leurs successeurs, comme on vient de le dire, en avoient qui portoient leur image. Cette représentation, sur-tout celle des Mérovingiens, ne pouvoit être qu'en petit, puisque les sceaux de ces derniers n'excédoient pas la grandeur d'un pouce.

Les images gravées sur les sceaux de nos Rois de la troisieme race sont plus grandes & moins délicates que celles des Princes de la seconde. Ce ne sont plus de simples bustes qui ne représentent que la tête & les épaules, mais des figures au moins umbilicales. A commencer au dernier Roi de la seconde race, tous nos Rois sont représentés de front. Le dernier Roi de la seconde race & les deux premiers de la troisieme ne sont figurés qu'à demi-corps : mais, depuis Henri Premier inclusivement, tous sont représentés en entier.

Hugues Capet & tous ses successeurs ont porté la couronne terminée par des fleurs-de-lis. Robert est le seul Roi de France de la troisieme race dont le grand sceau ait été de forme ovale.

Depuis Henri Premier inclusivement, tous nos Rois sont représentés assis sur des thrônes : c'est là le caractère qui distingue en France le grand sceau royal du petit sceau ou contre-scel.

Dom Mabillon, *De Re Dipl.* p. 428, observe

que Louis le Jeune est le premier de nos Rois qui ait fait usage d'un sceau de cire à double empreinte. Il distingue le revers du sceau, du contre-scel, dont l'image est plus petite que celle du premier côté. Mais on ne peut également douter qu'il ne soit le premier des Rois de France qui ait fait usage du contre-scel, comme on le peut voir par un sceau de ce Prince, pendant à une charte donnée, *vacante Cancellariâ*, l'an 1179. Elle est dans les archives de l'Archevêché de Sens.

Le premier exemple que nous ayons de trois fleurs de lis seules dans l'écu de France, est tiré du contre-scel du sceau que Philippe le Hardi laissa aux Régents du royaume à son départ pour la guerre d'Aragon en 1285 ; & depuis le regne de Charles VI, qui finit en 1422, nos Rois n'ont plus mis que trois fleurs de lis dans l'écu de leur contre-scel.

On est redevable à Philippe le Bel de la belle légende de nos monnoies, *Sit nomen Domini benedictum* : il la fit mettre sur la monnoie qu'il fit frapper le 4 Août 1289.

Philippe de Valois est le premier Roi qui ait pris deux anges pour support des armes de France.

Le nombre destiné à marquer le rang d'un Roi entre les autres de même nom paroît pour la première fois sur un sceau de François Premier, pendant à une charte du monastère des Blancs-Manteaux. C'est une singularité qu'on ne remarque pas sur les sceaux de ses prédécesseurs.

Sous la première & la seconde race, les Rois n'étoient majeurs qu'à vingt-deux ans ; & pendant la minorité tous les actes étoient scellés du sceau du Régent, *Hainault*, *Abbr. chron. p. 250*.

On ne connoît point de Régent du royaume sous la seconde race qui ait eu un sceau particulier. Les fils des Rois Carlovingiens n'avoient pas non plus de sceau propre du vivant de leur pere : mais il n'en fut pas de même sous la troisieme race ; les fils des Rois eurent des sceaux particuliers après avoir été déclarés Rois , même avant de l'être , quoique du vivant de leur pere. Le sceau de Louis le Gros , qui porte pour inscription *sigillum Ludovici designati* , en est une preuve. De plus , nos Rois Capétiens avertissent souvent dans leurs diplomes , qu'ils se servent du sceau dont ils usoient avant que d'être parvenus à la couronne. Les fils de France & les Princes du sang royal avoient très souvent des sceaux équestres , & ne furent jamais représentés assis sur leur thrône , avant d'être parvenus à la couronne. Si nos Rois sont quelquefois figurés à cheval , ce n'est qu'en qualité de Ducs , de Comtes , & de Souverains des provinces non réunies ou données en apanage.

Les Régents du royaume , sous la troisieme race , scellerent d'abord avec le sceau de la couronne , *Olivarii Vrede Sigil. Comit. Fland. p. 4.* Dans la suite , les Régents se servirent de sceaux particuliers pour l'exercice de leur autorité , *De Re Dipl. p. 139 , 632.* Le Duc d'Anjou , Régent pendant la minorité de Charles VI , est le dernier Régent du royaume qui ait eu un sceau différent de celui du Roi mineur , *Hainault , Abbr. chron. p. 328.* Les sceaux des enfants de France puînés ou cadets différoient de ceux des aînés par des brisures ou lambels , *De Re Dipl. p. 140.* Voyez ARMOIRIES.

III°. *Sceaux des Rois & Empereurs d'Allemagne.*

Les Ducs de Germanie se servoient de sceaux long-temps avant Charlemagne, *Chron. Godwic. p. 100* : aussi ce Prince ne passe-t-il que pour y en avoir porté l'usage fréquent & réglé. Comme les anciens sceaux nous sont inconnus, & qu'on a déjà parlé de ce qui concerne ceux des premiers Empereurs qui étoient Carlovingiens, il ne s'agit ici que des sceaux des Rois & des Empereurs Allemands qui n'ont point régné en France.

La forme ronde a été constamment celle des sceaux de tous les Empereurs d'Allemagne, successeurs d'Arnould, Roi de Germanie, puis Empereur, & neveu de Charles le Gros. Louis IV, mort en 911, dernier Roi de la race carlovingienne en Allemagne, est le premier des Rois Carlovingiens représenté à demi corps, & qui ait porté une couronne radiale dans son sceau. Il paroît certain, par la diversité des sceaux authentiques d'un même Prince, que les Empereurs en avoient en même temps plusieurs, & qu'ils se servoient tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

L'usage de se faire représenter assis sur un trône, à l'exemple des Empereurs de Constantinople, n'a été introduit en Allemagne qu'au 11^e siècle par Henri II, dit le Saint, *Chronic. Godwic. p. 230*; les Empereurs l'ont toujours continué depuis : de là le nom de *sceaux de majesté*. Ceux des Empereurs précédents ne présentent guère que des bustes ou des figures à mi-corps.

Depuis Conrad Premier jusqu'à Conrad III,
Siv

les habits impériaux paroissent fort simples : mais la magnificence, la richesse & les ornements d'une multitude de perles commencent à ce dernier Prince.

On croit que l'Empereur Henri VI, mort en 1197, est le premier en Allemagne qui ait ajouté sur les sceaux le titre des provinces, & le mot *semper* avant *Augustus*. On lui attribue aussi la légende *Iusta judicate, filii hominum*, & l'invention de suspendre les sceaux de cire, ainsi que l'invention du contre-scel : cependant ni Othon IV, ni Frédéric II, ses successeurs presque immédiats, ne paroissent pas avoir connu les contre-scels, ou au moins n'en ont point fait usage. Les Empereurs, après avoir été élus, se servoient du même sceau qu'ils avoient avant, jusqu'à leur couronnement solennel.

L'aigle se fait voir pour la première fois dans sa forme naturelle, *Baluze, Miscell. l. 2, p. 274*, sur un sceau pendant au traité fait entre l'Empereur Louis IV & Philippe VI de France. L'aigle à deux têtes ne commence qu'à Charles IV : elle prévalut pour les armes de l'Empire sous le regne de Sigismond.

Le premier sceau des Empereurs Allemands, dont l'inscription soit en minuscule gothique, est celui dont l'Empereur Charles IV se servoit au commencement de son regne, *Heineccius, tab. 9*. Depuis Charles IV, l'usage avoit prévalu que les Empereurs ne prissent qu'une seule aigle, avant d'avoir demandé la couronne au Pape, & qu'ils ne se servissent de l'aigle double ou à deux têtes qu'après l'avoir obtenue du Souverain Pontife.

Depuis Frédéric IV, mort en 1493, les Em

pereurs ne sont plus représentés assis dans des trônes, *Guden. Sylloge 1 varior. diplom. p. 22* ; cette représentation fut réservée pour le premier côté des bulles d'or.

IV°. *Sceaux des Rois voisins de l'Allemagne.*

On conjecture avec fondement que les anciens sceaux des Rois voisins de l'Empire sont une imitation de ceux des Empereurs. Ceux des Rois de Hongrie n'ont jamais été assez connus pour en donner des notions caractéristiques ; ils se servirent pourtant de sceaux de majesté, *Chronic. Godwic. p. 407*. Ceux de Bohême , qui approchent beaucoup de ceux des Empereurs pour le goût , les ornements & les symboles , en diffèrent pourtant en cela , qu'ils étoient souvent équestres , & qu'on n'en remarque pas de cette espece pour l'Empire.

Ceux de Suede sont beaucoup plus modelés sur les sceaux impériaux.

Les sceaux des anciens Rois de Danemarck sont de bronze , & s'éloignent un peu de la forme ordinaire. D'un côté étoit représentée l'image du Roi , & de l'autre ses armoiries. Erric Marnvede est le premier qui ait mis des serpents avec des crêtes de paon dans le sceau royal. Le premier indice que l'on ait de la croix de Danemarck est une croix blanche posée sur le casque de Valdemar IV , dans un sceau de ce Prince , du milieu du 14^e siècle. Sur un sceau de ce même Prince , de 1364 , elle paroît dans toutes les formes. Les caractères gothiques ne se montrent point sur les sceaux antérieurs à celui-ci. Le Roi Christiern Premier passe assez communément

pour le premier qui ait mis dans les sceaux danois le lion sautant par dessus neuf cœurs. Frédéric Premier y fit mettre un cigne, & Frédéric II y ajouta un cavalier vêtu d'une cuirasse de fer.

V°. *Sceaux des Rois d'Italie.*

En 888, après la mort de Charles le Gros, divers Princes s'emparèrent des Etats où il avoit régné. Bérenger, fils d'Evrard Comte de Frioul, se rendit maître d'une partie de l'Italie, où il regna sous le titre de Roi. La même année, Gui, fils de Lambert Duc de Spolète, prit le titre de Roi, & regna sur une autre partie. Arnould, neveu de Charles le Gros, le même qui fut le premier Empereur Allemand, entra en Italie en 895, & exerça à Pavie une autorité souveraine & royale. Rodolphe, Roi de la Bourgogne transjuranne, regna aussi pendant quelques années en Italie. Hugues, premier Comte de Provence, fut appelé par les Italiens, & reconnu Roi à Pavie en 926, &c. &c. Tous ces Rois & leurs successeurs eurent des sceaux & des bulles particulières, mais presque conformes à celles de la seconde race. Quand ils avoient associé quelqu'un à leur royauté, les deux Souverains étoient représentés sur le même sceau.

Les Rois Lombards suivirent le même usage : mais ils ont cela de particulier, que leurs sceaux ne sont jamais suspendus, mais toujours placés au bas des chartes, quoiqu'ils aient toujours au revers des empreintes ou contre-scels, *Gattola, Access. ad hist. Abb. Casinens. p. 108.* Leurs sceaux ont presque tous la forme ronde.

Vers le milieu du 11^e siècle, Richard & Jour-

dain son fils, Seigneurs Normands, s'emparèrent en Souverains des Etats des Princes Lombards. Leur siege royal fut établi à Capoue, ville qui paroît souvent sur le revers de leurs sceaux de plomb : ils sont de forme circulaire. On ne voit point jusqu'ici en Italie de sceaux de majesté. Ils représentent tous la personne du Prince, ou en buste, ou à demi-corps, ou debout en entier.

Roger, l'un des Princes Normands, se fit couronner premier Roi de Sicile l'an 1130. Cette dynastie finit en Sicile à Guillaume III, dépouillé de la couronne en 1194. Ces Rois scellerent souvent leurs diplomes en or ou en plomb. On y voit des sceaux de majesté, des globes impériaux, des fleurs de lis, &c. Après Guillaume III, des Princes Allemands regnerent en Sicile jusqu'à Charles de France, Duc d'Anjou, frere de S. Louis, qui fut couronné à Rome Roi de Sicile en 1266. Il fut le chef de plusieurs Rois de race françoise. Les uns & les autres, Allemands & François, suivirent à peu près, en fait de sceaux, les usages du pays dont ils sortoient.

VI°. *Sceaux des Rois d'Espagne.*

Les sceaux semblent avoir commencé assez tard en Espagne. On n'en connoît point d'antérieur au 12^e siecle. La forme d'usage en ces temps-là dans les autres pays fut suivie par les Espagnols dans leurs sceaux comme dans leurs contre scels & leurs bulles d'or, de plomb & de cire. Ferdinand, Roi de Castille, ayant été proclamé Roi de Léon en 1230, fit graver sur son sceau les armes de ses deux royaumes, & divisa son écu

rond en quatre quartiers, ce qui n'avoit point encore eu d'exemple; c'est-à-dire que ce fut le premier qui écartela ses armes. Depuis l'an 1504, que la couronne d'Espagne tomba dans la maison d'Autriche, les sceaux des Empereurs d'Allemagne & des Monarques Espagnols sont presque les mêmes jusqu'à la fin du 17^e siècle.

VII^o. *Sceaux des Empereurs Latins d'Orient.*

Les François & les Vénitiens, ayant pris par escalade la ville de Constantinople l'an 1204, élurent pour Empereur Baudouin, Comte de Flandre, qui eut des successeurs de sa race jusqu'en 1261. Les ornements, les attributs & les habillements de ces Empereurs ont plus de rapport avec ceux d'Occident que d'Orient. Ils scelloient souvent en bulles d'or, mais plus souvent en cire rouge. Les inscriptions ou légendes sont souvent en grec ou en lettres grecques.

VIII^o. *Sceaux des Rois d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande.*

Si l'on s'en rapportoit à Ménage, *Histoire de Sablé*, liv. 5, c. 2, & aux Editeurs du Glossaire latin de Ducange, t. 6, col. 487, la coutume de sceller les actes en Angleterre auroit été absolument inconnue au commencement du 11^e siècle. Hickes, *Dissert. epist.* p. 72; Casley, *Biblioth. Britan.* t. 5, p. 334; Ruddiman, *a Catalog. of the manuscript. pref.* p. 16; & Madox, *a Dissert. concerning ancient charters*, p. 27, savants Auteurs Anglois, sont de même avis, & font honneur de cet usage à S. Edouard le Con-

reffeur, qui monta sur le thrône en 1042. Ces Antiquaires célèbres appuient leurs sentimens sur des raisons bien foibles. 1°. Ils posent en fait que les sceaux n'étoient point en usage avant le saint Roi; mais c'est justement ce qui est en question. 2°. Aux témoignages d'Ecrivains beaucoup antérieurs, qui en parlent, ils répondent que c'est autant de faussetés & de fourberies des Moines, & cela parceque ces livres se sont conservés dans les monasteres. Quel effet du préjugé! 3°. Leur présente-t-on quelques pieces authentiques, bien scellées, antérieures au Roi Edouard; c'est un titre pour qu'ils s'inscrivent en faux contre ce monument entier dès qu'il est scellé, parceque l'admettre, ce seroit renverser leur principe. Pourquoi fermer ainsi les yeux à la lumiere? Aussi-tôt que la vérité s'offre, pourquoi s'y refuser, dût-elle contredire nos sentimens particuliers?

Une charte originale du Roi Edgard, de l'an 960, que l'on voit dans les archives de Saint-Denys en France, *Doublet, Antiq. de l'Abbaye de S. Denys, p. 817*; une autre du même Roi, accordée à l'abbaye de Westminster; deux autres diplomes des Rois Anglo-Saxons Offa & Ethwelfe, que cite *Doublet, p. 721, 832*, toutes chartes scellées de sceaux représentant l'image de ces Princes; voilà les preuves sur lesquelles on avance que l'époque de l'origine des sceaux en Angleterre, quoiqu'inconnue, est beaucoup plus ancienne qu'on n'a coutume de la fixer.

Depuis la conquête d'Angleterre, les sceaux devinrent assez communs dans ce royaume. Les actes étoient rendus authentiques en y attachant des sceaux de cire; coutume qui fut toujours

observée depuis. Les Rois ne se distinguerent dans cet usage que par la magnificence & la grandeur de leurs sceaux.

Depuis la conquête, les Rois d'Angleterre se sont toujours fait représenter d'un côté de leurs sceaux, assis sur des trônes, & de l'autre montés sur des chevaux, jusqu'à Richard Premier, qui le premier fit mettre dans son écu deux lions qui devinrent les armes des Rois d'Angleterre, *Nicolson, Biblioth. hist. d'Anglet. part. 3, p. 2.* Ces armes ne devinrent héréditaires que depuis l'an 1189, où Richard commença à regner. Jean Sans-terre, qui succéda à Richard en 1199, ajouta un troisième lion dans l'écusson; & tous les Rois suivants ont conservé cet usage.

Le Roi Jean ajouta le titre d'*Irlande*, *Domini Hiberniæ*, à ses autres titres; & Henri III retrancha ceux de *Duc de Normandie* & de *Comte d'Anjou*. Sous le regne d'Edouard Premier, qui monta sur le trône en 1272, on unissoit sur l'écu différentes armes: cependant, avant Edouard II, qui commença à regner l'an 1307, l'usage de joindre plusieurs armoiries entières sur l'écu divisé perpendiculairement en deux fut inconnu aux Anglois.

Edouard III est le premier qui ait pris sur son sceau le titre de *Roi d'Angleterre & de France*: il est aussi le premier qui ait joint à ses armes celles de France, & qui ait écartelé l'écu de son sceau, à l'exemple de Ferdinand III, Roi d'Espagne. Henri VI, qui regna en France dès sa naissance, joignit l'écu simple de France à l'écu de France écartelé d'Angleterre.

Charles Premier est le seul dont le visage soit tourné vers la droite dans son sceau équestre.

Edouard IV, premier Roi de la maison d'Yorck, est le premier qui ait porté la couronne fermée depuis Guillaume le Conquérant.

La première & la seconde face des sceaux d'Angleterre sont toujours d'égale grandeur.

Il est fort vrai-semblable qu'en Ecosse on ne fit nul usage des sceaux pour authentifier les actes, avant Malcom III, qui commença à regner l'an 1057 : les noms des témoins avec des croix suffisoient pour former un acte authentique, *Ruddiman, select. dipl. & numism. Scotia Thesaurus, præf. p. 51.* Duncan, qui monta sur le trône l'an 1094, est le premier des Rois d'Ecosse qui ait ajouté un sceau aux noms des témoins.

Edgard, qui commença à regner l'an 1098, est le premier Roi d'Ecosse qui se soit fait représenter assis sur un trône avec les attributs de majesté. Alexandre Premier, son successeur en 1107, introduisit en Ecosse l'usage du sceau de cire à double empreinte d'égale grandeur. Jamais ces Souverains ne se servirent de petits sceaux ou contre-scelés, *ibid.* Tous les Rois d'Ecosse, successeurs d'Edgard, jusqu'à Jacques VI, sont représentés assis sur des trônes au premier côté de leurs sceaux. Les ornements & les attributs varient : mais depuis Duncan, qui porte un casque, tous les Rois d'Ecosse sont représentés avec une couronne sur la tête, si l'on en excepte Guillaume qui porte un bonnet en forme de toque, & Alexandre II dont la tête est découverte. Toutes les couronnes sont ouvertes jusqu'à la Reine Marie, qui la porte fermée.

Le revers ou le second côté des sceaux offre les Souverains à cheval, armés de toutes pièces, depuis Alexandre Premier jusqu'à Jacques VI.

Guillaume , dit le Lion , qui monta sur le trône en 1165 , est le premier qui ait fait servir les armoiries à la décoration des chevaux , c'est-à-dire qui fit mettre des armes sur les caparaçons.

Depuis Alexandre II, le revers des sceaux offre des armoiries : mais Jacques VI introduisit la mode de représenter au premier côté le Roi à cheval , & ses armoiries uniques au revers avec différentes devises.

La formule *Dei gratiâ* ne commence à paroître que sur les sceaux de Jean Bailleul.

Les Rois d'Irlande qui ont regné avant que Henri II d'Angleterre se fût emparé de cette île , ne sont connus que par l'excès de leur barbarie : leurs sceaux ne sont pas venus jusqu'à nous.

IX°. *Sceaux de la Noblesse.*

Sous nos Rois de la première race , les Seigneurs assuroient la vérité des diplomes par leurs souscriptions : cependant l'usage des sceaux & des anneaux ne leur étoit pas tout à fait étranger. Mais , malgré quelques exemples fort rares , *Greg. Turon. de glor. Martyrum , lib. 1 , c. 31.... Annal. Bened. t. 3 , p. 196* , on peut dire qu'il n'y eut presque que les Rois qui se servirent de sceaux sous les deux premières races. Pour y suppléer , on attachoit souvent aux chartes des courroies de cuir ou de parchemin nouées plusieurs fois. Cette mode étoit encore en vogue vers le milieu du 12^e siècle dans la Gascogne , *De Re Dipl. p. 632*. On voit même par les chartes de l'Abbé Suger , conservées à S. Denys en France , qu'après que l'usage de sceller eut été introduit ,
on

on y joignit quelquefois cette maniere d'authentifier les titres.

Les Seigneurs ne commencerent généralement à avoir des sceaux différens des anneaux, que lorsque, sous le commencement de la troisieme race, abusant de la foiblesse du gouvernement, ils s'approprièrent les fiefs, qu'ils n'avoient auparavant que par commission. Les grands & les petits Feudataires trancherent alors du Souverain.

Sceaux des Comtes de Flandre.

Leurs premiers sceaux furent fort simples. Le plus ancien que l'on connoisse est celui d'Arnould III, Comte ou Marquis de Flandre, *Vreedt, Sigil. Comit. Flandr. p. 2*; il est appliqué au bas d'un diplôme de l'an 941, & représente Arnould assis sur un banc, son épée de la main droite, & son bouclier pendu au col, & couvrant l'épaule droite. La plupart des autres sceaux de ces Comtes de Flandre sont équestres. Sur un de ces sceaux de Robert le Frison, de l'an 1072, on voit pour la premiere fois l'écu de Flandre chargé d'un lion. S'il ne paroît pas sur tous les sceaux de ses successeurs, c'est que ce symbole n'étoit pas encore héréditaire dans la famille de ces Comtes.

Baudouin VII est le premier de ces Souverains de Flandre qui ait suspendu son sceau au bas des chartes, vers 1112. Tous ses successeurs ont suivi cet exemple. Il est aussi le premier qui ait employé la formule *Dei gratiâ*. Thierri, en 1139 ou 1160, fit faire un contre-scel au revers de son sceau; & tous les Comtes de Flandre postérieurs continuerent à s'en servir. Les chevaux

sur lesquels ils sont montés n'ont de croupières qu'en 1233, & des caparaçons traînants qu'en 1247. Le minuscule gothique n'y paroît que vers 1385, sous le Comte Philippe, qui est le seul qui ait pris le titre de Pair de France, comme on le voit sur son sceau de 1387.

Des Ducs de Normandie.

Les sceaux des anciens Ducs de Normandie, avant Guillaume le Conquérant, sont très rares, & n'ont rien de remarquable, sinon que ces Princes prenoient indifféremment les titres de *Comes*, *Dux*, *Consul*, *Princeps*, *Marchio*, *Patricius*, dans les légendes.

Des Ducs de Bretagne.

L'usage des sceaux semble avoir été plus tardif en Bretagne que dans les autres provinces de la Monarchie Française. On n'en connoît pas de plus ancien que celui d'Alain IV, qui commença à régner en 1084. Les prédécesseurs de ce Souverain prirent quelquefois le titre de Roi, & le plus souvent celui de Comte. Le premier disparut dans le 10^e siècle, & fut remplacé par celui de Duc. Jusqu'en 1391, leurs sceaux furent presque tous équestres : depuis, ils sont représentés, ou debout, ou assis. Le Duc Pierre I, issu de la maison de France, brisa, au moins en 1230, ses armes de Dreux d'un quartier d'hermine. Aussi dit-on que ce Pierre de Dreux porta les hermines en Bretagne, *Lobineau, Hist. de Bret.* p. 197, 302. Il est le premier de ces Ducs qui ait employé l'écu de ses armes pour contre-scel. Jean III, l'un de ses successeurs, quitta ses ar-

moiries en 1318, & prit l'écusson herminé, qu'il transmet aux Ducs suivans.

Des Ducs de Bourgogne.

On ne connoît point de sceau des Ducs de Bourgogne plus ancien que celui de Robert I, troisième fils de Robert Roi de France. Il est ovale, & pendu à une charte accordée à l'Abbaye de S. Benigne de Dijon, en 1054. Les sceaux des anciens Ducs de Bourgogne les représentoient tous à cheval, ayant en tête un bonnet pointu.

» On n'a commencé à les représenter avec le
» casque en tête, que vers le milieu du 13^e
» siècle. Le Duc Hugues IV, est le premier à
» qui on l'a donné, & c'est l'unique armure
» qu'on voit sur les sceaux des douze Ducs de
» la première race. Tout au commencement du
» 12^e siècle, Hugues II porte un écu bandé ou
» cotticé d'or & d'azur de six pièces, avec
» une bordure de gueule. C'est le premier écu
» des armes de Bourgogne, qu'on appelle *an-*
» *ciennes*, qui a paru dans les sceaux de ces
» Ducs, où il a souvent été mis depuis. Vers
» le milieu du 12^e siècle, au lieu d'une lance, on
» mit dans la main des Ducs une épée nue prête
» à frapper. Eudes II est le premier représenté
» de cette sorte. Ses successeurs l'imiterent; &
» c'est depuis ce temps-là que la Noblesse, ou la
» Chevalerie, se fit représenter ainsi sur les
» sceaux. Le Duc Robert II est le premier qui
» soit représenté, vers la fin du 13^e siècle, sur un
» cheval entièrement caparaçonné d'étoffes ar-
» moirées, *D. Planchet, Hist. de Bourg. t. 2,*
» *p. 523.*»

Les Ducs de la première race de Bourgogne ne se servirent jamais de la formule, *par la grace de Dieu*, dans l'inscription des sceaux. Ceux des Ducs de la seconde race se confondent avec les sceaux des Comtes de Flandre.

Des Comtes de Toulouse.

Le plus ancien sceau qu'on connoisse des Comtes de Toulouse, est celui de Raimond de S. Gilles. Au revers il portoit, bien antérieurement aux croisades, la croix de Toulouse en plein, c'est-à-dire vuidée, pommetée & cléchée. Les sceaux de ces Comtes sont presque tous équestres.

Des Dauphins d'Auvergne & de Viennois.

Le fils aîné de Guillaume V, Comte d'Auvergne, est le premier qui paroisse sous le nom de Dauphin dans un acte de 1167. Dès le commencement du 13^e siècle, ces Comtes quitterent leurs armes, & n'eurent plus qu'un dauphin dans leur écu.

Depuis Guignes IV, l'un des Comtes Viennois, ses successeurs conserverent toujours le nom de *Dauphin*. Le sceau privé de Guignes VII, de l'an 1259, fait voir, pour la première fois, un dauphin. Il accompagna ses armes, ainsi que ses successeurs, des armoiries de sa maison & de celles des Comtes de la première race, qui étoient toutes deux des tours crénelées. Elles sont, ou dans le même côté du sceau, ou sur le revers. Le contre-scel de ces Souverains furent souvent la ville de Vienne. Les sceaux de ces Princes cesserent à la donation du Dauphiné en 1349, *Valbonais, Hist du Dauph. p. 378.*

Des Ducs de Lorraine.

La description des sceaux des Ducs de Lorraine, s'ouvre dans l'Histoire de Dom Calmer, par celui du Duc Adelbert sur la fin du 10^e siècle. On y voit un véritable contre-scel armoirié de l'aigle éployée, & un cheval bardé, caparaçonné d'étoffe armoiriée jusqu'à mi-jambe. L'aigle éployée est sur l'écu & sur la housse ou le caparaçon. Une inscription mêlée de lettres du plus bas gothique s'y montre tout autour. Ce sceau porte des caractères bien suspects : car 1^o. il a près de cinq pouces de diamètre, & tous ceux des Princes contemporains sont fort petits ; à peine avoient-ils trois pouces à la fin du 11^e siècle. 2^o. Avant le 12^e on ne trouve point de contre-scel plus petit que le sceau. 3^o. On n'a commencé qu'au 13^e siècle à mettre des chevaux caparaçonnés d'étoffes traînantes & armoiriées. 4^o. Enfin les caractères gothiques indiquent au plus le 12^e siècle.

On n'a point le sceau de Gérard d'Alsace, premier Duc héréditaire de Lorraine, au milieu du 11^e siècle. Les sceaux de tous ses successeurs sont équestres. Dans le sceau de Ferri de Bitche de l'an 1196, on trouve, pour la première fois, les trois alérions de Lorraine : on les y voit toujours dans la suite. Le sceau de Ferri II, de l'an 1208, offre, pour la première fois, le caparaçon traînant armoirié, & au revers le premier contre-scel sur les sceaux sincères des Souverains de Lorraine. L'aigle éployée dans l'écu, ou servant de cimier, s'offre, pour la première fois, dans les sceaux de Ferri IV, qui regna depuis 1312 jusqu'en 1329. Depuis René d'Anjou, Duc de Lor-

raîne depuis 1431, jusqu'en 1480, les sceaux en chérissent les uns sur les autres en magnificence.

Sans entrer dans la discussion de tous les sceaux des Seigneurs étrangers à la France, dont on peut concevoir une juste idée, par tout ce qui a été dit jusqu'ici; on se contentera de rappeler que les sceaux équestres désignent toujours des personnes laïques du premier rang: qu'on n'y voit des armoiries qu'après le milieu du 11^e siècle, & rarement encore: que les chevaux caparaçonnés n'y paroissent qu'au 13^e; qu'au 14^e ils ne l'étoient pas encore tous: que les plus anciens sceaux sont les moins grands: qu'ils sont ordinairement tous de figure ronde: que dès le 11^e siècle, les Ducs & les Comtes sont souvent revêtus, tantôt de mailles de fer en forme d'écaille, *squammata vestis*, tantôt de cottes d'armes composées de crochets de fer entrelassés, *hamata vestis*: qu'avant l'usage du blason, ils portèrent bien des écus, mais nuds, ou chargés de figures arbitraires: qu'au 13^e siècle, les sceaux équestres des jeunes Seigneurs, marquoient les divertissemens de leur âge; comme les oiseaux, les chiens, les cors, &c. &c. marquoient la chasse.

Des Chevaliers, ou de la noblesse du second rang.

Les sceaux de la Noblesse du second rang, ne devinrent communs & nécessaires en France que vers 1150. Jamais la figure équestre ne se montre sur les sceaux de la Noblesse Allemande du second rang. Elle ne commença même à se servir de sceaux qu'au 13^e siècle, temps où l'usage en devint commun à toute l'Europe, *Guden. Sil-*

log. 1, *Dipl. pref.* p. 25, 27. Les sceaux équestres n'étant pas commodes pour l'usage ordinaire, on en inventa, dès le 12^e siècle, de plus petits, qui ne représentoient que les armes du Chevalier, surmontées d'un casque sommé d'un cimier. Ces sceaux se multiplièrent au 13^e siècle; & dès le milieu du 14^e, ils furent presque les seuls dont se servirent les Chevaliers, *Cang. Gloss. Latin.* t. 6, col. 490. Quelques maisons illustres retinrent pourtant les sceaux équestres jusqu'à la fin du 15^e, *Mém. pour servir à l'hist. de Bret.* t. 1, pl. 17, & t. 2, pl. 12 : aussi appartenoient-ils toujours plus particulièrement à la haute noblesse qu'aux autres Chevaliers.

La qualité de *Miles*, Chevalier, ne paroît sur les sceaux que vers le milieu du 12^e siècle & les commencements du 13^e. Jusqu'au 14^e, ce n'étoit point la chevalerie qui donnoit exclusivement le droit d'avoir un sceau; c'étoit le rang & la naissance : elle le donnoit pourtant à ceux qui, de simples Bourgeois, étoient faits Chevaliers. On peut dire que l'âge donnoit encore droit de sceau, *jus sigilli* ; car les Nobles mêmes, avant qu'ils fussent majeurs, n'avoient point ce droit dans certaines provinces.

Des Seigneurs.

L'origine des seigneuries particulières vient de la cession que firent les grands Feudataires d'une partie de leur domaine en faveur de quelques Nobles, sous certaines redevances ou réserves. Avant le déclin du 11^e siècle, ces petits Seigneurs n'eurent point de sceaux; ils étoient encore rares après les commencements du 12^e. Dès que les Seigneurs particuliers eurent des

sceaux, ils y mirent ordinairement l'écu de leurs armoiries. Dès l'an 1190, on mettoit une barre ou brisure dans l'écu des Gentilshommes cadets, *De Re Dipl. p. 147.*

Des Dames.

Au 6^e siècle, les Dames Françoises avoient des anneaux à sceller, *De Re Dipl. Suppl. p. 93* : mais les Dames du premier rang n'ont eu de grands sceaux que vers les commencements du 12^e. Les sceaux des Impératrices & des Reines sont fort rares : M. Heuman & le Pere Hergott en ont pourtant publié quelques-uns. Les sceaux des autres Dames, telles que Duchesses, Comtesses & autres sont un peu plus communs. Les unes sont représentées debout, & c'est le plus grand nombre, *De Re Dipl. p. 148* ; les autres sont à cheval comme un homme, ou à la manière des femmes, & cette position est plus commune que l'autre : quelques autres sont assises sur des sièges plus ou moins ornés ; cette situation ne fut pas commune en France ni en Angleterre. Gudenus, *Syllog. 1 diplom. pref. p. 26*, observe qu'en Allemagne les Princesses sont ordinairement représentées assises, au lieu que les Comtesses paroissent presque toujours debout & sans écussons, jusqu'à la fin du 13^e siècle. La plupart des sceaux représentent les Dames, dans quelque situation qu'elles soient, portant à la main un oiseau, une fleur de lis, ou quelque autre symbole. Les veuves des Rois, mariées en secondes nocces à des Seigneurs privés, conservoient leur qualité de Reines sur leurs sceaux, *Hist. général. de la Maison de France, t. 3, p. 78.*

Quand les Dames étoient debout , les sceaux étoient communément ovales ou en ogives ; mais ils étoient ronds , quand elles étoient à cheval ou assises. Toutes les Dames portèrent d'abord les armes de leur mari , *De Re Diplom.* p. 148 ; mais , dès le commencement du 14^e siècle , elles y mirent les leurs propres avec celles de leur époux dans des écus écartelés. André Duchesne , *Hist. de Châtillon* , p. 34 , nous montre que , dès 1206 , les Dames prenoient le surnom de leur mari.

Dès le 13^e siècle , les Ducs , les Comtes & autres grands Vassaux avoient érigé en titre d'office le droit de sceller les actes de leur cour & ceux des particuliers qui relevoient d'eux. Ils donnoient à ferme ou à vie l'exercice de cet office. Les Seigneurs particuliers s'arrogerent le même droit , dont ils tirèrent des revenus considérables , *Ménage* , *Hist. de Sablé* , l. 7 , c. 8. Ils avoient imité cela du droit que l'on payoit pour le sceau public , qui n'est pas moins ancien que le 12^e siècle. Dans le compte de la Baillie de Paris , du terme de la Toussaint 1261 , il est fait pour la première fois recette de treize livres onze sous pour le sceau du Châtelet , *Brussels* , *Traité des fiefs* , p. 474. Ce droit devint une ferme considérable pour la plupart des Souverains , & fut même sujet à bien des exactions sous certains Princes , *Martene* , *Anecd.* t. 2 , pag. 506.

X^o. Sceaux publics & particuliers.

Des Villes & des Communes.

Au commencement du 5^e siècle , il y avoit

dans les villes de l'Empire un sceau public , *Tillem. Hist. Eccléf. t. 13 , p. 412*. Malgré l'inondation des peuples barbares qui ruinerent la police romaine , les villes conserverent leurs sceaux jusqu'au 8^e siecle , si l'on s'en rapporte à Baronius , *in Martyrol. Rom. 3 Nov.* Cependant , au 8^e siecle , il est constant qu'il n'y avoit dans les villes ni Sénat , ni Consuls , ni Officiers municipaux , mais des Ducs , des Comtes , ou des *Missi Domini* , sous le gouvernement desquels les villes n'expédioient plus rien en leur nom. Les plus anciens sceaux des villes , depuis l'extinction des loix romaines , ne sont que du 12^e siecle. L'établissement des communes à la fin du 11^e & sous le regne de Louis le Gros , est la véritable époque des sceaux publics des villes. On entendoit par *communes* les sociétés que formoient entre eux les habitants des villes , pour se défendre contre les violences des Seigneurs , & se rendre justice entre eux. En conséquence de ce dernier article , ces sociétés eurent une juridiction , un tribunal , des Echevins , un Maire , une cloche , un beffroi , & un sceau. La commune de Laon , qui date de 1112 , est peut-être la plus ancienne du royaume.

Les anciens sceaux des villes varierent beaucoup , *Heineccius , p. 140*. Ici , ce sont des figures qui sont allusion aux noms , à l'étymologie , au commerce des villes ; là , ce sont les images ou les armes des Princes auxquels elles obéissent. Les figures les plus ordinaires sont des tours , des portes , & des images des Saints Patrons. Heineccius ne fait commencer les sceaux secrets des villes qu'au 15^e siecle.

Des Cours Souveraines.

Les arrêts de cette Cour auguste, qualifiée dans la fameuse chartre de Tyron donnée par Louis le Gros, *præcellens & suprema regalis Curia*, & qui n'a été appelée *Parlement* que depuis le milieu du 13^e siècle, furent anciennement scellés du sceau de majesté de nos Rois. Charles VI même le statua ainsi, *Secouffe*, tom. 8, p. 396, dans une ordonnance de 1400; d'où l'on pourroit inférer la non-existence alors de la petite Chancellerie du Palais. Cependant le Parlement avoit un cachet particulier sous le regne de Philippe de Valois; car cette Cour, écrivant au Roi, termine ainsi sa lettre : *Ecrit à Paris sous le signet de votre Parlement, le 26^e jour d'Août, auquel jour votre Parlement prit fin pour cette année 1342, &c.* Tessereau, *Hist. de la Chancellerie*, t. 1, p. 17. Mais ce sceau n'étoit que pour les affaires particulieres du Parlement, & n'avoit pas l'authenticité requise pour les arrêts rendus au nom du Roi. On commença à établir des Chancelleries particulieres près des Parlements, à la fin du 15^e siècle; & alors celui de Paris, comme les autres, n'eut plus que le petit sceau qui porte les armes de France; & comme plus commode que le grand, on s'en servit pour l'expédition des affaires.

La Chancellerie de Normandie, après la conquête de cette province par Philippe Auguste, ajouta une fleur de lis aux armes de ses anciens Ducs. Charles V, Régent du royaume pendant la prison du Roi Jean, ayant uni la Normandie à la couronne, cette province n'eut plus de Chancelier ni de grand sceau : mais Louis XII, ayant

érigé, en 1499, l'Echiquier en Cour souveraine fédentaire à Rouen, *ibid.* t. 1, p. 77, lui donna un sceau, qui devint celui du Parlement, lorsque François Premier ordonna, en 1515, qu'elle en porteroit le nom.

Les autres Cours souveraines des provinces eurent leurs sceaux particuliers avant l'extinction des grands fiefs.

Des Cours subalternes.

Les Chancelleries présidiales furent instituées en 1557. Les Bailliages & Sénéchaussées eurent des sceaux dès leur établissement, vers la fin du 12^e siècle & au suivant. Les sceaux des Evêques, des Abbés, des Chapitres, des Monastères & des Gentilshommes ont autrefois servi aux juridictions qui n'en avoient point, *nouv. Coutumier génér.* t. 1, p. 975.

Les Vidames, représentants des Seigneurs & des Evêques pour le temporel, eurent des sceaux publics quand l'usage en fut devenu commun, *Cange, Gloss.* t. 6, col. 491. Les Cours d'Officialité, tribunaux ecclésiastiques créés vers la fin du 12^e siècle, en avoient au 13^e.

Des Magistrats.

Les Juges établis dans les justices royales & seigneuriales eurent des sceaux dès le 12^e siècle; mais ils ne devinrent communs qu'au 13^e: ils s'en servoient alors pour autoriser les actes, au lieu des signatures. Chaque Juge avoit son sceau particulier: mais depuis que Philippe le Long eut réuni à son domaine les sceaux des justices royales, leurs sceaux devinrent publics. Louis

Hutin rendit une ordonnance en 1315, pour que les Baillis & Sénéchaux ne se servissent que de petits sceaux aux armes du Roi, *Secousse*, t. 1, p. 570.

Des Notaires.

Les Notaires ou Tabellions n'ont guere paru en France qu'au 12^e siecle : ils devinrent communs dans le suivant, *Vaissette*, *Hist. de Lang.* t. 3, p. 533 ; & presque tous les Hauts-Justiciers ecclésiastiques ou laïques se crurent en droit d'en instituer. Dès le commencement du 14^e siecle, ces Notaires avoient des sceaux particuliers : ils n'avoient auparavant que des signets ou estampilles qu'ils trempoient dans l'encre pour marquer leur seing.

Philippe le Long ayant rendu une ordonnance en 1319, qui déclaroit de son domaine les greffes & tabellionages, Charles VIII, en 1493, les sépara des offices de Prévôts & de Baillifs, & les donna à ferme. Les Tabellions furent créés en titre d'office par l'édit de 1542. En 1597, ils furent réunis aux Notaires par Henri IV. Cependant le nom de Tabellion est resté aux officiers qui font l'office de Notaires dans les seigneuries & justices subalternes.

Des Juifs.

Les Juifs ont eu des sceaux publics depuis leur dispersion parmi les nations. Philippe Auguste ordonna qu'en France & en Normandie chaque ville choisiroit deux jurés pour garder le sceau des Juifs, & en sceller les conventions de prêts qu'ils faisoient avec les Chrétiens, *Martene*, *ampliss. Collect.* t. 1, p. 1181. Cet établissement

ne dura pas long-temps : Louis VIII, en 1223, leur défendit d'avoir des sceaux pour sceller leurs contrats de dettes, *De Lauriere, Ordonn. t. 1, p. 48.*

Des Particuliers.

Que les anciens Particuliers Grecs & Romains aient eu des sceaux, le Digeste & les Institutes l'attestent en mille endroits. Mais cet usage fut long temps inconnu aux particuliers parmi nous : Dom Mabillon, *Annal. Bened. tom. 6, p. 306*, estime qu'il n'étoit point encore établi en 1122. Sur le déclin du 13^e siecle, on voit des personnes de la plus vile condition avoir des sceaux en Normandie, *Cang. Gloss. Latin. t. 6, col. 491.* Aux 14^e & 15^e siecles, le droit de sceau étoit si peu attaché à la noblesse, que les simples Bourgeois jouissoient du même privilege, *Vaiffette, Hist. de Lang. t. 4, p. 516.... Mém. pour servir à l'Hist. de Bret. t. 1, préf. p. 16.... Heineccius, p. 141*, parceque, comme peu de personnes fa-voient écrire, l'authenticité des actes dépendoit de l'apposition du sceau. Chacun, pour ces sceaux particuliers, suivoit son goût & son caprice. On préféroit pourtant ordinairement les instruments & les symboles de sa profession & de son art.

Les anciennes loix civiles & canoniques, *Instit. l. 2, tit. 10.... Digest. l. 28, tit. 1.... Decret. Greg. l. 5, tit. 22*, autorisent les particuliers à se servir de sceaux étrangers dans le besoin. Nos Rois mêmes n'ont pas refusé, depuis le 10^e siecle jusqu'au 14^e inclusivement, de faire apposer les leurs à des chartes privées, *Acta SS. Bened. t. 7, p. 909.... Annal. Bened. t. 4, p. 600.... Secousse, Ordonn. t. 4, p. 81.* Dans les siecles où les sceaux

étoient essentiels à la validité des actes, lorsqu'on n'avoit point de sceau, on se servoit de celui d'une personne constituée en dignité, ou de ceux des témoins, *De Re Dipl. p. 148.... Cange, Gloss. t. 6, col. 488.... Madox, Formul. Angl. prefat. p. 28.... Hist. géneal. de la Mais. de Fr. p. 73.* Les sceaux ecclésiastiques furent d'une grande ressource pour cela. Les Jurisdic-tions elles-mêmes ne firent nulle difficulté de se servir des sceaux des Abbés, des Monasteres ou des Chapitres, en pareil cas. Le plus souvent ceux qui se servoient de sceaux empruntés, en aversiffoient, *De Re Dipl. p. 148.... Monastic. Angl. t. 2, p. 1013.*

Outre les sceaux particuliers, il y a eu des sceaux communs ordinaires & extraordinaires. On appelle *sceau commun* celui qui servoit à plusieurs personnes. Les sceaux communs ordinaires étoient ceux qu'avoient les Monasteres, les Chapitres, les Universités, enfin les Corps quelconques. Les extraordinaires étoient ceux qui avoient été faits pour quelque assemblée ou quelque commission extraordinaire : tels sont ceux de certains Conciles, celui d'Albert Archevêque de Mayence, & d'un Gardien des Cordeliers, chargés par Léon X de la publication des trop fameuses indulgences; celui de la Ligue, confié par le Duc de Mayenne à la garde de Pierre Despinac, Archevêque de Lyon, &c. &c. *Mém. de Trévoux, Decemb. 1703, p. 2186.... Heineccius, tab. 18.*

XI^e. Sceaux du Clergé séculier & régulier.

On a traité des sceaux des Papes au mot *Bulle*; il est donc inutile d'en parler encore ici.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, les Ecclésiastiques scelloient leurs lettres & leurs actes avec des anneaux ou des cachets : Saint Clément d'Alexandrie, *Pædag. l. 3*, ne laisse aucun doute sur cet article. Au 4^e siècle, cet usage commença à devenir plus commun parmi eux. Au 9^e, les sceaux distingués des anneaux devinrent à la mode : cependant, au 10^e, peu de chartes ecclésiastiques furent scellées; c'est pourtant dans ce siècle que commencent les sceaux pendants. On diroit qu'aux 11^e & 12^e siècles ils n'étoient pas encore communs; car on voit une infinité de chartes ecclésiastiques destituées totalement de sceaux. Pour y suppléer, on avoit recours aux cyrographes; ou on se contentoit de nommer un grand nombre de témoins à la fin des chartes, ou d'y apposer des signatures réelles ou apparentes. Les sceaux suspendus & plaqués étoient pourtant également d'usage alors. Au 13^e siècle & dans les deux suivans, ce fut le contraire : les sceaux tinrent souvent lieu de témoins & de signatures; c'est ce qui les rendit si communs, que tous les ordres de la hiérarchie se crurent en droit d'en avoir. Mais depuis François Premier, l'art d'écrire ayant été plus cultivé, les souscriptions réelles, qui avoient commencé à se renouveler à la fin du 15^e, devinrent plus fréquentes dans le 16^e, & l'usage des sceaux diminua en proportion.

Des Cardinaux.

Les sceaux des Cardinaux approcherent toujours beaucoup de ceux des autres prélats. Ils étoient tantôt ovales, *Heineccius*, p. 150, tantôt ronds, imprimés sur la cire rouge. On y vit
d'abord

D'abord les images des Saints dont ils portoient les titres, ensuite leurs armes ou quelques autres symboles. Outre ces sceaux publics, les Cardinaux en avoient de secrets.

Des Conciles.

Les Conciles ne se servirent de sceaux communs que dans les bas siècles. Chaque Evêque, au 14^e siècle, apposoit son sceau aux actes des Conciles : celui de Château-Gontier, en 1336, en est la preuve, *Labb. Concil. t. 11, p. 1849*. Mais comme cet usage devoit être incommode & périlleux pour les actes, on prit le parti d'avoir un sceau commun. Heineccius n'en a pas reconnu de plus ancien que celui du Concile de Pise : cependant le premier Concile général qui en ait usé est celui de Constance, commencé en 1414, & terminé en 1418.

Des Evêques.

Dans les premiers siècles, les Evêques ne scelloient qu'avec des anneaux dont les empreintes étoient arbitraires, *August. epist. 59.... S. Avit. epist. 78.... Gall. Christ. nov. t. 7, col. 25 & 28.... Annal. Bened. t. 1, p. 456*. Mais, dès le 9^e siècle, quelques-uns eurent des sceaux différents des anneaux, *Flodoard, l. 3, c. 17*. Le Concile de Châlons l'ordonna ainsi en 813. Dès le temps de Charlemagne, le sceau de l'Evêque étoit quelquefois différent, *Ital. sacra, t. 8, col. 46*, de celui de son Eglise; au 11^e siècle, cette distinction se manifeste dans une charte donnée en 1090, *Spicileg. t. 11, p. 304*. Dans le 10^e siècle, les Evêques firent mettre leur propre

image sur leurs sceaux, à l'exemple des Rois; *De Re Dipl. p. 133.... Heineccius, p. 151.* On ne connoît point de sceau d'Evêque, en cire, & avec des empreintes des deux côtés, qui soit plus ancien que celui de S. Dunstan, Evêque de Londres, accordé à l'abbaye de Westminster.

Au 11^e siècle, les Evêques continuerent à faire graver sur leurs sceaux, tantôt les images des patrons de leur église, & tantôt les leurs propres, revêtues d'habits pontificaux, avec leur nom, *Mém. de l'hist. de Bret. t. 1, pl. 5.... Annal. Bened. t. 5, p. 208.... De Re Dipl. p. 133.*

Les sceaux des Evêques devinrent communs sur le déclin du 11^e siècle : au suivant, ils conserverent la forme ronde pendant un temps; mais ils ne tarderent pas à devenir oblongs, ou à prendre la forme d'une ogive pour la plupart. L'un des plus anciens qu'on connoisse de cette dernière espèce est celui de Thibault, Archevêque de Cantorbéry en 1139, *Madox, Formulaire Anglic.*

En France & en Angleterre, depuis le milieu du 12^e siècle, les Evêques, les Abbés, les Prieurs, & les autres Ecclésiastiques dignitaires, sont ordinairement représentés debout avec les marques de leur dignité sur leurs sceaux de cire, qui sont presque toujours de figure ovale ou en ogive; au lieu que les Evêques Allemands sont presque toujours représentés assis. Depuis ce même temps, quelques Evêques continuerent à se servir de sceaux de plomb, *Vaissette, Hist. de Lang. t. 2, p. 514.*

Les sceaux de plusieurs Evêques eurent des contre-scels. Celui que Hugues d'Amiens, Archevêque de Rouen, fit apposer à une charte accor-

scée à Fréhier, Abbé de S. Ouen de Rouen en 1145, est un des plus anciens de cette espece, *De Re Dipl. p. 147.*

Au 13^e siecle, tous les Evêques eurent des sceaux particuliers & authentiques : le Concile de Londres de 1237 l'avoit ainsi ordonné. On vit alors les contre-sceles des Evêques chargés de leurs armes. On écrivoit souvent le nom des Prélats & des Seigneurs au dessus des trous par lesquels passaient les attaches de leurs sceaux pendants.

Les Evêques du 14^e siecle continuerent à sceller avec de grands sceaux portant leurs images. Ce fut principalement en ce siecle qu'on vit en Allemagne les Evêques & les Abbés Princes ou issus de grandes maisons, ajouter à leur effigie l'écu de leurs armes & celui de leur église, le premier à gauche & le second à droite, *Guden. Syllog. 1 dipl. præf. p. 23.* Après le milieu de ce siecle au plus tard, les Evêques de France commencerent à sceller avec des cachets ou petits sceaux, & à distinguer le grand du petit, *Secousse, Ordonn. t. 3, p. 656, 661.... Labbe, Concil. t. 11, p. 2494.* Vers le commencement du 15^e siecle, le petit prit la place du grand; mais on ne peut fixer au juste l'époque où le grand sceau épiscopal cessa d'être en usage, quelques Evêques l'ayant quitté plutôt, & d'autres plus tard.

En général, les Evêques empruntoient les sceaux d'autrui, & prêtoient aussi les leurs assez souvent, *Cange, Gloss. Lat. t. 6, col. 489, 491.... Gall. Christ. nov. t. 6, col. 1043.*

Les Archevêques n'avoient point de sceaux qu'ils n'eussent reçu le *pallium*, *Cange, t. 1,*

col. 1340, & t. 6, col. 491. Les Evêques, seulement élus & non encore consacrés, ont usé jusqu'à la fin du 13^e siècle des mêmes sceaux qu'ils avoient avant leur élection, *Guden. Syllog.* 1, *præf. p.* 22.... *Paradin, Hist. de Lyon*, p. 135.... *Gall. Christ. nov. t.* 8, col. 1620.

Des Eglises Cathédrales.

Les sceaux des églises cathédrales remontent au moins au 9^e siècle, puisque le dix-huitième canon du sixième Concile d'Arles, tenu en 813, & le vingt-septième du Concile de Mayence, tenu la même année, ordonnent que les Prêtres enfermeront le saint chrême sous le sceau de l'église, *Presbiteri sub sigillo custodiant chrisma*. Les sceaux des églises cathédrales représentent pour l'ordinaire leurs SS. Patrons ou leurs SS. Evêques les plus illustres, *Echard, de Scriptor. Ordin. Prædic.* t. 1, p. 85. Souvent ils sont historiques & rappellent quelques faits, *Paradin, Hist. de Lyon*, p. 135. Les édifices des églises y sont quelquefois aussi représentés, *Cange, Dissert. de Imperat. C. P. numis.* p. 20.

Des Doyens, Prévôts & Officiaux.

A l'exception du sceau de Hervé de Montmorenci, Doyen de Paris en 1189, sur lequel il n'y avoit que le monogramme de son nom, on ne connoît point de sceaux authentiques propres aux Doyens & Prévôts de cathédrales, jusqu'à ce que les exemptions des Chanoines en aient fait un corps séparé du chef, *De Re Dipl.* p. 147. Il n'en est pas de même des Officiaux : ils en eurent d'authentiques au moins dès le 14^e siècle ; ils repré-

presentoient communément le buste de l'Evêque diocésain.

Des autres Ecclésiastiques.

Les sceaux des églises collégiales portèrent tantôt les images de leurs Doyens, tantôt celles des Saints titulaires, & enfin des armoiries.

Une charte scellée du sceau d'un Curé avant l'an 1200 seroit suspecte; car les Curés ou prêtres chargés du gouvernement spirituel des paroisses ne paroissent pas avoir eu de sceaux propres avant le 13^e siècle, *Mém. pour l'Hist. de Bret. t. 1, préf. p. 16.* Perard, *Recueil de pieces pour l'Hist. de Bourg. p. 472* : encore fallut-il alors qu'ils eussent le consentement des Seigneurs ou Patrons des lieux pour s'en servir. Le sixieme canon du Concile de Coignac, tenu en 1238, qui porte en titre, *ut quilibet Sacerdos habeat suum sigillum*, prouve la premiere partie de la proposition, d'autant que l'on voit par le canon, qu'il s'agit des Curés qui doivent avoir un sceau paroissial; & une décrétale du Pape Honorius III au sujet d'une plainte de l'Abbesse de Jouare contre les Curés de sa nomination démontre la seconde. Les sceaux des Curés (nom qui ne devient commun dans les actes & sur les sceaux qu'aux 14^e & 15^e siècles), ainsi que des simples Prêtres, les représentoient souvent en habits sacerdotaux. Un sceau d'un simple Prêtre ne valoit qu'un témoin au 13^e siècle, *Beaumanoir* : mais deux Prêtres apposant chacun leur sceau en présence du testateur, validoient un testament.

En 1228, un simple Clerc n'avoit pas de sceau, *Cartular. S. Genoyef. p. 215*. A la fin du 13^e & au suivant, les sceaux des Clercs devinrent com-

muns. Ceux qui nous restent sont pour la plupart emblématiques.

Des Abbés.

On ne trouve guere de sceaux d'Abbés, qu'après les commencements du 11^e siecle. Encore rares dans ce temps, ils devinrent communs au 12^e, quoique plusieurs n'en eussent point encore, *Gall. Christ. nov. t. 4, p. 272*. Les sceaux des Abbés porteroient ordinairement les noms & les images des SS. Patrons de leurs monasteres : quelques-uns pourtant s'y firent représenter eux-mêmes. L'abbaye de *Corbie*, si ancienne & si célèbre, n'eut des sceaux authentiques que vers le milieu du 12^e siecle. Nicolas de Mareuil est le premier Abbé qui en ait fait faire un ; avant lui on se servoit de cyrographes, *Annal. Bened. t. 6, p. 457*. Les Abbés & les Prieurs du 13^e siecle & des suivans suivirent, pour les empreintes de leurs sceaux, l'usage du 12^e. Ils furent presque toujours en ovale ou en ogive ; au lieu que ceux des monasteres continuerent d'être ronds, représentant les patrons du lieu. Quand les Abbés sont représentés sur leurs sceaux, ils y sont presque toujours debout, en habits sacerdotaux, la tête nue, tenant de la gauche un livre sur la poitrine, & de la droite une crosse tournée en dehors : plusieurs pourtant portent la mitre, & sont assis.

Des Communautés.

Les sceaux des Abbés furent d'abord communs avec leurs communautés ; ensuite les uns & les autres en eurent de propres : cela n'arriva qu'au 12^e siecle, *Masures de l'isle Barbe, p. 186...*, *Annal. Bened. t. 6, p. 457*.

Des Moines.

Les Moines pourvus d'offices dans leurs communautés eurent des sceaux authentiques dès le 13^e siècle : tel est celui de l'Official de Corbie en 1285, *De Re Dipl.* p. 134, & celui du Pitancier ou Dépensier de l'abbaye de S. Germain des Prés au 14^e siècle. Les offices claustraux & les prieurés érigés en titre donnerent également droit de sceau : mais les simples Moines, quoique de famille noble, ne paroissent pas en avoir eu avant la fin du 13^e siècle. On en voit un du 14^e dans le cabinet de S. Germain des Prés.

Des Abbesses.

Les sceaux des Abbesses ne sont point antérieurs au 12^e siècle. On y voit leurs images ou celles des patrons de leurs églises : elles y sont tantôt debout, tantôt assises. Leurs sceaux furent distingués de ceux de leurs Chapitres au 13^e siècle. Le sceau de Gerburge, Abbessse de Quedlimbourg, est un des plus anciens sceaux d'Abbesse que l'on connoisse, *Biblioth. German.* t. 5, p. 157.

Des Ordres religieux militaires.

Les Ordres des Chevaliers religieux ont eu des sceaux dès leur origine. Le plus ancien qu'on connoisse est celui des Templiers, pendant à un acte de l'an 1190, publié par Perard, *Recueil de pieces pour la Bourg.* p. 263. On y voit deux cavaliers montés sur un seul cheval, expression de la pauvreté de cet Ordre institué en 1118.

Le sceau des Chevaliers de S. Jean de Jérusalem, actuellement de Malthe, étoit commun au

Grand Maître & à son couvent, & exprimoit la charité de cet Ordre envers les pauvres malades. Le Pape Innocent II ordonna, l'an 1130, que l'étendard des Chevaliers fût une croix blanche, pleine, en champ de gueules : telles sont encore les armes de la Religion de Malthe.

Heineccius, *tab.* 15, a publié quelques sceaux de l'Ordre Teutonique : ils représentent l'enfant Jésus dans différentes circonstances de ses premières années.

Des Religieux ecclésiastiques.

Les Religieux institués dans les bas siècles doivent être distingués des Moines : le vulgaire ignorant les confond aujourd'hui. L'Ordre de S. Dominique a eu des sceaux dès son origine : celui de ce Saint même les représente dans l'habit de son Ordre, sur un sceau en ogive, avec son nom, dans la plus grande simplicité, *Echard, de Script. Ordin. Prædic. t.* 1, *p.* 85. Chaque Supérieur de cet Ordre en eut un particulier à la fin du 13^e siècle. Il paroît même qu'avant ce temps les simples Religieux s'étoient mis en possession d'user de sceaux aux armes de leur famille, *ibid.* *p.* 531.

Avant la fin du 13^e siècle, les Freres Mineurs, Docteurs ou Bacheliers, eurent chacun leur sceau particulier, *Fleuri, Hist. Ecclés. t.* 18, *p.* 390. Les sceaux des Supérieurs généraux de cet Ordre représentoient, en 1480, S. François portant les stigmates, *Heineccius, part.* 1, *p.* 158.

§. VIII.

Maniere d'apposer les sceaux , & usages qui s'y observoient.

Tous les sceaux dont on a parlé jusqu'à présent , sont appliqués ou pendants aux anciens actes : on ne parle que des sceaux de cire ; car ceux de métal furent toujours suspendus.

En placard.

Sous les Rois Mérovingiens , Carlovingiens , & les premiers Capétiens , les sceaux en placard furent d'usage. Louis le Gros est le dernier de nos Rois dont les diplomes soient munis de sceaux plaqués , *De Re Dipl. p. 150.* Tous les Empereurs d'Allemagne , jusqu'à Frédéric I , ont suivi cette ancienne mode , *Chron. Godwic. p. 361.* Il n'y a que les premiers Rois d'Angleterre qui s'y soient soumis. Tous les Comtes de Flandres , jusqu'à Baudouin , surnommé *Securis* , y ont été fideles , *Vredius , p. 9.* Les chartes des Evêques & des Abbés offrent des sceaux en placard jusqu'au déclin du 12^e siècle. Dom Mabillon déclare n'avoir plus vu de sceaux de cette espece depuis l'an 1164 ; c'est sans doute en France : car Gudenus , *Syllog. 1 , præf. p. 18* , assure que cet usage dura en Allemagne jusqu'en 1190.

Sous nos Rois , ces sceaux en placard n'étoient imprimés que d'un côté ; quoique , comme on l'a vu , ceux des Princes Lombards aient reçu une double empreinte.

Pour appliquer les sceaux , on faisoit d'abord une incision au parchemin du diplôme qu'on

vouloit sceller. Cette incision étoit tantôt en étoile, tantôt en croix ordinaire, tantôt en croix de S. André, tantôt en double croix, &c. on replioit les angles de ces incisions, & on y introduisoit par le vuide de la cire, dont, pour l'ordinaire, la majeure partie demeuroit en dedans, & la plus petite en dehors. On imprimoit le sceau seulement sur la cire du dedans, lorsqu'il n'y avoit point de contre-scel; car alors on appliquoit l'anneau également en dehors. Ces doubles sceaux furent inventés pour obvier aux artifices des imposteurs, qui, en échauffant la cire du dehors d'un sceau, le transportoient sur une fausse piece, sans endommager l'empreinte du dedans, *Chron. Godwic. p. 103 ... De Re. Dipl. p. 152.*

Place des sceaux plaqués.

Sous les Rois de France de la premiere race, les sceaux étoient ordinairement placés un peu au dessus des derniers mots de la date à la droite de la charte où l'écriture finit. Sous la seconde race, la plupart sont posés de même après le nom du Chancelier ou du Notaire. On en trouve pourtant quelques uns placés à la gauche, *ibid. p. 138.* Sous la troisieme race, ils sont placés à la droite, tantôt au dessus, tantôt au dessous de la date jusqu'au regne de Louis le Gros; car quelques sceaux de ce Roi sont à gauche, ou au milieu, *ibid.* Les Princes & les Prélats plaçoient ordinairement leurs sceaux au côté droit, & rarement au côté gauche, *Heineccius, 170.*

Indice tiré des sceaux plaqués.

Les marques que les sceaux rompus par le

laps de temps ont laissées sur le parchemin, peuvent servir à discerner le siècle des chartes. Si la marque est ronde, & d'un pouce & demi ou environ de diamètre, c'est une preuve que la pièce a été scellée d'un anneau Mérovingien. Si elle est ovale, & plus grande, c'est un sceau Carolin ; les plus amples sont ordinairement Capétiens.

Sceaux pendants.

La mode de suspendre les sceaux aux chartes, à l'exemple des Papes, qui, dès le 6^e ou 7^e siècle, suspendoient ainsi leurs bulles de plomb, n'a pas commencé en France & en Angleterre avant le milieu du 10^e siècle. Le sceau pendant de Roricon, Evêque de Laon, de 961, est le premier qu'on connoisse pour la France, ainsi que pour l'Angleterre celui de S. Dunstan, contemporain, pendant par des lacs de soie à une charte conservée dans les archives de l'Abbaye de Westminster, *De Re Dipl.* p. 451 *Hickes, Dissert. Epist.* p. 82. Au 11^e siècle, ils devinrent plus communs, sur-tout pour les Ecclésiastiques.

Quant aux sceaux pendants des Princes Souverains, celui de Richard II, Duc de Normandie, de l'an 1015, est un des plus anciens qu'on connoisse. Edouard III, dit le Confesseur, qui monta sur le trône en 1042, est le premier des Rois d'Angleterre qui s'en soit servi : en Ecosse, ce fut Duncan, qui regna l'an 1094 ; tous ses successeurs l'imiterent en cela. On a des indices que cet usage fut pratiqué en France par le Roi Robert vers les commencements du 11^e siècle, *Nouv. Traité de Dipl.* t. 4, p. 400. Frédéric I, élu à Francfort l'an 1152, est le premier des Em-

pereurs d'Allemagne qui ait suspendu le sceau de cire à ses diplomes, *Chron. Godwc. p. 361*. Les Rois d'Espagne n'ont également commencé qu'après le milieu du 12^e siècle. Baudouin, qui commença à regner en 1112, est le premier Comte de Flandre qui ait adopté cette mode.

Règle générale, depuis Louis le Gros, un sceau de nos Rois, plaqué & non pendant, ne devoit pas être admis; non plus qu'un sceau en placard d'un Evêque ou d'un Prélat après le 12^e siècle. Si un sceau se trouve pendant lorsqu'il devoit être plaqué, ou plaqué lorsqu'il devoit être pendant, on peut assurer que ce sceau est controuvé. Les sceaux pendants, pour la plupart, ne portèrent d'abord des empreintes que d'un côté, *De Re Dipl. p. 151*, & ensuite des deux. Les mêmes personnes employèrent quelquefois, tantôt les sceaux pendants, tantôt les sceaux plaqués, *ibid. p. 150*. La place ordinaire des sceaux pendants est le bas de la charte. On en trouve quelquefois d'attachés en haut, mais rarement, *ibid. p. 640 seconde édit.* Il n'est pas rare de rencontrer d'anciens actes scellés par les côtés, *Baluze, Hist d'Auvergne, t. 1, p. 282*. Lorsque plusieurs sceaux pendants étoient apposés à un même acte, on donnoit la place d'honneur, c'est-à-dire la droite, s'il n'y en avoit que deux, ou le milieu, s'il y en avoit trois, au plus digne, *De Re Dipl. p. 152*.

Attaches des sceaux.

Quant aux attaches des sceaux pendants, elles étoient de parchemin, de soie, de fil, de ruban, de laine, de cuir, de paille, de corde, ou d'une partie de la charte scellée. Les mêmes per-

bonnes ont varié la-dessus. Les lemnisques de parchemin & de cuir ont commencé dès les premiers temps. Les attaches de soie ne sont pas moins anciennes. Les couleurs, soit mêlées, soit uniques, furent arbitraires. Ce n'est guere que vers le milieu du 13^e siecle, & dans les suivans, qu'on s'avisa en France de découper une lemnisque ou courroie de la charte pour y attacher les sceaux : on en découpoit autant qu'il y avoit de sceaux à apposer, *Vaissette, Preuves de l'Hist. de Lang. t. 3, col. 607*. Les sceaux, tant pendants qu'appliqués, sont quelquefois mis de travers ou renversés, *De Re Dipl. p. 151*, ce qui ne déprime pas pour cela l'authenticité des chartes; quoiqu'on se soit cru en droit de suspecter un acte, *ob sigillum ex transversopositum, Innocent III, l. 13, Epist. 54; & l. 14, Epist. 87*.

Pour assurer la foi des actes, les Anciens inféroient quelquefois, dans la cire du sceau, du poil de leur barbe : une charte de l'an 1121 l'annonce ainsi : *Quod ut ratum perseveret . . . presenti scripto sigilli mei robur apposui cum tribus pilis barbæ meæ. Apud Stephanotium, t. 16, Frag. Hist. p. 337*. Ils faisoient encore d'autres marques, ou avec leurs dents, ou avec le ponce, *Hickes, Thesaur. Ling. Septent. p. 9 . . . Heinecius, p. 172*.

Les sceaux ont toujours été apposés avec des solemnités plus ou moins grandes. Autrefois les diplomes royaux n'étoient scellés que dans les cours plénieres, qui n'ont fini que sous Charles VII, ou au moins dans l'assemblée des grands Officiers de la Couronne. Tous nos Monarques ont encore quelquefois tenu le sceau par eux-mêmes, depuis l'érection de la dignité de Garde

des Sceaux en titre d'office, le 6 Février 1573 ; jusques-là cette charge n'avoit été possédée que par commission , *Duchesne, Hist. des Chancell. p. 640.*

Les chartes particulieres étoient souvent scellées dans des assemblées publiques, en présence des Ecclésiastiques, des Gentilshommes, & des gens de justice de la contrée, *Madox, Formul Angl. p. 26.* Pour attendre ces assemblées, ou des occasions, on différoit quelquefois d'apposer les sceaux après que les chartes avoient été dressées. Ces intervalles, entre l'apposition des sceaux & la confection des actes, peuvent servir à donner du poids à ceux qui en sont destitués, *De Re Dipl. p. 149* : car quelquefois, faute d'occasion, ils sont restés sans sceaux. D'ailleurs, les lettres royaux n'ont presque jamais été scellées le jour même qu'elles ont été passées, à cause des différens examens qu'elles doivent subir suivant les ordonnances, *Secousse, Ordonn. t. 3, Pref. p. 5.* Les chartes & les lettres royaux scellées deux fois, ne sont point rares.

Multiplicité des sceaux & du même sceau sur un acte.

On a déjà vu que dans le 13^e siècle, & les suivans, le nombre des sceaux pendants aux actes répondoit ordinairement au nombre des témoins, *Hist. de Lang. t. 3, Preuves, col. 310, 547 Martene, Voyag. Litter. part. 1, p. 227.* La plainte des Bohémiens au Concile de Constance en 1415, étoit munie de 350 sceaux, *Heineccius, p. 10* ; mais ce qu'il faut observer, c'est que, quand quelques témoins n'avoient pas de sceaux, ils empruntoient ceux des autres témoins, & les apposoient de nouveau en leur propre nom : en sorte que le même sceau se trouve

deux fois, & plus, apposé au même acte, *Hist. d'Auverg. t. 2, p. 291, 536.*

§. I X.

Sceaux essentiels aux actes : sceaux perdus.

L'usage de signer & de sceller en même temps les actes, est, sans contredit, le plus ancien, *Greg. Turon. de Glor. Matyr. l. 1, c. 31* ; il fut même prescrit par les loix, *Cod. Theod. l. 21, c. de Testam.* Mais la barbarie des temps postérieurs les fit oublier. Une multitude de chartes des 8^e, 9^e, 10^e, 11^e & 12^e siècles n'offrent aucun indice de sceaux. Le Notaire écrivoit tous les noms des témoins ; & une croix apposée par chacun d'eux au devant de leur nom, suffisoit à la simplicité de ces siècles.

Excepté quelques grands Feudataires, tels que les Comtes de Flandres, les Ducs de Normandie, &c. & quelques Seigneurs & Evêques particuliers en très petit nombre, on peut assurer que ce n'est que depuis environ l'an 1150 que l'usage de sceller devint commun parmi les Prélats & les Nobles. On croit donc pouvoir assurer que la nécessité du sceau, pour rendre un acte valide, ne remonte pas plus haut, & conséquemment que le défaut de sceaux dans les chartes antérieures, même non souscrites, ne suffit pas pour infirmer leur autorité. Celles-ci n'en furent pas moins reçues en Justice jusqu'au milieu du 14^e siècle, & l'usage des Parlements & de l'Echiquier de Normandie les autorisa, *Monast. Anglic. t. 2, pag. 995 . . . Hist. de Lang. t. 4, Preuves, col. 186.* Les Rois ont souvent autorisé ces anciens actes dépourvus de sceaux, &

même endommagés , *Secousse* , *Ordonn. t. 5* , p. 316 , parceque le caractère antique dont ils sont écrits , & les noms des témoins illustres qu'on y trouve , suffisoient pour en assurer la vérité ; mais en 1387 , *Froissard* , l. 3 , p. 289 , nous dit que pour faire foi , il falloit qu'une copie fût scellée & approuvée.

Dans les temps mêmes qu'on ne scelloit point la plupart des chartes , l'autorité des sceaux étoit si grande , qu'ils suffisoient pour confirmer les donations. Ainsi l'on se contentoit d'apposer le sceau du confirmateur au titre primordial ; au lieu de faire une nouvelle charte de confirmation , *Eccard* , *Comment. de Rebus Franc. Orient. t. 2* , p. 734 *Annal. Bened. t. 5* , p. 477 *Madox* , *Form. Angl. Préf. p. 26*. Ils ont également tenu lieu de signatures , *De Re Dipl. p. 165* . . . *Annal. Bened. t. 5* , p. 229 . . . *Hickes* , *Dissert. Epist. p. 74* . . . *Hist. de Lang. t. 3* , p. 533 : & dans le courant du 11^e siècle , cet usage s'accrédita ; il persévéra jusques dans le 14^e en Irlande , *Varai* , *Antiq. Hiber. p. 81* , en Ecosse , en Angleterre ; jusqu'après le 16^e en Allemagne & en Suisse , *Pasquier* , *Recherch. l. 4* , c. 13 , p. 348 ; & jusqu'à François I seulement en France. Les sceaux ont pareillement tenu lieu , parmi nous , de témoins , *De Re Dipl. p. 632* . . . *Baluze* , *Hist. d'Auverg. Preuves* , l. 2 , p. 360 , comme il est évident par la formule *Teste sigillo* , employée dans plusieurs actes anciens. Enfin , depuis le 12^e siècle jusqu'au 16^e , la validité des actes , chartes , ou testaments , a presque toujours dépendu des seuls sceaux ; au lieu que depuis le 8^e jusqu'après le milieu du 12^e , le sceau ne fut point essentiel à la validité des actes.

On

On a vu que les sceaux ne furent pas d'abord fixes & invariables. Les Princes avoient communément plusieurs types, & pour les sceaux de métal, & pour ceux de cire. Les petits sceaux, soit contre-scels ou cachets, varièrent également entre les mains des Princes, des Seigneurs & des Prélats. Dans les premiers temps, les chartes n'énonçoient pas ce changement du sceau : mais au 12^e siècle, elles commencerent à le marquer, afin que la différence des premiers sceaux avec les derniers ne donnât pas lieu à des chicanes, *Mém. pour l'Hist. de Bret. t. 1, col. 97*. Ainsi Baudouin, Comte de Flandres, devenu Empereur de C. P., révoqua son ancien sceau, *Martene, Anecd. t. 1, p. 793*, & déclara nulles toutes lettres qui en seroient à l'avenir scellées. Au 13^e siècle, on prenoit beaucoup de précautions pour attester le changement ou renouvellement des sceaux ; *Thesaur. Anecd. t. 1, col. 972 . . . De Re Dipl. Suppl. p. 101*. Mais au 14^e siècle, quoique les Seigneurs changeassent souvent les armoiries de leurs sceaux, il est rare qu'ils avertissent de ce changement dans les actes. On répète ici que la variation du sceau d'une même personne ne porte & ne doit porter aucun préjudice aux chartes.

Malgré toute l'attention que l'on avoit de conserver soigneusement le type de son sceau, il arrivoit quelquefois qu'on venoit à le perdre. Dans ce cas, on employoit plusieurs moyens pour empêcher que des mains étrangères n'en usassent à de fausses pieces. 1^o. L'on publioit la perte du sceau, & l'on avertissoit de ne pas ajouter foi aux lettres qui en seroient scellées depuis qu'il étoit

perdu, *Heineccius*, p. 14. 2°. On révoquoit à la Chancellerie, ou par déclaration en justice & publique, le sceau perdu, *De Re Dipl.* p. 620. 3°. L'on affichoit par acte public la teneur du type ancien, & l'on avertissoit du changement qu'on vouloit faire dans le nouveau, *Div. Bernard. Epist.* 284.

Pour plus grande sureté, l'on brisoit les sceaux des Princes & des Prélats après leur mort, afin qu'on n'expédiât point en leur nom des lettres supposées. Cet usage s'observoit constamment aux funérailles des Papes, *Licetus, de Annul. Antiq.* p. 248. C'étoit aussi l'ancienne coutume de mettre les sceaux & les anneaux des défunts, avec leur corps, dans le sépulcre, *ibid.* p. 243. Elle passa des Romains aux François, comme on peut l'inférer du cachet de Childéric I, trouvé dans son tombeau en 1653.

Ce qu'on vient de dire de la perte du sceau ne regarde que le type. Pour ce qui est de l'empreinte du sceau attaché aux actes, depuis qu'on cessa de signer, il devint si nécessaire, que dès l'instant où il étoit, soit détaché, soit cassé, la charte ne passoit plus pour authentique. Cette ancienne maxime de l'ordre judiciaire eut lieu, à l'égard des actes récents, dans les siècles où les sceaux étoient indispensables ; mais elle n'a nulle application aux pièces antiques, dont les sceaux ont été anéantis par le laps des temps : & les sceaux perdus, brisés & détruits en tout ou en partie par vétusté ou autrement, ne font point pour cela perdre aux chartes leur autorité. Les indices & les vestiges de l'apposition du sceau suppléent à la réalité ; & joints d'ailleurs aux ca-

factères intrinseques & extrinseques de vérité, ils mettent les chartes à couvert de la critique dans les Tribunaux.

Bien plus, on doit être fort réservé sur la critique d'une piece assez récente, dépourvue de sceau; car on a des exemples sans nombre que les Rois eux-mêmes en ont confirmé de cette dernière espece, *Annal. Bened. t. 4, p. 284 . . . Hist. de S. Louis, p. 14 . . . Secousse, Ordonn. t. 3, p. 596, t. 4, p. 18, 149, 483; t. 5, p. 591*. La connoissance de la fragilité des sceaux a quelquefois porté les Princes à énoncer dans leurs pieces, qu'elles auroient toujours force, quand même le sceau viendrait à se perdre, *ibid. t. 1. p. 722*. La vérité d'une piece ancienne ne dépend donc pas de la conservation de son sceau. Voyez ANNONCE DU SCEAU, CONTRE-SCÉL, BULLE, ARMOIRIES.

SECRÉTAIRE. Dans les 5^e & 6^e siècles, les Secrétaires des Souverains étoient ce que furent dans la suite les grands Chanceliers. Mais la charge de *Secrétaire d'Etat* a remplacé en France une bonne partie des offices que remplissoient les Comtes du Palais. L'origine des Secrétaires d'Etat ne remonte pas au delà de l'an 1309, temps auquel Philippe le Bel institua alors des Secrétaires d'Etat sous le nom de *Clercs du Secret*. En 1343, ils avoient le titre de *Secrétaires des Finances*.

Selon une ordonnance de 1413, ils furent obligés de passer par l'office de Notaires, ce qui étoit alors la même chose que nos Secrétaires du Roi d'aujourd'hui. Ce fut Florimond de Robertet, qui, sous Charles VIII, vers 1497, commença à donner à la charge de Secrétaire d'Etat,

tout l'éclat & toute la dignité dont nous la voyons encore aujourd'hui décorée. Les Secrétaires de Finances réels n'ont pris le titre de Secrétaires d'Etat, qu'au traité de Cateau-Cambresis en 1559. M. de l'Aubespine est le premier qui ait fait ce changement. Ce fut sous Henri II, vers 1553, que les Secrétaires d'Etat commencerent à prêter serment entre les mains du Roi; auparavant ils le prêtoient seulement entre les mains du Chancelier. Ils n'ont commencé à signer pour le Roi que depuis Charles IX, qui l'ordonna ainsi à M. de Villeroy.

La charge de Secrétaire du Cabinet, n'est connue que depuis le regne de Henri III. Ce fut M. Benoîse, qui, en 1585, l'exerça le premier sous ce Prince.

SEIGNEUR. Le titre de *Dominus*, *Seigneur*, que Caligula s'étoit attribué le premier en 87, fut donné de temps en temps dans le 3^e siècle aux Empereurs. Dans la suite, ce titre & celui de Dom, *Domnus*, qui étoit alors à peu près la même chose, étoit un titre royal sous la première, & encore plus sous la seconde race. Dès le 5^e siècle, on le donnoit, non seulement aux hommes & aux femmes illustres, mais encore aux Saints & aux Saintes, *Baron. t. 5, ad an. 416*. De là ces expressions de nos Peres : *Domnus Dionysius*, *Domna Anna*, ou *Monseigneur S. Denys*, *Madame Sainte Anne*. Elles passerent en style, & furent données de suite aux Princes, aux Papes aux Evêques, aux Abbés & aux Moines.

SEING. Le seing n'a pas toujours été confondu avec la signature ou souscription. Par le premier, on entendoit un signe quelconque, *signum*, comme une croix, un monogramme, ou autre que

l'on annonçoit dans les actes ; & la signature ou souscription étoit le nom propre du témoin ou du signataire. Dès le 7^e siècle , l'un & l'autre furent souvent confondus : c'est pourquoi on renvoie tout ce qu'on en peut dire au mot SOUSCRIPTION.

SÉNÉCHAL. La dignité de Grand Sénéchal , fut attachée héréditairement à la maison des Comtes d'Anjou , dans la personne de Geofroy I , Grifegonnelle en 979 : mais ces Princes n'en exercèrent point les fonctions. Ceux qui remplirent les devoirs de cette charge la tenoient d'eux en fief. Elle étoit tombée à cause de l'affoiblissement de l'autorité royale : mais Louis le Gros la rétablit dans la même maison en 1117. Cette charge s'éteignit dans la personne de Thibaud VI , Comte de Blois , mort en 1191 , *Desormeaux , Hist. de la Maison de Montmor. t. 1 , p. 167.* On ne doit donc voir , que pendant deux siècles , la qualification de Grand Sénéchal , dans les actes : ces époques si connues & si bien établies , impriment de droit le caractère de faux à tous les titres qui s'en éloignent.

Le Sénéchal de Normandie étoit un Officier supérieur créé par Raoul I , Duc de Normandie , pour juger les affaires par *interim*. Son pouvoir étoit à peu près calqué sur celui des Envoyés de nos Rois , appelés *Missi Dominici* , du temps des Comtes. Il revisoit les causes que les Comtes avoient jugées , & jugeoit lui-même par provision , en attendant la tenue de l'Echiquier , *Journ. de Verdun , Mars 1767.*

La charge de Grand Sénéchal de l'Empire ne fut attachée à la maison des Comtes Palatins que depuis la fameuse Diète de Mayence en 1184 ,

dans laquelle les grands Officiers servirent, & depuis laquelle ils perpétuerent ces charges dans leur famille. En 1622, l'Electeur Palatin ayant été mis au ban de l'Empire, le Duc de Baviere s'empara de son électorat; & lors même de la paix, il en conserva le titre, ainsi que celui de Grand Sénéchal, qu'il attacha à sa maison; & l'on donna en dédommagement au Palatin le titre de Grand Thrésorier de l'Empire, *Abbr. Chronolog. de l'Hist. d'Allem.*

SERMENT. L'usage d'interposer la religion du serment dans tous les actes est très ancien; il se pratiquoit dès le premier siecle, avec quelques changements relatifs aux mœurs, aux temps & à la religion. Les Païens en général, & les Chrétiens, seulement depuis la conversion des Césars, jurèrent par la vie & le salut des Empereurs, jusqu'à la défense expresse qui en fut faite par Charlemagne, *Leg. Longobard. l. 3, tit. 24.* Les formules de Marculfe nous apprennent qu'on faisoit jurer sur les reliques des Saints. Les croix marquées dans les actes, & un fétu tenu dans la main, & jetté à terre, étoient des symboles qui équivaloient à des serments.

Les serments entre les différents Seigneurs, se multiplièrent dans les 11^e & 12^e siecles, comme il paroît par les actes de ces temps-là. Ces siecles, & les suivans, ajouterent de nouveaux serments aux anciens: il y en eut de singuliers. En 1229, les Capitouls de Toulouse firent serment, *sur l'ame de la ville*, d'observer les articles convenus entre Louis IX & Raymond VII. En justice, un accusé n'étoit justifié qu'autant que six autres personnes attestoient par serment son innocence. Enfin, les serments sur

les Evangiles furent si fréquents , & la source de tant de parjures , que le Concile de Bourdeaux de l'an 1255 , *Labbe Conc. t. 11 , part. 1 , p. 740* , fut obligé de les interdire dans certains temps , c'est-à-dire depuis la Septuagésime jusqu'après l'octave de Pâques ; depuis l'Avent jusqu'à l'octave de l'Epiphanie , & les jours de jeunes & des Rogations.

Depuis le 12^e siècle , la plupart des Empereurs & des Rois avoient usage de ne pas jurer en personne , mais de faire jurer en leur nom par d'autres.

Serment de fidélité.

Par le serment de fidélité , on s'engage à reconnoître pour supérieur ou souverain celui à qui on le prête. Les Evêques ne prêtèrent point à nos Souverains le serment de fidélité avant le 9^e siècle : mais comme alors les grands biens qu'ils tenoient de la générosité des Rois , leur donnoient beaucoup d'influence dans le gouvernement ; les Rois les obligerent au serment , malgré leur résistance , *Mém. de l'Académ. des Inscript. t. 4 , p. 409 , Amsterd. . . . Concile de Pontion de l'an 876.*

Les Abbés ne témoignèrent pas moins de répugnance aux Evêques , qui exigèrent d'eux des serments de fidélité. Les motifs de leur refus étoient l'inutilité du serment , puisqu'ils rendoient l'obéissance canonique ; l'observation des conseils évangéliques , auxquels ne sont point tenus les séculiers : la défense expresse de leur règle , *Reg. S. Bened. c. 4* ; les Canons , *Labbe , Concil. t. 7 , col. 1275 . . . Fleuri , Hist. Eccl. t. 64 , p. 591* ; les ordonnances de nos Rois ;

Chron. Cassin. l. 4, c. 9 ; & le sentiment des Saints , *Anselm. l. 2, Epist. 52*. Les motifs des Prélats étoient de mettre des bornes aux privilèges & exemptions que les Abbés obtenoient.

Les serments de fidélité , très ordinaires aux 11^e & 12^e siècles , *Thomassin, Ancienne & nouvelle Discipl. t. 3, l. 2, c. 52*, s'exigeoient, selon l'ordre hiérarchique, depuis le Pape, qui l'exigeoit des Primats, jusqu'aux Curés, qui l'exigeoient des Vicaires. C'étoit un vrai vasselage, comme on le voit par le Concile Romain de 1079, où le Pape Grégoire VII fut le premier, *ibid t. 3, p. 212*, qui exigea du Patriarche d'Aquilée le serment de vassal. Ces serments ont continué d'être en usage jusqu'à notre temps, *L'Abbé le Beuf, Hist. d'Auxerre, t. 1, p. 677*.

SERVITEUR. Le titre de serviteur, que l'on prend assez communément vis-à-vis de son supérieur & son égal, est très ancien. Il est probable que les Romains le prenoient, non pas dans leurs lettres, puisqu'il ne nous en reste aucun vestige, & que leur formule finale étoit des plus simples, & en forme de souhait, mais peut-être dans la conversation. S. Paul, qui, dans ses lettres, s'intitule, *Servus Jesu Christi, Serviteur de Jésus-Christ*, faisoit sans doute allusion à cette manière de parler, qu'il relevoit, en lui donnant un objet bien supérieur, & en marquant par ces termes qu'il ne reconnoissoit d'autre maître, à qui il dût obéir de préférence à tout autre, que Dieu seul.

Une preuve que ce titre d'humilité est très ancien, c'est l'antiquité de celui de *Serviteur des Serviteurs*. On étoit dans l'usage de se dire *serviteurs* les uns des autres, ou *serviteurs de Dieu* ;

mais quelqu'un crut devoir augmenter cette idée, en se disant, *serviteur des serviteurs mêmes, l'esclave des esclaves*. S. Augustin semble être le premier qui se soit ainsi qualifié : & ce titre, que la ferveur des premiers siècles fit trouver très beau, ne tarda pas à être pris par ce qu'il y avoit de plus éminent dans l'Eglise. S. Grégoire est le premier Pape qui se soit approprié l'humble formule, *Servus Servorum Dei* : Pasquier, *Recherch.* l. 3, c. 3, p. 147, l'attribue au Pape Damase : mais la lettre qui l'autorise est supposée. Elle devint de style dans les bulles des successeurs de ce S. Pape. Dans le 7^e siècle & les suivans, toute fréquente qu'elle étoit, relativement aux bulles, elle ne fut point générale sans exception. Il est encore bien des lettres & des décrétales des Papes du moyen âge, mais non pas des temps postérieurs, où elle ne paroît pas. Au 8^e cependant, elle devint un peu plus commune. Au 9^e elle souffre encore moins d'exceptions. Au 10^e elle devint presque d'un usage constant. Après les premières années du 11^e, elle est quasi uniforme : enfin, après le milieu du 15^e siècle, elle devint fixe pour les bulles, & servit à les distinguer des brefs & des *motus proprii*.

Pour résumer, l'on peut dire que les bulles ou lettres apostoliques des six premiers siècles, dans lesquelles un prédécesseur de S. Grégoire se diroit, *Serviteur des Serviteurs de Dieu*, paroîtroient pour le moins suspectes. Il ne s'ensuit pourtant pas que, depuis cette époque jusqu'au 12^e siècle, l'omission de ce titre pût être un moyen légitime de suspicion ; puisque les Papes ne furent pas absolument constants à suivre cette formule. Il n'en est pas de même aux 12^e & 13^e ;

pour que cette omission ne rende pas la bulle suspecte, il faut qu'elle soit remplacée par le titre de Pape, avec le nombre qui le distingue de ses prédécesseurs de même nom. Car depuis Grégoire VII, le titre *Episcopus Servus Servorum Dei* fut d'un usage très ordinaire, quoique jamais général. On le suivit davantage après la fixation des formules distinctives des brefs & des bulles, & qui est postérieure au milieu du 15^e siècle.

Cet humble intitulé : *Servus Servorum Christi* ne fut jamais revendiqué par les Papes d'une manière exclusive. Dès le 5^e siècle, il se trouve dans plusieurs monuments ecclésiastiques ; & dans le 10^e, il étoit la qualification des Abbés & des Moines. Dans le 7^e, les Evêques qui écrivoient au Roi, ajoutèrent à leurs titres d'humilité celui de *fideles sujets*, *servi fideles*, *subjecti fideles*, expression dont on ne trouve point d'exemple avant ce siècle, *Canis. Antiq. Lect. vol. 1, p. 637*. Le titre que l'on prenoit aussi en ce siècle vis-à-vis d'un égal, & que l'on rendoit par *servus vestrer*, *servulus vester*, est sans doute l'origine de la formule finale de nos lettres *votre serviteur*, *votre petit serviteur*, *votre très humble serviteur*.

SIGLE. Le mot sigle, peu connu en notre langue, qui vient de *sigilla*, diminutif de *signa*, est un signe destiné à exprimer un mot, ou du moins une syllabe sans le secours des autres lettres : ou, pour mieux dire, ce sont des initiales qui signifient des mots entiers. Ainsi dans les monuments antiques, N. P. veut dire *nobilissimus puer* : AM. N. BM. *amicus noster bonæ memoriæ* ; S. P. D. *salutem plurimam dicit* S. V. B. E. E. Q. V. *sic vales, bene est, ego quoque valeo*, &c. &c.

Quelquefois ces sigles sont composés de deux ou trois lettres, comme SP. *spurius*, COL. *coloni*, NOT. ECC. ROM. *Notarius Ecclesiæ Romanæ*; NON. APR. *nonis Aprilis*. En général, l'écriture en sigles n'a lieu que dans les mots de formule, ou qui sont très familiers.

Il y a des sigles répétés, dont l'usage est d'indiquer le nombre des personnes. Ainsi l'on trouve CÆSS. AUGG. pour rendre *Cæsares Augusti duo*: CÆSSS. AUGGG. pour *Cæsares Augusti tres*. On désigna dans le code Théodosien trois Augustes par AAA; & trois Empereurs par IMPPP. Ainsi, à mesure que le nombre augmente, on ne fait qu'ajouter le dernier sigle.

Les sigles les plus singuliers sont ceux qui sont contournés, comme $\mathcal{O}L$, pour *conlibertus*. Le C contourné n'a guere lieu que pour abréger cette espece de syllabe.

Les sigles renversés sont plus communs, & marquent ordinairement le féminin: comme W. *marca* $\mathcal{O}T$. *conliberta*, &c.

Il n'est pas aisé de donner des regles sur l'interprétation des sigles. Il faut seulement avoir attention que l'explication soit fondée sur des exemples certains. Ainsi il est avéré que l'R marginale, dans les manuscrits, signifie, ou *require*, & avertit de recourir à d'autres exemplaires pour s'assurer de la véritable leçon; ou *restituendum*, quand il est question de rétablir un texte: que ces lettres *h l* traversées d'une ligne onnée veulent dire *hic lege*: que ces deux autres de même *h d* se rendent par *hic dic*: que l'*n* & le *t* conjoints à la marge, fig. 68 du dix-septieme tableau, marquoient le *nota*, & que l'R barrée, fig. 69 *ibid.* marquoit les réponses aux objections.

L'écriture abrégée par des sigles a été en usage dès les temps les plus reculés : les plus anciens livres des Hébreux nous en ont conservé beaucoup d'exemples. Les Grecs tirèrent des Phéniciens cette sorte d'abréviation dont on apperçoit l'origine dans les chiffres attiques. Le Sénat Romain permit qu'on s'en servît dans les actes publics pour des formules , long-temps avant l'invention des notes de Tiron. Depuis on fit usage de cette écriture dans les affaires publiques & particulieres , comme pour les inscriptions , les manuscrits , les loix , les discours & les lettres. Mais la multiplicité des sigles causa une confusion énorme ; & le voile énigmatique qu'elle jeta par là sur une infinité de mots , fit que les inconvénients surpassèrent de beaucoup l'utilité , à cause de la diversité des interprétations. Ainsi ces deux premiers caracteres *AD. IV. Kalend.* furent rendus par la préposition *ad* , au lieu qu'ils signifient *ante diem* : *TM* sont rendus par *tamen* , *testimonium* , *testamentum* : les deux *ff* , dont les jurisconsultes se servent dans les citations du Digeste , n'ont pas encore reçu une interprétation décidée & certaine , &c. &c. Les exemples de pareilles incertitudes & de semblables équivoques sont infinis. Les Anciens s'en apperçurent bientôt eux-mêmes ; & l'Empereur Justinien porta une loi qui les bannit des livres de droit , & qui décerna la peine de crime de faux contre ceux qui les introduiroient en copiant les loix de l'Empire. L'Empereur Basile rendit un pareil édit.

Cependant , malgré l'obscurité & le danger de cette écriture , on en a fait plus ou moins d'usage depuis les premiers temps jusqu'à nous. Les noms propres sur-tout se sont toujours maintenus dans

le droit d'être désignés par leurs initiales. Les actes & les chartes de toute espece ne les exclurent jamais. C'est une vérité constante attestée par une infinité de monuments & d'Auteurs de tous pays, *Gloss. Spelman*, p. 421.... *De Re Dipl.* p. 59... *Ménage, Hist. de Sablé*, p. 129... *Hergott, Geneal. gentis Habsburg. præf.* p. 8. Cette maniere d'écrire les noms propres dans les bulles & les diplômes, devenue très commune depuis le 9^e siecle jusqu'au 16^e, a pourtant donné lieu à de certains Critiques, peu versés dans ces connoissances, de suspecter de faux des originaux mêmes. A la vérité des copistes ignorants qui se sont donné souvent la liberté d'interpréter à tort & à travers de pareilles abbréviations, ont fourni matiere à la critique, & ont donné par là occasion d'accuser de faux des pieces très sinceres. C'est ainsi que les copies des chartes paroissent souvent fausses, quoique les originaux soient irréprochables.

On ne peut guere tirer de regles sûres, relativement à la Diplomatique, de ces sigles dont il vient d'être question; car un manuscrit qui en est rempli annonce un âge qui pourroit également convenir à l'ancien comme au moyen Empire.

SIGNATURE. On renvoie au mot SOUSCRIPTION ce qu'il y a à dire des signatures prises comme seing : on n'entend parler pour le présent que des signatures des livres, & des signatures en Cour de Rome. Les signatures des livres sont ces lettres numérotées que nous trouvons au bas des premieres feuilles de chaque cahier d'un livre imprimé. Ces signatures étoient anciennement placées uniquement sur la derniere page du cahier des manuscrits. Situées au bas de la

marge inférieure, elles désignent un manuscrit antique, à raison de ce qu'elles approchent plus du fond du livre. La signature qui n'en seroit éloignée que d'un pouce au plus, annonçeroit au moins le 6^e siècle; portée au milieu de la largeur du tome, c'est le 8^e; reculée jusqu'à la marge extérieure, ou totalement supprimée, c'est le 9^e, ou tous les temps postérieurs, parceque depuis le commencement de ce siècle les signatures furent souvent négligées. Ces signatures étoient quelquefois en chiffres romains, quelquefois en lettres, & d'autres fois en lettres & en chiffres. Si elles manquent dans quelques manuscrits, c'est souvent qu'on les a coupées dans les dernières reliures.

Les signatures servoient, comme elles servent encore dans l'imprimerie, à marquer l'ordre que l'on devoit suivre en accouplant ou reliant les cahiers. Les cahiers des manuscrits étoient ou de deux feuilles, *binio*; ou de trois, *ternio*; ou de quatre, *quaternio*; ou de cinq, *pentadion*; ou même quelquefois de douze : mais ces derniers sont rares.

Les signatures en Cour de Rome sont, suivant Rebuffe, *in Prax. de signat.* des especes de rescrits expédiés en papier, sans aucun sceau, contenant la supplication, la signature du Pape ou de son Délégué, & la concession de la grace. En matiere bénéficiale, on ajoute foi à la signature, sans la bulle, pourvu que celle-là soit approuvée & vérifiée par le registre des signatures. On n'exige en France que des signatures ou brefs de cette espece pour tous les bénéfices qui ne sont point consistoriaux, parceque les bulles plombées seroient trop dispendieuses. Voy. *Dic-*

tionnaire du Droit, au mot *Signature*. Voyez
BREF.

SIRE. Le titre de *Sire*, qui vient du grec *Κύριος*, *Dominus*, ou *Κύρος*, comme les Grecs des derniers temps ont appelé leurs Empereurs, fut donné à tous les Seigneurs, soit justiciers, soit féodaux. On disoit le *Sire de Pont*, le *Sire de Couci*, &c. Ce titre, donné à Dieu même dans le 13^e siècle, a été réservé pour nos Rois depuis le 16^e.

SOUSCRIPTION. Sans tenir aux définitions inexactes des dictionnaires sur les mots *souscriptions* ou *signatures*, on peut les définir des signes ou caractères inscrits dans les actes, pour les certifier véritables.

La dénomination des souscriptions est ou particulière & propre, comme *subscriptio*, *signatura*, *sacramentum propriae manûs*, *paraphus*, *crux*, *manus*; ou commune avec les sceaux, comme *signum*, *signaculum*, *signetum*; ou enfin relative aux chartes mêmes, comme *chirographum*, *sigillum*, *scriptio*, *conscripção*, *scriptura*; toutes dénominations qui ont été données aux souscriptions.

Usage des souscriptions.

Que les chartes aient été communément dépourvues de signatures pendant une longue suite d'années, pendant des siècles entiers, c'est une vérité constatée par des monuments sans nombre. Cette omission, quoique moins fréquente avant les 10^e & 11^e siècles, remonte pourtant assez haut dans l'antiquité. On peut citer en preuves les diplômes de Pépin le Bref, de Louis le Débonnaire, de Charles le Chauve, de Car-

loman, de Charles le Gros, d'Eudes, & même des chartes privées, *De Re Dipl.* p. 491, 523, 539, 551, 555, 557, 558, 514.

Voilà donc des chartes des 8^e & 9^e siècles qui ne furent ni souscrites ni contresignées : mais il s'en trouve encore une infinité d'autres qui sont souscrites par les témoins, sans être contresignées du Notaire ou du Chancelier ; ou qui sont contresignées de ces officiers publics, sans être souscrites ni par les parties intéressées, ni par des témoins. Les diplômes des Rois mêmes se bornèrent plus d'une fois à cette dernière formalité. Dans ces diplômes royaux, la signature du Chancelier même fut d'un usage ordinaire, mais non pas invariable, sous les deux premières races. Depuis le commencement du 9^e siècle, ces exceptions se multiplièrent insensiblement, jusqu'à devenir très fréquentes depuis la fin du 11^e siècle jusqu'à la moitié du 13^e.

Quoique pour l'ordinaire nos Rois aient signé leurs chartes, tous les actes qui émanoient de l'autorité royale ne montrent pas toujours leur souscription. C'est un fait dont le Pere Germon même convient, *Discept.* 1, p. 142. La signature des Rois, qui ne se rencontre pas toujours dans leurs diplômes, se rencontre quelquefois dans les chartes des Princes & des Grands, qu'ils ont bien voulu autoriser. Ces derniers furent admis assez souvent à souscrire les diplômes royaux de grande importance. Sous Louis VI, ces Seigneurs témoins furent réduits au Sénéchal, au Maître-d'hôtel, au Camérier ou Chambellan, à l'Echançon ou Bouteiller, au Connétable & au Chancelier ; ce qui dura jusques vers la fin du 13^e siècle. Une chose qu'il est bon d'observer, c'est

C'est que quelques diplomes écrits sous un Roi ont quelquefois été signés sous son successeur, la mort du premier ayant mis obstacle à l'entiere confection de l'acte.

*Variation dans la forme & la substance
des souscriptions.*

Les particuliers ont toujours varié dans l'usage des souscriptions. Tantôt les signatures écrites de la propre main des témoins & des contractants se lisent au bas des actes ; dans cette circonstance on se servoit quelquefois, pour ceux qui ne fa-voient point écrire, d'une lame d'or ou d'ivoire percée à jour, dont les ouvertures formoient le nom du Prince ou du souscripteur, *Anonym.* *Valès. ad calcem Ammiani Marcellini*, p. 669 : tantôt il n'y avoit que la signature des témoins seuls, ou du donateur seul : tantôt le Notaire signoit pour tous les assistants, & ceux ci se contentoient d'y apposer la main : tantôt les témoins ne mettoient que les croix que le Notaire remplissoit ; telle fut la signature de nos premiers Rois de la seconde race & de quelques-uns de la troisième ; cette croix fut quelquefois apposée par le Notaire même ; cet usage, qui ne fut pas universel, se renferme entre les 9^e & 14^e siècles : tantôt ce fut un parafe qui servit de signature, *Valbonais, Hist. de Dauph. t. 1, p. 228* : tantôt le caprice ou l'ostentation faisoit signer en caracteres grecs ; il s'en est même trouvé plusieurs qui ont eu la témérité de signer avec le sang de Jésus-Christ, *Cange, Gloss. Latin. t. 2, col. 1191*.

Enfin la substance, la forme & les circonstances des signatures ont été sujettes à tous les chan-

gements possibles. L'un apposoit, en signe de confirmation, un point, *ibid. t. 2, col. 552*; l'autre, une partie de son nom, *Metrop. Salisburg. t. 1, p. 125*; un troisieme croyoit autoriser suffisamment un acte en écrivant une virgule, *Chronic. Godwic. p. 310* : mais le signe de la croix fut en tout temps la signature la plus respectable & la plus commune.

On ne sauroit dire combien la position des croix a varié par rapport aux signatures. Elle parut d'abord fixée par les loix avant chaque souscription : cependant la place la plus constante que leur assigne la coutume, fut immédiatement après *signum*; mais rien ne fut moins fixe. On la voit tantôt devant, tantôt après, tantôt dessus, tantôt dessous, tantôt au milieu des signatures. Bien plus, nulle couleur n'a été exclue des signatures : il n'est point d'espece d'encre & d'*encaustum* employée dans les manuscrits, qui ne l'ait été dans les souscriptions.

Signatures suppléées par des sentences.

Les signatures ont été suppléées en diverses circonstances par des sentences tirées de l'Ecriture, quoique plus souvent ces sentences aient accompagné les souscriptions, comme des ornements consacrés par l'usage. Il est rare de rencontrer de pareilles sentences dans les diplomes des Rois : mais les Papes en userent assez fréquemment; leurs bulles consistoriales en sont munies pour la plupart. Depuis Léon IX, chacun eut sa sentence propre. Voyez CERCLES. Au 12^e siècle, les Chanceliers des Papes commencerent à les écrire & à décharger de cette peine

leurs Souverains. Aux 11^e & 12^e, bon nombre de Prélats, sur-tout d'Italie, ufoient de sentences dans leurs souscriptions ; & les Chanceliers du Comte de Toulouse s'en servoient fréquemment aux 12^e & 13^e siècles.

Signatures réelles & apparentes.

On distingue deux sortes de signatures ; les signatures réelles, & les signatures apparentes. Les signatures réelles sont celles qui sont de la propre main de celui qui est nommé : les signatures apparentes sont celles qui s'annoncent comme réelles par le mot *signum* & la croix, & qui sont cependant de la main du Notaire.

Témoins suppléent aux signatures.

Toutes sortes de signatures, soit réelles, soit apparentes, furent abolies sous Louis VII : l'énumération des témoins y suppléa. La nomination des témoins tenant lieu de signatures fut ordinaire au 11^e siècle, *De Re Dipl. p. 168*, & presque universelle au 12^e. Les plus anciens exemples qu'on ait de cet usage ne remontent pas au delà du commencement du 8^e. L'Espagne, l'Angleterre & l'Allemagne s'y attachèrent tellement, que celle-ci le conservoit encore au 15^e siècle. L'énumération des témoins servoit aux chartes autant que les signatures ; car, s'il survenoit quelques contestations, les témoins nommés étoient appelés en jugement pour reconnoître la vérité & la validité des pièces produites. Il étoit moralement certain que, sur un nombre de témoins, il en subsisteroit au moins

quelques-uns trente ans après la confection des actes : & , suivant les loix , une possession de trente ans donnoit des droits légitimes à la chose par voie de prescription.

Ordre observé dans les souscriptions.

Dans l'énumération des témoins ou l'apposition de leurs signatures , on suivoit communément un ordre de déférence pour l'Eglise. Après le seing du Prince , du donateur , ou du principal personnage , on voit les signatures des Evêques , des Chapelains de la Cour , des Abbés , des Prieurs , &c. & ensuite celles des Laïques en quelque dignité qu'ils soient. Du reste , chacun dans sa classe recévoit ordinairement l'honneur dû à son rang ou à son siege. Les Chanceliers , les Notaires , ou les Ecrivains des chartes , les signent en général presque toujours les derniers. La souscription des Chanceliers étoit régulièrement placée au bas de la page : assez souvent pourtant ils se contenterent d'apposer aux actes le signe de la croix , ou de faire écrire leur nom & leur qualité tout au long par une autre main , en suivant les usages des temps. Dans l'ordre des grands officiers , le Sénéchal tint toujours le premier rang , jusqu'à la suppression de sa charge en 1191. Le solliciteur du diplôme , sans avoir d'autre place que celle que son rang lui assignoit , marquoit expressément dans sa signature , qu'il en étoit le requérant , par le mot *ambasciator* , ou *ambasciavit*. Voyez AMBASCIA-TEUR. Cette formule , mise très communément de la main du Notaire , étoit quelquefois écrite en toutes lettres , mais plus souvent en notes de

Tiron , ce qui la rend pour l'ordinaire très difficile à déchiffrer : sa place étoit vers le sceau.

Signature des absents.

Que les souscriptions aient varié dans leur existence , dans leur forme , dans leur substance , c'est un fait qui n'a presque jamais été révoqué en doute. Mais un point de Diplomatique , ou un usage qui , faute d'avoir été approfondi , a été très injustement contesté , c'est que des personnes absentes , ou qui n'étoient pas nées au temps de la confection des actes , les aient quelquefois souscrits : on a cru que certains monuments étoient supposés , parcequ'on y apperçoit la signature ou de personnes réellement absentes , ou d'une suite de Princes qui se sont succédés , quelquefois à plus d'un siècle de distance. On ne seroit pas tombé dans une semblable erreur , si l'on eût fait attention à certains indices qui se trouvent dans les originaux , tels que la transposition dans le rang des sousignés , des espaces vuides laissés exprès au bas des chartes , & destinés à recevoir la confirmation des successeurs , *De Re Dipl. p. 59* ; des signatures avant & après les dates dans la même piece , &c. On auroit dû conclure de ces indices , que l'usage étoit de faire signer les absents après coup , & de faire ratifier une donation par les successeurs du donataire. Cet usage , dont une foule de monuments atteste la vérité , a principalement eu cours depuis le 5^e siècle jusqu'au 13^e , *Fleuri , Hist. Ecclés. l. 29 , n. 20 , l. 38 , n. 53 , l. 40 , n. 53... De Re Dipl. p. 154 & seq. 478 , 624 , 626... Annal. Bened. t. 1 , p. 455 , 497 , 500 , t. 2 , p. 200 , 379 , 642.*

t. 3, p. 75, 83, 85, 94, 504, t. 4, p. 63, t. 5 ad ann. 1105... *Acta SS. Bened.* t. 6, p. 500, t. 7, p. 274... *Gall. Christ. vet.* t. 1, p. 743, t. 4, p. 720... *Bouquet*, t. 7, p. 284, 285, 286... *Hist. de Lang.* t. 2, p. 43, 61, 62, 163... *Papebroch. Propylaum*, t. 5, p. 364... *Nouv. Hist. de Tournus*, t. 1, part. 2, p. 52, 53, 200... *Ménage, Hist. de Sablé*, p. 28... *Alford, Annal. Eccles. Anglic.* ad ann. 940, n. 15, &c. &c. Ces citations exactes, que l'on pourroit prolonger à l'infini, font voir qu'on n'avance rien ici sans des preuves incontestables. Les bulles mêmes des Papes étoient quelquefois confirmées par des signatures postérieures, *De Re Dipl.* p. 157.

Au reste, cet ancien usage de faire signer les chartes postérieurement à leur date par des personnes absentes ne doit pas surprendre, puisqu'il subsiste encore aujourd'hui parmi nous. Ne porte-t-on pas tous les jours, par honneur, les contrats de mariage à signer aux Princes, aux Grands, & à diverses personnes qui n'ont point été présentes à la confection de ces contrats ? Enfin, quoi qu'en disent les Critiques modernes, détracteurs des actes signés par des absents, ils ne peuvent rien contre les faits. Pour achever de confondre leur mauvaise foi & leurs vaines chicanes au sujet des souscriptions, on va présenter certains principes généraux, avérés par les Savants, qui suivent naturellement de tout ce qui vient d'être dit sur cette matière, & qui serviront à lever bien des doutes.

Principes généraux sur les souscriptions.

L'omission des signatures ne peut nuire ni à la vérité ni à l'authenticité des chartes, même ori-

ginales : la présence des témoins , & ensuite les sceaux , ont tenu lieu de signatures.

Les actes publics qui ne sont signés qu'avec une ou plusieurs croix , n'en sont pas moins authentiques , aux termes mêmes des loix.

Des chartes signées par des absents ne sont pas pour cela suspectes : mille exemples prouvent qu'on faisoit signer des chartes après coup , non seulement par des absents , mais aussi par des personnes qui n'étoient point encore nées au temps de la confection de l'acte , & cela pour tenir lieu de confirmation.

Des diplomes qui porteroient les signatures de personnes *certainement* décédées lors de la confection de ces actes , doivent être regardés comme faux ou falsifiés : on dit *certainement* ; car la différente maniere de compter les années , le même nom porté par plusieurs personnes égales en dignité , le peu d'exactitude dans les mémoires du temps , pourroient induire en erreur & occasionner un jugement précipité.

Il est très peu de signatures précédées de *signum* , dont l'écriture soit de la main de celui qui y est désigné.

Une charte vraie peut énoncer qu'elle est ratifiée & confirmée de la main des intéressés , sans qu'il y paroisse aucune signature. Cette approbation se faisoit par l'attouchement de la charte.

Les noms des personnes présentes à la confection des actes tiennent souvent lieu de signatures depuis le 7^e siècle. Cet usage vint de l'ignorance presque générale de l'art d'écrire.

Une signature n'est pas toujours fautive pour n'être pas de la main de celui qui est nommé :

rien de plus commun que de faire signer son nom par un autre aux 11^e & 12^e siècles.

La différence dans les signatures d'une même personne ne peut être un moyen de suspicion : elles ont dû naturellement varier suivant l'âge, les circonstances & l'instrument. D'ailleurs il est constant que les mêmes personnes écrivent quelquefois différemment leurs noms dans leurs signatures, *De Re Dipl.* p. 154.

La diversité des mains dans les signatures d'une charte antique ne prouve pas que les signatures soient de ceux même dont elles portent le nom. Mais la différence des écritures, depuis le 9^e siècle, sur-tout dans les pays où l'on ne suivoit pas le droit romain, prouve ordinairement que les signatures sont véritablement de la main des soussignés.

Souscriptions des bulles.

Dans les bulles des Papes des premiers siècles, la salutation finale *bene valete* servoit souvent & long-temps de toute souscription, ainsi que l'autre formule finale *Deus te incolumem servet* : ils apposoient l'une ou l'autre de leur propre main. Il n'y eut guere que les actes synodaux & les privilèges solennels où ils écrivirent leur nom. Cela dura jusqu'au 7^e siècle : ensuite les anciennes bulles privilèges, pour toute souscription, énonçoient seulement, au dessous du texte, qu'elles avoient été écrites par tel Notaire régional ou archiviste, & datées ou délivrées par tel Chancelier ou Bibliothécaire : *Scriptum per manum*, &c. *Data per manus*, &c. C'est une règle qui doit passer pour constante depuis le 6^e

siècle écoulé, jusqu'au 12^e exclusivement. Dès les commencements du 9^e siècle, on connoît aussi des monogrammes du nom des Papes, qui servoient de signatures ; mais cet usage ne fut suivi que dans ce siècle ; aussi toutes bulles expédiées après le 9^e siècle, qui porteroient le chiffre ou le monogramme du Pape, seroient très suspectes ; & elles seroient fausses, si elles étoient du 11^e.

Dans le 10^e siècle, on trouve des privilèges des Papes signés par des Evêques, des Prêtres, des Diacres & des Sous-Diacres ; ce qui prouve que ces souscriptions n'ont point commencé, comme on le dit ordinairement, à Léon IX. Au 11^e siècle, ces sortes de souscriptions commencerent à devenir moins rares. Avant Innocent II, le plus grand nombre des bulles, même solennelles, n'étoient pas souscrites par les Cardinaux ; la plupart ne l'étoient que par le Pape seul de la manière dont on l'a déjà annoncé : mais, depuis ce Pontife, les signatures des Cardinaux dans toutes les bulles solennelles devinrent d'un usage commun. Quand il y en avoit grand nombre, les Cardinaux Evêques signoient sous le seing du Pape sur la colonne du milieu ; les Cardinaux Prêtres, à droite ; & les Cardinaux Diacres, sur la colonne à gauche des Evêques. Ces signatures étoient réservées pour les bulles solennelles : aussi toute bulle qui, n'étant point en forme de privilège, seroit signée du Pape & des Cardinaux, devroit être regardée comme très suspecte depuis le milieu du 12^e siècle jusqu'au 15^e. De même, toute pancarte qui, depuis Innocent II jusqu'au 15^e siècle, ne seroit pas munie des signatures des Cardinaux, seroit légitimement rejetée. En général, le nombre

des bulles signées du nom du Pape est très petit en comparaison de celles qui ne le sont pas. Une main empruntée pour signer le nom du Pape, depuis le milieu du 12^e siècle jusqu'au 15^e, n'intéresse pas l'intégrité d'une bulle. Pendant le 12^e siècle, les Chanceliers des Papes contresignoient souvent les bulles : à leur défaut, c'étoient des substituts qui énonçoient la formule *ad vicem N. Cancellarii*.

Sur la fin du 13^e siècle, s'introduisit l'usage de former une ou plusieurs signatures sous & sur le replis, & quelquefois sur le dos des bulles ; il s'affermir de plus en plus au 14^e. D'abord il n'y eut que le nom souvent abrégé, & le surnom, plus communément tout au long, de celui qui signoit : dans la suite, on y marqua le commandement du Pape sous la formule *Gratis de mandato Domini nostri Papæ*. Les premiers commencements de cet usage remontent au moins au pontificat d'Innocent III : il se fortifia de jour en jour ; & depuis Grégoire X, il parut assez commun. Ces signatures hors d'œuvre au dessus ou au dessous des replis, & sur le dos de la bulle, doivent se montrer depuis les commencements du 14^e siècle, ou il y auroit lieu au soupçon.

Souscriptions des actes ecclésiastiques.

Dans l'examen des actes ecclésiastiques du 5^e siècle, il faut toujours se ressouvenir de ce qui a été dit plus haut, que les présents signoient quelquefois pour des absents, & que d'autres fois les absents signoient après coup. Il y en a des exemples dans les temps reculés. Ces sortes de signatures ne doivent point faire suspecter un acte

depuis le 4^e siècle jusqu'au 13^e. Plusieurs monuments nous portent à croire avec M. de Marca, *Dissert. de Primat.* c. 80, que dans les signatures on n'avoit pas toujours égard à la dignité du siège, *Tillem. t. 16, p. 423*, mais à l'ancienneté de l'ordination. Du reste les formules de souscriptions furent sans nombre.

Il ne paroît pas qu'il y ait eu rien de fixe dans le 6^e siècle pour les signatures, mais seulement des usages variés. Ce qu'il est bon de savoir, c'est que les Evêques & les Abbés ne marquoient point le nom de leurs églises dans leurs souscriptions, & que des Laïques ont souscrit quelquefois à des Conciles, *Concile d'Orange, de 529.*

Dans le 7^e siècle, les souscriptions suivirent assez communément l'ordre des dignités; cependant plusieurs actes semblent encore s'en écarter. Cela vient de ce que l'on continuoît de signer pour des absents, & que leurs noms alors se trouvoient les derniers; ou de ce que la coutume de ce siècle fut assez générale de faire souscrire un acte par les successeurs de celui devant qui il avoit été passé. On s'assuroit par ce moyen la perpétuité des privilèges accordés par des Evêques déjà morts. Le nom de l'église titulaire ne paroît encore que bien rarement dans la signature des Evêques.

Le 8^e siècle nous montre une variation perpétuelle dans la manière de signer: les uns souscrivoient de leur propre main, & les autres par la main du Notaire. La plupart des Prélats n'offrent point encore les noms de leur église titulaire. L'usage de nommer les témoins, sans qu'ils apposent aucune souscription, commence au plus

tard dans ce siècle, *Martene, ampliff. Collect. col. 17.*

La plupart des chartes ecclésiastiques du 9^e siècle se contentent d'annoncer les signatures & les témoins : les Prélats commencent cependant à mettre plus communément dans leur signature le nom des églises dont ils sont titulaires. On peut assurer en général que toutes les souscriptions qui commencent par *signum* ou *S.* sont l'ouvrage du Notaire.

Comme peu de personnes savoient écrire au 10^e siècle, il y a un assez grand nombre d'actes non signés, mais autorisés par la seule présence des témoins dont les noms sont écrits de la main des Notaires. *Signum* ou l'*S* toute seule continue d'être la marque de ceux qui ne savent point écrire. On en peut dire autant des souscriptions accompagnées de croix. On employa aussi dans ce siècle les caracteres grecs & les notes de Tiron dans les souscriptions.

Diverses sortes de souscriptions.

On peut distinguer six manieres de signer les actes, usitées dans le 11^e siècle : 1^o. en écrivant tout au long & de sa propre main son nom & ses titres, ce qui est très rare : 2^o. en n'apposant que le mot *Signum* ou l'*S* initiale, le reste étant de la main de l'écrivain : 3^o. en formant seulement des croix, ce qui est assez ordinaire dans ce siècle ; les autres lettres de la signature sont de la main des Notaires : 4^o. en se servant du chrisme, ou de l'alpha & de l'oméga, ou d'autres symboles arbitraires : 5^o. en employant les monogrammes. 6^o. Enfin l'usage de ne pas signer

les chartes , & de substituer aux souscriptions les noms seuls des intéressés & des témoins est très commun dans ce siècle & le suivant ; & alors on énonçoit assez souvent cette manière de souscrire dans le corps de l'acte.

On voit encore , dans ce siècle , des Evêques & des Abbés signer , sans nommer leur siège ou leur monastere.

Souvent les noms souscrits présentent des encre différentes , parceque l'usage de faire signer les actes dans les temps postérieurs à leur date étoit très commun. C'est la raison pour laquelle on trouve dans les souscriptions des espaces laissés en blanc.

Ces dernières signatures postérieures aux actes continuerent d'avoir lieu dans le 12^e siècle : cependant la plupart des chartes ecclésiastiques de ce temps ne sont point signées , mais attestées seulement par un nombre de témoins dont les noms sont écrits de la main du Notaire , & souvent distingués par classes. Les souscriptions entières de la propre main des souscrivants sont très rares , si l'on en excepte celle des Chanceliers , des Notaires & des Ecrivains. Les formules *Ego N. subscripsi* ne doivent point faire illusion ; il y a plusieurs signatures sous cette forme qui ne sont point de la main des personnes dénommées : mais cette expression tombe probablement sur des croix ou d'autres marques formées de la propre main du soi-disant souscripteur.

Dans le 13^e siècle & les deux suivants , les sceaux tinrent ordinairement lieu de signatures , & même de témoins.

On voit reparoître dans le 14^e siècle les signa-

tures tout entieres de la main des fouscrivants, & distinguées de celles des Notaires.

Dans le 15^e siecle, les signatures *de mandato*, *par commandement*, dont on trouve un exemple, qui est peut-être le premier, dans un acte de Got, Cardinal du titre de S. Prisque en 1342, deviennent plus fréquentes. Ce style s'est conservé jusqu'à présent dans les mandemens & ordonnances des Prélats.

L'art d'écrire ayant été plus cultivé au 16^e siecle depuis François Premier, les souscriptions réelles devinrent fréquentes. La formule *signum manuale*, seing manuel, pour distinguer la souscription faite de la propre main des fouscrivants, paroît pour la premiere fois dans ce siecle. On peut assurer que cette expression n'est pas antérieure au rétablissement des signatures propres, qui n'ont recommencé qu'au 14^e siecle.

Souscriptions des diplomes & chartes privées.

Les édits, les libelles & les rescrits des Empereurs du 4^e siecle étoient signés de leur propre main même, *divinâ manu*. Le souhait, ou la salutation finale, servoit souvent de signature pour les Empereurs, dans le 5^e siecle. Dans un acte de ce même temps, publié par Dom Mabillon, *De Re Dipl. Suppl. p. 89*, on trouve qu'une donatrice déclare que son ignorance dans l'art d'écrire l'oblige de marquer une croix pour tenir lieu de souscription, & qu'elle prie un ami de souscrire pour elle.

Au sixieme siecle.

Dans le 6^e siecle, deux lettres de l'Empereur

Justinien ne portent pour toute souscription que le mot latin *legi*. La souscription d'une loi de l'Empereur Tibere, adressée au Questeur Théodore, consiste dans un souhait, *Divinitas te servet*, &c. & le contrescail du Questeur n'offre que ce seul mot, *legi*.

Les chartes privées d'Italie offrent des croix qui tiennent lieu de souscriptions pour ceux qui ne savent pas écrire : mais ce qu'il y a de singulier, c'est que la substance de l'acte est rappelée dans toutes souscriptions.

Dans ce siècle & le suivant, nos Rois Mérovingiens mettoient ordinairement leurs noms après ceux des Evêques, & avant ceux des Abbés. Leur souscription est pour l'ordinaire en lettres majuscules, c'est-à-dire allongées. Ceux qui savoient écrire apposoient leur nom de leur propre main, après avoir tracé un signe, tantôt composé de plusieurs traits, & tantôt en forme de croix. La plupart ajoutaient *subscripsi* tout au long ou en abrégé.

Ceux qui ne savoient point écrire, ou apposoient seulement une croix ou un autre signe, ou se servoient d'une espèce de griffe à jour, comme on a déjà dit. La signature du Notaire ou Référendaire est à côté de celle du Roi, ou plus bas.

On ne connoît pas d'autres diplômes royaux du 6^e siècle, signés par des témoins, que celui du grand Clovis pour l'abbaye de Mici, donné vers l'an 508.

Au septième siècle.

Dans le 7^e siècle, la souscription de la propre main de nos Rois est annoncée dans beaucoup de

diplomes ; cependant ces diplomes , même originaux , n'offrent que des monogrammes enclavés dans la souscription écrite de la main des Notaires. Les diplomes royaux de moindre conséquence , tels que les arrêts & les jugements , *placita* , ne sont point signés du Prince , mais seulement du Référendaire , *De Re Dipl.* p. 470 , 473 , 480 , &c. ou de l'un des Notaires de la Cour. Le grand Référendaire contresignoit les diplomes importants.

Les Rois d'Angleterre & leurs sujets souscrivoient avec des croix.

Les diplomes de nos Rois de la première race sont quelquefois signés par des témoins , *ibid.* p. 158 , 376 , 466 , 467.

Au huitième siècle.

Les Maires du Palais du 8^e siècle imiterent les Rois , en faisant signer par un Référendaire leurs arrêts & leurs jugemens , & ne signant que les actes essentiels.

Charlemagne est le premier qui , pour signature , ait introduit dans les diplomes l'usage constant & perpétuel des monogrammes , qui n'ont cessé en France que sous Philippe III ; & en Allemagne , sous l'Empereur Charles IV.

Suivant les loix de Justinien , la présence des témoins , sans leur signature , suffit pour la validité des actes ; aussi en trouve-t-on en ce siècle où les témoins sont seulement nommés. Pour l'ordinaire , les Auteurs des chartes & les témoins ne font que des croix ; le reste est écrit par le Notaire : on ne laisse pas cependant de dire , dans les actes , qu'ils ont souscrit. Les souscriptions
qui

qui ne portent pas de croix en tête, ou dans le corps des signatures, sont assez souvent de la main même des souscripteurs dénommés. Le plus souvent les noms qui suivent *signum*, sont au datif; il y en a au génitif & au nominatif.

Au neuvieme siecle.

La signature des Carlovingiens du 9^e siecle est placée après *signum*; & les paroles qui indiquent ce signe, sont toujours de la main du Chancelier, ou du Notaire, qui souscrit lui-même un peu au dessous du Prince. Les actes moins importants ne portent que la signature du Chancelier. L'impression de l'anneau royal & impérial suppléoit pourtant aux signatures du Prince, qu'on omettoit fréquemment. L'omission même de toutes signatures n'est pas rare, *Bouquet*, t. 8, p. 367 . . . Les Empereurs d'Orient, pour la plupart, ainsi que les Rois d'Angleterre, ne faisoient qu'apposer des croix; les notaires mettoient leur nom.

C'étoit la coutume dans ce siecle de tirer par les oreilles les témoins dont on écrivoit les noms au bas des chartes. On y dit qu'ils ont souscrit, quoiqu'ils n'aient apposé que des croix, & que le reste soit de la main des Notaires. La plupart des chartes privées de ce siecle ne sont pas autrement souscrites; souvent les croix sont supprimées. L'Ecrivain ou le Notaire signe le dernier, & se sert de différentes formules. Les signes de croix avec *ego* ne doivent point faire illusion; ce ne sont que des souscriptions apparentes.

Au dixieme siecle.

Les signatures des Rois & des Empereurs du
Tome II.

10^e siècle, ne consistent que dans des monogrammes. Les formules qui les accompagnent, sont écrites de la main des Chanceliers ou des Notaires Secrétaires de la Chancellerie. Ces formules sont assez constantes sous les derniers Rois de la seconde race. Elles roulent sur *signum N. Gloriosissimi*, ou *Serenissimi*, ou *Excellentissimi Regis*. Mais elles varient sans cesse sous les premiers Rois Capétiens. Les Chanceliers ne furent pas plus constants dans leurs souscriptions ; ils n'ont pas signé tous les diplomes des Rois de France de la seconde & troisième race. Au commencement de la troisième race de nos Rois, le Chancelier réunit ordinairement les fonctions des Notaires, & contre-signé lui-même les diplomes qu'il dit avoir écrits : *N. Cancellarius* ou *Protocancellarius scripsit*. Hugues Capet faisoit quelquefois signer ses diplomes importants par un nombre de grands Officiers & de Seigneurs, *Gall. Christ. t. 7, col. 219* : mais en général il s'en faut de beaucoup que tous les diplomes royaux de ce 10^e siècle soient signés des Princes qui les ont donnés. Il y en a un nombre qui ne sont pas même souscrits, ni par leur Grand Chancelier, ni par leurs subalternes.

C'étoient aussi les Chanceliers en Allemagne qui faisoient les signatures des Rois & des Empereurs. Les signatures des témoins ne sont pas rares dans les diplomes des Empereurs, ainsi que dans ceux des Rois d'Angleterre & des Rois de France. Les Princesses & les autres Grands Vassaux de la Couronne en usent de même.

Pour les chartes privées, c'est à peu près le même usage qu'au siècle précédent : les souscriptions consistent en des croix mises avant, ou au

milieu du feing : rarement les signatures entieres sont de la propre main du souffigné ; les croix n'en sont pas même toujours.

Au onzieme siecle.

Les souscriptions des diplomes de nos Rois du ^x 1^e siecle , ne nous offrent rien d'uniforme : tantôt le Roi signe , & son Chancelier ne signe pas ; tantôt c'est le contraire , parcequ'alors le sceau Royal tenoit lieu de toutes signatures. On a déjà vu que des grands Officiers , & des Seigneurs séculiers & Ecclésiastiques , signoient les diplomes de nos Rois ; Philippe I rendit cet usage plus commun. Ce n'est pas que tous les diplomes de ce Prince soient attestés par ses grands Officiers ; il y en a où son Grand Chancelier n'est pas seulement nommé , loin d'y avoir souscrit. C'étoit l'usage dans ce siecle , & le suivant , d'écrire en interligne , au dessus des noms des témoins , leur dignité ou leur surnom. C'est l'Empereur Conrad II , qui introduisit dans sa Chancellerie la mode de faire écrire les noms d'un nombre de témoins , après le texte de ses diplomes.

Les signatures des Rois d'Angleterre ne consistent encore que dans l'apposition du signe de la croix , de leur propre main , ou de celle des Notaires. Ces signatures royales sont ordinairement suivies de celles d'un nombre de Prélats & de Seigneurs , faites par le ministère du Notaire. D'autres chartes Angloises n'offrent aucune signature : l'annonce des témoins & leur présence suffisoit sans doute ; puisqu'une charte de Guillaume le Conquérant nous donne la formule singuliere *Teste meipso* , pour suppléer aux témoins & à

toute signature, *Monasticon Anglican. tom. I, p. 324.*

En France, les Ducs & les Comtes Souverains autoriserent leurs chartes en différentes manieres : tantôt ils y apposoient leurs sceaux seulement, sans signature ni témoins ; tantôt ils y mettoient leur seing, en suivant d'assez près les formules royales ; tantôt, & c'est le plus ordinaire, ils faisoient nommer dans l'acte les témoins qui ne signoient pas pour cela ; quelquefois les noms de ces derniers paroissent au bas comme signatures, mais de la main du Notaire.

Les particuliers de ce siecle userent de bien des manieres différentes pour authentifier un acte. 1°. En y écrivant leur nom ; ce qui est très rare. 2°. En le faisant écrire avec ceux des témoins, & y apposant ou faisant apposer des croix, ou le mot *signum* tout au long ou en sigle ; pratique qui est la plus ordinaire. 3°. En marquant seulement le nom des témoins précédés de la formule *Testes sunt* ou autre semblable. 4°. En les touchant de la main, comme le montre la formule *Præsentibus istis subscriptis ac sibi invicem pellem porrigentibus*, Bessy, *Comtes de Poitou*, p. 373 ; *pellem* veut dire le parchemin ou la charte. 5°. En attachant des bandes de cuir au bas des chartes auxquelles tous les témoins faisoient un nœud. On trouve des preuves de cet usage singulier du 11^e siecle dans les archives de Normandie & d'Aquitaine : il suppléoit aux sceaux que n'avoient point encore les particuliers.

Au douzieme siecle.

Au 12^e siecle, la signature des Rois de France n'est autre chose que leur monogramme. Il ne se

trouve point dans tous les originaux où il est annoncé par ces mots : *Nostri nominis caractere* : le défaut de signature est alors supplée par le sceau. Louis le Gros & ses successeurs se contentent d'apposer leur monogramme sans l'accompagner de *signum N. Francorum Regis*. Il est placé communément au milieu de la souscription du Chancelier. Ce même Roi réduisit à quatre les grands Officiers qui devoient signer ; le Sénéchal, *Dapifer* ; le Grand Chambellan, *Camerarius* ; le Connétable, *Constabularius* ; & le Bouteiller, *Buticularius*. On trouve pourtant dans plusieurs diplomes, outre ces quatre signatures, celles de plusieurs Prélats & grands Seigneurs : dans d'autres on ne trouve ni les noms ni les signatures d'aucun des Officiers de la Couronne, ni des témoins, qui sont pourtant quelquefois annoncés. Depuis Louis le Gros, personne ne souscrit à la place du Chancelier, *ad Vicem Cancellarii*. S'il est absent, on remplace sa souscription par ces mots : *Data vacante Cancellaria*. Lorsque quelqu'un des grands Officiers ne se trouvoit pas à l'expédition des lettres royaux, on le marquoit par cette formule *Dapifero nullo, Camerario nullo*.

En Allemagne, l'usage d'écrire les noms d'un nombre de témoins après le texte des diplomes, devint presque général. Les diplomes des Rois d'Angleterre munis de signatures, sont en petit nombre en comparaison de ceux qui en sont destitués. Les premiers ne portent quelquefois qu'un seul témoin ; & la formule royale *Teste me ipso* n'est pas rare. Elle se conserva jusqu'à Henri VI. Les chartes des Rois d'Ecosse ne portent aucune signature depuis 1098 jusqu'à Jacques I en 1424.

Elles sont seulement attestées par des témoins plus ou moins nombreux, dont les noms sont tracés de la même main qui a écrit le texte.

Les particuliers qui n'avoient pas de sceaux pour attester leurs chartes, se contentent d'annoncer la présence, la nomination & les signatures apparentes ou réelles des témoins. En Angleterre, un seul témoin digne de foi suffisoit pour la validité des testaments, *Hickes, Dissert. Epist. p. 56.*

Au treizieme siecle.

Quoiqu'en général les sceaux tiennent lieu de signature au 13^e siecle, cependant nos Rois, jusqu'à Philippe IV inclusivement, ont signé leurs diplomes les plus importants, & les ont fait signer par les grands Officiers; c'est-à-dire qu'on y voit le monogramme du Prince & les signatures du Chambellan, du Bouteiller & du Connétable. *Voyez SÉNÉCHAL.* Les chartes moins solennelles omettent ces signatures. Les chartes de Philippe IV, qui sont en très grand nombre, ne sont autorisées que par son sceau, sans les signatures apparentes des grands Officiers, & sans le monogramme royal. Depuis ce Prince, les signatures des grands Officiers ne reparoissent plus.

En Allemagne les témoins deviennent rares dans les diplomes impériaux & royaux. En Angleterre la formule *Teste me ipso* y est encore d'un grand usage, ainsi qu'en Ecoffe.

Dans une multitude de chartes privées de ce siecle, les sceaux tinrent lieu de tout, de signature & de témoins. Les Notaires mêmes ne les signoient pas ordinairement. Quand ils les si-

gnent, leur souscription consiste en des figures de roues & de damiers surmontés de croix formées avec des estampilles, qui varioient selon le caprice. Cette espece de souscription étoit quelquefois remplacée par une sorte de parafe ou de chiffre plus ou moins composé, *Académ. des Inscriptions*, t. 17, p. 564. Ces souscriptions se voient souvent seules & isolées. A la vérité le droit Romain exigeoit la signature des parties; mais les plus anciennes ordonnances de nos Rois qui les prescrivent, sont celles de Henri II, de l'an 1554, & des Etats d'Orléans de 1560, encore demeurerent-elles peut-être sans exécution, puisqu'en 1579 nous voyons le Parlement de Paris ordonner par arrêt que les actes des Notaires soient signés des parties; ce qui, selon le Président Hainault, n'avoit pas encore été pratiqué.

En Angleterre, les noms de plusieurs témoins écrits de la main du Notaire, font souvent toute l'authenticité des actes: cependant les signatures réelles commencerent presque par-tout à se renouveler avant la fin du 13^e siècle, *Vaissette, Hist. de Lang. Preuves*, t. 3, col. 595.

Au quatorziem siècle.

On ne trouve ni signature ni monogramme dans les lettres royaux de Louis X, & dans celles de ses successeurs du 14^e siècle. On n'y voit guere que le nom du Secrétaire par commandement du Conseil, *de mandato Consilii*, & d'autres enregistrements ou *visa*. Le sceau suffisoit pour tout.

En Allemagne, les Empereurs se servent en-

core de monogramme pour soufcription ; & une multitude de témoins du premier rang attestent encore quelquefois leurs diplomes.

Un nombre infini d'actes privés de France & d'Angleterre n'ont que des sceaux qui tiennent lieu de signatures & de témoins : cependant les actes attestés par des témoins ne sont pas moins nombreux. On en rencontre souvent qui ne sont attestés que par une seule personne. Ceux qui sont passés devant un Notaire ou Tabellion , ne portent que sa signature , qui ne consiste assez ordinairement que dans certains traits entrelacés , ou dans quelque figure qu'il s'est appropriée. Les signatures de la main des soufcrivants avoient commencé à revenir en usage sur le déclin du 13^e siecle ; mais elles furent plus fréquentes dans celui-ci , sans que l'usage en fût commun , si ce n'est dans les actes notariés , ou dans les pieces ecclésiastiques. L'art d'écrire étoit encore ignoré par la plupart des laïques qui faisoient des actes & des traités.

Au quinzieme siecle.

La soufcription termine assez communément les lettres royaux du 15^e siecle : entre les lettres patentes de Louis XI , les unes annoncent les témoins , & les autres n'en font nulle mention. Dans un diplôme en faveur de l'Abbaye de Saint-Denys , il annonce une signature faite de sa propre main. En 1481 , Louis XI avertit que quelques personnes , & , entre autres , Maximilien d'Autriche , contrefaisoient sa signature : le Conseil régla que les lettres signées de la main du Roi , seroient contre-signées par le Secrétaire du

département , & que les lettres closes , outre la contre-signature du Secrétaire , seroient scellées du sceau secret. Louis XII signoit quelquefois de sa propre main ses lettres patentes ; dans quelques-unes même il annonce cette signature.

Maximilien I supprima dans ses diplomes l'usage de la signature en monogramme , & y substitua en 1486 la souscription de sa propre main. Telle fut, suivant Hergott , dans sa *Généalogie de la Maison d'Habsbourg* , l'époque du rétablissement des signatures manuelles des Empereurs d'Allemagne, *Préf. p. 6* ; cependant M. Secousse montre une bulle d'or de 1366 , signée de Charles IV , *Ordonn. t. 5 , p. 224*.

La formule *Teste me ipso* tient encore lieu en Angleterre de signature & de sceau. Elle fut en usage jusqu'à Henri VI , qui cessa de l'employer ; parceque les lettres de créance de ses Ambassadeurs à l'assemblée de Mantoue , munies d'une pareille signature , furent méprisées par le Pape Pie II.

La plupart des actes particuliers de ce siècle sont passés devant les Tabellions & les Notaires publics , qui avoient , pour les autorisations des actes , certains usages propres , qui ont été recueillis par divers Auteurs. Quoique dans ce siècle l'apposition du sceau ait suffi pour authentifier les actes , on en trouve nombre qui sont signés & scellés. En Angleterre , les Seigneurs & les particuliers scellent sans signer.

Au seizième siècle.

Dans les diplomes de France du 16^e siècle , on voit la signature du Roi dans le replis *sub plicâ* ;

& sur le replis, *superplicam*, la signature du Secrétaire. Il y eut cependant plusieurs variations sur cet objet dans les édits, les simples lettres & les déclarations.

Les diplomes des Empereurs sont signés & contre-signés. Philippe II, Roi d'Espagne, signe ses lettres & placards *yo el Rey, moi le Roi*.

En Angleterre & ailleurs il paroît que le sceau suppléoit encore au défaut de signature, & de témoins parmi les particuliers. En France, le Roi François II porta une Ordonnance qui enjoignit expressément aux particuliers de signer leurs actes & contrats. Elle est de 1554, & ne paroît avoir eu d'effet réel qu'après l'arrêt du Parlement de 1579, comme on l'a dit plus haut. Louis XII avoit déjà, au commencement de ce siècle, aboli l'usage de se passer de témoins dans les actes publics. Par son ordonnance, il étoit défendu à tout Notaire quelconque de recevoir aucun contrat, sans qu'il y eût deux témoins, nonobstant toute coutume locale.

L'histoire des souscriptions dans les différents siècles, qu'on vient de parcourir, a rappelé certains faits qui font époque, & d'où l'on peut déduire quelques principes, tels que sont, par exemple, les suivans.

Les signatures des Prélats qui n'y expriment point leur siège, ne portent aucun préjudice aux actes depuis le 6^e siècle jusqu'au 12^e inclusivement.

Depuis le 9^e jusqu'au 14^e, les croix qui tiennent lieu de signature, quoique formées de la main des Notaires, ne doivent faire naître aucun scrupule. Il en est de même du *signum* écrit en sigle, & des noms des témoins. Cet usage d'é-

crire les noms des témoins d'une seule main commença au plus tard dans le 8^e siècle, & suffit pour la validité des actes jusques vers le milieu du 12^e.

Les Rois Mérovingiens signoient de leur main leurs diplomes, ou par leur nom, ou par leur monogramme : mais ils ne signerent jamais les arrêts ou jugemens rendus en leur présence par leurs Ministres ; ils les faisoient seulement vérifier par leurs Référéndaires sous la clause *recognovit*. Les diplomes importants de la première race étoient pour la plupart souscrits par des Evêques, des Abbés & des Seigneurs.

Depuis Charlemagne, les Rois de la seconde race ne signerent qu'en monogrammes. Leurs lettres-parentes ne furent signées que par des Chanceliers ou des Notaires du Palais.

Les Rois de la troisième race ont employé les monogrammes, les croix & les signatures tout au long.

Depuis Louis le Gros, personne ne souscrit *ad vicem Cancellarii* ; la formule *Data vacante Cancellariâ* y supplée.

Les diplomes royaux du 3^e siècle & des suivans, qui ne portent aucune souscription, ni monogramme, pas même du Chancelier, ne doivent pas passer pour suspects.

Les signatures écrites de la main de nos Rois Capétiens commencent à Philippe le Long : mais depuis Jean II, cet usage fut plus suivi.

Aux 11^e & 12^e siècles, on ne voit presque point de signatures réelles dans les chartes privées : la présence des témoins suffisoit. Aux 12^e & 13^e, des souscriptions de Notaires publics ne

sont point suspects. La nomination des témoins, substituée à leur signature, remonte jusqu'au 7^e siècle, & descend en France jusques vers le déclin du 13^e, & en Angleterre jusqu'au 14^e inclusivement.

STATUTS. Les pieces législatives connues sous le nom de *statuts de discipline*, ne remontent pas au delà du 10^e siècle. La puissance séculière a souvent fait usage de statuts sous les noms de *statuta*, *Concil. t. 11, col. 423*, *statuitio*, *stabilitimenta*, *ibid. col. 754* : mais depuis le 13^e siècle, beaucoup de pieces du genre des statuts sont intitulées *articuli*, articles, mot qui tient aussi quelquefois la place des *réformations*, en genre d'actes qui regardent le bon ordre, soit civil, soit ecclésiastique.

STÉNOGRAPHIE. Voyez ÉCRITURE EN CHIFFRE.

STYLE. Les monuments barbares antérieurs à l'état florissant de la République Romaine, & les inscriptions postérieures à la chute de l'Empire, nous persuadent aisément que la barbarie a eu ses proportions & ses degrés comme la culture des lettres. Une orthographe vicieuse, déjà commune du temps de Cicéron, *De Latinis quo me vertam nescio, ita mendosè scribuntur & veneunt*, *Epist. ad Fratr.* fut au moins une des sources de la barbarie du style. L'affluence des provinciaux à Rome, & le mélange de toutes les nations, ont dû rendre la multitude inhabile à parler le latin bien purement. De là s'est formée une langue rustique, dont la romance a pris la place après la décadence totale des études. L'inondation des barbares acheva la corruption qui se re-

marqua sur-tout dans les loix, dans les chartes & dans les actes publics, qui devoient être à la portée de tout le monde.

Peu de Gaulois firent des études réglées ; de là par conséquent ces barbarismes & ces tours nationnaux contraires à la construction d'une langue qu'il falloit apprendre, par principes, à Rome même, pour éviter des fautes souvent très grossières. Les Francs, après leur irruption, n'apprirent la langue latine que sous de pareils maîtres : encore l'apprirent-ils en militaires. Quel latin devoit-on attendre d'une nation qui se croyoit trop heureuse de pouvoir réussir à se faire entendre ?

Grégoire de Tours, quoique l'un des plus savants hommes de son temps, avoue, *Præf. D. Théod. Ruinart, n. 62 & 100*, qu'il a affecté dans ses ouvrages les fautes qu'on y voit, de peur de n'être point entendu de la plupart de ses contemporains, si les compositions eussent été plus correctes. Cette affectation dût être encore plus sensible dans les actes plus anciens que le 12^e siècle, à moins qu'on ne veuille attribuer la barbarie des diplomes à un style propre affecté aux chartes, comme est le style suranné qu'on retient encore aujourd'hui au Barreau dans les procédures & dans les ordonnances mêmes de nos Rois.

Enfin mille témoignages des 8 & 9^e siècles justifient qu'il n'y avoit aucune portion de littérature qui ne fut corrompue. C'est donc un caractère de vérité dans les pièces originales de ces temps, *Schannat Vindic. Archiv. fuldens. p. 103*, & sur-tout dans les chartes, que le style

en soit tout à fait irrégulier. Cette irrégularité favorise les diplomes des 6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e & 11^e siècles. On auroit donc sujet de suspecter un original des 5^e, 6^e, 7^e & 8^e siècles, s'il étoit irrépréhensible. Au contraire, un manuscrit en oncial plein de solécismes, de barbarismes & de fautes d'orthographe s'annoncera par-là, comme ayant été transcrit à peu près entre le milieu du 7^e siècle & le déclin du siècle suivant. A proportion que ces défauts disparoissent, son antiquité est plus certaine & plus reculée. Cependant la mal-adresse d'un écrivain dans les temps éclairés, comme le talent & la capacité d'un copiste dans les siècles barbares, pourroient nuire à la généralité des principes qu'on vient d'établir; mais ces exemples sont très rares.

Il est important d'observer ici que depuis le 3^e siècle jusqu'au pontificat de Grégoire III, la barbarie du style est ordinaire sur les marbres & les diplomes de France & d'Italie; que depuis l'an 550, jusqu'à Charlemagne, elle fit de si grands progrès, que les livres & les actes ecclésiastiques furent totalement défigurés; que depuis cette dernière époque jusqu'après les commencements du 11^e siècle, les mêmes défauts sont encore communs dans les chartes privées, mais plus rares dans les actes publics, & sur-tout dans les manuscrits du 9^e siècle qui sont corrects: que le renouvellement des lettres, commencé dans le 11^e siècle, devint plus sensible dans le 12^e, & introduisit dans les actes un style plus pur: enfin qu'il ne faut pas rejeter des chartes précisément parcequ'elles sont en meilleur style que ne le comporte le siècle auquel elles appartiennent.

ment ; puisque dans tous les temps on voit des personnes qui écrivoient plus purement que leurs contemporains: *Voyez* ORTHOGRAPHE.

SUSCRIPTION. Par le mot *subscription*, on entend communément l'adresse ou le dessus d'une lettre : mais dans la diplomatie, on étend la valeur de ce terme à tous les titres pris ou donnés au commencement des lettres ou des actes, en examinant l'ordre qui a été observé dans la position des noms, & de celui qui écrit, & de celui à qui l'on écrit, & en remarquant certaines expressions qui s'y rencontrent.

Il n'y a point d'épithete honorable qui n'ait servi dans les titres que l'on prenoit, ou que l'on donnoit à ceux à qui l'on adressoit des chartes. *Excellence, majesté, altesse, sérénité, sainteté, béatitude, éminence, sublimité, spectabilité, almité, dilection, charité, grandeur, gloire, clémence, mansuétude, piété, utilité, industrie, habileté, capacité, magnificence, autorité, &c.* furent autant d'attributs que l'on personnfia. Ainsi l'on disoit, *Utilitas vestra, Industria vestra, Solertia vestra, Culmen tuum, magnifica Autoritas tua, &c.* Tous ces titres, pris & donnés indifféremment aux puissances ecclésiastiques & séculières, n'étoient que de pur style ; car les Peres du Concile d'Agde, célébré l'an 506, nomment le Roi Alaric, tout Arien qu'il étoit, *Prince très pieux, piissimus. Voyez* SAINT.

La confusion dans les titres pris & dans les titres donnés fut presque continuelle. Tantôt les titres pris précèdent les titres donnés, & tantôt ils les suivent. Les supérieurs, les égaux & les inférieurs mirent indifféremment leurs qualités avant ou après celles des personnes à qui ils

adresserent la parole ; c'est ce qui fait que l'on ne peut pas donner de regles absolument constantes & distinctives sur cet objet. Cependant on observera que le plus ancien usage dans la suscription des lettres étoit que l'auteur plaçât son nom avant celui de la personne à qui elles étoient adressées : mais, depuis, l'usage contraire prévalut, d'abord en écrivant aux grands ; & ensuite, soit humilité ou autrement, on l'étendit à des égaux, à des inférieurs, à tout le monde. Enfin le nom de l'auteur fut reculé au bas de la lettre en forme de souscription, comme nous le pratiquons actuellement.

Rien de plus simple que les suscriptions des Evêques des trois premiers siècles. Analogues à celles des écrivains laïques, elles ne consistoient que dans les deux noms réciproques de l'auteur & du récipiendaire, avec la seule qualité de *frere*. Les Papes eux-mêmes n'en prenoient point d'autres, & ne se distinguèrent par le titre de *Pape*, que lorsqu'il eut été interdit aux Evêques. *Voyez* Pape.

Après les trois premiers siècles, les Prélats se désignèrent par leur qualité d'*Evêque*, à laquelle ils ajouterent souvent l'épithete d'*humble*, d'*indigne*, de *pécheur*, &c. Mais si les titres que les Prélats se donnerent respiroient la candeur & la décence, ils en furent bien dédommagés par les titres pompeux qu'on leur accorda : les titres les plus magnifiques, excepté la primauté, ceux même qui par la suite devinrent particuliers au seul Pontife Romain, furent déferés aux Evêques. Ainsi les titres de *Pape*, de *Souverain Pontife*, de *Prêtre suprême*, de *Prince des Prêtres*, de *Pere des Peres*, d'*Evêque des Evêques*,
de

de très saint Pere , furent donnés aux uns & aux autres jusqu'à Adrien Premier , qui réserva aux seuls Primats les plus pompeux de ces titres.

En général les titres d'humilité pris par les Evêques sont favorables aux chartes épiscopales depuis le 4^e siècle jusqu'au 12^e. Les titres donnés aux Prélats sont des plus magnifiques , pendant les 10^e, 11^e & 12^e : mais les titres de *Prince*, de *Comte* , de *Duc* , de *Consul* , pris par des Prélats avant le 11^e siècle , feroient suspecter un diplôme.

Les formules *Dei gratiâ* , *Dei dono* , *per Dei gratiam* , que l'on trouve dans la plupart des suscriptions des puissances tant laïques qu'ecclésiastiques , sont des expressions purement religieuses , & qui n'ont point été exclusivement réservées aux Souverains de l'antiquité en signe de leur indépendance , comme l'ont cru beaucoup de Savants. Des témoignages sans nombre contredisent leurs assertions à cet égard , *Fleuri* , *Hist. Ecclés. t. 6 , p. 85...* *Eckart* , *Comment. de rebus Franc. orient. t. 1 , p. 539...* *Annal. Bened. t. 3 , p. 566...* *Biblioth. German. t. 6 , p. 179...* *Hist. de Harcourt , t. 1 , p. 535...* *Hist. de Lang. t. 1 , p. 588...* *Glossaire du Droit Franç. p. 197...* *Martene* , *ampliss. Collect. t. 1 , p. 336 , &c. &c.* Les Prélats , les Ducs , les Comtes , &c. s'intitulent *par la grace de Dieu* , moins comme Souverains , qu'en signe de piété. Cette formule ne paroît dans aucun diplôme original & sincère de nos Rois Mérovingiens. Pépin est le premier qui l'ait employée , peut-être pour imiter les Empereurs d'Orient. Depuis ce Prince , elle a été fréquemment imitée par les Empereurs , les Rois & les Princes d'Occident , sous les expressions de

grace , de *miséricorde* , de *clémence* , ou d'autres équivalentes.

L'idée d'indépendance absolue n'a été attachée à cette formule qu'au 15^e siècle, sous le règne de Charles VII; ce qui détermina ce Prince, jaloux de ses droits, à interdire ce titre aux grands vassaux qui vouloient l'usurper. Depuis ce temps-là, cette formule a toujours été réservée aux Souverains. Les Prélats du second ordre cessèrent de s'en servir à la fin du 15^e siècle : mais les Evêques l'ont toujours conservée; & ce n'est que dans les bas temps qu'ils y ont ajouté, & *Apostolica Sedis*.

Sur cela on observera que la formule *par la grace de Dieu & du Siege Apostolique*, est bien plus ancienne que le 14^e siècle, auquel on l'attribue communément. Au 12^e, on en trouve d'assez semblables dans les chartes. Mais dans une charte de Dietherus, Archevêque de Treves, donnée en 1299, on la trouve tout au long : *Frater Dietherus, Dei & Apostolica Sedis gratiâ, Trevirensis Archiepiscopus, &c.* *Hist. Trevir. dipl. t. 1, p. 833.* Une charte de 1224 de Gauthier, Evêque de Chartres, avoit déjà dit : *Divinâ permissione & apostolicâ autoritate Carnotensis Ecclesiæ Minister humilis*, *Gall. Christ. Fratr. Sammarth. t. 4, p. 457.* Cette expression d'Evêque, *par la grace du Saint Siege*, n'a passé en formule qu'au 13^e siècle, & sur-tout depuis la bulle par laquelle Clément IV prétendit que la disposition de tous les bénéfices appartenoit au Pontife Romain.

Suscription des bulles.

Dès le 4^e siècle, le Pape Sirice, dans une de ses décrétales, s'étoit intitulé *Siricius Papa*. Cette

inscription, qui seroit suspecte avant le milieu du 4^e siècle, à quelques légères différences près, convient à presque tous ses successeurs pendant le 5^e siècle. Alors le nom des Papes paroît tantôt devant, tantôt après celui de la personne à qui ils adressent leurs lettres. Dans les 6^e & 7^e siècles, l'arrangement de leur nom & de celui à qui ils écrivent souffre la même variation. Mais Saint Grégoire s'étoit déjà honoré de l'humble titre de *Serviteur des Serviteurs de Dieu*.

Une chose à remarquer dans ce dernier siècle, c'est que l'on commença à donner aux Empereurs des titres fort pompeux, tandis qu'ils avoient été fort simples jusqu'alors dans la bouche même des Papes. Ces derniers furent les plus zélés sectateurs de l'usage en ce point, & traitèrent les Empereurs tout à la fois de *très pieux Seigneurs*, de *sérénissimes Vainqueurs & Triomphateurs*, d'*Amateurs de Dieu & de Jésus-Christ*, d'*Augustes*, &c. Ces manières de s'exprimer n'avoient que peu ou point changé au 9^e siècle. Les titres que les Papes attribuerent aux Rois, aux Exarques & aux Patrices furent ordinairement les mêmes : *Domino excellentissimo, atque præcellentissimo Filio*, &c.

Les titres des Papes eux-mêmes s'accrurent à un point extraordinaire, soit qu'on fût entraîné par le goût du siècle, soit qu'on fût inspiré par la vénération qu'on avoit pour eux. On les traita de *Souverains Pontifes*, de *Peres des Peres*, &c. & depuis on enchérit toujours. Il faut remarquer que le titre pris de *Souverain Pontife*, ou de *Pontife universel*, seroit un signe de faux avant S. Grégoire le Grand ; qu'il seroit suspect depuis

le 6^e siècle jusqu'au 9^e, & très suspect depuis Grégoire VII. *Voyez* Pape.

Dans le 8^e siècle, les Papes, dans leur suscription, commencèrent par nommer les personnes à qui ils écrivirent.

Mais depuis Nicolas Premier, au 9^e siècle, le nom du Pape & ses titres précédent toujours le nom de la personne à qui il écrit. Bien plus, au 12^e siècle, Adrien IV se plaignit à l'Empereur Frédéric Barberousse de ce qu'il prenoit le premier rang dans la suscription de ses lettres adressées aux Papes : tant il est vrai qu'avec le temps on s'écarta toujours de l'ancienne humilité, & que le titre de *Serviteur des Serviteurs* n'étoit que de style. Aussi, depuis la fin du 11^e siècle, une bulle où le nom du Pape seroit placé après le nom de celui en faveur duquel elle auroit été expédiée, devroit passer pour très suspecte. Cette règle ne souffre d'autres exceptions que relativement aux bulles adressées à des Saints, par exemple à Saint Paul. *Voyez*, sur les suscriptions des rescrits apostoliques, les mots BULLES, BREFS, *MOTUS PROPRII*.

Une bulle postérieure au 10^e siècle, où le Pape ne se donneroit d'autre titre que celui d'*Evêque de la ville de Rome*, seroit suspecte; & elle passeroit pour fausse, si elle étoit du 11^e.

Suscriptions des pieces ecclésiastiques.

Les suscriptions des actes ecclésiastiques des premiers siècles n'ont rien de bien remarquable : presque toutes, à peu près, portent la même forme de suscriptions que les lettres des Apô-

très, qui ne sont ignorées de personne, & qui furent imitées par les hommes apostoliques, & par ceux qui leur supposèrent des lettres.

Au 4^e siècle, les noms des Evêques & des Prêtres commencerent à être accompagnés d'éloges & de titres honorifiques : les uns & les autres mirent leurs noms tantôt avant, tantôt après les noms de ceux à qui ils écrivoient. Du reste, la forme de la suscription, ainsi que des autres parties des actes, étoit totalement arbitraire ; & à peine y en a-t-il quelques-unes de semblables, quoiqu'elles aient toutes des rapports essentiels. Il faut cependant remarquer que tous les titres mis en usage dans les siècles suivants, tels que ceux de *très Chrétien*, *très Pieux*, *très Magnanime*, *très Grand*, *très Saint*, &c. pour les Empereurs ; *Sainteté*, *Béatitude*, &c. pour les Papes, & ainsi à proportion pour les autres dignitaires, se rencontrent dans ce siècle.

La coutume d'employer les titres de *Seigneur*, de *très cher*, &c. dans les lettres adressées même aux hérétiques & aux païens, paroît établie dans le 5^e siècle. En général, ils se multiplièrent beaucoup, en comparaison des siècles précédents.

Dans le 6^e siècle, les titres pris varierent à l'infini, & les titres donnés enchérissent encore sur le siècle précédent, mais toujours indistinctement.

Dans le 7^e siècle, les titres pris exprimerent souvent les sentiments d'humilité ; mais quelquefois c'est un mélange d'humilité & de grandeur. Les titres donnés furent toujours fort relevés, même par des périphrases singulières.

Les suscriptions des actes des Ecclésiastiques

du 8^e siècle continuerent d'être sujettes à mille variations ; on s'apperçoit pourtant dès lors qu'elles tendent à se fixer.

Les titres d'humilité furent assez familiers aux Evêques du 9^e siècle : il ne manque cependant pas d'exemples où l'on en voit qui se donnent les titres les plus fastueux. Les titres donnés étoient toujours honorables ; mais il n'y eut rien de bien fixe.

Les titres magnifiques pris & donnés dans le 10^e siècle ont rapport à ce que plusieurs Evêques & Abbés, possesseurs de grandes terres, se crurent en droit, à l'exemple des Seigneurs laïques, de se soustraire à la domination du Souverain & à la tyrannie des Ducs & des Comtes, qui venoient d'usurper dans leurs fiefs l'autorité royale. Les Evêques, à la faveur des privilèges qui leur étoient accordés par les Rois, s'érigèrent en Seigneurs temporels ; de là le faste qui paroît dans les titres qui leur furent donnés ; c'est de là aussi que les maisons épiscopales ont le nom de *Palais* dans plusieurs chartes de ce siècle. D'autres Evêques se donnerent des éloges, & s'humilièrent en même temps. La plupart pourtant s'en tinrent à des expressions dictées par l'humilité chrétienne.

Les 11^e & 12^e siècles, comme le précédent, virent quelquefois le contraste monstrueux des titres les plus modestes & des qualifications les plus fastueuses que prirent certains Prélats dans leurs chartes. Les titres donnés furent encore plus ampoulés. Cependant il faut avouer que l'humilité chrétienne respire encore dans les titres du plus grand nombre.

Le 13^e siècle continué d'offrir sur cet objet beau-

coup de variétés : mais le titre de *Minister indignus*, *Minister humilis*, *Ecclesiæ Minister*, qui avoit commencé dans le siècle précédent, fut fréquemment employé dans celui-ci par les Evêques & les Abbés, & quelquefois dans le 14^e. La formule *par la grace de Dieu & du S. Siege Apostolique*, qui avoit commencé à la fin du 13^e, devint fréquente dans le 14^e.

C'est dans ce siècle que nous voyons le premier exemple d'une partie de la suscription rejetée à la fin de l'acte. On ne connoît pas de lettre plus ancienne, où celui qui l'écrit mette son nom après l'écriture & au bas de la page, selon notre usage actuel, que celle que Henri de Villars, Archevêque de Lyon, écrivoit à l'Empereur Charles IV. Elle est datée du 29 Décembre 1347; & plus bas est écrit, *Henricus de Villariis, Archiepiscopus & Comes Lugduni, totus vester*, Valbonnays, *Hist. de Dauphiné*, t. 2, p. 540.

Quelques Prélats du 15^e siècle se décorèrent de nouveaux titres, en prenant ceux des seigneuries & des châteaux qui appartennoient à leur Eglise.

Suscriptions des diplomes & des chartes.

Les suscriptions des diplomes & des chartes laïques des premiers temps suivirent assez le goût cicéronien. Les titres pris & donnés furent d'abord assez simples : mais, dès le 2^e siècle, ils devinrent plus pompeux. Dans les lettres de Pline à Trajan, on trouve déjà un commencement de ces manieres de parler : *Votre Piété*, *Votre Grandeur*, &c. Antonin est le premier des Empereurs qui ait porté le titre de *Pieux*; les

Empereurs des siècles suivants le prirent, ou on le leur donna. Le titre d'*Auguste* étoit un titre d'honneur & de respect attaché à la dignité impériale. Marc Aurele & *Lucius Verus* sont les premiers qui aient porté en même temps ce titre.

Les suscriptions des lettres particulières furent des plus simples : mais celles qui étoient adressées à des Corps respectables portent en tête des titres très multipliés. Au reste, les titres, excepté ceux qui désignoient la puissance impériale, furent assez arbitraires.

Au quatrième siècle.

La suscription des édits des Empereurs offroit, dans le 4^e siècle, les noms de tous les Princes qui étoient avec eux associés à l'empire. Les titres de *Seigneur* & de toujours *Auguste* sont le plus communément donnés aux Empereurs ; les autres varient à l'infini.

Au cinquième siècle.

Il paroît par les actes du 5^e siècle, que les Sénateurs à qui l'on avoit donné, sous Alexandre Sévère, le titre de *Magnifique*, le quitterent alors pour prendre celui de *Clarissime*.

La formule de la suscription des lettres continue d'être fort simple & toujours la même : celle des décrets & des édits porte, à l'ordinaire, en tête une suite de titres magnifiques qui les distinguent des rescrits. Voyez RESCRITS.

Au sixième siècle.

Les titres pris par les Empereurs du 6^e siècle furent assez fixes : ils se bornoient à ceux de

Piété, de *Manſuétude*, d'*Illuſtre*, & de *toujours Auguſte*. Clovis Premier, ayant été revêtu de la dignité de Conſul honoraire & de Patrice par l'Empereur Anaſtaſe, reçut en même temps le titre d'*Auguſte*, dont il uſa dans les actes, ainſi que quelques-uns de ſes ſucceſſeurs immédiats.

Au ſeptieme ſiecle.

Les Empereurs du 7^e ſiecle conſerverent encore dans leur ſuſcription le ſurnom de *Flavius*; &, à leur exemple, les Rois de Lombardie & d'Eſpagne le prirent auſſi. Ces Princes Lombards, dans le ſiecle ſuivant, juſqu'à leur extinction, ſe donnerent, dans leur ſuſcription, de grands éloges.

Au huitieme ſiecle.

La ſuſcription des Rois Mérovingiens conſiſtoit dans ces mots, *N. Rex Francorum, vir inluſter*; ce qui compoſoit la première ligne des diplomes. Celle des Maires du Palais, qui, ſur la fin de cette race, s'emparèrent de l'autorité, portoit en tête le titre *inluſter vir*, après lequel ils mettoient leur nom & la qualité de Major-dôme.

Pépin, chef de la ſeconde race, ſuivit aſſez les uſages de ſes prédéceſſeurs : la ſuſcription étoit ſimple avec le titre de *vir inluſter*; on y voit pourtant aſſez fréquemment l'addition de *gratiâ Dei*, pour marquer les voies de la Providence dans ſon exaltation. Charlemagne varia ſucceſſivement la forme des ſuſcriptions de ſes diplomes, à raiſon des différens royaumes qu'il acquit. N'étant que Roi de France, il ſ'inſcrivoit, comme

son pere, avec la formule *gratiâ Dei*. Devenu Roi des Lombards en 774, il ajouta ce titre : mais il ne faut pas qu'il se qualifie Roi d'Italie ; car les diplomes de cette espece sont rejetés par les Savants. Lorsqu'il eut été couronné Empereur d'Occident le 25 Décembre de l'an 800, le titre d'illustre, *vir inluster*, disparut, & il s'intitula, *Carolus serenissimus Augustus, a Deo coronatus, magnus & pacificus Imperator, Romanorum gubernans imperium, qui & per misericordiam Dei Rex Francorum & Longobardorum*. Il arriva souvent à Charlemagne, depuis qu'il eut été élevé à l'empire, de s'attribuer seulement la qualité de *Roi*, & à ses Etats celle de *royaumes*.

Au neuvieme siecle.

Louis le Débonnaire, qui, n'étant que Roi d'Aquitaine, avoit suivi, à quelques termes près, les formules de suscription des Rois de France, en succédant à son pere en 814, changea de titres, & s'inscrivit, *Hludovicus divinâ ordinante providentiâ Imperator Augustus*. Après son rétablissement sur le thrône en 834, au lieu d'*ordinante* il mettoit *repropitiante*. Les Chancelleries des Rois d'Aquitaine, de Baviere, & de l'Empereur Lothaire, tous fils de Louis le Débonnaire, usèrent à peu près du même style. Chacune en particulier ne fut pas toujours constante dans les formules de suscription.

Charles le Chauve, couronné Empereur à Rome en 875, s'inscrivoit, après l'invocation de la Trinité, *Karolus ejusdem Dei omnipotentis misericordiâ Imperator Augustus*.

Louis le Begue, qui succéda à Charles le

Chauve au royaume de France en 877, s'intituloit tout court , *Hludovicus misericordiâ Dei Rex*.

Charles le Gros , Roi de Germanie en 876 , Roi de Lombardie en 879 , Empereur en 880 , Roi de France en 885 , varia les formules de ses suscriptions à raison de ces différentes promotions.

Au dixieme siecle.

Les derniers Princes de la branche carlovingienne du 10^e siecle varierent leur suscription quant à l'expression *gratiâ Dei* , mais ne changerent jamais le titre *Francorum Rex* : du reste , quelques épithetes font toute la différence.

Les Rois & les Empereurs d'Allemagne de ce siecle ne prirent dans leur suscription que le titre de *Roi des Romains* , jusqu'à ce qu'ils eussent été couronnés Empereurs : alors l'*Imperator Augustus* fut de style. Henri l'Oiseleur ne prit même jamais ce dernier titre dans ses diplomes. Quoique le terme *Augustus* seul fût le plus d'usage , on ne doit pourtant pas rejeter les diplomes des Empereurs d'Allemagne qui se qualifioient *semper Augustus* avant Frédéric Premier , au 12^e siecle.

Ce fut après le commencement de ce siecle , que les Ducs , les Comtes & les Seigneurs , ayant usurpé les droits régaliens , s'érigerent en Souverains dans les villes & les comtés dont ils n'étoient auparavant que juges & gouverneurs. Dès lors ils commencerent à joindre , dans leur suscription , le nom des villes ou des pays sur lesquels ils dominoient , avec la dignité qu'ils y exerçoient comme Princes.

Au onzieme siecle.

Quoiqu'il y ait peu de siecles où les formules aient plus varié que dans le 11^e, cependant les suscriptions sont les mêmes que celles du siecle précédent. Une chose assez singuliere, c'est de voir le Roi Robert traité de *très saint Pere*. Il faut cependant remarquer que Robert est le premier de nos Rois qui, en commençant sa suscription, se soit servi du pronom personnel *ego*. Le style dont les Rois Lombards s'étoient déjà servis en commençant l'étalage pompeux de leurs titres, passa dans les diplomes des Rois suivans, dans ceux des Rois d'Angleterre, & dans les chartes des particuliers.

Les Rois de Germanie & les Empereurs s'intitulent quelquefois *Empereurs*, avant que d'avoir été couronnés à Rome, parceque les noms de *Rois* & d'*Empereurs* se prenoient l'un pour l'autre. Henri IV, ayant reçu la couronne impériale, employa les titres d'*Empereur* & de *Patrice* dans la suscription de ses diplomes. Les suscriptions privées n'ont rien de remarquable.

Au douzieme siecle.

Le caprice seul guida la main des Chanceliers & de leurs subalternes dans le 12^e siecle. Les formules n'eurent rien de fixe. Un titre peu commun est celui de *Vénérable* donné à Philippe Premier & à Louis le Gros. Une suscription nouvelle est celle où Louis le Gros prend le titre de *Roi de France*, au lieu de *Roi des François*, comme s'étoient intitulés ses prédécesseurs. On

la trouve dans des lettres royaux de l'an 1171, *Ordonn. du Louvre, t. 4, p. 206, Ludovicus, &c.... Franciæ Rex.* Philippe Auguste n'est donc pas le premier qui se soit qualifié *Roi de France*. La premiere expression s'est soutenue constamment pendant sept siècles ; & la seconde, qui ne se rencontre presque dans aucun diplôme avant les dernières années du 12^e, ne prévalut sur l'autre jusqu'à l'exclure entièrement, que fort long-temps après. La suscription de nos Rois porte quelquefois le titre d'*Empereur & d'Auguste*, ainsi que dans le siècle précédent, parce que ces mots, comme on a déjà dit, se prenoient sans doute alors pour celui de *Roi*.

Les suscriptions des grands Vassaux de la couronne font le détail de leurs titres & des provinces dont ils étoient Souverains sous le nom de *Ducs, Comtes ou Marquis*.

Les Empereurs ne s'intitulent constamment *Imperator Augustus*, qu'après avoir reçu la couronne impériale : *Romanorum Rex* est le titre de leur exaltation au trône jusqu'à leur couronnement à Rome.

Les noms des Rois d'Angleterre sont fréquemment, dans leur suscription, écrits avec la seule lettre initiale.

Au treizieme siecle.

Le titre de *Roi des François* paroît avoir été réservé dans ce siècle pour les actes latins, & celui de *Roi de France* adopté pour les actes en langue vulgaire.

Tous les noms des Etats que possèdent les Empereurs d'Allemagne se trouvent renfermés dans

leur suscription : mais ils ne prennent celui d'*Empereur toujours Auguste* qu'après avoir reçu la couronne impériale.

Au quatorzième siècle.

Une suscription simple accompagnée du titre de *Roi de France* dans les actes en langue vulgaire, & de *Roi des François* dans les actes écrits en latin, forme le commencement des diplômes de nos Rois du 14^e siècle. Les trois premiers Rois de ce siècle varierent pourtant sur cet objet, & s'intitulèrent en latin *Roi de France* ou *Roi des François*. Philippe de Valois donna au Roi Jean son fils, qui n'étoit encore que Duc de Normandie, le titre de *Lieutenant du Roi*. On trouve cette qualification dans un acte de 1345. Depuis la prise de ce dernier Roi par les Anglois en 1356, jusqu'à sa délivrance en 1360, on mit à la tête des lettres royaux le nom de son fils aîné, Charles, Duc de Normandie, soit comme *Lieutenant du Roi*, soit comme *Régent*. Dans ce siècle, le titre de *très redouté* fut communément donné aux Princes.

Les grands Seigneurs en Angleterre s'intitulent, *N. par la grace de Dieu, Duc, Comte, &c.* En Allemagne, les petits Seigneurs en firent autant; & au lieu du pronom *ego*, ils prirent le pluriel *nos*.

Au quinzième siècle.

Dans le 15^e siècle, Isabelle de Bavière, abusant de la foiblesse où la maladie avoit réduit Charles VI son époux, établit une Cour souveraine à Amiens, qui expédioit ses actes au

nom de cette Princeſſe par cette formule de ſuſcription, *Iſabelle, par la grace de Dieu, Reine de France, ayant pour l'occupation de M. le Roi le gouvernement & adminiſtration de ce royaume.* Louis XI prenoit, à la tête de ſes diplomes françois, le titre de *Roi de France*, & celui de *Francorum Rex* en latin. La même ſuſcription paroît dans les lettres patentes de Charles VIII, qui ſuccéda à Louis XI ſon pere le 30 Août 1483. La ceſſion de l'empire de Conſtantinople faite à Charles VIII par André Paléologue, le 11 Septembre 1494, n'ajouta rien à ſes titres; mais ce fut ſans doute en vertu de cette ceſſion qu'il prit les ornemens impériaux. Louis XII imita les formules de ſes prédéceſſeurs. On trouve néanmoins qu'il prend de plus le titre de *Duc de Milan* & de *Seigneur de Genes* dans des lettres patentes de 1511 en faveur de la ville de Boulogne.

La plupart des ſuſcriptions des hauts Seigneurs ſouverains renferme la formule *par la grace de Dieu*, & une ſuite de tous leurs titres, duchés, comtés, marquiſats, ſeigneuries, &c.

Les Empereurs & les Princes ſouverains d'Allemagne emploient la même formule & la même oſtentation. Maximilien Premier prit le titre d'*Imperator electus* avant que le Pape eût confirmé ſon élection, *Hertius, Diſſert. de Dipl. German. p. 37.*

Soliman, Empereur des Turcs, dans une lettre écrite au Grand-Maître de Rhodes, ne s'éloigne pas de ces ſortes de ſuſcriptions; il y ajoute ſeulement un tour plein de faſte oriental: *Solymanus Iſaccus, Dei gratiâ, Rex Regum & Dominus Do-*

minantium, &c. *Cod. dipl. de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem*, t. 2, p. 160.

Henri IV, Roi d'Angleterre, met le plus souvent dans les suscriptions de ses lettres le nom & les titres de celui à qui il écrit, avant son propre nom & ses qualités. Henri V n'en agit pas de même; mais il suivit les errements ordinaires en ce siècle: il ajouta à ses titres ceux d'*Heritier & Régent du royaume de France*. Henri VI prit sans façon le titre de *Roi de France* ou de *Roi des François*. Edouard IV, premier Roi de la maison d'York, remplaça souvent le fatras des suscriptions par le mot simple & unique *Rex* suivi de l'adresse ou de la notification. Edouard V employa aussi le même style. Richard III fit encore plus: dans une de ses lettres au Pape Sixte IV, il lui adresse la parole contre l'usage ancien: *Beatissime Pater*, &c.

Au seizieme siecle.

François Premier prit dans ses diplomes latins les mêmes titres que Louis XII: *Franciscus Dei gratiâ Rex Francorum, Dux Mediolani, & Genue Dominus*: mais dans ses édits françois il ne prend que le titre de *Roi de France*. Il se qualifioit aussi *Dauphin de Viennois, Comte de Valentinois & Diois*, &c.

Henri II employa dans ses édits la formule suivante: *Henri II, par la grace de Dieu, Roi de France, à tous présents & à venir, salut*: au lieu que dans ses lettres patentes il dit: *A tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut*, sans aucune suscription. François II prit le titre de
Roi

Roi de France & d'Ecosse, à cause de son mariage avec Marie Stuart. Charles IX ne prit que le titre de *Roi de France*.

Les édits & les lettres patentes de Henri III portent la même suscription dont ses prédécesseurs immédiats avoient fait usage, si ce n'est qu'au titre de *Roi de France* il ajoute celui de *Roi de Pologne*.

Depuis que Henri IV eut réuni pour toujours le royaume de Navarre à la couronne de France, le 4 Août 1589, il prit le titre de *Roi de France & de Navarre*; & ses successeurs ne portent encore que ce titre simple.

L'Empereur Charles-Quint, ainsi que ses successeurs, continua l'ancienne formule de suscription, *Carolus Quintus, divinâ favente clementiâ, electus Romanorum Imperator, semper Augustus*, &c. mais il y ajoute une infinité de titres.

Henri VIII d'Angleterre, avant le schisme, avoit ajouté à ses titres celui de *fidei Defensor*, que le Pape lui avoit donné. Après sa désertion, il ajouta, & *in terra supremum Caput Anglicanæ Ecclesiæ*. Les Rois d'Angleterre se qualifierent *Seigneurs d'Irlande* jusqu'en 1542, que le Parlement Irlandois assemblé fit un décret solennel portant que Henri VIII & ses successeurs seroient appellés *Rois d'Irlande*. Ce n'est que depuis Jacques Premier, qui réunit sur sa tête les couronnes d'Angleterre & d'Ecosse, que les Monarques Anglois ont pris le titre de *Rois de la Grande Bretagne*.

SYNGRAPHE. Voyez CHARTE.



T.

UN usage singulier des Anciens consistoit à supprimer quelquefois cette lettre devant une consonne : Victorin, *Ars Grammatica*, l. 1, p. 2467, cite en preuve *posquam* pour *postquam*.

Dans les anciens monuments, il n'est pas rare de trouver des *T* dont la tête est toute entière ou du côté droit ou du côté gauche, comme les *fig. 1 & 2 du dix-huitième tableau*, ou qui sont entièrement renversés, *fig. 3 ibid.*

Dans le 3^e siècle, on voit des *C*, *fig. 4. ibid.* surmontés d'une barre, ou des *C* tout purs en la place de *T*. Ce changement du *T* en *C* ne laisse pas d'être assez fréquent dans quelques manuscrits & dans des inscriptions antiques.

Les *T* penchés, sans sommets ni bases, à queues ou à têtes courbes, *fig. 5, 6, 7 & 8 ibidem*, marquent une inscription lapidaire antérieure de plus d'un siècle à l'ère chrétienne : mais le *T* tranché haut & bas par des sommets, *fig. 9*, convient aux quatre premiers siècles.

Dans les 5^e & 6^e siècles, le goût des *T* presque dépourvus de tête, *fig. 10*, s'accrédita sans détruire l'ancien usage.

Jusqu'au 9^e siècle, les sommets de la tête prirent à peu près la forme de triangles un peu allongés en pointes tournées vers le bas.

Les 9^e & 10^e siècles employèrent, sur-tout en Espagne, les *T* fort hauts, *fig. 11*, dont la tête, entièrement portée du côté gauche, avoit la figure d'une *S* ou d'un *C* terminé par le bas en volute.

En France & en Angleterre, les *T* métalliques,

fig. 12, étoient souvent composés d'un ou de plusieurs triangles. Aux siècles suivants, les irrégularités se multiplièrent. On vit même des *T* sous la figure bizarre 13 & 14 *ibid.* Ces figures sont néanmoins plus particulièrement assorties au goût allemand.

T capital des manuscrits.

A l'égard des manuscrits, le *T* garni d'une tête & d'une base épaisse en *S* couchée, *fig. 15*, désigne le 5^e ou 6^e siècle. De là jusqu'au 10^e cette lettre a souvent pris la forme de l'*Y*, & quelquefois celle du *Z* vers le 9^e.

Le *T*, *fig. 16 ibid.* paroît avoir été plus fréquent dans les manuscrits du 7^e siècle qu'en aucun autre : l'usage n'en a pourtant jamais été commun.

Aux 6^e, 7^e & 8^e siècles, nous avons beaucoup de *T*, *fig. 34*, dont la tête est arrondie vers la gauche. Ce dernier siècle & le 9^e, sur-tout dans la lombardique, offrent des *T* capitaux dont tous les sommets sont courbés en forme d'ancre, *fig. 17 ibid.* Vers le 11^e, les sommets latéraux de ce même *T* sont concaves en dehors, *fig. 18 ibidem.*

t minuscule.

Le *t* minuscule, *fig. 24 ibidem*, est fort ancien ; on le voit dans quelques monuments des premiers siècles. Les manuscrits & les diplômes des temps les plus reculés nous l'ont transmis : mais il ne se glissa sur les monnoies orientales, qu'aux 6^e & 7^e siècles. La tête des anciens *t* est presque toujours horizontale. Cette tête, tra-

versée par la haste aux 7^e & 8^e siècles, donne quelquefois au *z* la figure d'une croix, comme on en peut juger par les *fig. 19 & 20 ibidem*. Souvent la traverse coupoit une seconde fois la haste par une espece de *c* resserré, *fig. 21 ibidem*, ou d'un ovale couché, *fig. 22* : on ne voit ce dernier qu'au 8^e siècle, & l'autre depuis le commencement du 6^e jusqu'au déclin du 9^e; mais c'est au 7^e que les exemples en sont plus fréquents.

Les deux traits qui composoient ce *z* furent se inclinés dans la mérovingienne, qu'on ne fait presque lequel des deux est la traverse : voyez *fig. 23 ibid.* En voulant les tracer d'un seul trait, on produisit des *z* semblables au chiffre arabe 8, ou au *z* des Grecs.

Le *z* en croix, *fig. 19 & 20 ibidem*, perdit trois de ses courbures aux 11^e & 12^e siècles, savoir, les deux supérieures & l'inférieure gauche. Il fut ainsi à la mode dans la cursive comme dans la minuscule; mais les inégalités revinrent bientôt.

Le *z* à tête uniquement courbée vers la gauche, *fig. 25*, qui ressemble au *q*, se remarque sur-tout au 9^e siècle : mais si le côté droit étoit aussi courbé, il s'étendrait alors depuis les premiers temps jusqu'au 11^e siècle, dans la cursive minuscule; & s'il étoit question du *T* majuscule, cette courbure descendrait plus bas, & ne seroit pas même bornée par le pur gothique.

Vers le 12^e siècle, on vit des *z* dont la haste étoit une queue terminée en volute. Vers les 9^e & 10^e, il ressembla à la cursive, puis à l'*u* gothique. Voyez les *fig. 26 & 27 ibid.*

T *curfif.*

Il n'est guere de lettres cursives dont la figure soit plus variée que celle du *t*. On se contentera d'en observer les formes les plus singulieres.

En fait d'écriture cursive, le *t* dont la tête est séparée du tronc annonce ordinairement la plus haute antiquité, comme du 5^e ou 6^e siecle, lorsque le montant ne porte pas sur une petite base en forme d'*f* couchée.

La cursive romaine la plus antique fait aussi grand usage du *t* en croix, *fig.* 19, 20 & 24 *ibidem*.

Une traverse penchée, appuyée sur la tête & la queue d'une haste courbée, donna naissance au *t* semblable à l'*a*, dans la romaine & la lombardique, *fig.* 28 *ibid.* Il dura sous cette figure jusqu'au 12^e siecle dans la gallicane, dans toute la mérovingienne & la carlovingienne jusques vers le regne de Louis le Débonnaire. En Espagne on le retrouve encore aux 14^e, 15^e & 16^e siecles, quoiqu'un peu altéré.

Le *t* cursif en forme de 8 peut remonter au 5^e ou 6^e siecle, & ne prend fin que vers le milieu du 11^e. Il eut un grand cours en Allemagne dans ce siecle & le précédent.

Le *t* approchant de l'*a* cursif composé de deux *c* surmontés d'une traverse, *fig.* 29, fut en vogue en France au 8^e siecle : il s'y soutint dans le 9^e, & finit vers la fin du 10^e. En Italie, il se maintenoit encore au 11^e. En Espagne, il parvint jusqu'au 13^e; & il se montroit au 14^e en Angleterre & en Ecosse.

Le *t* en forme de *c* commence au 12^e siecle,

& dure au delà du renouvellement des lettres, sans dominer cependant.

Le *t* cursif renversé obliquement, comme la *fig. 5 ibidem*, se produisit souvent, sur-tout à la fin des mots, depuis le 6^e siècle jusqu'au 11^e. Sa plus grande vogue doit être fixée au milieu du 8^e.

Quelques-unes des autres figures du *t* ressemblent presque aux lettres latines, telles que nous les écrivons & qu'on les voit au *dix-huitième tableau, fig. 30 & suiv.* aux lettres grecques ζ, θ, ϑ, σ, φ, χ, & aux chiffres arabes 2, 3, 7, 8. Il n'est pas besoin de descendre au dessous du 6^e siècle pour trouver tous ces caractères.

Le *t* mérovingien ne porte pas si loin la licence; il se borne à l'imitation des *t* cursifs romains les plus communs, comme les *t* en croix, *fig. 19, 20 & 24 ibid.*

La plupart des *t* saxons n'ont qu'une tête horizontale, quelquefois relevée par une pointe vers la gauche, & une queue en *c*, qui, dès les premiers temps, commençoit à faire angle vers le milieu.

Le lombardique a la tête très courbée vers la gauche, & un peu vers la droite en dessus, & plus régulièrement en dessous. Dans la cursive, il est assez semblable au mérovingien.

L'écriture visigothique y joint la figure de l'*Y* & de l'*m*, ou peu s'en faut.

La caroline, souvent après avoir traversé la haste par la courbure gauche inférieure de la tête, élève sur le côté droit une sou à peu près, ce qui donne la *fig. 31 ibid.*

Au 10^e siècle, le *t* cursif majuscule eut la haste fort élevée; & souvent la queue traversa deux

fois la haste, *fig. 32 ibidem* : aux siècles suivants, la même queue traversa tant de fois la haste en serpentant, qu'on diroit un échelas entrelacé de lierre. Au 12^e siècle, la haste, à force de se plier, devint peu à peu tout à fait anguleuse. Au 13^e, le *c* fut souvent pris pour le *t* ; & comme il étoit quelquefois surmonté d'une traverse, il donna lieu à ce *t* bien gothique, *figure 33 ibidem*.

T allongé.

Le *t* de l'écriture allongée, quelque ondulé qu'il fût, ne s'éleva ni ne s'abbaissa jamais au delà ni en deçà de la ligne. La largeur de la tête fut proportionnée à la hauteur dans la mérovingienne : elle étoit courbe en dessous du côté gauche. La tête devint petite dans la caroline au 9^e siècle, tandis que le montant augmenta de hauteur. Le 10^e siècle suivit la même mode. Aux 11^e & 12^e, la tête perdit son arrondissement & se rapprocha du *T*, *fig. 35 ibidem* ; puis, au 13^e, du *t* purement minuscule, *fig. 24*.

Planche du T.

Cette longue dissertation ne donneroit encore que des connoissances vagues sans la planche 31, qui réunit toutes les formes bizarres de cet élément : c'est elle qu'il faut consulter, après s'être rappelé les observations faites sur la planche de l'*A*. On se bornera simplement ici à la chronologie & aux différents genres des *T* capitaux.

La traverse passant dans le corps du *T* distingue la première division, dont les premiers caractères sont très antiques.

388 TABELLION. TÉMOINS.

Les têtes ou les bases portées plus d'un côté que de l'autre caractérisent la seconde division, qui dure depuis le premier siècle jusqu'au 10^e, auquel sur-tout se rapporte la huitième subdivision.

Les figures de la quatrième, peu ou point tranchées, à traverses plates ou peu courbées, conviennent beaucoup mieux aux anciens temps, à ceux même qui précèdent Jésus-Christ, qu'aux bas siècles.

Les *T* de la cinquième, portant la forme ordinaire, sont, dans la première subdivision, antérieurs d'un siècle à l'incarnation, & , dans la seconde, immédiatement postérieurs. Les troisième & quatrième subdivisions se montrent dans les 3^e & 4^e siècles, les suivantes dans le moyen âge, & les quatre dernières dans les bas temps.

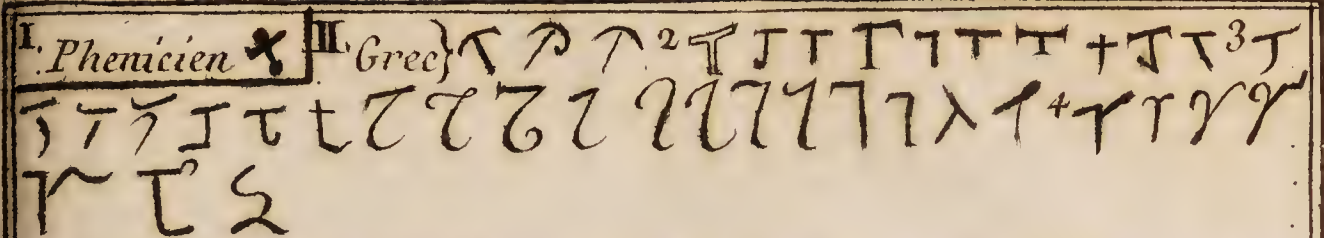
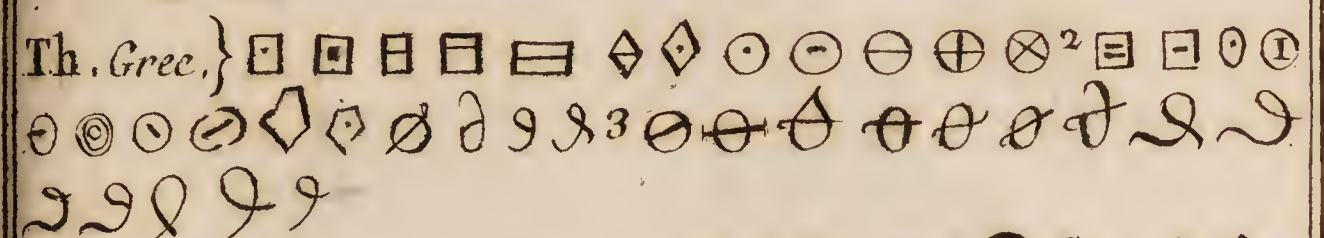
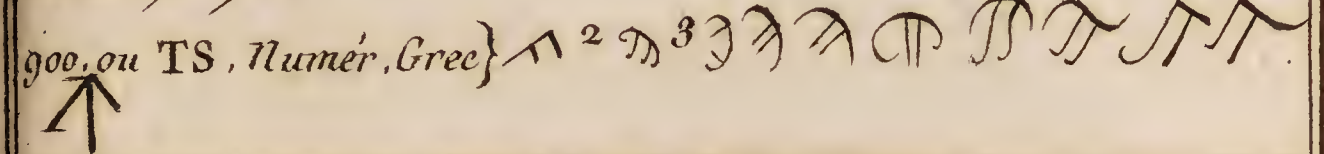
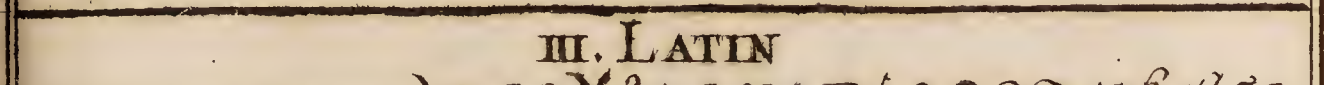
La sixième division n'admet que les *z* minuscules, dont les premiers remontent au moins au 4^e siècle, & les derniers sont gothiques.

Les trois premières divisions du *T* des manuscrits sont de la pure capitale; les trois suivantes, de l'onciale; les septième & huitième, du gothique moderne; & la neuvième est mêlée de minuscules & de cursives.

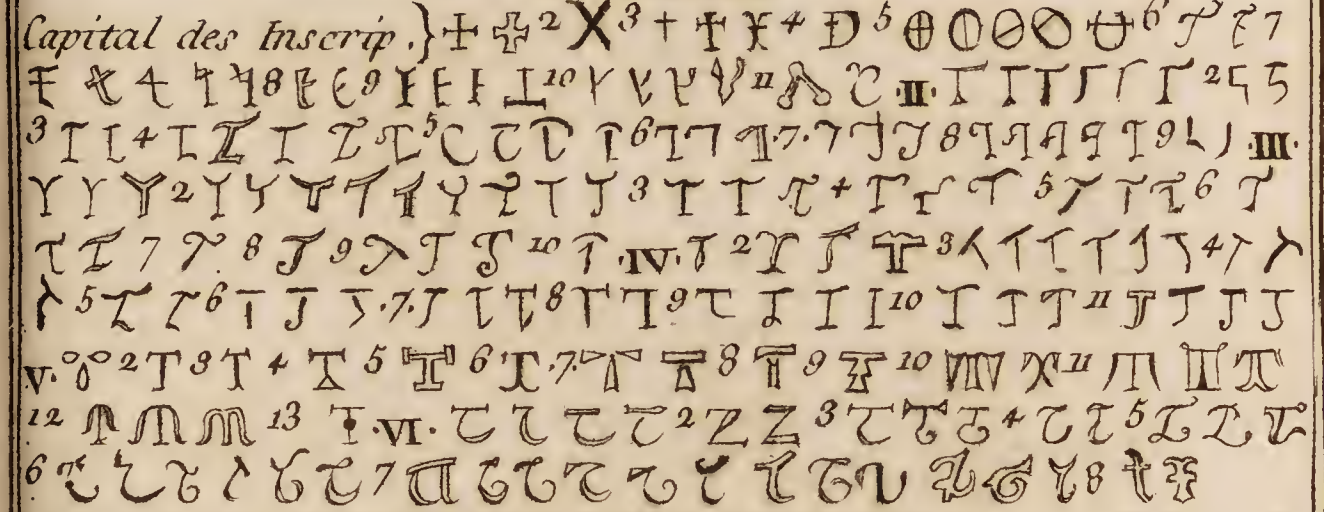
TABELLION. Voyez NOTAIRE, MINUTE.

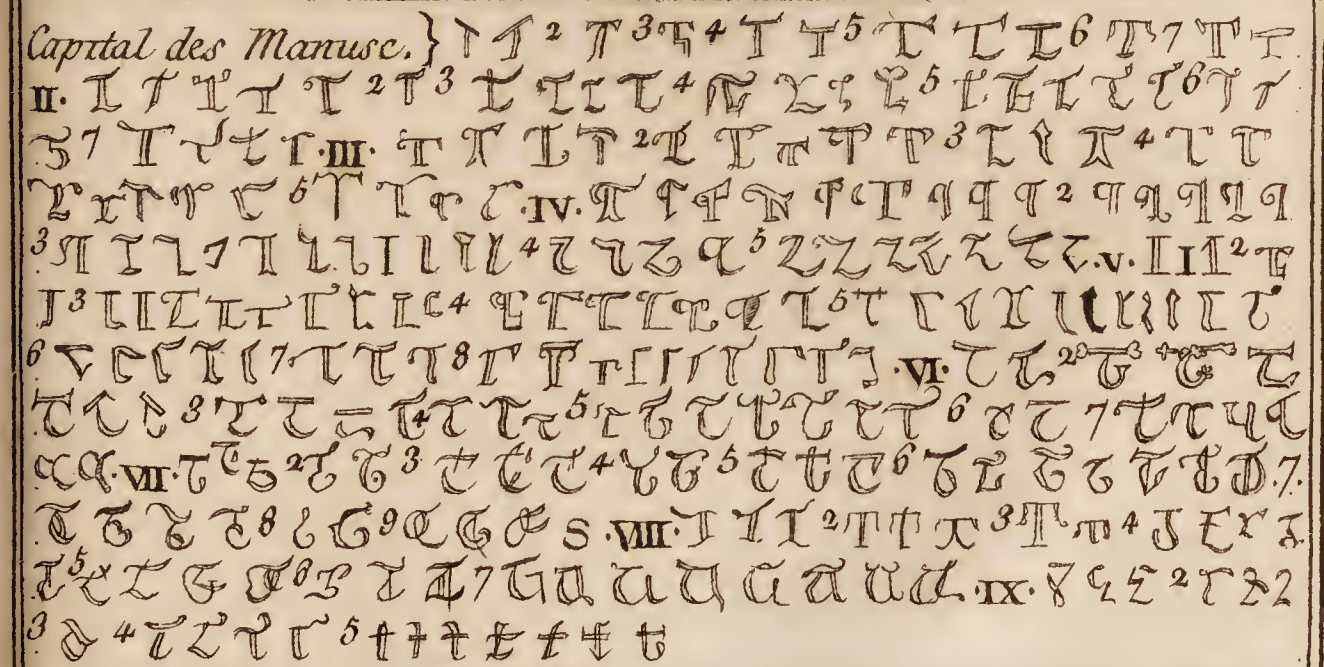
TÉMOINS. Voyez SOUSCRIPTION.

TESTAMENT. Sous le nom de *testament* on n'entend pas seulement les dernières volontés d'un homme qui se dispose à mourir, mais encore tous les actes ou contrats qui ont été nommés dans l'antiquité *testamentum*. On ne peut nier que dès le 6^e siècle, au plus tard, le nom de *testament* ne fût communiqué à toutes sortes de chartes, *Rer. Gall. & Fr. Script.* t. 4, p. 246, 247. On se servoit de

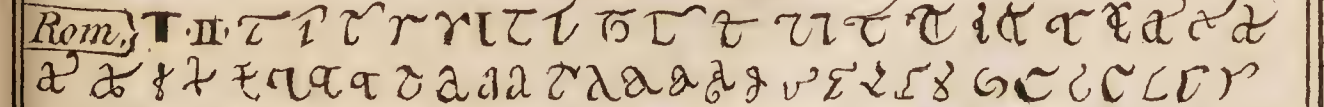
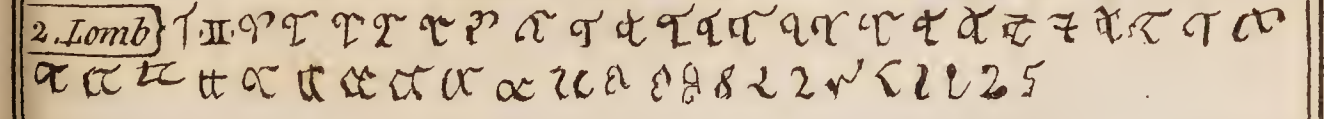
I. Phenicien * II. Grec } 

Th. Grec. } 
goo, ou TS, Numér. Grec } 

III. LATIN

Capital des Inscrip. } 

Capital des Manusc. } 

MINUSCULE

Rom. } 
2. Lomb } 

1870-1871

1872-1873

1874-1875

1876-1877

ce terme comme d'un mot générique pour dire *pièce attestée*. S. Jérôme se sert du même mot sous cette dernière acception. Cet usage se soutint pendant bien des siècles, & la mode n'en étoit pas encore passée au commencement du 12^e. Ainsi l'on disoit *testamentum*, ou *testamentum firmitatis*, ou *firmitas testamenti*, *Thesaur. Anecd. t. 1, col. 93*, dans le même sens qu'on dit *autoritas*, *præceptum*, *privilegium*, *immunitas*, pour des diplomes de donations. De plus, on se servoit de *testamentum venditionis*, *Rer. Gall. & Franc. Script. t. 4, p. 246*, pour le contrat de vente; de *testamentum libertatis* ou *ingenuitatis* pour l'acte de manumission, *Lindenbrog. Form. c. 101*: de *testamentum Ecclesiæ Dei*, pour décrets & statuts du Pape, *Concil. t. 9, col. 830*: on attribua même cette dénomination aux notices, *Hist. de Langued. t. 2, col. 312*.

Sous l'Empire Romain, quand on dressoit l'acte auquel nous avons restreint aujourd'hui la dénomination de *testament*, le nom des héritiers étoit écrit sur le dos de la pièce, & on les montrait aux témoins. Cet usage fut changé du temps de Néron: les noms des héritiers furent placés au dedans de l'acte, & celui du testateur au dehors.

Ces actes, sous la première race de nos Rois, commençoient ordinairement par les mots: *regnante in perpetuum Domino nostro Jesu Christo*, *Form. Marculf. l. 2, c. 17*: ensuite on écrivoit la date du lieu, de l'année du règne de nos Monarques, & du jour du mois, puis le nom du Notaire, & les volontés du testateur, qui ratifioit toutes les ratures qui se rencontroient dans le testament, *De Re Dipl. Suppl. p. 94*, & qui sou-

vent ordonnoit qu'il feroit déposé dans les archives d'une telle Basilique, *Baluze, Capitul. t. 2, col. 529, 571.*

Dans le 6^e siècle & dans le suivant, les testaments en France suivoient toujours le droit romain.

L'antiquité nous a transmis des testaments, non seulement des personnes libres, mais encore des Abbés, des Abbesses, & même des Moines : Dom Mabillon, *De re Dipl. l. 1, cap. 2, n. 10*, prétend que plusieurs loix défendoient à ces derniers de tester ; cependant le Code Théodosien, *l. 5, tit. 3, leg. 1*, les y autorise, parcequ'alors ils héritoient, & qu'on héritoit d'eux, quoiqu'ils ne pussent pas jouir de leur bien, mais seulement en disposer.

Il paroît qu'en France, au sixième siècle, les Religieux & les Religieuses pouvoient tester ; ce qui ne doit pas surprendre : puisque depuis Saint Grégoire jusqu'à François I, plusieurs Abbés & Abbesses ont fait des testaments, ce qui prouve que la discipline a varié à cet égard.

Dès la fin du 7^e siècle, les formules des testaments n'avoient rien de fixe ni de singulier en Italie, en France, en Espagne & en Angleterre.

Dans le 13^e siècle, les causes testamentaires étoient principalement du ressort du Juge d'Eglise, *Valbonnays, Hist. de Dauphiné, t. 2, p. 117... La Thaumassiere, sur les Coutumes de Lorys, p. 592.*

Dans l'antiquité, on appelloit *testament nuncupatif* des dispositions faites de vive voix en présence de témoins, selon lesquelles le Magistrat & les exécuteurs testamentaires prenoient des mesures pour distribuer les biens selon l'in-

rention du testateur. On appella ce testament *adium* ou *gadium*. Mais dans le moyen âge, aux 12^e & 13^e siècles, par *testamentum nuncupativum*, on entendoit, *Gloss. Cang.* un testament rédigé par écrit sous la dictée du testateur, différent en cela de l'olographe. Les actes intitulés *divisa*, *divisio*, *divisionale*, dans le bas âge, rentrent dans la notion de testament nuncupatif.

Dans le 10^e siècle seulement, on voit des actes de *publication* & d'*exécution* de testaments, *Hist. de Langued. t. 3, col. 139 ibid. t. 2, col. 130*; encore sont-ils assez rares.

Les *codiciles* anciens ont à peu près la même forme que les testaments, *Ampliss. Collect. t. 1, col. 1437*. On en trouve sous le nom de *breve codicillo*, *Hist. de Langued. t. 2, col. 107*, ou de *breve* simplement. Plusieurs ne supposent point un testament préalable; mais on fait qu'il est des codiciles sans testament.

Au 10^e siècle, il étoit fort ordinaire de se donner, par un *fidei-commis*, des exécuteurs testamentaires, qui devoient accomplir le fond des intentions du testateur, mais qui souvent avoient la liberté du choix.

TIRON. Voyez NOTES DE.

TITRE. On a réuni sous le mot *SUSCRIPTION*, ou l'on a dispersé dans le corps de cet ouvrage à leur terme propre, toutes les qualifications prises ou données qui ont été le plus d'usage dans les chartes. Mais outre cette signification du mot *titre*, on entend encore par ce terme le bien que l'on assure aux Ecclésiastiques, pour qu'ils puissent vivre selon la décence de leur état. Ce n'est que dans le 9^e siècle qu'on commença à donner des fonds à ceux qui l'embrassoient pour leur servir

de patrimoine ou de titres , *Annal. Bened. t. 2* p. 615.

TRAIT. Le trait est un des signes que les anciens Grammairiens inventerent pour caractériser leurs pensées. Ainsi ils se servirent dans les manuscrits latins du *trait d'union* pour marquer la jonction de deux mots. On rend aujourd'hui ce signe par cette petite ligne horizontale — , & les Anciens l'exprimoient par une espece de C couché , *fig. 36 du dix-huiteme tableau*. Le simple — ou double trait == leur servoit pour avertir de remettre un mot devant l'autre. Alors on mettoit le trait unique sur le mot qui devoit être le premier , & les deux traits paralleles sur celui qui devoit être le second.

Depuis le milieu du 9^e siecle , les mots qui ne finissent point avec la ligne sont suivis d'un petit trait horizontal — , pour marquer qu'une partie de ce mot est portée au commencement de la ligne suivante. Nous suivons encore cet usage dans nos imprimés & dans nos écritures compassées.

TRAITÉ. Dans le nombre des cyrographes , ou chartes-parties , que nos Ancêtres nous ont laissés , on rencontre des traités de plus d'une espece : ce sont des accommodements entre des Seigneurs & des Souverains , avec le titre de *charta pacis , concordia , definitionis , placiti* , *Hist. de Langued. t. 2 , col. 445 , 467 , 493 , 585 , &c.* Ces sortes d'accords étoient en vogue au 12^e siecle , & même plutôt. Dans la suite , on les appella *tractatus pacis* , & , en langage vulgaire , *convenance*. Les traités qui ne contenoient qu'une treve , n'étoient point doubles : c'étoit un diplôme royal intitulé , *treva , treuga , treuca* , qui

donnoit des assurances de paix pour un temps limité. Mais si c'étoient des traités d'alliance, de ligue & de confédération, appellés au 12^e siècle, *ibid.* t. 3, col. 140 . . . Rymer, t. 1, p. 1, 4, 23, *conventiones*, *concordia*, *sacramentum*, depuis *fœdus*, *liga*, *ligatio*, on ufoit de cyrographe. *Theſaur. Anecd.* t. 1, col. 586, 771, 1427; par conféquent la charte étoit double. On voit de ces confédérations faites entre les Eglises pour les biens ſpirituels : telle eſt l'union du Chapitre de Cambrai avec celui de Rouen, au 12^e ſiècle, *Hift. de Lorraine*, t. 2, col. 663. On trouve auſſi ſous le nom de *confœderatio* des actes qui n'ont aucun rapport à l'idée que ce mot préſente, *Gall. Chriſt.* t. 3, p. 968; t. 4, p. 111. Voyez **CONTRATS.**



Les Latins distinguoient l'*V* consonne & l'*U* voyelle. Quand le premier étoit immédiatement suivi du second, celui-ci se changeoit souvent en *O*, *Velius Longus*, col. 2222 *Mar. Victorin*, col. 2459; ou l'on ne marquoit qu'un *V*, *Dausquius*, de *Orthogr.* p. 198, mais dont les deux côtés surpassoient en hauteur les lettres voisines; ou, au lieu d'être distingués comme ils étoient *VV* dans le 9^e siècle, *De Re Dipl.* p. 53, ils entrèrent l'un dans l'autre au 12^e, *W*; on pourroit dire dès le 11^e, comme on le voit dans une bulle de Benoît VIII, *Vindic. Archiv. Fuldens. Tab.* 1; & même dès le 9^e, sur les monnoies & les diplomes originaux de Louis le Débonnaire, *le Blanc*, p. 100. Ceci regarde spécialement les *W* qui se traversent; car s'il ne s'agissoit que des *VV* qui se touchent, le premier siècle en fourniroit des exemples, & on les voit dans un diplôme de Clovis III, sur la fin du 7^e siècle, *De Re Dipl.* p. 381.

On a déjà dit que l'*u* à la suite du *q* ne se pronçoit pas toujours, & quelquefois même ne s'écrivoit pas. Aussi est-ce un indice de la plus haute antiquité dans les actes publics & dans les manuscrits, d'y voir souvent l'*u* rejeté au dessus du *q* en interligne. On en trouve néanmoins encore des exemples très fréquents, sur-tout en Italie, aux 8^e & 9^e siècles.

L'*V* pointu, l'*ũ* quarré & l'*U* rond, n'avoient jadis aucun usage déterminé pour consonne ou pour voyelle. Dans les deux cas on se servoit indifféremment de tous les trois. Cependant on

peut dire que l'*V* pointu usurpa la première place dans les mots dès le 12^e siècle ; que dès-lors il étoit déjà bien accrédité en France , en Angleterre & en Ecosse ; qu'il fit par-tout des progrès considérables au 13^e ; qu'au 14^e il parut presque ordinaire & universel ; que dans la minuscule formée , voyez LETTRES , relative à celle de nos imprimeries , on n'étoit pas encore accoutumé au 15^e siècle à employer l'*V* pointu au commencement d'un mot dont la première lettre étoit une consonne , quoiqu'on le fît quelquefois assez régulièrement ; enfin qu'au 16^e la mode en devint presque générale.

Ce ne fut que depuis la fin du 16^e siècle au plutôt , qu'on distingua régulièrement l'*v* consonne de l'*u* voyelle , voyez un *Galerius Probus* imprimé à Leyde en 1599 : encore cette distinction ne fut-elle constamment observée que par des Imprimeurs Hollandois. On dit constamment , parceque , quoique nous fassions honneur aux Imprimeurs Hollandois d'avoir rendu cet usage universel par leur constance à se roidir contre l'ancienne habitude ; on doit faire honneur aux François de l'invention & des premiers essais de cette façon d'écrire. Ramus l'avoit enseignée un peu après le milieu du 16^e siècle , & l'avoit fait exécuter dès l'an 1557 , & depuis dans tous ses ouvrages , *Dissert. sur l'*V* consonne par l'Abbé Papillon , au septième tome des Mém. Litter. du Pere Desmolets.*

L'*V* pointu , quoique devant être voyelle , ne conserva la place prééminente que dans les mots qui commençoient par une lettre majuscule , par la raison que les *U* ronds n'étoient point encore connus. Avant 1660, l'ancien usage tenoit encore

presque entièrement en France : mais depuis cette époque , ou plutôt depuis 1670 , la nouvelle pratique prit en peu de temps le dessus : elle étoit universellement établie un peu avant 1680. Quoique notre exemple ait achevé d'entraîner presque tous nos voisins , quelques villes d'Allemagne , non pas cependant sans exception , ont conservé long-temps l'ancienne coutume. Aujourd'hui de toutes parts on revient à notre usage.

Les *V* aigus ou en angle commencerent dès le premier siècle à se quarrer par la pointe , *fig. 1 du dix-neuvieme tableau* , au moyen d'une base qui s'étendit toujours davantage jusqu'au 4^e siècle : ou bien ils eurent une base tranchante qui ne leur fit rien perdre de la pointe , *fig. 2 , ibid.*

La pointe des *V* aigus fut quelquefois si prolongée qu'on pouvoit les confondre avec les *Y* : tel est encore l'*V* grec. Pour éviter la confusion , on mit des points sur l'*y* grec , ou du moins au niveau de ses deux cornes. Lorsque l'on se fut accoutumé à en insérer dans toutes les lettres , on en mit aussi dans l'*v* , auquel on donna une longue queue comme à l'*y* grec ; ce qui fit retomber dans le même inconvénient , auquel on para en quelque sorte en donnant toujours à l'*Y* grec une haste exactement perpendiculaire , différente de celle de l'*V* , qui étoit le plus souvent oblique.

Les *figures 3 , 4 , 5 , 6 , 7 , 8 & 9 du dix-neuvieme tableau* , qui sont des *v* métalliques & lapidaires , peuvent appartenir non seulement aux trois premiers siècles , mais aux derniers de la République Romaine. L'*v* à sommets obliques , *figure 10 , ibid.* les égale bien ; & l'*v* dont la pointe est appuyée sur celle d'un triangle , *fig. 11 , ibid.* désigne

désigne le 6^e ou 7^e siècle. Au 6^e siècle, on vit quelquefois en France & en Espagne cette figure 12, *ibid.* qui approche de l'*x*. Dans les manuscrits en capitales des 5^e & 6^e siècles, l'*V* s'étendoit souvent par le bas en pointe oblique, lorsqu'il étoit aigu.

L'*V* composé d'une ligne droite & d'une courbe, *fig.* 13, ou de deux courbes à gauche, *fig.* 14, paroît dès le 4^e siècle, & s'est perpétué jusqu'à nous, parmi les principales figures de cette lettre.

L'*V* pointu ou même quarré fut quelquefois fermé en dessus par l'extension de ses sommets; il est alors du regne du pur gothique. Cependant on en apperçoit quelques-uns fermés très délicatement dès les 8^e & 9^e siècles.

L'*v*, dont le haut du côté gauche se courbe beaucoup en dedans, dénote les 8^e & 9^e siècles, sur-tout dans la lombardique; & seulement les 9^e & 10^e siècles, si cette courbure est légère.

L'*U* rond est fixé à l'an 306, selon Edouard Bernard. Au siècle suivant, selon le même, on prolongea le jambage droit, *fig.* 15, *ibidem*; c'est de ce dernier *v* qu'est dérivé notre *u* minuscule, *figure* 16. Il ne paroît, à la vérité, sur les médailles qu'au 6^e siècle, *Banduri, Numism. t. 2, p. 618*; mais il est plus ancien dans les manuscrits, dans lesquels, dès les 5^e & 6^e siècles, la queue de cette lettre s'inclinoit, ou s'arrondissoit par le bout, ou même quelquefois se terminoit en spirale.

Le côté gauche de l'*U*, sous la forme d'une *S* contournée, répond aux trois derniers siècles, qui devancerent le renouvellement des lettres. Au 12^e siècle, on vit des *u* de la *figure* 17, *ibid.*

on en vit ensuite de plus remarquables, *fig. 18* ; par la multiplicité de leurs courbes & de leurs angles ; & bientôt après des *v* minuscules à traits rompus & hérissés de pointes , comme la *fig. 19*.

L'*u* chargé d'un ou de deux accents annonce la fin du 10^e, le 11^e, & le commencement du 12^e siècle.

Avant le 12^e siècle , dans le saxon & le lombardique , & depuis cette époque dans presque tous les manuscrits , sur-tout après le commencement du 13^e, les *u*, les *m*, les *n* & les *ü* sont très difficiles à distinguer. Cette règle , qui n'est pas absolument générale , est d'ailleurs restreinte par les accents que l'on mit dès-lors sur l'*u* & sur l'*i*.

L'*u* de la cursive romaine , outre la figure de l'*u* minuscule, *fig. 16, ibid.* & les *fig. 20, 21, 22*, prend encore la *fig. 23*, & les neuf suivantes. Les *fig. 24, 26 & 27* caractérisent particulièrement l'écriture romaine : mais toutes ces formes, dont on ne donne ici que les plus caractérisées, s'étendent jusqu'à la fin du 6^e siècle.

Les plus singuliers *u* de l'écriture mérovingienne , sont les *fig. 33, 34 & 35*, qui tiennent du chiffre arabe 5 ; ils viennent des caractères 36 & 37, *ibid.* & distinguent la mérovingienne de toutes les écritures suivantes ; elle a de plus les *fig. 38, 39, 40, 41 & 42*. Toutes ces figures nous mènent jusqu'au 9^e siècle , où les *u* deviennent aussi hauts qu'étroits.

Les *u* carolins s'élèvent & se rétrécissent beaucoup. Cela paroît très sensible dans l'écriture allongée , dont ils suivent exactement le niveau , tant en France qu'en Allemagne , jusqu'au 12^e siècle.

Dès le 8^e siècle, le saxon fournit ces figures 43 & 44, *ibid.* qui sont singulieres, mais un peu rares. En général, les *u* saxons ont plus de roideur & de pointes que les autres du même temps, si l'on en excepte pourtant l'*u* lombardique, qui, dès les 10^e & 11^e siècles, est encore plus anguleux, plus fréquent, & plus gothique.

La cursive gothique est pleine d'*u* de la *fig.* 45, qui conviennent spécialement au 12^e siècle, d'*u* à jambages coupés par des traverses intermédiaires, *fig.* 46, qui sont tout au plus du 13^e siècle, & d'*u* en général à traits brisés & fort anguleux. Les bas temps sont caractérisés aussi par ces *v* renversés, *fig.* 47, 48, 49. Le 14^e multiplie les traits superflus au point de rendre cette lettre tout-à-fait méconnoissable, comme on en peut juger par les *fig.* 50 & 51. Le 15^e siècle se distingue par les *fig.* 52 & 53. Au reste, les *u* exempts de ces angles bizarres ont toujours été les plus nombreux. Jusqu'au 12^e siècle, les deux côtés de l'*u* aigu s'élevoient également : mais dans ce siècle, le côté droit commence à devenir plus court, soit à cause de la grandeur simple du côté gauche, soit à la faveur d'un trait superflu qui y est joint.

Planche de l'V.

Malgré toute l'attention avec laquelle on a tâché de rendre les métamorphoses les plus marquées de l'*u*, la planche 32 ci-jointe en présente un bien plus grand nombre encore, que la précision qu'on s'est prescrite n'a pas permis de décrire. Mais il faut bien se rappeler l'explication de la première planche, nécessaire pour l'intelligence

de toutes les autres. On se borne ici, selon l'usage, à quelques observations sur les capitales des bronzes & des manuscrits.

Première division, à figures régulières; elle tient à la plus haute antiquité.

Seconde division, à formes irrégulières; elles sont si anciennes que la plupart pourroient à peine s'abaisser au 3^e siècle, à l'exception de la septième subdivision.

Troisième division, à traits saillants en dehors; elle commence au moins deux siècles avant Jésus-Christ, & devient rare depuis le second.

Quatrième division, à traits courbes en dedans; elle n'a guère lieu que depuis le 3^e siècle.

Cinquième division. Certains *V* élargirent petit-à-petit leur base depuis le premier siècle jusqu'au 3^e, & se soutinrent encore au 9^e. Les deux subdivisions dont le fond ou la base est un *x*, se manifestent plusieurs siècles avant Jésus-Christ, & ne se montrent plus deux siècles après, si ce n'est en Espagne où l'on voit encore le dernier au 6^e.

Sixième division; elle ne diffère de la précédente que par ses bases. Ces *v*, rares avant l'ère chrétienne, deviennent à la mode au 3^e siècle, & commencent à disparaître vers le 9^e.

Septième division, en *Y*; elle remonte aux premiers temps, & dure encore en deçà du 13^e siècle, au moins en Espagne.

Huitième division; *U* rond, en usage avant l'Incarnation.

Neuvième division; *u* oncial ou minuscule, rare avant le 5^e siècle, mais fréquent à mesure qu'on avance dans les siècles suivants.

THE HISTORY OF

THE CITY OF LONDON
FROM THE FIRST BEGINNINGS
TO THE PRESENT TIME
IN SEVEN VOLUMES
BY JOHN STOW
1618

THE HISTORY OF THE CITY OF LONDON
FROM THE FIRST BEGINNINGS
TO THE PRESENT TIME
IN SEVEN VOLUMES
BY JOHN STOW
1618

MINUSCULE

Romain .. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
2. Lombardique. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
3. Visigothique. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
4. Saxon. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
5. Gallican. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
6. Mérovingien. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
7. Allemand. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
8. Carloviengien } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
9. Capelien. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
10. Gothique } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z

CURSIF.

D'Italie .. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
2. De France. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
3. D'Allemagne. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
4. De la Gr. Bretagne. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z
5. D'Espagne. } u v w x y z a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z

Dixieme division , double *W*, qu'on n'a point découvert sur les marbres ni sur les bronzes avant le 8^e siecle.

Onzieme division ; ce sont les figures étrangères de ce *W* saxon , qui devient par la suite de plus en plus fréquent.

Les deux premieres divisions de l'*V* des manuscrits sont réservées à la capitale exclusivement. Les troisieme , quatrieme & sixieme sont , à juste titre , revendiquées par l'onciale. La septieme est absolument abandonnée au gothique moderne ; & plusieurs minuscules & cursives se trouvent répandues indistinctement dans les différentes divisions.

VÉLIN. *Voyez* PARCHEMIN.

VICAIRE. Dans les siècles où l'on commença à donner aux Papes des titres recherchés , on les traita de *Vicaire de S. Pierre* , & ils s'en honorerent au point que Benoît III, dans le 9^e siecle, se le donna lui-même , & qu'il fut imité par quelques-uns de ses successeurs. Mais dans le 12^e siecle , ce titre ayant été communiqué aux Evêques , il ne parut plus assez relevé pour les Papes , & celui de *Vicaire de J. C.* leur plut davantage. Quoique ce dernier titre fût commun à tous les Evêques & Abbés , les Papes se l'approprièrent au 13^e siecle , & l'ont conservé jusqu'à nous.

On trouve dans une bulle d'Agapet II le titre singulier de *Vicaire du S. Siege* , appliqué à celui qui expédioit la bulle.

Perard , p. 166 , a publié une charte synodale où il est fait mention , pour la premiere fois , d'un *Vicaire perpétuel* , ou plutôt amovible. La charte est donnée par Girard , Evêque de Toul , en faveur de S. Bénigne de Dijon , à qui il cede

les dîmes de Bretigny , à condition d'y mettre un Prêtre Vicaire destituable ; elle est de 992.

VICOMTE. Le titre de Vicomte ne fut en usage en France que vers la fin de l'Empire de Louis le Débonnaire. La fonction du Vicomte étoit d'être Lieutenant du Comte. A la fin du 11^e siècle , les Vicomtes joignirent à ce titre le nom du chef-lieu de leur domaine. Ils n'ont commencé à paroître en Angleterre que sous le regne de Henri VI.

VIDAME. Le titre de Vidame , *Vice-Dominus* , se trouve pris par des Seigneurs du Diocèse de Narbonne dès l'an 851.

VIDIMUS. On a donné ce nom à des copies collationnées d'anciennes chartes , *Hist. de Lang. t. 4 , col. 263* , ou à des chartes renouvelées par des personnes qui en avoient le droit. Ces renouvellements tirent leur origine de la cupidité des Princes. Voyez CHARTES (renouvellement des). Tibere ordonna que les privileges accordés par Auguste n'auroient plus de force s'ils n'étoient renouvelés ; cette loi , adoptée par ses successeurs , enrichit considérablement le trésor impérial , & occasionna un grand nombre de copies des diplomes , & de *vidimus* , c'est à-dire de collations de ces mêmes diplomes. Tite , par un trait d'humanité , renouvela , par un seul édit , les concessions de ses prédécesseurs ; ce qui fut imité par Nerva.

Voici comment cette collation se faisoit le plus souvent : le Prince , ou le Juge , ou l'Evêque attestoit par écrit sur l'acte même qu'il avoit vu cette charte , & que nul n'en devoit révoquer la vérité en doute. Cette espece de collation remonte au moins au 8^e siècle , & fut long-temps

réfervée au Souverain : c'est ce que l'on appelle proprement *vidimus*, parceque ces Puissances attestent qu'ils *ont vu*, & que le préambule de ces lettres commençoit par ce mot latin. L'usage de cette locution ne paroît pourtant pas bien constant avant le 14^e siècle : car au 13^e, & même dès le 12^e, Philippe Auguste se servoit d'*inspeximus*, Martene, *Thesaur. Anecd.* t. 1, p. 138 . . . *Hist. de Sablé*, p. 370, terme auquel se sont tenus les Rois d'Angleterre.

Sous la première race de nos Rois, on se contentoit, dans l'acte de renouvellement, de faire mention de l'acte collationné : mais Charlemagne fut le premier, *De re Dipl.* p. 507, 26, 27, qui inféra en entier l'acte collationné dans les diplômes de renouvellement, qui, depuis la fin du 12^e siècle, commencèrent assez uniformément en France par *vidimus*, dont elles retinrent le nom, comme on l'a déjà dit.

L'original étoit donc transcrit mot pour mot dans le *vidimus*. Cette règle souffre cependant quelques exceptions, en ce que quelquefois le Chancelier ou référendaire, sans s'en tenir scrupuleusement aux vieux termes, en rajeunissoit le style, *Ordon. des Rois de France*, t. 4, p. 124, 394, 470, & en changeoit l'orthographe, ou la copioit par extrait, *ibidem*, t. 4, p. 475.

Toute pièce vidimée étoit renfermée en entier dans l'acte qui la faisoit revivre ; c'est ce qui fait que l'on trouve des *vidimus* de *vidimus* enchâssés l'un dans l'autre jusqu'au nombre de cinq & plus, dans un même acte ; ce qui ôtoit la facilité de la contrefaçon.

Les *vidimus* donnés par les Evêques ou les Officiaux, commencèrent au plus tard au 13^e

siècle à porter cette formule : *Litteras non cancellatas , non abolitas , nec in aliqua sui parte vitiatas*. On en trouve des exemples dans ce siècle & le suivant. Ils disoient *non abolitas* , pour exprimer que ces lettres ne portoient aucun signe de destruction judiciaire. Car lorsqu'on vouloit détruire ou abolir un titre reconnu faux , ou on le lacéroit , ou on le déchiroit avec les dents , ou on le perçoit , & cela par l'ordre du Juge ou de l'assemblée à laquelle il étoit présenté.

Toute pièce vidimée par des Papes, Princes, Evêques ou Seigneurs , étoit munie du sceau de leur autorité : mais les personnes publiques ne faisoient qu'attester qu'elles les avoient vues & copiées ; ce qui fait qu'un *vidimus* de Notaire , ou une copie collationnée attestent bien l'existence du titre , mais n'en peuvent certifier la vérité contre une accusation de faux.

Cet ancien usage de vidimer les chartes subsistoit encore en France dans son entier au 14^e siècle. Il n'étoit devenu commun qu'au 12^e : & avant le 8^e siècle , un acte de cette espèce , commençant par *vidimus* , seroit légitimement suspecté de faux.

Les *vidimus* faits par les Princes étoient des confirmations des chartes : mais toute confirmation n'emportoit pas un *vidimus*. Nous voyons , par une charte de S. Benoît-sur-Loire de 1071 , que deux Seigneurs qui faisoient une donation à ce monastere , en offrirent l'acte à Philippe I , pour le confirmer par sa signature & son sceau royal. Le Roi , au lieu d'une charte de confirmation , se contenta d'y apposer une croix que le Chancelier du Prince atteste être le *signum* du Roi. Ces espèces de signatures confirmatives ,

dont on a des exemples dès le 9^e siècle, *Eccart, Comment. de rebus Franc. Orient. t. 2, p. 734*, & même long-temps auparavant, postérieures à la date des chartes, sont d'autant plus à remarquer, qu'étant devenues fréquentes depuis le déclin du 10^e siècle jusqu'à la fin du 12^e, elles ont causé de l'embarras à ceux qui n'étoient pas instruits de ces anciens usages.

VIRGULE. Voyez PONCTUATION.



LES Romains suivirent dans l'orthographe de cette lettre les sons de leur prononciation. Ils faisoient sentir une *s* après cette lettre, & ils l'écrivoient aussi, *XS*, jusqu'au siècle d'Auguste, où l'*X* parut seul, sans cependant faire cesser entièrement l'autre manière d'écrire. Ainsi l'on trouve dans la même inscription, ou dans le même manuscrit, *exsuperas*, *exuperat*, *exsequitur*, *exequerer*, &c. &c. On peut dire même que nos Modernes ne paroissent pas encore bien fixés sur cet objet.

Dans les inscriptions métalliques & lapidaires, l'*X* est quelquefois lettre grecque & quelquefois lettre latine. Dans la première langue il a la force de *KH*. Ainsi l'on écrit *XPS*, abrégé de *Christus*; *Xrisma* pour *Chrisma* sans être abrégé. Dans la seconde langue il a la force de *CS*.

Si le premier siècle eut des *X* élégants, garnis de sommets & de bases, avec un trait plein & l'autre délié, il en eut aussi beaucoup de rustiques à côtés également pleins, sans bases ni sommets.

Les *x* coupés par le milieu, *fig. 1* du vingtième tableau, quoiqu'un peu rares, sentent assez la bonne antiquité, quand d'ailleurs ils n'ont rien de gothique. Les *x* *fig. 2* *ibid.* trop hauts relativement à leur largeur, ne commencent guère avant le 4^e siècle.

Dès les premiers siècles on vit des *x* *fig. 3*, qui ont un trait droit & l'autre courbe, & des *x* à deux traits courbes *fig. 4* : mais ils ne devinrent fréquents que depuis la fin de l'empire romain.

Au 6^e siècle, & même depuis, l'*x*, *fig. 5*, à sommets obliques, étoit encore assez fréquent. Les *x* en croix, *fig. 6*, ne tarderent pas à se montrer sur les médailles. Bientôt cette lettre devint très irrégulière, sur-tout sur les monnoies.

Depuis le 11^e siècle, ce fut tantôt des *x* composés de deux *c*, *fig. 7*, tantôt des *x* de la *fig. 8*, dont les ouvertures tendoient plus ou moins à se fermer. Quelquefois les arrondissements étoient courbés en sens contraires; quelquefois les extrémités supérieures & inférieures sont réunies par des parallèles qui tiennent lieu de sommets. Enfin on en voit de la figure bizarre 9 *ibid.* Voilà une légère idée de ce qui concerne les *x* lapidaires & métalliques.

Les *X* des manuscrits des 5^e & 6^e siècles se distinguent souvent par une seule base du côté gauche, & une tête en bec du côté droit, relevée ou abaissée en pointe au lieu du sommet. Le trait qui monte de gauche à droite fut souvent, dans ces siècles, divisé en deux pièces qui ne touchoient point l'autre trait, ou qui, en le touchant, ne se répondoient point. Cette dernière forme s'étendit aussi aux siècles suivants, mais dans un goût qui n'est point équivoque.

Un *x* en forme de tenailles annonce le 11^e siècle. Deux *c* adossés, coupés par une barre, donnent un *x* du 12^e, 13^e, ou 14^e. Dans ces deux derniers, on donna quelquefois à l'*X* la figure d'un aleph hébreu.

Les figures les plus extraordinaires de l'*x* de l'ancienne cursive romaine sont, 1^o. la *fig. 10* du vingtième tableau, dont les deux parties ne se touchent pas; 2^o. la *fig. 11* *ibid.* faite d'un seul

trait, que nous imitons encore par la *figure 12 ibidem*, & que les Espagnols, au 12^e siècle, rendoient à contre-sens par la *fig. 13 ibidem*; 3^o. la *fig. 14 ibid.* où il n'y a qu'un trait d'union superflu; 4^o. la *fig. 15 ibid.* qui a un retour surabondant du côté droit; 5^o. la *fig. 16 ibid.* qui venoit probablement de l'*x*, *fig. 17*, formé d'un seul trait, & qui, tout extraordinaire qu'il est, fut pourtant d'usage dans les plus anciennes écritures romaines, dans celles d'Italie du 8^e siècle, & dans celle d'Espagne du 10^e.

Un caractère presque général de l'*x* de toutes les écritures cursives est d'avoir la base gauche en queue prolongée & terminée par une courbe. On découvre cependant en Italie, au 11^e & même dès le 10^e siècle, des *x*, *fig. 18 ibidem*, totalement courbés en dedans; mais l'autre usage étoit le plus commun.

Les *x* mérovingiens se reconnoissent aussi à la ressemblance qu'ils ont avec des tenailles. Vers les siècles carlovingiens, ils s'élèvent en se refermant. Du reste, jusqu'au gothique, les *x* s'écartent peu de la forme ordinaire.

Les figures les plus remarquables des *x* du bas gothique tiennent de l'*y* & de l'*r*; les autres se rapportent aux figures précédentes, & se font souvent d'un seul trait, notamment la *fig. 19 ibid.* qui est fort d'usage depuis le 13^e siècle, & qui diffère des *x* des autres écritures en ce que la grande courbe est tournée vers la droite.

Planche de l'X.

Consultez la planche 33, dont on ne donnera d'autre explication qu'une notice simple des épo-

ques auxquelles appartiennent les figures des capitales latines métalliques.

La première division, sous la forme ordinaire, remonte au delà de l'incarnation.

La seconde, en croix de différentes figures, est presque toute du moyen âge.

La troisième, sans base ni sommet, eut cours avant Jésus-Christ.

La quatrième, à traits rectilignes, mais irréguliers, réunit la plus haute antiquité avec le moyen âge.

La cinquième, plus irrégulière, mais souvent à lignes courbes, est du moyen âge.

La sixième, à figures hétéroclites, est du même temps.

Le gothique moderne, ainsi que quelques minuscules & cursives, paroît dans la quatrième division de l'*x* des manuscrits.



EDOUARD BERNARD nous donne des *Y* qu'il prétend être de sept cents quatorze ans avant Jésus-Christ : c'est remonter bien haut. S'il faut s'en rapporter à un alphabet de Dom Mabillon, *De Re Dipl.* p. 52, 53, nous aurons non seulement des *Y* antérieurs de plus d'un siècle à la naissance du Sauveur, mais même l'usage du point au dessus de l'*Y* ne sera pas moins ancien.

Des *Y* chargés de deux points n'ont rien de surprenant, lorsqu'ils commencent un mot dans l'ancienne écriture onciale grecque; mais, dans la latine, c'est un phénomène qui paroît à peine une fois dans une longue suite de siècles, en remontant depuis le 10^e jusqu'aux temps les plus reculés, pour ne point parler de temps plus récents. Il n'y a pour tout exemple contraire qu'une bulle de Benoît III, de l'an 855, où les deux points paroissent sur un *Y* semblable à notre *U*.

Les *Y* de la plus haute antiquité sont souvent semblables aux nôtres, soit qu'ils soient tranchés, soit qu'ils ne le soient pas. Quelquefois cependant les branches sont courbées en dehors, comme la *fig. premiere du vingt-unieme tableau*; ou elles sont courbées en dedans, à peu près comme la *fig. 2 ibidem*; ou l'une est droite & l'autre courbe, c'est-à-dire que l'une est perpendiculaire au pied, & l'autre oblique, comme la *fig. 3*; ou l'une est plus haute que l'autre; ou les deux branches & le pied sont obliques, ou courbes dans le même goût, *fig. 4* : tels sont à peu près les *Y* métalliques & lapidaires.

Les manuscrits en capitales du premier âge

I.
Grec. } Z A. K 4. X 4 E I Z = ² = E 2 2 E E Z Z Z
Z 3 Z 3 E E³ E T 2 Z Z 3 3 3 3 3 3 3 3
3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3

II. LATIN.

Capital des Inscriptions} $\times^2 \times^3 \times^4 \times^5 \times^6$ $\times^7 \times^8 \times^9 \times^{10} \times^{11} \times^{12}$ $\times^{13} \times^{14} \times^{15} \times^{16} \times^{17} \times^{18} \times^{19} \times^{20}$ $\times^{21} \times^{22} \times^{23} \times^{24} \times^{25} \times^{26} \times^{27} \times^{28} \times^{29} \times^{30}$ $\times^{31} \times^{32} \times^{33} \times^{34} \times^{35} \times^{36} \times^{37} \times^{38} \times^{39} \times^{40}$ $\times^{41} \times^{42} \times^{43} \times^{44} \times^{45} \times^{46} \times^{47} \times^{48} \times^{49} \times^{50}$

Capital des Manuscrits. } X² H x³ V T N. II. S. K L² A X³ Z
 W X⁴ X L D X X⁵ E, C X X X⁶ P X X X X⁷ R X
 C X⁸ X X L X III. S. A² A³ A⁴ A⁵ A⁶ A⁷ A⁸ A⁹ A¹⁰ A¹¹ A¹² A¹³ A¹⁴ A¹⁵ A¹⁶ A¹⁷ A¹⁸ A¹⁹ A²⁰ A²¹ A²² A²³ A²⁴ A²⁵ A²⁶ A²⁷ A²⁸ A²⁹ A³⁰ A³¹ A³² A³³ A³⁴ A³⁵ A³⁶ A³⁷ A³⁸ A³⁹ A⁴⁰ A⁴¹ A⁴² A⁴³ A⁴⁴ A⁴⁵ A⁴⁶ A⁴⁷ A⁴⁸ A⁴⁹ A⁵⁰ A⁵¹ A⁵² A⁵³ A⁵⁴ A⁵⁵ A⁵⁶ A⁵⁷ A⁵⁸ A⁵⁹ A⁶⁰ A⁶¹ A⁶² A⁶³ A⁶⁴ A⁶⁵ A⁶⁶ A⁶⁷ A⁶⁸ A⁶⁹ A⁷⁰ A⁷¹ A⁷² A⁷³ A⁷⁴ A⁷⁵ A⁷⁶ A⁷⁷ A⁷⁸ A⁷⁹ A⁸⁰ A⁸¹ A⁸² A⁸³ A⁸⁴ A⁸⁵ A⁸⁶ A⁸⁷ A⁸⁸ A⁸⁹ A⁹⁰ A⁹¹ A⁹² A⁹³ A⁹⁴ A⁹⁵ A⁹⁶ A⁹⁷ A⁹⁸ A⁹⁹ A¹⁰⁰ A¹⁰¹ A¹⁰² A¹⁰³ A¹⁰⁴ A¹⁰⁵ A¹⁰⁶ A¹⁰⁷ A¹⁰⁸ A¹⁰⁹ A¹¹⁰ A¹¹¹ A¹¹² A¹¹³ A¹¹⁴ A¹¹⁵ A¹¹⁶ A¹¹⁷ A¹¹⁸ A¹¹⁹ A¹²⁰ A¹²¹ A¹²² A¹²³ A¹²⁴ A¹²⁵ A¹²⁶ A¹²⁷ A¹²⁸ A¹²⁹ A¹³⁰ A¹³¹ A¹³² A¹³³ A¹³⁴ A¹³⁵ A¹³⁶ A¹³⁷ A¹³⁸ A¹³⁹ A¹⁴⁰ A¹⁴¹ A¹⁴² A¹⁴³ A¹⁴⁴ A¹⁴⁵ A¹⁴⁶ A¹⁴⁷ A¹⁴⁸ A¹⁴⁹ A¹⁵⁰ A¹⁵¹ A¹⁵² A¹⁵³ A¹⁵⁴ A¹⁵⁵ A¹⁵⁶ A¹⁵⁷ A¹⁵⁸ A¹⁵⁹ A¹⁶⁰ A¹⁶¹ A¹⁶² A¹⁶³ A¹⁶⁴ A¹⁶⁵ A¹⁶⁶ A¹⁶⁷ A¹⁶⁸ A¹⁶⁹ A¹⁷⁰ A¹⁷¹ A¹⁷² A¹⁷³ A¹⁷⁴ A¹⁷⁵ A¹⁷⁶ A¹⁷⁷ A¹⁷⁸ A¹⁷⁹ A¹⁸⁰ A¹⁸¹ A¹⁸² A¹⁸³ A¹⁸⁴ A¹⁸⁵ A¹⁸⁶ A¹⁸⁷ A¹⁸⁸ A¹⁸⁹ A¹⁹⁰ A¹⁹¹ A¹⁹² A¹⁹³ A¹⁹⁴ A¹⁹⁵ A¹⁹⁶ A¹⁹⁷ A¹⁹⁸ A¹⁹⁹ A²⁰⁰ A²⁰¹ A²⁰² A²⁰³ A²⁰⁴ A²⁰⁵ A²⁰⁶ A²⁰⁷ A²⁰⁸ A²⁰⁹ A²¹⁰ A²¹¹ A²¹² A²¹³ A²¹⁴ A²¹⁵ A²¹⁶ A²¹⁷ A²¹⁸ A²¹⁹ A²²⁰ A²²¹ A²²² A²²³ A²²⁴ A²²⁵ A²²⁶ A²²⁷ A²²⁸ A²²⁹ A²³⁰ A²³¹ A²³² A²³³ A²³⁴ A²³⁵ A²³⁶ A²³⁷ A²³⁸ A²³⁹ A²⁴⁰ A²⁴¹ A²⁴² A²⁴³ A²⁴⁴ A²⁴⁵ A²⁴⁶ A²⁴⁷ A²⁴⁸ A²⁴⁹ A²⁵⁰ A²⁵¹ A²⁵² A²⁵³ A²⁵⁴ A²⁵⁵ A²⁵⁶ A²⁵⁷ A²⁵⁸ A²⁵⁹ A²⁶⁰ A²⁶¹ A²⁶² A²⁶³ A²⁶⁴ A²⁶⁵ A²⁶⁶ A²⁶⁷ A²⁶⁸ A²⁶⁹ A²⁷⁰ A²⁷¹ A²⁷² A²⁷³ A²⁷⁴ A²⁷⁵ A²⁷⁶ A²⁷⁷ A²⁷⁸ A²⁷⁹ A²⁸⁰ A²⁸¹ A²⁸² A²⁸³ A²⁸⁴ A²⁸⁵ A²⁸⁶ A²⁸⁷ A²⁸⁸ A²⁸⁹ A²⁹⁰ A²⁹¹ A²⁹² A²⁹³ A²⁹⁴ A²⁹⁵ A²⁹⁶ A²⁹⁷ A²⁹⁸ A²⁹⁹ A³⁰⁰ A³⁰¹ A³⁰² A³⁰³ A³⁰⁴ A³⁰⁵ A³⁰⁶ A³⁰⁷ A³⁰⁸ A³⁰⁹ A³¹⁰ A³¹¹ A³¹² A³¹³ A³¹⁴ A³¹⁵ A³¹⁶ A³¹⁷ A³¹⁸ A³¹⁹ A³²⁰ A³²¹ A³²² A³²³ A³²⁴ A³²⁵ A³²⁶ A³²⁷ A³²⁸ A³²⁹ A³³⁰ A³³¹ A³³² A³³³ A³³⁴ A³³⁵ A³³⁶ A³³⁷ A³³⁸ A³³⁹ A³⁴⁰ A³⁴¹ A³⁴² A³⁴³ A³⁴⁴ A³⁴⁵ A³⁴⁶ A³⁴⁷ A³⁴⁸ A³⁴⁹ A³⁵⁰ A³⁵¹ A³⁵² A³⁵³ A³⁵⁴ A³⁵⁵ A³⁵⁶ A³⁵⁷ A³⁵⁸ A³⁵⁹ A³⁶⁰ A³⁶¹ A³⁶² A³⁶³ A³⁶⁴ A³⁶⁵ A³⁶⁶ A³⁶⁷ A³⁶⁸ A³⁶⁹ A³⁷⁰ A³⁷¹ A³⁷² A³⁷³ A³⁷⁴ A³⁷⁵ A³⁷⁶ A³⁷⁷ A³⁷⁸ A³⁷⁹ A³⁸⁰ A³⁸¹ A³⁸² A³⁸³ A³⁸⁴ A³⁸⁵ A³⁸⁶ A³⁸⁷ A³⁸⁸ A³⁸⁹ A³⁹⁰ A³⁹¹ A³⁹² A³⁹³ A³⁹⁴ A³⁹⁵ A³⁹⁶ A³⁹⁷ A³⁹⁸ A³⁹⁹ A⁴⁰⁰ A⁴⁰¹ A⁴⁰² A⁴⁰³ A⁴⁰⁴ A⁴⁰⁵ A⁴⁰⁶ A⁴⁰⁷ A⁴⁰⁸ A⁴

MINUSCULE.

Romain. } X X X X X { 2. Lombardique } X X X X X X X
3. Visigothique } X X X X X { 4. Saxon. } X X X X X X X
5. Gallican. } X X X X X { 6. Merovingien } X X X X X X X
X X X X X { 7. Allemand. } X X X { 8. Carlovingien } X X X X X X X
X X { 9. Capetien } X X X X X { 10. Gothique } X X X X X X X X X X

CURSIF.

[illegible]



offrent ordinairement des Y dont la haste est mince, haute, posée sur une base, & les deux branches courbes, ou seulement l'une d'entre elles.

Les manuscrits en onciales, du même temps, n'ont pas constamment des hastes perpendiculaires, mais souvent affilées en pointe. Il est encore essentiel à ces anciens Y de n'être pas surmontés de points, ou de l'être rarement. Lorsqu'ils ne le sont jamais ou presque jamais, le manuscrit porte la marque de l'antiquité la plus reculée, du 5^e siècle au moins. Les points commencent aux 5^e & 6^e, & deviennent un peu plus fréquents au 7^e siècle. Lorsque le nombre d'Y ponctués & non ponctués est à peu près égal, c'est le 8^e siècle. Depuis ce temps, les points vinrent de plus en plus en faveur, sur-tout pour distinguer l'Y de l'V, dont il approchoit beaucoup.

Les points sur l'Y, invariables au 9^e siècle, ont duré au delà du renouvellement des lettres : cependant, au 13^e siècle & même plus tard, on ne laissoit pas de voir des Y dépourvus de points. On apperçoit un accent aigu au lieu de points sur les Y des diplomes d'Alphonse IX.

Dès le 7^e siècle, l'y minuscule pourroit se confondre avec l'r & l'f, & quelquefois avec l'f, si le point de dessus ne lui servoit de caractère distinctif.

Depuis le 8^e siècle, l'y devint souvent fort bizarre, & ne commença qu'au 13^e à se former régulièrement par le haut.

L'y de la cursive romaine fut chargé du point, parcequ'il approchoit de l'v.

La mérovingienne emprunta quelquefois pour son y la forme de l'*f*, plus souvent celle de l'*r*, & sur-tout celle de l'*s*.

Les cursives romaines, lombardiques, visigothiques, font le même usage de cette dernière forme; mais on ne manque guère de pointer l'y, lorsque la confusion est à craindre.

La saxonne donne beaucoup moins dans le singulier : au 9^e siècle seulement, la figure de l'*r*, pour rendre l'y, y prit quelque faveur.

Pendant le règne du gothique, la queue de l'y, après s'être courbée vers la gauche, revint vers la droite en remontant. Dans ces temps, l'y fut aussi fermé par le haut. Les y, *fig. 5 du vingt-unième tableau*, dont la traverse ne tombe point sur la haste, sont encore du goût gothique moderne, & devinrent presque ordinaires en Espagne au 14^e siècle.

Planche de l'Y.

L'inspection de la planche 34 ne peut que contribuer à jeter beaucoup de jour sur tout ce qu'on vient de dire relativement à l'y. On observera seulement, pour en faciliter l'intelligence :

1^o. Que la première division de l'*Y* métallique renferme trois époques; la première subdivision remonte avant l'incarnation; les seconde, quatrième & cinquième aux premiers siècles, & la troisième au moyen âge :

2^o. Que la seconde division, composée de courbes, est marquée au coin de la bonne antiquité :

3°. Que la troisieme division , à haste courbée suivant différentes formes , ou à pieces détachées , indique le bas ou le moyen âge ; les derniers sont des y minuscules gothiques :

4°. Qu'on voit aussi des gothiques ainsi que des cursifs dans la cinquieme division de l'Y des manuscrits.



Z.

EN général, le Z des premiers siècles de notre ère est fort régulier ; cependant quelquefois ses traits sont inégaux comme la *fig. 1* du *vingt-deuxième tableau* ; ou ils sont obliques, *fig. 2* ; ou informes, *fig. 3* ; ou contournés dès les 4^e & 5^e siècles, *fig. 4* ; ou coupés par le milieu, *fig. 5* ; ces derniers usités dans tous les siècles ; ou remarquables par des parallèles courbes, *fig. 6, 7, 8, 9* ; ou tranchés par des sommets bien distincts, ce qui est un signe de la plus haute antiquité, *fig. 10*. Les parallèles pleins & la traverse déliée, ou la traverse pleine & les parallèles déliés, sont encore des marques d'antiquité, pourvu cependant que la traverse ne soit pas plus longue que les parallèles. Les parallèles qui sont égaux en longueur donnent des Z, *fig. 11* *ibid.* du 6^e siècle ; & quand le parallèle inférieur est plus court, les Z appartiennent au 8^e siècle tout au plus.

Lorsque les trois traits du Z sont d'un plein uniforme & tranchés en talut, *fig. 12* *ibid.* on peut le rapporter au 7^e ou 8^e siècle.

Pendant le cours du 9^e, le Z commence à prendre diverses figures monstrueuses ; & dès le précédent, l'écriture saxonne en avoit admis d'aussi bizarres ; la *fig. 13* *ibid.* est une de celles qui en approchent le plus.

Dans les diplômes du commencement du même siècle, on remarque des Z en forme de T fort hauts, dont la tête ne s'avance souvent que vers la gauche, & dont le milieu de la haste est quelquefois cantonné de deux points. Ce qui caractérise principalement ces Z, aux 9^e & 10^e

siecles, c'est d'avoir la traverse tout à fait, ou à peu près, perpendiculaire.

Le Z ne tarda pas à se travestir ; d'abord sous la forme du *q* à double queue, il est notable en Italie au 10^e siecle ; puis sous celle de l'*J* vers le 12^e, avec un trait à droite qui empêche de le méconnoître, *fig. 14 du vingt deuxieme tableau*. Ce trait postiche à droite venant à s'abbaïsser dans ce même siecle, il n'en fallut pas davantage pour lui donner un air de l'*h*, qu'il conserva longtemps en Allemagne. Depuis on allongea la queue du Z, *fig. 15 ibidem*, mais plus en Espagne que par-tout ailleurs. Au 13^e siecle, le milieu de la haste du Z, *fig. 5 ibidem*, fut coupé plus fréquemment que jamais. Lorsque la traverse étoit perpendiculaire, & que la parallele supérieure la dépassoit du côté droit, *fig. 16 ibidem*, il eut l'air d'un grand *e*. Ces Z majuscules étoient fort à la mode au 14^e siecle, & même dès le 13^e. Les Z dont la queue courbée se relève, *fig. 17 ibidem*, sont communs aux 14^e & 15^e. Dans ces deux derniers siecles, ils se chargerent d'angles & de pointes propres à la gothique moderne. Au 16^e, l'Espagne fournit des exemples de Z, *fig. 18 ibidem*, dont la queue courbe du côté gauche remonte jusqu'à la tête : cependant alors les Z figurés en forme de 3, *fig. 15 ibidem*, y avoient la plus grande vogue. Ils furent introduits au 11^e siecle, fort accredités au 13^e, & n'ont jamais été entièrement abolis.

Planche du Z.

La dernière planche alphabétique 35 va nous instruire de tout ce que purent, sur la formation

de cette lettre, le caprice & le goût national. Elle est dans le même ordre que toutes les précédentes, & par conséquent n'est bien intelligible dans toutes ses parties, qu'autant qu'on y appliquera les observations faites sur la première. Les figures capitales latines sont les seules sur lesquelles il reste à faire quelques observations chronologiques.

Les Z lapidaires de la première division appartiennent aux premiers siècles, mais plus spécialement ceux des première, seconde & septième subdivisions. Plusieurs de la sixième sont antérieurs à Jésus-Christ; la plupart des autres se rapportent au moyen âge.

Dans la seconde division, plusieurs figures sont des premiers temps, spécialement celles des quatrième, cinquième & sixième subdivisions; les suivantes sont modernes.

Le Z des manuscrits s'offre sous quelques formes qui approchent fort de la tournure de l'onciale.



Voyez L'U des Grecs, Planche 32.

Cap^l des Insc^{riptions} } Y² Y³ Y⁴ Y⁵ Y⁶ Y⁷ Y⁸ Y⁹ Y¹⁰ Y¹¹ Y¹² Y¹³ Y¹⁴ Y¹⁵ Y¹⁶ Y¹⁷ Y¹⁸ Y¹⁹ Y²⁰ Y²¹ Y²² Y²³ Y²⁴ Y²⁵ Y²⁶ Y²⁷ Y²⁸ Y²⁹ Y³⁰ Y³¹ Y³² Y³³ Y³⁴ Y³⁵ Y³⁶ Y³⁷ Y³⁸ Y³⁹ Y⁴⁰ Y⁴¹ Y⁴² Y⁴³ Y⁴⁴ Y⁴⁵ Y⁴⁶ Y⁴⁷ Y⁴⁸ Y⁴⁹ Y⁵⁰ Y⁵¹ Y⁵² Y⁵³ Y⁵⁴ Y⁵⁵ Y⁵⁶ Y⁵⁷ Y⁵⁸ Y⁵⁹ Y⁶⁰ Y⁶¹ Y⁶² Y⁶³ Y⁶⁴ Y⁶⁵ Y⁶⁶ Y⁶⁷ Y⁶⁸ Y⁶⁹ Y⁷⁰ Y⁷¹ Y⁷² Y⁷³ Y⁷⁴ Y⁷⁵ Y⁷⁶ Y⁷⁷ Y⁷⁸ Y⁷⁹ Y⁸⁰ Y⁸¹ Y⁸² Y⁸³ Y⁸⁴ Y⁸⁵ Y⁸⁶ Y⁸⁷ Y⁸⁸ Y⁸⁹ Y⁹⁰ Y⁹¹ Y⁹² Y⁹³ Y⁹⁴ Y⁹⁵ Y⁹⁶ Y⁹⁷ Y⁹⁸ Y⁹⁹ Y¹⁰⁰ Y¹⁰¹ Y¹⁰² Y¹⁰³ Y¹⁰⁴ Y¹⁰⁵ Y¹⁰⁶ Y¹⁰⁷ Y¹⁰⁸ Y¹⁰⁹ Y¹¹⁰ Y¹¹¹ Y¹¹² Y¹¹³ Y¹¹⁴ Y¹¹⁵ Y¹¹⁶ Y¹¹⁷ Y¹¹⁸ Y¹¹⁹ Y¹²⁰ Y¹²¹ Y¹²² Y¹²³ Y¹²⁴ Y¹²⁵ Y¹²⁶ Y¹²⁷ Y¹²⁸ Y¹²⁹ Y¹³⁰ Y¹³¹ Y¹³² Y¹³³ Y¹³⁴ Y¹³⁵ Y¹³⁶ Y¹³⁷ Y¹³⁸ Y¹³⁹ Y¹⁴⁰ Y¹⁴¹ Y¹⁴² Y¹⁴³ Y¹⁴⁴ Y¹⁴⁵ Y¹⁴⁶ Y¹⁴⁷ Y¹⁴⁸ Y¹⁴⁹ Y¹⁵⁰ Y¹⁵¹ Y¹⁵² Y¹⁵³ Y¹⁵⁴ Y¹⁵⁵ Y¹⁵⁶ Y¹⁵⁷ Y¹⁵⁸ Y¹⁵⁹ Y¹⁶⁰ Y¹⁶¹ Y¹⁶² Y¹⁶³ Y¹⁶⁴ Y¹⁶⁵ Y¹⁶⁶ Y¹⁶⁷ Y¹⁶⁸ Y¹⁶⁹ Y¹⁷⁰ Y¹⁷¹ Y¹⁷² Y¹⁷³ Y¹⁷⁴ Y¹⁷⁵ Y¹⁷⁶ Y¹⁷⁷ Y¹⁷⁸ Y¹⁷⁹ Y¹⁸⁰ Y¹⁸¹ Y¹⁸² Y¹⁸³ Y¹⁸⁴ Y¹⁸⁵ Y¹⁸⁶ Y¹⁸⁷ Y¹⁸⁸ Y¹⁸⁹ Y¹⁹⁰ Y¹⁹¹ Y¹⁹² Y¹⁹³ Y¹⁹⁴ Y¹⁹⁵ Y¹⁹⁶ Y¹⁹⁷ Y¹⁹⁸ Y¹⁹⁹ Y²⁰⁰ Y²⁰¹ Y²⁰² Y²⁰³ Y²⁰⁴ Y²⁰⁵ Y²⁰⁶ Y²⁰⁷ Y²⁰⁸ Y²⁰⁹ Y²¹⁰ Y²¹¹ Y²¹² Y²¹³ Y²¹⁴ Y²¹⁵ Y²¹⁶ Y²¹⁷ Y²¹⁸ Y²¹⁹ Y²²⁰ Y²²¹ Y²²² Y²²³ Y²²⁴ Y²²⁵ Y²²⁶ Y²²⁷ Y²²⁸ Y²²⁹ Y²³⁰ Y²³¹ Y²³² Y²³³ Y²³⁴ Y²³⁵ Y²³⁶ Y²³⁷ Y²³⁸ Y²³⁹ Y²⁴⁰ Y²⁴¹ Y²⁴² Y²⁴³ Y²⁴⁴ Y²⁴⁵ Y²⁴⁶ Y²⁴⁷ Y²⁴⁸ Y²⁴⁹ Y²⁵⁰ Y²⁵¹ Y²⁵² Y²⁵³ Y²⁵⁴ Y²⁵⁵ Y²⁵⁶ Y²⁵⁷ Y²⁵⁸ Y²⁵⁹ Y²⁶⁰ Y²⁶¹ Y²⁶² Y²⁶³ Y²⁶⁴ Y²⁶⁵ Y²⁶⁶ Y²⁶⁷ Y²⁶⁸ Y²⁶⁹ Y²⁷⁰ Y²⁷¹ Y²⁷² Y²⁷³ Y²⁷⁴ Y²⁷⁵ Y²⁷⁶ Y²⁷⁷ Y²⁷⁸ Y²⁷⁹ Y²⁸⁰ Y²⁸¹ Y²⁸² Y²⁸³ Y²⁸⁴ Y²⁸⁵ Y²⁸⁶ Y²⁸⁷ Y²⁸⁸ Y²⁸⁹ Y²⁹⁰ Y²⁹¹ Y²⁹² Y²⁹³ Y²⁹⁴ Y²⁹⁵ Y²⁹⁶ Y²⁹⁷ Y²⁹⁸ Y²⁹⁹ Y³⁰⁰ Y³⁰¹ Y³⁰² Y³⁰³ Y³⁰⁴ Y³⁰⁵ Y³⁰⁶ Y³⁰⁷ Y³⁰⁸ Y³⁰⁹ Y³¹⁰ Y³¹¹ Y³¹² Y³¹³ Y³¹⁴ Y³¹⁵ Y³¹⁶ Y³¹⁷ Y³¹⁸ Y³¹⁹ Y³²⁰ Y³²¹ Y³²² Y³²³ Y³²⁴ Y³²⁵ Y³²⁶ Y³²⁷ Y³²⁸ Y³²⁹ Y³³⁰ Y³³¹ Y³³² Y³³³ Y³³⁴ Y³³⁵ Y³³⁶ Y³³⁷ Y³³⁸ Y³³⁹ Y³⁴⁰ Y³⁴¹ Y³⁴² Y³⁴³ Y³⁴⁴ Y³⁴⁵ Y³⁴⁶ Y³⁴⁷ Y³⁴⁸ Y³⁴⁹ Y³⁵⁰ Y³⁵¹ Y³⁵² Y³⁵³ Y³⁵⁴ Y³⁵⁵ Y³⁵⁶ Y³⁵⁷ Y³⁵⁸ Y³⁵⁹ Y³⁶⁰ Y³⁶¹ Y³⁶² Y³⁶³ Y³⁶⁴ Y³⁶⁵ Y³⁶⁶ Y³⁶⁷ Y³⁶⁸ Y³⁶⁹ Y³⁷⁰ Y³⁷¹ Y³⁷² Y³⁷³ Y³⁷⁴ Y³⁷⁵ Y³⁷⁶ Y³⁷⁷ Y³⁷⁸ Y³⁷⁹ Y³⁸⁰ Y³⁸¹ Y³⁸² Y³⁸³ Y³⁸⁴ Y³⁸⁵ Y³⁸⁶ Y³⁸⁷ Y³⁸⁸ Y³⁸⁹ Y³⁹⁰ Y³⁹¹ Y³⁹² Y³⁹³ Y³⁹⁴ Y³⁹⁵ Y³⁹⁶ Y³⁹⁷ Y³⁹⁸ Y³⁹⁹ Y⁴⁰⁰ Y⁴⁰¹ Y⁴⁰² Y⁴⁰³ Y⁴⁰⁴ Y⁴⁰⁵ Y⁴⁰⁶ Y⁴⁰⁷ Y⁴⁰⁸ Y⁴⁰⁹ Y⁴¹⁰ Y⁴¹¹ Y⁴¹² Y⁴¹³ Y⁴¹⁴ Y⁴¹⁵ Y⁴¹⁶ Y⁴¹⁷ Y⁴¹⁸ Y⁴¹⁹ Y⁴²⁰ Y⁴²¹ Y⁴²² Y⁴²³ Y⁴²⁴ Y⁴²⁵ Y⁴²⁶ Y⁴²⁷ Y⁴²⁸ Y⁴²⁹ Y⁴³⁰ Y⁴³¹ Y⁴³² Y⁴³³ Y⁴³⁴ Y⁴³⁵ Y⁴³⁶ Y⁴³⁷ Y⁴³⁸ Y⁴³⁹ Y⁴⁴⁰ Y⁴⁴¹ Y⁴⁴² Y⁴⁴³ Y⁴⁴⁴ Y⁴⁴⁵ Y⁴⁴⁶ Y⁴⁴⁷ Y⁴⁴⁸ Y⁴⁴⁹ Y⁴⁵⁰ Y⁴⁵¹ Y⁴⁵² Y⁴⁵³ Y⁴⁵⁴ Y⁴⁵⁵ Y⁴⁵⁶ Y⁴⁵⁷ Y⁴⁵⁸ Y⁴⁵⁹ Y⁴⁶⁰ Y⁴⁶¹ Y⁴⁶² Y⁴⁶³ Y⁴⁶⁴ Y⁴⁶⁵ Y⁴⁶⁶ Y⁴⁶⁷ Y⁴⁶⁸ Y⁴⁶⁹ Y⁴⁷⁰ Y⁴⁷¹ Y⁴⁷² Y⁴⁷³ Y⁴⁷⁴ Y⁴⁷⁵ Y⁴⁷⁶ Y⁴⁷⁷ Y⁴⁷⁸ Y⁴⁷⁹ Y⁴⁸⁰ Y⁴⁸¹ Y⁴⁸² Y⁴⁸³ Y⁴⁸⁴ Y⁴⁸⁵ Y⁴⁸⁶ Y⁴⁸⁷ Y⁴⁸⁸ Y⁴⁸⁹ Y⁴⁹⁰ Y⁴⁹¹ Y⁴⁹² Y⁴⁹³ Y⁴⁹⁴ Y⁴⁹⁵ Y⁴⁹⁶ Y⁴⁹⁷ Y⁴⁹⁸ Y⁴⁹⁹ Y⁵⁰⁰ Y⁵⁰¹ Y⁵⁰² Y⁵⁰³ Y⁵⁰⁴ Y⁵⁰⁵ Y⁵⁰⁶ Y⁵⁰⁷ Y⁵⁰⁸ Y⁵⁰⁹ Y⁵¹⁰ Y⁵¹¹ Y⁵¹² Y⁵¹³ Y⁵¹⁴ Y⁵¹⁵ Y⁵¹⁶ Y⁵¹⁷ Y⁵¹⁸ Y⁵¹⁹ Y⁵²⁰ Y⁵²¹ Y⁵²² Y⁵²³ Y⁵²⁴ Y⁵²⁵ Y⁵²⁶ Y⁵²⁷ Y⁵²⁸ Y⁵²⁹ Y⁵³⁰ Y⁵³¹ Y⁵³² Y⁵³³ Y⁵³⁴ Y⁵³⁵ Y⁵³⁶ Y⁵³⁷ Y⁵³⁸ Y⁵³⁹ Y⁵⁴⁰ Y⁵⁴¹ Y⁵⁴² Y⁵⁴³ Y⁵⁴⁴ Y⁵⁴⁵ Y⁵⁴⁶ Y⁵⁴⁷ Y⁵⁴⁸ Y⁵⁴⁹ Y⁵⁵⁰ Y⁵⁵¹ Y⁵⁵² Y⁵⁵³ Y⁵⁵⁴ Y⁵⁵⁵ Y⁵⁵⁶ Y⁵⁵⁷ Y⁵⁵⁸ Y⁵⁵⁹ Y⁵⁶⁰ Y⁵⁶¹ Y⁵⁶² Y⁵⁶³ Y⁵⁶⁴ Y⁵⁶⁵ Y⁵⁶⁶ Y⁵⁶⁷ Y⁵⁶⁸ Y⁵⁶⁹ Y⁵⁷⁰ Y⁵⁷¹ Y⁵⁷² Y⁵⁷³ Y⁵⁷⁴ Y⁵⁷⁵ Y⁵⁷⁶ Y⁵⁷⁷ Y⁵⁷⁸ Y⁵⁷⁹ Y⁵⁸⁰ Y⁵⁸¹ Y⁵⁸² Y⁵⁸³ Y⁵⁸⁴ Y⁵⁸⁵ Y⁵⁸⁶ Y⁵⁸⁷ Y⁵⁸⁸ Y⁵⁸⁹ Y⁵⁹⁰ Y⁵⁹¹ Y⁵⁹² Y⁵⁹³ Y⁵⁹⁴ Y⁵⁹⁵ Y⁵⁹⁶ Y⁵⁹⁷ Y⁵⁹⁸ Y⁵⁹⁹ Y⁶⁰⁰ Y⁶⁰¹ Y⁶⁰² Y⁶⁰³ Y⁶⁰⁴ Y⁶⁰⁵ Y⁶⁰⁶ Y⁶⁰⁷ Y⁶⁰⁸ Y⁶⁰⁹ Y⁶¹⁰ Y⁶¹¹ Y⁶¹² Y⁶¹³ Y⁶¹⁴ Y⁶¹⁵ Y⁶¹⁶ Y⁶¹⁷ Y⁶¹⁸ Y⁶¹⁹ Y⁶²⁰ Y⁶²¹ Y⁶²² Y⁶²³ Y⁶²⁴ Y⁶²⁵ Y⁶²⁶ Y⁶²⁷ Y⁶²⁸ Y⁶²⁹ Y⁶³⁰ Y⁶³¹ Y⁶³² Y⁶³³ Y⁶³⁴ Y⁶³⁵ Y⁶³⁶ Y⁶³⁷ Y⁶³⁸ Y⁶³⁹ Y⁶⁴⁰ Y⁶⁴¹ Y⁶⁴² Y⁶⁴³ Y⁶⁴⁴ Y⁶⁴⁵ Y⁶⁴⁶ Y⁶⁴⁷ Y⁶⁴⁸ Y⁶⁴⁹ Y⁶⁵⁰ Y⁶⁵¹ Y⁶⁵² Y⁶⁵³ Y⁶⁵⁴ Y⁶⁵⁵ Y⁶⁵⁶ Y⁶⁵⁷ Y⁶⁵⁸ Y⁶⁵⁹ Y⁶⁶⁰ Y⁶⁶¹ Y⁶⁶² Y⁶⁶³ Y⁶⁶⁴ Y⁶⁶⁵ Y⁶⁶⁶ Y⁶⁶⁷ Y⁶⁶⁸ Y⁶⁶⁹ Y⁶⁷⁰ Y⁶⁷¹ Y⁶⁷² Y⁶⁷³ Y⁶⁷⁴ Y⁶⁷⁵ Y⁶⁷⁶ Y⁶⁷⁷ Y⁶⁷⁸ Y⁶⁷⁹ Y⁶⁸⁰ Y⁶⁸¹ Y⁶⁸² Y⁶⁸³ Y⁶⁸⁴ Y⁶⁸⁵ Y⁶⁸⁶ Y⁶⁸⁷ Y⁶⁸⁸ Y⁶⁸⁹ Y⁶⁹⁰ Y⁶⁹¹ Y⁶⁹² Y⁶⁹³ Y⁶⁹⁴ Y⁶⁹⁵ Y⁶⁹⁶ Y⁶⁹⁷ Y⁶⁹⁸ Y⁶⁹⁹ Y⁷⁰⁰ Y⁷⁰¹ Y⁷⁰² Y⁷⁰³ Y⁷⁰⁴ Y⁷⁰⁵ Y⁷⁰⁶ Y⁷⁰⁷ Y⁷⁰⁸ Y⁷⁰⁹ Y⁷¹⁰ Y⁷¹¹ Y⁷¹² Y⁷¹³ Y⁷¹⁴ Y⁷¹⁵ Y⁷¹⁶ Y⁷¹⁷ Y⁷¹⁸ Y⁷¹⁹ Y⁷²⁰ Y⁷²¹ Y⁷²² Y⁷²³ Y⁷²⁴ Y⁷²⁵ Y⁷²⁶ Y⁷²⁷ Y⁷²⁸ Y⁷²⁹ Y⁷³⁰ Y⁷³¹ Y⁷³² Y⁷³³ Y⁷³⁴ Y⁷³⁵ Y⁷³⁶ Y⁷³⁷ Y⁷³⁸ Y⁷³⁹ Y⁷⁴⁰ Y⁷⁴¹ Y⁷⁴² Y⁷⁴³ Y⁷⁴⁴ Y⁷⁴⁵ Y⁷⁴⁶ Y⁷⁴⁷ Y⁷⁴⁸ Y⁷⁴⁹ Y⁷⁵⁰ Y⁷⁵¹ Y⁷⁵² Y⁷⁵³ Y⁷⁵⁴ Y⁷⁵⁵ Y⁷⁵⁶ Y⁷⁵⁷ Y⁷⁵⁸ Y⁷⁵⁹ Y⁷⁶⁰ Y⁷⁶¹ Y⁷⁶² Y⁷⁶³ Y⁷⁶⁴ Y⁷⁶⁵ Y⁷⁶⁶ Y⁷⁶⁷ Y⁷⁶⁸ Y⁷⁶⁹ Y⁷⁷⁰ Y⁷⁷¹ Y⁷⁷² Y⁷⁷³ Y⁷⁷⁴ Y⁷⁷⁵ Y⁷⁷⁶ Y⁷⁷⁷ Y⁷⁷⁸ Y⁷⁷⁹ Y⁷⁸⁰ Y⁷⁸¹ Y⁷⁸² Y⁷⁸³ Y⁷⁸⁴ Y⁷⁸⁵ Y⁷⁸⁶ Y⁷⁸⁷ Y⁷⁸⁸ Y⁷⁸⁹ Y⁷⁹⁰ Y⁷⁹¹ Y⁷⁹² Y⁷⁹³ Y⁷⁹⁴ Y⁷⁹⁵ Y⁷⁹⁶ Y⁷⁹⁷ Y⁷⁹⁸ Y⁷⁹⁹ Y⁸⁰⁰ Y⁸⁰¹ Y⁸⁰² Y⁸⁰³ Y⁸⁰⁴ Y⁸⁰⁵ Y⁸⁰⁶ Y⁸⁰⁷ Y⁸⁰⁸ Y⁸⁰⁹ Y⁸¹⁰ Y⁸¹¹ Y⁸¹² Y⁸¹³ Y⁸¹⁴ Y⁸¹⁵ Y⁸¹⁶ Y⁸¹⁷ Y⁸¹⁸ Y⁸¹⁹ Y⁸²⁰ Y⁸²¹ Y⁸²² Y⁸²³ Y⁸²⁴ Y⁸²⁵ Y⁸²⁶ Y⁸²⁷ Y⁸²⁸ Y⁸²⁹ Y⁸³⁰ Y⁸³¹ Y⁸³² Y⁸³³ Y⁸³⁴ Y⁸³⁵ Y⁸³⁶ Y⁸³⁷ Y⁸³⁸ Y⁸³⁹ Y⁸⁴⁰ Y⁸⁴¹ Y⁸⁴² Y⁸⁴³ Y⁸⁴⁴ Y⁸⁴⁵ Y⁸⁴⁶ Y⁸⁴⁷ Y⁸⁴⁸ Y⁸⁴⁹ Y⁸⁵⁰ Y⁸⁵¹ Y⁸⁵² Y⁸⁵³ Y⁸⁵⁴ Y⁸⁵⁵ Y⁸⁵⁶ Y⁸⁵⁷ Y⁸⁵⁸ Y⁸⁵⁹ Y⁸⁶⁰ Y⁸⁶¹ Y⁸⁶² Y⁸⁶³ Y⁸⁶⁴ Y⁸⁶⁵ Y⁸⁶⁶ Y⁸⁶⁷ Y⁸⁶⁸ Y⁸⁶⁹ Y⁸⁷⁰ Y⁸⁷¹ Y⁸⁷² Y⁸⁷³ Y⁸⁷⁴ Y⁸⁷⁵ Y⁸⁷⁶ Y⁸⁷⁷ Y⁸⁷⁸ Y⁸⁷⁹ Y⁸⁸⁰ Y⁸⁸¹ Y⁸⁸² Y⁸⁸³ Y⁸⁸⁴ Y⁸⁸⁵ Y⁸⁸⁶ Y⁸⁸⁷ Y⁸⁸⁸ Y⁸⁸⁹ Y⁸⁹⁰ Y⁸⁹¹ Y⁸⁹² Y⁸⁹³ Y⁸⁹⁴ Y⁸⁹⁵ Y⁸⁹⁶ Y⁸⁹⁷ Y⁸⁹⁸ Y⁸⁹⁹ Y⁹⁰⁰ Y⁹⁰¹ Y⁹⁰² Y⁹⁰³ Y⁹⁰⁴ Y⁹⁰⁵ Y⁹⁰⁶ Y⁹⁰⁷ Y⁹⁰⁸ Y⁹⁰⁹ Y⁹¹⁰ Y⁹¹¹ Y⁹¹² Y⁹¹³ Y⁹¹⁴ Y⁹¹⁵ Y⁹¹⁶ Y⁹¹⁷ Y⁹¹⁸ Y⁹¹⁹ Y⁹²⁰ Y⁹²¹ Y⁹²² Y⁹²³ Y⁹²⁴ Y⁹²⁵ Y⁹²⁶ Y⁹²⁷ Y⁹²⁸ Y⁹²⁹ Y⁹³⁰ Y⁹³¹ Y⁹³² Y⁹³³ Y⁹³⁴ Y⁹³⁵ Y⁹³⁶ Y⁹³⁷ Y⁹³⁸ Y⁹³⁹ Y⁹⁴⁰ Y⁹⁴¹ Y⁹⁴² Y⁹⁴³ Y⁹⁴⁴ Y⁹⁴⁵ Y⁹⁴⁶ Y⁹⁴⁷ Y⁹⁴⁸ Y⁹⁴⁹ Y⁹⁵⁰ Y⁹⁵¹ Y⁹⁵² Y⁹⁵³ Y⁹⁵⁴ Y⁹⁵⁵ Y⁹⁵⁶ Y⁹⁵⁷ Y⁹⁵⁸ Y⁹⁵⁹ Y⁹⁶⁰ Y⁹⁶¹ Y⁹⁶² Y⁹⁶³ Y⁹⁶⁴ Y⁹⁶⁵ Y⁹⁶⁶ Y⁹⁶⁷ Y⁹⁶⁸ Y⁹⁶⁹ Y⁹⁷⁰ Y⁹⁷¹ Y⁹⁷² Y⁹⁷³ Y⁹⁷⁴ Y⁹⁷⁵ Y⁹⁷⁶ Y⁹⁷⁷ Y⁹⁷⁸ Y⁹⁷⁹ Y⁹⁸⁰ Y⁹⁸¹ Y⁹⁸² Y⁹⁸³ Y⁹⁸⁴ Y⁹⁸⁵ Y⁹⁸⁶ Y⁹⁸⁷ Y⁹⁸⁸ Y⁹⁸⁹ Y⁹⁹⁰ Y⁹⁹¹ Y⁹⁹² Y⁹⁹³ Y⁹⁹⁴ Y⁹⁹⁵ Y⁹⁹⁶ Y⁹⁹⁷ Y⁹⁹⁸ Y⁹⁹⁹ Y¹⁰⁰⁰ Y¹⁰⁰¹ Y¹⁰⁰² Y¹⁰⁰³ Y¹⁰⁰⁴ Y¹⁰⁰⁵ Y¹⁰⁰⁶ Y¹⁰⁰⁷ Y¹⁰⁰⁸ Y¹⁰⁰⁹ Y¹⁰¹⁰ Y¹⁰¹¹ Y¹⁰¹² Y¹⁰¹³ Y¹⁰¹⁴ Y¹⁰¹⁵ Y¹⁰¹⁶ Y¹⁰¹⁷ Y¹⁰¹⁸ Y¹⁰¹⁹ Y¹⁰²⁰ Y¹⁰²¹ Y¹⁰²² Y¹⁰²³ Y¹⁰²⁴ Y¹⁰²⁵ Y¹⁰²⁶ Y¹⁰²⁷ Y¹⁰²⁸ Y¹⁰²⁹ Y¹⁰³⁰ Y¹⁰³¹ Y¹⁰³² Y¹⁰³³ Y¹⁰³⁴ Y¹⁰³⁵ Y¹⁰³⁶ Y¹⁰³⁷ Y¹⁰³⁸ Y¹⁰³⁹ Y¹⁰⁴⁰ Y¹⁰⁴¹ Y¹⁰⁴² Y¹⁰⁴³ Y¹⁰⁴⁴ Y¹⁰⁴⁵ Y¹⁰⁴⁶ Y¹⁰⁴⁷ Y¹⁰⁴⁸ Y¹⁰⁴⁹ Y¹⁰⁵⁰ Y¹⁰⁵¹ Y¹⁰⁵² Y¹⁰⁵³ Y¹⁰⁵⁴ Y¹⁰⁵⁵ Y¹⁰⁵⁶ Y¹⁰⁵⁷ Y¹⁰⁵⁸ Y¹⁰⁵⁹ Y¹⁰⁶⁰ Y¹⁰⁶¹ Y¹⁰⁶² Y¹⁰⁶³ Y¹⁰⁶⁴ Y¹⁰⁶⁵ Y¹⁰⁶⁶ Y¹⁰⁶⁷ Y¹⁰⁶⁸ Y¹⁰⁶⁹ Y¹⁰⁷⁰ Y¹⁰⁷¹ Y¹⁰⁷² Y¹⁰⁷³ Y¹⁰⁷⁴ Y¹⁰⁷⁵ Y¹⁰⁷⁶ Y¹⁰⁷⁷ Y¹⁰⁷⁸ Y¹⁰⁷⁹ Y¹⁰⁸⁰ Y¹⁰⁸¹ Y¹⁰⁸² Y¹⁰⁸³ Y¹⁰⁸⁴ Y¹⁰⁸⁵ Y¹⁰⁸⁶ Y¹⁰⁸⁷ Y¹⁰⁸⁸ Y¹⁰⁸⁹ Y¹⁰⁹⁰ Y¹⁰⁹¹ Y¹⁰⁹² Y¹⁰⁹³ Y¹⁰⁹⁴ Y¹⁰⁹⁵ Y¹⁰⁹⁶ Y¹⁰⁹⁷ Y¹⁰⁹⁸ Y¹⁰⁹⁹ Y¹¹⁰⁰ Y¹¹⁰¹ Y¹¹⁰² Y¹¹⁰³ Y¹¹⁰⁴ Y¹¹⁰⁵ Y¹¹⁰⁶ Y¹¹⁰⁷ Y¹¹⁰⁸ Y¹¹⁰⁹ Y¹¹¹⁰ Y¹¹¹¹ Y¹¹¹² Y¹¹¹³ Y¹¹¹⁴ Y¹¹¹⁵ Y¹¹¹⁶ Y¹¹¹⁷ Y¹¹¹⁸ Y¹¹¹⁹ Y¹¹²⁰ Y¹¹²¹ Y¹¹²² Y¹¹²³ Y¹¹²⁴ Y¹¹²⁵ Y¹¹²⁶ Y¹¹²⁷ Y¹¹²⁸ Y¹¹²⁹ Y¹¹³⁰ Y¹¹³¹ Y¹¹³² Y¹¹³³ Y¹¹³⁴ Y¹¹³⁵ Y¹¹³⁶ Y¹¹³⁷ Y¹¹³⁸ Y¹¹³⁹ Y¹¹⁴⁰ Y¹¹⁴¹ Y¹¹⁴² Y¹¹⁴³ Y¹¹⁴⁴ Y¹¹⁴⁵ Y¹¹⁴⁶ Y¹¹⁴⁷ Y¹¹⁴⁸ Y¹¹⁴⁹ Y¹¹⁵⁰ Y¹¹⁵¹ Y¹¹⁵² Y¹¹⁵³ Y¹¹⁵⁴ Y¹¹⁵⁵ Y¹¹⁵⁶ Y¹¹⁵⁷ Y¹¹⁵⁸ Y¹¹⁵⁹ Y¹¹⁶⁰ Y¹¹⁶¹ Y¹¹⁶² Y¹¹⁶³ Y¹¹⁶⁴ Y¹¹⁶⁵ Y¹¹⁶⁶ Y¹¹⁶⁷ Y¹¹⁶⁸ Y¹¹⁶⁹ Y¹¹⁷⁰ Y¹¹⁷¹ Y¹¹⁷² Y¹¹⁷³ Y¹¹⁷⁴ Y¹¹⁷⁵ Y¹¹⁷⁶ Y¹¹⁷⁷ Y¹¹⁷⁸ Y¹¹⁷⁹ Y¹¹⁸⁰ Y¹¹⁸¹ Y¹¹⁸² Y¹¹⁸³ Y¹¹⁸⁴ Y¹¹⁸⁵ Y¹¹⁸⁶ Y¹¹⁸⁷ Y¹¹⁸⁸ Y¹¹⁸⁹ Y¹¹⁹⁰ Y¹¹⁹¹ Y¹¹⁹² Y¹¹⁹³ Y¹¹⁹⁴ Y¹¹⁹⁵ Y¹¹⁹⁶ Y¹¹⁹⁷ Y¹¹⁹⁸ Y¹¹⁹⁹ Y¹²⁰⁰ Y¹²⁰¹ Y¹²⁰² Y¹²⁰³ Y¹²⁰⁴ Y¹²⁰⁵ Y¹²⁰⁶ Y¹²⁰⁷ Y¹²⁰⁸ Y¹²⁰⁹ Y

UTILITÉ

DE LA DIPLOMATIQUE.

D'APRÈS cette analyse raisonnée de toutes les lettres de l'alphabet, on voit combien nous avons de ressources pour découvrir de quel âge sont les monuments & les manuscrits destitués de dates & de tout indice chronologique, & combien peut être certain un jugement porté sur de telles connoissances. Qu'on accorde au Pere Germon qu'on ne pourra jamais fixer le jour ni l'année d'un monument qui ne présente point de ressource historique : mais on peut défendre contre lui, *De vet. hæret. cod. corrupt. part. 2, c. 8, p. 431*, les connoissances qui nous viennent des différentes formes de caracteres propres à déterminer l'âge des monuments, ou à fixer au moins nos idées sur leur antiquité, comme en les déclarant antérieurs au 9^e, quelquefois au 8^e ou au 7^e siècle. Cette certitude ne vient en partie que du concours de telle ou telle configuration des éléments alphabétiques, qui appartient à tel âge. Pour parvenir à cette découverte, il a fallu entrer dans des détails immenses qui paroîtront peut-être minutieux : mais c'est la connoissance & l'application exacte de ces prétendues minuries qui font l'Antiquaire, & qui viennent à l'appui de l'antiquité.

On ne sauroit cependant s'empêcher d'avouer qu'il faudroit avoir un grand discernement & procéder avec de grandes précautions pour décider du sort d'un antique sur l'indice d'un élément. Telle lettre que l'on regarde comme uni-

quement d'usage dans tel siècle, aura quelquefois été employée à plaisir par un Ecrivain deux siècles après. Nous en avons nous-mêmes des preuves dans nos écritures cursives d'aujourd'hui : n'y montrons-nous jamais des caractères gothiques ou contournés selon des modes antiques ? Il faut donc que plusieurs éléments concourent ensemble, & que tous les autres caractères d'antiquité qui ont été détaillés dans cet ouvrage n'y soient pas contraires.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

contenues dans les deux volumes.

Le chiffre romain indique le volume, le chiffre arabe la page.

A.

A, DISSERTATION sur cet élément, Tome I, page 1 & suivantes; d'où il tire son origine, 2; descend de l'A phénicien, 3; de l'A grec, 4: majuscule, ses variations, 5; minuscule, ses variations, 6, 7, 20; cursif, ses variations, 8, 9, 21. Explication de la planche, 10 & suiv. A grec, 11, 12; capital lapid. métallique, 15, 16 & suivantes; capital des manuscrits, 19, 20 planche 21.

Abbatiale (Mense), I, 27.

Abbatia, II, 199.

Abbés, I, 24 & suivantes; des Abbés, *ibid.* Archi-Abbés, *ibid.* leur juridiction sur certains Evêques, 24, 25 leur élection, 25. *Abbas comes, miles, verus*, 25, 26. Séculiers, Réguliers, Diacres, Prêtres, Laïques, 25, 26, 27. Titre pris par des Evêques, des Ecclésiastiques, des Magistrats & autres, 26, 27. Leurs sceaux, II, 302, 306; leurs testaments, 390.

Abbeſſes ſéculières aſſiſtent & préſident à des Conciles, I, 27; leurs ſceaux, II, 307; leurs testaments, 390.

Abbréviateurs, I, 27, 28, 240.

Abbréviations, I, 28 & ſuiv. voyez SIECLE, planche 3

A HABET, 31.

Abdication (Libelle d'), II, 316

D. d. iv

Abjuration (Chartes d'), I, 244.

Abolition (Lettres d'), II, 78.

Abruptio (*Ex*), formule d'invocation, II, 35.

Absents (Signature des), II, 337.

Absolution à cautele, I, 39 ; libelle d', II, 81.

Absolutoria litteræ, 79.

Accents, I, 39 & suivantes ; grecs, 39, 40 ; latins, 40 ;
sur les deux *ii*, les *u*, & autres lettres 41 ; II, 16.

Acceptation (Lettre d'), II, 75.

Accollade, I, 42 ; II, 179.

Accommodement, I, 193.

Accordum, lettres d'accord, I, 286.

Accusation d'hérésie (Libelle d'), II, 81.

Actes, I, 42, 43 ; publics, 196 ; II, 219, 221. Sou-
scription des actes ecclésiastiques, 342. Actes des No-
taires doivent être signés, 255.

Actuaire, I, 43, 44. *Actuarius*, II, 7.

Adoption (Lettre d'), I, 518.

Adresse des lettres, épîtres & autres actes, I, 44, des di-
plomes, au Chancelier, 44, 45 ; des Anglois, 45 ; des
épîtres, 517, 521 ; des lettres, diplomes, &c, II, 363.

Æ, conjonction, I, 282.

Æquivocus (*Filius*), I, 182.

Afflictives (Sentences), I, 283.

Affranchissement (Chartes d'), I, 45. Différentes formes
d'affranchissement, 46, 47. Affranchissement général
des serfs en France, 47, 48.

Agentes (*Dominici*), II, 49.

Age (Moyen), ce qu'il faut entendre, I, 16.

Aigle, I, 48 ; II, 269, 276.

Aiguë (Ecriture capitale), I, 438.

Airain (Tables d'), I, 421 ; (sceaux d'), II, 248.

Ais des tablettes, I, 424.

Alérions de Lorraine, sceaux & armoiries, II, 289.

Alimonia, I, 247.

Alinéa, I, 48, II, 108; aligné, saillant, rentrant, I, 49.

Allégorique (Ecriture), I, 413.

Allemagne (Sceaux des Rois & Empereurs d'), II, 275
& suivantes; des Rois voisins, 277: langue, 61; écriture onciale, I, 446; minuscule, 460; cursive, 469.

Allen (Franc), I, 536. *Notitia de alode evindicato*, II, 135.

Allongée (Ecriture), I, 473; planche, 475.

Alphabets: de combien d'éléments étoient composés les anciens grecs, I, 50, 51; latins, 52, 53, 54; les deux comparés, *ibid.* & suiv. Additions par l'Empereur Claude & Chilpéric Premier, 54, 55. Différentes manières de présenter les alphabets, 56 & suiv. Système suivi dans cet ouvrage, 60 & suiv. Alphabet phénicien, 51, 52. Alphabet des abréviations, 31 & suiv.

Altesse, titre, I, 61, 62.

Amanuensis, Amant, Garde-note, I, 62; II, 99.

Ambasciateur, Ambassadeur, I, 62. *Ambasciator*, II, 336.

Amés & féaux, I, 63.

Amendes, I, 63.

Amicos (*Manumissio inter*), I, 46.

Amphithéatrique (Papier), II, 166.

An, de grace, I, 329; de la nativité, 330; de l'incarnation, 331; de la trabéation, 336; de la passion, *ibid.*

Anachronisme, I, 64 & suiv.

Anagramma nominis, II, 104.

Anathème, I, 524; (lettre d'), II, 76; (libelle d'), 81. Anathématisme, 44.

Anciennes écritures, leur défense, & difficulté de les lire, I, 488.

Ancre , I, 67.

Andelanc (Charte) , I, 67 , 249.

Anges , supports d'armes , II, 273.

Angleterre (Sceaux des Rois d') , II, 280 & suiv.

Anglo-saxonne (Langue) , II, 58 ; écriture , I, 431 9
onciale , 446 ; minuscule , 460 ; cursive , 470.

Année , différents points où on la commençoit , I, 67 &
suivantes ; des Juifs , 67 ; des Grecs , *ibid.* des Romains ,
67 , 68 ; des premiers Chrétiens , 68 ; des François ,
69 ; cave , 75 ; de l'incarnation , *ibidem* ; bissextile ,
189.

Anneaux à sceller , I, 76 & suivantes ; leur annonce , 81
& suiv. du pêcheur , 78 : voyez Sceaux.

Anniversaires , I, 79.

Annonces , I, 79 & suivantes ; de l'anneau & du sceau
dans les différents siècles , 81 & suivantes ; des souscrip-
tions & des témoins dans les différents siècles , 93 &
suiv. du monogramme , 103 & suiv. des investitures ,
106 ; du cyrographe , 109.

Annotation , charte , I, 110 ; sacrée , 111.

Annuitatis (Breve) , I, 192.

Annuit , formule , I, 119.

Annulus , II, 244 ; *secretus piscatoris* , I, 194.

Anoblissement , I, 141 ; II, 115 : (lettres d') , 80.

Anthophylloéides , II, 68.

Anthropomorphiques (Lettres) , II, 68.

Antrustio , *præceptum de Regis antrustione* , II, 197.

Anti-lambda , I, 112 ; II, 7.

Anti-sigma , I, 112.

Apennes (Charta) , I, 245.

Aperta (Littera) , II, 78.

Apices , I, 243.

Apostilles , I, 113 ; II, 22.

Apostolique, I, 115; majesté, II, 237; lettres, 70;

Notaires, 126. *Apostolos*, 77.

Apostrophe, II, 192.

Appares (*Litteræ*), II, 80.

Appel (Lettres d'), II, 77.

Arabes, leur langue, leur écriture, I, 116; chiffres, 269.

Archevêques, I, 115; II, 98; (sceaux des) 303.

Archichanceliers, I, 120 & suiv.

Archichapelain, I, 125, 129, 279, 187.

Archidiacre, I, 128.

Archiduc, I, 129.

Archiprêtre, I, 129.

Archives, I, 130, & suivantes; leur établissement, 1319
de France, 132; d'Allemagne, 133; ecclésiastiques,
134. & suivantes; des Moines, 136; (Garde de des),
II, 217.

Archivistes, I, 143 & suiv. 291.

Ardoise (Livres, tablettes d'), I, 422.

Aresta, II, 43.

Argent (Encre d'), I, 511; (lettres d'), II, 70; (sceaux
d'), 247.

Aristophane, II, 190.

Armarium, I, 131.

Armes (Maréchal d', Juge d'), I, 148.

Arméniens (Ere des), I, 327.

Armiger, I, 506.

Armoiries (Antiquité des), I, 145 & suivantes; sur les
sceaux, 147 & suivantes; en France, 148; en Angle-
terre, 148, 149; en Allemagne, 149 & suiv. Epoques
de certaines parties des armoiries, 153.

Armoriées (Lettres), II, 66.

Arrêts I, 153; (signature des), II, 348.

Art d'écrire, I, 427, 428 : voyez *Ecriture*.

- Articles , I , 154 ; *articuli* , statuts , II , 30.
 Assemblée générale , II , 179.
 Assignation , I , 155 , 192 , 193 ; II , 75 , 81.
 Assignats , I , 155.
Affisia , I , 155.
 Astérisque , I , 156.
 Athéniens , I , 423.
 Attache des sceaux , I , 157 ; (lettres d') , II , 78.
Attestatio , I , 232 ; piece attestée , II , 389.
 Attouchement de la charte , II , 339.
Auētoritates , *auētoritas praecepti* , *praeceptum auētoritatis* ,
 II , 196.
Audientialis (*Charta*) , I , 155 , 249.
 Auditeurs des comptes , I , 276.
 Auguste , titre , II , 261 , 276 , 372 , 373 , &c. papier , 166.
 Aumône , I , 247.
 Avocat , I , 157 ; (libelles d') , II , 81.
 Avoué , ce que c'étoit , I , 157 & suivantes ; leurs fonctions , 158 & suiv. leurs usurpations , 160 & suiv.
 Authentique , authentifier , I , 162 ; II , 352. Authentici-
 cité des copies , I , 297 & suiv. Sceau authentique , II ,
 245.
Auētoritatis (*sigillum*) , II , 246.
 Autorisation (Lettres d') , II , 72.
Auētoritas , diplôme de donation , II , 389.
 Autorité , acte , I , 165 ; des copies , 297 & suivantes. De
 notre autorité , formule , 544.

B.

- B** , DISSERTATION sur cet élément , I , 167 & suivantes ;
 minuscule , 167 , 168 ; cursif , 169 , 170. Remarques
 sur la haste du *b* , *d* , *h* , *i* , *l* , 167 , 168. Planche , 171.
 Bachelier , Bachele , Bachelerie , I , 171.

Bailleta, I, 184.

Bailliage, *Baillie*, I, 171. *Baillie de Paris*, II, 293.
Chancelleries des *Bailliages*, 296.

Baillifs, I, 171; *royaux*, 172 & suivantes; *seigneuriaux*, 174; *d'épée*, 173; *ecclésiastiques*, 174; *de robe-courte*, *ibid.* *de justice*, *ibid.* *de robe-longue*, *ibid.*

Baiser de paix, I, 174; *des pieds du Pape*, 174, 175.
II, 238; *des mains*, I, 175.

Ballium, I, 184.

Bambou (*Papier de*), II, 171.

Bandes de parchemin pour attacher les tablettes des livres,
I, 424.

Banneret (*Chevalier*), I, 175.

Bannière, I, 175, 262; *des églises*, 222.

Banqueroutiers, I, 242.

Banquiers, I, 175; *en Cour de Rome*, 176; *des grandes villes*, *ibid.*

Barbarisme, I, 176.

Barbe, I, 176 & suiv. *Poil inséré dans la cire d'un sceau*,
II, 313.

Barbues (*Lettres*), II, 65.

Baron, I, 179 & suiv. *Baronnie*, *ibid.* *Baronner*, 181.
II, 160.

Barreaux, *cancelli*, I, 237. *Style du Barreau*, II, 361.

Base des lettres, I, 181; II, 69: *voyez* *Lettres*.

Bas temps (*ce qu'il faut entendre par*), I, 16.

Basiliques, I, 181.

Bâtards, I, 182. *Lettres bâtarde*, II, 66.

Bâtons (*Actes sur des*), I, 423.

Baux, I, 183 & suiv.

Béatitude, *titre*, II, 236.

Beffroi, II, 294.

Béguinages, II, 104.

- Bénédictins , II , 101.
- Bénéfices ecclésiastiques & militaires , I , 186 , 536 ; bénéficiaires , 246.
- Bezans , monnoie , I , 186 , 187.
- Bibliothécaires , I , 187 , 238 , 291 , &c.
- Bienheureux , titre , II , 237.
- Bill , *billa* , *billeta* , *billetus* , I , 188.
- Billets de mort , I , 188.
- Bissextile (Année) , I , 189 , 312.
- Bizantii* , *Bizantei* , I , 187.
- Blanches (Lettres) , II , 67.
- Blason , I , 146 , 189 : voyez Armoiries.
- Bleue (Encre) , I , 513.
- Bohême (Sceaux des Rois de) , II , 277.
- Bolleta* , I , 188 , 232.
- Bonnet , quarré , verd , I , 242.
- Bordes , *bordillini dies* , I , 189.
- Bosse (Sceaux gravés en) , II , 255.
- Boucliers , I , 145 , 147 , 189 ; II , 267.
- Bourgeois , avoient des sceaux , II , 298. Lettres bourgeoises , 65.
- Bourgogne (Grande Pairie de) , II , 159. Sceaux des Ducs , 287.
- Boustrophedone (Ecriture) , I , 3 , 190 , 427.
- Bouteiller (Grand) , II , 332 , 353.
- Brefs , I , 191 , 192 ; taxés , 240.
- Bretagne , érection du Duché en Pairie , II , 159. Sceaux des Ducs , 286. Roi de la Grande Bretagne , titre , 381.
- Breve* , *brevetus* , *brevicellum* , I , 191. *Breves* , *brevicola* , brevets , différentes sortes de brevets ou rescrits , 192 & suiv. *Brevia mortuorum* , 188 , 193. *Breve* , codicille , II , 391.
- Britano-saxonne (Ecriture) , I , 431.

- Broderies (Lettres en) , II , 69.
 Bronze (Tables de) , I , 421.
 Buis (Livres , tables , tablettes de) , I , 422.
 Bulles , I , 82 , 84 , 86 , 87 . Sceaux , 195 & suiv. II , 244
 Rescrits , lettres , chartes , 196 & suiv. Leur matiere
 comme sceaux , 197 & suiv. Leur figure , 198 ; leur em-
 preinte , 199 & suiv. leurs légendes , 198 & suivantes :
 Comme rescrits , 202. Petites bulles , 202 , 203. Grandes
 bulles , 203 ; consistoriales , 204 ; pancartes , 205 ; pri-
 vileges , 206 , II , 203. *Bulla cruciata* . I , 208. Carac-
 teres extrinseques des bulles , 109. Critique des bulles ,
 209 & suiv. leurs souscriptions , II , 340. Bulles solem-
 nelles , I , 203 ; II , 341. Bulle d'or , 357.
Bulleta , I , 188 , 232.
 Bulletin , I , 212 , 232.
 Burdillins , *burdillini dies* , I , 189.
 Bures (Jours des) , I , 189.
 Burin , II , 181.
 Burlette , sceau , II , 246.
Buticularius , II , 353.

C.

- C** , DISSERTATION sur cet élément , I , 21 ; & suivantes ; capital , *ibid.* quarré , *ibid.* majuscule & minuscule ,
 213 , 214 ; cursif , 214. Planche , 219.
C , invocation , I , 34.
 Cachets , I , 288 ; voyez Anneaux , Sceaux , Bulles : du
 Parlement , II , 295 : (lettres de) , I , 192.
 Cadeaux , lettres , II , 66.
 Cadmus , I , 51.
 Cailloux pour compter , I , 264.
Calamus , II , 181.
 Calcul , I , 264.
 Calendes , I , 339.

- Calendrier, I, 218 & suivantes; (réformes du), 219 & suivantes; Julien, 219; Grégorien, 219, 281.
- Calotte rouge, I, 227.
- Camera*, I, 131. *Camerarius*, II, 353. Camérier, I, 220 & 234; II, 332. Vice-Camérier, I, 220.
- Cancellation, I, 220, 221: voyez Rature.
- Cancelli*, I, 237.
- Canne, plume, I, 182.
- Canoniques (Religieuses), I, 240; (lettres), II, 71, 73.
- Canonisation, I, 221, 222.
- Capétienne (Ecriture minuscule), I, 456, 460; cursive, 469.
- Capitales (Lettres), I, 15; II, 68; (écriture), I, 19 & 436. Planche d'écriture capitale, 443.
- Capitole, I, 421.
- Capitolins (Jeux & dates), I, 222.
- Capitulaires, Capitule, *capitulum*, I, 222.
- Caractéristique (Ecriture hiéroglyphique), I, 413.
- Cardinaux, I, 223 & suiv. leur origine, 223, 224; leur signature aux Conciles, 224; leur titre, *ibid.* époque de leur grandeur, 225, 226; leurs droits, 225; leur nombre, 226 II, 341; leur décoration, I, 226, 227; leurs qualités, 227; leurs sceaux, II, 300. Cardinal
- Dataire, I, 319.
- Caroline (Ecriture), I, 431; onciale, 446; minuscule, 453, 459; cursive, 469.
- Carta pacti*, I, 286. *Carta*, papier, II, 163. Cartes, livres, II, 164.
- Cartel, I, 249.
- Cartophilaces*, I, 135.
- Cartulaires, leur ancienneté, I, 227 & suivantes; de diverses sortes, 228. Défense ou justification des cartulaires, 228 & suiv.

- Cas royaux , I , 172.
 Casque , II , 291.
 Cathédrales , I , 181 ; leurs sceaux , II , 304.
 Catholique , titre , I , 231.
Causa (*præceptum de causa suspensa*) , II , 197 ; *de causa recepta* , acte , 204. A ces causes , formule , 196.
 Cautele (Absolution à) , I , 39. *Ad cautelam* , formule , 342.
Cautionis (*charta*) , I , 248 ; (*epist.*) , 519.
Cedula , I , 191 ; *inhibitoria* , 193. Cédule , 231.
Cella , *cellula* , II , 199.
 Censeur , I , 232.
Cera (*Tabula*) , I , 424.
 Céraunion , I , 232 ; II , 142.
 Cercle concentrique au bas des bulles , I , 233.
 Cerf , symbole , II , 268 ; volant , 269.
 Certificat , I , 232 , 233 : voyez Cédule.
 Céruse (Tablettes enduites de) , I , 421.
 César , titre , I , 234 , 235.
 Césarienne (Indiction) , I , 321.
 Cession , I , 192. Cessionnaires , 242. *Cessionis* (*charta*) , 246.
 Chaldaïque (Ecriture) , I , 417.
 Chambellan , I , 233 , 234 ; II , 353.
 Chambrier , I , 234 ; II , 332.
 Champagne (Pairie de) , II , 159.
 Chananéens , I , 416.
 Chanceliers , I , 120 & suiv. 127 , 188 , 235 & suiv. 279 ; II , 332 , 336 , 350 , 404 ; ce qu'ils étoient originai-
 rement , I , 235 , 236 ; de France , *ibid.* d'Italie , 236 ;
 de l'Empire , 236 , 237 ; des Eglises , 237 , 238 ; des
 Papes , 238. Vice-Chancelier , 239. Sous-Chancelier ,
 240.

Chancellerie Romaine , I , 27 , 28 , 240. Bref de Chancellerie , 192 ; (lettres de) , 193 ; des Parlements , II , 295. Petite Chancellerie du Palais , *ibid.* Chancelleries Préfidiales , 296.

Change , I , 176 ; (lettres de) , II . 81.

Chanoines (Exemptions des) , II , 346 ; réguliers , 100.

Chanoinesses , I , 240 ; II , 101.

Chapeau , I , 227 , 241 ; rouge , 151.

Chapelain , Chapelle , I , 125 , 126 , 242 , 291.

Chaperon , I , 241.

Charta , papier , II , 163 ; *ingenuitatis* , I , 45 ; *audiencialis* , 155 ; *beneficiaria* , 166 ; *de sanguinolento* , 522.

Chartarium , I , 131.

Chartes , I , 47 196 & suiv. voyez Archives. Ce que c'est que chartes , 243 ; proprement dites , & leurs différentes especes , 244 & suiv. leurs différentes formes , 251 & suiv. Chartes-parties , 252 & suiv. leurs caracteres intrinseques & extrinseques , 257 & suiv. Renouvellement des chartes , 258 & suiv. Chartes privées (Soucription des) , II , 346.

Chartula , I , 243 ; *manumissionis* , 518 ; *redemptionalis* , 519 ; *triscabina* , *ibidem* ; *mandati* , II , 204.

Chartularii , I , 47 ; *chartularium* , 131.

Châteaux , symbole , II , 269.

Châtelet (Sceau du) , II , 293.

Cher , très cher , I , 260.

Chêne (Ecriture sur des tables de) , I , 424.

Cheval , Seigneurs à cheval sur leurs sceaux , II , 268 , 283 ; bardé , caparaçonné , 289. Dames à cheval sur leurs sceaux , 292. Deux cavaliers sur un seul cheval , 307. Cheval blanc donné aux Cardinaux , II , 227.

Chevalerie , I , 171 , 261.

Chevaliers , I , 171 , 261 ; désignés par le mot *Miles* ;

- 261 ; forme de leur réception, *ibidem* ; Bannieret , 175 ,
262 ; Barons , 181 ; de cinq sortes , 261 , 262 ; de Saint
Jean de Jérusalem , ou de Malthe , II , 307. Sceaux des
Chevaliers , 290.
- Cheveux , I , 178 , 262 & suiv.
- Chevrons dans les armoiries , I , 146.
- Chien , symbole , II , 268 , 290.
- Chiffe (Papier de) , II , 171.
- Chiffres anciens & modernes , I , 264 & suiv. grecs , 264 ,
265 ; étrusques , 265 ; romains , 265 & suiv. espagnols ,
267 , 268 ; allemands , 268 ; arabes , 269 ; pour tenir
lieu de soufcription , II , 355. Ecriture en chiffres , I ,
499. Planche des chiffres , 271.
- Chilpéric Premier ajoute quatre lettres à l'alphabet , I , 541.
- Chirographe , I , 256 : voyez Chartes-parties.
- Chorévêques , I , 301 , 522.
- Chrétiens (Année des premiers) , I , 68 ; ere , 328. Très
Chrétien , titre , 271.
- Chrisme , I , 272 ; II , 344.
- Christi nomine* (*In*) , formule , II , 35 : voyez Invocation.
- Chroniques , I , 228.
- Chronologiques (Notes) , I , 367 & suiv.
- Chyrographe , ou Chirographe , I , 256 , 272 : voy. Chart
tes-parties.
- Cimeliarchum* , archives , I , 131.
- Cimier dans les armoiries , I , 153.
- Cinabre (Lettres en) , I , 510 ; II , 183.
- Cire (Sceaux de) , I , 196 , 287 ; II , 289 & suiv. (ta-
blettes de) , I , 424 , 513 ; II , 182. Cire de différentes
couleurs pour les sceaux , 251 & suiv.
- Citation , I , 193 ; (charte de) , 149.
- Citatoria* (*epistola*) , II , 75.
- Clarissime* , titre , II , 372.

Claude (L'Empereur) ajoute trois lettres à l'alphabet ;
I, 54.

Claudian (Papier) , II , 166.

Clauses de différentes espèces , I, 272 & suivantes ; déro-
gatoires , 273 ; imprécatoires , 274 voy. Imprécations ;
de réserve , 274, 275 ; de précaution , 275 ; de renon-
ciation , *ibid.* comminatoires , 273 , 274 ; II , 21 , 94.

Clausum (*Breve*) , I , 193.

Clefs du Pape , I , 151.

Clercs (Sceaux des) , II , 305.

Clergé séculier & régulier (Sceaux du) , II , 299.

Clericatu (*Præceptum de*) , II , 197.

Cloche de ville , II , 294.

Clofes (Lettres) , II , 78 , 357.

Clous pour compter , I , 265.

Codicelli , I , 424.

Codicilles , II , 391.

Cænobium , II , 100.

Coins , sceaux , II , 245.

Collationner , voyez *Vidimus*.

Collectionis (*Epist.*) , I , 522.

Colon , membre de phrase , II , 190.

Comes (*Abbas*) , I , 25.

Comma , II , 190.

Commandement (Par) , formule , II , 346.

Commendatitia (*Epist.*) , I , 185 ; II , 72.

Comminatoires (Clauses) , I , 273 ; II , 21 , 94 ; (dé-
crets) , I , 283.

Commission (Lettres de) , II , 79.

Committimus (Droit de) , I , 192 , 275.

Commonitorium , *epist.* II , 75.

Commun (Sceau) , II , 245 , 299.

Communautés (Sceaux des) , II , 306.

Commune, charte, I, 253. *Litteræ communes*, II, 72. Les Communes, I, 285. Etablissement des Communes, II,

294.

Communication (Lettres de), II, 76.

Communion (Lettres de), II, 71, 72.

Commutatio, I, 286.

Compagnons, Comtes, I, 277.

Comparimini (Libelle de), II, 81.

Comparution (Libelle de), II, 81.

Complaintes (Libelle de), II, 81.

Compromissum, II, 43. Lettres de compromis, 81.

Comptes (Chambre des), I, 275, 276.

Compulsoires, *compulsoria*, *compulsatoria* (*Epist.*), II, 76.

Comput, I, 276, 281. Computistes, 517. Voyez Calendrier, Année.

Comtes, I, 277, 278; II, 94, 222; & Pairs, II, 159.

Comtes du Palais, ou Palatins, I, 278, 279. Comtés, 279. Souverains, 279. Comtesse, *ibid.*

Concambium, I, 286.

Concessions, I, 132.

Conciles (Sceaux des), II, 301.

Concordia, *Concordium*, I, 286. *Charta concordia*, II, 392, 393.

Conculcaturia (*Epistola*), I, 519.

Concurrents, I, 280, 326.

Confœderatio, II, 393.

Confesseur du Roi, I, 281.

Confession (Lettres de), II, 81.

Confirmation (Charte de), I, 247; II, 202.

Conforte-main (Lettres de), II, 80.

Conjonction de lettres, I, 281 & suiv. *Æ*, 282. Planche, 283.

- Conjugales (charta)*, I, 286.
- Connétable, II, 332, 353; (épée de), I, 152.
- Conscambium*, I, 286.
- Conseil Privé, I, 276.
- Conseillers, I, 277.
- Considérable, titre, II, 218.
- Consilia*, I, 154. *De mandato Consilii*, II, 355.
- Consistoriales (Bulles), I, 204.
- Consolatoria (Epist.)*, II, 74.
- Constabularius*, II, 353.
- Constantinople (Période de), I, 277; (indiction de), 321.
- Constitution, *constitutum*, I, 283, 284; II, 222 : voyez Statuts. *Constitutiones*, I, 286. *Constitutio pragmatica*, II, 195.
- Consuls, I, 284, 285; (années des), 373; titre, II, 373. Date du Consulat, I, 345.
- Contentor*, formule, I, 545.
- Contesseratio hospitalitatis*, II, 72.
- Contestationes*, II, 203.
- Contrats, *contractus*, I, 285; de différentes especes, 286, 287.
- Contre-scel, I, 287 & suiv. II, 245; leur grandeur, I, 288; des Evêques, 288, 289; leur usage, 289; leurs légendes, 290; leurs empreintes, *ibid.* Contre-scel de contre-scel, *ibid.*
- Contre-seings, I, 290 & suiv. leurs caracteres distinctifs, 291; leurs clauses ou formules, 291, 292; des Evêques, 292; des Abbés, *ibidem*; des Chanceliers ecclésiastiques, 292, 293.
- Contumace, II, 81.
- Convenance, II, 392.
- Convenientia*, I, 286; (breves de), 193.

Conventiones, conventions, I, 286 ; II, 393. Bail conventionnel, I, 183.

Copies, I, 293 & suiv. II, 143 & suiv. Différence entre les copies & les originaux, I, 293 & suiv. Autorité des copies, 295, 296. Fautes dans les copies, 296, 297. Une copie authentique peut décider de l'original, 297. La simple copie ne décide rien, 297 & suiv. Regles concernant les copies, 299 & suiv.

Cor (Sonner du), I, 146 ; symbole, II, 290.

Cordelettes, ou lacs des bulles & sceaux, I, 201.

Cordeliere (La), I, 152, 153.

Cor-Evêque, I, 301, 322.

Correcta, formule, I, 545. Correcteur des comptes, 276.

Corrections en interlignes, 113, 114. Calendrier corrigé, 220.

Coton (Papier de), II, 170.

Cottes d'armes, II, 290.

Cour du Roi, ou des Pairs, I, 180 ; II, 179. Cour suprême, Cour de France, Cour des plaids, 180. Sceaux des Cours souveraines, 295 ; des Cours subalternes, 296.

Courante (Ecriture), I, 429.

Couronnes, I, 302 ; II, 264 ; leurs différentes especes, 264, 265.

Cours (Lettres de), II, 65.

Cousin, titre, I, 302.

Couteau (Actes sur des manches de), I, 423.

Craie (Tablettes enduites de), I, 424 ; II, 182 ; matière des sceaux, 249.

Création (Lettres de), II, 80.

Créance (Lettres de), *epist. credentia*, II, 79.

Crêtes de paon, symbole, II, 277.

- Creux (Lettres gravées en), II, 70, 181; (sceaux gravés en), 255.
- Critique (Regles de) pour juger les anciens titres, I, 303 & suivantes; concernant la vérité des diplomes, 304, 305; concernant la fausseté des diplomes, 305 & suiv. concernant la suspicion, 307 & suiv. Critique des bulles, 209 & suivantes.
- Croisades, I, 145.
- Croix pour invocation, II, 33 & suiv. Croix pour souscription, ou signature, II, 333. Signe de la croix pour signature, 334, 346, 347. Différentes positions de cette croix, *ibid.* Croix de Lorraine, I, 149; de Savoie, 150; blanche de Danemarck, II, 277; de Toulouse, 288.
- Cruciata* (*Bulle*), I, 208.
- Cryptographie, I, 499.
- Cubitale, écriture capitale, I, 438.
- Cuivre (Tables de), I, 421.
- Curés (Cardinaux), I, 224. Sceaux des Curés, II, 305.
- Currentes* (*Litteræ*), I, 188, 193.
- Cursive grecque, I, 14; latine, 21; gothique, 486. Écriture cursive en général, 462 & suiv. 471. Planche d'écriture cursive, 471.
- Cycle, I, 310 & suiv. de dix-neuf ans, 310; lunaire, 311. Maniere de trouver l'un & l'autre, 311, 312. Cycle solaire, 312.
- Cyrbes, tables de loix chez les Grecs, I, 421.
- Cyrographes, *cyrographum*, I, 253, 254, 256; II, 300, 392, 393. Annonce du cyrographe, I, 102.

D.

D, DISSERTATION sur cet élément, I, 313 & suivantes ;
d oncial , 313 ; minuscule , 314 ; cursif , 315 ; allongé ,
ibid. Planche , 319.

Dames (Sceaux des) , II , 292.

Damiers surmontés de croix , pour souscription , II , 355.

Damoiseau , I , 318.

Danemarck (Sceaux des Rois de) , II , 277.

Dano-saxonne (Ecriture) , I , 431.

Dapifer , II , 353.

Dataires , I , 144 , 319.

Daterie , I , 240 , 319 ; II , 204. Daterie Romaine , I ,
 176 ; differe de la Chancellerie , 318 , 319.

Dates , I , 319 & suivantes ; (formule des) , 320 ; (divi-
 sion des) , *ibid.* Dates de temps , 320 , 321 ; du monde ,
 321 ; de l'indiction en général , 321 , 322 ; dans les
 bulles , 322 , 323 , dans les actes ecclésiastiques , 323 ,
 324. Dates de l'indiction dans les diplomes & autres
 actes laïques , 324 & suiv. du cycle , du terme paschal ,
 de l'épacte , des concurrents , 326 ; des olympiades ,
 327 ; de l'ere des Turcs , *ibid.* de l'ere des Arméniens ,
ibid. de l'ere de Pise , 328 ; de l'ere d'Espagne , *ibid.*
 de l'ere chrétienne , 328 , 329 ; de l'an de grace , 329 ,
 330 , de la nativité , 330 , 331 ; du Seigneur , *ibid.* de
 l'an de l'incarnation , 331 ; dans les bulles , 331 , 332 ;
 dans les actes ecclésiastiques , 333 ; dans les diplomes &
 chartes , 333 & suiv. Dates de la trabéation , 336 ; de
 la passion de Jésus-Christ , 336 , 337 ; du regne de Jé-
 sus-Christ , 337 ; du mois , 337 , 338 ; des semaines &
 des jours , 338 & suivantes ; de l'heure , 340 ; des fé-
 ries , dimanches & fêtes , 341 , 342 ; de la lune , 342 ,
 343 ; du lieu , 343 ; dans les bulles , *ibid.* dans les actes

- ecclésiastiques , 344 ; dans les diplomes & chartes privées , 344 , 345. Dates des personnes , 345 ; du consular , 345 , 346 ; dans les bulles , 346 , 347 ; dans les actes ecclésiastiques , *ibid.* dans les diplomes & chartes , 348. Dates du pontificat des Papes & des Evêques , 348 , 349 ; dans les bulles , 349 , 350. Dates du regne des Empereurs & des Rois , 350 & suiv. dans les bulles , 352 & suiv. dans les actes ecclésiastiques , 354 ; dans les diplomes & chartes aux différents siècles , 354 & suiv. Dates historiques , 367 & suiv. Fréquence & rareté des dates dans les différents siècles , 369 & suiv. Erreurs dans les dates , 372 & suiv. Place des dates , 377. Formules des dates , 377 & suiv. Dates des petites bulles , 202 ; des grandes bulles , 203 ; des bulles consistoriales , 204 ; des bulles pancartes , 205 ; des bulles privileges , 207 ; pendant l'interregne , 351. Regles pour juger les dates , 374.
- Dauphin , I , 379. Le grand sceau dauphin , II , 246. Sceaux des Dauphins d'Auvergne & de Viennois , 288.
- Début , I , 379 & suiv. des bulles , 380 ; des actes ecclésiastiques dans les différents siècles , 380 & suivantes ; des pieces laïques dans les différents siècles , 383 & suivantes.
- Déclaration , I , 390.
- Décrets , I , 193 ; II , 77 ; comminatoires , I , 283. *Decreta* , II , 43. Décrétales , 71.
- Defense des anciennes écritures , I , 488.
- Défi (Charte de) , I , 249.
- Definitionis* (Charte) , II , 392.
- Dégradation de l'écriture , I , 478.
- Déguerpissement , II , 135.
- Dei gratia* , formule , I , 546 ; II , 260 , 261.
- Demi-onciale (Ecriture) , I , 449.

- Démissoires (Lettres), II, 71, 72.
- Denariales*, I, 47. *Præceptum denariale*, II, 198.
- Deprecatoria* (Epist.), II, 72. *Deprecatura*, I, 185.
- Dérogatoires (Clauses), I, 273.
- Descriptions, II, 29, 186.
- Désistement, I, 191.
- Devises, I, 153; des Papes, 390: voyez Cercles.
- Diacres, I, 128; Abbés, 26; Cardinaux, 224.
- Diadème, II, 265.
- Diaria*, II, 42.
- Difficulté de lire les anciennes écritures, I, 488.
- Diffidentia* (Littera), I, 250.
- Dignitaires ecclésiastiques (Sceaux des), II, 302.
- Dimanches (Date des), I, 341.
- Dîmes, II, 402.
- Diple, I, 390.
- Diploma*, epist. II, 73.
- Diplomatique, I, 390. Sa justification, 391, 392. Son utilité, II, 417, 418.
- Diplomes, I, 42, 43, 243; II, 222. Regles concernant leur vérité, I, 304. Leur autorité, 393 & suiv. leur définition & leur forme, 397. Ecritures propres aux diplomes, 500 & suiv. Sousscription des diplomes, II, 346.
- Dipluma*, II, 73.
- Dispositions, I, 132; (Intendant du thrésor des), 186.
- Divinâ manu*, sousscription des Empereurs, II, 346. *Divina* (probatoria), II, 77.
- Divinités païennes, symbole, II, 270.
- Divisa*, *Divisio*, *Divisionale*, testament, II, 391. *Divisionis* (charta), I, 249.
- Docteur, titre, I, 400.
- Documents, I, 515.

Domestici (*Agentes*), II, 49.

Domicellus miles, I, 318.

Dominici (*Missi*, *Vassi*), II, 49.

Domnus, Dom, titre, II, 320.

Donations, I, 186, 246, 400 & suiv. 517. *Breves donationum*, 193. Diplomes de donation, II, 389; (épître & charte de), I, 401; formalités des), 402, 403.

Donzel, I, 318.

Dotation (Charte de), I, 247; (libelle de), II, 81.

Doyens (Sceaux des), II, 304.

Drapeaux, I, 145, 147.

Ducs, I, 129, 403 & suiv. II, 222. Ducs & Pairs, II, 159.

Duchés, I, 403 & suiv. Duchés héréditaires, 404, 405.

Duploma, II, 73.

Dyptique, I, 423.

E.

E, DISSERTATION sur cet élément, I, 406 & suivantes; majuscule, 406, 407; minuscule, 407, 408; cursif, 408 & suiv. allongé, 410; simple, employé pour e, 411. Planche, 413. Observations sur l'e, 13.

Ecailles (Ecriture sur des), I, 423.

Ecclesia (*senior*, *mater*), I, 181. *Testamentum Ecclesie Dei*, décrets ou statuts du Pape, II, 389.

Ecclésiastiques (Droits), I, 137; (archives), 134 & suiv. (jurisdiction), 44 & suiv. (sceaux), II, 292, 342; (Pairs), 159; (Notaires), 123 & suiv.

Echange (Lettres d'), II, 81.

Echanfon (Grand), II, 332.

Echevins, I, 285; II, 294.

Echiquier, I, 172; II, 296.

Ecorce d'arbres (Rouleaux d'), I, 420; papier, II, 168.

Ecosse (Sceaux des Rois d'), II, 280 & suiv.

Écriture, I, 412 & suivantes ; des pensées, 413 ; hiéroglyphique, *ibid.* symbolique, *ibid.* emblématique, ou allégorique, *ibid.* des sons, 414 ; boustrophedone, 3, 190, 427 ; posée, courante, 429 ; nationale, 430 ; gothique, 431 ; visigothique, hispano-gothique, toletano-gothique, morabique, 431 ; romano-gallicane, franco-gallique, mérovingienne, caroline, britanofaxonne, dano-faxonne, 431 ; lombardique, 432 ; romaine, 433 ; capitale, ou majuscule, 436 ; onciale, 442 ; demi-nciale, 449 ; mixte, *ibid.* minuscule, 449 & suivantes ; cursive, 462 ; allongée, 473 ; tremblante, 475 ; mixte & mêlée, 476 ; liée, *ibid.* gothique, 481 ; en chiffres, 499 ; propre aux diplomes, 500. Disposition de l'écriture, 425 ; perpendiculaire, *ibid.* orbiculaire, 426 ; horizontale, *ibid.* Matières subjectives de l'écriture, 420 & suiv. A qui est due l'invention de l'écriture, 414. Son usage chez les Phéniciens, 416 & suiv. chez les Chaldéens, 417 ; chez les Grecs, 417, 418 ; chez les Latins & les François, 418 & suiv. 427 & suiv. Dégradation & renouvellement de l'écriture, 478 & suiv. Défense des anciennes écritures, & difficulté de les lire, 488. Vérification des écritures, 493 ; 536. Planche de capitale élégante & rustique, 443 ; d'nciale, 447 ; de minuscule, 463 ; de cursive, 471 ; d'écriture allongée, 475 ; de lettres liées, 477 ; de gothique, 489.

Écritures, pièces, chartes, I, 42, 43, 243, 412 & suiv. 504, 505.

Écriture Sainte, I, 505, 506.

Ecrivain, I, 144, 235, 291 ; II, 336.

Éthèse, I, 507.

Étpe, II, 247.

- Ecus, voyez Armoiries. Ecuillons, I, 149.
 Ecuyer, I, 506; II, 115.
 Edit, I, 506, 507; II, 222. Souscription des édits des
 Empereurs, II, 346.
 Eglise Gallicane, I, 507.
 Eglises cathédrales (Sceaux des), II, 304.
 Ego, son usage, II, 185.
 Egyptiens, I, 421.
Eleemosinaria (charta), I, 247.
 Election des Abbés, I, 25; des Papes, 225.
 Eléphant (Ecriture sur des intestins d'), I, 425.
Emancipatoria (Epist.), II, 72.
 Emblématique (Ecriture), I, 413.
 Eminence, titre, I, 227.
 Empereur, I, 507; II, 222, 260. Date de leur regne;
 I, 350 & suiv. Empereurs Consuls, 284 & suivantes.
 Sceaux des Empereurs Romains, II, 270 & suiv. des
 Empereurs d'Allemagne, 275 & suiv. des Empereurs
 Latins d'Orient, 280.
 Empire, I, 509; II, 222.
 Emporétique (Papier), II, 166.
 Emphytéotique (Bail), I, 183, 185.
 Emphyteutique (Libelle), II, 81.
 Empreinte des bulles ou sceaux, I, 199 & suivantes; des
 contre-scels, 290.
 Enclavées (Lettres), II, 67.
 Encre, I, 509 & suivantes; d'or, 510; d'argent, 511;
 rouge, 510 & suiv. verte, 513; bleue & jaune, 513,
 514. Encres différentes dans les signatures, II, 334, 345.
Encyclica (Epist.), II, 73.
 Endenture, I, 254, 514: voyez Chartes.
 Enduit de cire, I, 424, 513; de vernis, 513; de craie;
 voyez ce mot.

- Enfants offerts dans les monasteres , II , 102.
- Enquête , I , 192 , 514.
- Enregistrement , I , 514 , 515 ; II , 355.
- Enseignements , I , 515.
- Enseignes , II , 245.
- Epacte , I , 326 , 516 , 517.
- Epée , symbole , II , 267 ; nue sur les sceaux & armes , 287 ; de Connétable , I , 152.
- Epervier , symbole , II , 268.
- Episcopatu (Præceptum de)* , II , 197.
- Epistolaire (Papier) , II , 166.
- Epistola , præcaria , prestaria* , I , 184 , 185 , 520 ; *evacuatoria* , 520 ; *collectionis* , 522 ; *conculcatoria* , 519.
- Minumissio per pistolam* , 46.
- Epithetes honorables & d'humilité dans les suscriptions , II , 363 , 364.
- Epitres , I , 132 , 246 , 517 & suivantes ; de différentes especes , 70 & suiv. de donation , 517 ; d'adoption , 518 ; de rappel , *ibid.* de liberté , *ibid.* de sécurité , d'obligation , de quittance , 519 ; précatoires , rogatoires , de suggestion , 521 ; de notoriété , de relevée , 522 ; précaire , prestaire , 184 , 185 , 520.
- Equestres (Sceaux) , II , 268 , 283 , 290 , 291.
- Ere romaine , I , 277 ; des Turcs , 327 ; des Arméniens , *ibid.* chrétienne , 328 , 522 ; de Pise , *ibid.* d'Espagne , *ibid.* Voyez *Dates*.
- Erection (Lettres d') , II , 80.
- Ergo , préambule , ou formule , II , 196.
- Erreurs dans les dares , I , 372 , 373.
- Esclave des esclaves , titre d'humilité , II , 325.
- Espace entre les mots , II , 108 ; pour servir de ponctuation , 189.

- Espagne (Ere d'), I, 328 ; (langue d'), II, 63 ; (sceaux des Rois d'), 279.
 Esprits , ou accents grecs , I, 39 & suiv.
 Estampilles pour souscription, II, 355.
Et , I, 522. *Et cætera* , 39.
 Etain (Sceau d'), II, 248.
 Etat (Lettres d'), II, 198.
 Etendard, II, 267.
 Etrusques (Lettres), I, 419.
Evacuatoria (*epist.*), I, 520.
Evectiones , II, 73.
 Evêques, I, 522 & suiv. II, 364 ; (Cardinaux), I, 223 ;
 , Date de leur pontificat, 348. Leur mariage, 523 ; leurs
 sceaux, II, 301 & suiv.
Evidentia , I, 243.
Evindicati , *evindicabile* , (*Judicium*), II, 43.
 Evocations , I, 192.
Examinatio , acte ecclésiastique , II, 203.
 Exarques , (Titres que les Papes donnoient aux), II, 367.
 Excepteurs , II, 122, 227. *Exceptor* , II, 7.
Exceptionis (*Pagina*), I, 185.
 Excommunication , I, 524 & suiv.
Excommunicato (*Breve de*), I, 193.
 Exécuteurs testamentaires , II, 391.
 Exécutoires (Lettres), II, 76.
 Exemption , I, 525.
Exorare delectet , formule , I, 540.
 Expéditionnaire , I, 176.
Explicit , formule , I, 543.
 Extrajudiciaires (Notices), II, 135.
 Extrinsèques des bulles (Caractères), I, 209.

F.

- F**, DISSERTATION sur cet élément, I, 526 & suivantes;
 capitale, 527; minuscule, 527, 528; curfive, 529;
 allongée, 529, 530. Planche, 531.
- Factum*, I, 531; II, 81.
- Fannien (Papier), II, 166.
- Farons, ou Barons, I, 179.
- Faucon, symbole, II, 268.
- Fauniaque (Papier), II, 166.
- Fausfaires, I, 304, 495 & suiv. 532 & suiv.
- Fausfeté des diplomes, I, 305.
- Feidum*, *feodum*, *feudum*, I, 536.
- Feliciter*, formule, I, 543.
- Féries (Date des), I, 341.
- Fêtes (Date des), I, 341.
- Feuilles d'arbres (Rouleaux de), I, 420, 423.
- Fidéi-commis, II, 391.
- Fidélité (Serment de), I, 192; II, 323; (charte de),
 I, 244; (libelle de), II, 81.
- Fideles fujets, II, 326.
- Fief, I, 179, 186, 246, 279, 536 & suivantes; ecclé-
 siastique, 537; laïque, *ibid.* (bail à), 183.
- Filius nutritus*, *equivocus*, I, 182, 183.
- Fils, Filles, qualités, I, 538. Fils naturel, légitime,
 légitimé, 182, 183.
- Fin du monde (Formule sur la), I, 541.
- Finales (Formules), I, 544.
- Finances (Secrétaire des), II, 319.
- Firmitas testamenti*, *Testamentum firmitatis*, II, 389.
Epist. præcaria firmitatis, I, 185.
- Flandre (Grande Pairie de), II, 159; (Sceaux des Com-
 tes de), 285.
- Tome II.*

Flavius, titre, II, 373.

Fleur, symbole, II; 269. Fleurs de lis, I, 148; II, 265, 266, 272, 273, 292.

Fœdus, II, 393.

Forbatudo (*Notitia de*), II, 135.

Formata (*epist.*), lettres formées, formelles, II, 71, 73, 74.

Forme (Lettres de), II, 65.

Formules, I, 538 & suiv. *Exorare delectet*, 540. *Pro remedio animæ*, 541. Sur la fin du monde, *ibid.* A perpétuité, *in perpetuum*, 541, 542. *Ad futuram, ad perpetuam rei memoriam*, 542. *Tam presentibus quam futuris*, 542. D'heureuse, de sainte mémoire, *felicis recordationis*, 542. *Ad cautelam*, *ibid.* *Feliciter*, 543. *Tunc temporis*, 543. *Explicit*, 543, 544 Par la plénitude, 544. De notre autorité, *ibid.* Car ainsi nous plaît, *ibid.* *Gratiâ Dei & Apostolicæ Sedis*, II, 365, 366. Formules finales des lettres royaux & des diplomes, I, 544, 545, 546. Formules des petites bulles, I, 203; des grandes bulles, 204; des bulles consistoriales, *ibid.* des bulles pancartes, 205; des bulles privileges, 207; des dates, 320 & suiv. 377 & suivantes; d'excommunication, 524, 525; des *vidimus*, II, 404. Voyez Soucription, Suscription, Invocation.

Franc alleu, I, 536.

Franco-gallique (Ecriture), I, 431.

François (Années des), I, 69. Usage de l'écriture chez eux, 427. Leur langue, II, 59. Sceaux de leurs Rois, 271 & suiv.

Frere, titre, I, 546; II, 161 & suiv. 364.

G.

- G**, DISSERTATION sur cet élément, II, 1 & suivantes ; majuscule, 3 ; minuscule & cursif, 3, 4. Planche, 7.
- Gadium*, testament, II, 391.
- Gallicane (Onciale, I, 444 ; (minuscule), 458 ; voyez Ecriture ; (Eglise), 507.
- Garantie (Charte de), I, 248.
- Gaulois, leur langue, II, 58, 361.
- Gesta publica*, I, 43.
- Gibelins, I, 175.
- Globe, symbole, II, 266.
- Goffes (Lettres), II, 65.
- Gothique (Ecriture), I, 431, 481 ; majuscule, 484 ; minuscule, 452, 485 ; onciale, 484 ; cursive, 486. Planche, 489.
- Grace (Signature de), I, 240 ; (an de), 329. Par la grace de Dieu, formule, II, 365, 366 ; & du Siege Apostolique, 366.
- Grasiones*, II, 49.
- Grande Bretagne (Roi de la), titre, II, 381. Grandes bulles, I, 203. Grand sceau, II, 245.
- Grandeur, titre, II, 6, 237, 371.
- Graphiarium*, I, 131.
- Gratiâ Dei . . . & Apostolica Sedis*, formules, I, 546 ; II, 260, 261, 285, 365, 366. *Gratiæ (Epist.)*, II, 78.
- Grecs, tiennent leur écriture des Phéniciens I, 417 ; leurs caracteres, 10 & suiv. 50, 51, 418 ; leur écriture cursive, 10, 12 ; leurs accents ou esprits, 39 & suiv. leur alphabet, 56 ; leurs loix, 421 ; leurs années, 67 ; leur indiction, 324.
- Gresse, II, 6.
- Greffier, I, 291 ; II, 6, 7.

- Grégorien (Calendrier), I, 219, 281.
 Griffe servant aux signatures , II, 347.
 Grises (Lettres), II, 67.
 Grosse , II, 7, 98. *Grossum* (*Sigillum*), II, 246.
 Guelfes , I, 176.
Guerpitio (*Notitia de*), II, 135.
 Guillemets , I, 112; II, 7.
 Guyenne (Grande Pairie de), II, 159.

H.

- H**, DISSERTATION sur cet élément , II, 8 & suivantes;
 majuscule , 8, 9; minuscule & cursive, 9 & suivantes.
 Planche , 13.
 Hallebarde , II, 265.
 Haste du *b*, *d*, *h*, *i*, *l*, & autres lettres , I, 167, 168;
 169.
 Haute antiquité (Ce qu'il faut entendre par), I, 16.
 Hébreux , I, 416. Hébreu quarré , 417, Manuscrits hé-
 breux , II, 92 & suiv.
 Héraldique (Art), I, 145; (règle), 150.
 Héritage (Charte d'), I, 249.
 Hermine dans les armes , II, 286.
 Heure (Date de l'), I, 340.
 Hiératique (Papier), II, 166.
 Hiéroglyphes , I, 421. Ecriture hiéroglyphique , I, 411
 & suivantes.
 Hispano-gothique (Ecriture), I, 431.
 Historiées (Lettres), II, 67.
 Historiques (Dates), I, 367 & suivantes.
Homicidio (*Notitia de*), II, 135.
Homines de corpore , I, 47.
 Hommage (Chartes d'), I, 244; (lettres d'), II, 81.
 Hommage-lige , II, 12.

Hongrie (Sceaux des Rois de), II, 277.

Hospitalitatis (*Contefferatio*), II, 72.

Houffe de pourpre, I, 227.

Huiffiers, I, 235.

Humilité (Titre d'), II, 364, 365.

I.

I, DISSERTATION sur cet élément, II, 13 & suivantes; majuscule, 13, 14; minuscule, 14; cursif, 14, 15. Accents sur les *i*, 15, 16. Points sur les *i*, 16. *J* consonne distingué de l'*i* voyelle, 16, 17. *I* capital des inscriptions, 17, 18. Planche, 19.

Iactivis (*Notitia de*), II, 135.

Jarretiere (Collier de la), I, 149.

Javelot, symbole, II, 265.

Jaune (Encre), I, 513.

Ichthyomorphiques (Lettres), II, 68.

Ides, I, 339.

Jésus-Christ (Date du regne de), I, 337.

Igitur, formule, II, 196.

Illustre, titre, II, 18, 19, 218, 373. Illustrissime, II, 227; II, 373.

Images sur les sceaux, II, 263.

Imbreviatura, protocoles, II, 204.

Imitative (Ecriture hiéroglyphique), I, 413.

Immunitas, diplôme de donation, II, 389. *Immunitas* privilege, II, 197.

Imperator, II, 260.

Impératrices (Sceaux des), II, 292.

Impériale (Indiction), I, 321.

Impériaux (Notaires), II, 126.

Imperium (*Sacrum*), I, 509.

- Imprécations , I , 524 ; II , 19 , 20 , 95 ; dans les bulles , II , 20 , 21 ; dans les actes ecclésiastiques , 22 ; dans les diplomes & chartes laïques , 23 & suiv. (formules d') , 20. Clausules imprécatoires , I , 274.
- Incarnation (An de l') , I , 331.
- Incisum* , membre de phrase , II , 190.
- Indentata* (*Charta*) , *Indentura* , I , 253 , 254.
- Indiction dans les loix romaines , II , 25 ; époque , ses différentes especes , 25 & suiv. son usage en France , 27 ; (dates de l') , I , 321.
- Indicules , *indiculi* , titres , II , 28 ; catalogue , 29. *Indiculum generale* , 28.
- Indulgences , I , 221 ; plénieres , 222.
- Ingenuitatis* (*Charta*) , I , 45 , 518 ; (*testamentum*) , acte de manumission , II , 389.
- Inhibitoria* (*Cedula*) , I , 193.
- Inluster* (*Vir*) , I , 94 ; II , 373.
- Inquesta* , enquêtes , I , 514 ; II , 203.
- Inquisitionis* (*Breve*) , I , 192. *Inquisitiones* , I , 514 ; II , 203.
- Inscriptions des sceaux , II , 239.
- Inspeximus* , *vidimus* , formule , I , 260 ; II , 403.
- Institutionis* (*Charta*) , I , 247.
- Instruments , pieces justificatives , I , 42 , 43 , 243 ; II , 29 ; d'écriture , I , 425.
- Intendant du trésor des dispositions , I , 186.
- Interligne , II , 29.
- Interregne (Dates pendant l') , I , 351.
- Intestins (Écriture sur des) , I , 425.
- Inventaire , II , 29.
- Investitures , II , 29 & suiv. (annonce des) , I , 106 & suiv. (symboles d') , II , 30 & suiv. (marques d') , 31. *Breves investitura* , I , 193 , 247.

Invitatoria (*Epist.*) , II, 75.

Invocations , II, 31 & suiv. (différentes sortes d') , 32 ;
en monogramme , 32 & suiv. en croix , 33 ; dans les
bulles , 34 ; dans les actes ecclésiastiques , 35 ; dans les
diplomes & chartes privées , aux différents siècles , 36
& suivantes.

Journaux , I, 43 ; II, 42.

Jours (Dates des) , I, 338 ; (Sceaux des grands) , II, 246.

Joutes , I, 145 , 147.

Ipso facto , formule , I, 525.

Irlande (Sceaux des Rois d') , II, 280 & suiv.

Irrégularités pour les ordres & bénéfices , I, 183.

Italie (Langue d') , II, 63 ; (sceaux des Rois d') , 278.

Judée , I, 416.

Judicatum , II, 43.

Judicia , I, 153. *Judicium* , II, 43. *Brevia judicialia* , I,
193. *Judices* , II, 49. Bail judiciaire , I, 183. Notices
judiciaires , II, 135.

Jugements , II, 42 & suiv. (signature des) , 348 ; (diffé-
rentes sortes de) , 43.

Juges d'armes , I, 148 ; des cas royaux , 172 ; Consuls ,
285 ; seigneuriaux , II, 296. Sceaux de ces derniers ,
ibidem.

Juifs , II, 416 , 421 ; (années des) , I, 67 , 175 ; leurs
sceaux , II, 297.

Julien (Calendrier) , I, 219. Indiction julienne , 321.

Jumelles , I, 146 : voyez Armoiries.

Ivoire (Livres d') , I, 422 ; (manche d') , 423 ; (sceaux
d') , II, 247 ; (lame d') , percée à jour pour former
le nom du Prince , 333.

Juramenta , I, 245.

Jurisdiction , I, 525 ; ecclésiastique , II, 44 & suivantes ;

E f iv

- temporelle ecclésiastique, 45 & suiv. spirituelle, 46
& suiv. laïque, 48, 49.
Jussinus, formule, II, 107.
Jussion (Lettres de), II, 75.
Jussus obtulit, *recognovit*, II, 218.
Justice (Officiers de), II, 49; (main de), 267.

K.

- K**, DISSERTATION sur cet élément, II, 50 & suivantes;
minuscule, 51, 52. Planche, 53.
Kethib, note, II, 23.]

L.

- L**, DISSERTATION sur cet élément, II, 54 & suivantes;
onciale, 54; majuscule, 55; cursive, 55, 56. Plan-
che, 57.
Labarum, I, 272; II, 32, 35.
Lacs des bulles ou sceaux, I, 201; II, 57: voyez Sceaux;
Laswerpo (*Præceptum de*), II, 198.
Laiques, ont souscrit à des Conciles, II, 443; (Abbés),
I, 25, 26, 27; (jurisdiction), II, 48; (Religieu-
ses), 102; (Pairs), 159.
Lames d'or, d'argent, de bronze, de plomb, (ou livres);
I, 422.
Lance sur les sceaux ou armes, II, 287.
Landgraviat, Landgrave, II, 57.
Langue employée dans les actes de l'Empire Romain, II,
58; de l'Empire d'Orient, *ibid.* chez les Gaulois, *ibid.*
chez les Anglo-Saxons, 58, 59; chez les François, 59
& suiv. en Allemagne, 61 & suiv. en Espagne & Por-
tugal, 63; en Italie, 63, 64.

Lapidaires, voyez Métalliques.

Latins, tiennent l'écriture des Grecs, I, 418. Usage de l'écriture chez eux, 427; leur alphabet, 56; leurs caractères, 14 & suiv. leurs accents, 39; leur langue, II, 58, 62.

Legataria (*Charta*), I, 247.

Légendes des bulles ou sceaux, I, 198, 287; II, 259, 276; des contre-sceaux, I, 290; des monnoies, II, 273.

Legi, formule de souscription, II, 347.

Légitimation, légitime, légitimé, I, 183; II, 64.

Lemnifque, II, 64; de parchemin, 313.

Lettres, éléments de l'écriture, leur origine, I, 50 & suiv. primitives & secondaires, 52; conjointes, 281; leurs différentes espèces, II, 64 & suivantes.

Lettres, missives ou épîtres, I, 184, 185; de cachet, 192; de Chancellerie, 193; de donation, 246; d'Etat, II, 198; *de rato*, 204: leurs différentes espèces, 70 & suiv. voyez Epîtres & Chartes.

Liaison de lettres, I, 281.

Libelles, actes, I, 132; II, 81. Leurs différentes espèces, 81, 82. Souscription des libelles des Empereurs, 346.

Libellus, *libellarium*, I, 184. *Libellus*, page, II, 346.

Liber, page, II, 158.

Libertatis (*Testamentum*), acte de manumission, II, 389.

Liberté (Epîtres de), I, 518.

Liga, *ligatio*, II, 393.

Liée (Ecriture), I, 476. Planche, 477.

Lieve, II, 82.

Lignes, II, 82 & suiv. (distance des), 82; (tirets au bout des), 83; tracées à la règle, *ibid.*

Lintei, nappes de linge, matière subjective de l'écriture,

I, 421.

- Lieu (Dates du), I, 343.
 Lieutenants de Baillifs , I, 173 ; des Comtes , 172 ; du Roi , II , 378.
 Linge (Nappes de), tablettes , I, 421 ; (rouleaux de) , 422.
Lithostrata , II , 66.
Litteræ currentes , I, 188 , 193.
 Livien (Papier) , II , 166.
 Livres de différentes matieres , I, 422.
 Logothete , maître des archives , I, 143.
 Loix de Solon , I, 421 ; des douze tables des Romains , *ibid.* pénales , civiles , &c. des Grecs , *ibid.*
 Lombardique (Ecriture) , I, 432 ; onciale , 445 ; minuscule , 451 , 457 ; cursive , 468.
 Lorraine (Croix de), I, 149 ; (sceaux des Ducs de) , II , 289.
 Lunaire (Cycle) , I, 311.
 Lune (Dates de la) , I, 342.

M.

- M**, DISSERTATION sur cet élément , II, 85 & suivantes ; onciale , 85 ; minuscule , 85 , 86 ; cursive , 86 , 87 ; allongée , 87 , 88. Planche , 89.
Macrocolla , macrocolle , papier , II , 165.
 Madame , titre , II , 223.
Magistralia (*Brevia*) , I, 193.
 Magistrats (Sceaux des) , II , 296. Magistrats des villes , I, 285 ; Consuls , *ibid.* municipaux , 285 ; Abbés , 27.
 Magnifique , titre , II , 372.
 Majesté , I, 62 ; II, 89 ; apostolique , 237 ; (sceau de) , 245.
 Majorité des Rois , II , 89 , 90 , 275.
 Mailles (Lettres à) , II , 69 ; de fer , vêtement , 290.

Main de justice, II, 267.

Majordôme, II, 92, 273.

Maires de ville, I, 285 ; du Palais, II, 90, 91, 294, 348, 373.

Maître, Vice-Chancelier, I, 239 ; des comptes, 276 ; du Palais, II, 91.

Majuscule (Ecriture), I, 436 ; gothique, 484.

Malefis (*Notitia de herbis*), II, 135.

Malédiction, II, 21.

Mallus, II, 42, 49.

Malthe, matiere de sceaux, II, 249.

Maltôte, II, 91.

Manches de couteaux (Actes sur des), I, 423.

Mancipio evindicato (*Notitia de*), II, 135.

Mandata, I, 154. Mandats, II, 91. *Mandatum*, *chartula mandati*, 204. *De mandato*, formule, 346, 355.

Manifestes, II, 92.

Manteau ducal, I, 153.

Manuale (*Signum*), II, 346.

Manumission, I, 46, 518 ; II, 92 : voyez Affranchissement.

Manuscrits, II, 92 ; hébreux, 93.

Marbres, I, 422.

Marce, *Marchæ*, *Marchiones*, II, 94.

Marchands, I, 285.

Maréchal d'armes, I, 148.

Marge, II, 94.

Mariage des Prêtres & des Evêques, I, 523.

Marqueterie (Lettres en), II, 66.

Marquis, II, 94.

Massôre, II, 93.

Matieres subjectives de l'écriture, I, 420 & suiv.

Matricules, II, 94.

Matrimoniales (*Tabulæ*), I, 286.

Médiocre (Sceau), II, 245.

Mêlée (Ecriture), I, 476.

Membre de phrase, II, 190.

Mémoire (D'heureuse, ou de sainte), formule, I, 542.

Memoriam (*Ad perpetuam, ad futuram rei*), I, 542.

Mémoriaux, I, 132. *Memoriale*, 253. Mémorial, II, 94, 158.

Menaces, II, 94 & suivantes ; dans les bulles, 95 ; dans les actes ecclésiastiques, 95 ; dans les diplômes & chartes, 96, 97.

Menſe abbatiale, I, 27.

Mercales. Papa, I, 176.

Mérovingienne (Ecriture), I, 431 ; onciale, 445 ; minuscule, 451, 458, 468.

Messes (Fondations de), II, 97.

Métalliques (Capitales), I, 15 ; (lettres), 513.

Métaux, matière subjective de l'écriture, I, 422.

Métropolitain, II, 97.

Miles, I, 261 ; II, 291 ; (*Abbas*), I, 25, 26.

Minister, titre, II, 371.

Minorité des Rois de France, II, 275.

Minuscule (Ecriture), I, 20, 449 ; II, 98. Planche I, 463. Minuscule gothique, 485.

Minutes, II, 7, 98 & suiv.

Misericordiâ (*Dei*), formule, II, 261.

Missaticum, missive, II, 80.

Missi Domini, I, 63, 154, 172 ; II, 49, 294, 321.

Mitres, I, 151, 241.

Mixte (Ecriture), I, 449, 476.

Modeles des sceaux ou bulles, I, 199 & suiv.

Moines, II, 100 & suiv. Clercs, 100 ; Chanoines réguliers, *ibid.* témoins dans leurs propres causes, 101.

- calomniés, I, 139, 535; Cardinaux, 224; Notaires, II, 124: leurs sceaux, 307; leurs testaments, 390.
- Mois (Dates du), I, 337.
- Monastique (Libelle de profession), II, 81.
- Monde (Dates du), I, 321; (sur la fin du), formule, 541.
- Monitoires, II, 75, 76, 102.
- Monnoies (Légendes des), II, 273.
- Monogramme tient lieu de signature, II, 344, 348; (annonce du), I, 103 & suiv. II, 341.
- Monseigneur, titre, II, 320.
- Monstra, monstraciones*, actes, II, 107.
- Montant du *b, d, h, i, l*, I, 167, 168, 169.
- Montmorenci, premier Baron, I, 180.
- Montres, actes, II, 107.
- Monuments, I, 243, 422; II, 107.
- Mort (Billets de), *brevia mortuorum*, I, 188, 193.
- Mots, II, 107, 108.
- Motus proprii*, I, 195, 209; II, 108 & suiv. 325.
- Moyen âge (Ce qu'il faut entendre par), I, 16. Sceau moyen, II, 245.
- Moyse (Les cinq livres de), II, 93.
- Mozarabique (Ecriture), I, 431.
- Multiplicata*, formule, I, 545.
- Mundeburde* (*Charta de*), I, 245; II, 110.
- Municipaux (Actes), II, 219.
- Munitiones*, monuments, II, 107.
- Mûrier (Papier de pellicule de), II, 171.

N.

N, DISSERTATION sur cet élément, II, 111 & suivantes, majuscule, 111; onciale, *ibid.* minuscule & cursive, 112; allongée, 113. Planche, 115.

- Nappes de linge , matiere subjective d'écriture , I , 421.
 Nationale (Ecriture) , I , 430 ; (capitale) , 441 ; (curfive) , 463.
 Nativité (An de la) , I , 330.
 Naturalité (Lettres de) , II , 79.
 Naturel (Fils) , I , 182 , 183.
 Négociants , I , 175.
 Nevers , érection de ce Comté en Duché Pairie , II , 159.
 Nisi (Lettres de) , II , 80.
 Nobles , Noblesse , I , 262 ; II , 115. Titre de *noble homme* , 115. Origine de la noblesse en France , *ibid.* Lettres d'anoblissement , *ibid.* Sceaux de la Noblesse , II , 284. Sceaux de la Noblesse du second rang , 290.
 Nombre d'or , I , 310 & suiv.
 Noms & surnoms , II , 116 & suiv. chez les François , 116 ; dans les pays du Nord , 116 , 117 ; en Allemagne , 117 ; en Espagne , *ibid.* Surnoms tirés de la seigneurie , de la dignité , ou de l'office , *ibid.* Usage des veuves nobles , *ibid.* des Evêques , 118 , 119. Noms signés ou rendus par des sigles , 120 ; écrits différemment , 119 , 121. Quand les Princes commencent à marquer le rang qu'ils tiennent entre leurs prédécesseurs de même nom , 120 , 121.
 Nonce , II , 121.
 Nones , I , 339.
 Nonobstant , formule , I , 273.
 Normande (Charte) , I , 250.
 Normandie (Grande Pairie de) , II , 159 ; (sceaux des Ducs de) , 286 ; (Chancellerie de) , 295.
 Notaires , I , 135 , 144 , 187 , 237 , 238 , 291 , 295 , 305 ; II , 98 , 99 , 118 , 121 & suiv. 217 & suiv. 297 , 319 , 336 , 343 , 347 , 348 , 350 , 355 , 404 ; leur origine , 121 , 122 ; chez les Romains , 122 , 123 ; en

DES MATIÈRES, 459

France, 123 ; ecclésiastiques, 123 & suiv. royaux, 125, 126 ; apostoliques, 126, 258 ; impériaux, *ibid.* leurs sceaux, 297. Différence entre eux & les Tabellions, 116.

Notaria (*Epist.*), I, 522.

Notes chronologiques, I, 367.

Notes de Tiron, I, 269, 270, 500 ; II, 127 & suiv. La connoissance de ces notes n'est pas encore bien fixée, 127, 128. Difficulté de les déchiffrer, 129, 130. Leur antiquité chez les Grecs, 131 ; chez les Romains, 131, 132 ; en Occident, 132. Leur déclin en France, 132, 133.

Notitia suggestionis, I, 245 ; *traditionis*, II, 135. *Notitia paricola*, *ibid.*

Notices, leur définition, II, 133 ; leurs caractères, *ibid.* leur origine, *ibid.* leur division, 134 ; judiciaires, 135 ; extrajudiciaires, 135, 136.

Notoriété (Epîtres de), *notoria*, *notaria* (*epist.*), I 522.

Nuncupatif (Testament), II, 390, 391.

Nuntius, I, 522.

Nuptiales (*Chartæ*), I, 286.

Nutritus (*Filius*), I, 182.

O.

O, DISSERTATION sur cet élément, II, 137 & suivantes ; majuscule, 137, 138 ; cursif, 138, 139 ; minuscule, 139 ; allongé, 140. Planche, 141. Observations sur l'oméga, I, 13.

Obéissance (Chartes d'), I, 244.

Obele, II, 141.

Obélisques, I, 421.

- Obligatio*, I, 185. Obligation (Chartes d'), 248
 (épître d'), 519.
- Obnoxiationis* (*Charta*), I, 248.
- Obtulit*, formule, I, 291, 293; (*jussus*), II, 218.
- Officiaux, II, 119; leurs sceaux, 296, 304.
- Officiers (Grands), II, 336, 350, 351, 353.
- Oies (Plumes d'), II, 182.
- Oiseau, symbole, II, 269, 290, 292.
- Olivier (Ecriture sur des feuilles d'), I, 423.
- Olympiades (Dates des), I, 327.
- Onciale (Ecriture), I, 442; (caractère distinctif de l')
 19. Planche, 447. Demi-onciale, 449.
- Ondulées (Chartes), I, 254.
- Olographe (Testament), II, 391.
- Ophiomorphiques (Lettres), II, 68.
- Opistographie, II, 142, 143.
- Optimates*, II, 200.
- Opus*, *opusculum*, pièces, II, 158.
- Or (Livres en lames d'), I, 422; (encre d'), 510;
 (lettres d'), II, 70, 182; (sceaux d'), 247; (bulle
 d'), 357; (lame d') percée à jour pour former le
 nom du Prince, 333.
- Oratorium*, I, 181.
- Orbiculaire (Ecriture), I, 426.
- Ordonnances, I, 191, 223; II, 91.
- Ordre (Lettres d'), II, 71.
- Ordres religieux militaires (Sceaux des), II, 307.
- Orient (Langue de l'), II, 58.
- Original, I, 162. Originaux, 293 & suiv. II, 143 & suiv.
 (multiplicité des), *ibidem*. Expressions différentes de
 quelques originaux sur le même objet, 145 & suiv.
 Regles concernant les originaux, 147, 148.
- Originale* (*Breve*), I, 192.

Orme (Papier de pellicule d'), II, 171.

Ornithoéides (Lettres), II, 68.

Orthographium, I, 505 Orthographe, II, 148 & suiv. 360, 403. Son inconstance dans les premiers siècles, 148, 149. Quelle en est la cause, 148, 150. Barbarie de l'orthographe dans certains siècles, 150. Usage de l'orthographe pour connoître l'âge des manuscrits, 151.

Ost (Chevalier d'), I, 171.

Ostracisme, I, 423.

Ouvertes (Lettres), II, 78.

P.

P, DISSERTATION sur cet élément, II, 153 & suivantes ; minuscule & cursif, 154 & suiv. allongé, 156, 157. Planche, 159.

Pacifiques (Lettres), II, 71.

Pacis (*Chartæ*), II, 392 ; (*tractatus*), *ibid.*

Pactio, *Pactum*, I, 286.

Pænitentiales (*Epist.*), II, 73.

Pages, pieces, I, 243 ; II, 158.

Paille de bled, de riz (Papier de), II, 171.

Pairie, II, 158, 159.

Pairs, II, 159 & suiv.

Paon (Crêtes de), symbole, II, 277.

Palatins, I, 278.

Palais des Evêques, II, 370.

Palestine, I, 416.

Pallium, II, 303.

Palmier (Ecriture sur des feuilles de), I, 423.

Pals, I, 146 : voyez Armoiries.

Pancartes royales, *panchartæ*, I, 245 ; II, 161, 341.

Pancartes pour quêter , I , 195. Bulles pancartes. I , 205 : voyez Bulles.

Papes , I , 523 , titre donné indistinctement aux Evêques & aux Prêtres , II , 161 ; réservé au Pape seul , 162 ; (date du pontificat des) , I , 348 ; ils prennent & on leur donne différents titres , II , 162 , 163 , 367 ; (baiser des pieds du) I , 174 ; leur élection , I , 225 ; Vicaires de Jésus-Christ , de S. Pierre , II , 162 , 401. Voyez Bulles , & Suscription.

Papier , II , 163 & suiv. d'Egypte , *ibid.* *Papyrus* , plante avec laquelle il se faisoit , 164 , 165. Différentes especes de ce papier , 166. Manieres de le faire , 166 , 167. Son antiquité & son usage , 167 , 168. Papier d'écorce ; 168 & suiv. de coton , de soie , 170 , 171 ; de chiffé , 171 , 172 ; de paille de bled , de riz , de mûrier , d'orme , d'autres arbres , 171. Papier timbré , 172 & suiv.

Papiers terriers , I , 421 ; II , 174.

Parafe , II , 174 , 333.

Paragraphe , II , 174.

Parchemin , II , 175 & suiv : son invention , 175 ; maniere de le préparer , *ibid.* de différentes couleurs , *ibid.* son usage , 175 , 176 ; raclé , 177 , voyez Rature. Regles pour en connoître l'âge , 178. Parchemin timbré , 173. Bandes de parchemin , pour attacher les tablettes de cire , I , 424.

Pardon (Lettres de) , II , 78.

Parentese , II , 179.

Paricles (Chartes) , *chartæ pariclæ* , I , 251.

Paricolæ (*Notitiæ*) I , 251 ; II , 135.

Parlement , I , 172 , 173 ; II , 179 , 180 ; 295.

Paroisse , II , 180.

Parquet (Grand & petit), I, 27, 28, 240 : voyez Abbréviateurs, & Chancellerie Romaine.

Particuliers (Sceaux), II, 292.

Parties (Chartes), *chartæ partita*, I, 252.

Pas d'armes, I, 145, 147.

Paschal (Terme), I, 326.

Passages (Maniere dont les Anciens notoient les), II, 180.

Passion (An de la), I, 336.

Patens (Breve), I, 193.

Patentes (Lettres), II, 78.

Paternité, titre, II, 237.

Patriarches, II, 98.

Patrices, II, 180, 181, 273. Titres que les Papes leur donnoient, 367. Patriciat, 180.

Pavillon, I, 153 : voyez Armoiries.

Peaux (Ecriture sur des), I, 424.

Pécuniaires (Peines) : voyez Menaces, & Clausés comminatoires.

Peines, voyez Menaces, Clausés comminatoires, Anathème, Excommunication, Imprécation.

Peintes (Lettres), II, 70.

Pélasges, I, 51, 418.

Pellis, charte ou parchemin, II, 352.

Pendant (Sceau), II, 245, 311 & suiv.

Pénitence (Libelle de), II, 81.

Pénitencerie Romaine, I, 176.

Penfées (Ecriture des), I, 413.

Per (Abbréviation de), I, 38.

Pere des Peres. titre, I, 523. Saint Pere, II, 237. Très Saint Pere, titre donné au Roi Robert, 376.

Pergamenum, II, 175.

Période de Constantinople, I, 277.

Perlées (Lettres), II , 66.

Perpendiculaire (Ecriture), I , 425.

Perpetuum (*In*), à perpétuité , *ad perpetuam rei memoriam* , formules , I , 203 , 541 , 542.

Personnes (Dates des) I , 345.

Petites bulles , I , 202 , 203. Petit sceau , II , 245 , 246.

Petitoria (*Epist.*) , *petitiones* , I , 521.

Phéniciens (Caractères) , I , 2 , 3 , 10 , 51 ; leur alphabet , 57 ; inventeurs de l'écriture , 416.

Pieces d'écriture , I , 42 , 43.

Pierre (Tables de) , I , 421 ; (sceaux gravés sur) , II , 246 Les douze pierres précieuses des Juifs , I , 421.

Piété (Votre) , titre , II , 371.

Pieux , titre de certains Empereurs , II , 371.

Pignorationis (*Charta*) , I , 248.

Pinceau , II , 182.

Pique , II , 265.

Pise (Calcul de) , I , 75 ; (ere de) , 328.

Piscatoris (*Annulus*) , I , 194.

Placard (Sceaux en) , II , 309.

Placet , formule , I , 521 , 544 ; II , 78.

Place des dates , I , 377 ; du monogramme , II , 105.

Placiti (*Notitia*) , II , 135 ; (*chartæ*) , 392.

Placitum , formule , I , 153 , 544.

Plaids , II , 42 , 179 , 348.

Planches de chaque lettre de l'alphabet , chacune à leur rang , après les dissertations sur chaque élément ; des différentes especes d'écriture , voyez Ecriture ; des abréviations , I , 31 ; des chiffres anciens , 271 ; des lettres conjointes , 283 ; des anciennes figures de points , II , 211 ; de l'alphabet Rune , 237.

Plantes (Ecriture sur des) , I , 423.

Plâtre (Tablettes enduites de) , I , 424.

Plénieres (Indulgences), I, 222.

Plénipotentiaires, II, 91.

Plénitude (Par la), formule, I, 544.

Plomb (Tables & lames de), I, 422 ; (sceaux de), II, 248.

Plumes & autres instruments de l'écriture, II, 181 & suivantes.

Pluriel pour le singulier, dans les bulles, II, 183 ; dans les diplomes & monuments des Princes, 184, 185.

Poil de barbe inféré dans la cire d'un sceau, II, 313.

Points sur les i, I, 16 ; dans la ponctuation, II, 187 & suiv. 190 & suiv. pour tenir lieu de signature, 334.

Planche des anciennes figures de points, 211.

Poisson (Diplome écrit sur une peau de), II, 177.

Poix (Tablettes enduites de), I, 424.

Poleptici, II, 186.

Poleticum, *pollegiticum*, *politicum*, II, 186.

Polyptiques, I, 423 ; II, 186.

Ponctuation, II, 187 & suiv. sur les matieres dures, 187, 188 ; des manuscrits, 188 & suiv. des diplomes, 193, 194 ; sur les sceaux, 194, 195 ; de différentes especes, 190 & suiv. après les chiffres, I, 269.

Ponctuées (Lettres), II, 68.

Pontife (Souverain), titre, I, 523 ; II, 162, 195, 367 : voyez Pape.

Pontificale (Indiction), I, 321.

Pontificats (Dates des), I, 348 & suiv.

Portes, symbole, II, 269.

Portugal (Langue de), II, 63.

Posée (Ecriture), I, 429.

Pouillé, II, 186.

Pourpre des Cardinaux, I, 227.

Præ (Abbréviation de), I, 39.

- Præceptum*, diplôme de donation, II, 389. *Præcepta* & *Præceptiones*, *Præceptum auctoritatis*, *Auctoritas præcepti*, II, 196.
- Prælatus*, *Prælatus*, I, 27.
- Præstaria* (*Epistola*, *traditio*), *Præstarium*, I, 184, 185, 520, 521.
- Præsul*, I, 27.
- Pragmatique, II, 195.
- Préambule des diplômes & chartes, II, 195, 196.
- Precaria*, *precaturia*, *precatoria* (*Epist.*), I, 184, 185, 520, 521; (*charta*), 248.
- Précaution (*Clauses de*), I, 275.
- Préceptes, I, 154, 191; II, 196 & suiv. de différentes espèces, 197 & suiv. Lettres préceptoriales, II, 76. Libelles préceptoriaux, 81.
- Préfet des brefs taxés, de la signature de grace, I, 240.
- Prélats (Abbés), I, 27.
- Prescription (*Droit de*), II, 336.
- Prestaria* (*Charta*), I, 248. Prestation, 521.
- Prêtres, I, 129, 522; (mariage des), 523; (sceaux des), II, 305; (Cardinaux), I, 223; (Abbés), 26, 27.
- Prévôts, I, 172. Sceaux des Prévôts ecclésiastiques, II, 304.
- Prieres (*Fondations* & *stipulations de*), II, 198, 199.
- Prieurs, Prieurés, II, 199; (*Sceaux des*), 302.
- Primicier, I, 238; II, 200 : voyez Notaires ecclésiastiques.
- Prince, Principauté, II, 200, 201.
- Principis* (*Breve*), I, 192.
- Privileges, pièces qui accordoient des exemptions, I, 525; II, 197, 201 & suivantes; leur antiquité, 202; (bulles), I, 206 & suiv. II, 341. *Privilegium*, diplôme de donation, 389.

- Pro* (Abbréviation de), I, 39.
Probatoria (*Divina*), II, 77.
 Procédures, II, 203.
 Procès verbal, II, 203.
 Proclamation (Libelle de), II, 81.
 Procuration, II, 203, 204.
 Prodataire : voyez Dataire, Daterie.
 Profession monastique (Libelle de), II, 81.
 Propres (Noms), II, 119.
 Protestations, II, 203 ; (libelle de), 81.
Protocancellarius, II, 350.
 Protocole, *protocolla*, II, 204.
 Provision (Lettres de), II, 79.
 Publics (Actes), II, 219, 221 ; (sceaux), 245, 293.
Pulegium, *Puletum*, II, 186.
 Pyramides, I, 421.
Pytadium, *Pytatiolum*, I, 191.

Q.

- Q**, DISSERTATION sur cet élément, II, 205 & suivantes ; minuscule, 207 ; cursif, 208 ; allongé, 209.
 Planche, 211.
Quæsta (*Breves pro*), I, 193.
 Quarrée (Ecriture capitale), I, 437. Bonnet quarré, I, 242. Hébreu quarré, 417.
Quarta, *quartula*, charte, I, 243.
Queri, note hébraïque, II, 93.
 Quêter (Pancarte portant permission de), I, 193.
Quitationis (*Epist.*), II, 78.
Quittatoria (*Epist.*), I, 519.

R.

- R**, DISSERTATION sur cet élément, II, 211 & suivantes ; majuscule, 211, 212 ; minuscule, 212 ; cursive, 213, 214 ; marginale dans les manuscrits, 327. Planche, 217.
- Rachat (Lettres de), II, 81.
- Rappel (Epître de), I, 518.
- Rato (Lettres de), II, 80, 204.
- Ratures des anciens monuments (Regles sur les), II, 177, 216, 389.
- Recez de l'Empire, II, 217.
- Réclamation (Libelle de), II, 81.
- Réclame, II, 217.
- Recognitiones*, enquête, I, 514.
- Recognovit*, formule, I, 291, 292 ; II, 359 : *jussus*, II, 218.
- Recommandation (Lettres de), II, 71, 72.
- Réconciliation (Libelle de), II, 81.
- Recordatio*, *recordum*, enquête, I, 514 ; II, 43. *Felicitas recordationis*, formule, I, 542.
- Redemptionalis* (*Chartula*), I, 519.
- Référendaires, I, 235, 291, 305 ; II, 122, 217, 218, 403 ; (grands), II, 218, 347, 348 ; (plusieurs grands), II, 218. Fin de cette charge, 219.
- Réformations, actes, II, 360.
- Refutationis* (*Breve*), I, 192.
- Régence, II, 219.
- Régents du royaume, II, 274, 378 ; de la chancellerie, I, 240.
- Regestum*, II, 219.
- Régionnaire (Notaire), I, 238.
- Registres, II, 219, 220 ; publics, I, 43 ; II, 186 ; de

- nos greffes & archives, II, 219 ; de baptêmes & de mariages, 220.
- Regne de Jésus-Christ (Dates du), I, 337. Dates du regne des Empereurs & Rois, 350 & suiv.
- Réguliers (Abbés), I, 26 ; (Chanoines), II, 100 ; (jours), I, 281 ; II, 220 & suiv.
- Reines, II, 222 ; titre donné aux filles des Empereurs, & des Rois de France, *ibid.* (sceaux des), 292.
- Relationis* (*Charta*), I, 245, 246. Relations, *ibid.*
- Relegi*, formule, I, 292.
- Relevée (Epître de), I, 522.
- Relief (Lettres de), II, 80 ; (lettres gravées en), II, 70, 181.
- Religieux ecclésiastiques, leurs sceaux, II, 308 ; pouvoient tester, 390.
- Religieuses canoniques, I, 240 ; laïques, II, 102 ; pouvoient tester, 390.
- Remedio animæ* (*Pro*), formule, I, 541 ; II, 198.
- Rémision (Lettres de), II, 78.
- Remontrances, I, 521.
- Renonciation (Clausules de), I, 275.
- Renouvellement des chartes, I, 258 & suivantes ; de l'écriture, 478.
- Rentrant (Alinéa), I, 49.
- Repertoria*, II, 29.
- Repli d'un diplôme (Signatures sur & dans le), II, 357 ; 358.
- Réponses, rescrits, II, 221.
- Représailles (Lettres de), II, 80.
- Représentative (Ecriture hiéroglyphique), I, 413.
- Répudiation (Libelle de), II, 81.
- Requêtes, I, 132 ; (libelle de), II, 81.
- Rescision (Lettres de), II, 79.

- Rescription, rescrit, II, 221, 222. Sousscription des rescrits des Empereurs, 346. *Rescriptum pragmaticum*, 195.
- Réserve (Clauses de), I, 274.
- Rétractation, I, 144.
- Révérendissimes, titre des Cardinaux, I, 227.
- Reversales (Lettres), II, 80.
- Riz (Papier de paille de), II, 171.
- Rogamus* (Lettres de), II, 80.
- Rogatoires (Epîtres), I, 521.
- Rois, titre souvent confondu avec celui d'Empereurs, II, 222; prodigué à des Seigneurs particuliers, *ibid.* d'Yvetot, *ibid.* des Romains, 223; de Germanie, *ibid.* des François, 260. Différence entre celui des François & celui de France, 376 & suiv. Rois de la Grande Bretagne, titre, 381. Sceaux des Rois de France, 271 & suivantes; des Rois d'Allemagne, 275 & suivantes; des Rois voisins d'Allemagne, 277 & suivantes; des Rois d'Italie, 278; d'Espagne, 279; d'Angleterre, Ecosse & Irlande, 280. Date du regne des Rois, 350 & suiv. Par le Roi, formule, I, 545.
- Rolle, *rollus*, II, 223.
- Romains (Années des), I, 67; leur chancellerie, 27; 28, 240; leurs chiffres, 266 & suiv. leur indiction, 321; leurs loix des douze tables, 421; leur langue, II, 58; sceaux de leurs Empereurs, 270; leur écriture, I, 433; onciale, 444; minuscule, 457; curfive, 467. *Romanorum Rex*, II, 377.
- Romance (Langue), II, 59, 60, 360.
- Romano-gallicane (Ecriture), I, 431.
- Ronde (Ecriture capitale), I, 437.
- Ronne, Rune, II, 225.
- Roseau (Plume de), II, 182.

- Rotula*, *rotulus*, rolle, II, 223.
 Roues surmontées de croix pour souscription, II, 355.
 Rouge (Encre), I, 511.
 Rouleaux, I, 420; de linge, de plomb, 422.
 Royal (Papier), II, 166. Altesse royale, I, 62. Baillifs royaux, 172, 173. Lettres royaux, II, 78. Notaires royaux, 125. Sceaux royaux, 246.
 Runes, II, 223 & suiv. leur écriture, *ibid.* Etymologie de ce nom, 225. Planche de leur alphabet, 237.
 Rustique (Ecriture capitale), I, 439; (langue), 360.
 Ryne, Rune, II, 225.

S.

- S**, DISSERTATION sur cet élément, II, 227 & suivantes; maniere ancienne de la prononcer, 227; majuscule, 228; minuscule, 229; cursive, 230 & suiv. Variété dans ses formes, 232 & suiv. Planche, 237. Observations sur cette lettre, I, 13.
 Sacellaire, Chancelier du Pape, I, 238.
 Sacerdotal (Papier), II, 166.
Sacramentum propria manûs, I, 245. *Sacramentum*, alliance, II, 393.
Sacramenti (Breve), I, 192; (*charta*), 244.
Sacrarium, I, 131.
Sacratarium, I, 131.
 Sacré, II, 236; (papier), 166. Lettres sacrées, 77.
 Saint, Très Saint, Sainteté, titres, II, 236, 237.
Sacrum (*Imperium*), I, 509.
 Saillant (Alinéa), I, 49.
 Saïrique (Papier), II, 166.
Salvationis, *Salvi-conductûs* (Breve), I, 192.
Salvitates, chartes, I, 245.
 Salut, différent de la salutation, II, 237; des lettres,

- 237, 238; des bulles, 238; des actes ecclésiastiques, 239; des édits & lettres patentes, *ibid.* des épîtres, 237, 239; I, 517.
- Salutation, adieu différent du salut, II, 239 & suivantes. Formules de salutation, *ibidem*; des bulles, 240; des lettres des Apôtres, 241; des lettres ou actes laïques, 241, 242; des diplomes mérovingiens, 242; servoit de signature, 240, 241, 346.
- Samaritaine (Ecriture), I, 417, 419.
- Sanctio pragmatica*, II, 195.
- Sanctuarium*, I, 131.
- Sanguinolento* (Charta de), I, 522; (epistola de), II, 79.
- Sang (Lettres de), II, 79.
- Sauf-conduit, I, 192; (lettres de), II, 79. Sauf le droit, formule, I, 274.
- Savoie (Croix de), I, 150.
- Saxonne (Langne), II, 59; (minuscule), I, 455.
- Scabinales*, lettres, II, 80.
- Scambiatoris Papa*, I, 176.
- Sceaux ou bulles, I, 196 & suiv. 287, 294; II, 242 & suiv. leurs diverses espèces, 243 & suiv. leur matière, 246 & suiv. couleur des sceaux de cire, 251 & suiv. leur forme & grandeur, 255 & suiv. leurs inscriptions, 259; leurs symboles & ornements, 263 & suiv. des Empereurs Romains, 270; des Rois de France, 271 & suiv. des Rois & Empereurs d'Allemagne, 275 & suiv. des Rois voisins de l'Allemagne, 277; des Rois d'Italie, 278; des Rois d'Espagne, 279; des Empereurs Latins d'Orient, 280; des Rois d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, 280 & suiv. de la Noblesse, 284; des Comtes de Flandre, 285; des Ducs de Normandie, 286; des Ducs de Bretagne, *ibid.* des Ducs de Bourgogne, 287, des Comtes de Toulouse, 288; des

Dauphins d'Auvergne & de Viennois , *ibid.* des Ducs de Lorraine , 289 ; des Chevaliers , & de la Noblesse du second rang , 290 ; des Seigneurs , 291 ; des Dames , 292 ; des Villes & Communes , 293 & suiv. des Cours souveraines , 295 ; des Cours subalternes , 296 ; des Magistrats , *ibid.* des Notaires , 297 ; des Juifs , *ibid.* des Particuliers , 298 ; du Clergé séculier & régulier , 299 ; des Cardinaux , 300 ; des Conciles , 301 ; des Evêques , 301 & suiv. des Eglises cathédrales , 304 ; des Doyens , Prévôts & Officiaux , *ibid.* des autres Ecclésiastiques , 305 ; des Abbés , 306 ; des Communautés , *ibid.* des Moines , 307 ; des Abbesses , *ibid.* des Ordres religieux militaires , *ibid.* des Religieux ecclésiastiques , 308. Maniere d'apposer les sceaux , 309. En placard , *ibid.* Place des sceaux plaqués , 310. Indice qu'on en tire , *ibid.* Sceaux pendants , 311. Attache des sceaux , 312 & suiv. Multiplicité des sceaux & du même sur un acte , 314. Sceaux essentiels aux actes , 315 & suiv. Sceaux perdus ; *ibid.* Annonce du sceau dans les différents siècles , I , 81 & suiv. Annonce du changement fait au sceau , II , 318. Les sceaux tiennent lieu de signature & de témoins , 345.

Sceller (Le droit de) érigé en titre d'office , II , 293.

Sceptre sur les sceaux , II , 265 , 266.

Schedula , I , 188. *Scheda* , 191 , 231. *Schedæ* , 423.

Scribe , I , 43 , 237.

Scrinia sacra , archives , I , 131 , 132.

Scriniarii , *Scrivarii* , I , 135 , 144.

Scriptellum , I , 505.

Scriptor , I , 545.

Scutarius , I , 506.

Sebastocrator , I , 235.

Secondicier , I , 238.

- Secret (Sceau), II, 245; (Clercs du), 319.
 Secrétaire, I, 144, 237, 291; II, 319; d'Etat, II, 319;
 des Finances, *ibid.* du Roi, *ibid.* du Cabinet, 320.
Secretus (Annulus), I, 194. *Secretum*, 288.
 Séculiers (Abbés), I, 25, 29; (Abbeses), 27.
 Sécurité (Epitres de), I, 519.
 Seigneurs, titre, II, 320; formule de suscription,
 369, 372; (sceaux des), 291.
 Seing pris pour *signum*, pour tout signe quelconque,
 II, 320; pris pour signature, 321: voyez suscription.
 Seing manuel, 346.
 Séleucides (Années des), I, 67.
 Semaines (Dates des), I, 338.
Semiplantaria (Charta), I, 247.
 Sénateurs, I, 277.
 Sénéchal, I, 172, 173; II, 321 & suiv. 332, 336,
 353; (Grand), 321.
 Sénéchaussées (Chancelleries des), II, 296.
Seniores Ecclesiæ, Basilicæ, I, 182.
 Sentences afflictives, I, 283; arbitrales & autres, II;
 43; pour suppléer aux signatures, 334.
 Sérénissime (Altesse), I, 62.
 Serfs, I, 47, 519.
 Serments, II, 322; de fidélité, I, 192; II, 323 &
 suiv.
 Serpents, symbole, II, 277.
Seu (Et mis pour), I, 522.
 Serviteurs, titre, II, 324 & suiv. de Jésus-Christ, 324;
 des Serviteurs, 324, 325; formule de suscription,
 324 & suiv. 367, 368. Votre très humble serviteur,
 formule épistolaire, 326.
 Sidoniens, I, 416.
Sigilla, I, 196. *Sigillum*, 288; II, 244, 260.

Signes , II, 326 & suiv. 352 ; leurs différentes especes , 327 ; (écriture par) , 328 , 329.

Signaculum , II, 243.

Signatures , comme feing , voyez Soufcription ; réelles & apparentes, II, 335 ; suppléées par des témoins, *ibid.* par des sentences , 334 , voyez Cercle ; (ordre observé dans les) , 336 ; des absents , 337. Signatures de livres , II, 329 ; d'imprimerie , 330 ; en Cour de Rome , *ibid.* voyez *Bref* ; de grace , I, 240.

Signes des pensées , I, 413 ; des parties du discours , II, 190. L'inventeur de ces signes , *ibid.*

Signet , cachet , II, 244. *Signetum parvum* , *Contra-signetum* , 245. Signet du Parlement , 295.

Signum , I, 93 & suiv. II, 243 , 339 , 344 , 349 , 350 , 352 , 404. *Signum manuale* , 346.

Sire , titre prodigué , II, 331.

Sive (*Et pour*) , I, 522.

Soie (Papier de) , II, 170

Solaire (Cycle) , I, 312.

Solemnelles (Bulles) , I, 204.

Solides (Lettres) , II, 66.

Solon (Loix de) , I, 421.

Solsadii (*Notitia*) , II, 135.

Solutionis (*Charta*) , I, 247.

Sommation (Lettres de) , II, 75.

Sommet des lettres , II, 69 ; des *b* , *d* , *h* , *i* , *l* , I, 167 , 168 , 169.

Sons (Ecriture des) , I, 414.

Souhait , salutation finale , tient lieu de soufcription , II, 346.

Soupçon , I, 308 & suiv.

Soufcriptions , leur dénomination & définition , II, 331 ; leur usage , 331 & suiv. variations dans leur forme &c

substance, 333; suppléées par des sentences, 334;
 suppléées par des témoins, 335; réelles & apparentes,
ibid. (ordre observé dans les), 336; des absents, 337;
 (principes généraux sur les), 338 & suiv. des bulles,
 340; des actes ecclésiastiques, 342; (diverses sortes
 de), 344; des diplomes & chartes privées dans les
 différents siècles, 346 & suiv. des Chanceliers ou Ré-
 férendaires, des grands Officiers de la Couronne, de
 nos Rois en monogramme, des Notaires, des témoins,
 des Secrétaires par commandement, *ibid.* (regles par-
 ticulières sur les, 358 & suiv. (annonce des), I, 93
 & suiv.

Souverain Pontife, I, 523.

Speſtabilis (*Vir*), II, 218.

Spirituelles (Peines), voyez Menaces, Claufes commi-
 natoires, Anathême, Excommunication, Impréca-
 tion.

Stabilia (*Breve de*), I, 192. *Stabilimenta*, II, 360.

Stataria, archives, I, 133.

Statuts, *ſtatutio*, II, 360.

Sténographie, I, 499; II, 360.

Style, instrument d'écriture, II, 182; discours, 360 &
 suiv. 403; du Barreau, 361.

Subadvocati, I, 159.

Subſcripſit, formule, I, 292; II, 174. *Subſcripſi*, for-
 mule de ſouſcription, 347.

Subſigillum, II, 244.

Suede (Sceaux des Rois de), II, 277.

Suggeſtionis (*Notitia*), I, 245. *Suggeſtiones*, 521.

Sujets fideles, titre, II, 326.

Supplementum publicum, lettres, II, 73, 74.

Supplicationes, I, 521.

Supports d'armes, I, 153;

Surnoms,

- Surnoms , II , 116 & suivantes ; des Dames , II , 153.
 Suscriptions (Epithetes honorables données dans les) ;
 l'ordre qu'on a suivi dans les épithetes prises & don-
 nées , II , 363 ; des Evêques , 364 ; (différentes for-
 mules de) , 365 ; des bulles , 366 & suiv. des pieces
 ecclésiastiques , 368 & suiv. des diplomes & des char-
 tes dans les différents siècles , 371 & suiv. des lettres
 particulieres , 372.
 Suspicion (Regles concernant la) , I , 307 & suiv.
 Symbole d'investiture , II , 30 , 31.
 Symbolique (Ecriture hiéroglyphique) , I , 413.
 Syngraphe , I , 257 ; II , 381.
 Synodiques (Lettres) , II , 74.
 Syracusains , I , 423.

T.

- T** , DISSERTATION sur cet élément , II , 382 ; capital
 des manuscrits , 383 ; minuscule , *ibid.* cursif , 385 ;
 allongé , 387. Planche , 389.
 Tabellions , I , 291 ; II , 98 , 99 , 122 , 297 , 356 , 357 ,
 388 : voyez Notaires , Minutes.
 Tableaux pour servir aux dissertations sur chaque lettre
 de l'alphabet , des lettres *a* , *b* , *c* , I , 2 ; des lettres
d , *e* , *f* , 312 ; des lettres *g* & suivantes , II , 1 ; des
 lettres *r* & suivantes , 210.
 Tables ou tablettes de pierre , de bois , de cire , pour
 écrire , I , 420 ; de la loi , 421 ; de bronze ; d'airain ,
 de cuivre , *ibid.* de plomb , d'ardoise , 422 ; de chêne ,
 424 ; de citron , 421. Ais des tablettes , 424. Tablettes
 enduites de différentes matieres , II , 182.
Tabulae matrimoniales , I , 286 ; *cera* , 424.
Tabularium , I , 130.
 Tachygraphes , I , 43.

- Témoins , II , 388 ; (annonce des) , I , 93 & suivantes ;
supplément aux signatures , II , 335 ; requis pour les
actes & contrats , 358.
- Templiers (Sceaux des) , II , 307.
- Temporelles (Menaces) , II , 95 : *voyez* Clausules commi-
natoires.
- Temporis* (*Tunc*) , formule , I , 453.
- Temps (Bas) , ce qu'il faut entendre , I , 16 ; (dates
de) , 320.
- Téniotique (Papier) , II , 166.
- Terriers (Papiers) , I , 421 ; II , 174.
- Testament , ses différentes acceptions , II , 388 & suiv.
nuncupatif , 390 ; olographe , 391. Exécuteurs testa-
mentaires , 391.
- Testamentum* , II , 388 ; *firmitatis* , *testamenti firmitas* ;
389 ; *venditionis* , *ibid.* *libertatis* , *ingenuitatis* (*ma-
numissio per*) , I , 46 ; II , 389 ; *Ecclesia Dei* , 389.
- Tester (Les Abbés , Abbeſſes , Religieux , Religieuses ;
pouvoient) , II , 390.
- Testimonialis* (*Scheda*) , I , 232.
- Teutonique (Ecriture minuscule) , I , 455 ; (langue) ,
II , 62 ; (ordre) , 308.
- Théotisque (Langue) , II , 61.
- Thréſorier , ou Garde des archives , I , 144.
- Thréſor des diſpoſitions , I , 186.
- Tilia* , tilleul (Papier d'écorce de) , II , 169.
- Timbre du papier & du parchemin , II , 173.
- Tiron (Notes de) , I , 269 , 270 , 500 ; II , 337 , 344 ,
391.
- Titres uſités dans les ſuſcriptions , II , 363 , 364 , 391 ;
voyez Suſcription ; eccléſiaſtiques pour entrer dans les
Ordres , 391. Maniere d'abolir ou de détruire un titre
faux , II , 404.

- Titulus*, charte, I, 243.
 Toletano-gothique (Ecriture), I, 431.
 Tombeau des Saints, I, 221.
 Tondues (Lettres), II, 65.
 Torneures (Lettres), II, 65.
 Toulouse (Grande Pairie de), II, 159; (sceaux des
 Ducs de), 288.
 Tournois, I, 145, 146.
 Tours, symbole, II, 269.
 Trabéation (An de la), I, 336.
Traſtoria (Epist.), II, 73, 74.
Traditio præſtaria, I, 185. Charte de tradition, 247.
Judicium traditionis, II, 43. *Notitia traditionis*, 135.
 Trait, II, 392; d'union, *ibid.* simple ou double, *ibid.*
 à la fin des lignes, *ibid.*
 Traité ou contrat, II, 392, 393.
 Transactions, I, 193, 286.
 Tranchées (Lettres), II, 69.
Transfusionis (Charta), I, 246.
 Trefles (Sceaux en), II, 257.
 Treillis (Lettres en), II, 69.
 Tremblante (Ecriture), I, 475.
Treva, *treuga*, *treuca*, II, 392.
Triplicata, formule, I, 545.
Triscabina (Chartula), I, 519.
 Tudesque (Langue), II, 59, 60.
 Turban, I, 242.
 Turcs (Ere des), I, 327.
 Types, *typi*, I, 507; des sceaux ou bulles, 199 & suiv.
 II, 247, 317.
 Tyriens, I, 416.

V.

V, DISSERTATION sur cet élément, II, 394 & suivantes; consonne, voyelle, double, retranché après le *q*, *ibid.* Planche, 401.

Vacuarium, *vacuatio*, I, 520.

Vadium, testament, II, 391.

Vasaria, polyptiques, II, 186.

Vasletus, I, 506.

Vassaux, I, 179, 236, 261.

Vasselage, I, 246, 364.

Vassi dominici, II 49.

Vélin de différentes couleurs, II, 175 & suiv. 401 :
voyez Parchemin.

Venditionis (*Testamentum*), contrat de vente, II, 389.

Vénérable, titre donné à des Princes, II, 376.

Vente (Charte de), I, 248.

Verd (Bonnet), I, 242.

Vérification des chartes, I, 303 & suiv. des écritures,
493, 536.

Vérité des diplomes, I, 304.

Vernissées (Lettres), I, 513.

Verte (Encre), I, 513.

Verus Abbas, I, 26.

Vespasien, I, 421.

Veuves (Noms que conservoient les), II, 117.

Viatoria (archives), I, 133.

Vicaires généraux, I, 301; apostoliques, de Jésus-Christ, de S. Pierre, 523; II, 162, 401; du Saint Sieg, *ibid.* perpétuels, *ibid.*

Vice-Camérier, I, 220. Vice-Chancelier, 239.

Vicomtes, I, 172; II, 402.

Victoriale (*Breve*), I, 192.

- Viſtualium* (*Breve*), I, 192.
 Vidames, I, 159 ; II, 402 ; leurs ſceaux, 296.
Vidimus, copies collationnées, I, 259 ; II, 119, 143,
 402 & ſuiv. Regles critiques ſur les pieces vidimées,
 II, 403. *Vidimus* de *Vidimus*, *ibid.* *Vidimus* de
 Notaires, II, 404. Formule de *Vidimus*, II, 404.
 Vie (Bail à), I, 183.
 Vil (Homme), I, 179.
 Villes (Sceaux des), II, 294.
Vindictam (*Manumiffio per*), I, 46.
 Virgule, II, 187 & ſuiv. 192, 404, voyez Ponctuation ;
 tient lieu de ſignature, 334.
Viſa, formule, I, 545 ; II, 355.
 Viſigothique (Ecriture), I, 431 ; onciale, 445 ; mi-
 nuſcule, 459 ; cufive, 470.
Viſitationis (*Scriptum*), II, 80.
Undulata (*Charta*), I, 254.
Vocatoria (*Epift.*), II, 75.
 Volumes, II, 176. *Volumen*, 223.
Uſufruſtuaria (*Charta*), I, 246.
 Vuide, pour marquer alinéa, I, 48, 49 ; pour ſervir
 de ponctuation, II, 189.
 Uzès ; ſon érection en Duché Pairie, II, 159.

X.

- X, DISSERTATION ſur cet élément, II, 406, & ſui-
 vantes ; lapidaire & métallique, 406, 407 ; des ma-
 nuſcrits, 407 ; de la cufive ; 408. Planche, 411.
 X, invocation, II, 32.

Y.

- Y, DISSERTATION ſur cet élément, II, 410 & ſui-
 vantes ; ponctué en deſſus, *ibid.* métallique & la-

pidaire, *ibid.* minuscule, 411; cursif, *ibid.* Planche, 417.

Z.

Z, DISSERTATION sur cet élément, II, 414 & suivantes; majuscule, 415. Planche, 417.

Zoographiques (Lettres), II, 68.

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit intitulé, *Dictionnaire Diplomatique, extrait des meilleurs Auteurs en ce genre, principalement du nouveau Traité de Diplomatique*: cet ouvrage m'a paru devoir être très utile à ceux qui, par état ou par goût, s'appliquent à la connoissance des manuscrits ou des titres, par la facilité d'y trouver les éclaircissements dont ils peuvent avoir besoin, qu'on ne découvre quelquefois qu'avec bien du temps & de la peine dans les grands ouvrages dont celui-ci est extrait. A Paris, le 18 Mars 1772.

BÉJOT.

NOUS, Fr. Pierre François Boudier, Supérieur Général de la Congrégation de S. Maur, Ordre de S. Benoît, vu l'approbation de Monsieur Béjot, Garde de la Bibliothèque du Roi, & Professeur au Collège Royal, avons permis & permettons de faire imprimer un ouvrage intitulé, *Dictionnaire Diplomatique, extrait des meilleurs Auteurs en ce genre*, &c. par Dom Jean François de Vaines, Religieux de notre Congrégation. Fait à Paris en l'Abbaye de S. Germain des Prés, ce 20 Mars 1772.

FR. PIERRE FRANÇOIS BOUDIER, Supérieur Gén.

Par commandement du très Révérend Pere Général.

Fr. J. Bapt. DEHEN, Secrét.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur LACOMBE, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un *Dictionnaire Diplomatique*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il

en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayants causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-quatrième jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent soixante & treize, & de notre regne le cinquante-huitième. Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n^o. 1995, fol. 64, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 2 Avril 1773. JOMBERT, pere, Syndic.

A V I S

A U X R E L I E U R S.

Ordre des Planches du Dictionnaire Diplomatique.

T O M E S E C O N D.

| | | |
|---|---------|--|
| SEPTIEME Tableau, }
G, H, &c. Q. | page 1, | { regardant la p. 1, pliée
en deux, pour être dé-
pliée sur la gauche. |
| G, pl. 17, deux part. | page 7, | regardant la page 6. |
| é ou H, pl. 18, | p. 13, | regardant la page 12. |
| I, planche 19, | p. 19, | regardant la page 18. |
| K, planche 20, | p. 53, | regardant la page 52. |
| L, planche 21, | p. 57, | regardant la page 56. |
| M, pl. 22, deux part. | p. 89, | regardant la page 88. |
| N, pl. 23, deux part. | p. 115, | regardant la page 114. |
| O, planche 24, | p. 141, | regardant la page 140. |
| P, planche 25, | p. 159, | regardant la page 158. |
| Anc. fig. des points, }
pl. 26, avec le Q, | p. 211, | regardant la page 210. |
| pl. 27, deux part. | | |
| Seizieme tableau, R, }
S, &c. Z, | p. 210, | { regardant la p. 211, pliée
en deux, pour être dé-
pliée sur la gauche. |
| R, pl. 28, deux patt. | p. 237, | regardant la page 216. |
| Alphabet Rune, pl. }
29, avec l'S, pl. 30, | p. 237, | regardant la page 236. |
| deux part. | | |
| T, pl. 31, deux part. | p. 389, | regardant la page 388. |
| V, pl. 32, deux part. | p. 401, | regardant la page 400. |
| X, planche 33. | p. 411, | regardant la page 410. |
| Y, pl. 34, avec le Z, }
planche 35. | p. 417, | regardant la page 416. |

Ce second volume contient vingt-six parties de planches.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1891

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1891

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1891

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1891

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1891

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1891

